Bernard Multon

L'émancipation d'un enfant de la France rurale (1960-1979) à Molay, Haute-Saône.

Témoignages de la fin d'un monde et de l'émergence d'une grave crise écologique et sociale.

Vue aérienne du petit village haut-saônois de Molay (direction ouest) durant l'été 1976.

Le village de Molay en février 1979, vu depuis le Pain-de-Beurre (direction nord) avec l'église de Laître en haut de la colline d'en face et, au premier plan, les deux anciens bâtiments de la gare du tram Molay-Vesoul.

Association « Les Amis de nos Vieux Villages Haut-Saônois »

ISBN 979-10-415-5091-3

Sommaire

Avant-propos pp. 3-4

Chapitre 1 - 1960 : l'année de ma naissance et la situation en France pp. 5-10

Chapitre 2 - Petite préhistoire familiale d'une famille haut-saônoise ordinaire pp. 11-32

2.1- Quelques mots sur les générations de mes grands-parents de mes arrière grands-parents

2.2- Quelques témoignages anciens associés à des archives de famille, effets des guerres successives

2.3- Origines patronymiques des quatre branches de mes grands-parents

Chapitre 3 - Histoire ordinaire de mes parents, de leur rencontre et du contexte de la décolonisation pp. 33-38

3.1- Geneviève Paulin : ma mère, un difficile contexte de guerre et d'après-guerre

3.2- Charles Multon : mon père, la guerre d'Algérie

3.3- Rencontre de mes parents et leur mariage dans la digne tradition

Chapitre 4 - Molay, un peu d'histoire, de géographie et de sciences naturelles pp. 41-70

4.1- Quelques mots sur le village : une courte histoire, l'eau courante, l'électricité, ses habitants…

4.2- La nature à Molay, le minéral et le vivant et ma sensibilisation à l'écologie

Chapitre 5- L'exploitation de la famille Multon et l'évolution des pratiques agricoles pp. 73-88

5.1- L'organisation du travail autour de l'élevage des vaches laitières et l'exploitation Multon frères

5.2- Les travaux agricoles et les matériels associés

5.3- Le remembrement des terres agricoles

Chapitre 6 - Mes années d'insouciance et de bonheur (1960-70) et la vie à Molay pp. 91-110

6.1- Début des années 60

6.2- Notre vie à Molay

Chapitre 7 – L'école primaire (1964-70) et les extras pp. 111-134

Chapitre 8 - Mon entrée dans la vraie vie, au collège Ste Marie de Morey (1970-74) pp. 135-158

9.1- Le grand saut vers l'internat (années 1970-72) et mes cures thermales

9.2- Mes dernières années de collégien (années 1972 à 74). Le Brevet des collèges (BEPC)

9.3- Evènements et loisirs dans les années 70

Chapitre 9- La religion catholique, ses pratiques, son emprise et ses conséquences pp. 159-174

Chapitre 10 - Voyages d'été (1974-76) et émancipation du lycéen à Vesoul (1974-77) pp. 175-204

10.1- Les voyages avec nos grands-parents

10.2- Une nouvelle aventure : ma rentrée au lycée Belin et mon année de seconde (1974-75)

10.3- En première, spécialisation vers le bac (1975-76)

10.4- L'année de préparation au Bac (1976-77)

Chapitre 11 - Mes années de jeune adulte (BTS à Épinal 1977-79 et rencontre de ma future femme) pp. 205-220

Chapitre 12 - Quelques passions et hobbies d'enfance puis d'adolescence pp. 221-232

12.1- Ma passion pour les chats mais aussi pour les autres animaux

12.2- Mon intérêt pour la préhistoire et l'histoire

12.3- Les fossiles, minéraux et autres « cailloux »

12.4- Résumé de mes autres passions

Épilogue : suite de mon émancipation et bilan des crises écologiques et sociales pp. 233-236

Avant-propos

Cet ouvrage, originellement destiné à ma proche famille, est une version épurée de ses volets trop intimes, il est également plus anonymisé. Il s'agit du témoignage des années de jeunesse (jusqu'à sa majorité) d'un enfant issu du petit village de Molay (Haute-Saône), superbe écrin de paysages et de nature, et qui, en s'exilant, a pris conscience de son immense valeur. En pensant principalement à mes petits-enfants, j'ai souhaité en faire un ouvrage qui développe le goût d'apprendre, ce goût qui m'a habité depuis ma tendre enfance, sans doute discrètement transmis par mes parents, et qui m'a procuré un immense plaisir dont j'aimerais faire profiter également d'éventuel.les lectrices et lecteurs membres ou non de ma famille. Pour résumer : depuis toujours, j'ai eu envie de comprendre comment tournait ce monde dans lequel j'avais débarqué dans une famille aimante, une terre attachante et une qualité de vie largement amplifiée par la relative insouciance des années d'après-guerre, les fameuses « Trente Glorieuses[1] » sur lesquelles je reviendrai.

L'image ci-dessous montre l'évolution de la « trombine » de votre auteur durant ses dix-neuf premières années incorporées sur une photo de la rue principale de Molay, prise depuis le « grand pont » sur la Rigotte (la rivière qui traverse le village) et l'où voit partiellement à gauche notre maison familiale, dans laquelle Maman (Geneviève) vit encore en 2024), Papa, qui en fut le maire pendant 40 ans, étant hélas décédé prématurément en 2008, frappé par une maladie sans issue.

1961 1964 1968 1971 1974 1979

Vue sur la rue principale de Molay (1978) et, à gauche, sur notre maison familiale (avec notre Ami 8 stationnée dans le Petite-Rue, rebaptisée en 2014 rue Charles Multon) et quelques extraits photographiques de votre auteur, de l'âge de 1 à 19 ans.

[11] « Trente glorieuses » : période de forte amélioration des conditions de vie des Français entre 1946 et 1975, donc juste après la fin de la seconde guerre mondiale, largement liée au plan Marshall, l'investissement des Américains (USA) afin de promouvoir, en pleine guerre froide, leur modèle politique et économique mais également le plus grand bénéfice de leur industrie. C'est aussi la période des « Jours heureux » et du modèle social imaginé par le CNR (Conseil National de la Résistance) avant la fin de la guerre (avec notamment la Sécurité Sociale) et que le Général de Gaulle a adopté plutôt à contre cœur !. Pour mieux comprendre cette incroyable histoire méconnue et fondatrice de la société dans laquelle les Français vivent aujourd'hui, je recommande vivement d'écouter la rediffusion de l'émission Affaires Sensibles sur France Inter : « Le CNR, le programme merveilleux et les jours heureux ».

J'aimerais que la lecture de mes écrits contribue :

- à une certaine conservation de la mémoire de mes racines familiales, des histoires ayant de probables similitudes avec d'autres famille de ce coin de Haute-Saône proche de la Haute-Marne et des Vosges ;
- à une prise de conscience de la dynamique rapide d'évolution des mentalités, des technologies et de la dangereuse dégradation des écosystèmes et de nos sociétés humaines (crise écologique et sociale).

Les cinq premiers chapitres sont ainsi consacrés à l'histoire de ma famille et à mon environnement proche, incluant notamment quelques grandes évolutions technologiques et sociétales, comme celles des moyens de transports et de communication et, bien sûr, celles des pratiques agricoles, puisque nous étions agriculteurs (cultivateurs disait-on à l'époque) depuis un grand nombre de générations.

Ce récit, qui puise donc ses racines dans celles de mes ancêtres, s'achève au début de mes études supérieures et au moment de ma rencontre avec Fabienne, devenue et restée ma femme. Mon « exil » géographique (non décrit dans cet ouvrage) pour la poursuite de mes études supérieures (agrégation puis thèse de doctorat), interrompu par un service militaire en bonne et due forme, suivi de mon parcours professionnel d'enseignant-chercheur, d'abord en Ile de France, puis en Bretagne à Rennes, m'a sans aucun doute permis de prendre du recul et d'accroitre ma prise de conscience du privilège d'avoir vécu une si merveilleuse enfance dans un environnement aussi privilégié.

J'ai pu le réaliser grâce, bien sûr, à mes souvenirs, mais aussi au grand nombre de documents que j'ai accumulés durant mon enfance et mon adolescence : archives familiales, parfois très anciennes, photographies permettant de visualiser la plus part de mes arrière-grands-parents, parfois des aïeux encore plus anciens (on y trouve Gabrielle Broilliard la grand-mère de mon arrière-grand-père paternel, née en 1807 !), les très nombreux courriers conservés et autres archives scolaires (cahiers, diplômes, prix…). Plus récemment, j'ai pu avoir accès, grâce à mon oncle François, à plus de dix ans d'archives de l'exploitation agricole Multon (environ de 1970 à 1982). En outre, l'accès aux archives de l'État-Civil des différents villages d'origine de mes ancêtres m'a permis d'élucider de nombreuses questions, l'essentiel de ce travail ayant été réalisé durant mon adolescence : archives de la marie de Molay un peu avant 1970, archives départementales à Vesoul lorsque j'étais au lycée Belin de 1974 à 1977 et archives des mairies de Lavigney, Melin et Noroy-lès-Jussey (les villages de Haute-Saône où résidaient mes autres grands-parents) en 1978. Enfin, plus récemment, la mise à disposition, sur internet, d'une grande partie des archives numérisées d'État-Civil et des registres paroissiaux (avant 1912), ainsi les recherche de Maman, m'ont permis de compléter encore. Grâce à tout cela, j'ai pu rédiger un ouvrage qui dépasse largement mes propres mémoires. Le chapitre concernant l'histoire de ma famille est loin d'être une généalogie (d'ailleurs jamais achevée), mais juste une entrée en matière permettant de mieux comprendre l'histoire ordinaire d'une famille rurale de l'ouest de la Franche-Comté et ce qui a très probablement construit ma personnalité et une fraction de celle de nos trois filles et de nos petits-enfants qui ont tous eu le bonheur d'y respirer l'air et de prendre plaisir à s'y promener.

J'ai numérisé la plupart de ces documents (papiers, documents audio, photos et vidéos) et je les ai déjà abondamment partagés avec celles et ceux qui s'intéressent à notre histoire familiale et ils sont bien sûr précieusement sauvegardés sur des disques durs à la maison dans deux dossiers Généalogie et Histoire Locale ainsi que dans des dossiers consacrés aux photos et vidéos familiales. Je tiens à la disposition de toute personne intéressée les documents les moins intimes.

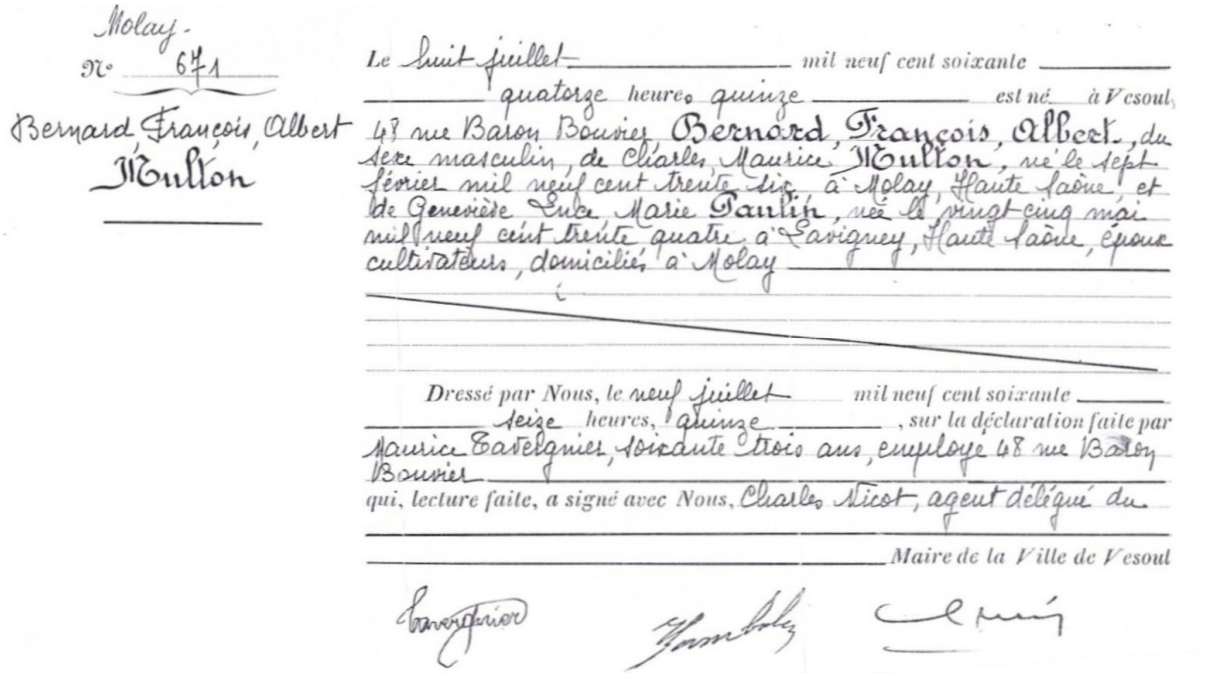
J'ai ajouté de nombreuses notes de bas de page, initialement destinées à mes petits-enfants, mais dont je recommande néanmoins la lecture, même si elles peuvent sembler secondaires. Ce choix a été fait pour ne pas alourdir un texte peut-être déjà trop dense.

Il subsiste dans ce texte, je le sais, des coquilles, et je demande à mes lectrices et lecteurs de bien vouloir m'en excuser d'avance.

Chapitre 1

1960 : l'année de ma naissance et la situation en France

Ce matin du vendredi 8 juillet 1960, Papa conduisait Maman à la maternité de Vesoul au 48 rue Baron Bouvier. Ce jour-là, la température était anormalement basse et la visibilité était sévèrement limitée du fait d'une pluie abondante que les essuie-glaces de la 2 CV[2] Citroën de mon grand-père paternel (dit « Pépère André ») avaient bien du mal à évacuer,. C'est donc à Vesoul que j'ai vu le jour à 14h15 ce 8 juillet. Maman et moi y sommes restés jusqu'au 19, d'après mon carnet de santé.



Molay -
N° 671
Bernard François Albert
Moulon

Le huit juillet mil neuf cent soixante
quatorze heures quinze est né à Vesoul,
48 rue Baron Bouvier Bernard, François, Albert, du
sexe masculin, de Charles Maurice Moulon, né le sept
février mil neuf cent trente six, à Molay, Haute Saône, et
de Geneviève Lucie Marie Paulin, née le vingt-cinq mai
mil neuf cent trente quatre à Savigney, Haute Saône, épous
cultivateurs, domiciliés à Molay

Dressé par Nous, le neuf juillet mil neuf cent soixante
seize heures, quinze, sur la déclaration faite par
Maurice Savelgnier, soixante trois ans, employé 48 rue Baron
Bouvier
qui, lecture faite, a signé avec Nous, Charles Nicot, agent délégué du
Maire de la Ville de Vesoul

Extrait d'état-civil (copie) de mon acte de naissance).

La dernière guerre mondiale avait pris fin depuis à peine 15 ans. Si l'on fait abstraction de toutes les guerres se déroulant ailleurs que sur le territoire métropolitain, nous vivions apparemment en paix. Pour moi, enfant, 15 ans c'était une éternité. Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris que, pour tout humain, sa propre naissance constituait une discontinuité telle que, sur l'échelle temporelle de sa vie, tout ce qui la précédait se situait à « moins l'infini » … Enfin, plus récemment, j'ai appris que je faisais partie de la génération des « boomers » !

Mais, en réalité, nous étions encore en pleine période de décolonisation et la guerre d'Algérie, à laquelle Papa avait été préalablement sommé de participer comme la plupart des autres jeunes de sa génération, battait son plein. Cette guerre (on n'employait pas ce mot à l'époque, on parlait officiellement d'évènements ou d'actions de rétablissement de l'ordre) durait depuis novembre 1954 et allait se prolonger encore plus de 2 ans après ma naissance (fin officielle le 9 septembre 1962). Le Général De Gaulle était, depuis 1958, le charismatique président de la 5ème République qu'il avait, lui-même avec un petit cercle de fidèles, concoctée à sa mesure dans un contexte de grand désordre et de reconstruction d'une France dévastée par 5 ans de guerre. Aujourd'hui, on appellerait cela un « pouvoir autoritaire », et son accession au sommet de l'État avait été un quasi-coup d'état, mais cela ne se dit pas, ce serait une insulte à sa mémoire (je ne pense pas moins qu'il s'agit d'un grand Homme d'État) ! La Constitution de la 5ème République, sans cesse remise en question, a pourtant duré, même si elle a subi quelques réformes dont le passage d'un mandat de 7 ans à 5 ans, sous Chirac au début des années 2000.

Lorsque mes grands-parents sont nés (entre 1901 et 1907), il y avait environ 1,5 milliard d'habitants sur la terre. Ce chiffre avait doublé en 1960, puis à nouveau avant l'an 2000, et les 8 milliards de 2022 sont dépassés.

2 Prononcer « deux chevaux ». Les essuie-glaces de ce modèle étaient d'ailleurs entraînés par le compteur de vitesse… Ce qui faisait que, lorsqu'on roulait lentement, ils n'arrivaient pas à évacuer toute l'eau qui tombait sur le pare-brise !

Quant à la France, elle comptait 40 millions d'habitants en 1900 (2,7% de la population mondiale), 46 millions en 1960 (1,5%) et un peu plus de 67,9 millions en 2022 (0,85%). Mais, la composition de l'atmosphère a aussi fortement évolué, en particulier sa teneur en dioxyde de carbone (CO_2) et en méthane (CH_4), les deux gaz à effet de serre émis par les activités humaines qui dérèglent le plus le climat. En 1850 (début de l'ère industrielle), la teneur en CO_2 était de 286 ppm[3], depuis elle n'a cessé de croître pour atteindre 421 ppm en 2023 et elle poursuivra sa course folle tant que l'humanité ne se résoudra pas à modifier fondamentalement ses modes de vie, en tout cas, ceux des plus riches qui servent de modèle aux autres. Mais surtout, cette concentration en gaz carbonique était restée comprise entre 180 et 280 ppm durant le dernier million d'années, fluctuant au gré de phénomènes naturels, et ces variations se sont d'ailleurs elles-mêmes accompagnées de forts effets climatiques (glaciations, variation de l'amplitude du niveau des océans de 60 m, etc…). Cette folle croissance de la population humaine, et surtout de la violence de ses activités, constituent les causes majeures de la crise écologique, qui se manifeste par l'effondrement des espèces vivantes, et dont le dérèglement climatique « n'est que » l'un des avatars, bien que probablement le plus grave...

A ma naissance, « grâce » à la reconstruction d'après-guerre, la croissance économique battait son plein. Si l'exode rural avait commencé dès le 19ème siècle, il était loin d'être terminé puisqu'environ 40% des Français vivaient encore à la campagne en 1960, contre environ 20% en 2020. En outre, le métier d'agriculteur était très représenté avec 20% de l'ensemble des emplois en 1960, et seulement 2,7% en 2022. Quant aux superficies agricoles qu'ils exploitaient en France métropolitaine, en 1960 elles valaient environ 40 millions d'hectares (73% du territoire) et, en 2020 seulement 28 millions d'hectares (51% du territoire). Pendant ce temps, les friches et forêts ont regagné un peu d'espace, mais c'est surtout l'artificialisation des sols qui a considérablement augmenté (infrastructures de transports avec ses autoroutes, ses ronds-points, ses lignes ferroviaires à grande vitesse et ses aéroports mais également les zones industrielles et commerciales, les habitations, etc.). Ainsi, l'augmentation de la superficie des sols artificialisés a été, durant plusieurs décennies, d'environ l'équivalent d'un département français tous les 10 ans. Si l'artificialisation a ralenti, depuis les années 2020, actuellement la nature perd encore entre 20 000 et 30 000 hectares (50 fois la superficie de la commune de Molay) par an au profit de ce « bétonnage ». En outre, il faudrait ajouter les effets dus à l'agriculture intensive avec ses biocides qui a eu des effets peut-être encore plus graves que ceux de l'urbanisation sur le vivant.

En 1960, on était à la moitié des « Trente Glorieuses », mais bien sûr personne ne le savait sur le moment et moi encore moins ! C'était une période de grande solidarité sociale où l'on se projetait vers un avenir radieux, qui se construisait sur la base d'un progrès inspirant naïvement la confiance et l'an 2000, apparemment si lointain, faisait rêver, moi le premier ! Ainsi, une certaine insouciance s'installait, en témoignent les paroles de la chanson « Tom Pillibi », interprétée par Jacqueline Boyer qui remporta le 5ème prix de l'Eurovision 1960.

C'était l'époque des « transistors »[4], la dénomination grand public des nouveaux postes de radio miniaturisés qui succédaient aux monumentaux postes à lampes (tels que ceux que l'on peut voir et entendre dans les films sur la guerre de 1939-45 où « Les Français parlaient aux Français » depuis Londres). La principale plage de fréquences était celle des « grandes ondes » qui diffusait la radio officielle, « France 1 » (devenue France Inter en 1963), organe de propagande du gouvernement, mais également les radios (théoriquement) dissidentes : Radio Luxembourg (devenue RTL en 1966), RMC (Monte-Carlo) et Europe n°1 dont la position était plus ambigüe puisqu'elle avait été contrôlée par l'Etat jusqu'en 1959. Quant à la télévision, elle était contrôlée par l'ORTF[5]

[3] ppm = partie par million, soit 1/10 000ème de pourcent. La concentration en gaz carbonique reste donc très faible, 400 ppm représentent ainsi 0,04% des différents gaz contenus dans l'air que nous respirons. Les deux gaz dominants sont l'azote (78%) et l'oxygène (21%) indispensable à notre métabolisme.

[4] En réalité, le transistor est un composant électronique réalisé avec du silicium (et parfois, au début de l'histoire de l'électronique, en germanium) qui a remplacé les « lampes » permettant de réaliser des détecteurs d'ondes électromagnétiques et des amplificateurs. Les lampes étaient très encombrantes, énergivores et peu fiables. Cette révolution technologique a permis de miniaturiser, jusqu'à des niveaux impensables, les dispositifs de traitement de l'information, jusqu'à nos smartphones actuels. Les fameux « transistors », dont il est question ici, étaient les remplaçants miniatures des postes de radio à lampes.

[5] ORTF = Office de radiodiffusion-de la télévision française, créé en 1964 et dissout en 1975 pour laisser place à 7 sociétés… Il succédait à La Radiodiffusion française (RDF) créée en 1945 après la nationalisation des radios privées !

(monopole d'état). L'histoire montre que la situation peut s'inverser puisque 60 ans plus tard, les radios grand public les plus indépendantes sont probablement celles de Radio-France et que les trois autres, si elles ne sont pas contrôlées par l'État, le sont par le secteur privé qui exerce une forte influence sur le pouvoir politique.

Pour le milieu rural, dans lequel je venais de naître, la radio était, de loin, la première source d'information, même si la presse écrite était encore très présente, car la télévision était peu répandue. Chez les Multon à Molay, on écoutait plutôt Radio Luxembourg, sans doute parce que l'émetteur était le plus proche et que la qualité de réception était la moins médiocre. Ce n'est que vers 1976 que je découvris la FM (« modulation de fréquence ») qui apportait une incomparable amélioration de qualité… sous condition que le ciel ne soit pas trop couvert et que les ondes arrivent jusqu'à nous ! Sur la bande FM, il n'y avait alors que France Musique et France Culture, c'est ainsi que je découvris surtout France Culture, qui restera, toute ma vie, ma radio préférée. Mais, revenons aux années 60. Parfois, plutôt le dimanche, me semble-t-il, pour avoir des informations météorologiques plus précises ou pour écouter la « Tyrolienne »[6], on captait la « Radio Suisse Romande » sur les « petites ondes » avec une réception un peu plus aléatoire. Il y avait aussi les signaux de synchronisation sonores, propres à chaque radio, et diffusés à heure fixe (matin, midi et soir) pour recaler les montres, réveils et autres horloges qui n'étaient pas aussi précis qu'aujourd'hui. Certains ont perduré par tradition mais je doute qu'ils servent encore à régler les montres ou les smartphones, désormais synchronisés automatiquement.

Les radios diffusaient les informations (on disait les « nouvelles »), diverses émissions de distraction (dont des feuilletons audio) mais aussi des chansons et c'est ce que j'ai le plus retenu ! L'année 1960 est celle où les Beatles ont adopté leur nom et joué leur premier concert. Mais cette année-là, on ne les entendait pas encore à la radio française, il a fallu attendre 1962. C'était plutôt Johnny Halliday (dont je n'ai jamais été un fan…) avec « Souvenirs, souvenirs », Adamo, Dalida, Charles Aznavour, Henri Salvador (Faut Rigoler !), Léo Ferré (Jolie Môme), Edith Piaf (Non, je ne regrette rien), Boby Lapointe (Aragon et Castille) ... Et pour les anglophones, Elvis Presley, Ray Charles, The Shadows (avec le mythique morceau pop de guitare « *Apache* »), Roy Orbison (dont je parle plus loin), etc.

Côtés pile et face d'une pièce de 10 centimes d'ancien franc.

1960, ce fut également l'arrivée du « nouveau franc » qui remplaçait l'ancien franc : du jour au lendemain, 1 franc valait 100 anciens francs, autant dire qu'avec cette conversion nettement plus facile que celle de l'euro (le 1er janvier 2002, 1 € = 6,56 F), nombre de citoyens ont continué longtemps à utiliser l'ancien franc, généralement sans le préciser, il fallait simplement déduire de l'absurdité du montant qu'on ne parlait pas de nouveaux francs ! C'était surtout pour les sommes élevées que les anciens francs restaient utilisés, ainsi 1 million correspondait à 10 000 F (on disait même « une brique » !), soit, sans correction de l'inflation, environ 1500 € ! La valeur des mythiques pièces trouées était donc divisée par 100... et cela nous a permis, enfants, de disposer de vraie monnaie pour jouer car beaucoup de ces pièces n'ont jamais été converties en nouveaux francs tellement leur valeur était faible (10 centimes d'ancien franc ne valaient plus que 0,1 centime de nouveau franc).

Timbres-poste 1960 : Semeuse et Marianne.

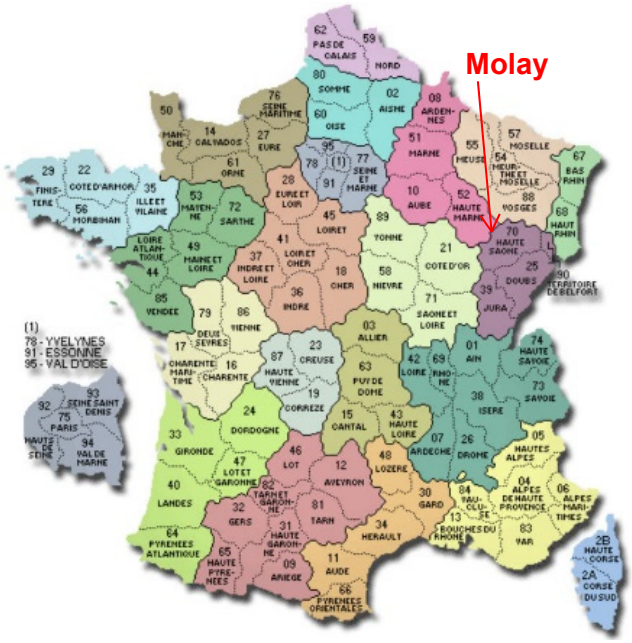
En 1960, le tarif lettre de la poste était de 25 centimes… et de 20 centimes pour les cartes postales « de plus de 5 mots pour l'intérieur » (c'est-à-dire à l'intérieur de la France métropolitaine) ! L'année d'avant, ces tarifs étaient respectivement de 25 et 20 francs (des anciens francs, donc). Si on fait le calcul actualisé de leur prix en corrigeant de l'inflation (plus de 1100% jusqu'à 2023), 25 centimes de franc équivalent à 0,46 € de 2023. Or, en 2024, le tarif de la lettre prioritaire était de 1,43 € et celui de la lettre verte de 1,29 €. Le courrier postal

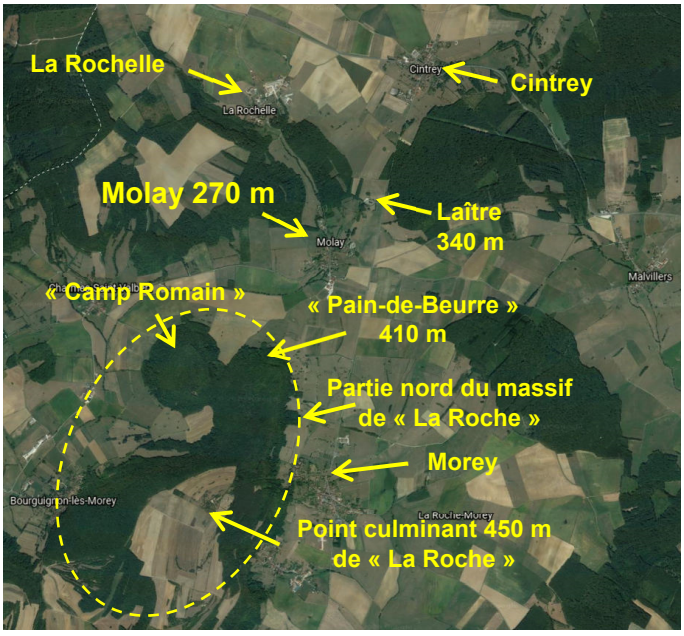
[6] D'après Wikipedia (2020) : « *chant technique très particulier appelé aussi Yodel. Le Yodel, de l'allemand (appelé aussi tyrolienne), est une technique de chant consistant à passer rapidement et de manière virtuose de la voix de poitrine (ou « de corps ») à la voix de tête […]. Cette technique vocale utilisant les onomatopées, éventuellement accompagnée de musiciens, peut devenir particulièrement rapide et virtuose pendant les refrains d'une chanson, qui alternent avec des couplets chantés de manière habituelle.* » A écouter absolument en le recherchant via votre moteur de recherche préféré !

était beaucoup plus utilisé dans les années 1960 où le téléphone (exclusivement fixe) était peu répandu et où internet n'existait pas. A l'époque, malgré un prix des timbres beaucoup plus bas, les familles dépensaient sans doute beaucoup plus qu'aujourd'hui pour envoyer du courrier. L'adresse postale des habitants de Molay était : « Molay par Vitrey-Sur-Mance (Haute-Saône) », sans aucun code postal. En effet, ce n'est qu'en 1972 qu'apparurent les codes postaux et que l'adresse de mes parents, toujours sans numéro de rue, devint : « Molay, 70120 Combeaufontaine ».

Evènement moins glorieux, l'année de ma naissance fut aussi celle de la première explosion de bombe atomique française dans le Sahara algérien (opération « Gerboise bleue », le 13 février 1960) alors que l'Algérie était encore un département français. La France devenait ainsi la 4ème puissance nucléaire au monde et désormais hors-la-loi devant l'ONU depuis l'entrée en vigueur du traité d'interdiction des armes nucléaires le 22 janvier 2021. Je n'ai eu connaissance que beaucoup plus tard de ce triste évènement (la bombe française) et je ne sais pas si cela a pesé sur mon aversion pour la folie des armes nucléaires. C'est encore en 1960 que le premier satellite à vocation météorologique (TIROS-1), technologie plus pacifique, fut mis en orbite par la NASA. C'était également les tout-débuts de la conquête spatiale, côtés russe et américain, qui m'a passionné durant mes jeunes années. A cette époque, les Russes étaient en avance. En 1957, ils avaient déjà envoyé le premier satellite Spoutnik puis la chienne Laïka autour de la terre (on a appris seulement en 2002 qu'elle était morte durant le vol, dictature soviétique oblige…). Cette année-là, les Russes s'apprêtaient à faire partir Youri Gagarine, le premier homme de l'espace (en 1961, année de la naissance de mon frère Régis). 1960 est aussi l'année de la mise à l'eau du prestigieux paquebot transatlantique France qui restera le plus grand paquebot du monde jusqu'à l'arrivée du Queen Mary 2 en 2004 !

J'eus la chance de débarquer dans ce petit coin paradisiaque de l'Est de la Franche-Comté à la limite de la Champagne (la commune de Molay est limitrophe de celle de Pressigny en Haute-Marne). Vivre son enfance dans de tels paysages et dans cette nature luxuriante et encore préservée des futures pollutions fut un immense luxe dont je n'ai pris conscience que plus tard lorsque je me rendis en zone urbanisée, d'abord, comme lycéen à Vesoul, puis, comme étudiant, à Épinal et enfin à Cachan au sud de Paris. Petite particularité, Molay faisait partie de la paroisse de Laître, avec les villages de Cintrey et La Rochelle, l'église de Laître étant située sur la commune de Molay dans le minuscule hameau « Molay-Laître » autrefois relié sans discontinuité à « Molay la Ville » (expressions utilisées au 18ème siècle). Voir ci-dessous une brève description de la géographie des lieux, sur une carte de France puis sur une image Google-Earth. Le massif de la Roche, avec son sommet à 450 m (territoire de Bourguignon-les-Morey), est le point culminant de l'ouest de la Haute-Saône (à l'Est, ce sont les Vosges). De « là-haut », on a vraiment l'impression de dominer les Vosges et, même les Alpes visibles par temps clair.





Vue du ciel, une forme remarquable, entre mille, est celle du « Camp Romain » (en réalité néolithique), superbe « éperon barré » situé au nord-ouest de la « montagne » de La Roche, qui domine le village de Molay.

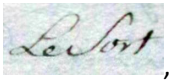
La carte suivante montre l'emplacement des villages de mes proches ancêtres : Molay, Lavigney, Noroy-Lès-Jussey et Melin ainsi que les bourgs les plus proches : Combeaufontaine, Jussey, Vitrey (chef-lieu du canton) et Fayl-Billot (en Haute-Marne, mais tout près) et dans lesquels nous nous rendions pour les affaires courantes.

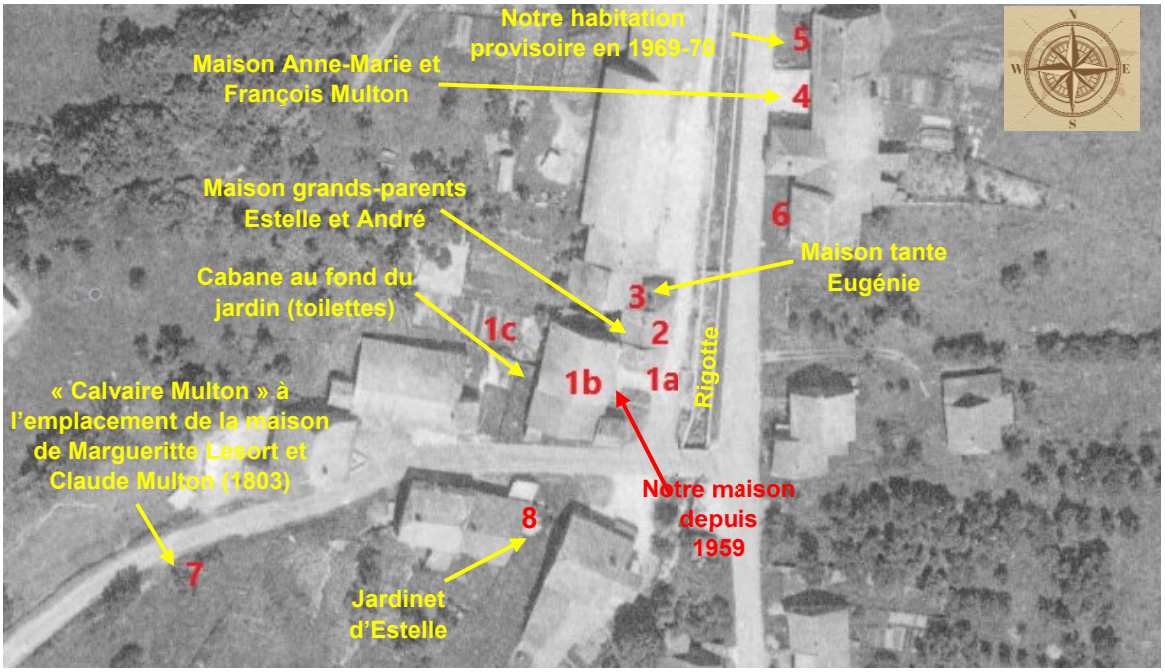
Principaux villages environnants : ceux d'origine de mes arrière-grands-parents (entourés en rouge) et bourgs environnants (rectangles bleus).

Dans cette région rurale, l'accent parlé était particulièrement marqué avec des roulements de R caractéristiques qui touchaient encore la quasi-totalité des personnes de la génération de mes parents. C'est sans doute avec ma propre génération que cette caractéristique de l'accent local a disparu même si, pour celles et ceux qui sont restés, les fondamentaux ont subsisté avec un parler lent et trainant sur les voyelles, mettant des accents sur les O là où il n'y en avait pas, comme *Môlay* ! Enfant, je remarquais très bien les subtiles différences entre les accents des gens de Noroy (pour caricaturer je dirais *Nôrouet*), de Lavigney (*Lavigneille*) et celui de ceux de *Môôlay* ! Aujourd'hui, ayant quitté depuis longtemps le « pays », j'ai plus de difficulté à repérer ces subtilités, qui ont peut-être disparu, et il m'est arrivé à plusieurs reprises d'avoir confondu, à ma plus grande honte, l'accent franc-comtois (lissé de la Haute-Saône au Jura) avec l'accent belge wallon ! J'ai numérisé quelques enregistrements sur cassettes audio où l'on peut entendre mes grands-parents maternels dont un de février 1975 où je joue aux échecs avec ma grand-mère Luce. Ma femme est à l'origine d'un autre enregistrement de Papa, datant de février 1979, lorsqu'elle était venue la première fois à Molay avec son amie Michèle (voir plus loin) pour rechercher des informations historiques… Mais précédant l'accent de mes parents et grands-parents, il y avait le patois très local dont il subsistait quelques réminiscences dans certains mots dont j'ai appris, en quittant mon village, qu'ils étaient loin d'être compris ailleurs en France ! Ce patois avait, semble-t-il, commencé à décliner à l'époque de mes arrière-grands-parents. Mais cela ne concernait que le langage parlé puisque le français était utilisé dans les documents écrits depuis très longtemps, je ne saurais dire précisément depuis quand, mais les plus anciens documents notariés auxquels j'ai eu accès, datant de la fin du 16ème siècle, étaient rédigés dans un français tout à fait accessible. Seuls les actes religieux (baptêmes, mariages, décès) étaient écrits en latin jusqu'à la révolution. Plus tard, j'ai pu constater que les roulements de R étaient caractéristiques de la langue française jusque dans la première moitié du 20ème siècle et qu'ils avaient persisté dans les zones rurales, semble-t-il partout en France. Voilà, je ne suis pas linguiste mais je tenais à partager ce modeste témoignage de mon vécu dans l'évolution culturelle de notre langue.

La famille Multon était installée au sud du village de Molay depuis le mariage, le 21 floréal an XI du calendrier républicain[7] (soit le 11 mai 1803) de Claude Multon, venant du village voisin de Malvillers, avec Marguerite Lesort

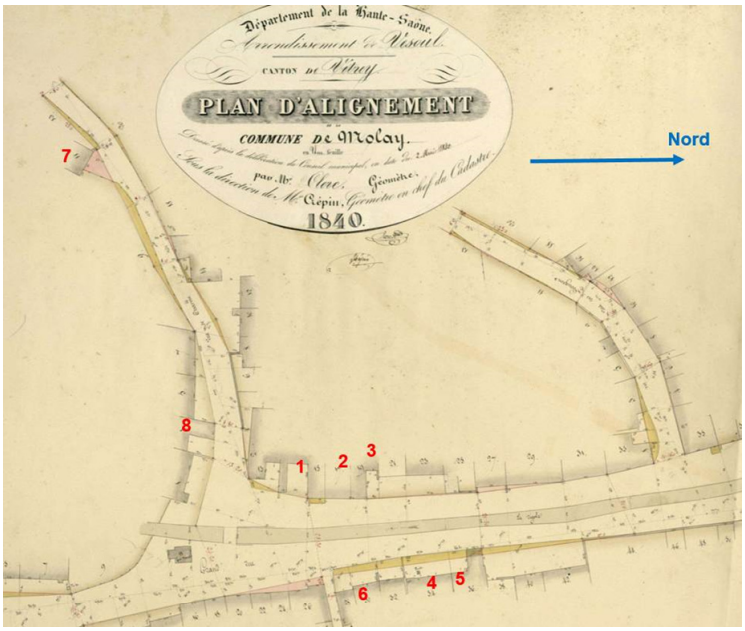
[7] Le calendrier républicain a été mis en service le 15 vendémiaire an II (6 octobre 1793) par les révolutionnaires afin de repartir sur des bases neuves, notamment pour s'affranchir de la religion… Mais il a été abandonné pour un retour au « calendrier grégorien » dès le 1er janvier 1806 (11 nivôse An XIV), sous Napoléon 1er devenu empereur. Il aura ainsi duré moins de 13 années, durant une partie de la période révolutionnaire et durant la Première République.

de Molay (Lesort s'écrivait avec un « S long » :  , ici en 1766, (S que j'ai longtemps confondu, enfant, avec un F). Sur la photo aérienne ci-dessous, la première maison de la famille Multon de Molay se trouvait au « **repère 7** », sur la gauche à la sortie du village, en direction de Charmes Saint-Valbert. Ses dernières ruines ont probablement été retirées au début du 20ème siècle et il ne subsiste aujourd'hui qu'un calvaire à la « dévotion de la famille Multon » ainsi qu'un puits comblé dans les années 1970. Voir ci-dessous la photo aérienne avec les repères des différents lieux et maisons associés à la famille Multon cités ensuite.



Sud du village de Molay : extrait d'une photo aérienne de l'IGN prise le 1er mai 1958 avec quelques repères signalés dans le texte et correspondant aux lieux de vie de la famille Multon (notre maison se trouve au repère 1 : 1a à 1c).

Voir les mêmes repères sur le plan d'alignement des maisons du village de Molay en 1840 (tourné d'un quart de tour par rapport à la photo ci-dessus où le nord était en haut) :



En 1959, juste après leur mariage, mes parents s'étaient installés, chez Pépère André et Mémère Estelle, dans la maison « **repère 4** » qui allait devenir celle de mon oncle paternel François et de sa femme Anne-Marie. Environ six mois après leur mariage, Papa et Maman ont déménagé dans la maison « **repère 1** » (**1a** corps de logis, **1b** granges et écuries, **1c** jardin et poulailler) qu'avaient occupé Charles Gauthier et Victorine Doussot, la sœur d'Aurélie, mon arrière-grand-mère paternelle. La maison « **repère 5** » appartenait à la famille de Pierre (dit Pierrot) Carteret (décédé en 2014) et nous l'avait prêtée durant la rénovation de notre maison (**1a**), en 1969-70.

C'est donc, essentiellement dans la maison « **repère 1** » (et un peu dans la 5) que j'ai vécu toute mon enfance et qui est, encore en 2024, le repère familial où vit maman, dite Mémée Geneviève pour ses petits et arrière-petits-enfants. Je reviendrai plus loin sur les **repères 6** et **8**.

Chapitre 2

Petite préhistoire familiale d'une famille haut-saônoise ordinaire

2.1- Quelques mots sur les générations de mes grands-parents de mes arrière grands-parents

Même si la période précédant 1960 était pour moi, comme je l'ai déjà dit, une sorte d'infini temporel, j'avais bien eu, comme tout le monde, des parents, grands-parents, oncles et tantes, etc., dont voici une brève description.

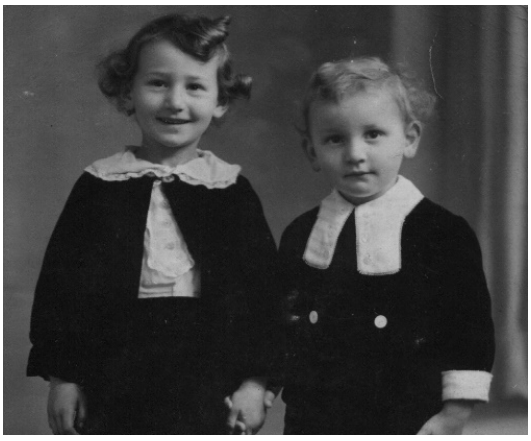
Nous avions la chance de disposer d'un nombre significatif de photographies de la première moitié du vingtième siècle, et même parfois de la fin du dix-neuvième. Dans les environs de Jussey, un photographe, nommé Paul Châtelet (1899 - 1978), résidant à Preigney, est à l'origine d'un grand nombre de cartes postales des villages de la région, de photos de mariage (des photos de groupe telles qu'on ne sait plus les faire aujourd'hui, il n'y avait quasiment jamais de regards détournés ou d'yeux fermés !) et de prises de vue au sein des familles ou encore en studio. En effet, il se déplaçait dans les familles et proposait ses clichés. Ce sont surtout les Garnier de Noroy, dont le photographe était proche, et les Multon de Molay qui en ont bénéficié. Pour les Paulin et les Viennot, une partie des photos ont été prises par le curé Albert Paulin (frère de mon grand-père Lucien) qui les développait lui-même d'où pas mal de clichés de couleur sépia dû à une mauvaise fixation chimique, mais c'est tout leur charme !

Avant de parler de mes parents voici d'abord **mes grands-parents** (yeux bleus pour les femmes et marrons pour les hommes !) le jour de chacun de leur mariage :

25/4/1933 : Joseph Marie **Lucien** Paulin (1907-1977) et **Luce** Marie Henriette Viennot (1907-1995).

25/10/1934 : **André** François Multon (1901-1987) et **Estelle** Lucie Stéphanie Garnier (1906-1967).

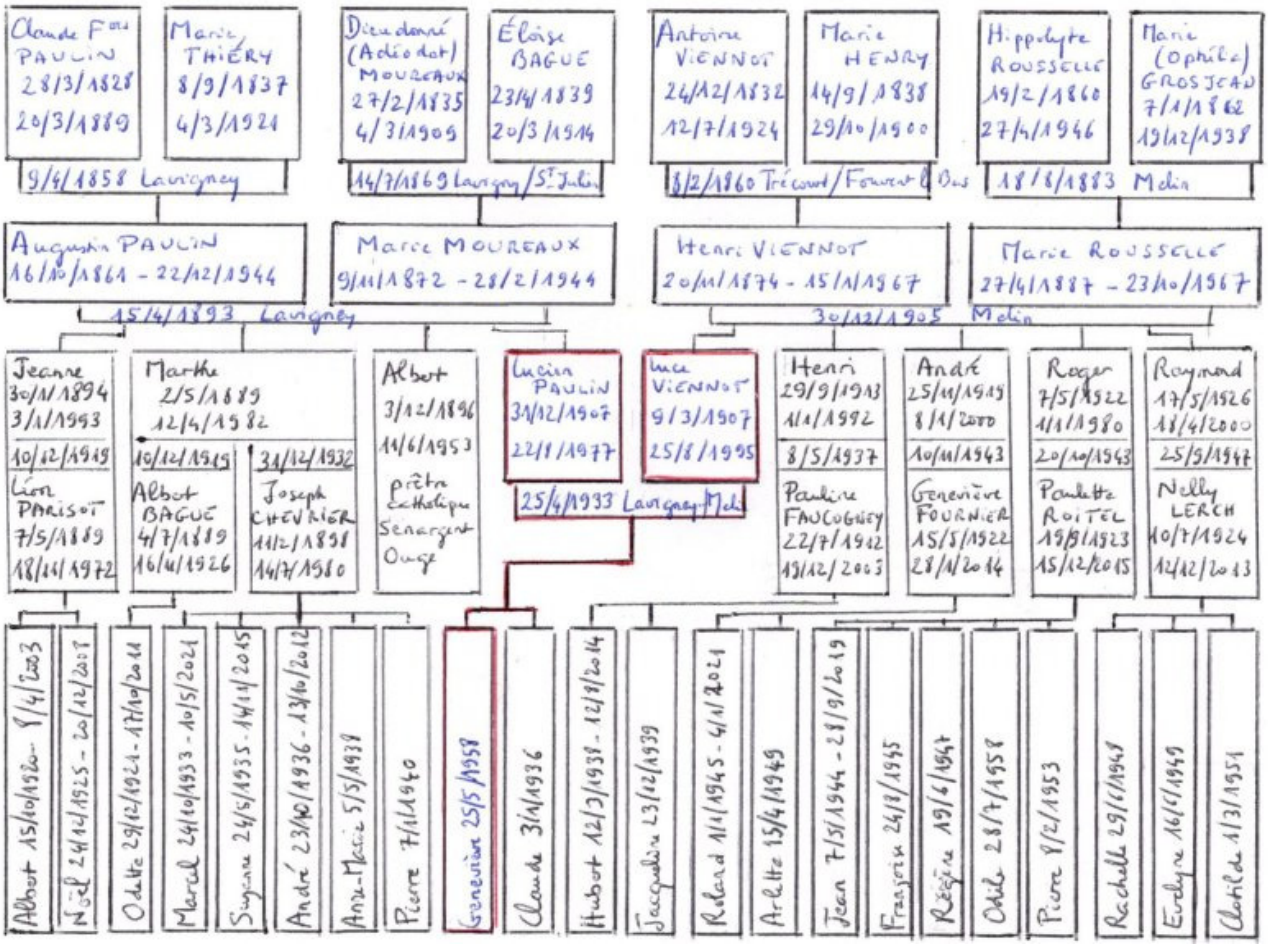
Puis mes parents et oncles, avec deux photos des fratries Paulin et Multon (Papa était le seul à avoir les yeux bleus et à avoir gardé des cheveux blonds à l'âge adulte) :



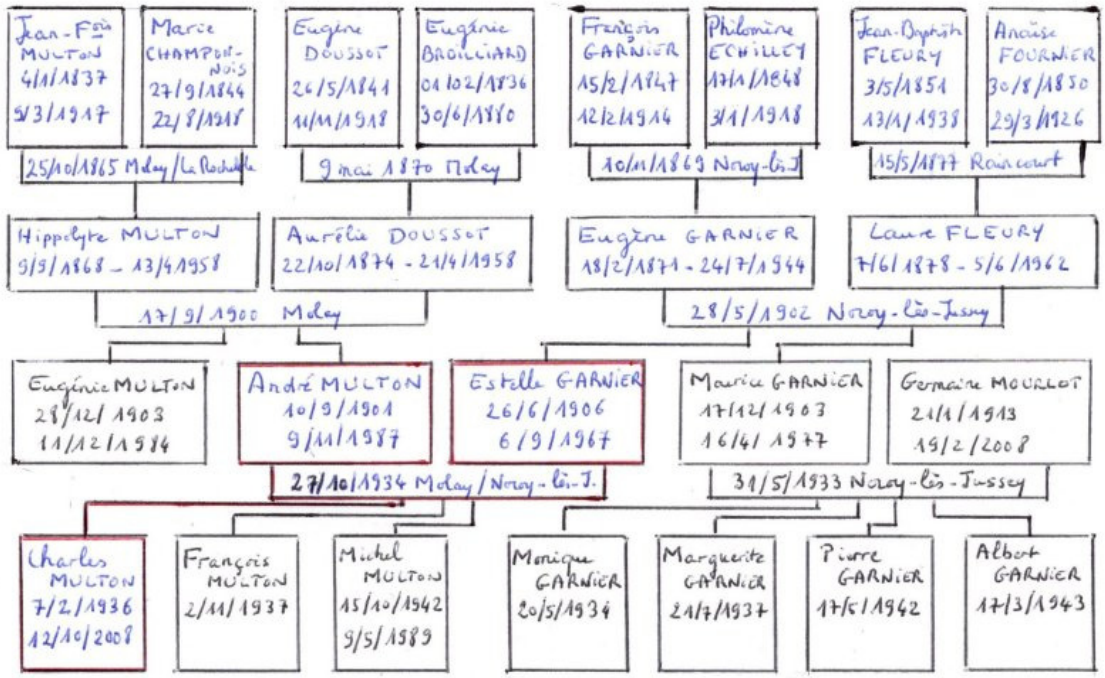
1938 : **Geneviève** Marie Luce (25/5/1934) et son petit frère **Claude** (3/1/1936).

Vers 1945 : **Charles** Maurice (7/2/1936-12/10/2008), **François** Lucien (2/11/1937) et **Michel** Germain Hippolyte (15/10/1942-9/5/1989).

Avant de poursuivre, voici deux arbres généalogiques réduits que j'ai réalisés pour comprendre l'ascendance de mes parents, jusqu'à leurs arrière-grands-parents, ce qui permet de voir qui étaient leurs oncles et tantes mais également leurs cousin.es.



Arbre ascendant simplifié de Maman (**Paulin-Viennot**) avec ses oncles et tantes ainsi que son frère et ses cousin.es. Sur cet arbre, manquent les 4 derniers enfants d'Henri et Pauline : Jean-Claude, Noëlle, Geneviève et Marie-Claude (5 juil. 1955-29 nov. 2022).



Arbre ascendant simplifié de Papa (**Multon-Garnier**) avec ses oncle et tantes ainsi que ses frères et cousin.es.

Parmi **mes arrière grands-parents**, encore vivants à ma naissance, il y avait la maman de ma grand-mère Estelle, **Laure Fleury** (7 juin 1878 - 5 juin 1962) et les parents de ma grand-mère maternelle Luce : **Henri Viennot** (20 novembre 1974 - 15 janvier 1963, yeux bleus, cheveux châtains) et **Marie Rousselle** (27 avril 1887 - 23 octobre 1967, yeux marron, cheveux bruns) qui vivaient à Melin. D'ailleurs, l'un de mes premiers souvenirs d'enfant (j'avais au plus 2 ans ½) est la vision de mon arrière-grand-père Henri Viennot dans son lit, coiffé d'un bonnet de nuit, c'est sans doute cet accoutrement, que je n'avais jamais vu ailleurs, qui me vaut de ne pas l'avoir oublié ! Je n'ai hélas aucun souvenir de mon arrière-grand-mère Laure Fleury, morte avant mes deux ans. Les autres étaient déjà décédés avant ma naissance :

- à Lavigney : Augustin Paulin (16 octobre 1861 - 22 décembre 1944) et Marie Moureaux (9 novembre 1872 - 28 février 1944) ;
- à Noroy-Lès-Jussey : Eugène Garnier (18 février 1871 - 24 juillet 1944) époux de Laure Fleury (1878 - 1962) ;
- à Molay : Hippolyte Multon (9 septembre 1868 - 13 avril 1958) et Aurélie Doussot (par erreur Orélie dans son acte de naissance, avec un « O » sans doute lié à l'accent local, 22 octobre 1874 - 21 avril 1958).

Il faut remarquer qu'à une exception près (chez les Viennot), les deux époux de chaque couple sont tous décédés la même année. En outre, contrairement à une idée répandue et malgré une dure vie de labeur et deux guerres mondiales, on vivait plutôt vieux à l'époque et les hommes vivaient plus longtemps que les femmes (Viennot-Rousselle : 93 et 80 ans, Paulin-Moureaux : 83 et 72 ans, Garnier-Fleury : 73 et 64 ans, Multon-Doussot : 90 et 84 ans, soit 80 ans de moyenne). Les pollutions multiples (chimiques, radioactives…) n'avaient pas encore frappé !

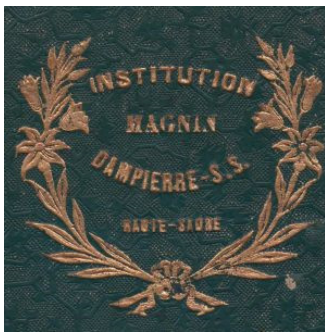
Tous mes grands-parents et arrière-grands-parents étaient cultivateurs, comme on disait à l'époque (paysan était plutôt péjoratif !). Seulement du côté Viennot, moins enracinés dans le village de Melin (installés après 1860), mes ancêtres avaient sans doute moins de terres à cultiver et avaient dû trouver d'autres ressources. Ainsi étaient-ils plus polyvalents. Ils faisaient un peu de commerce d'animaux, ils étaient aussi chasseurs, ce qui était l'exception familiale, car la chasse était une pratique absente dans les trois autres familles de mes grands-parents ! Chez les Viennot, il y avait aussi, du moins me semble-t-il, une plus grande ouverture, par exemple, on jouait aux échecs, mon arrière-grand-père Henri avait fait de l'escrime durant son service militaire et avait même obtenu son « brevet de prévôt » en 1897, témoignant de ses capacités d'instructeur, etc.

Henri Viennot et Marie Rousselle	**Augustin Paulin et Marie Moureaux**	**Eugène Garnier et Laure Fleury**	**Hippolyte Multon et Aurélie Doussot**
Mariage 30 décembre 1905	Photo de mariage égarée	Mariage 28 mai 1902	1888 et vers 1894
25 avril 1933	25 avril 1933	25 octobre 1934	27 octobre 1934

Photos de **mes arrière-grands-parents** jeunes puis âgés (il manque juste Augustin Paulin et Marie Moureaux jeunes).

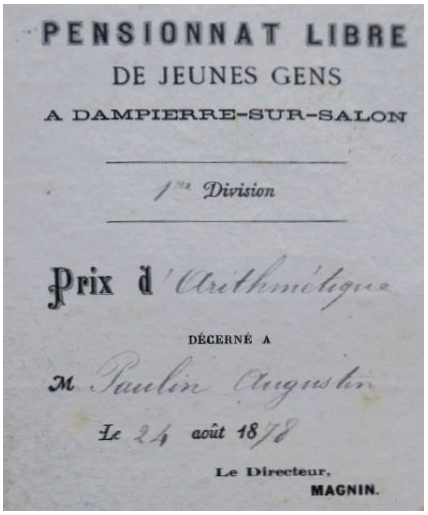
A Molay et Lavigney, chez les Multon et les Paulin, il me semble que le poids de la religion catholique était plus fort et c'est sans doute ce qui a conduit à la rencontre de mes parents, comme on le verra plus loin.

A la fin du 19ème siècle, dans ces familles de cultivateurs, le niveau d'études avait atteint un niveau équivalent au Brevet des collèges (jusqu'en classe de 3ème), voire celui du bac, pour plusieurs de mes arrière-grands-parents (au moins chez les Paulin et Multon, pour les autres je ne suis pas sûr). Mais, pour les deux générations suivantes, qui ont donc concerné mes grands-parents et mes parents, les dégradations économiques et sociales (dues à la première guerre mondiale 1914-18 ruineuse, à la grave crise économique de 1929 puis à la seconde guerre mondiale 1939-45) les avaient empêchés d'accéder à ce niveau d'études. Mes parents et mes grands-parents « n'avaient obtenu que » le Certificat d'Etudes dont il faut cependant remarquer que, pour la résolution des problèmes de la vie courante et pour le français (lecture et écriture), il était d'un niveau supérieur à ce qu'est le Diplôme National du Brevet (DNB) aujourd'hui et, sans doute même parfois, le Baccalauréat…



Insigne sur la couverture d'un des cahiers d'Augustin

Après ses études primaires (Certificat), mon arrière-grand-père Augustin Paulin était allé, dans ce qu'on appelait à l'époque l'enseignement primaire supérieur, au « Pensionnat Libre de Jeunes Gens » (dit Institut Magnin) à Dampierre-sur-Salon (à 25 km). Il y avait obtenu, vers 17 ans, le « Brevet supérieur » [8] (le bac de l'époque) et il avait reçu, le 24 août 1878, neuf premiers prix (livres) sur dix. Je suis l'héritier des 8 sur 9 restés dans la famille : « Géométrie théorique et pratique » (L'étincelle électrique), « Arithmétique » (Le feu du ciel, histoire de l'électricité), « Allemand » (Beautés des études de la nature), « Grammaire et Orthographe » (Votre histoire et la mienne), « Histoire et Géographie » (Les caractères ou mœurs de ce siècle), « Dessin et écrit » (Histoire de Marie-Thérèse d'Autriche), « Récitation » (Histoire d'un rayon de soleil), et « Instruction Religieuse » (Les encouragements de la jeunesse) ! Le 9ème, qui a été prêté et non rendu, concernait la « Littérature » (roman Fabiola du cardinal Wiseman). Sa femme, Marie Moureaux, avait aussi fait des études au-delà du « Certificat » dans une école privée, à Saint-Loup-Sur-Aujon en Haute-Marne où elle avait aussi obtenu son « Brevet élémentaire ».


PENSIONNAT LIBRE
DE JEUNES GENS
A DAMPIERRE-SUR-SALON

1re Division

Prix d'*Arithmétique*

DÉCERNÉ A

M. Paulin Augustin

Le 24 août 1878

Le Directeur,
MAGNIN.

Etiquette collée à l'intérieur de la couverture du livre « *Le feu du ciel, histoire de l'électricité* ».

Mes grands-oncles, grands-tantes et cousin.es issus de germain

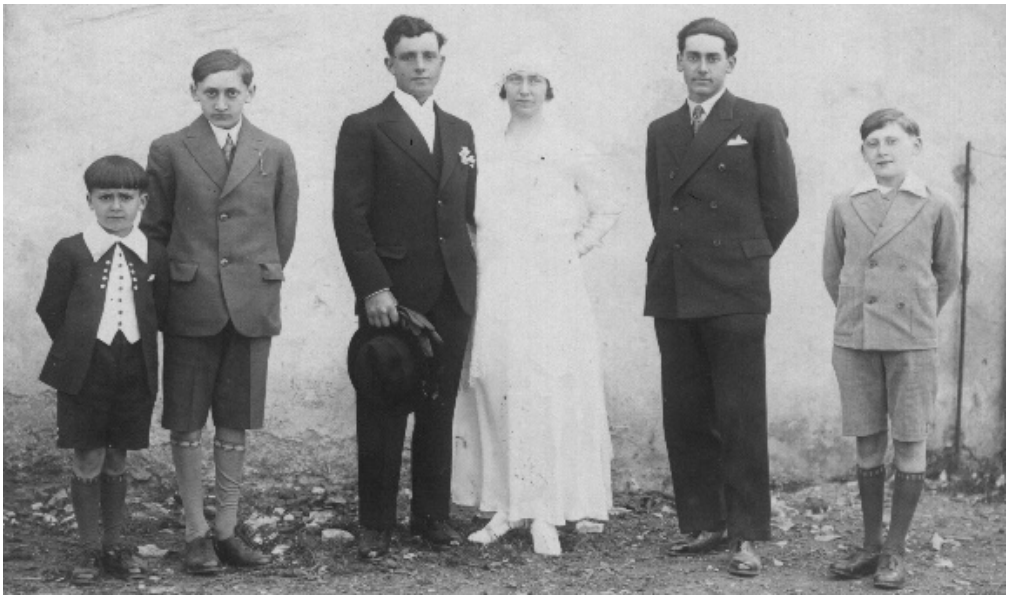
Puisque nous fréquentions, certes moins assidûment, la plupart des membres éloignés de notre ascendance, j'ai choisi de présenter brièvement ceux que nous avons fréquentés jusqu'à leur décès ou encore actuellement. Voir les arbres généalogiques simplifiés de mes parents reproduits précédemment.

Les frères de Luce Viennot et leurs épouses au mariage de mes parents (1959) : Henri et Pauline, André et Geneviève, Roger et Paulette, Raymond et Nelly.

A Melin : Mémère Luce (1907 - 1995) était l'ainée d'une fratrie de 5 enfants dont un était décédé à 1 an ½ (Raymond 1909 - 1911), restèrent : Henri (1913 - 1992) marié à Pauline Faucogney et vivant à Cubry-lès-Soing ; André (1919 - 2000), marié à Geneviève Fournier et vivant à Oigney, Roger (1922 - 1980) marié à Paulette Roitel et vivant à Melin ; enfin, le petit dernier Raymond (1926 - 2000) marié à Nelly Lerch et vivant également à Melin. On les appelait « tante

[8] Il était entré à 12 ou 13 ans pour préparer le Brevet élémentaire (3 ans après le Certificat d'études) puis deux années supplémentaires permettaient d'accéder au « Brevet supérieur », l'équivalent du Baccalauréat d'aujourd'hui, mais probablement avec un niveau bien supérieur ! Pour situer cette époque dans le temps, le plan laïc Jules Ferry pour les études secondaires arriva, 2 ans plus tard, en 1880, mais ces diplômes persistèrent jusque dans les années 1920.

Paulette », « oncle Raymond » etc... Dès que nous retournions dans la région, avec nos filles, puis nos petits-enfants, nous rendions visite à tante Paulette, oncle Raymond et tante Nelly (seul Maxandre a vu les tantes Paulette et Nelly durant l'été 2009 alors qu'il avait 3 mois). Depuis, qu'ils sont décédés, nous voyons toujours Odile fille de Paulette, Cathy la dernière des trois filles de Raymond et Nelly et son fils Philippe.



La fratrie Viennot en 1933 au mariage de Luce et Lucien Paulin : Raymond, André, Lucien Paulin & Luce, Henri et Roger.

Jules Rousselle (1884 - 1941), le frère de grand-mère Marie, marié à Aline Broutin, avait eu deux filles, Charlotte (1913-1998, ép. Jean Rouiller) et Andrée dite Dédée (1916 - 2006, ép. Adrien Henriot). C'étaient donc les cousines de Mémère Luce du côté de sa maman, elles habitaient Melin et nous les revoyions aux grandes occasions, elles étaient d'ailleurs présentes à la messe de notre mariage en 1982, comme les frères (sauf Roger décédé) et belles-sœurs de mémère Luce, il faut dire que j'étais le premier des petits-enfants issus de cette branche Viennot à se marier. Charlotte avait un tic qui, enfants, nous amusait beaucoup, elle faisait sans cesse bouger son nez ! Mémère Luce parlait souvent de son oncle Jules (Rousselle) qui était un aventurier, il était notamment parti à Madagascar pour chercher de l'or… en vain !

Les cousines de Mémère Luce : Charlotte et Andrée Rousselle. En 1933 mariage de Charlotte : Charlotte et Jean Rouillé, sa sœur Andrée (dite Dédée). Puis en juin 1976 : à gauche Charlotte bise Maman, à droite : Dédée et Charlotte.

A Lavigney : Pépère Lucien (1907 - 1977) était le cadet d'une famille de quatre enfants : Jeanne (1894 -1993) mariée à Léon Parisot vivant à Lavigney, Albert (1896 - 1953) qui fut prêtre et curé d'Ouge, Marthe (1899 -1982) mariée à Joseph Chevrier vivant également à Lavigney. Marthe était la maman d'Anne-Marie la femme de François Multon, mon oncle et parrain, qui était donc la cousine de Maman. Les deux cousines s'entendaient bien et ont longtemps travaillé ensemble à la ferme. La plupart des membres de la famille Paulin des années 40 à 60 se trouvent sur la photo suivante prise dans la cour de la maison familiale Paulin (celle occupée aujourd'hui par Claude et Bernadette). Nous avons longtemps gardé le contact avec tante Jeanne (souvent invitée au repas de famille) et avec tante Marthe.

15 avril 1943 : Noces d'or de Marie Moureaux et Augustin Paulin (sur cette photo, il ne manque qu'Albert Paulin qui était sans doute le photographe).

Rang arrière : Abbé Hodille, abbé Nachin (curé de Vitrey), Marie Rousselle, Bernard Paulin, Noël Parisot, rené Durget, Joseph Chevrier, Henri Viennot (partiellement caché), Hippolyte Multon (caché). **Rang suivant** : Odette Bague-Durget, Luce Viennot, Marthe Paulin-Chevrier, Lucien Paulin, Marie Moureaux, Jeanne Paulin-Parisot, Albert Parisot, Augustin Paulin, Léon Parisot, Jean Chevrier, Marie Vittet, Albert Paulin, Abbé Georges Cholley (curé de Gougeon), abbé Goguey (curé de Laître). **Rang suivant (enfants)** : Rolland Delhier, Marcel Chevrier, Geneviève Paulin, Claude Paulin, Suzanne Chevrier. **Rang devant** : André Chevrier (Dédé), Pierre Chevrier (Pierrot), Anne-Marie Chevrier.

Au mariage de mes parents (1959) : Jeanne et Léon Parisot, Marthe et Joseph Chevrier, Lucien et Luce.

A Noroy-Lès-Jussey : Mémère Estelle n'avait qu'un frère ainé Maurice, marié à Germaine Mourlot et vivant à Noroy. Je suis allé rendre visite à Germaine jusque dans les années 1980, puis j'ai négligé de continuer, je le regrette car c'était une femme très gentille et avenante.

1940-41 : les familles Garnier et Multon à Noroy-lès-Jussey.

Adultes : Maurice Garnier, Germaine Mourlot, Eugène Ganier, Laure Fleury, André Multon, Estelle. **Enfants** : Monique (mariée à René Hugard), François, Charles, Albert (dit Bébert, marié à Jacqueline et conscrit de Papa) et Nicole.

A Molay : chez les Multon, Hippolyte et Aurélie Doussot n'avaient eu que deux enfants, André, mon grand-père, et Eugénie qui ne s'était pas mariée.

Étonnamment, je n'ai retrouvé aucune photo de famille montrant André et Eugénie avec leurs parents, il est possible qu'elles aient été égarées. Concernant André et Estelle, je n'ai retrouvé que les photos de leur propre mariage ou celles des mariages auxquels ils étaient invités (comme celui de la cousine Yvette Doussot avec Pierre Chapoy vers 1946, voir extrait de cette photo de mariage plus bas). D'ailleurs, Marcelle Chapoy, la maman de Pierre, était l'institutrice de Papa à Molay.

Pour preuve que les familles Multon et Paulin se fréquentaient, ci-dessous une photo prise à l'occasion d'un pèlerinage à Lourdes en 1933 sur laquelle se trouvent mes deux grands-pères. Sur la photo, à gauche, le 3ème est Joseph Chevalier, l'époux d'Henriette Grosjean, ayant également un lien de parenté avec les Viennot. Il ne manquait qu'un représentant de la branche Garnier ! Comme je l'expliquerai plus loin, les pères de mes grands-pères Lucien et André, respectivement Augustin et Hippolyte étaient petits-cousins, via les Broilliard, et même d'authentiques amis comme en témoigne ce voyage à Lourdes et bien d'autres anecdotes.

André (milieu) avec Lucien Paulin (gauche) à Lourdes en 1933. André et Estelle au mariage d'Yvette Doussot vers 1946.

Je reparlerai bien sûr un peu plus de mes grands-parents dans les passages liés à mon enfance et mon adolescence puisque je les ai bien connus. A Molay, j'habitais la maison mitoyenne de celle de mes grands-parents paternels, et nous nous rendions souvent à Lavigney (9 km), ainsi j'en conserve beaucoup plus de souvenirs.

2.2- Quelques témoignages anciens associés à des archives de famille, effets des guerres successives

Ici, j'évoque quelques petites tranches d'histoire familiale de mes quatre grands-parents.

Branche Viennot (Melin, aïeux de ma grand-mère Luce) :

Alors qu'il avait déjà effectué un service militaire de trois ans (1895-98), Henri, le papa de ma grand-mère Luce, a été rappelé pour la guerre de 1914-18 en tant que brancardier, notamment sur différents fronts de la bataille de la Marne. Il avait été appelé dès le 4 août 1914 et libéré le 27 décembre 1918 (plus d'un mois après l'armistice du 11 novembre). Il avait échappé de peu à la mort et, en remerciement à la Vierge Marie qu'il avait priée pour sa protection, il acheta à son retour une statue « Notre Dame du Sacré-Cœur » dont Mémère Luce fut l'héritière. Luce a considéré, toute sa vie, qu'elle était sa protectrice. Au début des années 70, ma grand-mère m'en fit le précieux cadeau et cette statue, à l'histoire si chargée. Après avoir orné ma chambre à Molay, elle trône désormais au-dessus de la bibliothèque de mon bureau. J'ai également hérité de deux vases en laiton ramenés par Henri. Ils ont été

réalisés à partir de douilles d'obus de 75[9], par des « poilus[10] » inconnus et, je les ai toujours vu posés sur le linteau de cheminée de la chambre de mes grands-parents, parfois ornés de fleurs. En dehors des « mort-nés », Henri et Marie avaient eu deux enfants avant la guerre (Luce en 1907 et Henri en 1913), puis il avait fallu attendre le retour du papa pour qu'ils en aient trois autres (voir l'arbre généalogique précédent). Suite à l'incendie de leur maison appelée « La Régaude » (située juste au sud du cimetière actuel, parcelle n°159 du plan d'alignement et désormais démolie), ils en avaient fait construire une nouvelle qui fut terminée en 1922 (mémère Luce avait alors quinze ans) au 1 place de l'Eglise, maison que nous avons connue comme étant celle de Roger et Paulette, aujourd'hui habitée par leur fille Odile. Les parents d'Henri (Antoine et Marie Henry, originaires respectivement de Trécourt et Fouvent-le-Haut), premiers Viennot installés à Melin, avaient fait construire la « Ferme Blanche » dont ma grand-mère Luce parlait souvent avec des étoiles dans les yeux. C'était la maison de ses grands-parents et elle avait bien connu son grand-père puisqu'il était décédé en 1924 alors qu'elle avait dix-sept ans. Cette maison a d'ailleurs donné son nom à la rue le long de laquelle elle se trouve toujours (à l'Ouest du village).

Famille Viennot de Melin : la « Ferme Blanche » d'Antoine Viennot et Marie Henry (parents d'Henri et grands-parents de Mémère Luce), la Vierge du Sacré-Cœur d'Henri et les vases fabriqués dans les tranchées durant la guerre de 1914-18.

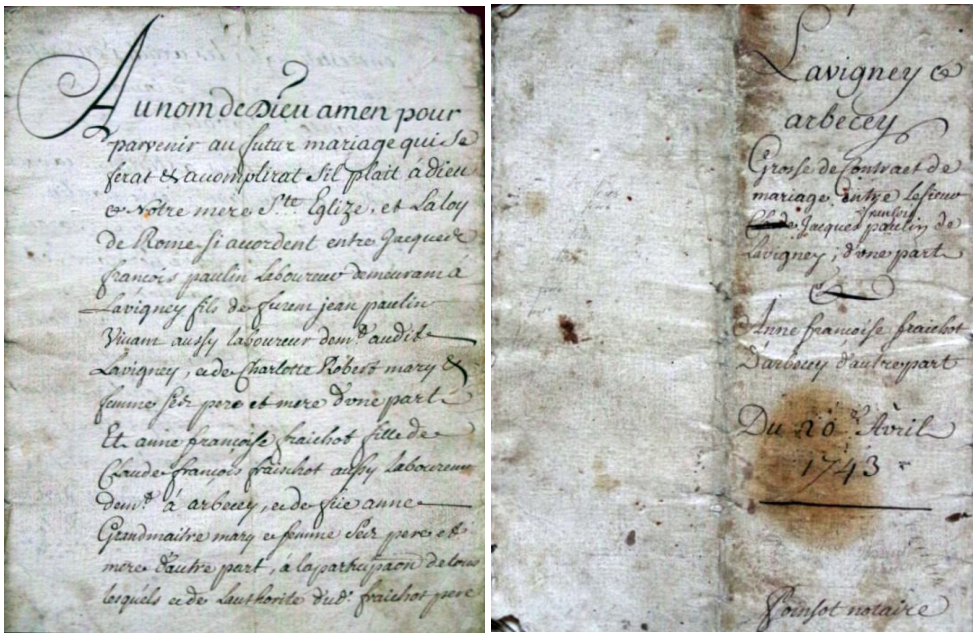
Branche Paulin (Lavigney, aïeux de mon grand-père Lucien) :

La branche Paulin est, parmi les quatre noms de mes grands-parents, celle qui a permis de remonter le plus loin dans le temps, à la fois grâce à des archives familiales très anciennes et à des recherches généalogiques que j'ai initiées et que Maman a poursuivies ces dernières années grâce au site Geneanet. Dans la tradition familiale, il y avait, soi-disant, une ascendance noble, ce qui m'avait toujours fait sourire, avec notamment une certaine Elisabeth de Condrennes (ou Condraines) que nous n'avons d'ailleurs pas retrouvée à ce jour. Peut-être y avait-il cependant un embryon de vérité puisque nous avons retrouvé plusieurs fermiers généraux[11] parmi nos ascendants directs Paulin (ou Polin, puisque l'orthographe du nom a parfois été déformée au dix-huitième siècle). Dans les archives familiales, se trouvait le contrat de mariage de l'un d'eux, Jacques Paulin, avec Anne-Françoise Fraichot d'Arbecey, un document, daté de 1743, détaillé de 14 pages et dont les première et dernière sont reproduites ci-après.

[9] Ici, des feuilles de chêne et des glands sont représentés en relief et chaque douille a conservé son marquage d'origine : NYAB 75 DEC S 241 16 et NYAB 75 DEC M 801 L 17, ce qui laisse supposer qu'ils ont été fabriqués respectivement en 1916 et 1917. « 75 DEC » signifie obus de 75 mm de campagne (terme technique d'artillerie), NYAB correspondrait à l'usine de fabrication (peut-être New-York ?) et le reste au numéro de série.

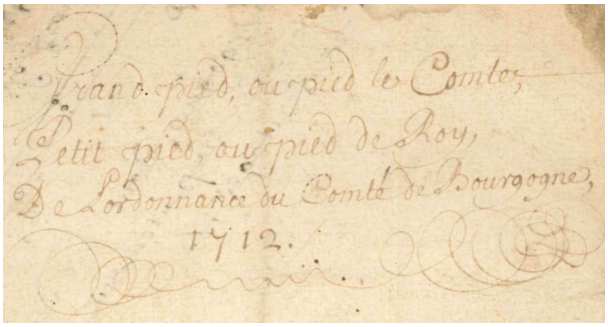
[10] Poilus : nom donné aux soldats qui ont combattu dans les tranchées au plus fort de la guerre de 1914-1918 et qui ne se rasaient plus.

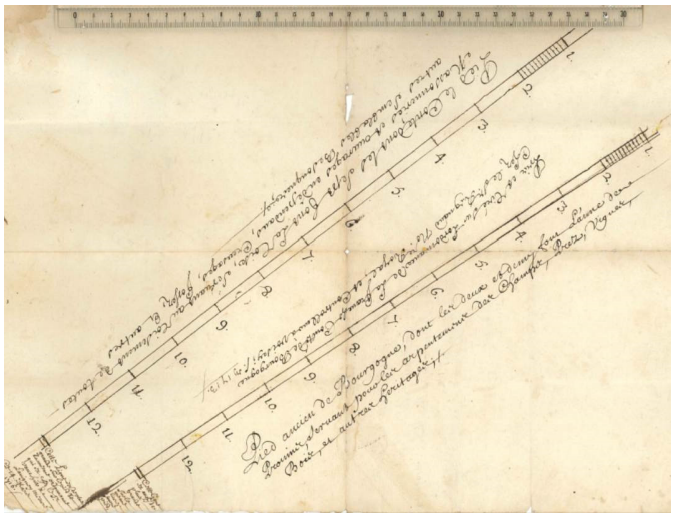
[11] Le fermier général était le collecteur des impôts à l'époque de la monarchie. Il bénéficiait d'un statut social élevé car cette fonction lui garantissait des revenus supérieurs à la moyenne des paysans de nos zones rurales.



Extraits (première et dernière pages) du contrat de mariage de Jacques Paulin et Anne Françoise Fraichot du 20 avril 1743.

Le Sieur Jacques Paulin, né à Lavigney en 1716, était le fils de Jean Paulin (ou Polin selon les actes) et de Charlette Robert. Il s'est marié à Arbecey le 7 mai 1743 avec Anne Françoise Fraîchot, et est décédé à Lavigney le 17 septembre 1787. En 1760, il était fermier général des revenus de la Baronnie de Lavigney (Baron Jean-Baptiste Petit). Cela explique sans doute les relents de royalisme, sur le ton de la boutade, que j'ai pu entendre de la bouche de mon grand-père Lucien et de sa sœur Jeanne ! Parmi les nombreux documents familiaux, il en est un particulièrement original. Il s'agit d'une page recto-verso d'environ 40 cm de longueur datée de 1712 servant d'étalon de mesures de longueur et intitulé : « Grand pied ou pied de Comte, Petit pied ou pied de Roy, de l'Ordonnance du Comté de Bourgogne » (le Comté de Bourgogne était le nom de la Franche-Comté, également appelée à l'époque Franche Comté de Bourgogne)[12].





Etalon de longueur des deux « pieds[13] » (de Comte et de Roy) du Comté de Bourgogne, datant de 1712, provenant des archives familiales (en haut, la règle de 30 cm donne l'échelle du document).

[12] Le Comté de Bourgogne apparaît dans des documents au milieu du Xème siècle avec les contours de l'actuelle Franche-Comté (hors Territoire de Belfort bien sûr), du moins pour les villages de Haute-Saône de mes ancêtres. Il devient un État du « Saint-Empire romain germanique » durant 646 ans, de l'an 1032 à l'an 1678, année de son rattachement à la France. Avant de s'appeler Franche-Comté à partir du XIVème siècle, la région La région a été la Haute Bourgogne puis le Comté de Bourgogne.

[13] Le Pied se divisait en 12 Pouces, le Pouce valait 12 Lignes et une Ligne valait 12 Points… Le Pied de Roy valait, quant à lui, 90% du Pied de Comte. Sur le document étalon, on voit les divisions en pouces et en lignes. Un pied valait ainsi environ 30 à 33 cm. C'est la Révolution Française qui mit fin à ces systèmes d'unités variables d'une région à l'autre (et aussi d'un pays à l'autre) pour un système métrique international que les anglo-saxons refusent encore d'adopter !

Branche Garnier (Noroy-Lès-Jussey, aïeux de ma grand-mère Estelle) :

C'est la branche dont je connais le moins de choses, notamment parce que ma grand-mère Estelle est décédée en 1967 (j'avais sept ans) d'une maladie cardiaque, dont elle souffrait déjà depuis plusieurs années (elle était suivie au CHRU de Dijon et était très affaiblie), maladie qui frappait également son frère Maurice.

En 1926, à l'âge de vingt ans, Estelle avait commencé des études de sage-femme à la maternité Bergé à Besançon. Plusieurs courriers envoyés par sa maman ainsi que des cahiers scolaires en témoignent. Apparemment, les relations avec sa maman étaient assez dures et ses études ne lui plaisaient pas. Il est possible que sa maman Laure, qui était elle-même sage-femme rurale (diplômée en 1899 de l'école préparatoire en médecine et pharmacie de Besançon), ait poussé sa fille dans cette voie qui ne lui convenait pas ou, tout simplement, que le dépaysement de la vie à Besançon ait été trop pénible. Pour les naissances de Papa et de François, c'est la grand-mère Laure qui était venue assurer l'accouchement de sa fille à Molay. Elle avait été transportée en moto (plus rapide que la calèche familiale !) par son gendre André depuis Noroy-lès-Jussey (14 km). Seul, Michel est né à Noroy en 1942 !

Vers 1930 : ma grand-mère Estelle (2ème à gauche debout) avec ses amis à l'occasion d'une des fêtes, à droite, devant sa maison à Noroy-les-Jussey.

La vie à Noroy-lès-Jussey était plus fêtarde qu'à Molay et je crois que ma grand-mère Estelle a toujours eu du mal à se faire à la vie à Molay plus austère et plus tournée vers le travail, voir photo précédente d'Estelle avec ses amis. C'est mon oncle François, qui m'a raconté en février 2020, qu'à Molay, la vie était très orientée vers le travail à la ferme alors qu'à Noroy, la famille Garnier s'accordait plus de temps pour bien vivre. La religion avait aussi beaucoup plus d'importance que dans son cher village natal situé à proximité de Jussey, une bourgade à l'époque dynamique et ouverte où le chemin de fer (ligne Paris-Bâle) s'arrêtait encore et où les idées politiques y étaient moins conservatrices qu'ailleurs. Cela explique peut-être partiellement l'émergence de l'impertinent Guillaume Meurice[14] dont le père était buraliste à Jussey, et excellent correspondant de presse, et que Papa a bien connu (voir photo ci-contre). D'après Maman, il l'appréciait pour ses qualités humaines, son objectivité politique et la qualité de ses articles de presse (j'en ai deux concernant Molay : l'inauguration des logements sociaux dans l'ancienne maison de Germaine Aubry en mars 1998 et un autre sur les pertes de la Rigotte également en 1998). Je confirme d'ailleurs la qualité de ses articles qui tranchait souvent avec ce que l'on pouvait lire dans la presse locale. A la ferme de Noroy, on était resté à des modes de cultures plus ancestraux, par exemple, les machines étaient encore tractées par des bœufs alors que chez les Multon, elles l'étaient par des chevaux, puis par un tracteur. Il faut dire que le territoire était particulièrement escarpé et que les bœufs étaient sans doute mieux adaptés et que les

Mars 1998 : à Molay, J.M. Meurice entouré de Papa et Pierre Carteret.

[14] Guillaume Meurice était chroniqueur sur France Inter, humoriste engagé, écrivain et musicien… Il vit désormais à Rennes !

pratiques agricoles pouvaient difficilement s'intensifier. Ce fut sans doute une bonne façon de lutter contre la dégradation écologique qui sévit un peu partout à partir des années 1960/70 avec les remembrements des terres agricoles (voir plus loin) et l'utilisation de toutes sortes de biocides.

Branche Multon (Molay, aïeux de mon grand-père André) :

Durant mon enfance, la maison (repère 3, page 10), dans laquelle avaient habité, à la fin de leur vie, mes arrière-grands-parents Hippolyte Multon et Aurélie Doussot, était occupée par la tante Eugénie. C'est dans cette maison que je trouvai de nombreux trésors un fameux jour de débarras (vers 1971 ou 72) : une caisse d'archives (documents notariaux, lettres, etc.), désormais toutes numérisées, une incroyable photo de groupe de 1882 et un album de photos de la même époque, hélas avec beaucoup de visages inconnus mais aux traits familiers. Par bonheur, la photo de groupe était datée précisément du 6 décembre 1882 et tous les noms des personnages étaient indiqués au dos, il s'agissait de la famille de Jean-François Multon et Marie-Françoise Champonnois, parents d'Hippolyte avec leurs six enfants ainsi que la maman de Jean-François, Gabrielle Broilliard, née en 1807.

Famille Multon à Molay le 6 décembre 1882 (versions « originale » et retouchée) et papier peint du mur de la pièce dans laquelle se trouvait accrochée cette photo encadrée.

1er rang : Séraphine (1876-1899), Joseph (1879-1895). **Rang du milieu** : Jean-François Multon (1837-1917), Gabrielle Broilliard (1807-1887, Veuve François Multon 1804-1852) et Marie-Françoise Champonnois (1844-1918). **Dernier rang** : leurs enfants, Hippolyte (1868-1958), Marie (1866-1907) future épouse de Paul Pernot de Charmoy Haute-Marne (qui a eu les petits cousins que fréquentaient Papa et ses frères), Charles (1870-1992) époux d'Isabelle Bouveret, décédés sans enfants et Marguerite (1874-1909, devenue religieuse « Sœur Multon » en 1899, voir archives).

Parmi les trésors, il y avait de vieilles pièces de monnaie dont trois de 5 francs composées de 25 gr d'argent pur (diamètre 37 mm) témoignant des trois régimes politiques qui régnèrent en France durant le 19ème siècle : Monarchie (1842), Empire (1868) et République (1874), dite « Hercule » (personnage central) :

La maison (6) avait appartenu à Charles Eugène Multon (1870-1922, frère d'Hippolyte) et Isabelle Bouveret (1872-après 1935), décédés sans enfants. Elle aurait été également occupée auparavant par Jean-François Multon et Jeanne-Françoise Champonnois.

Quant à la première maison des Multon à Molay, elle avait disparu depuis longtemps. Comme je l'ai évoqué plus haut, elle était la première à droite à l'entrée de Molay en venant de Charmes (repère 7, page 10), là où se trouve aujourd'hui la « Croix Multon », un calvaire en fer forgé érigé vers 1920, peu après le décès de Jean-François Multon (1917) et à sa demande. Il avait sans doute voulu matérialiser le souvenir de l'emplacement de la maison[15] qu'avait habité ses grands-parents Claude Multon (1769-1834) et Marie Marguerite Lesort (1765-1843). Claude était venu de Malvillers, village voisin. Ses parents étaient Simon Multon (1746-1800) et Etiennette Ferry (1741-1803), c'était donc le premier foyer Multon installé à Molay dans la maison initialement propriété de la famille Lesort. Marguerite était la fille de François Lesort vigneron (à cette époque, le territoire de Molay était largement couvert de vignes) et Anne-Elisabeth Champonnois. Quand j'étais enfant, il y avait encore un puits avec un joli muret de pierres sèches qu'un jour François et Papa ont décidé de combler avec des gravats pour éviter un accident. Jean-François Multon et Marie-Françoise Champonnois étaient probablement très pieux car ils avaient également été de généreux donateurs pour la décoration de l'église de Laître, entre autres, avec le don, en 1896, des statues de St Pierre et St Paul, les deux « patrons » de la paroisse (voir photo ci-dessous).

Statues de St Pierre et St Paul, église de Laître (don de la famille Multon).

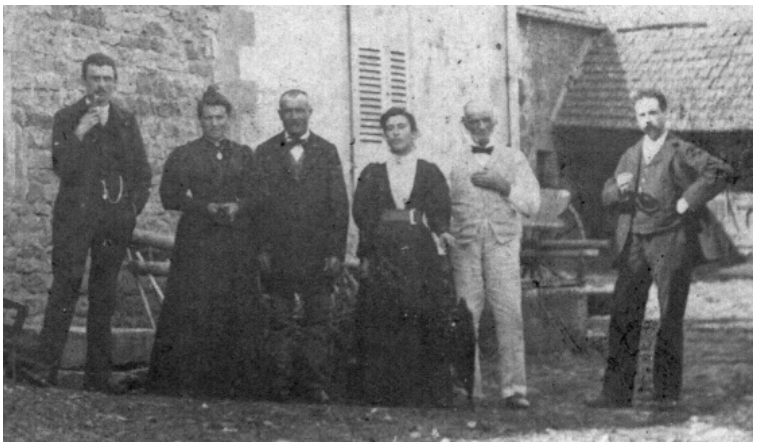
Calvaire Multon du 19ème siècle (photos de juin 2010) érigé à l'emplacement de la maison de Claude Multon et Marguerite Lesort.

Les plus lointains ancêtres directs Multon que nous ayons retrouvés avec certitude étaient les grands-parents de Simon Multon (grand-père de Claude). Il s'agissait de Jean-Baptiste Multon (1681-1727) et Jeanne ou Anne Girard (vers 1685-1738) mariés à Lavigney en 1701 (d'après l'État civil de Melin) et y vivant. Il est probable que les parents de Jean-Baptiste aient été Sébastien et Nicole Carteret et ses grands-parents paternels Jean Multon et Françoise Jeannot. Cela serait possible sous condition qu'il y ait eu deux frères nommés Jean-Baptiste (ce qui semble être attesté dans le contrat de mariage, daté de 1715, du second Jean-Baptiste (1688-1743) avec Madeleine Boudot (1695-1750) de Lavigney. Actuellement, 2 branches Multon coexistent au voisinage de Molay, à La Rochelle et à Lavigney, respectivement Roland et Noël, pour les membres de la génération de mes parents. Nos origines sont communes et remonteraient au 17ème siècle et nos ancêtres communs seraient Jean Multon et Françoise Jeannot mais cela reste à confirmer. L'actuel maire de La Rochelle (2020-26) est Alexandre Multon fils de Roland. De même, la marraine de mon neveu Clément, dont je suis le parrain, est Nathalie Multon, fille de Noël de Lavigney, compagne de Fabrice G., tous deux installés au Moulin d'en Haut de Molay.

Beaucoup plus récemment, après leur mariage (1961), mes oncle et tante, François et Anne-Marie, se sont installés dans la maison (repère 4, page 10) des grands-parents Hippolyte et Aurélie. Ces derniers ont alors migré dans la maison (repère 3), située au nord de celle désormais occupée par André et Estelle (repère 2), elle-même

[15] Ceci est attesté par le plan d'alignement de la commune de Molay datant de mai 1840 et indiquant que la « Vve Claude Mulleton » (avec une orthographe erronée, comme celle de beaucoup d'autres noms propres, hélas un grand classique…), donc Marguerite Lesort (encore vivante en 1840) était propriétaire de la maison n°11 rue de Charmes ainsi que de la parcelle n°13 correspondant à un verger, et y résidait sans doute encore.

mitoyenne de celle (repère 1) que nous (mes parents et mes frères) avons occupé. En outre, la maison « repère 2 » avait, autrefois, été celle d'Eugène Doussot et Eugénie Broilliard (voir photos ci-dessous).



Vers 1895 (maisons 2 et 3, dans la « Petite rue », devenue Rue Charles Multon en 2014), de gauche à droite : inconnu, Victorine Doussot, Eugène Doussot, sa fille Aurélie Doussot (mon arrière-grand-mère), Pierre Bergé (beau-frère d'Eugène Doussot), inconnu.

Parmi les frères et sœurs d'Hippolyte Multon, seule sa sœur ainée **Marie** Gabrielle Amélie a eu une descendance. Elle s'est mariée à Paul Pernot de Charmoy en Haute-Marne (à 17 km de Molay). Ils ont eu une fille (**Claire** Marguerite Angéline 1903-1990) et un garçon (**Georges** Jules Henri 1904-1957). Marie Multon est morte jeune (en 1907 à 41 ans) et Paul Pernot, avec des enfants en bas âge, s'est remarié.

Leur fille Claire s'est ensuite mariée avec Robert Herbach de Belfort, le 28 mai 1927, trois jours avant son frère Georges qui avait épousé Madeleine Massin de Pierrefaite. J'ai numérisé les deux photos de mariage sur lesquelles on reconnait les deux jeunes couples mais également Hippolyte Multon et Aurélie Doussot les oncles et tantes ainsi que mon grand-père André leur cousin. Claire et Robert Herbach ont eu un garçon nommé André et c'est Joël, l'un de leurs cinq enfants, que j'ai retrouvé et contacté fin 2020, car Maman se souvenait que la Tante Eugénie (la sœur de mon grand-père André) avait été marraine du petit André Herbach. Joël Herbach, habitant Vichy, m'a raconté comment sa grand-mère Claire avait rencontré son grand-père. Robert travaillait alors pour une compagnie d'électricité qui sillonnait la France afin d'installer l'électricité dans les villages. Dans le cas présent, elle œuvrait pour le compte de la SICAÉ (régie locale de distribution d'électricité, voir section 4.1.6) dont le périmètre s'étendait jusqu'en Haute-Marne. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Claire à Charmoy (à côté de Fayl-Billot) en 1926 ou 27. Claire, qui ne s'entendait pas avec sa belle-mère, suivit son futur mari, dans son périple d'installateur électricien, jusqu'à Moulins où ils fondèrent leur foyer.

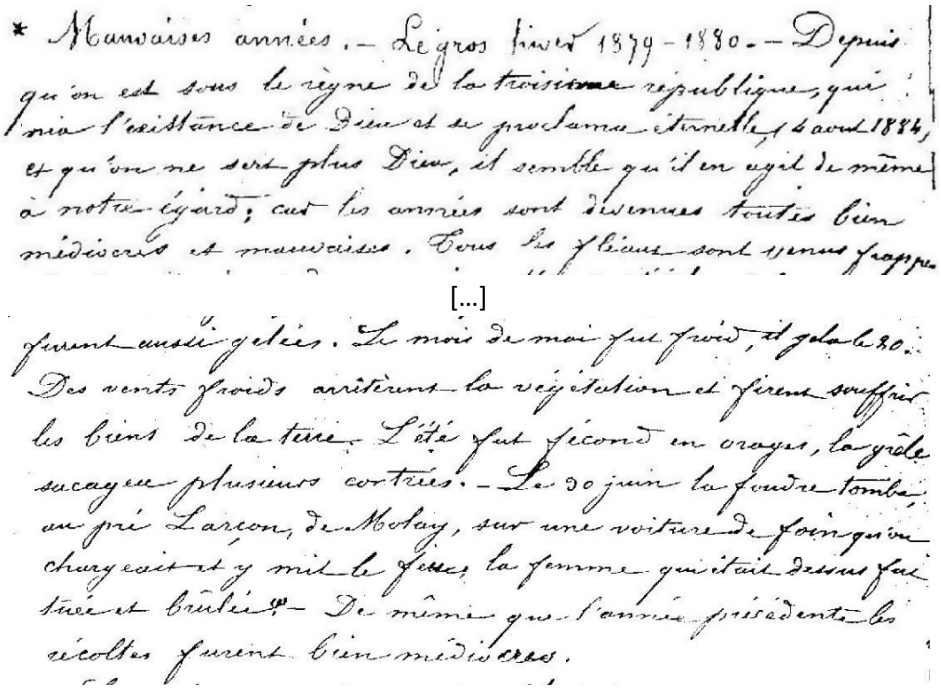
Georges Pernot et Madeleine Massin ont eu, quant à eux, trois fils (Michel né en 1928, Roger né en 1930 et Paul né en 1935). Je sais que Papa a fréquenté assez régulièrement ses petits-cousins, notamment Michel et Roger. Ils venaient notamment à l'occasion de la fête à Molay. Fin 2020, j'ai pris contact au téléphone avec Suzanne la femme de Roger (qui n'avait hélas plus toute sa tête) puis Claudine Pernot-Aubert, la fille de Michel (décédé) et Jeanne Lemoine (elle perdait également la mémoire) ainsi qu'avec Jean-Marie Pernot le frère de Claudine pour tenter d'avoir quelques informations sur cette branche oubliée de la famille Multon, mais les rares informations dont ils disposaient provenaient de l'arbre généalogique que j'avais réalisé dans les années 1970 !

Avant l'installation de mes parents, notre maison (repère 1a, page 10) avait été occupée par Charles Gauthier et Victorine Doussot, la sœur ainée d'Aurélie (voir ci-dessous leurs photos lors du mariage d'André et Estelle en 1934, puis dans la cour de notre maison peu de temps avant leur décès sans avoir eu d'enfants). Charles Gauthier était réputé pour être un gai personnage qui aimait bien recevoir, mais aussi qui abusait de l'eau de vie (la goutte, comme on disait) … Parmi les nombreuses anecdotes qui couraient sur son compte, il y avait celle de son cheval capable de ramener la calèche à la maison sans que son guide n'ait à intervenir et pour cause ! Dans les

documents officiels de recensement, il apparaissait en tant que rentier, terme signifiant qu'il était en retraite et capable de subvenir à ses besoins.

Victorine Doussot (1872-1948) et Charles Gauthier (1869-1942) : à gauche en 1934 et à droite peu avant leur décès.

Un évènement dramatique et exceptionnel, resté dans la mémoire familiale, s'était produit en 1880. Il s'agit du décès d'Eugénie Broilliard, la maman d'Aurélie (grand-mère paternelle de Papa). Elle fut tuée par la foudre à 44 ans le 30 juin 1880 alors qu'elle se trouvait sur une voiture de foin au « pré Larçon » (le lieu est précisé plus loin, page 49, sur une photo aérienne). Ce drame, dont j'avais entendu parler lorsque nous passions devant ce pré en été avec Papa, est devenu encore plus concret lorsque j'en ai lu le récit anonymisé dans l'Histoire de la Paroisse de Laître rédigée par Ferdinand Demongeot. Le climat des années 1880 avait été particulièrement calamiteux et l'analyse faite par l'auteur, très catholique et peu républicain, est très intéressante. En voici un extrait :



* Mauvaises années. – Le gros hiver 1879-1880. – Depuis qu'on est sous le règne de la troisième république, qui nia l'existence de Dieu et se proclama éternelle, 14 avril 1884, et qu'on ne sert plus Dieu, il semble qu'il en agit de même à notre égard; car les années sont devenues toutes bien médiocres et mauvaises. Tous les fléaux sont venus frapp

[…]

furent aussi gelées. Le mois de mai fut froid, il gela le 30. Des vents froids arrêtèrent la végétation et firent souffrir les biens de la terre. L'été fut fécond en orages, la grêle sacagea plusieurs contrées. – Le 30 juin la foudre tomba au pré Larçon, de Molay, sur une voiture de foin qu'on chargeait et y mit le feu; la femme qui était dessus fut tuée et brûlée. – De même que l'année précédente les récoltes furent bien médiocres.

J'ai traduit pour celles et ceux qui auraient du mal à lire cette écriture manuscrite et j'ai ajouté une partie du texte non reproduit ci-dessus pour des raisons d'encombrement (« 9 degrés de froid » : comprendre -9°C) :
« ***Mauvaises années. – Le gros hiver 1879-1880*** *». – Depuis qu'on est sous le règne de la troisième république, qui nia l'existence de Dieu et se proclama éternelle (14 avril 1884)*[16]*, et qu'on ne sert plus Dieu, il semble qu'il en agit de même à notre égard, car les années sont toutes devenues bien médiocres et mauvaises. Tous les fléaux sont venus frapper la terre qui est devenue ingrate et stérile. Les saisons se sont dérangées. Presque toutes les années sont devenues froides et pluvieuses où les insectes ont dévoré les plantes. Les vignes gelèrent presque tous les ans et si*

[16] Si elle ne fut pas éternelle, la 3ème République fut bien celle qui dura le plus longtemps de septembre 1870 (fin de l'empire de Napoléon III suite à la défaite contre la Prusse) à juillet 1940 (régime de Vichy suite à la défaite contre l'Allemagne nazie).

elles étaient épargnées de la gelée, la grêle ou l'intempérie des saisons détruisaient les raisins et occasionnaient des maladies à la vigne. L'année 1873 fut mauvaise à cause des grandes pluies et du froid qui arrêtèrent la végétation. L'été de 1879 restera mémorable concernant la pluie, le froid, les inondations qu'il nous a infligées, une grande partie des récoltes ont été perdues. On vit l'hiver au cœur de l'été, on était obligé de se chauffer au mois de juillet. Tout fut en retard d'un mois. On commença la moisson de blé à Cintrey le 11 août et on ne la finit que le 28 à cause des pluies. On coupa les raisins qui n'étaient pas mûrs mais plutôt gelés la dernière quinzaine d'octobre. À peine les semailles étaient-elles terminées que l'hiver arriva. La neige commença à tomber le 14 novembre puis le 24 et les jours suivants. Le 28, le thermomètre descendit à 9 degrés de froid, le 29 à 8 degrés et le 9 décembre à 11 degrés. Dans la nuit du 4 au 5, il y eut une tempête de neige accompagnée d'éclairs et de tonnerre avec 7 degrés de froid. La neige continua de tomber toute la journée et la nuit suivante, et elle ne cessa que le 6 à midi. Il y en avait presque cinquante centimètres de hauteur et plus d'un mètre dans certains endroits. Le froid se fit sentir alors plus que jamais. Le dégel du 30 décembre fut de courte durée. Le froid et la gelée recommencèrent le 3 janvier avec de la neige en abondance le 14 et le 17, et durèrent jusqu'au 9 février où il y eut alors un dégel[17].

La misère fut grande partout, des personnes moururent de froid. La dernière quinzaine de février fut froide et pluvieuse. C'était triste de voir les premiers blés de mai dans les endroits abrités, près des trois quarts des arbres gelés, noirs sans feuille, bons à couper pour faire du feu. Les vieilles souches de vigne qui n'étaient point recouvertes de neige pendant le froid et les treilles furent gelées. Le mois de mai fut froid et il gela le 20. Des vents froids arrêtèrent la végétation et firent souffrir les biens de la nature. ***L'été fut fécond en orages, la grêle saccagea plusieurs contrées. Le 30 juin, la foudre tomba au pré Larçon, près de Molay, sur une voiture de foin qu'on chargeait et y mit le feu. La femme qui était dessus fut tuée et brûlée****. De même que l'année précédente, les récoltes furent bien médiocres. »*

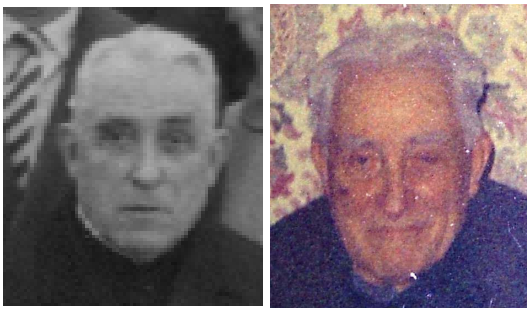
Pour compléter cette triste anecdote, il faut savoir que les deux sœurs Broilliard (Eugénie et Anaïs) s'étaient mariées, le même jour (9 mai 1870, en outre, année de la guerre et défaite contre la Prusse qui allait démarrer environ 2 mois plus tard), avec deux frères Doussot (Eugène et Jules). Et la superstition locale voulait que, dans ces circonstances, l'un des couples prenne le bonheur de l'autre… Jules Doussot et Anaïs Broilliard furent les grands-parents, entre autres, de Germaine Aubry (la postière de Molay dont je reparlerai plus loin) et de Lucien Doussot, dit Lulu, le père de Pascal, mon camarade d'enfance, aujourd'hui maire de Molay. Eh oui, dans ce petit village, en remontant quelques générations en arrière, nous étions tous cousins !

Tableau de Montmartre, cadeau de mariage à mes parents, de la « cousine Victorine » (Tabourey, descendante branche Doussot-Broilliard). Tante Victorine elle-même lors d'une visite à Molay en 1975. Son père Théodule vers 1880.

[17] Cet hiver 1879-1880, exceptionnellement froid, est bien connu en France notamment car la Seine avait gelé à Paris. A Langres, ville la plus proche de Molay, la température est descendue à -33°C.

J'aimerais aussi évoquer la (très) vieille cousine (de Pépère André) Victorine Tabourey de Vauconcourt, à laquelle nous rendions visite, généralement à l'occasion des vœux de la nouvelle année, et qui m'impressionnait beaucoup. Tout d'abord, sa maison bourgeoise était inhabituelle pour moi et, plus encore, son mobilier, les nombreuses toiles accrochées au mur, dont de très nombreuses sur Montmartre. Elle avait d'ailleurs offert un tel tableau de Montmartre (rue Saint Rustique, signé L. Dard) en cadeau de mariage à mes parents, il a eu sa place durant plus de 50 ans sur le mur Est de la salle à manger de notre maison. Aujourd'hui, c'est Cyrielle qui a « hérité » de ce tableau que Mémée Geneviève lui a offert en 2021 (Cyrielle a été kiné, quelque temps, dans le quartier Montmartre). N'ayant jamais vu Paris, de telles images me semblaient toujours pleines de mystères et j'ai souvent regardé cette toile avec curiosité et fascination. La « tante Victorine » était née en 1890 à Vauconcourt, elle était la petite-fille de Barbe Victorine Doussot mariée à Jean-François Tabourey en 1859, sœur d'Eugène Doussot. Par conséquent, c'était la petite cousine de Pépère André. Le père de Victorine, Théodule, était « médecin vétérinaire » à Vauconcourt et s'était marié, en 1886, avec Marguerite Vauthrin elle-même originaire du même village. Victorine avait eu, entre autre, un frère Louis Théodule né en 1897, devenu médecin à Paris et qui fit don de la maison Tabourey à la commune de Vauconcourt alors qu'il avait 94 ans. Autrement dit, il s'agissait d'une famille de notables.

Parmi les autres personnages intrigants que nous recevions plus occasionnellement, il y avait l'Abbé (Pierre) Champonnois (né à Molay le 11 octobre 1895 et décédé à Besançon le 5 septembre 1982). Il avait des liens de parenté avec Madeleine Champonnois la femme de Pierrot Carteret et, plus lointains avec nous. Il faisait partie des quelques personnes auxquelles nous (la ferme Multon) versions annuellement des « fermages » (loyers de terrains cultivables). C'était un grand Monsieur que je trouvais érudit et qui m'impressionnait beaucoup. Il passait à Molay environ une fois par an, la dernière fois que je l'ai pris en photo, c'était le 26 septembre 1979 (3 ans avant son décès, voir archives photos). Ci-contre deux photos de lui, l'une prise au mariage de mes parents, l'autre lors d'un passage à la maison en 1972. Avant son décès, Ferdinand Demongeot (1835-1908, originaire de Cintrey et auteur de la fameuse « Histoire de la Paroisse de Laître » que j'ai citée précédemment), lui avait remis son fameux manuscrit. Plus tard, Pierre et Madeleine Carteret ayant hérité de sa maison à Molay (en haut du village, rue du Cornot), Pierre avait découvert fortuitement ce livre puis avait donné l'autorisation de le publier en 2012. J'avais moi-même « découvert » ce livre exceptionnel vers l'âge de quinze ans et, les photocopieuses n'existant pas à l'époque, j'avais entrepris de le recopier, mais je n'arrivai jamais au bout (74 pages manuscrites, soit environ 20% de l'ouvrage…). L'erreur que j'avais commise était de commencer par le début, alors que c'est sans doute la partie la moins pertinente. La plus intéressante est en effet la fin car elle fait appel à une tradition orale probablement assez fiable puis à sa période contemporaine pour laquelle il a relaté avec précision, souvent en tant que témoin, nombre d'évènements aujourd'hui oubliés. Plus tard, on a même retrouvé un autre exemplaire et ces précieux ouvrages ont été dûment transmis aux Archives Départementales.



Abbé Pierre Champonnois (1895-1982) en 1959 et 1972.

Les prénoms usuels et de l'Etat-Civil

Aujourd'hui, dans la plupart des cas, et si l'on possède plusieurs prénoms, le prénom usuel est le premier. Par exemple, pour moi, l'Etat-Civil, c'est Bernard François Albert et l'usuel est Bernard. Voici quelques-uns des prénoms déclarés à l'Etat Civil pour mes aïeux, j'y souligne à chaque fois le prénom usuel : François André Hippolyte Alexandre Multon ; Jeanne Marie Aurélie Doussot ; François Auguste Eugène Garnier ; Laure Marthe Fleury ; Marie François Augustin Paulin ; Marie Augustine Moureaux ; Henri Joseph Viennot ; Marie Joseph Augustine Rousselle ; Luce Marie Henriette Viennot ; Joseph Marie Lucien Paulin ; André François Multon ; Estelle Garnier (1 seul prénom !) … C'était donc souvent le dernier ou le premier, mais parfois l'un parmi les autres, ni le premier, ni le dernier ! Assez souvent, les prénoms étaient issus d'ancêtres, des parrains ou marraines ou de personnalités religieuses (Marie, Joseph) mais parfois, je n'ai pas d'explication comme dans le cas d'Hippolyte, Alexandre…

Section consacrée à la famille Broilliard qui a laissé quelques traces dans l'Histoire

La père d'Eugénie Broilliard (foudroyée en 1880) était Claude-François Broilliard né le 30 prairial an 12, décédé le 28 février 1884 et de Séraphine Eugénie Besancenet née le 10 février 1809, décédée le 20 mai 1893. Ils avaient fêté leurs noces d'or (50 ans de mariage) le 24 janvier 1877 et j'avais retrouvé, parmi d'autres objets familiaux dont la photo de 1882, la magnifique médaille en argent (voir ci-dessous) commémorative de cet évènement dans la maison (repère 3, page 10) alors occupée par la Tante Eugénie.

Ce Claude-François était également le frère de Gabrielle la grand-mère de mon arrière-grand-père Hyppolite ! Il était aussi le fils d'un autre Claude-François Broilliard (1768-1840), qui avait combattu dans la 6ème division militaire de la Grande Armée de Bonaparte (2nde campagne d'Italie notamment) dont le certificat de « Congé définitif » accordé le 6 Germinal de l'an 9 (27 mars 1801), reproduit ci-dessous. Sa mère était Marguerite Jeannot (1777-1816), fille d'Anatoile Besancenet (1761-1814) et d'Agnès Champonnois (1764-1834).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Congé définitif.

Le Général commandant la 6e Division militaire en vertu de l'article 4 du titre 2 du réglement des Consuls du 17 ventose an 8, Certifie avoir donné Congé définitif au Citoyen ... natif de ... Département d... lequel a satisfait aux obligations imposées aux Réquisitionnaires et Conscrits par le même titre 2 du réglement.

Signalement

Age ...
Taille ... metre ... millimetres
Cheveux ...
Sourcils ...
Yeux ...
Front ...
Nez ...
Bouche ...
Menton ...
Visage ovale

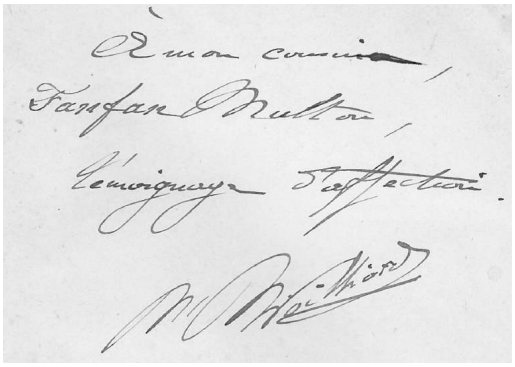
Fait à ... le 6e jour du mois de ... l'an ... de la République française.

Signature du Porteur.

Signature du Général.

Voici quelques-unes de ses caractéristiques morphologiques mentionnées (faute de photo !) : 1 m 73, cheveux bruns, yeux bleux, visage ovale, front ouvert, grande bouche, nez aquilain…

Claude-François Broilliard (fils) était également le frère de Gabrielle Broilliard, mère de Jean-François Multon (présente sur la photo de 1882) et de Jean-Baptiste Broilliard (officier), il était marié à Alexandrine Lorette Thouverey, tous deux parents de Charles Broilliard, célèbre forestier[18], professeur à l'école forestière de Nancy (né le 4 juillet 1831 et mort le 12 juillet 1910), à la mémoire duquel un monument a été érigé sur le flan est de la montagne de la Roche à Morey (voir photo ci-dessous à droite). Charles Broilliard était ainsi petit cousin (voir généalogie complète) de Jean-François Multon et lui avait dédicacé la deuxième édition de l'un de ses livres (le traitement des bois en France, d'ailleurs numérisé sur Gallica), voir ci-dessous. Charles avait d'ailleurs fait la même chose avec son autre petit-cousin Augustin Paulin ! Son monument (voir image de gauche) avait été inauguré le 1er octobre 1913 et un train spécial Vesoul (9h45) – Morey (11h30) avait été mis en place.



LE

TRAITEMENT DES BOIS

EN FRANCE

ESTIMATION, PARTAGE ET USUFRUIT DES FORÊTS

PAR

CH. BROILLIARD

ANCIEN PROFESSEUR A L'ÉCOLE FORESTIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

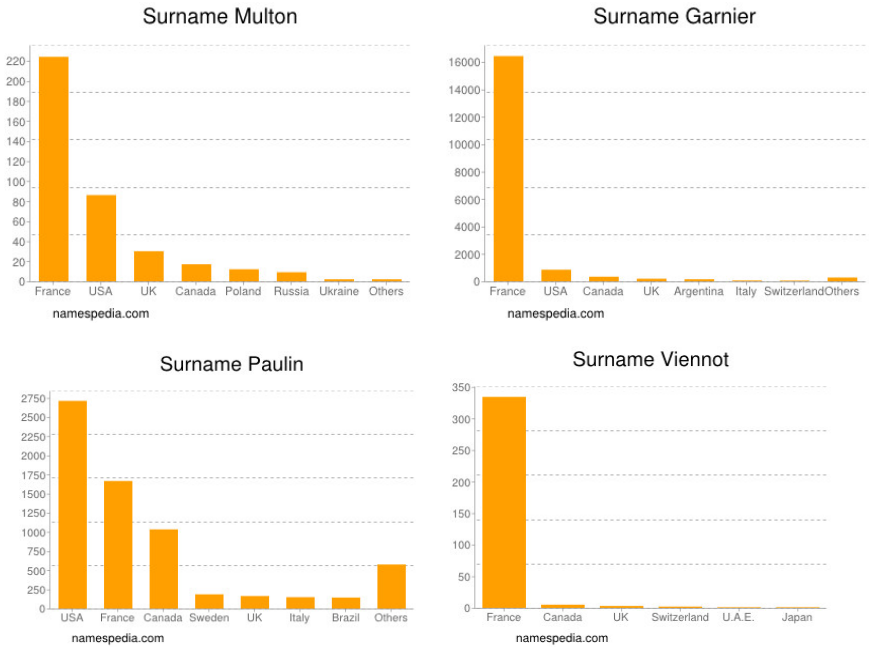
NANCY — 11, RUE DES GLACIS

1894

Tous droits réservés

2.3- Origines patronymiques des quatre branches de mes grands-parents

Actuellement, d'après le site namespedia.com, voici comment se répartissent les personnes portant ces quatre noms de famille (surname en anglais) :



[18] Petit résumé de son parcours exceptionnel et de son œuvre, non oubliée aujourd'hui, voir ici l'Hommage à Charles Broilliard (1831-1910), par Alain Chavane, pour le centenaire de sa mort : http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/41219

Les noms Multon et Viennot sont les plus rares. D'après le site forebears.io, qui compile plus de données que le précédent, voici encore quelques chiffres du début des années 2000 :

Nom	Multon	Garnier	Paulin	Viennot
N^{bre} au niveau mondial	1010	81 498	50 135	883
Classement Monde	358 932ème	6 950ème	11 196ème	398 612ème
N^{bre} en France	815	72 071	4 964	832
Classement France	11 542ème	27ème	1340ème	11 273ème
Proportion France	1 / 81 500	1 / 922	1 / 13 381	1 / 79 835

Patronyme Multon

D'après le site https://www.houseofnames.com/, le nom Multon aurait été importé en Angleterre par les Normands lorsqu'ils ont conquis le pays en 1066. Il ferait référence au lieu de résidence de la famille avant la conquête, la petite commune de Meulles, dans l'arrondissement de Lisieux et le canton d'Orbec, en Normandie. Un Normand, Thomas de Multon, aurait combattu avec Guillaume le Conquérant à la bataille de Hastings en 1066 puis aurait été récompensé par des terres dans le Lincolnshire (côte Est du Royaume). Une autre hypothèse, totalement anglaise, serait que le nom de Multon viendrait du lieu-dit Moulton (qui existe toujours avec, entre autres, une butte, vestige d'un château médiéval) près de Spalding, également dans le Lincolnshire, avec comme ancêtre Brictive de Multon (1070-1100) qui a eu un fils Thomas et un petit-fils Lambert. Mais le lieu-dit Moulton pourrait très bien, lui-même, provenir des premiers de Multon, normands…

Il existe un ouvrage (« The foundations of gentry life The Multons of Frampton and their world, 1270-1370 »[19]) totalement consacré à une branche de cette famille qui a laissé de nombreuses archives. Voici la traduction du début du résumé : « « *Ce livre examine les années de formation de la noblesse anglaise. Ce faisant, il explique leurs caractéristiques durables au cours d'une longue histoire d'élite sociale, notamment l'adaptabilité au changement et l'ouverture à la mobilité ascendante par le bas, principalement à partir des professions. Tournant autour des riches archives laissées par les Multon de Frampton dans le sud du Lincolnshire, le livre explore la culture matérielle de la noblesse, leur souci de la mode et leur obsession de l'affichage. Il porte une attention particulière aux visiteurs de leurs maisons et aux relations sociales entre hommes et femmes. Le livre montre que la maison de cette noblesse était une communauté alphabétisée, au sein d'un monde local alphabétisé, et il étudie de près la consommation de la littérature, en accordant une attention particulière au divertissement familial. Au-delà de leur foyer, la noblesse pouvait affirmer sa prééminence dans la communauté locale en s'impliquant dans l'Église et la gestion de ses domaines. Traitant la relation entre la noblesse et l'Église en termes à la fois dévotionnels et institutionnels, le livre montre comment la pratique religieuse était un moyen pour la noblesse d'affirmer sa domination sociale, et ils traitaient de plus en plus l'Église comme un cheminement de carrière pour leurs proches. La protection de leurs domaines était d'une importance similaire et l'expertise juridique était très appréciée - elle constituait par conséquent un moyen majeur d'entrée dans la noblesse, tout en offrant de nouvelles opportunités aux plus jeunes fils. Dans l'ensemble, le livre révèle que les horizons culturels de la noblesse étaient essentiellement locaux. Il y avait néanmoins des dimensions plus larges, et le livre se termine par des observations sur la façon dont les préoccupations nationales et chevaleresques interagissaient avec les rythmes de la vie régionale. ».*

D'après un autre ouvrage du 19ème siècle[20], sur la noblesse anglaise, on trouve deux lignées de Multon (avec de nombreux Thomas, de quoi s'y perdre), issues de la même famille. D'ailleurs les informations qui suivent sont relativement incertaines tant il y a d'incohérences dans les sources, en outre les Multon se transforment parfois en Moulton. Je présente donc ici celles qui m'ont semblé les plus probables.

Le premier évoqué dans ce nobilaire était Thomas de Multon (1077-1098), né dans le Lincolnshire (côte Est), probablement le descendant de Thomas (le Normand), qui eut à son tour un fils Thomas (1098-1123), à nouveau

[19] De Peter Coss, Professor of Medieval History, University of Cardiff, publié en 2010 chez Oxford Scholarship.

[20] Bernard Brucke, A Genealogical History of the Dormant, Abeyant, Forfeited, and Extinct Peerages of the British Empire, 1866 (numérisé par Google).

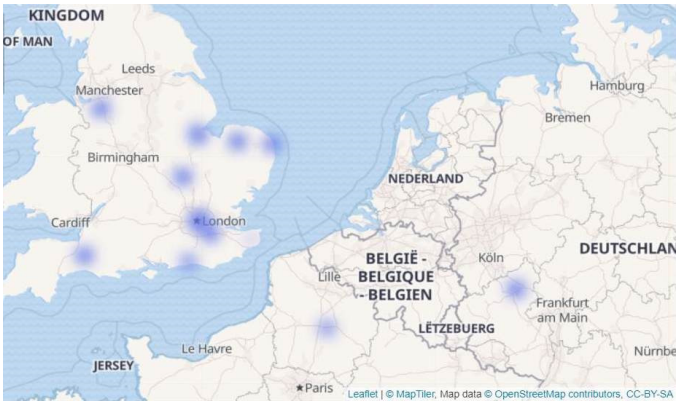
mort très jeune. Ce dernier eut deux enfants Lambert (1120-1166) né à Revesby dans le Lincolnshire et Thomas (1123- 1166) né dans le Yorkshire (côte Ouest), dont on ne connait pas la ou les mères.

Une première lignée émergea ainsi avec Lambert (1120-1166) qui épousa Eve Briwere (1122- 1160) et eut un fils Thomas (1150-1201) décédé dans le comté de Cumberland (côte Ouest) à l'origine de la courte dynastie des barons d'Egremont au 14ème siècle. Thomas de Multon, premier lord d'Egremont a été convoqué au Parlement en tant que baron Multon d'Egremont, du 26 janvier 1297 au 15 mai 1320 et a été constamment engagé dans les guerres écossaises.

La seconde lignée, issue de Thomas (1125-1166), resta, quant à elle, sur le territoire de Frampton dans le Lincolnshire (côte Est). Puis elle s'est étendue à GillesLand (ou Gilsland), baronnie située plus au nord du Royaume. Un descendant, Lambert de Multon (né vers 1213), épousa Annabel de Lucy (1205-1276) et prit le titre de Lambert de Multon de Lucy. Ils eurent pour enfant Thomas de Multon, également de Lucy (1225-1294) qui épousa Isabel de Bolteby (1259-1294) et eurent entre autres un fils Thomas. Thomas de Multon (1276-1313) 1er lord of GillesLand, sans doute fils de l'un des deux précédents se maria à Margaret de Mauley (comme on prononce Molay avec l'accent local, ça ne s'invente pas !). Ce couple a eu une fille unique Margaret de Multon, devenue 2ème baronne de GillesLand qui s'est mariée avec Ranulph d'Acre ; la lignée s'éteignit à cette époque.

Une troisième lignée plus difficile à établir, mais parente des deux précédentes, partant peut-être d'Alan de Multon (1205-1250) issu de la première branche, conduit à John de Multon de Frampton (décédé en 1358) qui participa d'ailleurs à la célèbre bataille de Crécy (1346) au début de la guerre de Cent Ans. C'est notamment grâce aux chroniques de Jean Froissart, qui couvrent les années 1322 à 1400, que l'on apprend qu'un Lord Multon (Messire Multon en français, parfois écrit Sire de Multonne !) a combattu en tant que noble, du côté anglais bien sûr, à cette bataille. Les Anglais, menés par le Roi d'Angleterre, l'avaient remportée bien qu'étant beaucoup moins nombreux que les Français, menés quant à eux par le Roi de France, un désastre pour la noblesse française, mais qui ne sera pas le dernier (voir les batailles de Poitiers puis d'Azincourt en 1415 où les archers anglais décimèrent à nouveau les Français…).

Dans l'ouvrage consacré aux Multon de Frampton (voir la note de bas de page [19] page précédente), on découvre que le 18 août 1368, un John de Multon de Frampton, fils du combattant de Crécy, décède en Prusse dans un combat, aux côtés des chevaliers teutoniques, contre les païens lituaniens (musulmans). Il était marié à une Mary de Welby et ils avaient une fille unique, Maud. En outre on peut trouver la lettre émouvante que John avait écrite (en français, la langue dans laquelle ils se parlaient en privé[21]) à son épouse le 23 novembre 1367 alors qu'il était à Londres en partance pour la Prusse. Mais, était-il allé à la guerre ou avait-il émigré ? La tache bleue sur la carte ci-dessous témoigne de la présence du nom de Multon en Prusse avant 1500.



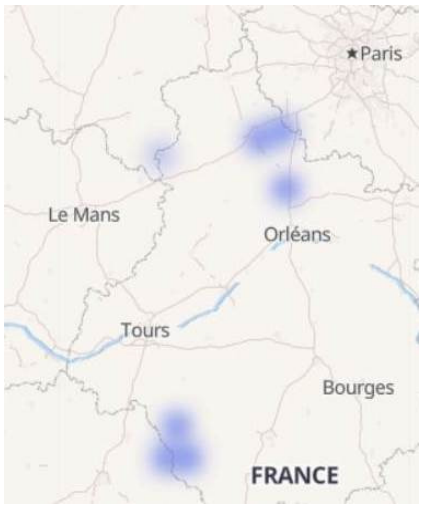
Carte montrant la localisation des Multon en Europe d'après les archives répertoriées par le site Geneanet avant 1500.

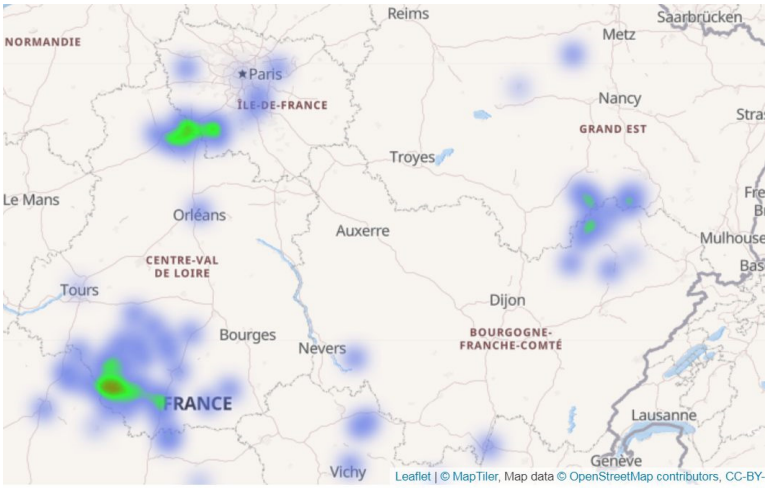
Mais alors comment le nom de Multon est-il arrivé en France avant 1500 ? Peut-il y avoir un rapport avec la bataille de Crécy et le fait que le premier point d'émergence des Multon (voir carte précédente) apparaisse à l'Ouest

[21] C'était semble-t-il l'époque où l'usage du français avait commencé à décliné en Angleterre.

de Saint-Quentin ? On lit dans les nombreux documents décrivant la vie de cette riche famille qu'ils voyageaient beaucoup, y compris jusqu'en Prusse. Alors, est-ce que l'un d'eux se serait épris d'une Française et serait resté en France ? Les cartes suivantes ont été établies à partir des 24 800 Multon répertoriés sur Généanet.

Durant le siècle suivant (1500-1600), plusieurs groupements de Multon s'implantent plus au sud, au nord-ouest d'Orléans et dans la Vienne à l'Est de Poitiers et Châtellerault. Ce n'est qu'au 17ème siècle que les premiers Multon s'installent en Franche-Comté comme le montrent les cartes suivantes.



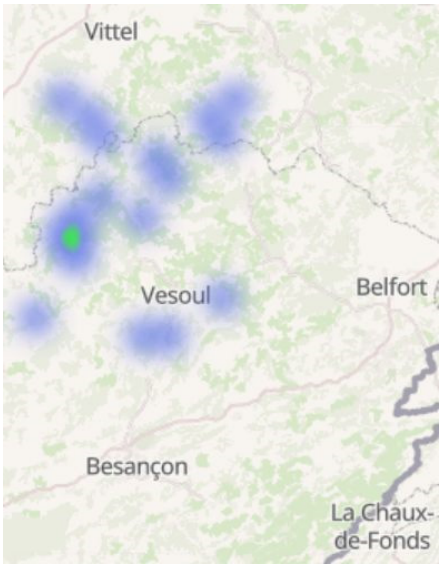


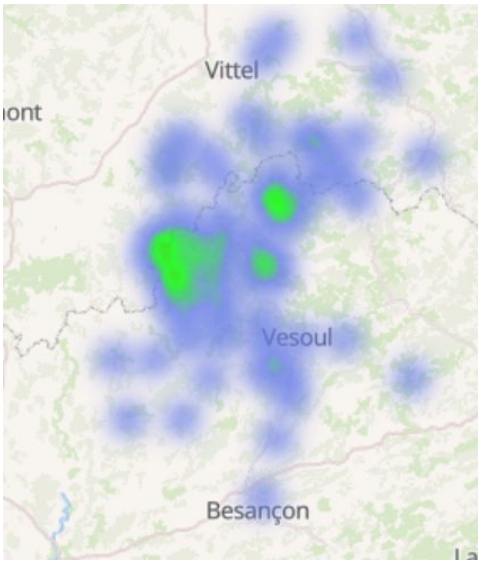
1500 à 1600 1600 à 1700

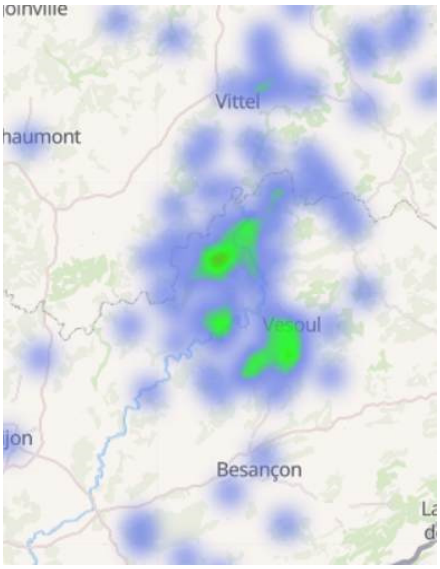
Cartes montrant la localisation des personnes portant le nom Multon d'après le site Geneanet, donc avec une arrivée en Franche-Comté durant le 17ème siècle.

Aujourd'hui, c'est dans le département de l'Indre que les Multon sont les plus nombreux, d'ailleurs c'est là que l'on trouve trois hameaux nommés Le Multon, Le Petit Multon et Le Grand Multon sur la commune de Ceaulmont, exactement à l'endroit de la carte ci-dessus de localisation des Multon entre 1500 et 1600 au sud de Tours et de Bourges. Ce sont deux de mes anciens élèves qui, de passage dans ce lieu en 1991, m'ont envoyé un courrier avec une photo du panneau d'entrée dans Le Multon et une copie de la carte routière !

Les premiers Multon seraient donc arrivés, au début du 17ème siècle, dans l'ouest de la Franche-Comté et au sud des Vosges, aux alentours de la Saône (avec un maximum aux environs de Lavigney-Malvillers-Molay !). Puis progressivement, ils ont occupé une zone plus étendue, comme le montrent les cartes ci-dessous.





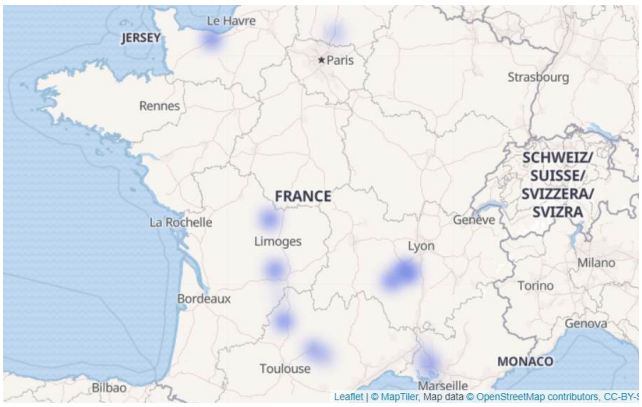


1600 à 1700 1700 à 1800 1800 à 1900

Cartes montrant la progression des foyers de Multon aux alentours de la Franche-Comté de 1600 à 1900.

Patronyme Paulin

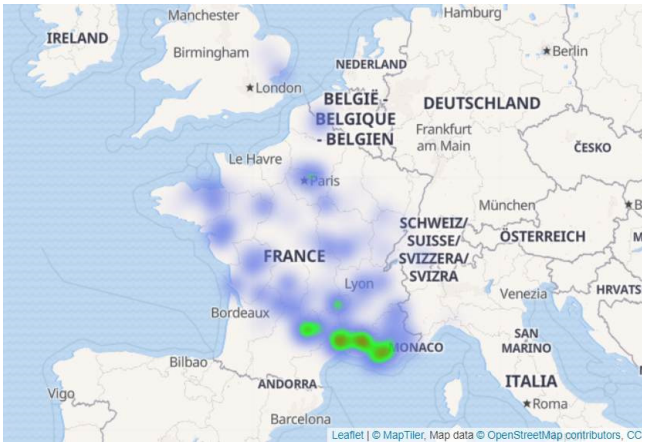
Cette fois l'origine du patronyme Paulin est bien française. D'après la base de données Geneanet (104 583 porteurs du nom), avant le 16ème siècle, on retrouve des porteurs de ce nom surtout dans la moitié Sud de la France. Puis, dès le 16ème siècle, on en retrouve quasiment dans toutes les régions françaises ainsi qu'en Angleterre. Dans le Comté de Bourgogne, il semble qu'ils arrivent à Gray au 16ème. Or, les premières traces retrouvées concernant « notre » branche Paulin se trouvent à Autrey-les-Gray, avec Jean Paulin (né avant 1580), marié à Guillemette Jourain de Luxeuil en 1603, notre ascendant direct.



Carte montrant la localisation des Paulin d'après les archives répertoriées par le site Geneanet avant 1500.

Patronyme Garnier

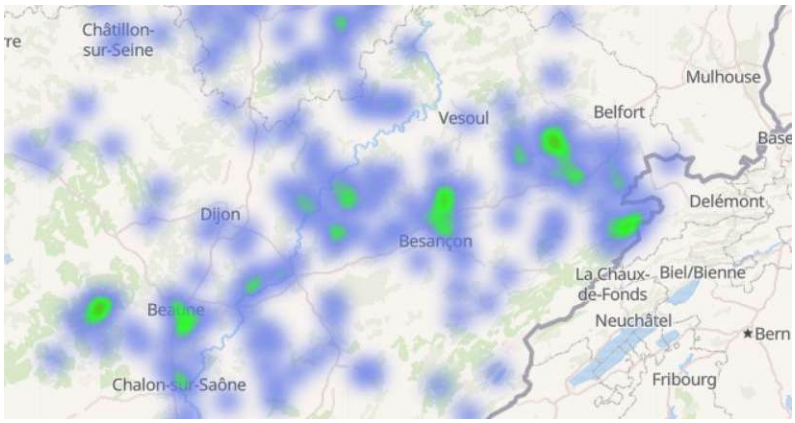
Les porteurs du nom Garnier (1 436 091 sur Généanet) sont les plus nombreux, parmi les 4 patronymes de mes grands-parents, ils semblent avoir émergé au sud de la France pour rapidement se propager sur tout le territoire et même bien au-delà, avec des migrants au Québec dès le 16ème siècle, puis aux Antilles et dans les iles Mascaraignes (Réunion et Maurice) au 17ème.



Carte montrant la localisation des Garnier d'après les archives répertoriées par le site Geneanet avant 1500.

Patronyme Viennot

Le nom Viennot est plutôt rare comme nous l'avons vu plus haut (19 000 porteurs sur Généanet). Il serait originaire du Comté de Bourgogne, la « branche Mirebeau » de la famille ayant été fondée par Jean Vienne, seigneur de Mirebel-en-Montagne (Jura) vers 1283. Toujours d'après les archives Geneanet, avant 1500, la seule localisation qui émerge se trouve en Haute-Saône dans la région de Lure. Moi qui avais toujours pensé que ce patronyme provenait de la ville de Vienne (Autriche ou France) ! Au 16ème siècle, il essaime dans la moitié nord de la France, tout en restant dominant en Franche-Comté et plus particulièrement dans la région de Montbéliard. En tout cas, il est présent, dès cette période, dans la région Ouest de la Haute-Saône.



Carte montrant la localisation des Viennot d'après les archives répertoriées par le site Geneanet entre 1600 et 1700.

Patronyme Broilliard : très courant parmi nos ancêtres, dont certains à l'histoire riche, il apparaît dans les alentours de Molay au 17ème siècle et, dans la base Généanet, seules 227 personnes portent ce nom, in fine très rare.

Chapitre 3

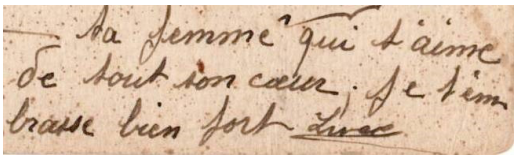
Histoire ordinaire de mes parents, de leur rencontre et du contexte de la décolonisation

3.1- Geneviève Paulin : ma mère, un difficile contexte de guerre et d'après-guerre

Sachant qu'elle a écrit ses propres mémoires (à la rédaction, et surtout la réalisation, desquelles j'ai participé), on y trouvera bien plus d'informations que ce que je vais résumer ici.

1935 1938 1951/52 1958

Née à Lavigney le 25 mai 1934, Maman a vécu une enfance très heureuse jusqu'à l'arrivée de la guerre qui a contribué à appauvrir considérablement sa famille, d'abord par la mobilisation de son papa puis par la réquisition de leurs chevaux et autres biens. Nous disposons d'une carte postale (numérisée) adressée à son papa, sans doute en septembre 1939, dans laquelle toute la famille Paulin lui écrivait (voir ci-contre l'extrait émouvant adressé par Luce).



En 1935 : Geneviève avec ses grands-parents (Marie et Augustin Paulin) et ses parents (Luce et Lucien). En 1938 avec son petit frère Claude.

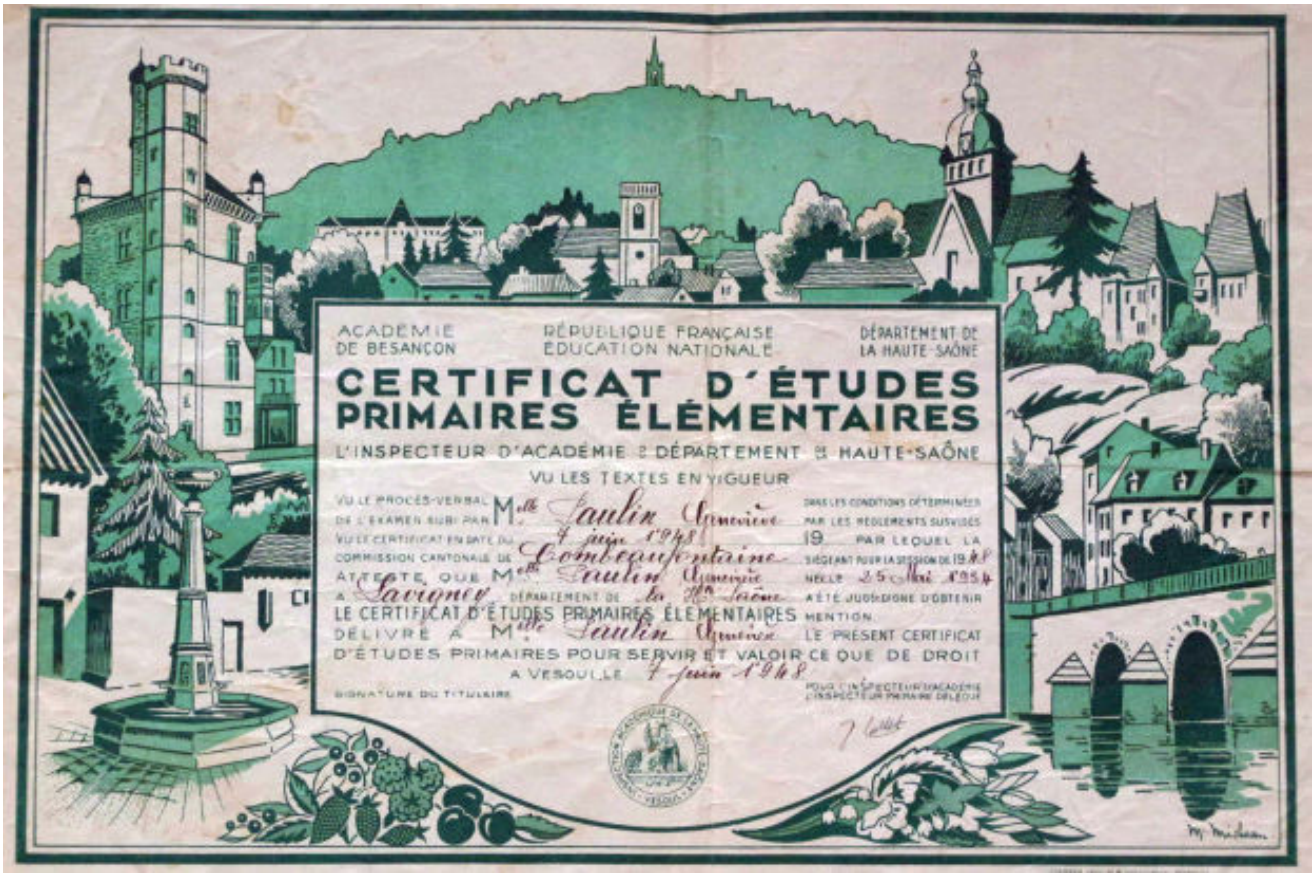
En 1946, elle avait réussi le concours d'entrée en 6ème (passé à Combeaufontaine), mais n'avait pu poursuivre compte tenu de la misère dans laquelle était tombée sa famille, suite à la guerre, mais également à cause de la grave maladie (un goitre exophtalmique[22]) qui avait affecté Luce sa maman[23]. Il n'y avait pas de sécurité sociale ou autre

[22] Appelée aussi maladie de Basedow, il s'agissait d'une hyperthyroïdie causée par une déficience du système immunitaire. Maladie très grave et souvent fatale à l'époque. Luce fut opérée à Besançon le 25 mai 1948. Comme l'adjectif exophtalmique l'indique, cette maladie faisait sortir les yeux de leurs orbites et effectivement, j'ai toujours connu Mémère Luce avec de « gros yeux » (bleus) qu'elle n'avait pas sur les photos antérieures à 1946.

[23] Lire sa propre histoire, rédigée en 2019-2021, mais non publiée en dehors du cercle familial.

assurance maladie à l'époque. Maman est donc restée scolarisée à Lavigney jusqu'à son certificat d'études, obtenu en juin 1948. Cela lui a permis de remplacer sa maman dans les travaux à la maison et à la ferme jusqu'en 1948, année de son opération à l'hôpital Saint-Jacques à Besançon. C'était le jour des quatorze ans de Maman, et l'intervention chirurgicale fut réussie, beau cadeau d'anniversaire ! Ensuite, elle est allée durant trois ans en alternance au Centre ménager rural de Pierrecourt. C'était une école destinée aux jeunes femmes rurales, futures femmes au foyer (épouses d'agriculteurs et mères) où, bien sûr, la religion catholique était très présente, ne serait-ce que parce que des religieuses participaient à l'encadrement. Durant cette période difficile, sa famille Viennot de Melin a beaucoup aidé, notamment sa grand-mère Marie (Rousselle), qui venait fréquemment à Lavigney, à pied de Melin jusqu'à Lavigney. Maman était également très proche de son oncle Albert, curé d'Ouge (dit l'oncle d'Ouge) qui l'a beaucoup marquée et dont elle aura parlé toute sa vie, notamment au sujet des bonnes manières ! Durant les années 1951 et 1952, elle a partagé son temps entre aider ses parents à la ferme et son « oncle d'Ouge », malade au niveau cardio-vasculaire et très affaibli (il en est d'ailleurs décédé à l'hôpital Broussais à Paris en juin 1953).

Luce Viennot, vers 1940 puis vers 1948 (après l'opération de son goitre). Lucien Paulin en partance pour la guerre puis en 1946 au mariage de son neveu Albert Parisot.



Diplôme du certificat d'études de Maman obtenu en 1948.

D'après les mémoires de Maman, *« Le père Hograindleur, curé de Laître, animait des équipes de jeunes affiliés à la JAC (Jeunesse agricole chrétienne). »* C'est par ce biais qu'elle a rencontré, dès les années 50, l'équipe

féminines de Laître à laquelle Jacqueline[24] et Ginette Grossetête appartenaient. Dans ce contexte, elle a fait quelques voyages et a ainsi pu découvrir à la fois du pays et de nouvelles personnes. En particulier, elle est allée à Montreux en Suisse, à Paris en 1950, mais aussi à Lourdes, pour la première fois en 1952, comme bon nombre de Catholiques à cette époque Elle est décédée en janvier 2018 à 90 ans. Après diverses participations à des actions JAC, Maman a pris, en 1954, des responsabilités au niveau départemental.

Toujours d'après ses mémoires (chapitre « *Des années difficiles* »), elle a écrit : « *Plus tard, j'ai suivi, pendant une année, 1956-1957, des cours par correspondance d'une école parisienne : français, sciences naturelles, physique, chimie… pour une remise à niveau, et culture générale dans l'objectif d'aller plus loin, c'est-à-dire d'aller dans une école d'apprentissage ou autre. Mon objectif était de devenir documentaliste. Je crois que j'étais influencée par ma tante Nelly Viennot, institutrice et belle-sœur de Maman.* ». J'ai d'ailleurs retrouvé une bonne partie de ses devoirs et je les ai stockés parmi les nombreuses archives familiales… Mais, devenue femme au foyer dès 1959, dans une famille paysanne où les femmes devaient s'impliquer sans statut dans l'exploitation agricole, elle n'eut pas vraiment l'occasion de mettre en application ces enseignements, du moins avant 1983.

En 1957, elle participa, avec Jacqueline et d'autres, à la conversion de l'Abbaye (dite Château ») de Cirey les Bellevaux en centre d'accueil d'enfants durant les étés. C'est d'ailleurs là que nous sommes allés, mon frère Régis et moi, quelques années plus tard (années 60), en colonies de vacances.

En 1956 à Sélestat avec ses amies de la JAC (debout à droite). En 1957 avec ses ami.es de Lavigney (accroupie à gauche).

Son frère Claude, durant son service militaire, avait été affecté à Fès au Maroc (en même temps que Papa en Algérie) de 1956 à 1958, dans le 4ème Régiment de Spahis Marocains, il était « pilote de blindé ». Durant son absence, pour faire tourner la ferme, ses parents ont dû faire appel à un ouvrier agricole (notamment François Brûlot que l'on peut voir sur certaines photos de famille à laquelle il était donc intégré) et Maman a dû participer davantage aux travaux domestiques. Décidément l'impôt militaire cumulé était lourd… C'est en 1957 qu'elle commença à « s'intéresser » à Charles Multon.

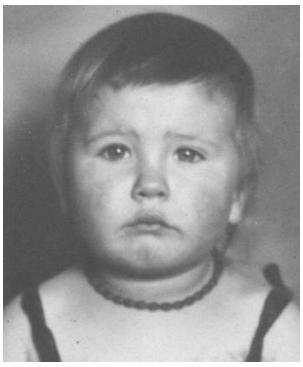
3.2- Charles Multon : mon père, la guerre d'Algérie

Sa naissance (le 7 février 1936, année du Front Populaire[25] !) fut plus rapide que prévue : Papa tomba sur la descente de lit car sa grand-mère Laure (sage-femme), transportée par Pépère André depuis Noroy, n'était pas

[24] Jacqueline, devenue institutrice, est restée une amie fidèle de la famille que nous avons revue fréquemment. Elle a d'ailleurs écrit un livre passionnant « Ma traversée du XXème siècle » dans lequel elle raconte la vie durant son enfance et sa jeunesse.

[25] Le Front Populaire était une coalition de partis de gauche qui a gouverné la France de mai 1936 à avril 1938. Il a réuni les trois principaux partis de la gauche : la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO), le Parti radical et le Parti communiste ainsi que de nombreux autres mouvements de gauche et antifascistes. Sous le gouvernement Blum, il a été à l'origine de nombreuses avancées sociales comme les congés payés (2 semaines !) et, plus tard, pendant et à l'issue de la guerre, du Conseil National de la Résistance puis la Sécurité Sociale, à l'origine de progrès sociaux majeurs.

arrivée à temps. Hélène Carteret (une voisine de Molay) était présente et sa grand-mère paternelle Aurélie (très pieuse et réservée) était restée en retrait par pudeur vis-à-vis de sa belle-fille.

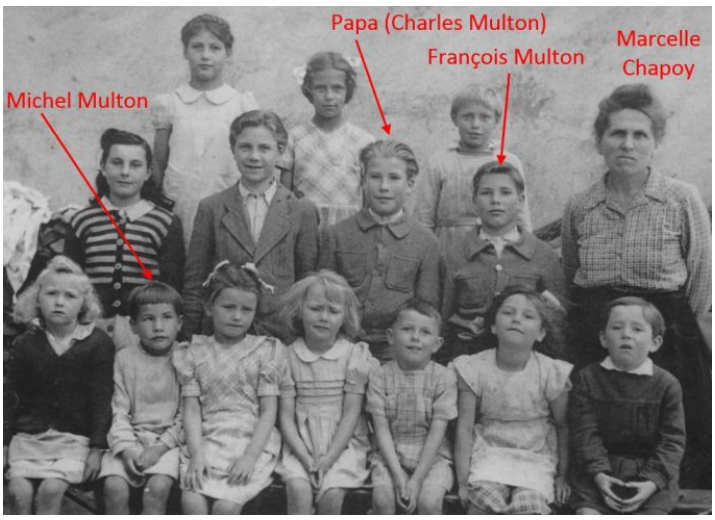

1936

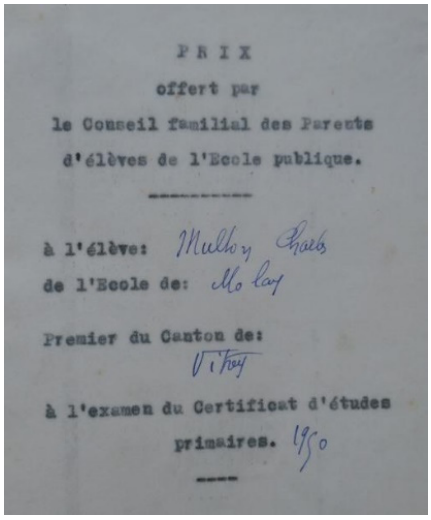
1940

1948

1958

Je crois que Papa a eu une enfance heureuse même si, chez les Multon, il fallait travailler dur à la ferme, ce qui n'a jamais changé durant toutes les années qui ont suivi ! Malgré la guerre, son père avait été exempté et non mobilisé. La photo de classe ci-dessous montre Papa ainsi que ses deux frères, à l'école de Molay avec Marcelle Chapoy l'institutrice. A l'occasion du Certificat d'études primaires, il avait été reçu premier du canton de Vitrey en juin 1950, voir ci-dessous le prix qu'il avait obtenu à cette occasion.

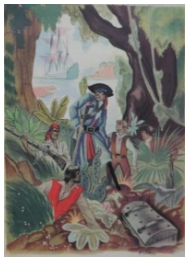



PRIX
offert par
le Conseil familial des Parents
d'élèves de l'Ecole publique.

à l'élève: Multon Charles
de l'Ecole de: Molay

Premier du Canton de:
Vitrey

à l'examen du Certificat d'études
primaires. 1950



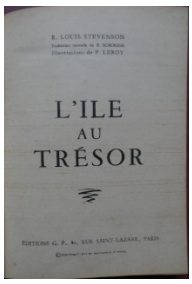
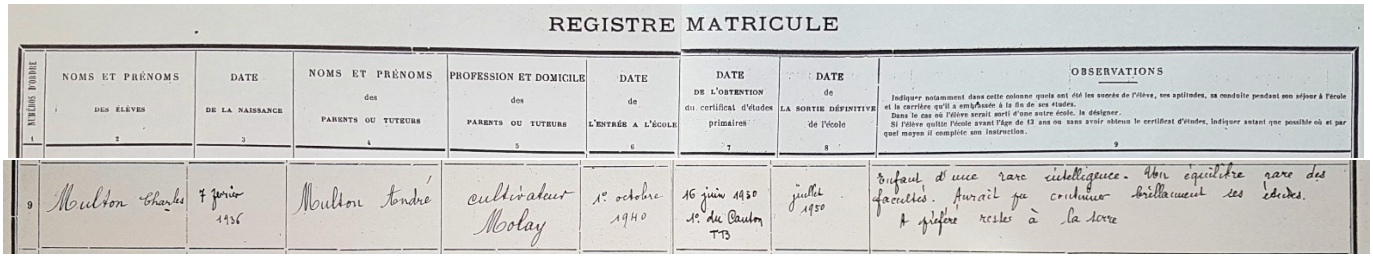


Photo de classe 1948-49 à Molay (avec les élèves de La Rochelle) et « L'Ile au Trésor », prix pour la 1ère place au Certificat d'Etudes 1950 du canton de Vitrey.

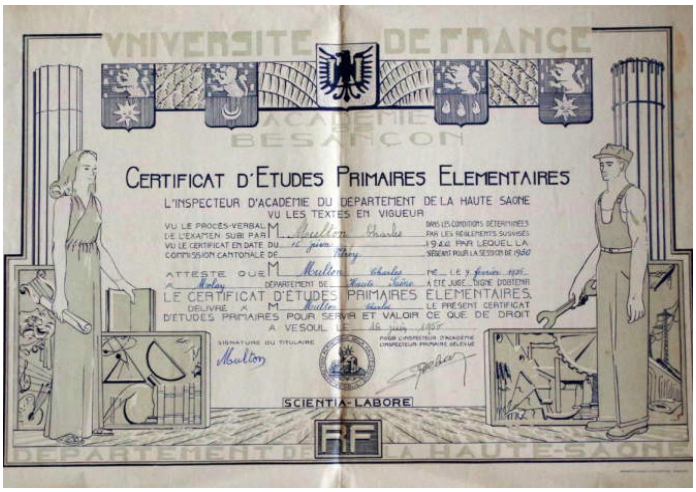
Papa a ensuite poursuivi, au grand désespoir de son institutrice Marcelle Chapois, des études agricoles (j'ai numérisé ses cahiers) à la Maison Familiale de Haute-Saône à Laître (on dirait aujourd'hui que c'était une formation professionnelle en alternance et c'était complètement nouveau). Puis il est devenu « agriculteur professionnel ». Ci-après la « ligne Charles Multon » du Registre Matricule de l'école de Molay qui montre que Charles était un élève brillant, qui aurait pu sans doute aspirer à d'autres études si ses parents (son père surtout) lui en avaient laissé la possibilité. Lorsque Maman a fréquenté Papa, Mme Chapoy avait confié à sa tante Nelly de Melin, son amie également institutrice, que Papa avait été le meilleur élève de sa carrière.

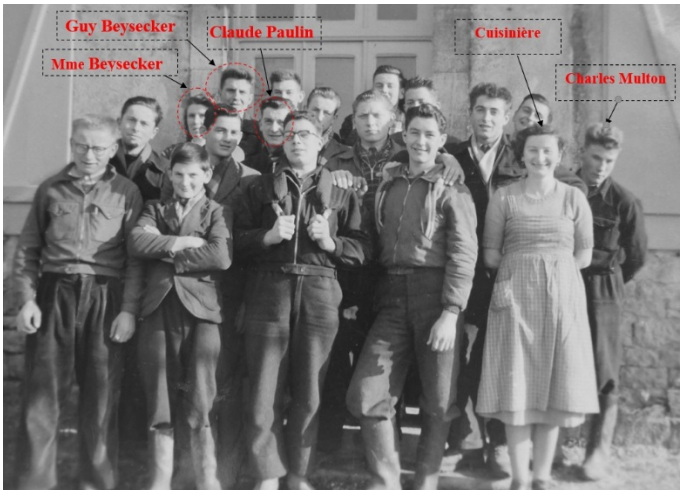

REGISTRE MATRICULE

NUMÉRO D'ORDRE	NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES	DATE DE LA NAISSANCE	NOMS ET PRÉNOMS des PARENTS OU TUTEURS	PROFESSION ET DOMICILE des PARENTS OU TUTEURS	DATE de L'ENTRÉE A L'ÉCOLE	DATE DE L'OBTENTION du certificat d'études primaires	DATE de LA SORTIE DÉFINITIVE de l'école	OBSERVATIONS
1	2	3	4	5	6	7	8	9
9	Multon Charles	7 février 1936	Multon André	cultivateur Molay	1er octobre 1940	16 juin 1950 1er du Canton T.B.	juillet 1950	Enfant d'une rare intelligence. Bon équilibre rare des facultés. Aurait pu continuer brillamment ses études. A préféré rester à la terre

Extrait du registre matricule de l'école primaire (institutrice Marcelle Chapois) concernant l'excellence scolaire de Papa.

Papa avait fait partie de la première promotion (1952-53, voir photo ci-dessous où il n'a pas l'air très heureux…) à la maison familiale de Laître, dans laquelle se trouvait un certain Claude Paulin, frère de Maman ! Puis il avait obtenu son « Brevet d'Apprentissage et d'Aptitudes Professionnelles » en 1955. Le responsable de la formation était un certain Guy Beysecker, originaire du Finistère et dont la famille était connue de celle de Benoît le mari de Lucile, notre fille ainée, et papa de Maxandre et Théotime !





Certificat d'étude de Papa (1950) - Photo de la promotion 1952-53 de la maison familiale de Laître (Papa est à droite).

Papa semble avoir eu sa première carte d'identité à 17 ans, en juin 1953 (voir documents d'archives). Ses caractéristiques physiologiques étaient alors : taille 1,67 m, cheveux blonds, nez court, yeux bleus, teint mat, forme du visage ovale, pas de signes particuliers. Moi qui mesurais 10 cm de plus, je ne l'ai jamais vu si petit, sans doute avait-il encore grandi après ses 17 ans.

D'après ce que m'a raconté son frère François, Papa était très sollicité, par le curé de Laître, pour aller au séminaire (et devenir prêtre), mais il n'en avait pas envie. Son frère François voyait cela comme un véritable harcèlement car Papa a mis très longtemps avant d'oser dire non ! François a, lui aussi été sollicité, et c'est Michel, le petit dernier, que le curé Hograindleur a réussi à embrigader mais, à nouveau, sans que cela aboutisse.

Papa avait ensuite été appelé pour son service militaire et pour la guerre d'Algérie qui s'éternisait. D'après son livret militaire et quelques autres documents[26], il a apparaît qu'il été incorporé le 7 septembre 1956, avec la profession de cultivateur, et a été libéré le 15 décembre 1958, soit plus de 27 mois plus tard. Embarqué sur le paquebot Azemmour à Marseille le 10 septembre 1956, il débarqua à Oran le 12 septembre pour être affecté au 31ème groupe vétérinaire (31 GV) à Mostaganem. C'est lors de son premier trajet vers l'Algérie, d'abord en train, entre Lyon et Marseille, puis durant sa période à Mostaganem qu'il fit la connaissance de Paul Rochefort avec lequel il restera ami toute sa vie. Papa fut blessé lors d'un attentat à la grenade, dans un bar, le 14 octobre 1956 vers 19h[27]. Cet attentat fit un mort (Bernard Sauge dont je reparlerai au chapitre 6) et vingt blessés. La blessure de Papa, au tibia droit, lui valut un mois d'hospitalisation à l'hôpital militaire de Mostaganem (Paul a été très présent pour l'aider) puis une convalescence de quarante jours, durant laquelle il a pu faire un retour dans sa famille (voir carte expédiée d'Oran le 30 janvier 1957). Il a ensuite été affecté (16 janvier 1957) à l'hôpital d'évacuation n°470 (HE 470) à Oran, comme Paul qui eut la chance d'être réformé peu après, en avril.

Enfin, en mai 1958, après une dernière traversée (entre Marseille et Oran sur le Maréchal Joffre, voir sa carte du 22 mai 1958 adressée à Maman), Papa fut affecté à Bordeaux à la 4ème section d'infirmiers militaires (SIM)

[26] Billet d'hôpital de Mostaganem associé à sa blessure lors de l'attentat de 1956, Certificat de bonne conduite au 4ème SIM de Bordeaux.

[27] On trouve sur internet quelques informations sur cet attentat aurait été commis par Chahid Abdellaoui Abed, jeune résistant connu, natif de Mostaganem et victime des brimades colonialistes. Il fut tué par une roquette en juillet 1957. (https://www.reflexiondz.net/MEMOIRE-Chahid-Abdellaoui-Abed_a38170.html)

où il acheva de s'acquitter de son lourd impôt à la nation française (le service militaire en période de guerre) sans médaille et comme soldat de 2ème classe. Durant mon propre service militaire (par chance en période de paix), je ne réussis pas aussi bien, puisque je fus promu, malgré moi, à la 1ère classe peu de temps avant la fin ! Papa me transmit plus tard son rejet des médailles et autres décorations ainsi que sa hantise des armes et de la hiérarchie.

Charles Multon : extrait de son livret militaire (Besançon-Mostaganem), l'Azemmour (trajet Marseille-Oran, photo prise par Papa), chez un photographe à Oran (47 rue des Jardins).

3.3- Rencontre de mes parents et leur mariage

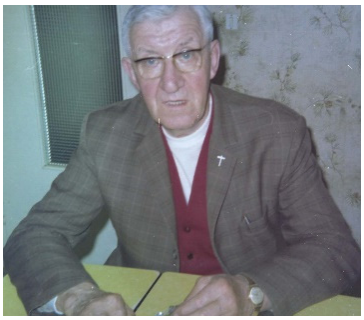
Les familles Multon et Paulin se connaissaient déjà à l'époque de mes arrière-grands-parents car elles avaient des liens de parenté lointains mais connus via les Broilliard (voir section précédente). Dans ces régions rurales, il y avait inévitablement de la consanguinité, mais le fait de conserver la mémoire de la constitution des familles permettait sans doute de réduire les risques d'un appauvrissement génétique excessif.

Claude, le frère de Maman, et Papa étaient conscrits et, comme je l'ai écrit plus haut, avaient fait leurs études de formation agricole dans la même classe à la maison familiale de Laître, ils avaient tissé des liens d'amitiés. J'ai d'ailleurs retrouvé une carte postale de Claude envoyée à Papa depuis Port-Vendre le 10 octobre 1957 alors qu'il allait effectuer une traversée pour Oran et où il disait qu'il espérait qu'ils pourraient se voir en Algérie. On peut se demander comment on arrivait à se retrouver avec les moyens de communication de cette époque. Je précise que, ayant connu à peu de chose près les mêmes moyens vingt ans plus tard, on s'en tirait très bien !

En mai 1956, alors que Papa n'était pas encore parti au service militaire, Maman était venue donner un coup de main à la famille Multon à Molay pendant qu'Estelle était en pèlerinage à Lourdes. Il est possible que Charles (20 ans) et Geneviève (22 ans) aient commencé à éprouver des sentiments l'un pour l'autre, mais à cette époque, on ne bousculait pas les étapes. Il fallait en effet que Papa fasse d'abord son service militaire et qu'il obtienne l'aval du curé… en l'occurrence l'Abbé Hograindleur (voir photos pages suivantes). Ce dernier fut obtenu, semble-t-il durant l'hiver 1957-58. A partir de là, s'en est suivie une correspondance soutenue entre les deux amoureux, mais il n'en subsiste que peu de traces.

L'Abbé Hograindleur, lui-même un ancien militaire, était le curé de Laître. Il animait entre autres les activités de la jeunesse agricole chrétienne dans une grande partie du secteur géographique, notamment jusqu'à Lavigney. A son sujet, Papa m'avait raconté l'anecdote suivante : un jour où il circulait en vélo, vêtu de sa soutane noire, devant le bistrot de Molay, certains piliers de bar lui avaient invectivé des « crâ, crâ ! » de corbeaux. Le curé s'était alors brutalement arrêté, avait remonté ses manches et les petits malins avaient fait profil bas ! Plus tard, en 1977, alors qu'il avait quitté la paroisse de Laître depuis quatorze ans, il m'avait hébergé une nuit, chez lui à Cravanche

lorsque j'étais allé passer le concours d'entrée à l'ENI (école d'ingénieurs) de Belfort (voir chapitre 10). Je me souviens de l'accueil chaleureux de sa servante et d'avoir dîné avec lui.



Abbé Hograindleur : en 1957, repas de jeunes à la cure de Laître (au fond, à gauche François Multon et, à droite, Geneviève). Oct. 1961 lors du mariage de François et Anne-Marie puis oct. 1976 durant une visite à Molay.

Le mariage de mes parents eut lieu le mercredi 1er avril 1959 à Lavigney (à l'époque, les mariages avaient lieu dans le village de la jeune mariée et le choix du jour de la semaine était lié aux contraintes des uns et des autres). L'évènement a été abondamment (et plutôt bien) photographié par Paul Châtelet, (dont j'ai déjà parlé) d'abord le cortège entre la maison Paulin du quartier du Petit-Pont et la mairie, puis la séance de signatures à la mairie de Lavigney, ensuite la cérémonie religieuse avec l'abbé Cholley et enfin, le cortège retour à la maison pour la photo de groupe réalisée devant la maison. A l'aller, le cortège était constitué de la façon suivante : à l'avant les enfants d'honneur qui portaient des fleurs, ensuite la mariée et sa robe blanche tenant son père par le bras, puis les témoins et tous les invités en couple (entre époux ou avec un.e cavalier.e), enfin le cortège était fermé par l'époux au bras de sa mère. C'était semble-t-il le protocole normal.

Cortège aller entre la maison Paulin et la mairie (sur le Petit-Pont) : les enfants d'abord, puis la mariée au bras de son père (ici suivie de François et Anne-Marie et Claude et Bernadette, futurs époux respectifs !), terminé par le marié au bras de sa mère (précédés de Léon Parisot et Jeanne Paulin, les oncle et tantes de Maman).

Signature à la mairie et cérémonie religieuse à l'église.

Cortège retour devant la maison Paulin (sur la photo de droite, en queue, on voit le curé Hograindleur en train de courrir à l'arrière).

La photo de groupe prise devant la maison familiale.

Chapitre 4

Molay, un peu d'histoire, de géographie et de sciences naturelles

4.1- Quelques mots sur le village : une courte histoire, l'eau courante, l'électricité, ses habitants…

4.1.1- Histoire, démographie et paysages

Je parlerai de préhistoire plus loin lorsque j'aborderai ma passion pour la prospection dans les champs du territoire. Quant à l'histoire, bien que frontalier de la Champagne et du doyenné de Langres, le village de Molay était situé depuis bien longtemps (Moyen-Âge) en Franche-Comté (ou Comté de Bourgogne) et dans le doyenné de Traves (village de Haute-Saône près de Vesoul) sur le plan religieux. Ceci est important car il y a un autre village appelé Molay dans le Jura à côté de Dole, donc assurément en Franche-Comté, et cela a donné lieu à une controverse au sujet de l'origine du dernier Grand-Maître des Templiers Jacques-de-Molay.

La Franche-Comté ou Comté de Bourgogne (voir la note de bas de page [12] à la page 19) a été constituée à l'occasion du partage de la Bourgogne en 986, consécutivement au Traité de Verdun de 843, devenant alors l'un des États du Saint-Empire Germanique (famille de Habsbourg) avec son propre parlement à Dole et une relative autonomie. Parmi ses monarques, Charles Quint a laissé le souvenir d'une Franche-Comté espagnole mais en réalité le français y était parlé depuis très longtemps et l'est resté jusqu'à nos jours. Très convoitée par la France, elle fut l'objet de nombreuses guerres qui ont ravagé son territoire et fortement dégradé, voire anéanti, une grande partie de son patrimoine architectural. C'est à la suite du Traité de Nimègues, en 1678, que Louis XIV rattacha la province à la France. Besançon en devint alors la préfecture et Dole prit le rôle d'un chef-lieu de département (Jura). Le Territoire de Belfort, petit morceau d'Alsace ayant résisté aux Prussiens lors de la guerre de 1870, y fut rattaché en 1871 pour former un 4ème département, après la Haute-Saône, le Doubs et le Jura.

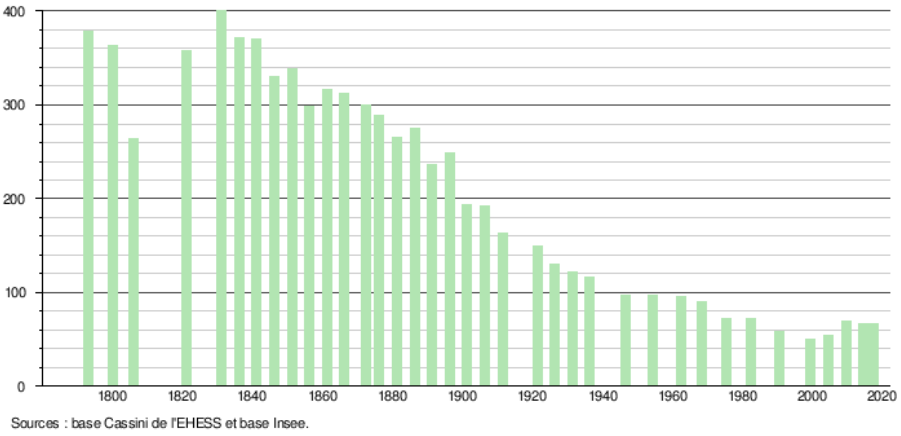
La guerre de dix ans (1635-1644), épisode Comtois de la guerre de trente ans (1618-1648), fut d'une violence telle qu'elle est restée dans la mémoire collective. L'exode de la population de la région du bailliage d'Amont (la Haute-Saône actuelle plus une partie du Doubs) fut massif puisque deux tiers des habitants durent s'enfuir pour échapper à la famine, aux tortures et autres exactions des soldats amis ou ennemis. Après, cette terrible guerre, un nombre important de villages tombèrent définitivement en ruine puis dans l'oubli. Et seule une partie de la population d'origine, qui avait émigré, notamment en Italie, reprit possession de ses maisons et de ses terres et contribua ainsi au repeuplement. Les petits villages autour de Molay furent particulièrement concernés (il faudrait faire des recherches approfondies pour comprendre quelles sont les familles qui se sont enfuies, notamment vers la Savoie) puis sont revenues et celles qui sont venues d'autres régions, et alors lesquelles ? Il existe divers récits relatant les ravages des troupes de mercenaires, qu'on appelait alors les Suédois. L'un de leurs campements se trouvait dans la plaine autour du château de Lavigney aujourd'hui complètement démoli (mon cousin Etienne Paulin et sa famille habitent juste à côté des anciennes douves).

Casse-noix de Molay sans doute issu du fer et de l'artisanat locaux.

Le baillage d'Amont, puis la Haute-Saône créée lors de la Révolution Française, était une région riche de ressources et sans doute la plus riche de Franche-Comté. Elle possède une longue histoire industrielle et minière (textile, papeterie, verrerie, fonderies, forges, hauts fourneaux, mines de houilles, salines, mines de fer et de métaux divers), mais lors de la révolution industrielle de la seconde moitié du 19ème siècle, ces activités déclinèrent car insuffisamment concurrentielles par rapport à celles d'autres régions où les concentrations de minerais, et notamment de charbon, étaient beaucoup plus élevées. Le minerai de fer affleurait dans de nombreux lieux comme en témoignent leurs noms : par exemple les Terres Rouges (où nous avions un champ avant le remembrement) à Molay, autour de la Roche-Morey (comme en témoigne les hauts-fourneaux de Farincourt), Noidans-le-Ferroux, etc. et les artisans forgerons fabriquaient des objets à base de fer local (voir ci-contre le casse-noix et noisettes hérité de mes

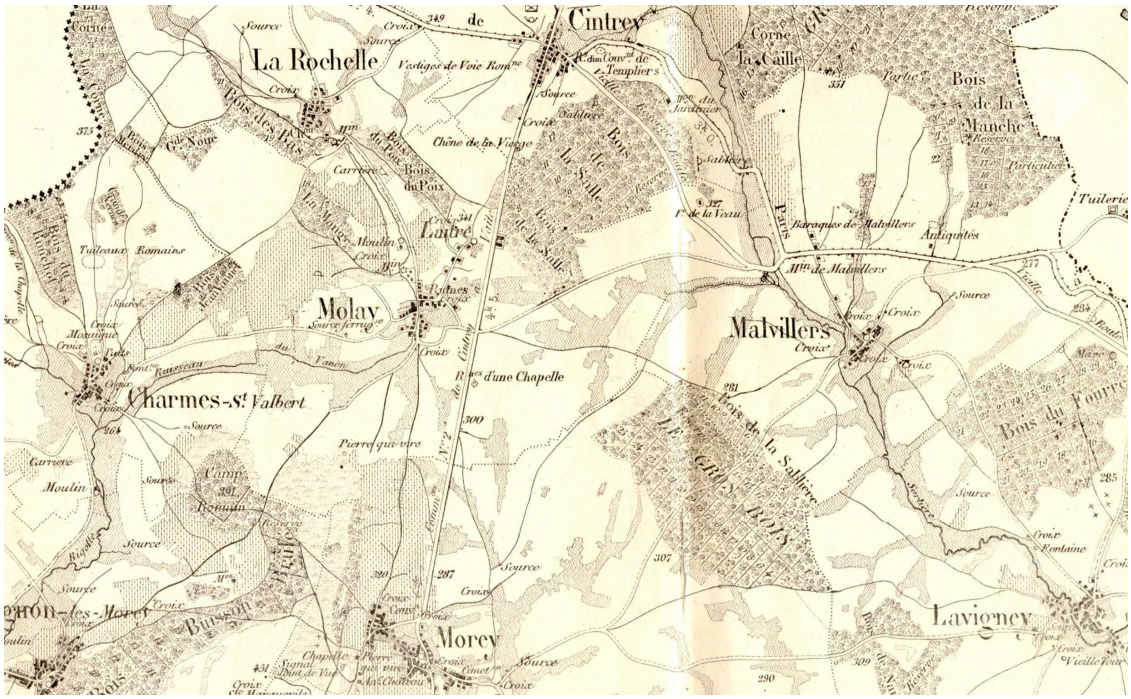
ancêtres et sans doute issu de ce métal et de l'artisanat local, voir notamment le détail permettant d'accroître l'adhésion des coquilles de noisettes).

Le nombre d'habitants de Molay n'est à peu près connu qu'à partir du 17ème siècle. En 1614, sous un régime encore féodal, Molay comptait 68 feux (on pourrait dire aujourd'hui foyers fiscaux), soit entre 300 et 400 habitants. Après la révolution, les recensements étaient plus précis : 378 habitants en 1793, 300 en 1872, 194 en 1906, 95 en 1954, 90 en 1968, 73 en 1975… Le déclin de la population, dû à l'exode rural, commença donc, comme un peu partout en France, au 19ème siècle comme le montre bien le graphique suivant.



Evolution de population de Molay depuis le 19ème siècle.

D'après l'atlas cantonal Dieu (c'était le nom du préfet de la Haute-Saône à l'époque !) de 1858 (Molay comptait alors environ 300 habitants), on constate qu'il y avait encore des maisons entre Molay et Laître et que le hameau de Laître faisait clairement partie de Molay. Enfant, je me souviens des ruines au bord du chemin menant du village à l'église. Parmi l'une des ruines, il y avait encore des rosiers extrêmement parfumés dont j'ai conservé l'odeur délicieuse en mémoire. Aujourd'hui, il ne reste plus la moindre ruine et encore moins de trace de ce rosier historique.



Extrait de la carte du canton de Vitrey issue de l'Atlas Dieu de 1858.

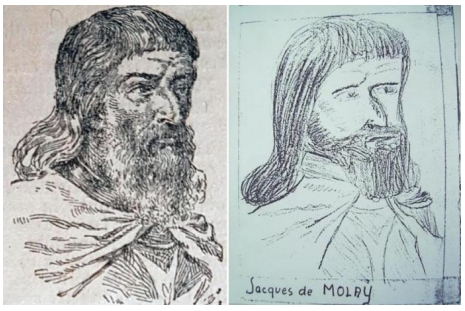
Comme un peu partout en France, les territoires, largement recouverts de forêts, avaient été défrichés, dès le Moyen-Âge, afin de les rendre cultivables et permettre aux populations de se développer sans aucun questionnement écologique ! Les nombreux lieux-dits portant le nom d'Essarts (à Molay : les Essarts et l'Essart Jean

Bart) en sont les témoins. A la fin du 19ème siècle, il n'y avait plus beaucoup de forêts sur le territoire de la commune, hormis des « buissons » dans les zones trop escarpées ou trop pierreuses comme à la Roche. La contrepartie positive de l'intensification de l'agriculture, qui a été mise en place après la dernière guerre mondiale, a été un accroissement des boisements et des friches. Nous n'avons malheureusement aucune gravure ou peinture ancienne de paysages de Molay, mais ce n'est pas le cas pour Morey où il y avait dans le Monastère (le collège où j'ai fait le début de mes études secondaires) un tableau représentant le flanc est de La Roche et que j'avais pris en photo avant qu'il ne disparaisse (malheureusement les couleurs de la diapositive que j'avais faite se sont dégradées avec le temps). On peut comparer, ci-dessous, avec une photo que j'avais réalisée en 2019 à peu près sous le même angle (j'en ai une autre de 1979, mais prise d'un angle moins concordant), où l'on constate qu'en 40 ans, la progression forestière a largement continué.

Morey, vues sur flanc est de la Roche montrant l'évolution de la couverture forestière. A gauche un tableau probablement du début du 19ème siècle et, à droite, une photo prise le 18 août 2019 (la forêt a repris ses droits masquant les falaises).

Alors pour celles et ceux qui pensent que les paysages sont immuables, en particulier qu'ils ont toujours été tels qu'ils les connaissent depuis leur naissance, il est bon de rappeler que les humains les façonnent depuis la nuit des temps. Je pense notamment à certains anti-éoliens qui voudraient que rien ne change dans leur nature idéale. Dès le néolithique, les premiers agriculteurs ont largement défriché les forêts et modifié profondément les paysages, c'est d'ailleurs ce qu'ont montré les fouilles archéologiques effectuées sur le massif de la Roche et sur lesquelles je reviendrai plus loin.

4.1.2- Jacques de Molay et son « château »



Parmi, les faits historiques de Molay, le plus important est lié, sans conteste, à la présence de la famille de Molay qui, au 13ème siècle, a donné le jour au dernier Grand-Maître des Templiers, Jacques-de-Molay (voir ci-contre un portrait de notre héros, issu de notre encyclopédie Larousse en deux volumes et la médiocre copie que j'en avais fait vers 1974). Puisque le village d'origine de notre célébrité a fait l'objet de controverses, aujourd'hui quasiment éteintes, je me permets de recopier l'extrait de Wikipédia (voir la page Molay Haute-Saône) que j'ai moi-même rédigé au sujet de sa famille : « *Les travaux de l'historien Philippe Josserand ont permis d'établir que Jacques de Molay était bien originaire d'une famille de petite noblesse de Molay Haute-Saône. Jacques de Molay fut le 23ème et dernier grand maître de l'ordre du Temple. Il a été élu à Chypre vers le 20 avril 1292. Il a été arrêté le vendredi 13 octobre 1307 et est mort sur le bûcher sur l'île aux Juifs à Paris le 11 mars 1314 (ou peut-être le 18). Ses parents sont très probablement Girard de Molay et Lucie de Dommarien (peut-être mariée en secondes noces à Girard). Le territoire de Dommarien se situe dans l'actuelle Haute-Marne, non loin de Molay.* ».

Parallèlement, Jacques Mourant, un historien local, a publié une synthèse des recherches précédentes de Charles Duvernoy (Nobiliaire du Comté de Bourgogne) et des siennes pour établir la filiation de Jacques de Molay. En voici un résumé :

- *La veuve non désignée de Raymond de Molers (Molay), leurs fils, également décédés Ansissius et Hugo (1097).*
- *Aimé de Molay a deux fils (1188).*

- Pierre de Molay, prêtre (1213).
- Gérard de Molay, chevalier dont le suzerain était Jacques de Vellefaux, chevalier, seigneur de La Rochelle, lui-même vassal, pour ledit fief, de Henri de Vergy, sénéchal de Bourgogne (1255-60).
- Jacques de Molay, dernier grand-maître de l'ordre du Temple (environ 1253-1314)
- Gérard de Molay, écuyer, tient de Vaucher de Montfaucon la maison forte de Bonboillon (1305-1315).
- Élisabeth de Molay, seconde femme de Ferry de Châtillon-Guyotte (1334).
- Pierre (décédé en 1318), l'un des frères et sœurs de Jacques, était doyen du chapitre cathédral à Langres.
Cette famille de Molay a disparu progressivement au 15ème siècle. »

Une maison du village, située à côté de la mairie, est qualifiée de maison ou « château » de Jacques de Molay par les habitants de longue tradition orale. Il s'agit en fait d'un manoir du 15ème siècle dont les linteaux des portes et fenêtres sont en accolades (voir photos ci-dessous), donc postérieurs à la présence de la famille de Molay. Cette bâtisse, dont rien ne prouve qu'elle ait été construite à l'emplacement d'un éventuel château de la famille de Molay, avait appartenu à la famille de Lassau. Elle a subi un grave incendie, le 13 juin 1933, qui a fait disparaître toute sa partie centrale. Propriété actuelle de la famille Thiébaudot, elle s'est encore considérablement dégradée, à cause d'un mauvais entretien mais également de la vente de belles pierres (cheminée monumentale par exemple). Un linteau de porte, situé sur le mur ouest longeant la route menant à La Rochelle, comprenait une inscription non déchiffrée à ce jour. Il a été acquis en 2007 par la commune afin de le préserver de tout risque de perte patrimoniale et inséré dans la façade de la mairie.

Le « château de Jacques de Molay », ou plutôt ses ruines, en 1978. Linteaux en accolades de fenêtre et porte murées (à droite celui avec le cartouche et sa mystérieuse inscription).

De la fin du 15ème au milieu du 17ème siècle, la famille de Lassau (parfois orthographié Lassaut, Lassault ou Lassaux) a régné sur Molay. La mort de Louis de Lassau, seigneur de Molay et capitaine de Morey pour Guillaume de Vergy, le 5 mai 1535, est commémorée sur une magnifique pierre tombale qui se trouve dans l'église de Laître.

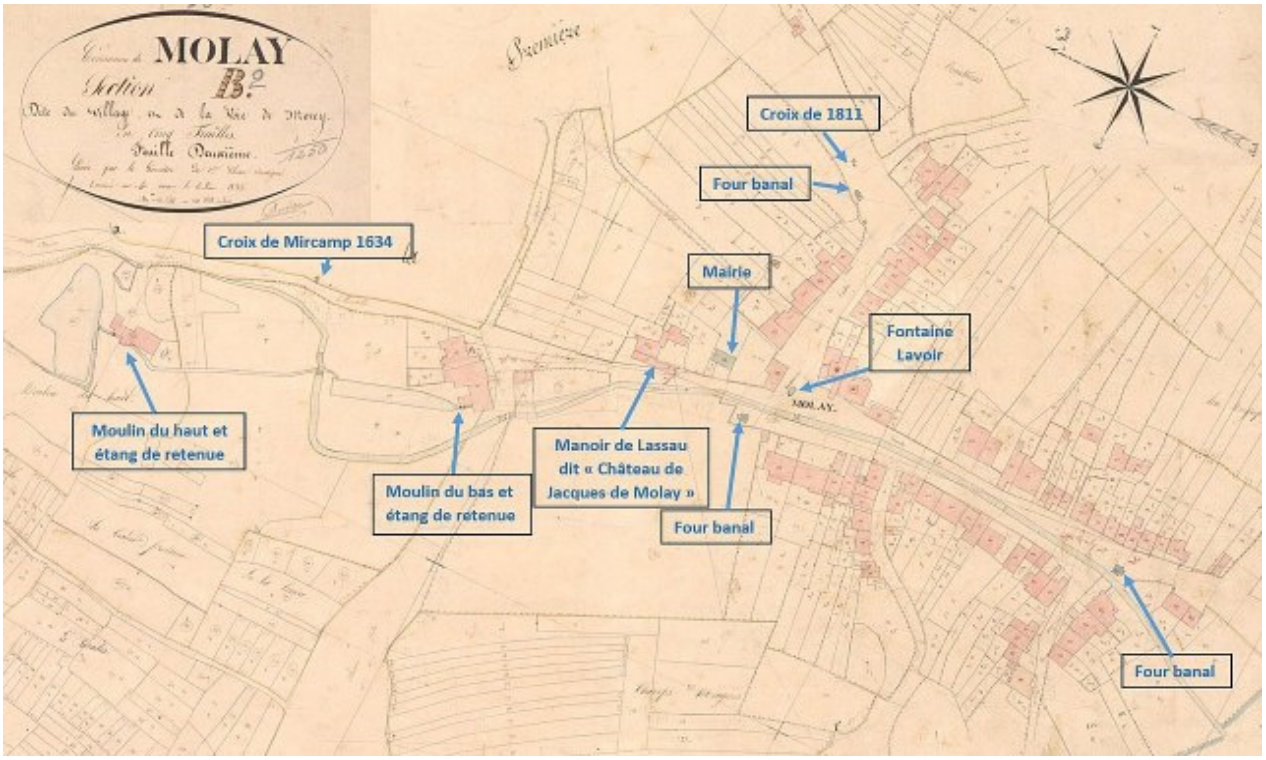
4.1.3- La Rigotte et ses moulins

Le village est traversé par une rivière, La Rigotte, dont la source est à La Rochelle à quelques kilomètres en amont. La Rigotte ou Ruisseau du Breuil, sur certaines cartes anciennes, que l'on appelait le Ruisseau lorsque j'étais à l'école primaire, poursuit son cours jusqu'à Farincourt où elle se perd dans une grotte (« pertes de la Rigotte dues à la nature karstique[28] des sols) et renait (résurgence) à Fouvent-le-Bas pour rejoindre le Vannon un affluent de la Saône. Son débit est modeste, sauf en cas de crues, hélas fréquentes, car Molay est situé au fond d'une cuvette entourée de collines (notre maison a subi plusieurs fois des inondations et la parade consistait à construire en urgence une digue, au bout de la cour, avec du fumier !). Au nord du village, deux moulins, dits d'En Haut (le plus en amont) et d'En Bas, permettaient des activités de minoterie[29]. Je ne sais pas jusqu'en quelle année ils furent opérationnels, mais je sais que l'un de nos aïeux, François Broilliard (1742-1834), était lui-même meunier au Moulin d'en bas (en plus de vigneron et cultivateur). Il était le grand-père de Gabrielle et père de Claude-François dont j'ai

[28] Un milieu karstique est constitué de roches carbonatées, notamment calcaires, faciles à dissoudre par l'eau et conduisant à une abondance en grottes et rivières sous-terraines.

[29] La minoterie est l'activité consistant à moudre des céréales pour produire de la farine.

parlé précédemment. C'était également le premier Broilliard installé à Molay (venu de Charmes Saint-Valbert) et le premier maire[30] de Molay. Il vécut jusqu'à l'âge de 92 ans ! La maison qu'il avait occupée avec sa famille était, à la fin du 20ème siècle, la propriété de la famille Aillet. La foudre l'incendia le 15 juin 1975. À la suite de cet incendie, on découvrit parmi les décombres une plaque de cheminée datée de 1781 et aux initiales I.M.B. et F.B., que j'identifiai comme celle de Jeanne-Marguerite Besancenet (1748-1814) et François Broilliard (le J de Jeanne étant représenté, comme souvent à l'époque par un I). Chaque moulin était équipé d'une retenue d'eau afin de disposer de la réserve d'eau suffisante pour pallier le faible débit de la Rigotte. On voit toujours aujourd'hui, près des deux bâtisses, les digues et les dépressions des étangs associés, aujourd'hui asséchés. Le « plan napoléonien » de 1835 montre bien les bâtisses et les étangs des moulins.



Plan de Molay village (hormis Laître), dit napoléonien, datant de 1835, incluant les sites de quelques « monuments ».

Au début du 19ème siècle, il y avait peu de ponts sur la Rigotte, il semblerait même qu'il n'y en ait eu que deux, l'un au niveau du moulin d'en bas et l'autre vers la place du village. Le ruisseau n'étant pas muré, il est probable qu'ailleurs on pouvait le traverser à gué en dehors des périodes de crue. Celui du « bas de Molay », sur la route départementale n°17, passant devant notre maison, fut construit en 1894 et se trouve sensiblement dans l'état que nous connaissons aujourd'hui. Quand j'étais enfant, il y avait encore deux passerelles pour piétons à hauteur des maisons de la Tante Eugénie et du haut de la maison Boudot (très longue bâtisse aujourd'hui occupée par l'artiste Paul Été).

4.1.4- Les fours de cuisson, l'eau potable

A cette époque, il y avait trois fours banals[31] dans lesquels les habitants cuisaient collectivement leur pain. Progressivement, les habitations s'équipèrent de fours individuels (toujours à bois), c'était le cas de notre maison où la pièce dite « du fond », qui donnait sur le jardin, s'appelait aussi le four. La petite cabane abritant le four, aujourd'hui endommagé, est toujours présente. Plus tard, les fours compacts, au sein des fourneaux en fonte, firent leur apparition, puis les fours à gaz butane (c'est ce que nous avions à ma naissance) et, plus tard encore, les fours électriques se généralisèrent.

[30] Durant la révolution, les maires étaient élus au suffrage censitaire (électeurs payant suffisamment d'impôts) !

[31] Banal : qui appartenait à l'époque féodale au seigneur. Après la Révolution, ils étaient devenus des fours communaux dans lesquels on cuisait collectivement le pain, car la mise en température d'un tel four était très coûteuse en temps et en énergie.

Quant à l'accès à l'eau potable, les habitants disposaient de leurs propres puits. Il s'agissait de trous circulaires profonds de quelques mètres et soigneusement murés. À la suite des terribles épidémies de choléra qui ravagèrent la France au milieu du 19ème siècle, on construisit des fontaines alimentées par des sources (sources du Poix et St Michel, situées sur la commune de La Rochelle) aux captages protégés, en 1862 et 1871-73, respectivement pour celles du milieu et du bas du village. Ce n'est qu'en 1963 que le réseau d'eau courante fut opérationnel et que chaque habitation put profiter de l'eau au robinet. Par conséquent, lorsque je suis né, mes parents devaient encore aller chercher l'eau à la fontaine… On se mit alors à boucher ou condamner les puits jugés trop dangereux (risques de chutes d'enfants) mais il en subsiste encore quelques-uns, notamment dans la maison de l'artiste Paul Été (ex. Boudot). Celui de notre maison était situé juste derrière le four à côté du noisetier.

Comme dans les autres villages, il y avait un ou plusieurs lavoirs collectifs. À Molay, il semble qu'il n'y en ait eu qu'un seul sur la place du village, comme on peut le voir sur le plan de 1835. Je ne pense pas qu'il servait encore dans les années 1960, en tout cas, je n'en ai aucun souvenir. Avant l'arrivée de l'eau courante, il existait déjà des machines à laver mais il fallait les remplir d'eau chaude pour pouvoir laver son linge à domicile… donc aller à la fontaine chercher de l'eau puis la chauffer sur place.

4.1.5- Le téléphone et l'évolution des moyens de communication

Avant l'avènement du téléphone, on s'écrivait beaucoup et la Poste fonctionnait plutôt bien, la preuve en est que, sur nombre de correspondances que j'ai trouvées et lues, le rédacteur datait sa lette (ou sa carte postale) du jeudi et donnait rendez-vous le samedi. Cela était d'autant plus vrai à l'époque du tram, dont je parle plus loin, qui transportait le courrier plusieurs fois par jour et effectuait oblitérations et tri directement à bord. D'ailleurs, il y avait un code précis sur le cachet postal pour indiquer dans quel train il avait voyagé.

Le téléphone est arrivé en 1921, mais, au début, il n'y avait qu'une cabine publique tenue par une gérante dont Germaine Aubry (une cousine de mon grand-père via la famille Doussot) fut la dernière et exerça à partir de 1956. Je me souviens très bien d'elle. Elle effectuait de menus travaux de couture et peut-être d'autres activités. Elle travaillait dans une pièce sombre mais cela ne semblait pas affecter sa bonne humeur. En outre elle était célibataire et aimait beaucoup les enfants. Les téléphones individuels arrivèrent beaucoup plus lentement dans les maisons. Les premiers, après la cabine publique, à avoir bénéficié de ce moyen moderne étaient les membres de la famille Boudot. Puis, nous fûment les suivants en juin 1970, peu après avoir pris possession de notre maison rénovée (voir chapitre de mes années d'école primaire), sans doute parce que Papa était maire (il y avait alors 3 abonnés à Molay comme le montre l'extrait de l'annuaire de la Haute-Saône). Notre numéro était le « 25 à Cintrey ». À l'époque, le système était semi-automatique, les téléphones étaient équipés d'un cadran qu'il fallait tourner successivement pour chaque chiffre. On composait d'abord le numéro d'un standard qui nous mettait en contact avec une standardiste (a priori, c'était un métier exclusivement féminin) à laquelle on transmettait oralement le numéro du correspondant à joindre (comme dans le sketch culte de Fernand Raynaud « Le 22 à Asnières », difficile à comprendre si on n'a pas connu ce système !). Si ce n'était pas l'heure de sa pause-café, elle nous mettait rapidement en contact avec notre correspondant, sinon, il fallait attendre. C'est elle qui nous disait que ça ne répondait pas ou que la ligne était occupée ! À la même époque, dans les agglomérations urbaines, il y avait déjà des numéros à 6 chiffres. Pour la facturation, on recevait un ticket des PTT[32] précisant l'heure exacte et la durée de l'appel ainsi que son coût. Un peu plus tard, le nombre d'abonnés avait dû augmenter et notre numéro devint le « 125 » à Cintrey durant une courte période (probablement 1978-79). En 1976-77,

MOLAY

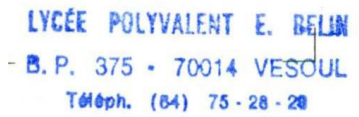
Circon de taxe de VESOUL
Groupement de JUSSEY

Cabine 18 à Cintrey de 8 à 12
et de 14 à 18 h le dimanche
de 8 à 11 h

Pompiers .....18 à Combeaufontaine
Gendarmerie .....17 à Vitrey sur Mance

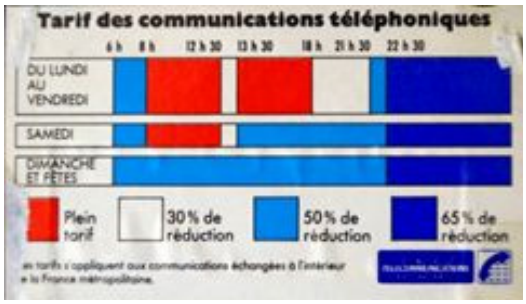
BOUDOT Georges élevage.....14 à Cintrey
ECOLE DE MOLAY.....29 à Cintrey
MULTON C agricult.....25 à Cintrey

Extrait de l'annuaire de la Haute-Saône 1972.


LYCÉE POLYVALENT E. BELIN
B. P. 375 - 70014 VESOUL
Téléph. (84) 75-28-20

[32] PTT = Postes, télégraphes et téléphones, entreprise publique qui assurait les services de communications modernes. Plus tard, séparée en « La Poste » et « France Télécom ».

c'était encore le 25 tandis que celui du lycée Belin était le (84) 75-28-28, l'indicatif 84 n'étant nécessaire que pour les appels depuis la région parisienne en ajoutant préalablement le 16. Ce n'est qu'à la fin des années 70, que le téléphone automatique remplaça les standardistes. Fin 1979, notre numéro de Molay est devenu le (84) 68 56 69 (pour une raison oubliée, il changea en mars 1984) tandis que celui de l'ENSET[33] (Cachan, région parisienne) avait cinq chiffres (253 74 10) auxquels il fallait ajouter l'indicatif de Paris pour un appel extérieur. Un peu plus tard, il passa à sept chiffres pour l'Ile de France (restant à six pour la province). C'est en 1985 que tous les numéros passèrent à huit chiffres, mais l'Ile de France n'était toujours accessible depuis la province que via l'indicatif 16. Ainsi, pour appeler notre domicile à Fresnes depuis Molay, il fallait composer le 16-1 puis, après la tonalité le 42 37 76 62 mais depuis l'Ile de France le 42 37 76 62 suffisait (d'ailleurs durant les années précédentes, c'était le 237 76 62). Enfin, fin 1996, la numérotation actuelle à dix chiffres s'imposa partout, la différentiation Province/Ile de France disparut et il ne fut plus nécessaire de composer le 16 pour communiquer entre les deux zones. À Rennes, où nous sommes arrivés dans l'été 1996, nous avons eu, durant quelques mois un numéro à 8 chiffres, puis en fin d'année, le passage à 10. Désormais, les deux premiers chiffres correspondaient à la zone géographique (01 : Ile de France, 02 : quart nord-ouest, 03 : quart nord-est, 04 : quart sud-est et 05 : quart sud-ouest), aujourd'hui, tout est possible et, petit à petit, il n'y a plus tellement de relation entre ces deux chiffres et le lieu de l'abonné. Autrefois, les tarifs dépendaient des heures (voir exemple ci-contre) et téléphoner coûtait globalement beaucoup plus cher qu'aujourd'hui. Les forfaits illimités n'existaient pas et la téléphonie mobile encore moins !



Grille tarifaire téléphonique vers 1982.

En 1988, les PTT (Les Postes, télégraphes et téléphones) s'étaient séparés de la branche de téléphonie pour créer France Télécom qui deviendra Orange en 2013 après une série d'achats, ventes et fusions, notamment avec l'entreprise de télécommunications britannique Orange. Pour la « téléphonie fixe », de nouveaux opérateurs apparurent à la fin des années 90. Dans ce cas, on gardait la ligne téléphonique chez France Télécom et on passait ses appels pour le compte d'un autre opérateur. Les « lignes fixes », qui avaient longtemps fonctionné avec des téléphones filaires (et fixes), d'abord à cadran, puis à touches, purent accueillir des « téléphones sans fil » (donc des téléphones fixes sans fil !). La portée était suffisante pour téléphoner depuis toutes les pièces d'un logement et éventuellement pour aller à quelques dizaines de mètres à l'extérieur de son logement. Notre premier téléphone sans fil fut un SAGEM Alizée lorsque nous habitions à Fresnes, je l'avais choisi parce qu'il disposait d'un cryptage des conversations. Non pas que nous ayons des secrets spécifiques à communiquer, mais il faut savoir qu'à l'époque, avec des moyens dérisoires, n'importe qui pouvait écouter les conversations des téléphones sans fil ordinaire. Et chez nos amis Boillot, leur fils ainé, petit génie du bricolage, s'en donnait à cœur joie avec ses voisins ! L'avantage des téléphones filaires était d'être totalement alimentés par la prise téléphonique qui délivrait à la fois l'énergie et le signal. Il n'y avait donc pas besoin d'une alimentation électrique par le secteur. Mais ces téléphones avaient peu de fonctionnalités : pas d'affichage du numéro appelant, pas de rappel… c'est ainsi qu'à la fin des années 90 sont apparus des téléphones nécessitant une alimentation complémentaire par le secteur et non plus par la seule prise téléphonique. Voir ci-après à quoi ressemblaient les téléphones que j'ai connus avant l'an 2000 :

Téléphones fixes : années 1960 à cadran, 1970 avec écouteur, 1980 à touches et 1990 avec unité sans fil.

[33] ENSET : Ecole Normale Supérieure de l'Enseignement Technique qui deviendra ENS de Cachan puis de Paris-Saclay

Ce n'est qu'à la fin des années 1990 que les « vrais » téléphones mobiles firent leur apparition. Information pour les jeunes lecteurs : ces téléphones portables ne servaient qu'à téléphoner, les smartphones n'étaient pas encore arrivés (pour moi, ce fut seulement en 2012) ! Je me suis souvent demandé comment on faisait avant l'arrivée du téléphone portable, comment on se donnait rendez-vous entre amis, aisément et sans dysfonctionnement… Tout ce dont je me souviens, c'est que l'on s'en passait très bien et qu'on vivait sans aucun doute beaucoup plus paisiblement ! Notre premier téléphone mobile servait exclusivement aux usages familiaux et je l'emportais lors de mes fréquents déplacements (seule ma secrétaire avait le numéro en cas d'urgence).

4.1.6- L'électricité

Dans cette région reculée de Haute-Saône, l'électricité a commencé à être distribuée, relativement tôt, par la SICAÉ[34] de Ray-Cendrecourt, une entreprise locale équipée de deux centrales hydroélectriques, à Ray-sur-Saône et à Cendrecourt (à côté de Jussey) succédant à des moulins. Le village de Molay fut raccordé en 1922, les fils électriques étaient suspendus à des poteaux en bois qui ont été remplacés par des poteaux en béton (encore plus moches…) au début des années 1980 (1983 ou 84) et les fils électriques séparés par un seul câble triphasé isolé, donc moins de longueur de lignes pour le repos des hirondelles ! C'est dans son agence de Jussey que j'ai d'ailleurs fait mon stage de BTS en juin 1978, j'y reviendrai plus loin, au chapitre 11.

Au départ, l'électricité apportait la « lumière » (éclairage) et la « force motrice » (moteurs électriques). Dans les foyers, l'éclairage électrique fut rapidement adopté, remplaçant les lampes à pétrole, dont j'ai retrouvé plusieurs jolis exemplaires, tant à Molay qu'à Lavigney. Cela a profondément changé la vie des gens et pas toujours dans le bon sens… Chez nous, le premier gros moteur à tout faire était un moteur asynchrone à rotor bobiné de 4,5 kW avec démarrage en charge rhéostatique (la plaque signalétique indique son fabricant et son année de production : Alsthom Belfort 1940). Il a été rebobiné dans les années 70 pour le changement de tension c'est-à-dire le passage du 127/220 au 220/380 V. Monté sur un chariot (brancard) à deux roues et muni d'une rallonge suffisamment longue, il pouvait être déplacé et servait à entraîner diverses machines comme la batteuse, permettant d'extraire les grains de céréale. À partir de 1957, année d'installation du treuil de notre maison, il y fut essentiellement affecté afin d'actionner la déchargeuse à foin en levant une voiture de foin (ou de paille) complète jusqu'au pont roulant depuis lequel on jetait les bottes de foin pour les empiler sur les greniers. Il servait aussi au sciage du bois avec notre scie circulaire (voir la photo ci-contre).

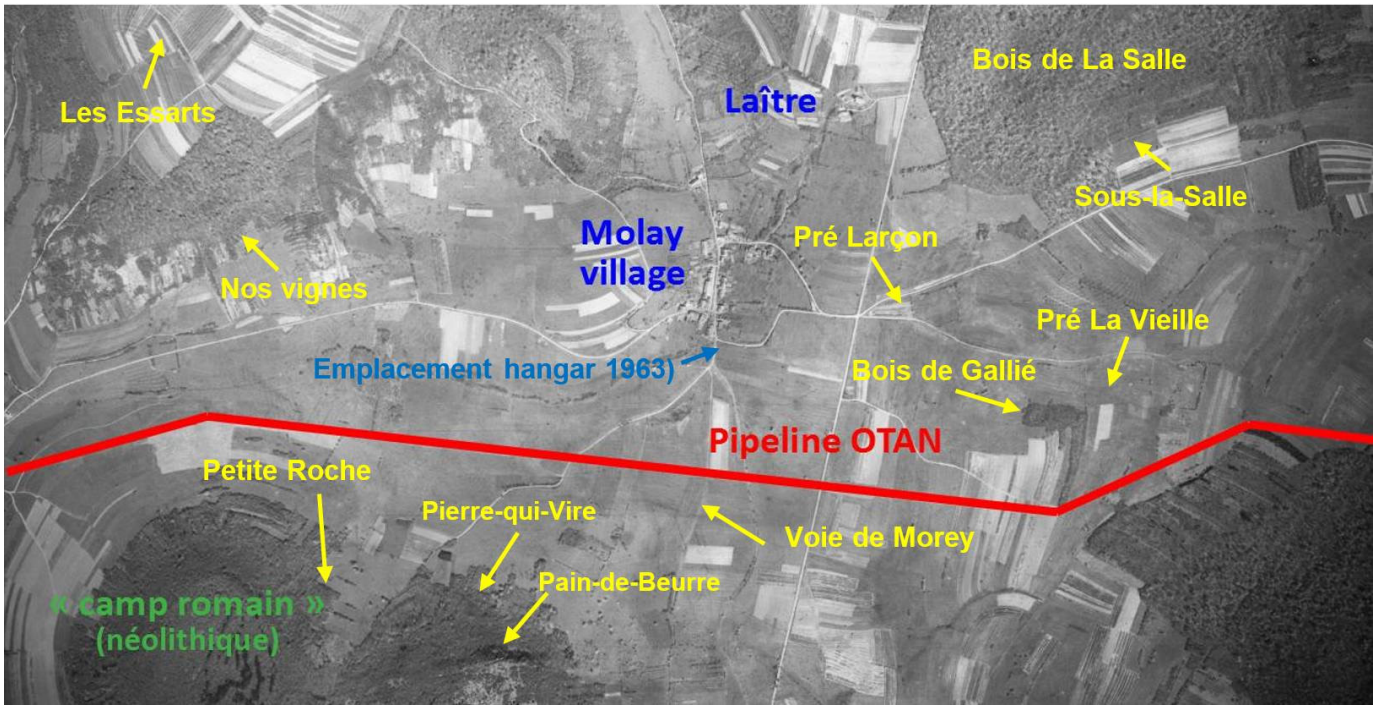
Juillet 2014 : sciage du bois avec le vieux moteur de 1940 (mon frère cadet Régis et moi).

Progressivement, l'électricité a pris l'immense place que l'on connait aujourd'hui, au point de constituer un service vraiment critique, dont il serait particulièrement difficile de se passer.

[34] SICAÉ = Société d'intérêt collectif agricole d'électricité. Lors de la création d'EDF après la guerre, elle resta indépendante, comme quelques autres régies d'énergie en France et l'est restée jusqu'à maintenant. Son périmètre géographique s'est un peu étendu en 2013 et elle est devenue SICAÉ Est. Petit à petit la production hydroélectrique est devenue marginale et la SICAÉ s'est mise à acheter l'essentiel de son électricité, d'abord à EDF, puis à d'autres fournisseurs. Ses employés ont (ou avaient car je ne sais pas ce qu'il en est aujourd'hui) des statuts identiques à ceux d'EDF. L'entreprise assure la construction, l'entretien des réseaux ainsi que la distribution et la vente de l'électricité.

4.1.7- Le pipeline

Durant les années 1955-56, l'OTAN[35] a réalisé un pipeline (pour le transport de kérosène) Langres-Belfort (avec une déviation pour desservir la base aérienne de Luxeuil) traversant le sud du territoire de la commune. Les agriculteurs ont été dédommagés des dégâts occasionnés dans leurs cultures (voir documents d'archives familiales au nom d'André Multon). Dans les années 1960 et 70, j'ai le souvenir d'un petit avion de surveillance qui survolait quotidiennement le tracé à basse altitude (aujourd'hui, un avion le survole toujours mais moins souvent). Il faut dire qu'une sombre affaire s'était déroulée à Molay en 1962. Un habitant de Molay avait été mis en prison pour avoir détourné une infime partie du kérosène pour sa voiture qui, parait-il, pétaradait bizarrement (cela avait d'ailleurs détruit son moteur). Dans les environs du bois de Gallié (à l'est du village), juste avant la mise en pression du pipeline, il l'avait perforé et avait installé un piquage avec une petite canalisation d'une douzaine de mètres au bout de laquelle le robinet, hélas pour lui, fuyait légèrement. L'odeur avait attiré l'attention et conduit, en 1962, les gendarmes à une enquête qui s'était soldée par l'inculpation et l'incarcération (peine bien sévère) de notre plombier amateur. La pièce à conviction était un morceau de tissu, servant à éponger les fuites, qui provenait d'une blouse de sa fille et qu'elle avait reconnu (voir, dans mes archives, la série de coupures de l'Est Républicain du 22 novembre 1962 au 29 mars 1963 que j'avais recopiées à la main). À Molay, cette affaire était relativement taboue, une forme d'omerta, notamment par égard pour sa pauvre petite fille dont la famille vivait recluse à l'écart des autres mais qui a réussi à faire une carrière aux Douanes. En mai 2015, des travaux de réparation aux abords du chemin de la Roche furent menés, sans doute suite à une fuite, probablement « naturelle » cette fois !



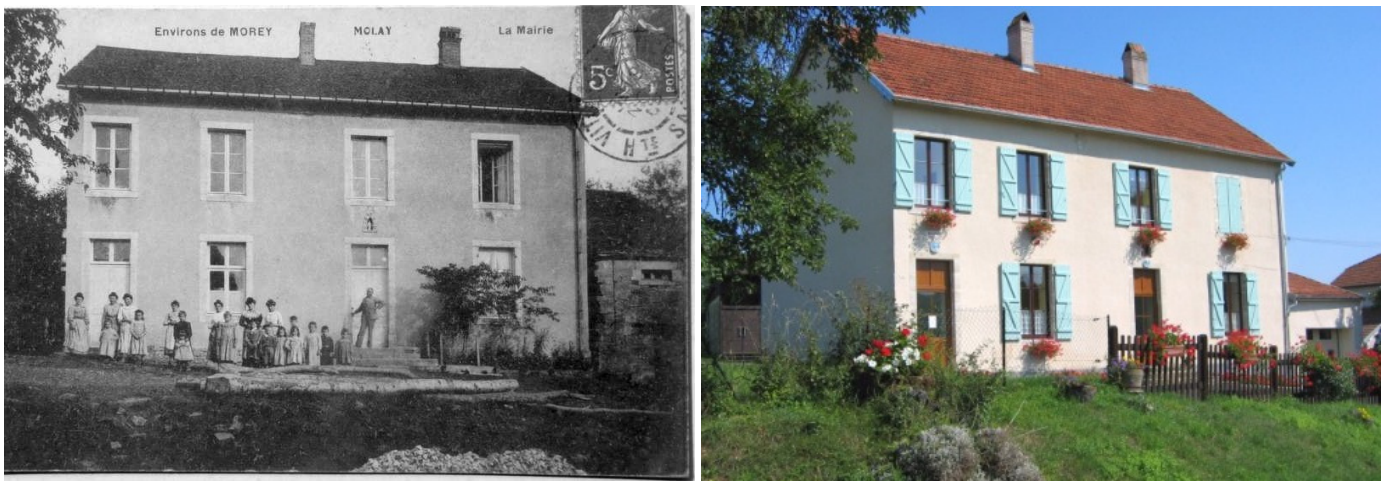
Le tracé du pipeline de l'OTAN était encore très visible sur cette photo IGN aérienne en date du 1er mai 1958.

4.1.8- L'école

Voici une brève histoire de l'école de Molay issue du discours (plus complet) qu'a prononcé Papa, en tant que maire, lors du départ en retraite de Mme Jolliot (mon institutrice) en juin 1996. Dès le début du 18ème siècle, une école mixte se trouvait à Laître, pour les trois communes (Molay, Cintrey et La Rochelle). Elle a été détruite par un incendie en 1852 et, plutôt que de la reconstruire, la commune de Cintrey a alors préféré aménager une maison

[35] OTAN = Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, créée par un traité en avril 1949, conséquence de la scission en 2 blocs (Est et Ouest) à la suite de la 2ème guerre mondiale. En pleine « guerre froide », l'OTAN représentait le « bloc Ouest » (USA, et autres pays occidentaux dont la France) et était censée tenir à distance le « bloc Est » constitué lors du Pacte de Varsovie en 1955 (URSS et ses alliés). Les pipelines étaient destinés à approvisionner en kérosène les bases militaires stratégiques, en l'occurrence la base aérienne de Luxeuil.

existante pour ses propres élèves. Les communes de La Rochelle et Molay financèrent seules la reconstruction, mais, pour des raisons économiques, elles décidèrent, in fine, de bâtir, respectivement en 1896 et 1897, leurs propres écoles. C'est ainsi que fut réalisé le bâtiment qui abrita l'école communale (au rez-de-chaussée), la mairie (à l'étage juste au-dessus de l'école) mais également le logement de l'instituteur.rice (cuisine au rdc, salle de bain sur le palier, chambre à gauche à l'étage en face de la mairie). Ce bâtiment sera rénové en 2003 suite à la fermeture de l'école. La mairie redescendra alors au rez-de-chaussée et le reste du bâtiment sera transformé en logement locatif.



L'école et la mairie de Molay en 1897 et en 2004.

4.1.9- Les moyens de transports

Autrefois, les gens se déplaçaient essentiellement à pied et parcouraient des distances quotidiennes de plusieurs kilomètres. C'était par exemple le cas de mon arrière-grand-mère Aurélie qui se rendait quotidiennement (presque deux kilomètres aller-retour et 65 m de dénivelée) à toutes les messes à Laître, y compris aux plus matinales en semaine ! Mon oncle François m'a raconté qu'elle y allait encore dans les années 50 alors qu'elle était très voutée et se déplaçait avec difficultés, mais la motivation divine était plus forte que tout ! Sinon, les familles les plus aisées possédaient une calèche tirée par un cheval, c'était le cas de mes arrière-grands-parents et grands-parents de Molay, par exemple pour se rendre à Noroy-les-Jussey le village d'origine de ma grand-mère Estelle. Je pense que l'usage de la calèche s'est arrêté dans les années 1950, j'ai le vague souvenir d'avoir vu ce véhicule dans la grange de notre tante Eugénie (dans la maison qu'avaient occupé mes arrière-grands-parents Hippolyte et Aurélie durant leur « retraite »).

En 1910, un tramway (on disait le tram ou le tacot) fut mis en service entre Molay et Vesoul (3 allers-retours par jour, en plus de 2h30 l'aller simple !), il desservait tous les villages sur sa route et fut arrêté en 1937, puis démantelé. Avant la fin des travaux associés au remembrement des terres agricoles (autour de 1975), on voyait encore très bien la « ligne du tram » surélevée, débarrassée de ses rails et traverses où subsistait le ballast issu de crassiers sidérurgiques (de gros cailloux noirs, brillants et coupants) qui longeait les deux bâtiments de la gare terminus de Molay et filait vers Morey. Les cailloux du ballast étaient impressionnants, ressemblant à de l'obsidienne, cette roche volcanique que l'on ne trouvait pas dans notre région. Ils auraient été issus des fonderies de Farincourt, village éloignée d'une dizaine de kilomètres au sud de Molay et dont l'activité sidérurgique (avec un haut-fourneau), démarrée au 17ème siècle, avait entamé son déclin à la fin du 19ème, comme un peu partout en Haute-Saône, pour fermer définitivement en 1980. Ce chemin n'allait pas en réalité jusqu'au village de Morey, puisqu'il bifurquait vers la gauche bien avant l'entrée pour se diriger vers la gare située en bordure de la départementale n°1 (longue ligne droite de Cintrey à Morey). Ce chemin désaffecté, qu'on appelait, à Molay, la « Voie de Morey », devait sans doute ce dernier nom au fait qu'il permettait d'aller jusqu'à Morey mais il rejoignait en fait le « chemin des vignes » dont je reparlerai plus loin, et qui arrivait derrière le Monastère. Peu après le départ de la gare de Molay, il croisait le « chemin de la Roche », à ce croisement, se trouvait un calvaire de 1717 qui a été déplacé, vers 1975 au moment du remembrement, dans le village sur la petite place devant l'alambic.

Carte postale de l'inauguration du Tram le 21 septembre 1910.

Photo prise par moi-même le 11 mars 1978.

« Pépère André », qui n'avait pas le permis de conduire, comme mes trois autres grands-parents, possédait une moto de la marque « La Française Diamant » (marque disparue en 1956) et qui a fini par rendre l'âme. Dans les années 50, notamment pour ses enfants qui grandissaient, il avait acheté une 125 cm^3, que Papa a utilisée lorsqu'il était jeune. Il est notamment allé avec Maman à Lavigney après leur mariage pour rendre visite à ses parents. François, que j'ai interrogé en février 2020, avait le souvenir d'être allé avec Papa acheter une vache à Pressigny avec cette moto. Lorsqu'elle a rendu l'âme, André avait acheté une 100 cm^3, chez Victor Vautheny à Cintrey, toujours « La Française Diamant » (voir photo ci-dessous) que François a utilisée jeune. Je me souviens qu'il restait sa carcasse poussiéreuse dans la grange de mon grand-père à la fin des années 60. Plus tard, dans les années 70, Pépère André avait acheté un vélomoteur (« mobylette » Motobécane) de 49,9 cm3 pour son propre usage, ci-dessous une photo où il m'avait mis sur la selle ! Elle lui servait notamment pour aller chez le médecin à Combeaufontaine. Il arrêta de rouler avec vers ses 70 ans. Quelques années plus tard, c'est Régis, amateur de mécanique et de moteurs à explosion, qui la remit en service pour son propre usage !

Moto 125 cm^3 La Française Diamant (années 50), « Pépère André » et moi sur la Mobylette 50 cm^3 en 1961, version couleur de la photo de la Mobylette bleue.

En 1959, un peu après le mariage de mes parents, André fit l'acquisition d'une 2 CV Citroën, destinée à ses deux fils en âge de conduire. C'est dans ces années que les voitures à essence se généralisèrent contribuant encore à affaiblir les transports en commun ferrés.

Pour se déplacer, à cette époque on n'avait pas de GPS ! On utilisait des cartes routières Michelin (au 1/200 000ème soit 1 cm pour 2 km) à déplier (vu leurs grandes dimensions une fois dépliées, 2 fois 10 plis de 11 par 25 cm, leur pliage et dépliage représentait un exercice particulièrement complexe qu'il ne fallait pas faire en roulant si on était seul !). Celle des alentours de Molay était la n°66. Ces cartes étaient de vraies œuvres d'art avec une lisibilité exceptionnelle eu égard à la quantité d'informations présentes. Je pense qu'aucun autre éditeur de cartes n'a jamais surpassé Michelin. Hélas pour l'entreprise mais aussi pour les automobilistes, elle n'a pas réussi à s'imposer lors de l'arrivée des GPS, elle aurait, sans nul doute, su faire mieux que Tom-Tom ! Si aujourd'hui, nous roulons guidés par nos GPS, il y a toujours des cartes routières dans notre voiture. Est-ce par nostalgie ou par prudence ? !

Carte Michelin 66 (diagonale Dijon-Mulhouse) couvrant sensiblement le nord de la Franche-Comté.

4.1.10- Les annonces publiques : en complément de l'affichage public, un appariteur traversait le village et s'arrêtait à quelques endroits stratégiques pour lire l'annonce. Lorsque j'étais enfant, c'est Albert Laboissière qui avait cette responsabilité d'« appariteur municipal » (appellation officielle de cette fonction modestement rémunérée). Je me souviens qu'il effectuait des roulements de tambour (porté en bandoulière) pour attirer l'attention, puis criait « Avis ! » (Prononcer : « avisse ! »), sous-entendu « Avis à la population ! », avant de lire le texte de l'annonce. Je ne sais pas en quelle année cette pratique a disparu à Molay, je pense avant 1970. En tout cas, à Lavigney, elle a persisté au moins jusque dans les années 1980, comme en témoigne la photo de Jean Munier, dit Jeannot, prise par mon cousin Etienne Paulin dans la rue du Chanois, juste en face de la maison Paulin. On voit d'ailleurs, derrière ses pieds, les glacis, caniveaux pavés, jolis héritages du passé de Lavigney.

Ici la fonction d'annonceur public existait encore à Lavigney en 1981 (photo prise par mon cousin Etienne).

4.1.11- Les droits des femmes

N'étant pas anthropologue, je ne me risquerai pas à parler des origines profondes des inégalités femmes-hommes, mais je pense que depuis quelques siècles, la religion catholique y a largement œuvré. Dans cette religion, qui imprégnait profondément la culture de ma famille, il était impensable qu'une femme puisse devenir prêtre ou plus haut dans la hiérarchie (évêque, archevêque ou Pape !). Tout juste pouvaient-elles être religieuses et, de préférence, se taire ! De façon plus anodine, j'ai entendu dire qu'avant ma naissance, les femmes n'avaient pas le droit d'accéder au Cœur des églises (la zone située près de l'autel, autrefois entourée de barrières), ce qui en dit long sur l'impureté qui leur était associée. Chez les Protestants, branche dissidente des catholiques, qui a conduit aux sanglantes guerres de religion que l'histoire nous a enseignées, il y avait une beaucoup plus grande égalité qui a sans doute conduit à une culture moins psychologiquement perturbée… Désormais, aujourd'hui, avec la pénurie de prêtres, de très nombreuses femmes leur suppléent comme ma tante Bernadette qui, après avoir longtemps donné des cours de catéchisme, officie désormais pour les obsèques religieuses lorsqu'il n'y a pas de curé. L'église s'est adaptée par la force des choses mais ne semble pas encore prête à accorder le mariage à ses prêtres ! J'ai moi-

même été élevé dans cette culture religieuse, qui m'a fortement marqué et sans doute amené à m'en démarquer par ses contradictions, et j'y reviendrai au chapitre 8.

Côté laïque, en France, alors que les hommes avaient obtenu le droit de vote « universel » en 1848, les femmes avaient dû attendre 1944 et 1945 pour l'exercer pour la première fois. En Nouvelle-Zélande, pays aux antipodes de la France (finalement pas seulement sur le plan géographique !), ce droit avait été obtenu en 1893… Une cinquantaine de nations l'avaient déjà accordé aux femmes avant la France, pour le pays qui se prétend à l'origine des Droits de l'Homme, cela fait un peu désordre… mais il y a bien d'autres domaines dans lesquels la France donne des leçons au reste du Monde alors qu'elle est loin d'être exemplaire ! Le vote des femmes avait donné lieu à de rudes débats à l'Assemblée Nationale (cela vaut la peine d'en relire quelques extraits). Même à gauche, des parlementaires, normalement progressistes, y étaient opposés craignant que les femmes, soi-disant plus influençables par le clergé, votent à droite (les conservateurs et l'église ont longtemps été de connivence) ! Dans ma famille, on était catholiques croyants et pratiquants et de droite par tradition. Seule une branche est entrée dans la catégorie des catholiques de gauche, mettant d'ailleurs plus en concordance les valeurs de gauche et du christianisme. Mais la réalité était plus complexe, en effet, la gauche était à l'époque largement assimilée au communisme. Outre les exactions et dérives des régimes communistes, ils avaient procédé à un laminage culturel anti-religion, notamment chrétienne. C'est ainsi que dans l'un des cahiers d'éducation religieuse de Papa, sur lequel je ne suis hélas pas arrivé à remettre la main pour le citer avec exactitude, un paragraphe était consacré aux ennemis des catholiques, et étaient rangés dans le même « sac », les communistes et les Protestants (oui, c'est assez incroyable !).

Ce n'est qu'en 1965 que les femmes obtinrent, par la loi, leur indépendance financière. Jusque-là, elles devaient avoir l'autorisation de leur mari (ou de leur tuteur légal le cas échéant) pour ouvrir un compte bancaire en leur nom, utiliser un chéquier et même signer un contrat de travail. On comprend que dans ce monde si réactionnaire, les « Évènements de mai 1968 » aient pu survenir et qu'ils aient précipité la chute de De Gaulle et de son conservatisme. Au sujet de mai 68, je n'ai aucun souvenir, rien vu ni entendu à Molay. Je ne crois pas que notre institutrice ait fait grève.

Malgré ce sombre tableau, je n'ai jamais remarqué ni ressenti le moindre mépris des hommes pour les femmes hormis le fait qu'elles avaient clairement une place domestique héritée du passé (on l'a vu précédemment à travers les formations post-certificat d'études destinées aux femmes) et qu'elles n'avaient aucune reconnaissance professionnelle, notamment en ce qui concerne les cotisations retraite. Mais elles avaient clairement leur mot à dire dans toutes les prises de décision et étaient loin d'être effacées. En tout cas, c'était ainsi dans mon milieu rural. Parfois elles ont assumé seule l'autonomie familiale, comme la maman d'Alphonse Fyot, dont je parlerai plus loin, qui a élevé seule ses 5 enfants, son mari Paul (lui-même fils du chef de gare) étant décédé suite à un coup de pied de cheval. Elle tenait une épicerie, dite de la veuve Fyot, dans la grande rue.

4.1.12- Les habitants de Molay dans les années 60-70

La plupart des familles avaient une activité tournée vers l'agriculture et étaient originaires du village depuis de plusieurs générations. C'était le cas des Multon. Les Aillet, issus au 16ème siècle, d'une famille de notables, étaient tombés dans une relative pauvreté. Ils vivaient dans le Moulin d'en Bas dont j'ai parlé précédemment et avaient une petite exploitation agricole aux pratiques dépassées par le modernisme galopant. Mon copain et conscrit Philippe, enfant unique, en a été le dernier représentant. Il est décédé en 2013 tragiquement sans enfant. Dans le même « quartier », il y avait une famille avec une fille handicapée mentale. À l'époque, on se souciait peu de l'intégration des handicapés. C'est notre institutrice qui, ayant appris son existence en 1969, alors qu'elle avait 14 ans, avait sollicité ses parents pour qu'elle soit scolarisée puis s'était démenée pour elle. Hélas, elle restait relativement à l'écart des autres enfants.

En descendant vers le sud, on arrivait au « château de Jacques de Molay » où vivaient les trois générations de la famille Thiébaudot, Serge qui était maçon, sa mère, sa femme Marie-Rose, femme au foyer et Joël leur fils unique (voir page 55 la photo de famille que j'avais prise en juillet 1978), cuisinier, également dernier représentant

vivant. Les Thiébaudot ont toujours élevé des moutons et avaient donc besoin de foin pour l'hiver. C'est nous, les Multon, qui équipés de machines, nous chargions de faire les foins et de les rentrer pour eux.

Ensuite, dans le bâtiment de l'école/mairie, vivait le couple Marie-Thérèse et Noël Jolliot, l'institutrice et le garagiste (associé à son frère) du garage Citroën Jolliot de Cintrey. Plus tard, ils déménagèrent à Cintrey après avoir hésité à réhabiliter le Moulin d'en Haut, magnifique bâtisse en dolomie (voir section 4.2.1). Finalement ce moulin a été rénové et occupé au début des années 2000 par Fabrice Garnier de Cintrey et Nathalie Multon de Lavigney des copains de mon petit frère Marc.

En descendant vers la place du village, il y avait le café, seul commerce encore en activité dans les années 60-70, dont je reparlerai plus loin, tenu par Georges et Juliette Vitrac (voir photo page suivante). Ils étaient également famille d'accueil de deux enfants de l'assistance Publique Jacques et Marcel dit Mimi, qui avaient nos âges et faisaient partie de la fine équipe du village. En face, la grande maison juste à côté de l'ancienne fontaine (aujourd'hui avec un calvaire) était occupée par leur fille Mireille et qui avait eu deux filles, je crois au début des années 70.

En montant vers l'est, dans la rue du Cornot, il y avait, à gauche, Georgette Aillet (célibataire) puis la maison du couple Pierre et Marguerite May occupée également par le beau-frère Louis Milfert, des agriculteurs qui vivaient encore à l'ancienne et qui m'ont permis de réaliser quelques belles images (j'en parle plus loin). Voir, page suivante, la photo des paisibles retraités du haut du village que j'avais prise mi-juillet 1978 en fin d'après-midi. Ensuite, il y avait Bastian le « Polonais » (Sébastian Kowalczyk), marié à Rosa. Il était âgé et avait dû être autrefois ébéniste ou peut-être charron car je me souviens qu'on lui confiait certaines réparations de machines en bois. C'est lui qui avait confectionné notre luge avec laquelle nous avons dévalé les pentes enneigées de Molay jusqu'à la fin des années 60, ensuite, faute d'entretien et de réparations, elle a été remplacée par une autre qui se trouve toujours dans la grange de la maison familiale. Puis, dans la dernière maison à gauche, habitait la famille Courcier sur laquelle je reviendrai car je m'y suis rendu dans ma petite enfance. Robert était, entre autres, réparateur de postes de radio et télévisions. La maison suivante, qui existe aujourd'hui après le chemin qui monte à Laître, n'a été construite qu'à la fin des années 70 par la famille Drouhot.

En redescendant la rue du Cornot, on trouve la maison de Pierre (Pierrot) et Madeleine Carteret dont Béatrice, ma conscrite, était la dernière enfant d'une fratrie de trois filles et un garçon. Puis venait celle de Germaine Aubry (1908-1997, voir son portrait page suivante), le bureau de Poste et de Téléphone public, et un beau linteau de cheminée daté de 1626 (je l'avais photographié). Ensuite, celle de la famille de cultivateurs d'Alphonse Fyot qui, avec Suzanne, avaient eu trois filles. Une fois en retraite, Alphonse venait chercher son lait dans notre salle de traite, à l'opposé du village, ce qui lui permettait de faire des rencontres, c'était quelqu'un de très avenant avec lequel j'avais plaisir à parler et qui m'a raconté quelques anecdotes sur mes arrière-grands-parents. En continuant, il y avait une succession de jardins (et de ruines d'anciennes maisons, nombreuses à Molay) puis on revenait au bistrot.

Ensuite, en descendant la grande rue (maisons à gauche et Rigotte à droite), il y avait une jolie maison aujourd'hui en ruines qui avait été occupée par la famille Courcier au début du 20ème siècle, à l'époque où le père était chef de gare du Tram. Puis la maison verte du « père Urben » (Ernest de son prénom), fromager à Preigney, originaire de Jegenstorf en Suisse alémanique qui écoutait des tyroliennes (voir page 7 la note de bas de page [6]) très fort ! Lorsqu'il est décédé (fin années 60), ses héritiers ont vidé toute la maison et mis au dépotoir tout ce qui s'y trouvait. Ce fut pour les enfants de mon âge, l'occasion de récupérer des trésors pour notre cabane du moment située à la Montagnotte (j'y reviendrai), notamment une buse empaillée ! La maison fut ensuite occupée par Edwige et Maurice Chamarandes, deux retraités venus respectivement de Suisse alémanique et de Haute-Marne. Le « père Cham' », comme l'appelait mon cousin Patrick, qui en était très proche, était le grand ami de Marcel Fyot, frère d'Alphonse et retraité, qui habitait tout près de l'autre côté de la Rigotte. Après se trouvait une maison inhabitée appartenant à la famille Carteret (repère 5 de la photo aérienne page 10) que nous avions occupée durant les travaux de réfection de notre maison en 1969. Elle a été rénovée vers 1977 pour que Pierre et Madeleine Carteret y passent

leur retraite. Aujourd'hui, c'est la famille Morat (venue de la région de Toulon) qui l'a rachetée. La maison mitoyenne suivante (repère 4) était celle de mes oncle et tante, François et Anne-Marie, et de mes cousin.es. Puis venait celle de la famille Bouquain, un couple âgé auquel nous allions souhaiter la bonne année tous les ans et qui nous donnaient de délicieuses nonnettes ! Puis, dans les années 70, elle a été occupée par Daniel Aignelot, sa femme Brigitte et leurs enfants. La maison suivante était en ruine et servait d'abri pour animaux d'élevage de la famille Carteret. Enfin, avant d'arriver au pont, se trouvait la maison de la famille Paul, aujourd'hui démolie, dont les filles Jeannine et Jocelyne se rendaient fréquemment chez nous et sont restées amies de la famille.

Portrait de Germaine Aubry jeune. Le 16 juillet 1978, mes photos de la famille Thiébaudot au complet (à gauche) et (à droite) quelques habitants du haut de Molay : Juliette Vitrac (derrière), Alphonse Fyot, Georges Vitrac et Marguerite May.

Après le pont, rue de la gare, la première maison encore en état (la précédente dont il n'existe désormais plus rien était en ruines) était habitée par Joséphine Catel, la grand-mère de Claude et Michel Rich, deux enfants de nos âges habitant Essert (à côté de Belfort, donc des citadins) qui venaient en vacances tous les étés. Ils jouaient beaucoup avec nous et nous dévergondaient ! En 1980, suite au décès de la grand-mère, la maison fut achetée par Renée et Paul Lefevre (originaires de la région de Lille) puis encore plus tard par Elke Doerries (Allemande de Lörrach dans le Bade-Wurtemberg).

De l'autre côté de la rue, l'ensemble des bâtiments, dont une grande partie est en ruines et dont la partie sud a été louée, jusqu'en 2023, par la famille Morat, appartenait à la famille Albert et Marie Laboissière et leurs quatre enfants, dont le dernier Guy était le plus proche en âge de Régis et moi. Albert était une figure du village par sa verve et il était aussi expansif que la (toute petite) Marie était réservée ! Son exploitation agricole était, comme pas mal d'autres, restée au stade des années 50.

Vues de Molay prises d'avion en 1976 : vue générale depuis notre hangar et la maison Laboissière jusqu'au Moulin d'en Haut et vue de notre maison (façade blanche plein sud) et de son voisnage.

En revenant vers le pont de la Route Départementale n°17 et en prenant la direction de Charmes St-Valbert, il y avait la maison de la famille Robert Aignelot, dont le fils Daniel reprit ensuite la ferme. Puis venait, après un « trou » (repère 8 où il y avait un petit jardin), un ensemble de bâtiments inoccupés appartenant à la famille Doussot. En continuant plus haut, on arrivait à la Croix de la famille Multon et c'était la sortie du village en direction de

Charmes St Valbert. En faisant demi-tour, la première maison était celle de la famille Lucien (Lulu) et Gisèle Doussot et leurs quatre enfants, dont Pascal, le « petit dernier », était le plus âgé de la « bande » des enfants de mon âge. Ensuite, venait la maison de Georges Aignelot (aujourd'hui occupée par son neveu Daniel et Brigitte). Enfin, avant d'arriver sur le pont, la dernière maison avait été celle de Charles et Alice Doussot les parents de Lulu et nos voisins.

En tournant à gauche et en prenant la Petite Rue (rive droite de la Rigotte) aujourd'hui rue Charles Multon, se trouvait notre maison (repère 1), puis celle de mon grand-père (repère 2) et celle de notre tante Eugénie (repère 3). Venait ensuite le très long ensemble de bâtiments de la famille Georges et Solange Boudot et leurs trois filles Marie-France, Renée et Agnès (aujourd'hui, c'est l'artiste Paul Été qui l'a transformée en un quasi-musée !). La maison suivante était celle de Marcel Fyot et Bronia, sa femme d'origine polonaise, qui avaient perdu leur fils unique par noyade dans le Doubs à Besançon où ils résidaient quelques années plus tôt. Cette maison, qui avait été l'épicerie de la « veuve Fyot » comme on peut le voir sur certaines cartes postales, est désormais la résidence secondaire de Chantal (fille ainée d'Alphonse) et Emilio son mari. En continuant vers le haut du village, on arrivait à la rue de la Montagnotte, qui a aujourd'hui retrouvé son nom d'autrefois, la rue des Goujons. De l'autre côté, toujours dans la Petite Rue, se trouvait la maison d'Hélène Carteret (la maman de Pierrot), une dame très gentille. Plusieurs années après son décès, sa maison a été démolie après que son fils Jean, le frère de Pierrot, qui avait été commerçant en région parisienne ait décidé de revenir à Molay avec sa femme Denise Aillet pour leurs vieux jours, aient fait construire une nouvelle maison juste derrière celle d'Hélène. Pour les grandes occasions, elle portait encore, en écharpe, une fourrure de renard (avec ta tête) qui m'impressionnait (voir photo) mais qui fut très à la mode dans les années 30. La maison suivante était inoccupée mais venait celle de la famille François et Germaine Carteret et leurs trois filles d'une dizaine d'années plus âgées que nous (eh oui, il y avait beaucoup de filles à Molay !). Enfin, la dernière maison bordant le ruisseau, qui portait encore l'inscription presque effacée de « Café », avait été occupée par Jean-Baptiste et Marie Millet, peut-être jusque vers 1920.

Années 30 : Hélène Carteret et son renard !

Dans la rue de la Montagnotte, il y avait deux familles, les Jacquemard (demi-frère de Serge Thiébaudot) et les Cuchetet.

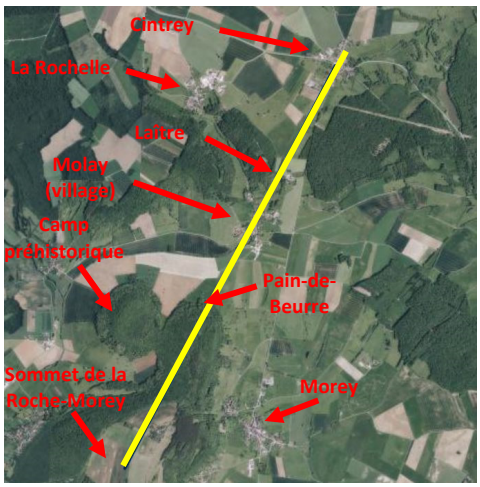
Il me reste à préciser que les gens, comme un peu partout dans les campagnes françaises, accolaient un article aux prénoms ou noms de famille : l'Albert, l'Henriette, voire l'Aignelot, si on était moins familier ou plus distant ! Bien sûr, tout cela avec un accent lent comtois et bien marqué, tel que je l'ai décrit au chapitre 1.

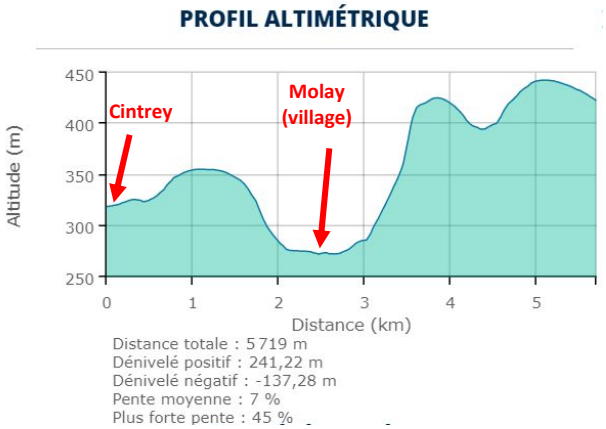
4.2- La nature à Molay, le minéral et le vivant et ma sensibilisation à l'écologie

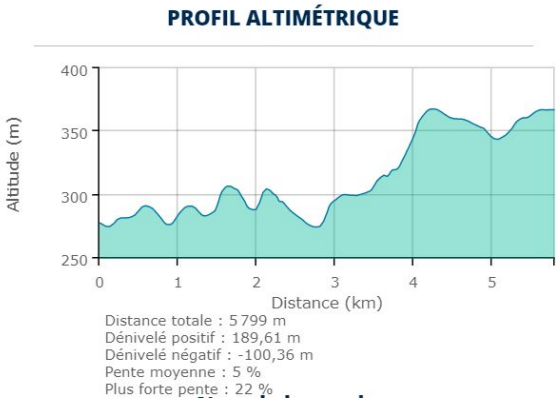
4.2.1- Paysages et un peu de géologie

Vues de Molay et Laître depuis le Pain-de-Beurre en hiver : en 1962 par Michel Multon et en 1979 par moi (après le remembrement, la tache sombre du marécage, à la croisée des chemins, avait disparu).

Le relief de Molay est très tourmenté comme en témoignent les deux profils altimétriques, ci-dessous, réalisés sur le site Geoportail de l'IGN (Institut Géographique National), le village étant au fond d'une cuvette.

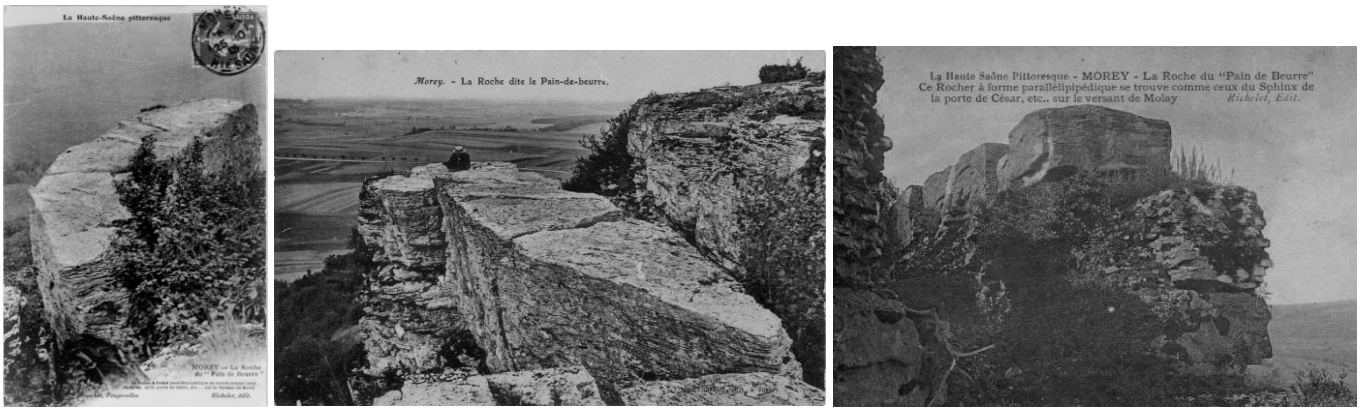






Profils altimétriques sur le territoire de Molay (établis à partir de la ligne continue sur chaque photo aérienne du 7 mai 2020).

Les paysages de Molay m'ont toujours fasciné et je les ai pris en photo un nombre incalculable de fois, notamment depuis le Pain-de-Beurre, cet énorme ensemble de blocs calcaires détaché de la falaise principale et aujourd'hui partiellement cachés par les arbres de la forêt située en contrebas. Ce lieu, proche du camp préhistorique néolithique (également appelé « Camp Romain » par les habitants, j'en reparle au chapitre 7), avait donné lieu à toutes sortes d'appellations. Ainsi, on y trouvait la Porte (voire les Gorges) de César (l'étroit passage entre les blocs et la falaise par lequel on pouvait accéder en venant du pied de la Roche, sachant que l'on peut aussi accéder, à moindre effort, en venant par un sentier depuis le plateau) et le Sphinx, à cause du profil du rocher à l'extrémité nord, comme l'indiquent les cartes postales ci-dessous.



Cartes postales du Pain-de-Beurre (début du 20ème s.) sur la commune de Molay (et non Morey comme indiqué !).

Au pied du Pain-de-Beurre (appelé, à mon avis, à tort Pierre-qui-Vire depuis que le photographe P. Châtelet (de Preigney) avait ainsi légendé ses cartes postales dans les années 30), on trouve un important champ d'éboulis avant d'arriver dans une zone plus plate où se trouve, ce que je pense être la « vraie » Pierre-qui-Vire, très probablement un dolmen préhistorique (des fragments de poteries très anciennes ont été trouvés en dessous lors

de fouilles). Le 27 décembre 1992, nos filles Lucile, Angéline et leurs grands-parents, Pépé Charlot et Mémée Geneviève (la photographe), avaient fait une petite excursion à la Roche, en grimpant via la partie la plus abrupte, ce qui leur avait permis de voir le fameux mégalithe (cette grosse pierre ovale de 3 à 4 m et d'environ 1 m d'épaisseur) puis de passer par la « Porte de César » pour grimper sur le Pain-de-Beurre (voir les photos suivantes). A droite de la table mégalithique, au sol, on voit d'ailleurs une fougère scolopendre dont je parle dans la sous-section suivante (§4.2.2) et dont nous avons transplanté un exemplaire à Rennes qui s'y plait depuis plus de 20 ans !

27 déc. 1992, promenade de Lucile et Angéline à La Roche de Molay avec Pépé Charlot et Mémée Geneviève (la photographe) : sur la Pierre-qui-Vire, sous la Porte de César et sur le Pain-de-Beurre surplombant Molay dans la brume.

Molay est situé dans un bassin de la période du Rhétien (faisant partie du Trias supérieur, voir ci-dessous), vers - 205 millions d'années, avec de nombreux fossiles, souvent très beaux et bien conservés. Ainsi, aux alentours du village, on trouvait des ammonites, des rostres de bélemnites (sortes de calamars), des Gryphées arquées… (voir photos page suivante). J'avais même trouvé, dans un champ au-dessus du Bois de Gallié, une belle étoile de mer à cinq branches. Cette période géologique se situe juste avant la frontière Trias-Jurassique, correspondant à l'une des 5 ou 6 extinctions de masse que notre planète a connues depuis l'origine de la vie. On se trouve également environ 50 millions d'années après la plus grande extinction du vivant que la terre ait connue, appelée extinction Permien-Trias, délimitant le début de l'ère secondaire et à l'occasion de laquelle 95% des espèces marines et 70% des vertébrés terrestres ont disparu à cause d'éruptions volcaniques massives. Celles-ci, les « Trappes de Sibérie », ont elles-mêmes probablement été causées par la chute d'une grosse météorite dont les traces n'ont pas été identifiées avec certitude. La frise ci-dessous montre les principales périodes géologiques de l'ère secondaire (Mésozoïque) qui commence après cette extinction et qui se termine avec une autre très grande extinction de masse, celle de la fin du Crétacé, il y a 66 millions d'années, célèbre pour avoir provoqué, entre bien d'autres, l'extinction des dinosaures. Cette fois, on a retrouvé le cratère (de Chicxulub au Mexique), qui constitue la trace fossile de la chute d'une météorite de 10 km de diamètre, et qui est à l'origine de cette catastrophe. Actuellement, le dérèglement climatique, ainsi que d'autres activités humaines, pourraient constituer la prochaine grande catastrophe pour la vie sur terre et, d'abord, pour l'humanité (pour qualifier cette ère géologique on parle cette fois d'Anthropocène). En effet, contrairement à ce que l'on entend souvent ce n'est pas la planète qu'il s'agit de sauver, elle s'est remise de bien d'autres cataclysmes, mais l'humanité elle-même…

Chronologie de l'ère secondaire (source : https://www.zoom-nature.fr/) et situation du Rhétien (-201 Ma) correspondant à la cuvette de Molay, les zones plus élevées s'étendant sur le jurassique inférieur.

La partie du territoire de la commune, située plus en hauteur, est occupée par des couches géologiques du Jurassique inférieur (un peu plus récent que le précédent). À cette époque, compte tenu de la dérive des continents, aux alentours de - 200 millions d'années, cette région se trouvait sous des eaux tropicales avec parfois des récifs coralliens, comme à la Roche-Morey ou à Lavigney. Dans ces derniers lieux, on trouve de grandes quantités de fossiles de type crinoïdes (encrines qu'on appelait des étoiles lorsqu'elles étaient séparées de leur empilement, voir photos plus bas), piquants et fragments de carapace d'oursins (exceptionnellement une carapace complète sans les piquants), des térébratules et autres rhynchonelles, des petits brachiopodes, généralement de guère plus d'un

centimètre (voir photos ci-dessous). Au nord du massif calcaire de la Roche-Morey, côté Molay (altitude 420 m), au pied du Pain-de-Beurre (le gros bloc qui permet d'avoir un magnifique point de vue sur Molay), on trouvait du bois fossile (voir section 12.3 consacrée à ma passion des « cailloux » divers !). Si je n'ai jamais trouvé de fossiles de dinosaures terrestres, bien qu'ils commençaient à émerger au Trias, c'est sans doute parce que toute la région était immergée durant cette ère. Ce n'est que progressivement, sous les effets de la tectonique des plaques, qu'elle retrouva une position émergée. Quand on se promène autour de la Roche, côté Molay, malgré le boisement, on remarque des falaises grignotées par l'érosion marine. Ci-dessous quelques-uns des fossiles que j'ai trouvés :

Fossiles du Trias supérieur : gryphée archée et rostre de bélemnite et du jurassique inférieur : ammonite (8 cm).

Fossiles du jurassique inférieur (env. 190 Mannées, sur le massif de la Roche) : oursin et piquants, encrines[36], autres crinoïdes, térébratule et rhynchonelle.

Au nord-est de la commune en direction de La Rochelle et de Cintrey, on trouve des grès rhétiens (également du Trias supérieur), qu'on appelait « pierres de sable ». D'ailleurs, les sources qui alimentent en eau potable Molay sont filtrées par ces grès de couleur plutôt rosée, parfois tirant sur le jaune pâle. Ces pierres servaient à réaliser des meules abrasives et, pour nous enfants, à obtenir du sable en les écrasant !

Un peu plus près de La Rochelle, dans le bois du Poix, il y avait des traces de carrières d'une roche sédimentaire, la dolomie (contenant du calcium et du magnésium), à flanc de colline à la limite entre les communes de Molay et La Rochelle. Cette roche a notamment servi à la construction de l'église de Laître, du Moulin d'en Haut (et peut-être même de l'église de Charmes St-Valbert) et que j'ai « découverte » à l'occasion d'une promenade. Cette dolomie se présentait souvent sous forme de jolis schistes jaune pâle couverts de dendrites d'oxyde de manganèse (voir photo ci-dessous) et c'est en fouillant dans mon « Petit-guide » sur les roches et minéraux que j'appris de quelle roche il s'agissait. Son origine se situe dans la même période géologique (autour de - 200 Mannées) à une époque où il y avait une mer chaude.

Dolomie avec dendrites du bois du Poix.

Les gens de Molay utilisaient des pierres d'ornement pour les bordures de leurs massifs de fleurs : des « pierres trouées » en calcaire, que l'on trouvait en surface sur le versant nord de la Roche, aux environs de la Pierre-qui-Vire et des « miches de pain », de grosses concrétions de couleur ocre issues d'une bande traversant la commune sensiblement d'Est en Ouest. Ces dernières étaient mises au jour à chaque fois qu'un creusement était effectué dans cette bande, elles étaient assez fragiles et résistaient mal au gel, ce qui faisait qu'au bout de quelques

[36] Les encrines sont des invertébrés marins, de la famille des crinoïdes, ayant la forme d'empilements d'étoiles à 5 branches.

années, elles étaient en morceaux. Certaines contenaient même des fossiles, voir la photo précédente de cette magnifique ammonite pétrifiée avec une grande finesse, mais cassée lors de l'ouverture de la « miche ». Je l'avais trouvée au pied de la Roche à l'occasion d'un creusement de « trou d'eau » destiné aux vaches.

Devant la maison de Molay : notre jardinet bordé de pierres trouées de la Roche, puis de « miches de pain », dont un exemplaire est montré à droite.

4.2.2- Les plantes

Les alentours de Molay, très vallonnés, étaient difficiles à cultiver avec les machines modernes, ce qui a permis aux espaces, autrefois déboisés ou défrichés, de reprendre leurs droits après une période de culture, notamment de vigne, occupant une grande partie des nombreux coteaux. Lorsque j'étais enfant, il en subsistait quelques-unes sur les pentes de la Roche, aux « Versants des Vignes » (le long du bois à droite de la route de Charmes) et sur les pentes de Laître. Les vignobles avaient été largement décimés par l'épidémie de phylloxéra[37] qui gagna la Haute-Saône vers 1866 et provoqua, outre leur destruction à près de 80%, une émigration importante de population, notamment celle de Champlitte, bien documentée. Certaines communes, comme Lavigney, avaient accordé plus d'importance à la gestion forestière à long terme et étaient plus riches que celles qui n'avaient pas eu cette préoccupation. Quoi qu'il en soit, c'est sans doute largement la combinaison de l'exode rural et de l'intensification des pratiques agricoles qui a permis aux forêts de regagner du terrain.

Dans les années 60 et 70, il y avait encore beaucoup de buissons et autres friches, des zones humides (marécages), des prairies naturelles (non labourées depuis suffisamment longtemps pour que se soit développée une grande diversité botanique) destinées à l'élevage et des zones cultivées (labourées en hiver). Compte-tenu de la géologie, il y avait des nappes souterraines un peu partout associées à des sources et des « trous d'eau » creusés pour permettent aux animaux d'élevage de s'abreuver de façon autonome durant l'été. Ces trous créaient de petites zones humides supplémentaires avec souvent des roselières contribuant à enrichir les écosystèmes.

Pour sa richesse écologique, tout le secteur de la Roche-Morey, dont le territoire de Molay constitue la limite nord, est classé ZNIEFF (Zone naturelle d'intérêt écologique, faunistique et floristique) depuis les années 1980, mais il est encore loin d'avoir fait l'objet d'un recensement précis des nombreuses d'espèces vivantes (végétales et animales), de leur évolution et de leurs éventuelles menaces d'extinction.

Bien que j'aie régulièrement sollicité Papa pour tenter d'apprendre les noms des végétaux (arbres, fleurs et autres plantes), qu'il connaissait particulièrement bien, j'ai toujours eu du mal à les retenir. Plus tard, c'est muni de guides des arbres ou des fleurs que je tentai de me rattraper mais sans résultats probants…

Il y avait beaucoup d'arbres fruitiers plantés ou bouturés formant des vergers, aux abords du village mais aussi à l'extérieur, qui magnifiaient les paysages vallonnés en particulier au printemps lors de leur floraison. Certains étaient sauvages comme les merisiers (cerisiers sauvages) au bord des chemins…, les noisetiers qui fournissaient le bois de nos bâtons et de nos arcs et même de généreux noyers qui n'appartenaient a priori à personne. Dans les vergers de Molay, il y avait notamment des pommiers (avec des espèces anciennes délicieuses que je rêve toujours de retrouver), des poiriers, des cognassiers (donnant des coings), des pruniers avec de nombreuses variantes :

[37] Le phylloxéra est une maladie de la vigne associée à une variété de puceron ravageur des vignes. Elle fut la cause de la destruction d'une grande partie du vignoble français à la fin des années 1860 et est resté dans la mémoire collective des régions vigneronnes.

mirabelles, cocos jaunes, quetsches. Tous ces fruits étaient soigneusement récoltés conditionnés (en conserve ou en clayettes) et stockés pour l'hiver. On en faisait aussi des confitures et de l'eau de vie (mirabelle et prune).

De nombreux arbustes produisaient également des fleurs et des fruits (baies) dont la toxicité potentielle nous avait été enseignée à travers une prudence systématique. Comme pour les champignons inconnus, on ne devait pas manger les baies inconnues aussi éclatantes fussent leurs couleurs. Il y avait les prunelliers qui produisaient, au début de l'automne, des prunelles, le fusain d'Europe avec ses fameux « bonnets d'évêque », le genévrier avec ses aiguilles très fines et très piquantes et ses beaux fruits bleus, le sureau avec ses fruits violets, l'églantier et ses rouges cynorrhodons (appelés aussi gratte-cul) et bien d'autres baies qui faisaient le régal des oiseaux. Et puis, en forêt on recherchait, pour les décorations de Noël, du houx avec des baies rouges, sachant que la plupart des arbustes de houx ne possédaient pas de « boules rouges », comme nous les appelions.

Les forêts étaient surtout constituées de feuillus, parfois avec un peu de résineux, surtout des pins sylvestres et quelques sapins. On y trouvait des chênes, dont certains étaient centenaires, des hêtres, des charmes et des charmilles (à partir desquels on construisait des cabanes éphémères), des érables et des cornouillers sanguins qui prenaient de sublimes teintes rouges en automne, des sorbiers (ou alisiers), des tilleuls, des ormes (avant leur destruction par maladie dans les années 80), des acacias, qui, en juin, fournissaient des fleurs permettant de faire de délicieux beignets, des robiniers (faux acacias).

Vues d'automne sur la forêt de face nord de la Roche, le 12 octobre 2008 (jour du décès de Papa) et le 12 novembre 2018.

Les fleurs sauvages :

Les premières fleurs apparaissant à la fin de l'hiver étaient les perce-neige (nous en avons transplanté à Rennes). Il y avait aussi la ficaire, avec ses petites fleurs jaunes très brillantes ressemblant vaguement à des boutons d'or mais avec des pétales plus fins et bien détachés, qui rampaient dans les bois. Et puis les violettes au parfum si délicat (je me suis toujours demandé pourquoi les violettes qui poussent naturellement dans nos jardins avaient perdu presque totalement ce parfum). Au printemps, une explosion de couleurs naissait, dans les jardins, les talus et les prairies dans lesquelles les vaches n'avaient pas encore été lâchées car le sol était trop humide ou parce qu'on prévoyait d'y faire les foins en juin. Les plus courantes étaient les pâquerettes, les boutons d'or (renoncules) dont on prenait la fleur pour la présenter sous le menton des camarades et si la peau se reflétait ou pas dans la fleur (naturellement brillante), on en déduisait qu'il ou elle aimait le beurre ou pas ! Les marguerites qui permettaient d'orner de grands bouquets grâce à leur longue tige notamment pour la fête des mères, les marguerites ressemblent aux pâquerettes mais sont beaucoup plus grosses avec des tiges également bien plus longues (plusieurs dizaines de cm contre quelques cm), ce sont aussi ces fleurs dont on retirait les pétales un à un en disant « je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout » ! Il y avait aussi les Saint-Georges (nom vernaculaire[38] de la cardamine des prés, fleurs de printemps mauves envahissant les prés aux alentours de la St-Georges, 23 avril), des calthas des marais (gros boutons d'or dans les zones humides gorgées d'eau), des coucous (ou primevère officinale, dont le nom vulgaire était associé à la période du chant du Coucou, l'oiseau), jaunes fleurissant généreusement les talus au début du printemps.

[38] Vernaculaire est un adjectif employé pour qualifier un nom employé localement, plus simple que le nom scientifique.

Pâquerettes

Bouton d'or

Marguerites

Saint-Georges

Caltha des marais

Coucous

Et puis, aux alentours du 1er mai, nous allions (presque tous les ans) chercher du Muguet en famille dans les bois de la Roche à proximité du gros mégalithe au pied du Pain-de-Beurre. Pour nous, enfants, c'était un véritable évènement ! Son parfum, à la fois enivrant et délicat, est inoubliable. Aujourd'hui, lorsque je sens le parfum de brins de muguet d'autres provenances, je trouve qu'il n'égale pas celui de La Roche !

Au printemps, la dominante des couleurs des prairies était le jaune et le blanc ce qui rehaussait la verdure intense de l'environnement naturel. Le jaune est essentiellement le fruit de la prolifération des boutons d'or et le blanc par les fleurs en plateau des Carottes sauvages et de l'Achillée millefeuille, qui se ressemblent beaucoup et qui cohabitent. Pour ces dernières, la différence la plus flagrante réside dans leurs racines (la Carotte sauvage a une grosse racine ressemblant à une maigre carotte et elle en a l'odeur) et puis la fleur de Carotte sauvage se recroqueville pour former une espère de coque).

Vue des prés fleuris au printemps (le 13 avril 1979) dans la plaine au pied de la Roche (« En la Prêle ») et les fleurs, si ressemblantes, d'Achillée millefeuille (à gauche) et de Carotte sauvage (à droite).

Parmi les autres très nombreuses plantes à fleurs que l'on pouvait trouver à Molay, il y avait : la Centaurée scabieuse, le Bleuet des champs, le Coquelicot, ces deux dernières colorant les champs de céréales en bleu et rouge, avant l'arrivée des désherbants chimiques. Le Coquelicot donnait également une belle couleur aux bouquets de fleurs des champs, malheureusement, une fois cueilli, il fanait très rapidement. Le Géranium sanguin (jolies petites fleurs dont la couleur pouvait aller du bleu clair au mauve profond et qui jonchaient le sol au début du printemps et en été), la Campanule raiponce, l'Ancolie, la Vipérine (sur les terrains secs et calcaires, comme en haut du Pain-de-Beurre), le Trèfle blanc ou mauve dont on détachait les étamines pour sucer leur base très sucrée, le Trèfle jaune (anthyllide vulnéraire) que l'on trouve plutôt sur les prairies sèches, mais aussi des fleurs assez rares comme la Gentiane ciliée (à la Roche) d'un beau bleu profond tirant sur le violet, l'Orobanche pourpre, poussant directement sur les rocailles, la Germandrée petit-chêne (bouquets de petites fleurs rose clair tirant sur le bleu) sans parler du Chardon à fleurs bleu-violet (cardère sauvage) affectionné par les chardonnerets et autres papillons. Et en automne, les fameux « colchiques dans les prés » !

Centaurée

Bleuet

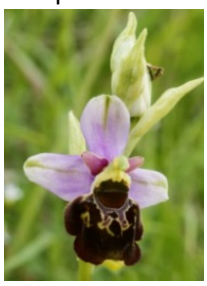
Coquelicot

Géranium sanguin

Gentiane ciliée

Chardon

En outre, de nombreuses orchidées poussent sur le massif de la Roche (23 espèces ont été recensées, je ne connais pas moi-même leurs noms et je n'en ai observé que quelques-unes). En voici six que j'ai choisies au hasard, juste pour leur beauté :


Ophrys Fuciflora

Ophrys Insectifera

Orchis Mascula

Orchis Militaris

Orchis Morio

Orchis Ustulata

J'aimais beaucoup rapporter des fleurs sauvages à la maison pour faire des bouquets, je les classais en trois catégories selon leur taille, des grands (tiges et fleurs aux alentours de 50 cm), en passant par les moyens (environ 20 à 30 cm) et jusqu'aux petits (10 cm ou moins). Ceux de grandes tailles, étaient composés de marguerites comme je l'ai dit, mais aussi de branches d'arbustes ou d'arbres en fleurs, comme les Prunelliers et les Églantiers au début du printemps, couverts de jolies petites fleurs blanches, de lilas, de chardons... Pour les moyens, il y avait les Boutons d'or, les Saint-Georges, les Coucous, les Coquelicots, la Moutarde des champs, les Bleuets, les Vipérines (un peu plus tard, fin du printemps et été) et, pourquoi pas, quelques fleurs de Pissenlits. Quant aux petits bouquets, ils étaient souvent composés de Violettes parfumées, de modestes Pâquerettes, de Coucous de petite taille, de fleurs de Trèfle. À la maison, il y avait suffisamment de vases pour recevoir ces différents bouquets, qui trouvaient leur place sur la table de cuisine ou de la salle à manger, voire dans la niche du buffet de la cuisine. Petit, je me souviens que Papa en rapportait parfois et je pense que c'est lui qui m'a transmis ce goût. Maman élaborait aussi des bouquets, mais plutôt avec des fleurs du jardin.

Outre, les magnifiques bouquets multicolores que l'on pouvait faire du printemps au début de l'automne, nombre de ces plantes à fleurs avaient des vertus médicinales souvent oubliées. Je me souviens de l'une d'elle. Alors que j'avais des verrues aux doigts (j'étais au collège), mon oncle Michel m'avait suggéré d'essayer la chélidoine. Il en poussait le long de la Rigotte, j'avais cassé des tiges et directement fait couler le liquide de couleur orangée qu'elles contenaient sur mes verrues qui avaient effectivement disparu ! Et puis, il y avait les plantes sauvages que l'on consommait au printemps comme les jeunes pissenlits associés à de la doucette (l'un des nombreux noms vernaculaires de la mâche) que l'on trouvait, pour les premiers, à peu près partout dans les prés et, pour la seconde, entre les rangs de nos vignes. Toutes les plantes à fleurs constituaient également un vaste réservoir à nourriture pour de nombreux insectes, généralement polinisateurs, et même pour des oiseaux.

Autres plantes caractéristiques

À la Roche, dans les sous-bois caillouteux et calcaires, on trouve de nombreuses espèces de fougères dont les fougères scolopendre (ou encore langue de bœuf ou de cerf, selon !) typiques de ce type de sol ainsi que des lauriers des bois (ou purgatifs) qui produisent des fruits (baies) noirs en abondance, ainsi que l'arum tacheté qui produit de belles grappes de fruits rouges au sol attirant l'attention dans cet environnement très vert. J'en ai ramené un exemplaire de chaque peu après notre installation à Rennes à la fin des années 90 et plus de 20 ans après, elles se portent toujours très bien, ce sont des plantes vivaces et, semble-t-il, très adaptables (je leur ai choisi des lieux peu ensoleillés afin qu'elles retrouvent le niveau de lumière des sous-bois) :

Fougère « Scolopendre langue de bœuf » et laurier des bois (dans leur lieu d'origine à la Roche de Molay et dans notre jardin à Rennes).

4.2.3- Les animaux sauvages

Les mammifères

Déjà, durant ma jeunesse, la biodiversité était fortement en déclin, largement sous la pression de l'occupation et de l'exploitation humaines des territoires mais aussi de la chasse et du braconnage. Les grands animaux, chassés et pourchassés depuis longtemps, étaient rares à nos yeux de non chasseurs. Le loup n'était plus présent que dans la mémoire collective (voir le livre d'Albert Demard, « Le chemin des loups » mentionnant le dernier loup tué en 1907) et il ne servait plus qu'à agrémenter les contes. À notre époque, il n'y avait jamais de gentils loups dans les histoires, mais, à vrai dire, tout cela relevait, pour nous, enfants, de la pure fiction !

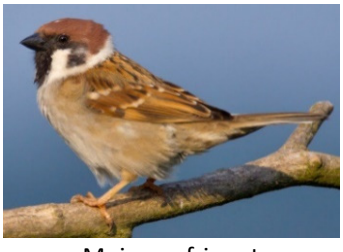
A Molay, les forêts étaient trop morcelées pour accueillir des cerfs, mais il y avait, sans doute moins nombreux qu'aujourd'hui, des chevreuils et des sangliers, des mustélidés (blaireaux, fouines, belettes, martres, putois), des lièvres et lapins de garennes, tous chassés (en qualité de gibiers comestibles ou de nuisibles…), donc très farouches et en petits nombres. Les renards, tout particulièrement accusés de propager la rage, étaient chassés intensément (empoisonnement, gazage dans les terriers, etc.) et stupidement (d'autres méthodes auraient été plus efficaces, en particulier la vaccination). D'ailleurs, leur vive intelligence fait qu'ils n'ont jamais été éradiqués et on sait aujourd'hui également que, lorsqu'ils sont en trop grand nombre, ils se régulent naturellement par manque de proies. Les renards se nourrissent d'ailleurs largement de campagnols et autres petits rongeurs dont la régulation est importante pour la préservation des cultures et détruire les renards s'est révélé une erreur majeure quant à la prolifération des petits rongeurs souterrains. Les chats sauvages (ou sylvestres) ont également fait l'objet d'une destruction systématique, accusés de détruire le petit gibier par les chasseurs, je ne sais pas s'il y en a encore actuellement. Les Lynx ne sont pas présents sur ce territoire, il faut aller plus au nord (Vosges) ou à l'Est (Jura) pour en rencontrer. Mis à part le renard, suffisamment intelligent pour avoir réussi à traverser toutes les tentatives d'élimination massive, tous les grands prédateurs carnivores ont été éliminés. Il faut avouer que les renards, putois et autres furets étaient de redoutables prédateurs dans les poulaillers qu'il ne fallait jamais oublier de fermer à la nuit tombée sous peine de carnage ! En outre, on rencontrait souvent de très beaux hérissons.

Quelques mustélidés : blaireau, fouine, martre, belette (bien ressemblants !).

Les oiseaux

Sans doute, les oiseaux représentaient-ils la plus grande richesse écologique en matière d'animaux vertébrés dans les années 1960-70. Ce n'est plus le cas en ce début de 21ème siècle, conséquence majoritairement due aux évolutions des pratiques agricoles. Il n'est pas nécessaire de se déplacer à l'autre bout de la planète pour voir de magnifiques oiseaux. C'est leur beauté qui m'a fasciné très tôt et m'a donné envie de savoir les reconnaître. Les faisans et perdrix étaient rares à cause de la chasse, dans les années 70, les chasseurs en étaient réduits à lâcher des faisans d'élevage à l'ouverture de la chasse…

Moineau domestique male



Moineau friquet

Accenteur mouchet

Pinson des arbres (male)

Les passereaux étaient très nombreux et il serait difficile de tous les citer. D'abord, le plus proche de nos habitations, contrairement au moineau friquet qui vit à distance des humains, le moineau domestique vit en bande et piaille abondamment. Il se nourrit très largement des graines de céréales cultivées. Les moineaux étaient particulièrement nombreux dans nos hangars agricoles qu'ils occupaient toute l'année, y trouvant à la fois de la nourriture et des conditions de vie sécurisées (des nids construits dans les charpentes métalliques à grande hauteur et à l'abri des chats). Très courants également, l'accenteur mouchet (à ne pas confondre avec le moineau) et le pinson des arbres, dont les couleurs du male deviennent plus intenses au printemps et le chant si caractéristique (un moyen mnémotechnique pour le reconnaître : « sème, sème, je gagnerai bien ma petite vie... » !).

Oiseaux sans doute les plus emblématiques, présents du printemps à la fin de l'été, les hirondelles avec deux espèces présentes dans la région, celles de cheminée (on dit maintenant « rustiques ») qui nichent à l'intérieur des bâtiments et celles de fenêtre qui construisent leurs nids à l'extérieur. Concernant les premières, mes préférées, il faut que les bâtiments soient accessibles lorsqu'elles reviennent de leur migration en avril, afin de pouvoir construire leur nid ou d'en réhabiliter un de l'année passée. La fermeture de plus en plus fréquente de bâtiments à usage de moins en moins agricole a sans doute conduit à la diminution de leur population et au renforcement de la présence de l'hirondelle de fenêtre, dont je ne suis sûr qu'elles étaient aussi nombreuses qu'aujourd'hui durant mon enfance. Ces dernières construisent leur nid généralement sous les avancées de toit et dans des endroits suffisamment abrités de la pluie. Les hirondelles, et surtout celles de cheminée, sont capables d'incroyables acrobaties en vol pour chasser des insectes, boire en effleurant un cours d'eau, etc. Mais ce qui m'a toujours beaucoup touché ce sont le gazouillis de celles de cheminée, que je trouve mélodieux, et qui font que je les reconnais immédiatement entre mille. Celles-ci sont également plus colorées, avec la gorge rouge grenat, le dos noir aux reflets bleutés avec une queue très effilée (voir photo), ce qui les différencie, outre leur chant très caractéristique, des hirondelles de fenêtre. À Rennes, durant l'été 2015, plusieurs hirondelles rustiques ont sillonné notre quartier. En l'absence de ligne électrique pour se poser, elles affectionnaient les gouttières des maisons et il est arrivé, à plusieurs reprises, que l'une d'elle me fasse le bonheur de venir chanter devant la fenêtre ouverte de mon bureau et se laisse prendre en photo. À Molay, l'arrivée des hirondelles, de retour d'Afrique, constituait un évènement important car elles annonçaient le printemps, même si, comme le dit l'adage, « une hirondelle ne fait pas le printemps », sous-entendu, il faut en attendre plusieurs pour être vraiment sûr que le froid ne va pas revenir. Les voir s'activer pour construire (ou rénover) leur nid, puis après la ponte et la couvaison, nourrir frénétiquement des petits avides d'insectes, était un plaisir. En août 2018 dans l'écurie à Molay, nos petits-enfants, Léanne, Théotime et Maxandre, avaient pu observer une jeune hirondelle dans son nid, enfant unique (fait rare me semble-t-il), quelques jours avant de prendre son envol, elle était énorme (voir photo ci-dessous à côté d'une autre prise en juin 1978, à quelques poutres près dans la même pièce, mais cette fois, on peut distinguer au moins 4 juvéniles). Si les oiseaux m'ont toujours passionné, l'hirondelle de cheminée a sans doute ma préférence pour toutes les raisons que j'ai évoquées (beauté, majestuosité du vol, chant particulièrement mélodieux et unique, symbolique des cycles naturels…).

Hirondelle rustique (ou de cheminée) en vol.

Au moins 4 juvéniles au nid (Molay, 24/6/1978).

Juvénile unique au nid (Molay, 21/08/2018).

Hirondelles de fenêtre (nids à l'extérieur).

Un autre évènement important : la préparation du départ des hirondelles, rassemblement par centaines sur les fils électriques. Ci-dessous, deux photos des alignements de centaines d'individus sur les lignes électriques de Molay. Peut-être décident-elles de façon concertée de leur stratégie migratoire, elles vont en effet devoir parcourir des milliers de kilomètres pour rejoindre l'Afrique ?

Molay le 2 sept. 2020 au petit matin : les hirondelles se groupent sur les lignes électriques en préparation de leur départ.

Parmi les autres passereaux, les bergeronnettes des ruisseaux, printanières et grises, avec leur longue queue et leur vol ondulé si reconnaissable, les diverses fauvettes et pouillots, les mésanges, bien sûr la charbonnière qui chante si bien le printemps, mais aussi beaucoup d'autres (bleue, à longue queue, huppée, noire, boréale, nonnette), le minuscule troglodyte au chant aussi aigu que puissant (inversement proportionnel à sa taille) et à la petite queue relevée, le rougequeue noir à la queue sans cesse oscillante, le traquet, les grimpereaux des bois et des jardins, qui descendent le long des arbres presque la tête en bas mais pas aussi bien que la sittelle torchepot au chant flûté unique et aisément reconnaissable, le bruant jaune, le verdier, le chardonneret élégant, la linotte mélodieuse, le serin cini, le bouvreuil, le roitelet et tellement d'autres également visibles au voisinage du village et aux chants reconnaissables entre mille. L'alouette des champs (et même l'alouette lulu bien que je ne l'aie jamais observée) était l'oiseau qu'on entendait à peu près partout dès qu'on se trouvait en plein champ, mais sans jamais le voir. En effet, l'alouette chante en volant et relativement haut au-dessus de nos têtes.

Bergeronnette des ruisseaux

Mésange charbonnière

Mésange huppée

Rougequeue noir

La Huppe fasciée avec son chant si caractéristique répétitif « houpoupoup houpoupoup… » était plus rare, j'ai réussi à en prendre une en photo une seule fois. Le martin pêcheur, éclair bleu vif, également difficile à observer et que l'on pouvait voir de temps à autre filer au-dessus de la Rigotte. Récemment (années 2000), j'ai pu constater, lors de mes rares venues à Molay, que des martins pêcheurs n'hésitaient plus à se poser en plein village, de mon point de vue l'explication est simple : il y a beaucoup de poissons et, peut-être surtout, un certain calme est revenu car on ne voit plus grand monde jouer le long du ruisseau ou, pire, dedans !

Pic vert

Martin-pêcheur

Huppe fasciée

Sittelle torchepot

Linotte mélodieuse

Alouette des champs

Chardonneret élégant

Verdier d'Europe

Dans les forêts, on entendait souvent les tambourinements et les « rire » des pics vert, épeiche, épeichette (et parait-il le pic noir que je n'ai jamais observé à Molay). Hormis le pic vert, avec son vol ondulant si caractéristiques, les voir était plus difficile !

On pouvait également observer des pies grièches (écorcheur et à tête rousse) aux comportements de petits-rapaces, et des vanneaux huppés arrivés, me semble-t-il, après le remembrement de 1975 et dans les années 80-90, lorsque beaucoup de prairies furent labourées. Les vanneaux huppés venaient en bandes sur les terres mises à nu par les labours pour manger les vers de terre et autres arthropodes[39].

J'étais tout particulièrement fasciné par les corvidés, oiseaux extrêmement intelligents, tels que la pie bavarde, la corneille noire (appelée à tort corbeau, reconnaissable à son bec entièrement noir), le geai des chênes qui dénonce le promeneur dès qu'il approche de la lisière de la forêt de son cri d'alarme disgracieux et caractéristique et qui perd parfois une sublime petite plume au bleu vif. Lorsque j'étais très jeune, j'avais appris que la pie et la corneille pouvaient s'apprivoiser et je rêvais d'avoir un nouveau compagnon. Mais approcher ces oiseaux très méfiants était impossible et leurs nids étaient particulièrement difficiles d'accès.

Pie grièche écorcheur

Pie bavarde

Corneille noire

Geai des chênes

On pouvait également entendre toutes sortes de roucoulements de colombidés comme les pigeons ramier, biset ou colombin et la tourterelle turque qui roucoulait à longueur de journée au cœur du village, dès son retour de migration mais aussi celle des bois, très colorée, mais hélas chassée, je me demande si elle est encore présente dans les forêts autour de Molay. Enfin, le coucou gris dont le fameux « coucou » résonnant au fond des bois confirmait que le printemps était bien là. Une superstition disait que si l'on avait une pièce de monnaie dans la poche au premier chant du coucou, on ne serait pas dans le besoin pour toute l'année !

Coucou gris

Pigeon ramier

Tourterelle turque

Tourterelle des bois

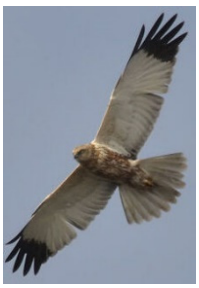
[39] Nom scientifique donné aux invertébrés (sans colonne vertébrale).

Les oiseaux les plus majestueux et impressionnants étaient, pour moi, les rapaces : buse variable (qui change de plumage en hiver, devenant presque blanche afin de mieux se camoufler), milan noir et milan royal (migrateur), bondrée apivore (qui ressemble à la buse), busard Saint-Martin et busard des roseaux (avant le remembrement, un couple nichait au sol au milieu d'un champ de roseaux dans le marécage quasi impénétrable de la Prêle), faucon crécerelle (ou tiercelet, appelé ainsi car le mâle est plus petit d'un tiers que la femelle) avec sa capacité à réaliser un vol stationnaire parfaitement stable malgré le vent afin que ses proies au sol ne le repèrent pas, puis sa performance à se laisser tomber à plus de 300 km/h.

Buse variable

Milan royal

Faucon Crécerelle


Busard des roseaux (mâle et femelle)

En février 2020, Léanne, notre petite fille alors en vacances avec nous à Molay, avait eu la chance de voir « le » milan royal à Lavigney et à Molay et avait été subjuguée, sans doute parce qu'il était royal ! J'ai souvent eu la chance d'assister à d'incroyables batailles aériennes entre des corbeaux (peut-être des grands corbeaux, à l'époque, je ne savais pas les identifier) et une buse, seule, pour on ne sait quelle raison, des plumes tombaient et c'est sans doute pour cela que l'on trouvait fréquemment de belles plumes de buse au sol. J'en ai d'ailleurs conservé quelques-unes. Plus récemment, l'aigle royal et le vautour fauve ont été observés dans les environs de la Roche-Morey.

Plumes de buse de Molay ramassées dans les années 70 (30 cm).

Et pour compléter, il y avait les rapaces nocturnes dont mes observations ont été plus rares ou plus fugaces : chouette hulotte (que l'on entendait fréquemment hululer la nuit), la chouette chevêche, chouette effraie (on en voit encore parfois dans la grange de la maison de Molay ou encore dans les charpentes du clocher de l'église de Laître), le hibou moyen duc (et probablement d'autres). Je me souviens d'avoir été frôlé, la nuit, par le vol totalement silencieux d'un de ces rapaces que je n'avais pas su identifier. Plus cocasse, alors que, durant mes années de collégien, j'étais entré dans une vieille cabane de vigneron entre Morey et Molay, j'avais dérangé une chouette qui, en s'envolant pour s'échapper par la porte, m'avait abondamment fienté sur la tête !

Enfin, sans doute le plus imposant de nos oiseaux, devenu beaucoup moins rare aujourd'hui, ce magnifique échassier qu'est le héron cendré. Lorsque j'étais enfant, il était extrêmement farouche et il suffisait simplement de s'arrêter pour l'observer, même à plusieurs centaines de mètres, pour qu'il s'envole immédiatement avec puissance et majesté. En effet, les hérons étaient eux aussi considérés comme des nuisibles et donc chassés… Plus récemment la Cigogne noire a fait son apparition dans les environs, seulement de passage aux abords de la Roche. Elle qui nicherait, à 5 km à vol d'oiseau du village de Molay, dans la forêt de Cherlieu.

Les chiroptères

Ce sont des petits-mammifères volants incroyables, les chauve-souris. Il y en a de nombreuses espèces mais je ne sais toujours pas les identifier. Dans les années 70, j'avais repéré des chauve-souris cachées dans notre maison pendues la tête en bas aux poutres de la grange, derrière les grandes portes ainsi que dans les greniers du Pensionnat de Morey. Leur ballet, dès la tombée de la nuit durant la période estivale, est impressionnant, surtout lorsque l'on sait qu'elles se repèrent et chassent par écholocalisation aux ultrasons (totalement inaudibles pour nous humains). En hiver, elles hibernent et c'est là qu'elles sont le plus vulnérables. Leur déclin est plus dû à l'effondrement des populations d'insectes qui constituent leur nourriture de base et à la fermeture de nombreux

abris (greniers et recoins des vieilles maisons devenues inaccessibles suite à leur rénovation) qu'aux éoliennes si souvent incriminées. Dans le secteur de la Roche-Morey, au moins six espèces ont été identifiées dont :

Grand Rhinolophe

Petit Rhinolophe

Murin à oreilles échancrées

Murin de Natterer

Les reptiles

Parmi les lézards, je ne savais reconnaître que le très célèbre lézard des murailles, présent à peu près partout où il y a des pierres au soleil permettant de se chauffer, ainsi que le lézard vert[40], un très gros (jusqu'à 30 cm de long) et beau (le mâle a la gorge d'un bleu métallique très vif) lézard capable de bondir s'il se sent menacé, présent à la Roche dans le « volcan » de Molay. Ce lieu-dit se trouve sur le plateau de la Roche, et sur le territoire de la commune de Molay, à droite du chemin menant du Pain-de-Beurre à la Vierge de Morey. Il s'agit d'une ancienne lavière ou carrière de « laves », le nom donné aux pierres plates que l'on utilisait autrefois pour couvrir les toits à la place des tuiles. C'est sans doute pour cette raison qu'enfants, nous appelions aussi ce cratère le volcan !

Enfin, au moins quatre espèces de serpents étaient encore présentes, la vipère aspic, dans certaines zones pierreuses ensoleillées de la Roche, la couleuvre d'esculape (jusqu'à 2 m exceptionnellement) marron sur le dos et vert olive sur le ventre, elle se plait en forêt et grimpe très bien dans les arbres, la couleuvre à collier et l'orvet. La couleuvre à collier se plait dans les zones humides et nage très bien, elle peut même faire de longues apnées. On en voyait parfois dans la Rigotte. Les orvets sont de tout petits serpents bruns qui ressemblent presque à de très gros vers de terre.

Lézard des murailles

Lézard vert

Vipère aspic

Couleuvre d'esculape

Couleuvre à collier

Les poissons

À notre époque, sans doute pour des raisons de surpêche ou peut-être de pollution (les eaux usées s'écoulaient directement dans la Rigotte…), il n'y avait, du moins dans la traversée du village, que des « piquerés » (épinoches) et des « moutelles » (loches de rivière) que l'on ne connaissait que par leurs noms vernaculaires. Les écrevisses, que nous décrivaient les anciens, avaient semble-t-il disparu, du moins dans la traversée du village. En effet, en amont (côté La Rochelle), aucun village ne venait polluer le cour d'eau, et on en trouvait encore ainsi que des truites. Les « piquerés » étaient de jolis petits poissons. Les mâles, plus petits que les femelles (peut-être 3 cm et 5 pour les femelles), arboraient des couleurs vives, du bleu et du rouge, et avaient la particularité de sortir des épines dorsales et ventrales très acérées lorsqu'on les attrapait (voir les images ci-dessous). Au printemps, les parents nageaient avec leurs petits (par dizaines), on les repérait aisément depuis les abords et on les pêchait juste pour s'amuser… ce qui n'était pas bien malin ! Les moutelles étaient également des petits poissons mais un peu plus

[40] A l'époque, je ne savais pas qu'il existait deux espèces de lézard vert très proches, le « Lacerta viridis » et « Lacerta bilineata », et je suis hélas incapable de dire laquelle des deux j'ai observée, n'ayant connaissance à l'époque que de la première.

grands que les premiers (près de 10 cm pour les plus grands). Elles se cachaient souvent sous des pierres qu'on levait avec précaution pour ne pas qu'elles nous repèrent puis nous les attrapions avec une boite ou un petit sceau. D'après les connaisseurs, il s'agissait de petits poissons très bons en friture, mais nous ne les mangions même pas…

Les « *Piquerés* » (*Épinoches*), mâle (coloré et plus petit) et femelle, jolis petits poissons très courants dans la Rigotte dans les années 60.

Les *Moutelles* (*Loches de rivière*) constituaient l'autre espèce la plus abondante dans les années 1960.

Quarante ou cinquante ans plus tard, les eaux de la Rigotte sont devenues beaucoup plus poissonneuses, sans doute parce qu'elles sont moins polluées (beaucoup plus de contraintes dans les rejets domestiques et d'élevage). Il faudrait voir si les écrevisses sont revenues ainsi que les espèces mentionnées ci-dessus car il me semble que les poissons, que l'on voit désormais, ne sont plus ni des épinoches, ni des loches de rivière, mais des poissons plus gros, dont des truites ensemencées par les associations de pêcheurs.

Les batraciens, amphibiens et les arthropodes des marécages

Les grenouilles vertes et les reinettes (petites grenouilles vertes des prairies) étaient vraiment très nombreuses à tel point que nous les surpêchions (j'y reviendrai plus loin) et qu'avec la suppression de leur habitat naturel, nous avons sans doute contribué à leur déclin. Il y avait aussi diverses espèces de crapauds qu'hélas je n'ai pas su observer et que je ne suis pas en mesure de nommer.

Et puis, il y avait de magnifiques salamandres tachetées, des tritons alpestres et crêtés avec leur ventre orange vif. Si la salamandre adulte est terrestre, les tritons sont essentiellement aquatiques. Je crois qu'il s'agit maintenant d'espèces vraiment rares.

Salamandre Triton crêté Triton alpestre

Dans ces mares et autres fossés, il y avait toutes sortes de bestioles bizarres comme le dytique, des larves de moustiques, des incroyables porte-bois et bien d'autres arthropodes aquatiques dont j'ignore les noms. Le porte-bois est un étrange petit-arthropode aquatique qui se fabrique une carapace couverte de petits objets de son environnement. En fait, il s'agit de la larve de la phrygane, un papillon aux ailes très allongées. Les porte-bois sont

bien connus des pêcheurs qui les utilisent comme appâts pour la pêche à la truite et d'autres poissons et que nous utilisions nous-mêmes !

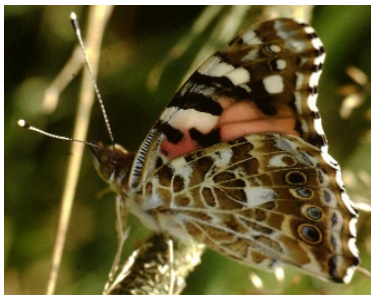
Les insectes

Avant les années 60-70, les pesticides étaient peu utilisés dans cette région d'élevage peu propice aux grandes cultures et à l'agriculture intensive. Pour cette raison, il y avait une incroyable diversité d'insectes qu'il s'agisse des orthoptères (les sauterelles, criquets et grillons), des lépidoptères (papillons) mais aussi des odonates (les différentes familles de libellules). Cette biodiversité et cette abondance, que l'on pouvait mesurer à la salissure des parebrises des voitures après un trajet en été, ont fini par s'effondrer entraînant du même coup le déclin des oiseaux insectivores et, par effet domino, de nombres d'espèces. C'est ce que livre « Le printemps silencieux » de la biologiste et écologue américaine Rachel Carson[41], publié en 1962, a démontré sur la base des effets du DDT, premier insecticide employé massivement aux USA. La célèbre chanson « *La bicyclette* » d'Yves Montand exprime avec beaucoup de poésie[42] ce que toutes les personnes, qui ont connu cette époque, ont ressenti en marchant dans les herbes hautes !

Si « Le printemps silencieux » faisait allusion à la disparition des oiseaux insectivores, beaucoup d'insectes émettent des sons très puissants qui emplissent l'atmosphère de la fin du printemps à la fin de l'été. C'est le cas de la grande sauterelle verte, du grillon et de bien d'autres. J'aimais particulièrement les harmonieuses stridulations du grillon d'Italie (Oecanthus Pellucens) durant les nuits d'été. Il m'a fallu attendre 1994 pour connaitre son nom grâce au CD Entomophonia de l'INRA que Fabienne m'avait offert à Noël 1994. Dans les années 70, les monocultures et les premiers biocides (pesticides, herbicides, fongicides…) apparaissaient et des invasions d'insectes ravageurs comme les doryphores (sur les pommes de terre) ou les magnifiques hannetons (se nourrissant des bourgeons et des feuilles des arbres, notamment fruitiers), des coléoptères que je n'ai pas revus depuis ensuite. Une grande partie de ces insectes étaient vus comme des plaies (comme les plaies d'Égypte associées aux invasions de criquets) à éradiquer. L'industrie chimique de production des biocides avait une puissance de communication (en réalité, de manipulation) bien supérieure à celle des premiers laboratoires de recherche en écologie scientifique qui alertaient pourtant déjà sur la complexité et la vulnérabilité des écosystèmes ainsi que sur les immenses risques que l'on prenait en combattant des espèces soi-disant nuisibles de cette façon… Cinquante ans plus tard, nous n'en avons encore guère tiré les leçons bien qu'en plus, la multiplication des cancers chez les humains y soit clairement associée.

Les papillons et les libellules

Argus ou azuré,


Belle-Dame,

Satyre,

Machaon

J'ai été attiré très tôt par les papillons (lépidoptères) pour leur incroyable beauté. Inutile de se rendre dans de lointains pays exotiques pour voir des papillons flamboyants de toutes les couleurs ! Dès la fin des années 60, j'ai commencé avec un filet à papillon par les attraper pour les collectionner puis, lorsque je pus faire des photos, je compris que c'était beaucoup mieux de garder des souvenirs sur papier plutôt que de les tuer. J'appris très tôt à les reconnaître et à apprendre leurs noms, à la fois familiers et scientifiques (latins) et, parmi les espèces vivantes, c'est

[41] Son combat conduit à l'interdiction du DDT 10 ans plus tard. Mais depuis, bien d'autres pesticides, peut-être plus dangereux l'on remplacé comme les néonicotinoïdes, largement à l'origine du déclin des abeilles.

[42] Extrait de la chanson : « *Puis on se roulait dans les champs. Faisant naître un bouquet changeant. De sauterelles, de papillons. Et de rainettes…* ».

sans doute la famille que je connaissais le mieux. Sur les plus de 50 espèces diurnes, voir page précédente, quatre d'entre elles que j'ai photographiées durant l'été 1982 avec mon soufflet macro associé à mon appareil réflex, du petit Argus (peut-être le plus petit papillon de cette région) si délicat, au Machaon (ou grand porte-queue), à dominante jaune, cette fois le plus grand des lépidoptères de France métropolitaine et sans doute également l'un des plus beau. Par chance, ce dernier est encore très présent un peu partout sur notre territoire et ne semble pas avoir trop pâti des pesticides (il est toutefois classé parmi les espèces menacées mais avec un statut de « préoccupation mineure »).

Les libellules (odonates de leur nom scientifique) avec leurs gros yeux, leur incroyable mobilité (vol stationnaire ou en marche arrière…) et leurs couleurs également magnifiques, constituaient l'autre famille d'insectes qui me fascinait. Il y en avait une grande variété due aux nombreuses zones humides dont les « fameux trous d'eau » artificiels et leurs roselières… Les odonates sont représentés par deux familles distinctes : les Zygoptères (ailes égales) qui stationnent ailes fermées au-dessus du corps et les Anisoptères (ailes inégales) qui se posent ailes déployées. Chez les zygoptères, l'Agrion jouvencelle voit la couleur de son abdomen passer du jaune chez le juvénile au bleu-ciel chez l'adulte. Avec la disparition d'un grand nombre de zones humides, et bien sûr de l'usage des biocides, un grand nombre d'espèces de libellules sont menacées. Parmi la très grande diversité des odonates, en voici quatre aisément observables :

4 odonates (2 zygoptères et 2 anisoptères) : Caloptéryx éclatant, Agrion jouvencelle, Libellule déprimée et Aeschne bleue (male).

4.2.4- Bilan écologique

Durant mes jeunes années, j'ai pris conscience de la beauté de la nature mais aussi de sa fragilité car j'ai assisté à l'intensification de la guerre menée contre elle pour le développement d'une agriculture plus productive (en réalité, productiviste, sous l'influence du néolibéralisme installé par nos alliés américains avec le fameux plan Marshall après la guerre). Il a fallu quelques décennies pour que l'agriculture biologique se développe et commence une laborieuse réconciliation avec la nature. À Lavigney, c'est le cas de mon cousin Étienne, qui a bien compris l'importance des prairies naturelles, associé à son autre cousin Jean-Bernard Sœur et, à Molay, la ferme de la famille Hess s'est également engagée dans la voie bio, mais un peu plus industrielle, et je suis heureux qu'il s'agisse de la ferme qui a succédé à l'exploitation agricole de ma propre famille. En outre, comme beaucoup de terrains sont escarpés et que le nombre d'agriculteurs est en déclin, j'ai l'impression que de nombreuses friches se sont installées et se multiplient. Les arbres ont repoussé sur les berges de la Rigotte mais il manque le retour des zones humides reste très insuffisant. Il est toutefois toujours possible qu'elles se réinstallent, par exemple lorsque les drains seront obstrués. Fondamentalement, la régénération de la biodiversité passe par une grande diversité des milieux naturels, par la suppression de l'usage des biocides, par la réduction de l'artificialisation des sol, voire leur restitution, et, bien sûr, par la lutte contre le dérèglement climatique dont l'impact est majeur sur le vivant incapable de s'adapter à une évolution si rapide, digne des plus grandes catastrophes naturelles qu'a connue la Terre depuis l'origine de la vie (et associées aux extinctions de masse…). Mais venons-en, avec le chapitre suivant, à raconter l'évolution des pratiques agricoles dont j'ai été témoin.

Chapitre 5

L'exploitation de la famille Multon et l'évolution des pratiques agricoles

5.1- L'organisation du travail autour de l'élevage des vaches laitières et l'exploitation Multon frères

Durant la deuxième moitié du 20ème siècle, l'économie de cette zone rurale était largement fondée sur l'élevage de vaches laitières de race montbéliarde (260 à 350 kg) pour la production de lait en priorité et de viande, en complément. Le lait était transformé dans des petites coopératives (pour Molay c'était celle de la Roche-Morey) qui se chargeaient du ramassage du précieux liquide, deux fois par jour à l'époque des bidons, puis une seule fois lorsque les « tanks à lait » réfrigérés arrivèrent à partir des années 70, et de sa transformation en succulent beurre, crème et fromages (surtout de l'emmental, du munster dans les années 70, puis une plus grande diversification chez les rares survivantes de la mondialisation, comme celles du Val Fleury, puis du Tertre, à Lavigney). De rares agriculteurs, comme la famille Boudot, ne faisaient que de l'élevage pour la viande avec des charolais, ce qui était globalement moins astreignant que les deux séances de traite quotidiennes 365 jours sur 365.

Papier d'emballage du beurre (1970).

En effet les vaches laitières devaient être traites le matin (chez nous entre 5h30 et 7h environ) et le soir (entre 17h et 18h30 environ). Durant la belle saison, il fallait les amener quotidiennement « au champ », c'est-à-dire dans une pâture clôturée dans laquelle il y avait suffisamment d'herbe pour le troupeau. Avant le remembrement des terres, vers 1975, cela occasionnait des déplacements de troupeaux laborieux et prenait beaucoup de temps, lorsque les pâturages étaient éloignés. L'une des conséquences était la salissure des routes, et notamment de celles du cœur du village (particulièrement pour les exploitations qui avaient leur salle de traite à l'intérieur), à cause des nombreuses bouses de vache que ne manquaient pas de produire nos braves bêtes en marchant et ceci, d'autant plus, qu'on les pressait. Les déplacements de troupeau du matin étaient généralement guidés par les adultes qui avaient fait la traite mais ceux du retour l'après-midi pouvaient l'être par les enfants de la famille. Le plus dur était souvent l'ouverture de la clôture, la porte étant réalisée via un procédé artisanal qui nécessitait d'avoir suffisamment de force… Il suffisait de mettre le troupeau sur le chemin (aller ou retour) et en général tout le groupe suivait paisiblement. C'est là que j'ai appris le plus à connaître les caractères individuels des vaches et à m'attacher à quelques-unes, à l'époque, elles avaient toutes un petit nom (Muguette, Boule de Neige, Joyeuse, Anémone, Rusée, Vaillante, Vénus…) et arboraient encore leurs cornes[43] ! C'étaient de magnifiques bêtes beaucoup plus intelligentes que ce que l'on veut bien nous faire croire à travers des expressions dévalorisantes les concernant comme le « regard bovin » (sous-entendu sans intelligence) alors qu'elles étaient placides et sensibles. C'est à leur contact, ainsi qu'à celui des autres animaux dont je me sentais si proches, que j'ai commencé à comprendre que les humains étaient également des animaux et plus tard (dans les années 70) que je fis la découverte de cette superbe maxime : « L'Homme est le seul animal qui pense qu'il n'est pas un animal ! » et dont je reparlerai plus loin.

L'exploitation agricole familiale, après avoir été celle de mon grand-père, dans laquelle travaillaient ses deux fils ainés, Charles et François, devint, au tout début des années 60, l'exploitation « Multon frères ». En 1977, elle prit la forme juridique de GAEC[44], le « GAEC Multon » (voir les statuts et l'inventaire dans les archives numérisées de la ferme). Au début des années 80, des tensions entre nos deux familles se déclarèrent. L'une des sources était que le travail des femmes n'était ni reconnu, ni rémunéré, mais également des salaires beaucoup trop bas (ce que je découvris lorsque je fus moi-même salarié, fonctionnaire-stagiaire, en 1979).

G.A.E.C. Multon

Les associés du G.A.E.C. Multon
au capital de 415 000 F
Siège social : Molay
ont autorisé, par décision collective, le retrait de
M. Charles Multon, à dater du 1er octobre 1982.

Annonce de séparation, parue dans la Haute-Saône Agricole fin 1982.

[43] Je crois que c'est à partir de 1977 que l'on a commencé à couper les cornes des vaches et à les défigurer…

[44] GAEC = Groupement Agricole d'Exploitation en Commun, une structure juridique adaptée au monde agricole

Après, environ un an de discussions pour tenter de rééquilibrer la contribution de chacun au travail de la ferme ou de les compenser financièrement, en septembre 1982, les deux frères se séparèrent, non de gaité de cœur.

Mai 1989 : Papa (dans son nouveau métier) et ses petites-filles Lucile et Angéline.

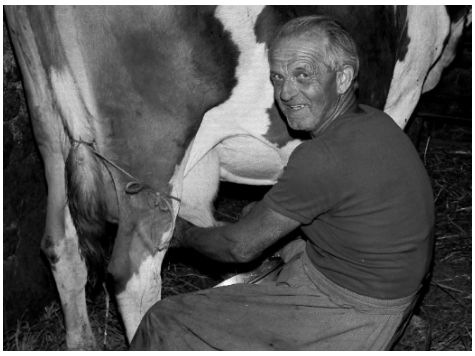
Papa alla alors travailler comme conducteur poids lourd dans l'entreprise de travaux publics Royer de Cintrey où son frère Michel était déjà employé comme mécanicien. François s'associa alors avec Patrick, son fils ainé, mais ce fut de courte durée, il continua donc seul ou avec des employés jusqu'en 1998. Puis, en janvier 1999, François et Anne-Marie, sa femme, déménagèrent à Lavigney et revendirent la ferme à une famille suisse (Niklaus et Gaby Hess), qui l'agrandit considérablement et la convertit progressivement à l'agriculture biologique, comme je l'ai écrit plus haut.

Pour avoir du lait, il fallait que les vaches aient des veaux. Jusque vers 1970, la fécondation (on parlait d'insémination) était faite par un taureau communal et c'était Pierre May, dont j'ai parlé plus haut, qui avait en charge la gestion des fécondations pour les troupeaux de Molay. Ensuite, on passa à l'insémination artificielle (qui avait commencé en réalité dès 1950) afin d'opérer une sélection en vue d'améliorer la productivité des vaches laitières. C'était Jean Chalon de Morey, un inséminateur professionnel qui passait, et je me souviens très bien de l'avoir vu à l'œuvre, mettre son très long gant en plastique allant jusqu'en haut de l'avant-bras puis introduisant je ne savais trop quoi dans le « derrière » de la vache (par où elle faisait pipi). Ainsi, pour que les vaches aient du lait quasiment en permanence, il fallait enchaîner les grossesses et puis surtout leur retirer leur veau quelques jours après la naissance, ce qui les mettait souvent dans une situation de détresse telle qu'elles pouvaient meugler des jours et des nuits. Tout cela s'apparentait à ce que l'on qualifierait aujourd'hui de maltraitance animale. Et pour aller encore un peu plus loin, nous alimentions les petits veaux au biberon pendant un mois, puis nous les élevions jusqu'à ce que les mâles soient bons pour la boucherie (quand on mange du veau, ce sont peut-être des veaux mâles issus de vaches laitières) et que les femelles deviennent des génisses que l'on pouvait mettre au champ durant toute la belle saison. Mieux valait généralement éviter de rentrer dans un pré avec des génisses sous peine de se faire raccompagner manu-militari au-delà de la clôture ! Puis, les génisses devenaient à leur tour des vaches laitières. Lorsqu'elles étaient trop âgées et plus suffisamment productives, elles allaient à l'abattoir… Durant la période hivernale (trop humide et froide), tout ce petit monde était rapatrié dans les étables (cas des fermes anciennes, presque toutes à l'époque) ou en stabulation libre sous un hangar sur de la litière renouvelée tous les jours et constituée de paille de céréales qui, au printemps, devenait du fumier. On leur donnait alors du foin dans leur mangeoire pendant qu'elles étaient toutes alignées et prisonnières des cornadis (un système mécanique les bloquant au niveau du coup pour une distribution équitable de la nourriture). Au printemps, le jour de la libération, elles étaient dans un état d'excitation incroyable, faisant des ruades et autres cabrioles, telles des génisses, même les plus âgées, révélant leur joie de se retrouver en plein air (voir photo ci-dessous). Le fumier, résultant du mélange de paille, d'urine et de bouse, était collecté sur un tas de fumier qui se transformait en un excellent compost qu'on allait ensuite épandre dans les prés et les champs, plutôt à l'automne, après les dernières récoltes. La photo ci-dessous montre Papa en septembre 1978. Il est sur le tracteur Renault Super 6 équipé d'une fourche à fumier à commande hydraulique et charge le fumier sur notre toute nouvelle remorque équipée de son épandeur Scobel, déjà toute crottée, et attelée à notre autre tracteur, un Renault 651 avec cabine, le luxe !

1ère sortie, après l'hiver, de nos Montbéliardes (14 avril 1979) et Papa en train de charger le fumier en septembre 1978.

La traite des vaches s'effectuait autrefois à l'étable en s'asseyant sur un tabouret à côté de chaque vache et en tirant sur les mamelles (préalablement lavées) et dirigeant les jets de lait vers un seau, c'était tout un art (voir, plus bas, la photo de Louis Milfert que j'avais prise en 1978, observer la queue de la vache ficelée à sa cuisse afin d'éviter les coups de fouet qu'elles donnaient pour se débarrasser des mouches) !

Plus modernes, les machines à traire (dès 1957 chez les Multon) permettaient d'obtenir une aspiration directe des quatre trayons productifs et de remplir directement les bidons, mais c'était encore relativement artisanal et adapté aux petites fermes. Chez nous, à partir de 1963, année de construction de notre premier hangar avec stabulation libre et salle de traite moderne attenante, les vaches entraient d'elles-mêmes, via une porte que l'on tirait avec un système de corde et poulies, attirées par des granulés (farine issue de nos propres récoltes, puis plus tard des tourteaux d'arachides) genre friandises ! On pouvait ainsi traire trois vaches en même temps (puis 4 après extension de la salle de traite en 1974). Les deux photos ci-dessous, où l'on voit mes parents, ont été prises en 1977 et 1978 à l'heure de la traite du soir (je n'étais pas réveillé pour celle du matin…). Pour la traite du soir, en semaine, c'était généralement le travail des femmes (ci-dessous Maman et sa belle-sœur et cousine Anne-Marie) et un dimanche sur deux, c'était l'un des deux couples qui était de service (Maman et Papa ou Anne-Marie et François) afin de disposer, toutes les deux semaines, d'un jour de repos (sauf période d'intense activité : foins ou moissons). On était très loin des 35 heures par semaine ! L'arrivée du « tank à lait » réfrigéré a permis de supprimer les manipulations manuelles de lourds bidons et de réduire la collecte à une seule fois par jour (le matin).



Louis Milfert à la traite manuelle (1978). Geneviève et Anne-Marie en salle de traite (un jour de semaine de 1977) puis mes parents, Charles et Geneviève (un dimanche de 1978).

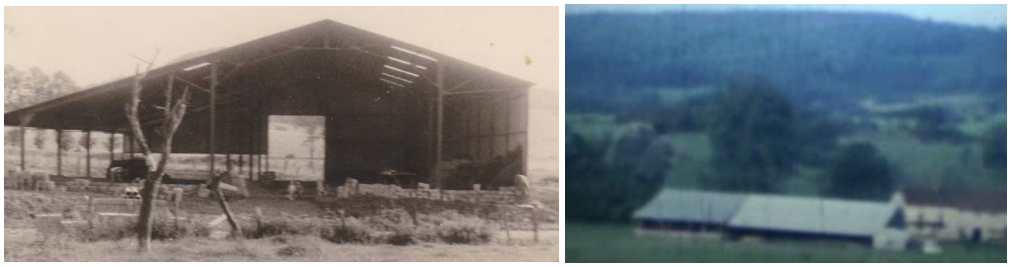
Afin d'améliorer continûment la productivité des vaches et la qualité de leur lait, on a pratiqué le « contrôle laitier » à partir de 1974. Il s'agissait d'un contrôle de qualité biologique (propreté bactérienne) et nutritive (matière grasse, etc.) avec le double objectif de s'assurer que le lait était sans danger sanitaire (en effet, il y avait eu quelques cas de maladies graves, comme la brucellose ou fièvre de Malte, propagées via le lait de certaines exploitations manquant d'hygiène ou dont certaines vaches étaient malades sans que cela ne soit connu) et de savoir quels étaient les « meilleures » vaches et les « meilleurs » taureaux pour contribuer à une sélection génétique. Chaque année, les inséminations faisaient l'objet d'un bilan avec le nom des vaches fécondées et des taureaux correspondants. Un autre professionnel important était le vétérinaire, en l'occurrence François Olivier de Morey, puis Dollé et Gourillon de Vitrey-sur-Mance. Et puis, dans les situations dramatiques d'une vache morte prématurément, c'était l'équarisseur qui venait récupérer la carcasse pour en faire on ne sait trop quoi, peut-être bien les fameuses farines animales… Transformer les animaux morts en nourriture pour leurs congénères était bien une absurdité, ce qui eut pour conséquence l'apparition (à la fin des années 1980) des maladies à prions, telles que celle de la « vache folle », transmissible à l'homme (Encéphalopathie spongiforme bovine). Donner des protéines animales à des animaux végétariens constituait une première absurdité, puis le faire au sein de la même espèce venait finaliser l'idiotie humaine. Si le cannibalisme est un tabou chez les humains, il y a sans doute, entre autres, cette raison du risque sanitaire.

Dans les années 50, l'exploitation agricole Multon (pour une famille avec trois enfants) comptait six vaches et deux à trois chevaux pour les travaux des champs (avant l'arrivée des tracteurs). À cette époque, les vaches, les génisses et les veaux étaient répartis dans les deux écuries (on ne disait pas étables, peut-être parce qu'elles avaient initialement été destinées aux chevaux) des maisons 1b (chez nous) et 4 (chez François), d'après la numérotation de

la page 10. Au début des années 60, lors de la mise en service de la stabulation libre, notre troupeau comptait environ vingt vaches. Il y en avait environ cinquante en 1977, cinquante-trois en 1980 et cinquante-sept en 1982.

Dans les années 60, les bidons de lait partaient remplis de lait frais vers la coopérative et nous étaient rendus avec du petit-lait ou lactosérum (ce qui restait du lait après fabrication des produits laitiers) que l'on utilisait pour élever des cochons afin d'obtenir un complément de rémunération. On achetait des porcelets (généralement à Roger Viennot, le frère de mémère Luce), on les nourrissait jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment gros pour les vendre à un boucher, par exemple à Robert Métris (Morey). La porcherie se trouvait chez nous, dans l'écurie puisqu'elle avait été libérée des vaches. C'était un travail non négligeable, outre le fait de devoir leur donner à manger, il fallait mettre de la litière (paille) et nettoyer manuellement la porcherie quotidiennement, ce qui faisait un beau tas de fumier derrière la maison. Ce fumier était ensuite retiré durant l'hiver pour l'épandre dans les prés, comme celui des vaches. Lorsque le cours du porc devint vraiment trop bas et que l'on travailla (Papa surtout) à perte, on cessa cette activité pour ne jamais la reprendre. Durant cette période, chaque année, on gardait l'un de nos cochons pour nos propres besoins alimentaires. En octobre, on faisait appel à un « tueur » professionnel (qui, en tout cas, avait le savoir-faire…), M. Chalon, l'inséminateur dont j'ai parlé plus haut. La pauvre bête était suspendue par une patte arrière à la barre de fermeture de notre porte de grange et hurlait pressentant le grand danger qui la menaçait. Ensuite, il lui était donné un coup violent (avec une masse) derrière la nuque et puis on la saignait immédiatement afin de récupérer le sang pour faire du boudin. Je ne décrirai pas toute la suite des opérations car c'est de la boucherie aux sens propre et figuré et je ne me souviens pas de tout. En tout cas, tout était récupéré et toute la famille s'affairait autour de la carcasse pour produire jambon, saucisses et autres pâtés.

C'est en 1963 que l'exploitation agricole des Multon entra dans l'ère « moderne » avec la construction de son premier hangar (au sud et à l'extérieur du village), abritant la stabulation libre, le stockage du foin et de la paille et la salle de traite (accolée). C'était l'un des premiers de la région. Mon oncle François m'a dit, début 2020, qu'avant de se lancer dans ce nouveau modèle économique d'agriculture, Papa et lui étaient allés visiter deux autres installations du même type, chez Bergey à Betoncourt-Les-Ménétriers et chez Richard à Marlay, les précurseurs. Sur la photo ci-dessous, de piètre qualité (prise depuis la pâture d'Albert Laboissière, de l'autre côté du chemin des « Maigres-pains » ou Magrapains), on voit deux jeunes enfants, probablement Régis et moi et sur la gauche, un homme courbé, sans doute Papa qui construisait le mur de parpaings



Construction du hangar en 1963 et son agrandissement (vue depuis le pré à l'arrière, extrait Super 8) en 1975.

L'exploitation étant en croissance avec plus de vaches, plus de besoins de stockage, etc., durant l'automne 1973, il a été procédé à l'agrandissement du hangar par un bâtiment de 22 m de large (prolongeant le premier) et de 16 m de long avec le faîte à 6,15 m. Les photos IGN ci-dessous montrent l'emplacement du hangar initial et l'évolution des surfaces occupées.

Photos IGN : 24 septembre 1972 (hangar de 1963) et 9 juin 1976 (agrandissement de 1973).

Durant l'été 77, toujours en croissance, nous avons construit un autre hangar avec l'entreprise Brisard (coût de 76 500 F juste pour les parties métalliques et leur montage). Avant la venue de l'entreprise, nous avions fait nous-mêmes les fondations et il avait fallu produire des m^3 de béton… J'étais affecté au remplissage de la bétonnière en « tout-venant » (des cailloux concassés mais de taille encore relativement importante, de l'ordre de plusieurs cm) très difficile à pelleter. Au bout de quelques jours, je me retrouvai bloqué au niveau des lombaires, ce fut mon premier lumbago ! À l'époque, la solution miracle pour s'en sortir consistait à faire appel aux service d'un rebouteux ! C'est ainsi que Maman m'emmena, couché dans la voiture, à Rougeux (à côté de Fayl-Billot) chez le rebouteux le plus réputé du coin ! Je ne sais plus très bien si cela m'avait remis sur pied, je peux juste dire que cet épisode de maux de dos fut le premier d'une longue série de lombalgies et autres sciatiques et cruralgies, car il s'est avéré que l'accumulation de travaux intenses (transports de centaines de sacs de 50 kg de ciment ou d'engrais, lever à la fourche de milliers de bottes de foin ou de paille), en pleine période de croissance, m'avait bien endommagé la colonne vertébrale… À 14 ans, j'allais déjà chercher de l'engrais avec Papa à la gare de Vitrey-sur-Mance où il était livré par wagons. Il fallait transborder les sacs de 50 kg, un par un, du wagon à la remorque, le soir j'avais les bras complètement tétanisés. Et le métier que j'exerçai plus tard et, dans lequel, je passais beaucoup de temps assis, n'arrangea rien. Cela me valut des maux de dos chroniques toute ma vie et bien sûr des hernies discales.

Août 1977 montage par l'entreprise Brisard et 19 août 1977 (inondation exceptionnelle), c'est Régis qui m'a pris en photo alors que la foudre tombait. Vue aérienne IGN des hangars en 1983.

Vue depuis l'arrière en avril 1979 (on voit la salle de traite agrandie à droite en 1974).

Après 2000, la famille Hess a considérablement agrandi à la fois les surfaces de hangars (voir photos aériennes ci-dessous) et les superficies cultivées.

Photos de drone de la ferme agrandie par les nouveaux propriétaires (famille Hess) en février 2020 puis en mai 2021 avec modules photovoltaïques sur le toit des bâtiments historiques (à droite) et du dernier bâtiment (à gauche).

5.2- Les travaux agricoles et les matériels associés

Durant l'hiver, plutôt long et froid à Molay, les vaches étaient nourries essentiellement avec du foin ce qui nécessitait de très grandes capacités de stockage. Les céréales étaient cultivées autrefois pour les chevaux, notamment l'avoine et en aliment complémentaire pour les bovins, mais aussi pour les lapins et les volailles. Les cultures de céréales, en proportion limitée à cause de la nature des sols et du relief peu propice, étaient presque totalement réservées à la revente, une façon d'équilibrer les dépenses d'intrants (engrais et autres produits) mais aussi de disposer de paille pour la litière nécessaire en grande quantité dans la stabulation libre. A partir de 1974, on se mit à la culture des betteraves fourragères comme complément alimentaire de nos vaches permettant d'avoir un lait plus riche en hiver. Je me souviens qu'elles se régalaient en croquant leurs morceaux de betteraves que nous avions préalablement découpées en morceaux avec une machine dédiée. Après une récolte à la main, pour l'arrachage et l'effeuillage, nous avions acheté une machine collective (en CUMA[45]). Puis, à partir de 1979, nous avions construit un silo (structure en béton pour entasser des stocks de matière organique fraiche, non séchée). L'ensilage permettait notamment de réduire la quantité de travail associée aux foins (manipulation des bottes notamment). Dans les paragraphes suivants, je vais décrire, essentiellement de mémoire mais aussi avec l'aide des quelques documents d'archives retrouvés, comment se déroulaient les foins (la fenaison), les moissons et la récolte de paille supplémentaire. Pour donner un ordre de grandeur, en 1976, nous étions propriétaires de 68 hectares et nous en exploitions sans doute près de 100 (le reste étant en location). Pour les années précédentes et suivantes, je n'ai pas de données.

Automne 1977 : récolte des betteraves « Sous-la-Salle ».

Je vais commencer par parler de la machine à tout faire qu'était le tracteur car, par rapport aux animaux de trait, il était équipé d'un système de relevage hydraulique permettant de mettre en hauteur les machines non roulantes, telles que les charrues, les herses, etc. durant les trajets routiers, mais également de régler la hauteur de travail (profondeur de labour par exemple). Une autre originalité était la présence d'une « prise de force » située à l'arrière des tracteurs (un arbre avec des cannelures pour pouvoir y « brancher » l'arbre d'une machine à entraîner via des cardans supportant le désalignement entre les deux (voir photo ci-contre).

Prise de force avec la transmission par cardan et système de relevage.

Chez nous, le premier tracteur était arrivé avant ma naissance, vers 1956-57 pour compenser le départ à l'armée de Papa, il s'agissait d'un Renault D22 (22 chevaux, un best-seller produit entre 1956 et 1960). À Molay, le premier tracteur était arrivé en 1953 dans la ferme Boudot. Préalablement, c'étaient les chevaux et la force humaine qui étaient mis à l'épreuve pour les travaux des champs. Sur la photo suivante, Papa est aux commandes de trois chevaux de trait, dont un était prêté par la famille Fyot, attelés à une moissonneuse Mc Cormick.

1954 : Papa sur la moissonneuse lieuse Mc Cormick.

Fin 1956 : François sur le tracteur Renault D22.

[45] CUMA = Coopérative d'Utilisation de Matériels Agricoles, un concept d'après-guerre.

A cette époque, il y avait trois chevaux dans la famille, deux juments (Fanchon et Marquise) et un étalon (Gamin), il s'agissait de croisements entre les races Comtoise et Ardennaise. Plus tard, ce fut donc le tracteur qui tira cette même machine avant que les moissonneuses-batteuses autotractées ne fassent leur apparition. D'ailleurs, avant les chevaux, on faisait appel à des bœufs, également très puissants mais plus lents que les chevaux. Chez nos cousins de Noroy, dans les années 1950, il y avait encore des bœufs, mais c'était lié à un relief encore plus accidenté qu'à Molay. En hommage à notre dernière jument, dont je ne me souviens hélas pas, Fanchon fut le nom donné à ma première et unique peluche (devenue un chiffon pouilleux), disparue, comme beaucoup d'autres « reliques », lors de notre déménagement provisoire de 1969…

Progressivement, les machines agricoles, conçues pour la traction animale, avaient été adaptées aux tracteurs et les attirails des chevaux, parmi lesquels les jougs[46], avaient fini dans les greniers, parfois au dépotoir et, plus tard, comme lustres de salle à manger ! Les tracteurs étaient naturellement faits pour tracter des chariots (bottes de foin, de paille), des remorques, des charrues, herses, et autres machines et, dans un premier temps, ils continuèrent, sans utiliser la prise de force dont je parle plus loin, à tracter des machines dont les mécanismes étaient eux-mêmes actionnés par leurs propres roues, comme par exemple, ci-dessous, la faucheuse ou le râteau-faneur (vestiges mis en valeur devant l'église de Saint-Julien-Les-Morey).

Charrue

Faucheuse

Râteau-faneur Mac-Cormik PB2

Avant de parler des travaux des champs, des machines utilisées et de leur évolution. Voici, ci-dessous, les tracteurs (uniquement des Renault) que nous avons eus dans l'exploitation Multon-Frères de la fin des années 50 jusqu'à la fin en 1982 (modèle, puissance, année d'acquisition ou plage de possession et plage d'années de fabrication). Du milieu des années 60 à la fin des années 70, nous avions deux tracteurs puis à partir de de la fin des années 70, nous avons eu un troisième tracteur pour accompagner l'intensification du travail.

D22 22cv (1956)
(1956-1960)

N72 25cv (1960-1974)
(1960-64)

Super 6 41cv
(1964-65)

Ren. 651 66cv (1974)
(1972-1980)

Ren. 551 55cv (1980)
(1972-1980)

Les modèles quatre roues motrices arrivèrent un peu plus tard, alors que je n'étais plus présent à Molay et que les deux frères se soient séparés. Pour donner un ordre de grandeur de prix, celui d'achat neuf du 651 en 1974 était de 42 500 F, soit environ 38 000 Euros de 2023. En occasion, son prix moyen (avec une cabine) tourne autour de 10 000 € aujourd'hui, autrement dit, contrairement à une voiture, un tracteur agricole vit très vieux et décote peu !

Les foins (fenaison)

Il s'agissait de récolter de l'herbe de bonne qualité à la fin du printemps et de la stocker après séchage naturel (au soleil) sous forme de « bottes », c'est-à-dire, de forme rectangulaire, pressée et uniforme propice à

[46] Le joug était une magnifique pièce de bois servant à atteler une paire (voire plus) d'animaux de trait (chevaux ou bœufs).

l'empilage pour un encombrement minimal. Le but étant de disposer d'une nourriture suffisamment riche, presque équivalente à de l'herbe fraiche, durant la longue période hivernale.

Lorsque quelques jours de beau temps étaient prévus (dès que nous avons eu le téléphone, nous utilisions le service météo, payant, de la base aérienne de Luxeuil), on pouvait se lancer dans la première phase, à savoir celle de fauche. À l'ère des tracteurs, jusqu'au début des années 70, on utilisait des faucheuses portées latéralement. Ces machines fonctionnaient à la façon de ciseaux avec des ensembles de lames qui glissaient alternativement l'une sur l'autre (voir image suivante de la faucheuse Kuhn FA 367 1,7 m de longueur de coupe, de 1971).

Faucheuse Kuhn 1971 accrochée à l'arrière du tracteur en position de coupe et relevée pour le transport (au milieu).

Vers 1975, l'arrivée des faucheuses rotatives, permettant d'aller beaucoup plus vite, constitua une révolution par rapport à la technologie précédente : des couteaux, insérés dans des tambours, tournaient à grande vitesse, tendus au bout d'un câble par la force centrifuge et capables de s'effacer en cas d'obstacle, le tout associé à une jupe de protection pour éviter les projections dangereuses. Notre première machine fut une Pezet CM 265.

Faucheuse rotative derrière le tracteur et déployée sur le côté. Vue des tambours avec couteaux sans la jupe de protection.

Après la fauche, on procédait à l'opération de fanage consistant à étendre l'herbe coupée au soleil pour qu'elle sèche. C'est là que les odeurs de foins étaient le plus exhalées. La machine, dite faneuse, servait également d'andaineuse, en modifiant sa configuration. Andainer représentait la 3ème phase, consistant à enrouler l'herbe séchée afin de réaliser des boudins que la presse pourrait engloutir et compacter pour fabriquer les bottes de foin. Si la nuit risquait d'être humide, on réalisait des andains le premier soir afin de limiter la surface d'échange du foin avec l'air et le sol humides, et dès le lendemain matin, on fanait de nouveau pour accélérer le séchage. On renouvelait l'opération (fanage, andainage) le lendemain et si le temps était très beau, il était possible, dès le surlendemain de presser un foin sec et d'excellente qualité. En cas de pluie, c'était plus compliqué et la qualité se dégradait d'autant plus que le mauvais temps durait. D'où l'importance d'avoir de bonnes prévisions météorologiques et des machines qui permettent d'effectuer le travail rapidement. En 1971, nous avions acheté une faneuse-andaineuse Kuhn GA280 (désormais actionnée par la prise de force et non plus par les roues comme la génération précédente).

Venait alors le jour du pressage puis ficelage et du ramassage des lourdes bottes parallélépipédiques de foin (autour de 25 kg). Sur la photo de la page suivante à droite, prise en juin 1972 aux Grands Prés, Papa jouait à tenir sa fourche à la façon d'un militaire présentant son arme et, en arrière-plan, son frère François conduisait le Super 6 avec la presse Claas-Markant équipée du groupeur de bottes, qui permettait de relâcher des paquets de trois bottes pour gagner du temps lors de leur ramassage. On peut voir au fond, les arbres qui bordaient la Rigotte.

Faneuse-andaineuse (1971) en configuration endaineuse. Notre 1ère presse moyenne densité (1969). Papa, en juin 1972, faisant le clown militaire avec la fourche trident utilisée pour charger les bottes de foin sur les chariots.

Ci-dessous, les opérations de fanage et d'endainage réalisées par Papa avec le Super 6 et le pressage réalisé par François avec le 651. Nous avions alors un ramasse-bottes sur roues permettant d'améliorer encore la productivité. Ce n'est que quelques années plus tard que les presses haute-densité firent leur apparition. Elles permettaient de réaliser d'énormes bottes de foin (rectangulaires ou cylindriques selon les machines) qu'il fallait ensuite manipuler avec un tracteur et une fourche hydraulique. Elles pouvaient temporairement supporter la pluie et tout cela réduisait le temps de travail et les besoins de main d'œuvre…

Les foins au « Pré la Vieille » 10 juin 1978 : Papa avec la machine en mode faneuse (à gauche) ou en mode andaineuse (au milieu) et (à droite) François avec la presse et ramasse-bottes.

Les bottes de foin étaient ensuite chargées à la main, avec les fameuses fourches tridents, sur un ou deux chariots en bois. Il fallait, si possible, trois personnes, une sur le tracteur pour avancer d'un tas de bottes au suivant, parfois deux selon les ressources disponibles, au sol avec la fourche et enfin une sur chaque chariot pour empiler soigneusement les bottes et en faire un délicat château qu'il fallait ensuite ramener sans le renverser jusque dans le hangar, ou parfois dans la grange de notre maison. Dès l'âge de 13 ans, nous étions mis à contribution tant pour le levage des bottes que pour leur empilage. Les femmes étaient souvent employées à la confection des « châteaux ». Et lorsque les circonstances le nécessitaient, on pouvait être amenés faire les foins le dimanche. Ce jour, qui n'était déjà pas vraiment un jour de congé habituellement puisqu'un week-end sur deux il y avait les vaches à traire, pouvait devenir un jour de travail presque normal en situation d'urgence météo. Alors pour le rendre plus festif, on tentait d'en faire un jour heureux avec un pique-nique collectif (nos deux familles) et effectivement, c'était plutôt réussi, car les souvenirs que nous en gardons, nous les enfants, sont ces moments de joie avec même du temps pour jouer et faire des cabanes dans les bois qui bordaient quasi systématiquement nos prés fauchés. La construction des « voitures » de foin relevait d'un art à part entière car les empilages étaient très hauts et les trajets très chaotiques, tant dans les prés que sur les chemins souvent en mauvais état. Il arrivait que les « châteaux » se renversent et qu'il faille tout recommencer ! Durant ces périodes souvent très chaudes, nous avions très soif et Maman nous apportait des boissons fraiches, en particulier de la délicieuse limonade. Parfois, on se faisait également prendre par un orage. Je me souviens, dans la période de mon Bac en juin 1977, du martèlement douloureux d'une violente grêle alors que j'étais, en tee-shirt, occupé au chargement des bottes de foin en « la Prêle » ! Parfois, c'était la foudre qui frappait sur des arbres ou des poteaux électriques à faible distance de nous… A noter, qu'à la fin de l'été, on pratiquait une seconde récolte qu'on appelait les regains, bien entendu beaucoup moins abondante que la première.

Les moissons

Contrairement aux foins qui poussaient dans des prairies naturelles, enrichies par un peu de fumier, les moissons nécessitaient d'avoir préalablement travaillé la terre. À l'époque, il n'était pas question de culture sans labour et sans « intrants ». Dès la fin des moissons, après avoir récolté la paille (pour la litière), on déchaumait avec une sorte de herse qui permettait de retourner les chaumes (le reste de la tige avec les racines) et de faire pourrir la matière organique avant l'hiver. À l'automne, venait la période des labours avec la charrue qui consommait beaucoup d'énergie. La terre était retournée et mise à nu pour l'hiver afin de détruire les « mauvaises herbes ». On sait aujourd'hui que si, cette pratique remonte à la nuit des temps, elle est très critiquable pour une agriculture plus respectueuse du vivant mais les agriculteurs ont beaucoup de mal à accepter que ce soit vraiment possible ! Une partie des semailles de céréales était effectuée avant l'hiver (comme les orges d'hiver) et l'autre à la fin de l'hiver. C'est durant cette période, où une partie des terres était mise à nu et lessivée par les pluies d'automne, effritée par les gelées d'hiver, que j'arpentais les champs en quête de fossiles et autres silex taillés.

À partir de 1974 (d'après les factures retrouvées dans les archives), l'usage d'aliments achetés pour nourrir les animaux et celui des engrais (ammonitrates, chlorure de potassium, scories, etc.) s'intensifia en complément du traditionnel fumier. Autrement dit, c'est à cette époque que l'on sortit des mécanismes d'économie circulaire (la matière organique, qui servait à nourrir les animaux, était issue des terres et y retournait via leurs déjections, les bouses et le fumier) en contradiction avec les règles de base d'un bon fonctionnement des écosystèmes. Pire encore, c'était l'époque de l'arrivée des biocides (pesticides, herbicides et autres fongicides) dont on ne mesurait pas encore la dangerosité à la fois pour la nature et pour les humains, notamment les agriculteurs eux-mêmes …

C'est en 1972[47] que nous avons acheté, en commun avec la famille Aignelot, notre première moissonneuse-batteuse autotractée. C'était une Claas Colombus qui nous avait été vendue par nos cousins de Lavigney où la culture des céréales avait augmenté, même avant le remembrement. Elle était équipée d'un moteur à essence de Coccinelle Volkswagen au bruit si caractéristique. On ne pouvait donc pas utiliser le fioul domestique des tracteurs et je me souviens qu'il fallait aller chercher des jerricanes d'essence à la station-service à Cintrey (Madiot) ou à Malvillers (Lambert). Cette moissonneuse était peu fiable et a requis plusieurs fois l'intervention d'un mécanicien en pleine récolte. Comme pour les foins, il fallait bien anticiper la météo afin que les épis de céréales (blé, orge et un peu d'avoine) soient bien secs lors de la moisson mais également pour le pressage de la paille que l'on effectuait dans la foulée.

Eté 1977 : moissons avec la Claas Colombus (François au volant) à Molay. A Droite, vidage de la trémie, Papa est de dos, au premier plan mon frère Régis et mes cousins Jean-Marie (sur les ailes du tracteur) et derrière Patrick.

Après (probablement) des siècles d'autosubsistance, nous venions d'entrer dans l'ère de la mondialisation où nous vendions une grande partie de nos céréales à une coopérative (au prix du marché) et où nous achetions à cette même coopérative les intrants (engrais et biocides). Je me souviens de notre fierté devant les chiffres de productivité (80 quintaux par hectare) et surtout de leur amélioration. C'était le « progrès » !

[47] D'après mes archives de courriers des 10 et 12 juillet 1972 reçus lorsque j'étais en cure de traitement de mon asthme.

À partir du milieu des années 70, notre propre production de paille ne suffisant plus à la litière de notre cheptel en croissance, nous devions en acheter à des agriculteurs plus céréaliers comme les frères Bernard et Jean-Marie Tabourey de Fouvent-le-Haut, ce qui représentait un véritable périple (plus de 15 km) avec les tracteurs, la presse, les chariots et autres remorques, à vide à l'aller et chargées au maximum au retour. En 1976 (année de la terrible sécheresse), nous avions acheté 65 tonnes de paille à Fouvent, sous forme de bottes d'environ 25 kg que nous avions pressées avec la plus haute densité possible (pour minimiser le nombre de trajets) et chargées manuellement, comme toujours, à la fourche. Les chargements étaient aux limites de hauteur pour rester sous les lignes électriques dans les villages traversés. Parfois, en général en plein champ, une « voiture » de paille s'écroulait, il fallait alors tout recommencer ! Une partie de la paille était déchargée dans les hangars et l'autre dans nos maisons. Dans ce dernier cas, on utilisait la déchargeuse et le pont roulant. Afin de pouvoir lever tout l'ensemble d'un seul bloc, on utilisait un système de trois perches posées longitudinalement sur le plateau du chariot et sous lequel étaient glissées deux chaînes pendantes sur les côtés. Une fois de retour à la maison, après avoir enlevé les derniers rangs de bottes, pour pouvoir franchit le porche de la grange, on alignait le chariot sous le pont et on accrochait les quatre extrémités des chaînes aux quatre crochets situés au bout des câbles du treuil. On démarrait alors prudemment le moteur[48] en faisant bien attention à ce que l'ensemble soit bien équilibré, c'était une phase très périlleuse. Alors commençait la montée du « château » de bottes soutenu par ses perches qui craquaient dangereusement, tout le monde se tenait à l'écart bien sûr. Puis, arrivé à hauteur du pont roulant, on l'amenait, avec un mécanisme à manivelle, sous l'ensemble que l'on déposait en douceur en débrayant le treuil avec doigté, le pont craquait à son tour sous l'énorme charge. On pouvait alors monter, les uns sur le « châteaux » de bottes, les autres sur le grenier pour se mettre au déchargement et au rangement dans une atmosphère de poussière épouvantable. Durant les années suivantes, afin de réduire la distance, nous avons pu acheter une partie de nos besoins de paille à nos cousins de Lavigney ainsi qu'à leur voisin et collaborateur Maurice Munier.

Ci-dessous trois images extraites de films Super 8 concernant la récolte de la paille.

Été 1978 : Papa et moi en train de construire le « château », un attelage de deux voitures de paille. Arrivée de la paille à la maison (été 75) : les deux frères Charles et François avec Pierrot Carteret sur son vélo.

En août 1977, j'avais photographié (et filmé aussi) les moissons à l'ancienne (mais quand-même avec un tracteur) de la famille Pierre May et Louis Milfert de Molay. Et en 1978, ils avaient même fait une partie de la moisson à la main pour l'occasion ! On peut voir page suivante, les moissons telles qu'ils les pratiquaient encore vraiment à l'époque (1977) avec un petit tracteur et une simple moissonneuse-lieuse (autrefois tractée par des chevaux). La photo de droite montre les « gerbes » (bottes de paille de 1ère génération) assemblées, à la main, en « capuches », configuration qui permettait de limiter leur vulnérabilité à la pluie au cas où. Il fallait ensuite battre ces gerbes, soit avec des fléaux (à l'ancienne) soit avec une batteuse, pour en extraire les grains de blé.

Sur les images suivantes (1978), on peut voir Pierre May aiguiser sa faux spéciale avec une pierre à aiguiser et l'étui en corne de vache, rempli d'eau, qu'il porte à la ceinture. Lors de la phase de fauche, chaque coup de faux

[48] Il s'agissait du moteur dont j'ai parlé précédemment, également utilisé pour scier le bois. Pour les connaisseurs (!), sa technologie (asynchrone à rotor bobiné) permettait un démarrage tout en douceur à une époque où les variateurs de vitesse électronique n'existaient pas !

(photo du milieu) permettait d'accumuler de quoi fabriquer une gerbe. Sur la photo de droite, on voit Louis en train de lier manuellement une gerbe.

1977 : la famille May-Milfert avec un tracteur et une moissonneuse-lieuse. A droite, les « capuches » après la moisson.

1978 : Pierre May et Louis Milfert aux moissons manuelles (juste pour le photographe que j'étais) au lieu-dit « Sous la Salle ».

L'économie de la ferme, les salaires…

Les revenus de l'exploitation agricole étaient principalement issus de la production laitière (vente de lait à la coopérative qui commercialisait les produits laitiers). J'ai numérisé les reçus mensuels de vente de lait de 1970 à 1982, dont j'ai issus les données ci-dessous montrant l'accroissement de la production laitière mais également la chute du prix du litre de lait en corrigeant de l'inflation :

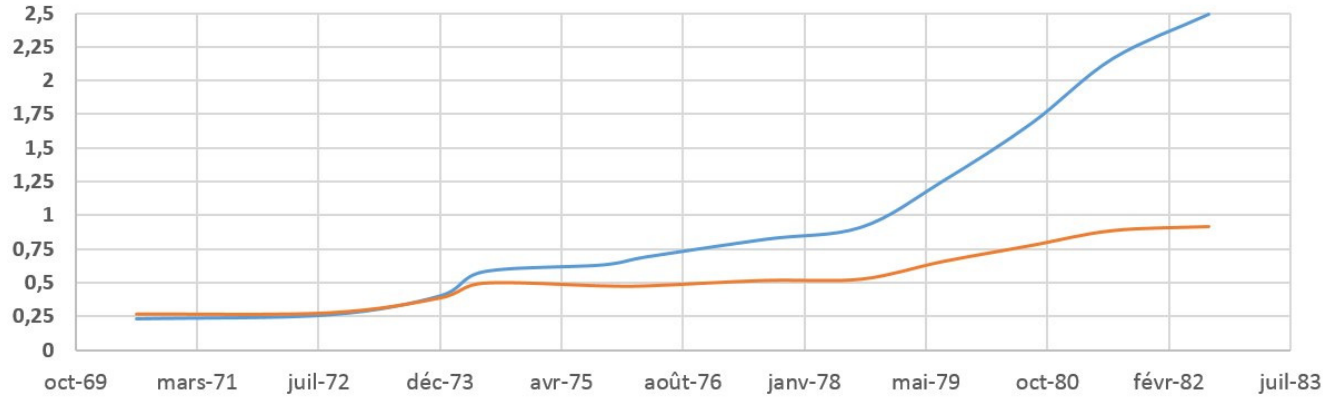
Mois-année	Mars 1970	Mai 70	Déc. 70	Mai 73	Mai 75	Mai 77	Mai 79	Mai 81
Quantité L	7672	10 511	6 334	15 302	19 717	18 679	26 544	32 170
Prix Fr/L	0,44	0,44	0,5	0,52	0,708	0,714	0,67	0,577 + prime
Prix $€_{2022}$/L corrigé inflation	0,53	0,53	0,6	0,51	0,54	0,46	0,35	0,24

Les ventes d'animaux représentaient des compléments significatifs avec des prix de l'ordre de 3000 F par vache ou par génisse et de 600 à 800 F par veau. Et puis, il y avait les porcs qui rapportaient bien peu et quelques taureaux (à partir de 1978). Après la terrible sécheresse de 1976, ce fut le début des diverses primes et autres incitations (primes à la réforme des vaches laitières à cause des excédents de production de lait, primes à la culture des betteraves fourragères). Les quotas laitiers furent mis en place au début des années 80 afin d'enrayer la chute des cours du lait. C'est durant toutes ces années (60, 70 et 80) que la politique agricole commune tenta de façonner l'économie de l'agriculture avec des résultats bien mitigés tant sur la vie des agriculteurs que sur l'écologie…

Les salaires mensuels familiaux (pour chaque couple) étaient très modestes mais ils étaient compensés par une relative autonomie alimentaire qui ne fit que décroitre au fur et à mesure du temps :

Année	1970	1975	1977	1982
Salaire familial mensuel en F	1000	1500	2500	4000
Salaire familial mensuel en $€_{2022}$	1200	1150	1600	1470

Les dépenses de la ferme concernaient la construction et l'agrandissement des bâtiments agricoles (hangars, salle de traite), les achats et réparations de matériels, ceux d'engrais, de semences, de paille pour litière, de compléments alimentaires, de soins vétérinaires, de produits phytosanitaires, de frais de moissonnage (lorsque la moissonneuse était en panne), de carburant, électricité, eau… Pour la ferme, on achetait du fioul qui était stocké dans la grange de notre maison, il y avait une pompe à main pour remplir les réservoirs des tracteurs. Le chauffage central de nos maisons était également au fioul (chez nous depuis 1970), mais on avait gardé un fourneau au bois qui, quelques années plus tard, produira de la chaleur en complément (ou remplacement total à condition d'assurer la corvée de bois) de la chaudière à fioul. Le prix du fioul (voir ci-dessous d'après les factures de Mouginot à Jussey, retrouvées dans les archives de la ferme) ne cessa d'augmenter, tout particulièrement à la suite des chocs pétroliers de 1973 et 1979. L'inflation étant particulièrement élevée durant les années 70 et 80, les augmentations sont impressionnantes (multiplié par dix en à peine plus de dix ans) mais elles sont à relativiser en corrigeant de l'inflation (facteur de presque quatre).



Prix du Fioul domestique en F/L (bleu) et en €$_{2022}$/L corrigés de l'inflation (rouge).

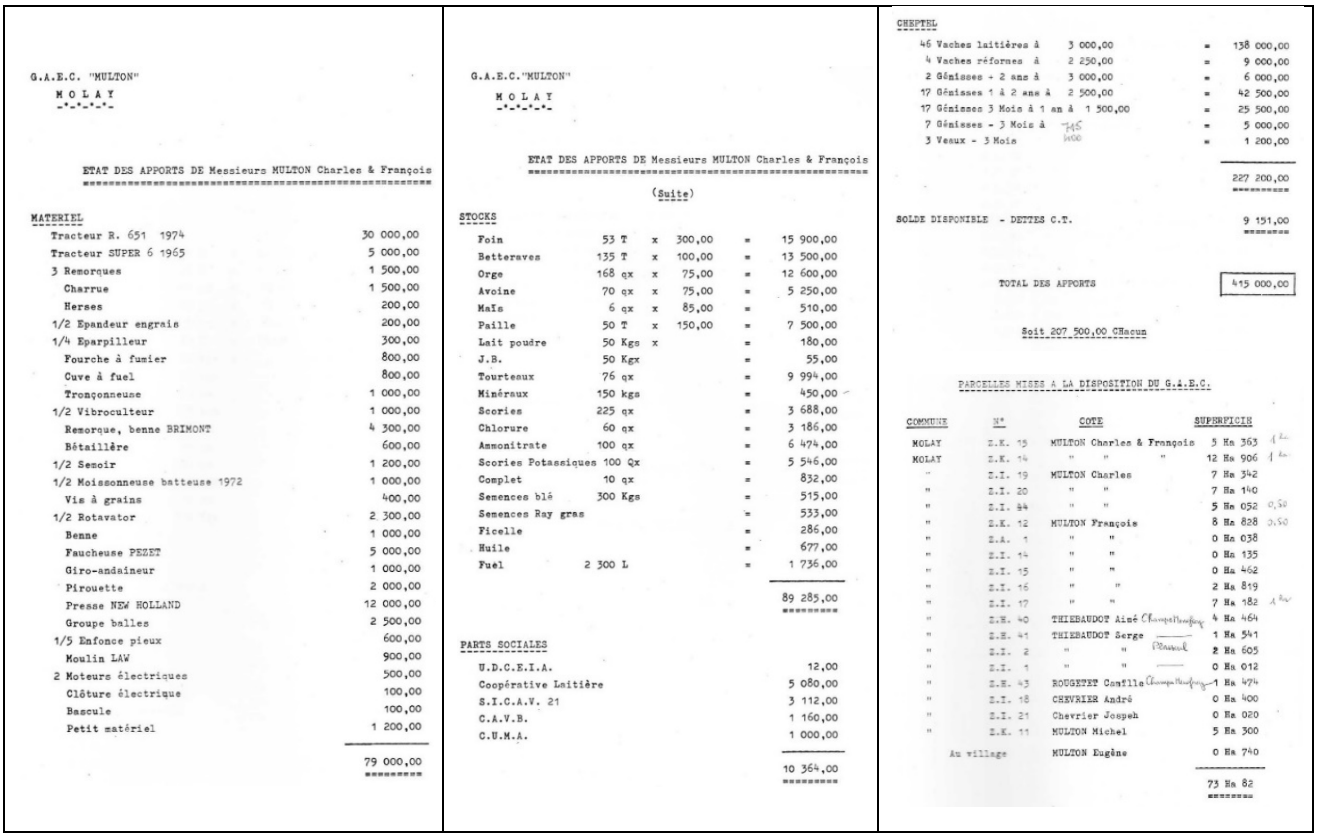
Les prix de l'électricité sont, quant à eux, restés relativement stables (en les corrigeant de l'inflation). Comme je l'ai écrit plus haut, c'était la SICAÉ Ray-Cendrecourt qui assurait la distribution d'électricité. Jusqu'en 1978, la tarification avait une particularité : les 80 (120 à partir de 1975) premiers kilowattheures étaient très chers (mais 80 kWh ce n'est vraiment pas grand-chose … en tout cas aujourd'hui !), les suivants étaient à un prix très compétitif (voir ci-dessous les prix hors taxes, en 2024, il est proche de 0,25 €/kWh…) :

Année	1970	1973	1974	1976	1978	1979	1980	1981	1982
F/kWh	0,12	0,11	0,14	0,17	0,21	0,24	0,29	0,34	0,384
€$_{2023}$/kWh	0,15	0,11	0,13	0,12	0,13	0,13	0,14	0,15	0,15

Enfin le prix de l'eau distribuée par la commune de Molay était très bon marché. Sachant que les ruminants buvaient de grandes quantités d'eau, c'était particulièrement bienvenu. Cependant, en 1976, la commune, comme beaucoup d'autres, vint à manquer d'eau et il fallut restreindre la consommation et faire venir des camions citernes. En 1970, le prix de l'abonnement était de 60 F/an et le prix de l'eau de 0,6 F/m^3 pour les 120 premiers m^3, puis 0,5 pour les 120 suivants et enfin 0,4 F/m^3 au-delà de 240 m^3. Comme pour l'électricité, plus on consommait, moins on payait à l'unité, une méthode de tarification désormais très contestable qui va à l'encontre de la nécessité de réduire le gaspillage des ressources naturelles ! En 1978, le prix était inchangé, autrement dit, il n'avait même pas suivi l'inflation galopante de cette époque…

D'après les archives de la ferme, il semblerait que ce soit en 1973, à l'occasion de l'agrandissement du hangar et de l'acquisition de nouvelles terres que l'accès aux emprunts bancaires se soit intensifié. C'est également la période où le frère de Papa est devenu administrateur de la caisse régionale du Crédit Agricole, initialement la banque des agriculteurs, banque qui avait tout intérêt à prêter de l'argent. C'était la fin des « Trente glorieuse » et les débuts de l'endettement massif de tous les secteurs de la société, des professionnels aux États, en passant par les familles qui entraient dans la société de consommation. Mais tout cela était déjà un grand classique, depuis quelques décennies, de l'autre côté de l'Atlantique !

Voici l'inventaire de la ferme, lors de la fondation du GAEC Multon, au 1er janvier 1977 :



G.A.E.C. "MULTON"
MOLAY

ETAT DES APPORTS DE Messieurs MULTON Charles & François

MATERIEL

Tracteur R. 651 1974	30 000,00
Tracteur SUPER 6 1965	5 000,00
3 Remorques	1 500,00
Charrue	1 500,00
Herses	200,00
1/2 Epandeur engrais	200,00
1/4 Eparpilleur	300,00
Fourche à fumier	800,00
Cuve à fuel	800,00
Tronçonneuse	1 000,00
1/2 Vibroculteur	1 000,00
Remorque, benne BRIMONT	4 300,00
Bétaillère	600,00
1/2 Semoir	1 200,00
1/2 Moissonneuse batteuse 1972	1 000,00
Vis à grains	400,00
1/2 Rotavator	2 300,00
Benne	1 000,00
Faucheuse PEZET	5 000,00
Giro-andaineur	1 000,00
Pirouette	2 000,00
Presse NEW HOLLAND	12 000,00
Groupe balles	2 500,00
1/5 Enfonce pieux	600,00
Moulin LAW	900,00
2 Moteurs électriques	500,00
Clôture électrique	100,00
Bascule	100,00
Petit matériel	1 200,00
	79 000,00

G.A.E.C."MULTON"
MOLAY

ETAT DES APPORTS DE Messieurs MULTON Charles & François

(Suite)

STOCKS

Foin	53 T	x 300,00	=	15 900,00
Betteraves	135 T	x 100,00	=	13 500,00
Orge	168 qx	x 75,00	=	12 600,00
Avoine	70 qx	x 75,00	=	5 250,00
Maïs	6 qx	x 85,00	=	510,00
Paille	50 T	x 150,00	=	7 500,00
Lait poudre	50 Kgs	x	=	180,00
J.B.	50 Kgx		=	55,00
Tourteaux	76 qx		=	9 994,00
Minéraux	150 kgs		=	450,00
Scories	225 qx		=	3 688,00
Chlorure	60 qx		=	3 186,00
Ammonitrate	100 qx		=	6 474,00
Scories Potassiques	100 Qx		=	5 546,00
Complet	10 qx		=	832,00
Semences blé	300 Kgs		=	515,00
Semences Ray gras			=	533,00
Ficelle			=	286,00
Huile			=	677,00
Fuel	2 300 L		=	1 736,00
				89 285,00

PARTS SOCIALES

U.D.C.E.I.A.	12,00
Coopérative Laitière	5 080,00
S.I.C.A.V. 21	3 112,00
C.A.V.B.	1 160,00
C.U.M.A.	1 000,00
	10 364,00

CHEPTEL

46 Vaches laitières à	3 000,00	=	138 000,00
4 Vaches réformes à	2 250,00	=	9 000,00
2 Génisses + 2 ans à	3 000,00	=	6 000,00
17 Génisses 1 à 2 ans à	2 500,00	=	42 500,00
17 Génisses 3 Mois à 1 an à	1 500,00	=	25 500,00
7 Génisses - 3 Mois à	745 1400	=	5 000,00
3 Veaux - 3 Mois		=	1 200,00
			227 200,00

SOLDE DISPONIBLE - DETTES C.T. 9 191,00

TOTAL DES APPORTS 415 000,00

Soit 207 500,00 CHacun

PARCELLES MISES A LA DISPOSITION DU G.A.E.C.

COMMUNE	N°	COTE	SUPERFICIE
MOLAY	Z.K. 15	MULTON Charles & François	5 Ha 363
MOLAY	Z.K. 14	" " "	12 Ha 906
"	Z.I. 19	MULTON Charles	7 Ha 342
"	Z.I. 20	" "	7 Ha 140
"	Z.I. 44	" "	5 Ha 052 0,50
"	Z.K. 12	MULTON François	8 Ha 828 0,50
"	Z.A. 1	" "	0 Ha 038
"	Z.I. 14	" "	0 Ha 135
"	Z.I. 15	" "	0 Ha 462
"	Z.I. 16	" "	2 Ha 819
"	Z.I. 17	" "	7 Ha 182
"	Z.K. 40	THIEBAUDOT Aîné	4 Ha 464
"	Z.K. 41	THIEBAUDOT Serge	1 Ha 541
"	Z.I. 2	" "	2 Ha 605
"	Z.I. 1	" "	0 Ha 012
"	Z.K. 43	ROUGETET Camille	1 Ha 474
"	Z.I. 18	CHEVRIER André	0 Ha 400
"	Z.I. 21	Chevrier Joseph	0 Ha 020
"	Z.K. 11	MULTON Michel	5 Ha 300
Au village		MULTON Eugène	0 Ha 740
			73 Ha 82

Les artisans et commerces des environs

De nombreux artisans, commerçants et autres entrepreneurs accompagnaient le bon fonctionnement de cette économie paysanne en pleine transformation. Certains relevaient de métiers anciens qui étaient sur le déclin. C'était le cas du maréchal-ferrant (M. Régent à Charmes Saint Valbert, dont je me souviens de la forge dans son local ouvert sur la rue à deux pas de l'église. Comme il ne devait plus ferrer beaucoup de chevaux, il effectuait toutes sortes de réparations. À l'époque, on réparait beaucoup plus qu'aujourd'hui et on adaptait aussi les machines pour les faire passer de la traction animale au tracteur à moteur à explosion… Il y avait aussi les entreprises de constructions métalliques auxquelles nous avions fait appel pour nos hangars, comme Brisard (agrandissement de 1973 et construction du second en 1977) et Waltefaugle, toutes deux basées à Dampierre-sur-Salon. Pour les travaux d'assainissement et de maçonnerie, on faisait généralement appel à Guy Roitel, de Gourgeon. Pour ceux de terrassement, travaux publics et fourniture de cailloux (carrières de Melin), c'était surtout l'entreprise Royer de Cintrey qui régnait sur le secteur, mon oncle Michel y était le mécanicien et Papa en deviendrait chauffeur poids lourd lors de la dissolution du GAEC fin 1982. Notre machine à traire (marque Lorraine), et ses évolutions provenaient de l'entreprise Cotibar à Bar-Le-Duc dans la Meuse, je me rappelle y avoir accompagné Papa pour une occasion dont j'ai oublié les détails, mais c'était une expédition (près de 200 km) ! Pour l'achat et la réparation des machines agricoles, nous faisions appel aux entreprises très locales Estienney-Ménétrier (à Renaucourt) et Gaston Chambrey (à Cintrey), voire, pour la marque Claas (presses et moissonneuses batteuses) à P. Barthelemy (à Vesoul). Pour les travaux d'entretien ou de dépannage mécanique urgent, par exemple en pleine fenaison ou moisson, mais aussi pour acheter l'essence de la moissonneuse-batteuse au début des années 70, on s'adressait à l'un des deux garages de Cintrey : Jolliot Fils (Total, Citroën) et Michel Madiot (Antar, Renault). Et puis à Cintrey, il y avait deux autres entreprises importantes, celle de Louis (Loulou) Baillet spécialisée dans travail du métal (aujourd'hui Sométal), la fabrication et la réparation (spécialiste soudure) de produits aussi variés que des remorques métalliques, avec option épandage à fumier, ou des balcons en fer forgé et celle de Michel Dautriche, une grande quincaillerie fournissant une incroyable diversité d'articles, des matériaux de construction (ciment, ferraille…), des tuyaux en ciment, de la visserie, etc. Parfois, on nous envoyait, en vélo, faire quelques achats légers. On ne payait pas immédiatement les dépenses mais on les ajoutait sur un crédit. Michel Dautriche était une personne agréable

qui appréciait bien les enfants. Les coopératives agricoles jouaient également un rôle très important, la CAVB (ccopérative agricole Vesoul-Belfort), pour la fourniture d'engrais, semences, aliments du bétail, produits chimiques, petits matériels et la SICAV 21 (en Côte-d'Or) pour l'achat de porcelets et la ventes d'animaux (veaux, génisses). Pour ces derniers, on faisait aussi appel aux maquignons[49] (plus professionnellement des éleveurs !) par exemple Henri Mariotte d'Augicourt. Pour l'achat en partage de matériels à faible taux d'utilisation, comme nous l'avons vu plus haut, il y avait les CUMAs, telles que celle de la vallée de la Gourgeonne (à partir de 1974). Enfin, en marge des activités agricoles, mais de grande importance, il y avait la tronçonneuse (Mac Culloch) et le motoculteur, tous deux à moteur thermique, que l'on achetait et faisait entretenir chez Michel Richardot à Vy-Les-Rupt.

Enfin, pour les activités plus domestiques, on faisait appel, entre autres, à Michel Bouveret puis Jean Bouveret (Betoncourt-Les-Ménestriers) le menuisier qui avait notamment fabriqué l'escalier en bois de notre maison. M. Seguin, l'ébéniste de Cintrey, avait, quant à lui, réalisé les buffets sculptés comme celui de notre salle à manger. Pour la plomberie et la zinguerie, c'était Roger Chapuis, encore de Cintrey. Ce village de la paroisse de Laître, traversé par la nationale 19 (la route Paris-Bâle), avait réussi à conserver une activité économique plus variée grâce à cette situation géographique privilégiée. Pour la vente et le dépannage d'électroménager (lave-linge, téléviseur, etc…), nous faisions appel aux services d'Alain Roger à Pressigny, en Haute-Marne mais commune proche (tout en étant limitrophe via les bois des Essarts, il fallait passer par Charmes pour s'y rendre par la route).

Les métiers étaient en pleine transition, voire en voie de disparition pour beaucoup, ceci d'autant plus que les villages se vidaient de leurs habitants. Lorsque l'on regarde les tableaux de recensement de Molay du 19ème siècle, on trouve bien sûr les métiers de la terre (« propriétaires cultivateurs », « cultivateurs », « vignerons ») mais, en plus, divers métiers d'artisanat qui témoignent d'une relative autarcie, comme taillandier (forgeron pour outils tranchants), maréchal-ferrant, menuisier, couvreur, charpentier, tisserand, couturière… Au début du 20ème siècle, ces derniers métiers avaient, pour la plupart, disparu mais subsistaient parfois dans un des villages voisins, c'était le cas du maréchal-ferrant à Charmes dont j'ai parlé plus haut puisqu'il était encore activité au début des années 60. C'est aussi à cette époque que sont arrivées les commerçants ambulants, épiciers, bouchers, poissonniers…

Les vendanges

Comme je l'ai dit précédemment, Molay, avec tous ses coteaux, avait été un pays de vignobles et de vignerons et il n'en restait que quelques vestiges dans les années 60 dont le remembrement (voir section suivante) eut le dernier mot. Les quelques vignes, qui étaient encore présentes, permettaient juste l'autoconsommation des familles qui les cultivaient. Notre vigne se trouvait sur le bien nommé « Versant des Vignes » exposé plein sud (à droite en direction de Charmes, en lisière de la forêt). D'après mon oncle François, on y cultivait des plan d'Oberlin, de Seibel et de Baco. Le gros travail de sarclage[50] était souvent réalisé par les plus âgés durant l'hiver. Je me souviens d'y avoir accompagné ma grand-mère Estelle (avant qu'elle ne soit trop malade et incapable de faire ce travail, peut-être durant l'hiver 1965-66). Les vendanges constituaient un évènement festif d'une journée auquel une grande partie de la famille participait, notamment nos grands-parents de Lavigney. Nous n'avons hélas que de très rares photos (voir page suivante). Jacqueline Grossetête avait réalisé un petit bout de film Super 8 de leurs vendanges à Molay et en parle dans ces mémoires[51] (sa famille résidait à La Rochelle, mais avait des terres bien mieux exposées à Molay). Nos vendanges avaient lieu durant la deuxième quinzaine de septembre (en 1971, c'était le dimanche 19 septembre), les dernières eurent lieu en 1974. Quelques villages alentours ont réussi à maintenir une petite activité

Cépages Oberlin et Baco.

[49] Le maquignon est un marchand de chevaux ou une personne faisant le commerce du bétail vivant, en particulier des bovins. Ce terme est devenu péjoratif à force de transactions parfois pas très honnêtes !

[50] D'après Wikipédia : le sarclage consiste à couper avec un sarcloir ou à enlever à la binette les herbes indésirables présentes dans une culture.

[51] En 2014, Jacqueline a publié à compte d'auteur un ouvrage passionnant intitulé « Ma traversée du XXème siècle.

viticole comme Saint-Julien-les-Morey ou Suaucourt. Plus loin, Charcenne et Champlitte réussirent à renouer avec une tradition de qualité et à commercialiser un très bon Chardonnay, un mousseux champagnisé (la Flûte enchantée) et quelques autres appréciés des connaisseurs.

Durant les vendanges proprement dites, le raisin était cueilli au sécateur puis déposé dans une ballonge, grand récipient en bois de forme ovale dans lequel on versait les hottes remplies de grappes. Une fois la récolte terminée, la ballonge garnies des précieux fruits était ramenée au village et le jus était extrait par foulage aux pieds puis on le laissait fermenter pour obtenir du vin. Le résidu était traité dans un pressoir et permettait de produire la « piquette » en y ajoutant de l'eau et du sucre. Selon les années, on obtenait une production de 500 à 600 L (stockés dans deux types de tonneaux : les pièces de 220 L et les feuillettes de 110 L). La production annuelle était partagée entre la famille de François et Anne-Marie, la nôtre, nos grands-parents et notre tante Eugénie. Le vin se consommait généralement coupé avec de l'eau mais pas la piquette, consommée en priorité car elle ne se conservait pas. Nous, les enfants, allions remplir la bouteille au tonneau dans la cave, située chez François et Anne-Marie, c'était un peu une corvée sur laquelle je reviendrai plus loin.

Photos des vendanges : en 1972 et en 1974 (mon cousin Jean-Marie met une grappe dans la hotte sur mon dos, Papa courbé, mes deux grands-pères en tenue bleue).

Le bois de chauffage

Le bois était une source d'énergie majeure dans cette région très boisée et son façonnage représentait une activité importante dans nos foyers ruraux. La source d'approvisionnement principale était l'affouage, une réserve de bois communal partagée entre les habitants de la commune. Il s'agissait d'une pratique remontant au Moyen-Âge. A cette époque, le seigneur des lieux accordait aux habitants de ses villages le droit de récolter du bois de chauffage dans les forêts. Ce droit valait pour chaque foyer ("affouer" vient de l'ancien français et signifie "allumer") d'où le nom de cette pratique. Les familles, qui possédaient leurs propres parcelles de forêt, pouvaient également y prélever du bois de chauffage. Le bois était marqué par un professionnel afin de réserver le bois d'œuvre de plus grande valeur. Transformer le bois de l'arbre sur pied aux morceaux prêts à être brûlés représentait beaucoup de travail, on le faisait pour nous-mêmes mais on participait aussi pour aider des personnes âgées (grands-parents, tante Eugénie, le curé, etc.).

La première phase consistait à se rendre en forêt avec un tracteur, une remorque et du matériel pour couper. Cela se passait généralement en hiver, à la saison creuse et surtout où les feuillus étaient dépouillés de leurs parures. Autrefois, avant l'arrivée de la bien pratique, mais dangereuse, tronçonneuse, on utilisait le passe-partout, une grande scie à manœuvrer à deux. Je n'ai que de vagues souvenirs de son usage qui était extrêmement fatigant. Il y en avait un stocké dans notre grange, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Papa avait une tronçonneuse, la dernière en date était une STHIL 041AV, achetée, pour 2000 F, en janvier 1975 chez Gaston Chambrey à Cintrey. Les arbres étaient abattus puis ébranchés et coupés en rondins de longueur égale (environ 1 m 50). Les plus gros étaient éclatés à l'aide de coins métallique et d'une masse afin d'être transportables et sciables. Ensuite, ils étaient chargés sur une remorque tirée par un tracteur jusqu'au village, pour être entreposés afin de subir un séchage d'au moins un an.

Comme il y avait plutôt surabondance de bois, certaines piles de bois avaient tendance à s'éterniser sur les bords des routes et parfois, on voyait, année après année, le bois se dégrader jusqu'à pourrir sur place. C'est généralement à la fin de l'été que l'on procédait au sciage des branches et rondins à une longueur compatible avec les dimensions du foyer de nos fourneaux, généralement une trentaine de centimètres. Puis les morceaux de bois étaient soigneusement empilés à l'intérieur des granges pour être brûlés durant l'hiver suivant. La boutade qui revenait fréquemment était que l'avantage du bois c'était que l'on se chauffait plusieurs fois, lors de son façonnage, puis du sciage et de ses rangements !

Papa au bois en février 1975 (extrait film Super 8) et sa tronçonneuse Stihl.

5.3- Le remembrement des terres agricoles

Lancé en 1974, avec la définition des chemins, les tracés des géomètres (fin octobre) et surtout l'évaluation des terres pour une nouvelle répartition entre les propriétaires et les exploitants, le remembrement constituait un évènement majeur. Il donna lieu à d'âpres négociations entre les propriétaires car échanger des terres situées dans des lieux très différents avec des natures de sol inégales était forcément source de litiges, un hectare ici ne valant pas un autre hectare ailleurs. Les objectifs étaient d'accroitre la productivité mais également de faire en sorte que l'essentiel des terrains soient proches des bâtiments agricoles, notamment les prairies afin d'éviter la circulation des troupeaux sur les routes. Cette concentration des parcelles de terre fractionnées avec le temps par les héritages faisait disparaître tout un pan de l'histoire. Cela concernait les noms des nombreux lieux-dits (ceux qui sont restés ont d'ailleurs vu leurs noms souvent déformés… une fois de plus) ainsi que la valeur affective de terres transmises par tel ou tel ancêtre ou ayant une histoire, comme notre « pré Larçon » lieu où avait été foudroyée notre aïeule Eugénie Broilliard-Doussot. De plus grandes parcelles se prêteraient plus aisément au défrichement, au drainage, etc., notamment pour la transformation des prairies en cultures jusqu'à ce que l'on comprenne plus tard l'impact écologique non négligeable de cette restructuration. Pourtant, afin de limiter ces impacts, une étude[52] avait été menée par des écologues sur le secteur de Cintrey (en fait l'ensemble des onze villages concernés par ce remembrement), publiée et mise à disposition des communes en août 1974. Dès que j'eus accès à un photocopieur (durant mon service militaire), je m'empressai de faire une copie de ce précieux rapport puis, plus tard, de le numériser. Il s'agissait d'une opération pilote menée dans seulement deux endroits en France, en Normandie (secteur d'Argouges) et autour de Cintrey. L'étude était donc réellement exceptionnelle, à la fois par la richesse de l'inventaire des espèces et des espaces naturels et par les préconisations qui en résultaient. En la relisant, je suis impressionné par le recul dont on bénéficiait déjà en matière d'écologie scientifique. Malheureusement, bien peu de recommandations ont été suivies et les destructions de buissons, de haies et autres zones humides allèrent bon train durant la fin des années 70. Les mises en culture, aux dépens des prairies naturelles, se traduisirent par un accroissement de l'érosion ainsi que des inondations avec coulées de boues comme le 19 août 1977 où, à la suite d'un orage violent, le village de Molay, fut inondé, non pas par le débordement de la Rigotte, mais par de l'eau terreuse dévalant les pentes qui avaient commencées à être mises en culture autour du village… Bien d'autres

[52] Etude écologique préalable au remembrement de onze communes du secteur de Cintrey (Haute-Saône). Par le Centre d'Etudes et de Recherche en Ecologie Appliquée de l'Institut National Agronomique. Août 1974.

« erreurs » ont été commises à la suite de ce remembrement pour cause de non observation (et sans doute de non lecture !) des recommandations figurant dans cet excellent rapport.

Parmi les nombreux travaux, qui occasionnèrent une surcharge de travail conséquente chez nous, il y eut les défrichages de buissons et le gros chantier de remplacement des clôtures qui étaient quasi intégralement à refaire. À l'automne 1975, nous avions fait l'acquisition commune, entre cinq propriétaires, d'un enfonce-pieux Bouyer (avec attelage trois points sur un tracteur, la prise de force permettait de remonter rapidement une lourde masse qu'on laissait ensuite tomber sur le piquet à planter (c'était beaucoup plus efficace, et moins fatiguant, que le classique battage manuel à la masse). Nous fabriquions nous-mêmes les piquets de pâtures avec du bois d'acacia (en réalité du robinier ou faux acacia). Celui-ci provenait du bois de la Petite Roche dont j'ai hérité après la mort de Papa. Nous l'avions coupé en 1975 et je l'ai fait à nouveau couper en 2016, environ 40 ans après sur les recommandations du conseiller forestier Florian Brunner mandaté par la Chambre d'Agriculture de la Haute-Saône. En août 1975. Il avait fallu également acheter des kilomètres de fils barbelés et cela avait occupé une bonne partie de l'automne et de l'hiver 1975-76, en plus des défrichages. Je me souviens très bien de ces travaux. Bien que nous n'ayons pas conscience des dégâts environnementaux occasionnés, on se rendait bien compte que c'était l'habitat de nombreux oiseaux. Ce fut également le cas pour les zones humides, que nous avons asséchées, comme le marais qui se trouvait à gauche du chemin de la Roche. Pour nous, enfants, il s'agissait d'une zone impénétrable avec une forêt de roseaux plus hauts que nous avec des oiseaux magnifiques, qui y nichaient, comme le busard des roseaux. Durant un été, nous avions réussi, à force d'observation, à repérer un nid au sol au milieu du marécage, je vois encore le mâle blanc avec le bout des ailes noir et la femelle marron voler au-dessus de nous en poussant des cris menaçants. L'écologie ne faisait pas encore partie de mes préoccupations, mais j'apprenais à connaitre les oiseaux, grâce au petit guide dont je disposais et, bien sûr, à mes propres observations. L'écosystème de Molay était très riche et il est clair qu'il s'est appauvri à la suite de ce remembrement auquel ont succédé les cultures intensives et l'usage massif de biocides. En effet, des terres initialement destinées au pâturage, du fait de faibles superficies, de formes compliquées ou encore un peu marécageuses (avant drainage), ont pu être transformées de prairies naturelles en champs pour la culture des céréales, du colza et du maïs.

Sur les photos ci-dessous, prises juste avant le remembrement (en août 1975, extraits film Super 8) ou avant qu'il n'ait été complètement opérationnel (été 1976, vue aérienne de Laître), on constate qu'il y avait encore beaucoup de bosquets, friches et buissons. La voie ou ligne du tram avec son ballast (pierrailles issues des crassiers de fonderie) était encore présente.

1975, les nombreux buissons et haies avant le remembrement : vue de Laître depuis le chemin de la Penotte. Voie (désaffectée) du Tram, encore parfaitement visible avec son ballast. Vue aérienne (1976) des environs de Laître.

La réorganisation des terres agricoles ne commença à être vraiment opérationnelle que l'année de la grande sécheresse de 1976. Les nouveaux chemins n'étaient d'ailleurs alors pas encore tous tracés, comme celui des « Maigrepains » (ou Mégrapains dans la langue de ces années) qui permet un raccourci vers la route de Morey ou celui qui monte à Laître et qui ont été réalisés en 1977. Je crois également que c'est à cette époque que les insecticides et autres herbicides ont commencé à être employés massivement. Une façon de mesurer leur impact effarant sur les insectes volants est la chute drastique des salissures de nos pare-brise. En effet, le moindre déplacement en voiture, dans les années 60-70, conduisait à avoir rapidement son barre-brise et sa calandre complètement recouverts d'insectes écrasés. Aujourd'hui, il n'y a quasiment plus la moindre salissure, même après de longs trajets. Cela devrait nous inquiéter au plus haut point.

Chapitre 6

Chapitre 6 - Mes années d'insouciance et de bonheur (1960-70) et la vie à Molay

6.1- Début des années 60

Dès mon séjour à la maternité, il semble que j'aie eu quelques difficultés à prendre du poids. Né à 3,4 kg, je suis sorti avec un poids 3,22 kg et un allaitement mixte (lait Pelargon de Guigoz…). Il parait que je pleurais beaucoup et que notre médecin familial, le docteur (Armand) Spitz de Combeaufontaine, avait découvert que j'avais simplement faim car on me donnait un lait pour prématurés… J'ai été langé très longtemps mais cela ne m'a semble-t-il pas empêché de sauter du lit à barreaux (mes parents avaient disposé des oreillers au pied pour que je ne me blesse pas) et de marcher avant l'âge de un an.

Le choix de mon prénom usuel viendrait d'un certain Bernard Sauge (originaire des Gras dans le Doubs), un ami de Papa tué lors de l'attentat à la grenade de Mostaganem, que j'ai raconté dans la section consacrée à la jeunesse de Papa. C'est Paul Rochefort qui m'a fait cette confidence à l'occasion des obsèques de Papa en octobre 2008. Maman ne le savait pas, cette information est donc à prendre avec réserve ! Et si j'avais été une fille, je me serais appelée Myriam !

Quant à mes deux autres prénoms : François était celui de mon oncle paternel et parrain et Albert celui du curé de ma famille maternelle, l'honneur absolu dans notre famille très catholique. Je fus baptisé le 24 juillet 1960 à l'église de Laître par l'abbé Hograindleur, ma marraine était Bernadette Sœur, l'épouse de Claude Paulin frère de Maman. Pour l'occasion, mon parrain François était revenu de son service militaire (1959-61) qu'il avait partagé entre une première moitié dans un régiment de parachutistes à Pau puis une seconde en Algérie (à Philippeville). Ci-dessous, j'ai extrait des photos de mon parrain et de ma marraine en compagnie de leur cavalière (Anne-Marie) et cavalier (Claude), prises sur le Petit-Point de Lavigney dans le cortège qui se rendait de la maison Paulin à l'église le 1er avril 1959. Ces deux couples se sont mariés l'année suivante et sont restés ensemble toute leur vie comme mes parents.

François Multon (mon parrain) et Anne-Marie.

Claude Paulin et Bernadette Sœur (ma marraine).

Mes premiers souvenirs

Sans doute le premier évènement, dont je me souviens, est une promenade dans un champ à Lavigney, au milieu des fleurs et des papillons, tenant très probablement la main d'Elise Munier (elle était née en 1881 et avait donc plus de 80 ans) une amie de mes grands-parents. Sachant qu'elle est décédée en février 1963, il est probable que ce souvenir date de l'été 1962, j'aurais alors eu deux ans. D'après ma marraine Bernadette, j'ai parlé de bonne heure et j'étais une vraie pipelette… qualité ou défaut qui m'est resté ensuite !

Comme je l'ai déjà évoqué, ma première peluche! était une ourse appelée Fanchon Elle m'avaient offerte, par mes parents, le 6 décembre 1960 pour la St Nicolas (fête des garçons). Fanchon était le nom de la dernière jument de la ferme et qui vivait dans l'écurie à proximité de la partie habitable de notre maison. Je me souviens de ce bout de chiffon avec lequel je dormais et qui était complètement usé, un peu comme tous les doudous préférés des enfants, mais, pour moi, c'était le seul ! Avant la naissance de mon frère Régis, le 24 novembre 1961, je dormais dans la chambre de mes parents, au rez-de-chaussée (la salle à manger actuelle). Quelques années après, mes parents aménagèrent une pièce à l'étage au fond du grenier, côté Petite Rue, qui devint ma chambre. Pour y accéder,

il fallait monter un vieil escalier en bois (celui qui sert actuellement à accéder au grenier dans la grange). Pour aller dans cette chambre, on devait traverser une pièce, directement sous les lambris de toiture, servant à entreposer toute sorte de choses, en particulier des tas de graines, des condiments qui séchaient (oignons, ails…), des bombonnes d'eau de vie recouvertes d'osier, une incroyable machine à tresser les cordes, que j'ai pu voir à l'œuvre, et bien d'autres objets. La nourriture étant censée être à l'abri des rongeurs (loirs et autres mulots) grâce aux chats. C'est ainsi que des chats, pas forcément très familiers, cohabitaient avec moi à l'étage et, sans doute, me séduisirent puisque le tout premier chat, dont je me souvienne s'appelait Moumoute et était tout noir avec une tache blanche sous le ventre et une autre sous le cou (il y en eu plusieurs autres par la suite qui conféraient à ma Moumoute une vie quasi éternelle !). Cette chambre était équipée d'un petit poêle à bois qu'en hiver, on l'allumait le soir avant le coucher et il s'éteignait dans la nuit faute de combustible Je me souviens de la lumière des flammes dansantes et, au petit matin, du givre sur les carreaux de la fenêtre qui donnait sur la Petite Rue… J'y faisais des rêves étranges. L'un d'eux relevait d'une forme de claustrophobie (étouffement dans une sorte de chatière), peut-être associée à l'accouchement difficile à ma naissance et qui, heureusement, a disparu. Dans d'autres plus agréables, je pouvais quasiment voler. Je faisais de très grands sauts qui me permettaient de franchir de grandes distances, comme sauter loin de l'autre côté du ruisseau. Au réveil, il m'était difficile d'accepter la dure réalité : ça ne marchait pas !

Quelques photos de moi au printemps 1961 : sur le lit de mes parents, avec Papa et Maman devant la maison puis dans ma poussette.

Sur la photo de gauche, à huit mois, je suis couché sur le lit de mes parents dans la chambre qui jouxtait la cuisine (aujourd'hui séjour/salle à manger). On peut voir sur la table de nuit, le réveil mécanique (marque Jazz) au tic-tac soporifique et à la sonnerie implacable ! Au milieu : dehors sur le seuil devant la maison avec Papa qui me donnait la becquée puis avec Maman. On peut voir l'ensemble table-chaise capable de se transformer en chaise haute et ma peluche (nounours Fanchon encore en bon état !). En arrière-plan, derrière Papa, le long du ruisseau, on voit le tas de bois fendus prêt à être empilé au sec à l'intérieur des granges. Sur la photo de droite : dans la poussette, on peut admirer ma tenue vestimentaire qui pouvait laisser penser que mes parents auraient souhaité une fille !

Lorsque que ma chambre fut à l'étage et que j'étais malade, on me redescendait dans la chambre de mes parents. Je me souviens d'avoir somnolé en plein jour avec de la fièvre, bercé par le tic-tac de leur gros réveil dans lequel je décryptais toutes sortes de sonorités cohérentes (comme le galop d'un cheval ou le cliquetis d'un moteur de tracteur), ce qu'on appellerait aujourd'hui des paréidolies[53] auditives ! La photo suivante montre à quoi ressemblait ce réveil, on y voit les pattes sur lequel il reposait et qui avaient engendré l'expression « être coiffé avec les pattes de son réveil » ! Le bouton au-dessus servait à arrêter la sonnerie infernale pour confirmer qu'on était bien réveillé… Le remontoir (pour recharger le ressort car il n'y avait pas de piles) était situé à l'arrière ainsi que les molettes de réglage de l'heure courante et de celle de réveil, cette dernière était affichée avec une précision toute relative dans un des petits cadrans. Enfin, les aiguilles étaient phosphorescentes pour qu'on puisse lire l'heure la nuit. Dans les années 70, mes parents m'offrirent un réveil mécanique de voyage Equity (modèle 1185 Black made

[53] D'après Wikipedia, la paréidolie est un phénomène psychologique, impliquant un stimulus (visuel ou auditif) vague et indéterminé, plus ou moins perçu comme reconnaissable. Ce phénomène consiste, par exemple, à identifier une forme familière dans un paysage, un nuage, de la fumée ou encore une tache d'encre, mais tout aussi bien une voix humaine dans un bruit, ou des paroles (généralement dans sa langue) dans une chanson dont on ne comprend pas les paroles.

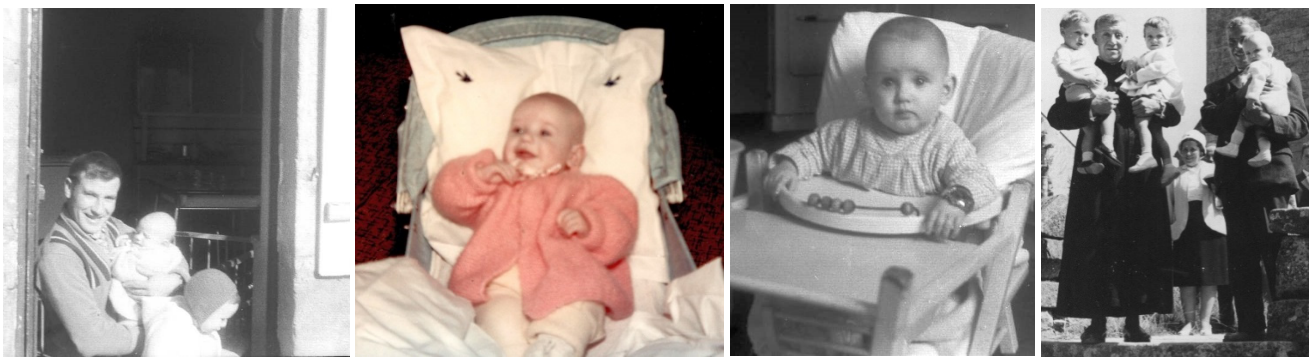
in Taïwan), il était pliable et je l'ai emporté avec moi à chaque voyage, il fallait juste ne pas oublier de le remonter ! Je ne l'ai pas retrouvé (sauf sa boite d'emballage), son boitier était noir (celui de la photo ci-dessous est marron). On peut voir les boutons au dos : le remontoir en bas à droite, celui de mise à l'heure au milieu, celui du réglage de l'heure de la sonnerie en haut à gauche et le curseur d'ajustement de la vitesse de comptage qui permettait de le rendre aussi précis que possible dans les conditions de température du lieu d'utilisation. Le commutateur d'activation de l'alarme était situé sur le côté. On était loin des radioréveils radio-pilotés !

Ce n'est que dans les années 70 que les réveils devinrent « à transistor » (et à piles) et ne nécessitèrent plus le remontage mécanique quotidien du ressort. Une nouvelle solution de facilité qui se traduisait par une moindre durée de vie et donc des piles à changer (et jeter) régulièrement… Ci-dessous (à droite), le réveil de Fabienne lorsque je l'ai connue.

Evolution des réveils à aiguilles : mécaniques à ressort (à gauche : Jaz années 1960 et, au milieu, celui de voyage Equity années 1970, la 3ème image montre les boutons et le remontoir et la 4ème montre le bouton d'activation de l'alarme) et enfin le réveil électronique de Fabienne (Japy, au tournant des années 70/80).

L'arrivée de Régis, le 24 novembre 1961

Bien sûr, je n'en ai pas de souvenir précis. Je sais que Maman était fatiguée et que j'étais allé en vacances à Lavigney comme ce sera encore de nombreuses fois le cas par la suite pour mon plus grand bonheur. Avant la naissance de Régis, il n'y avait toujours pas d'échographies et on ne connaissait pas le sexe de l'enfant. En conséquence, les parents envisageaient un prénom de garçon et un autre de fille, pour Régis, cela aurait été Blandine ! Cette grossesse avait été difficile pour Maman (voir ses mémoires) d'autant plus qu'elle avait fait précédemment une fausse couche et puis que la vie à Molay était difficile (pas d'eau courante, peu de confort, …). Nous n'avons eu une machine à laver qu'en décembre 1961, mais il fallait encore aller chercher l'eau à la fontaine car notre puits était déjà condamné.



Photos de 1962 : Papa avec Régis et moi (cagoulé). Régis dans son landau puis sur la chaise haute (équipé d'une montre !). A droite, le 15 août à l'occasion du départ de Laître de l'abbé Hograindleur.

Ci-dessus, sur la photo de gauche, sur le pas de porte de la maison, Papa tient Régis dans ses bras et moi, juste à côté avec la cagoule sur la tête, j'ai l'air très occupé. Sur la photo suivante, Régis est assis dans son landau qui pouvait servir de lit ou de fauteuil. Ensuite, il est assis sur la chaise haute transformable et porte déjà une montre ! Quant à la photo de droite, elle a été prise, sans doute par Maman, le 15 août 1962, à l'occasion du départ de Laître de l'abbé Louis Hograindleur pour Cravanche à côté de Belfort. Régis se trouve dans les bras de Papa et moi dans ceux de l'abbé avec Frédérique de La Rochelle (la fille de Ginette sœur de Jacqueline Grossetête). Le successeur de l'abbé Hograindleur, Henri Michaud, était arrivé à la cure de Preigney la même année. Plus tard, après

Laître et Preigney, il a eu ensuite, sous sa « juridiction », les paroisses de Malvillers, Charmes, Morey, Saint-Julien, Suaucourt et Bourguignon-les-Morey.

Description de notre maison (adresse actuelle : 3 rue Charles Multon, sachant qu'autrefois, le facteur n'avait besoin ni de numéros ni de noms de rue !)

Comme dans toutes les maisons de paysans, le corps de logis était imbriqué avec les bâtiments à usage agricole (élevage des bêtes et stockage du foin, de la paille, etc…). Commençons par la partie habitée. Au rez-de-chaussée, on accédait directement, depuis la porte d'entrée, à la cuisine, à gauche, se trouvaient les escaliers permettant de monter à l'étage, grenier et chambre d'enfant au fond (peu après ma naissance). A droite, après avoir traversé la cuisine, se trouvait la chambre des parents (et des bébés) avec un paravent pour séparer légèrement 2 zones.

Dans la cuisine Papa : en mars 1961 avec moi et puis en 1963 mon petit frère Régis et moi.

Sur la photo de gauche où Papa me donne la becquée, on voit derrière la cheminée et la cafetière posée sur le fourneau. Cette disposition permettait de chauffer les deux pièces cuisine et chambre. C'est là que le « Petit Jésus » (le Père Noël n'était pas encore arrivé à Molay dans ces années-là !) apportait les jouets dans la nuit du 24 au 25 décembre dans une de nos chaussures. Sur la table à rallonges en formica jaune (pour les couleurs voir d'autres photos plus loin) sont posés les couverts, une bouteille de vin (de nos vignes) et une bouteille d'eau. Au fond à gauche, on peut apercevoir une partie du buffet en formica rouge (en faisant des efforts !). Quant à la photo de droite, datant de 1963, Papa pose avec Régis et moi, en tenue du dimanche. On voit au fond la gazinière blanche et derrière nous le fourneau à bois. Le sol était en granito. Les fourneaux en fonte de cette époque servaient à se chauffer et à cuisiner avec leurs trous réglables grâce à un système d'anneaux concentriques amovibles, à manipuler avec précautions avec un crochet en fer. Il y avait aussi une petite porte qui permettait d'accéder à un four. La Franche-Comté étant une région très boisée, on exploitait largement cette ressource jusqu'à l'arrivée du fioul (pour nous en 1969). Ci-contre une photo prise dans la chambre de nos parents (on voit leur lit en arrière-plan). Cette pièce mitoyenne de la cuisine servait de salle à manger pour les grandes occasions. Page suivante, on peut voir deux photos (exceptionnellement en couleur) prises à l'occasion du repas festif des baptêmes de Régis et moi le 10 décembre 1961. On avait en effet profité de l'occasion pour grouper les deux évènements, car la cérémonie religieuse du mien datait déjà de plus d'un an mais, à l'époque, la maison n'était pas encore suffisamment aménagée pour pouvoir accueillir autant de monde. J'imagine qu'on avait déplacé les lits pour l'occasion. Sur la photo de gauche (dans le sens des aiguilles d'une montre), on voit la grande fenêtre qui donne sur la cour et la porte d'accès à la cuisine, les convives sont de gauche (tout en bas) à droite : Pépère André, de dos (on voit juste le haut de ses cheveux), François Multon, la main d'Anne-Marie, Mlle Jeannette (la gouvernante du curé), Juliette Thiébaudot (la cuisinière, mère de Serge de Molay), Papa (en bout de table) et Maman (un peu cachée), oncle Roger Viennot et tante Paulette, l'abbé Hograindleur en train de se servir à boire. Sur la photo de droite : de dos Roger Viennot et sa femme Paulette, le curé, Tante Nelly (épouse

Régis et moi dans la chambre de nos parents en 1966.

de Raymond Viennot, à côté d'elle, mais non visible), puis, en bout de table, Claude Paulin (Bernadette, ma marraine, n'est pas visible), Françoise Viennot (dite Francette, la marraine de Régis), Michel Multon (le parrain de Régis), Anne-Marie et François Multon (mon parrain), André et Estelle. Au fond à droite de la photo, on remarque la fameuse toile de Montmartre (la partie supérieure est coupée) qui n'a jamais quitté cette pièce !

Repas des baptèmes du 10 déc. 1961 dans la chambre à coucher transformée pour l'occasion en salle à manger.

Début 1962, lorsque Pépère André et Mémère Estelle déménagèrent pour laisser leur maison (repère 4, page 10) à François et Anne-Marie, ils nous offrirent un buffet de salle-à-manger (fabriqué par l'ébéniste de Cintrey M. Séguin), le même que celui qu'ils avaient chez eux dans leur nouveau logement à côté de chez nous. Ce buffet a accueilli un nombre toujours croissant de cadres photos, le premier fut celui de Mémère Estelle après son décès en 1967. Puis vinrent s'ajouter, celui de Régis vers 1974 (de son vivant !) et de Pépère Lucien après son décès fin 1977. Plus tard, ce furent aussi les petits-enfants, puis arrière-petits-enfants, mais aussi Papa en 2008. Désormais morts et vivants se côtoyaient.

Les portraits sur le buffet de la salle à manger : en 1977, celui de Régis entre Claude et Bernadette (extrait film Super 8) et en 2020 après les naissances des petits et arrière-petits-enfants et les décès de Papa (2008) et Régis (2018).

Au rez-de-chaussée, en partant sur la gauche, se trouvait la cave (comme aujourd'hui, à ceci près que la cuve à fioul en occupe désormais une bonne partie) dans laquelle on stockait, dans l'obscurité, les conserves, les fruits (pommes, poires, coings…), les pommes de terres à l'air libre et les carottes dans une grande bassine métalliques remplie de sable. Et, dans un placard, qui existe toujours, il y avait un casier à bouteilles de vin pour les fêtes (pas celui de notre vigne qui était stocké en tonneaux chez François et Anne-Marie). Dans la pièce plus au fond (dite « le four »), se trouvait l'établi en bois pour le bricolage avec toutes sortes de vieux outils, une panoplie de ciseaux à bois, des maillets, une chignole à manivelle (ancêtre de la perceuse) et de quoi réparer, aiguiser les outils, une meule à roue de grès rose, etc. Il y avait aussi la porte en fonte qui donnait sur l'intérieur du vieux four à pain qui n'était plus en service. Et puis, trainaient des objets plus bizarres les uns que les autres, tels que les restes d'un alambic en cuivre démantelé (sans doute à la suite du durcissement de la législation sur la production d'alcool et qui avait dû appartenir à Charles Gauthier bon buveur de réputation !). Il y avait également des pots de grès

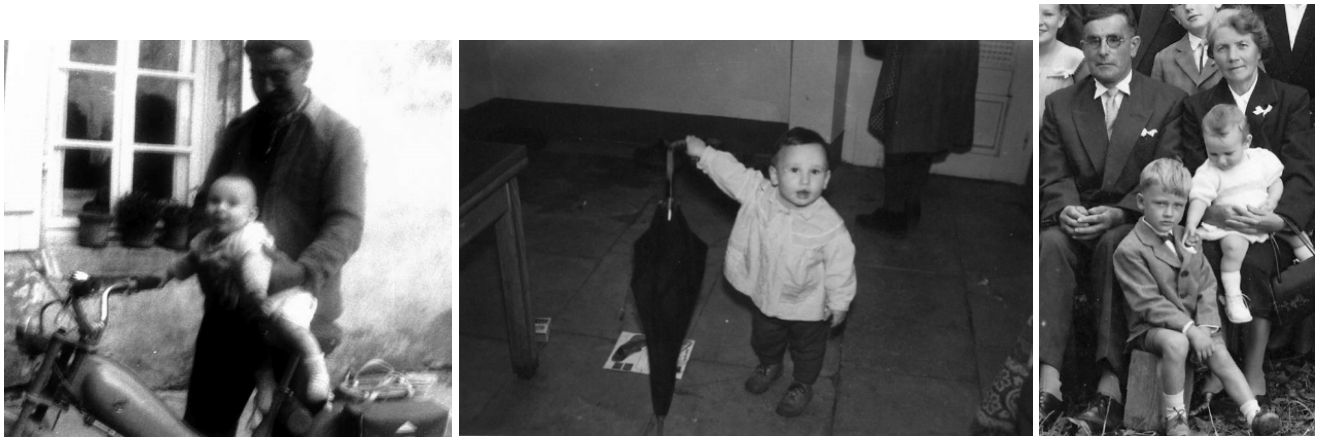
vernissés (avec cette décoration bleue typique de l'Est de la France et de l'Alsace en particulier, voir photo ci-dessous de celui que j'ai ramené à Rennes) qui servaient autrefois à stocker les salaisons, de jolies lampes à pétrole d'intérieur, datant sans doute de l'époque où l'électricité n'était pas encore arrivée ainsi qu'une lampe-tempête (lampe à pétrole métallique grillagée avec une poignée permettant de s'éclairer dehors).

Pot de grès pour la conservation des salaisons.

La grange servait à stocker du foin (avant la construction du hangar) et de la paille. On y entassait aussi les piles de bois le long des murs. Au fond, il y avait la réserve de fioul des tracteurs avec une pompe manuelle. Et puis l'écurie, qui avait été occupée par les chevaux, avait été aménagée pour l'élevage des cochons. La porte à l'arrière permettait de sortir directement le fumier pour l'entasser sur le tas de fumier. Et accolée à la maison, juste à la sortie de la grange par l'arrière, se trouvait la « cabane au fond du jardin » (voir sur la vue aérienne page 10). Lorsque la maison a été rénovée en 1969 et que nous avons eu des sanitaires modernes, elle fut transformée successivement en cabane pour l'élevage de mes cobayes (de compagnie) puis en cabane de jeux bien décorée et calfeutrée. Le jardin se trouvait tout près du tas de fumier ce qui permettait de l'enrichir aisément en matière organique. La photo couleur ci-contre, prise par mon oncle Michel en 1961, tente de faire croire que les bébés naissaient dans les choux (an Alsace, ils étaient apportés par les cigognes !). On peut voir un jardin bien fleuri, en effet, à cette époque, on prenait soin de planter des fleurs bien choisies en alternance avec les différents légumes afin de les protéger des maladies et des insectes ravageurs, mais sans doute aussi pour les polinisateurs.

Moi dans les choux du jardin derrière la maison.

J'ai, semble-t-il, bien amusé mes grands-parents André et Estelle de Molay comme en attestent les photos ci-dessous. Début 1961 Pépère André semblait très fier de me faire enfourcher sa mobylette. Celle du milieu, prise fin 1961, atteste d'une scène mémorable, celle de ma victoire sur le parapluie noir, appartenant à mémère Estelle, et qui, parait-il, me terrorisait. Estelle est pliée de rire mais on ne voit hélas que le bas de son corps. Enfin, sur l'image de droite, je me trouve sur les genoux de ma grand-mère à l'occasion de la photo du mariage de François et Anne-Marie (le 20 septembre 1961), j'étais plus intéressé par la cocarde de Jean-Luc Royer, le neveu d'Anne-Marie, situé juste devant moi, que par le petit oiseau[54] annoncé par le photographe !


En 1961 avec mes grands-parents paternels André et Estelle.

Il me revient un autre souvenir, celui de ma grand-mère Estelle qui m'emmenait, avec elle, jardiner dans un petit terrain entre les maisons Aignelot et Doussot (repère 8, page 10, sur la photo aérienne du sud du village de 1958), juste de l'autre côté de la route de Charmes. Il y avait notamment des groseilliers. Je me souviens aussi d'être

[54] Pour les plus jeunes qui n'ont pas connu cette technique. Afin d'attirer l'attention du maximum de personnes composant le groupe, le photographe annonçait qu'un petit oiseau allait sortir de son appareil photo mais encore ne fallait-il pas être distrait par autre chose…

allé chercher de la doucette (le joli nom local de la mâche) avec elle dans les vignes. Associée aux pissenlits, cela faisait d'excellentes salades composées. Plus tard, j'allais seul avec un panier et un couteau cueillir des pissenlits dans les prés au printemps. Sur une photo ancienne de Molay, on peut voir qu'il existait à cette endroit une maison.

6.2- Notre vie à Molay

Léanne Noël 2019.

Bien sûr notre vie était rythmée par les activités paysannes et dès que j'ai marché, j'ai accompagné Maman pour aller chercher les vaches. A cette époque, nombreux étaient les gens qui sifflaient ou chantaient, il y avait une atmosphère de joie de vivre dont je me souviens très bien. Maman aimait bien chanter. Je me souviens qu'elle avait un faible pour Enrico Macias, que Papa avait d'ailleurs vu en spectacle lorsqu'il était en Algérie. Elle fredonnait souvent « *Enfants de tous pays et de toutes couleurs…* » (1963) ou « *Ah qu'elles sont jolies les filles de mon pays* » (1964). Elle nous racontait également des histoires comme celle des petites poules[55]. Voir la photo à droite, prise à Rennes à Noël 2019, où Léanne est complètement médusée en écoutant cette histoire racontée par son arrière-grand-mère ! En 1965, sortait la célèbre chanson « *Le ciel, le soleil et la mer* », de François Deguelt, qui a également bercé mon enfance.

Dans chaque village, il y avait annuellement une fête foraine et populaire avec, comme son nom l'indique, des attractions de forains et un bal populaire. A Molay, c'était un dimanche de mai. Je me souviens surtout du bal, de l'orchestre sur scène, des danseurs et danseuses. Les enfants étaient autorisés à s'assoir sur des bancs bas autour de la piste et regardaient attentivement les couples danser. Il y avait aussi un manège et différentes attractions comme un stand de tir à la carabine. Cette fête a cessé d'exister à Molay, assez tôt, sans doute au milieu des années 60. En revanche, elle a perduré beaucoup plus longtemps à Lavigney, jusqu'au début des années 80. C'était le premier dimanche d'octobre et nous étions généralement invités à festoyer avec une partie de la famille, très nombreuse, de Bernadette. Nous attendions avec impatience la fin du repas (les repas de famille duraient très longtemps…) pour être autorisés à aller au « Grand-Pont » (là où il y avait un pont de pierres avec quatre arches contrairement au Petit-Pont du quartier de la famille Paulin qui n'en avait que trois !), au bas de Lavigney, où étaient installées les attractions : manège, auto-tamponneuses (les bonnes années !), tir à la carabine où j'excellais. Au début des années 70, on me demandait fréquemment de tirer pour les autres, puisqu'on payait pour un ou plusieurs tirs et on gagnait ce qu'on avait réussi à atteindre (les objets se trouvaient reliés par une tige à un petit support tubulaire en porcelaine qu'il fallait atteindre avec la carabine à air comprimé) ! Pour de jeunes enfants de la campagne, qui avaient peu d'occasions de sortir, c'était extraordinaire !

1963 : Régis et moi.

Dans les années 60, plutôt au début, j'ai le souvenir des chiffonniers et ferrailleurs qui venaient récupérer pour recycler. Il s'agissait des derniers survivants de l'ère du recyclage total, on venait en effet d'entrer dans la civilisation délétère du jetable et pour résoudre les problèmes associés, des dépotoirs avaient été créés. Celui de Molay se trouvait à droite en bas du chemin montant aux Essarts. Il s'agissait bien d'une « invention » très récente car on ne le voit pas sur une photo aérienne de 1958 et il est probable que les dépotoirs n'existaient pas avant que s'impose le modèle d'une société de consommation et du jetable calqué sur le modèle américain après la dernière guerre. Enfants, nous y allions lorsqu'il y avait eu des débarrassages de maisons et on y trouvait des trésors…

Il y avait aussi le passage des « camps-volants » (c'est ainsi qu'on appelait les gitans ou nomades) qui vendaient généralement des objets en vannerie, surtout des paniers en osier et proposaient des services de rémoulage (affûtage des couteaux). A la lumière des connaissances actuelles, il est possible qu'il se soit agi de Yéniches, un peuple semi-nomade d'Europe spécialisé dans la vannerie ou alors, peut-être venaient-ils simplement des villages

[55] Dans ce conte, provenant manifestement de la branche Viennot, des petites poules se rendaient à la foire à Jussey et traversaient la grande forêt de Cherlieu. Tout à coup, elles tombèrent nez à nez avec « le » renard qui voulait les manger. S'en suivait une négociation ubuesque où les poules étaient au même niveau de ruse que leur prédateur ! A la fin, c'était l'oncle Roger (Viennot), chasseur réputé, qui délivrait les petites poules et tuait le renard…

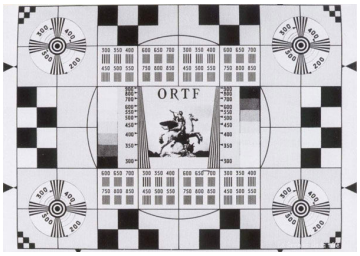
hauts-marnais voisins où la vannerie a réussi à survivre en tant qu'activité artisanale, Fayl-Billot étant sa capitale nationale. Aujourd'hui encore, il y a des cultures d'osier, même dans le village limitrophe de Pressigny. Mémère Luce, qui tenait à laisser des souvenirs durables à ses arrière-petites-filles, leur avait offert, à toutes les trois (Lucile, Angéline et Cyrielle), de beaux petits fauteuils en osier, peut-être aussi en mémoire de son grand-père Hippolyte Rousselle (du côté de sa maman) né à Fayl-Billot en 1860 et lui-même vannier de son métier.

Et puis il y avait notre oncle Michel, plus jeune que Papa et François, et qui nous semblait bien plus moderne (ce n'était pas un agriculteur !). Après avoir abandonné le séminaire de Luxeuil, il était parti pour son service militaire, d'abord à Nîmes pour ses classes, puis à Douala au Cameroun en 1962 (l'année de ses 20 ans, voir, parmi mes documents numérisés, la carte envoyée de Fréjus à sa maman Estelle en mai 1962). Il en était rentré en 1963 pour aller travailler comme mécanicien dans l'entreprise de travaux publics Royer de Cintrey. Il avait rapporté des photos que je trouvais extraordinaires et avait offert, à ses trois neveux (Patrick, Régis et moi), des éléphants en ébène avec des défenses en ivoire (voir la photo du mien ci-contre) ! J'ai également conservé longtemps, dans le tiroir de ma table de nuit, la photo d'un petit Camerounais, prénommé Bamoun, seul debout au milieu de la Brousse. Je pense que c'était la première fois que je voyais une personne noire et, en l'occurrence, je trouvais ce petit garçon vraiment très beau (voir photo). Ci-contre, une photo de Michel dans le cortège du mariage de mes parents le 1er avril 1959. Au début des années 60, Michel vivait chez ses parents, il y est resté jusqu'après le décès de sa maman en septembre 1967. Il a probablement rencontré Josette dans les mois ou années qui ont suivi pour enfin l'épouser en mai 1969. Jusqu'à son mariage, il venait manger alternativement chez nous et chez Anne-Marie et François. Michel avait aussi des voitures qui sortaient de l'ordinaire, pour nous qui avions une simple 2 CV… D'abord une Renault 4 CV, qui a fini sa vie comme épave à côté du hangar et dans laquelle nous allions jouer au milieu des années 60, puis une Renault 8, et même un modèle Gordini (sportif).

Jeannine et Jocelyne, les filles du père Paul, qui habitaient la maison juste en face de l'autre côté de la Rigotte (démolie dans les années 90), venaient très souvent à la maison, surtout Jocelyne la plus jeune qui s'est souvent occupée de moi. Nous n'avions pas la télévision à la maison, juste un poste de radio, mais « grâce » à Jocelyne, dès mes plus jeunes années, j'avais eu l'occasion de voir « Bonne nuit les petits » (émission de cinq minutes diffusée sur l'unique chaine puis, à partir de 1964, sur la première chaîne de l'ORTF à 19h20 de décembre 1962 à 1973) chez Courcier où vivait Anita, une amie de Jocelyne. Je conserve un souvenir très précis de la pièce où se trouvait la télévision et du gros nounours sur son nuage qui, avec sa grosse voix, incitait les enfants, à aller se coucher ! Jocelyne avait aussi un gros chien loup que je trouvais très impressionnant, d'autant plus que je n'étais pas très à l'aise avec les chiens.

Jocelyne Paul avec Régis et moi en 1963.

Quelques années plus tard, à partir de 1966-67, le jeudi après-midi (le jeudi correspondant à la journée sans école en milieu de semaine), on allait chez Pépère André, qui avait désormais la télé, pour voir Zorro (diffusé depuis janvier 1965). A cette époque, les programmes s'interrompaient la nuit et même en début d'après-midi. La série Zorro correspondait à la reprise de la diffusion de la fin d'après-midi, on attendait alors, devant la mire[56] de l'ORTF (voir image ci-contre), que l'émission démarre ! Parfois, il y avait des pannes techniques en régie, et on patientait devant



Mire de l'ORTF durant les périodes sans programme.

[56] La mire servait, au technicien d'installation ou de réparation des télévisions à effectuer les réglages, notamment d'orientation de l'antenne.

le fameux interlude du « *Petit train de la mémoire* » projeté parfois pendant plusieurs minutes (heures ?) interminables !

Le 27 mai 1964, quasiment pour ses 30 ans, Maman avait obtenu son permis de conduire, voir ci-dessous deux photos prises, le jour-même, avec la 2CV dont les portes avant s'ouvraient à l'envers. Et puis, durant l'été de cette année, apparemment chaud, une autre photo avec notre cousin Patrick, dans la cour de la maison.

Mai 1964 : Régis et moi en mai assis sur le capot de la 2 CV, avec Maman puis Papa. Eté 1964 : avec notre cousin Patrick.

En septembre 1965, Régis, dont le strabisme s'était révélé pathologique dès 1962, a subi une grosse opération à l'œil droit, à l'hôpital de Besançon avec le professeur Royer. Il a d'ailleurs dû porter des lunettes très tôt (fin 63 ou début 64). Pour moi, ce fut un peu plus tard, en 1967, pour astigmatisme mais je n'ai jamais vraiment trouvé qu'elles m'étaient utiles… En guise de consolation, il recevait fréquemment des cadeaux. Je me souviens d'un stéréoscope avec lequel j'ai beaucoup joué. Il s'agissait d'un appareil optique binoculaire dans lequel on insérait un disque contenant des images par paires, permettant une vision en 3 dimensions. Certaines images me fascinaient, par exemple des rues de New-York la nuit ou des animaux du continent nord-américain en parc animalier.

Le 6 avril 1965 (d'après mon carnet de santé), j'avais été opéré des amygdales et des végétations par le docteur Ruffenach à Vesoul. Si je mentionne cette opération bénigne et très fréquente à l'époque (elle était quasi-systématique et il semble bien qu'on en abusait…), c'est parce qu'il m'en reste un souvenir peu banal : mon réveil pendant l'intervention et ma ré-anesthésie illico au masque à gaz !

Mes grands-parents

J'étais très attaché à mes grands-parents et peut-être plus à ceux de Lavigney plus expansifs et chaleureux. A Molay, ma grand-mère Estelle était gravement malade du cœur et je pense que cela affectait mon grand-père qui savait que ses jours étaient comptés. Estelle est morte le 6 septembre 1967 dans son lit. Je me souviens très bien de ce jour-là où j'étais allé l'embrasser comme si elle était endormie. J'avais été envahi d'une immense tristesse, comprenant que je ne la reverrais plus. C'était la première fois que j'étais confronté de si près à la mort. Mon arrière-grand-mère Marie Rousselle (à Melin) est morte, quant à elle, en octobre 1967, mais je ne garde pas de souvenir de sa disparition, pas plus que celui d'Henri son époux, en janvier de la même année.

Nous avons peu de photos de notre grand-mère paternelle Estelle. L'une des seules (voir page suivante) a été prise, avec Régis et moi, par Maman en juillet 1966, alors qu'elle était déjà très fatiguée et suivie médicalement à l'hôpital de Dijon. Sur l'appui de fenêtre de la salle à manger se trouvaient des pots de géraniums et au sol un bac de capucines oranges dont je me souviens très bien. On voit également, sur la gauche, les grilles amovibles qui avaient été installées pour nous « parquer », enfants, et limiter les risques d'évasion, notamment les chutes dans le ruisseau. Quoi que, d'après la tradition, pour être vraiment de Molay, il fallait subir le baptême local, à savoir tomber dans la Rigotte ! Les photos suivantes montrent notre grand-père André tel qu'il a été pendant les années 70-80, avec son béret, son pantalon et son blouson bleu, sauf le dimanche (photo couleur extraite d'un film Super 8). Sur cette dernière, il entrait dans la cuisine un dimanche de janvier 1975 avec sa casserole (pour ramener sa soupe du soir), son pain sous le bras et l'hebdomadaire « Le Pèlerin » qu'il apportait chaque semaine après l'avoir lu. En 1978, il revenait de son trajet quotidien en fin d'après-midi à l'heure de la traite des vaches avec deux pots de lait frais,

l'un pour nous, l'autre pour lui et, aux pieds, des sabots de bois qu'il a dû être l'un des derniers à porter. Il s'asseyait toujours au même endroit et parlait peu (il était très sourd ce qui expliquait sans doute son manque d'éloquence).

Estelle avec Régis et moi en juillet 1966. André et Estelle à Molay fin 1966. Puis, Pépère André, veuf, avec son éternel béret : un dimanche de 1975 (extrait Super 8). Enfin, en 1978, lors de son retour quotidien de la salle de traite avec les pots à lait.

Tante Eugénie (dite « la tante » tout court), la sœur de notre grand-père, vivait seule dans la petite maison (n°3 sur la vue aérienne page 10) après que son frère se soit installé avec Estelle en 1933 dans leur maison d'origine (n°4). Nous allions lui rendre visite et lui rendre quelques services de temps à autre. Elle vivait entre sa cuisine dont l'unique fenêtre et la porte d'entrée donnaient directement sur la façade nord, il y faisait très sombre. Nous « faisions son bois » et c'était elle qui approvisionnait son fourneau sur lequel il y avait toujours quelque chose qui chauffait. Je me souviens que l'odeur de sa cuisine me faisait envie ! Au début des années 1970, nous l'avions aidée à nettoyer sa maison. C'est à cette occasion que j'ai fait les « découvertes » d'archives et autres trésors de famille. Lorsqu'elle apprit que Lucile était née, le 22 novembre 1984, alors qu'elle était hospitalisée, elle a dit à Maman, qui lui rendait visite : « je suis contente, elle va me remplacer dans la famille Multon ». C'est le 11 décembre, quelques jours plus tard, qu'elle décéda à l'hôpital de Langres peu avant ses 81 ans (elle était née le 28 décembre 1903).

Souvent, les dimanches après-midi, nous allions rendre visite « aux Lavigney », les parents de Maman, son frère Claude, Bernadette et leurs enfants. Sur les photos suivantes du début d'automne 63, il y a même notre arrière-grand-mère Marie de Melin (la maman de mémère Luce) qui était veuve depuis janvier. Ma cousine Marie-Claire était bébé (née le 22 août) et les trois cousins (Etienne, Régis et moi) étaient déjà prêts à faire les quatre-cents coups !

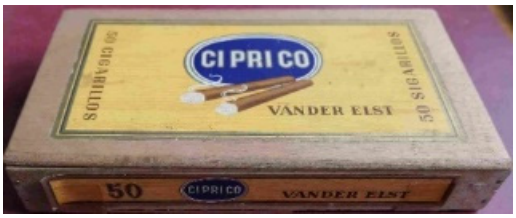
Lavigney 1963 : avec nos grands-parents Luce et Lucien et notre arrière-grand-mère Marie.

Mémère Luce était toujours très active, tant pour le tricot que pour le jardinage. Dès qu'elle n'avait « rien à faire », elle tricotait pour ses petits-enfants (pulls, gilets, écharpes…) et plus tard même pour ses arrière-petits-enfants ! Quant à Pépère Lucien, le travail de paysan ainsi que la guerre, l'avaient sans doute usé. Il donnait de petits coups de main et passait du temps à jouer avec ses petits-enfants (petits chevaux, jeux de dames et de l'oie dans la

traditionnelle boite en bois carrée contenant quatre jeux, sur les quatre faces ainsi que leurs accessoires) ou encore aux cartes (bataille lorsque nous étions petits, puis belote et tarot). Si Pépère André portait un béret, lui avait plus souvent une casquette, mais on la voit assez rarement sur les photos car il la retirait systématiquement lorsqu'il voyait un objectif se diriger vers lui ! D'ailleurs, retirer son couvre-chef relevait d'une règle de politesse ou de courtoisie dans diverses circonstances. Avec Mémère Luce, notre jeu favori était les échecs, tradition de sa famille Viennot. C'est avec elle que j'ai appris à jouer à ce jeu formidable. Plus tard, je l'ai appris à mes filles (sauf Cyrielle sans doute née à une époque où j'étais moins présent), puis à mes petits-enfants. En 2022, Maxandre s'est mis à me battre occasionnellement et Théotime progresse bien, quant à Léanne, c'est à Noël 2023 qu'elle a démarré l'apprentissage et pour son anniversaire des 8 ans qu'elle a eu son propre jeu. Il ne reste plus que Simon ! Cela m'a rappelé les premières fois où j'avais mis « échec et mat » ma grand-mère, elle me disait : « Ah, le petit cochon ! », en réalité très contente que j'aie gagné… Elle, qui n'était pourtant pas superstitieuse, voulait toujours avoir les « blancs ». Afin d'avoir une idée de l'état d'esprit qui pouvait régner durant nos parties (et pour apprécier nos bons accents comtois, dont le mien durant l'adolescence), il suffit d'écouter l'enregistrement audio numérisé d'une cassette magnétique que j'avais mise dans mon magnétophone lors de la venue de mes grands-parents à Molay le 17 février 1975, le même jour, j'avais d'ailleurs fait un peu de film Super 8 (également numérisé), on y voyait l'arrivée de Maman et ses parents dans l'Ami 6 bleu-ciel, ainsi que Papa en train de charger le fumier des cochons avec le tracteur derrière la maison, etc. À l'époque, j'avais tenté de préparer des extraits de bande son pour sonoriser ce film Super 8 muet mais, avec les technologies de l'époque, la tâche était titanesque !

Hiver 1969-70 : Lucien et Luce, à Molay. 17 février1975 (Extraits de film Super 8) : l'échiquier durant une partie à Lavigney puis moi avec Luce à Molay.

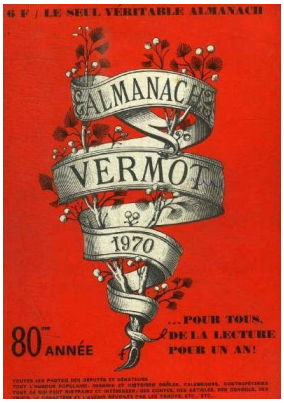
Pépère Lucien était un fumeur invétéré, je le revois encore rouler ses cigarettes, soit à la main soit avec un petit dispositif à deux rouleaux, dont le tabac était issu de paquets de couleur bleu clair. Il fumait parfois des cigares (issus de jolies boites en bois : 50 cigarillos CIPRICO Vander Elst). C'est dans de telles boîtes (19 x 10 x 3 cm) que je rangeais mes trésors, par exemple les petits fossiles (crinoïdes, piquants d'oursins, etc. trouvés à Lavigney), voir ci-dessous. C'est probablement ce petit plaisir du tabac qui lui fut fatal et qui l'emporta avant d'atteindre ses 70 ans, le 22 août 1977 et me causa une immense tristesse, d'ailleurs encore plus vive le jour où Maman m'appris que ses jours étaient comptés (j'y reviendrai plus loin dans le chapitre dédié à mes années lycée).



En juin 1973 : Lucien fume sa cigarette roulée. Luce en janvier 1975. Luce et Lucien avec un cigare en juin 1976. A droite : une boite de ses cigares que j'avais conservée.

Pépère Lucien se rasait au « coupe-chou » et au blaireau (voir à quoi ressemblaient les accessoires ci-dessous) et j'ai pu largement l'observer lorsque j'étais en vacances à Lavigney. Je trouvais cela très impressionnant.

Chaque année, pour Noël, Maman achetait l'almanach Vermot à son papa. Il s'agissait d'un magazine avec une couverture rouge, tel que celui de 1970 ci-dessous. Il était conçu pour la lecture d'une page par jour avec des blagues, des calembours, de nombreux dessins humoristiques et de courts articles. A ma plus grande surprise, j'ai découvert qu'il existait toujours !



Dans la pièce principale de mes grands-parents, qu'était la cuisine, il y avait une horloge comtoise (voir la photo ci-dessous prise le 28 décembre 1989 avec Lucile, Angéline et Fabienne, à l'occasion de notre visite de Noël). L'organisation de la cuisine n'avait pas beaucoup changé depuis mon enfance, on voit l'horloge (fabricant Têtevuide de Morey), dont Régis a hérité et qui est stockée dans la cave à Molay ainsi que le vieux poêle à bois. Il y avait aussi un ancien poste de radio (on disait la TSF autrefois, soit Transmission Sans Fil !) à boitier en bois (voir derrière la photo noir & blanc de Mémère Luce).

Chez Mémère Luce à Noël 1988. Le cadran de l'horloge comtoise. Mémère et son poste de radio en 1978.

L'hygiène et les repas

Avant l'arrivée d'une salle de bain moderne et de WC en 1969, nous vivions dans des conditions d'hygiène assez précaires, ce qui ne nous empêchait pas de savoir nous laver correctement, comme l'avaient fait avant nous bien des générations. Eau courante ou pas, nous utilisions une bassine dans laquelle on versait de l'eau chaude (chauffée au gaz en bouteille ou au bois selon la période de l'année) pour le lavage hebdomadaire renforcé, shampoing compris. Maman nous lavait alors tout le corps au gant. Pour la toilette quotidienne, c'était devant l'évier avec son propre gant de toilette et sa serviette, et bien sûr un savon de Marseille collectif, que chacun se « débarbouillait » matin et soir, de façon adaptée aux salissures de la journée. Un brossage de dents chaque soir suffisait, quand on n'oubliait pas. Cela faisait l'affaire des dentistes !

Les repas étaient cuisinés par Maman qui se débrouillait plutôt bien vu la formation de femme au foyer qu'elle avait reçue à Pierrecourt. Une grande partie de ce que nous mangions provenait de notre jardin, de nos arbres fruitiers, de nos élevages et de notre coopérative laitière qui nous fournissait directement en beurre, crème et autres fromages (ils étaient directement déduits de la vente mensuelle de lait). Bien sûr, nous allions chercher le lait à la source sans passer par la coopérative ce qui nous valait un lait entier particulièrement savoureux mais qu'il fallait faire bouillir par précaution. Pour éviter tout débordement de la casserole posée sur le fourneau (ou le gaz en été), il y avait un anti-monte-lait (un épais disque de verre) qui se mettait à tambouriner dès que le lait entrait en ébullition et alertait plus qu'il n'empêchait le débordement !

Commençons par le petit-déjeuner que l'on appelait le déjeuner. Pour Papa, qui se levait tôt (vers 5h30) pour la traite du matin où il retrouvait son frère François, il y avait un premier café pris discrètement dans la cuisine pendant que tout le monde dormait encore. Parfois, on entendait la sonnerie du réveil qui était particulièrement efficace. D'ailleurs, si on se trouvait dans les rues de Molay aux alentours de 5h/5h30, ce qui m'est arrivé à de rares

occasions, on entendait la succession de sonneries de réveil dans les maisons d'agriculteurs. Papa rentrait ensuite de la traite pour prendre un déjeuner plus complet avec le reste de la famille. Ce dont je me souviens le plus, ce sont les odeurs, la chicorée, le café, le pain qui grillait à même la plaque de fonte du fourneau à bois… Nous, les enfants, avions droit à un bol de lait de la traite du matin avec de la chicorée (le café c'était pour les adultes) et des tartines de pain avec un beurre délicieux (issu de la coopérative de Morey) et de la confiture maison (toute notre confiture provenait de nos fruits : quetsches, cocos jaunes, mirabelles) et de baies telles que les mûres.

Le repas de midi s'appelait le diner. Il était bien rare qu'on ne mange pas tous ensemble. Chacun.e avait sa place autour de la table et devait bien se tenir, sans se balancer sur sa chaise, les mains sur la table et, pour les enfants, la serviette autour du cou (serviette qui était rangée dans un rond de serviette personnalisé). On savait qu'il était impoli de parler en mangeant... mais l'autorisation (non dite) de parler à table faisait, semble-t-il, partie des privilèges récemment acquis ! Les enfants devaient rester à table jusqu'à ce que les adultes aient terminé (ce qui était parfois pénible lors des longs repas de famille, mais il y avait alors souvent dérogation !). Jusqu'en 1975, la boisson des adultes était le vin de notre vigne qu'il fallait aller tirer au tonneau au fond de la cave chez François et Anne-Marie. La particularité de cette cave résidait dans son emplacement tout au fond de la maison avec l'interrupteur de l'éclairage placé au plus profond. Il fallait avancer à tâtons dans l'obscurité avant d'y voir clair et nous n'avions pas de lampe de poche. Evidemment, on n'en menait pas large mais on ne s'en vantait pas avec notre bouteille vide à la main ! Une fois la lumière allumée, on approchait le goulot de la bouteille sous la bonde du tonneau et on déverrouillait le robinet jusqu'au remplissage complet, puis on repartait en éteignant la lumière, et en filant vers la sortie sans se retourner… L'alcool n'étant pas autorisé aux enfants, même dilué dans l'eau, nous avions droit à du sirop avec de l'eau du robinet ou de l'eau plate.

Quant au repas du soir, on l'appelait le souper, sans doute parce qu'on y mangeait souvent de la soupe (potage).

Octobre 2016 à Lavigney : ma tante Bernadette fait ses courses devant chez elle auprès de

Les repas, même celui du soir, étaient toujours constitués d'une entrée (par exemple salade verte ou de carottes vinaigrette ou une soupe), d'un plat principal (viande, œufs ou poisson le vendredi avec des légumes), fromage et dessert (souvent des fruits de saison). On mangeait avec appétit et on dépensait une large partie de cette énergie en jeux d'extérieur très actifs. Le poisson était acheté au commerçant ambulant, comme certaines charcuteries et pièces de boucherie. Dans ces années, il y avait en effet encore peu de voitures et de nombreux petits villages, comme Molay, n'avaient pas ou peu de commerces. Alors, des commerçants ambulants venaient régulièrement, tous les jours pour le boulanger (venant de Morey), une ou deux fois par semaine pour le boucher (Trarbach de Cintrey et Robert Métris de Morey), le vendredi pour le poissonnier et vendeur de produits frais (Derose), que certains appelaient « Danone ». Le samedi c'était le tour du « généraliste » (Pierre Chevrier de Preigney, frère d'Anne-Marie). Quelques commerçants ambulants ont continué à faire leur tournée, comme à Lavigney (voir photo ci-contre avec ma tante Bernadette en 2016).

Et puis il y avait les repas qui sortaient de l'ordinaire, tels le diner du dimanche après la messe et, plus évolués encore, les repas de famille à l'occasion des fêtes religieuses ou autres festivités (anniversaires ou retrouvailles d'amis par exemple). J'aurai l'occasion d'en détailler plus loin en reproduisant les copieux menus.

Mais pour nous enfants, pour moi en tout cas, ma préférence allait aux pique-niques. Il y avait ceux purement festifs, généralement un dimanche d'été où mes parents n'étaient pas de corvée de traite et ceux qui agrémentaient les travaux des champs ainsi que j'en ai parlé précédemment. Grâce à une particularité de la 2CV dont les sièges étaient démontables très facilement (en cas de choc, la sécurité était sans doute au même niveau…), on pouvait s'installer confortablement. Pour moi, le repas froid était excellent avec une salade de pommes de terre et œufs durs, du poulet froid etc…

L'élevage des lapins et volailles, les ressources alimentaires de notre environnement et le jardinage

Toujours dans la rubrique subsistance alimentaire et quasi-autosuffisance, nous élevions, comme presque tout le monde à la campagne, des lapins et des poules pondeuses. Les lapins passaient leur vie entière dans un clapier étriqué et j'avoue qu'ils me faisaient pitié. J'aimais beaucoup leur apporter des feuilles de panais bien charnues dont ils raffolaient. C'était un plaisir de les voir galoper en tous sens dans leur cage lorsque j'arrivais avec mes brassées de feuillage et encore plus de les entendre croquer goulument. Leur repas ordinaire était constitué d'avoine (issue de nos propres cultures) et d'épluchures de légumes car l'idée, avec tous ces animaux de basse-cour, cochon compris, était de les nourrir essentiellement avec tous les déchets alimentaires. Les portées de petits lapins constituaient toujours un évènement, la maman lapin réalisait un douillet petit nid de poils dans lequel on découvrait un beau matin sa portée de lapereaux tout roses. Il est arrivé une fois que la portée se réduise à un fils unique. Avec l'autorisation de Maman, j'eus le droit de l'adopter et de le sortir régulièrement de sa cage pour en faire un lapin de compagnie nommé Doudou. En grandissant, il était devenu énorme et jouait avec nos chats. J'en reparlerai plus loin dans la section consacrée à ma passion pour les animaux. Hélas, ces pauvres lapins avaient un destin tragique dont je vais décrire brièvement le déroulement. Le jour fatal, la pauvre bête était sortie de sa cage, tenue par les oreilles, ainsi elle n'arrivait pas à griffer… Puis, pendue par les pattes arrière, on lui assénait un coup de gourdin derrière la nuque (le « coup du lapin ») qui le tuait sur le coup et, dans la foulée, on le dépouillait de sa fourrure qui se détachait de la peau avec une facilité déconcertante, comme un manteau. Dans les années 60, les chiffonniers, qui traversaient régulièrement nos villages en quête de vieux tissus, achetaient les peaux de lapin pour quelques centimes, j'imagine qu'elles servaient à confectionner des manteaux de luxe. Une fois nu, le lapin mort était découpé sur une planche selon un rituel bien précis de séparation des différentes parties (organes, pattes, râble…) que l'on s'est mis à congeler dès l'arrivée du premier congélateur collectif (une immense armoire avec des casiers séparés par des planches ajourées et accessibles individuellement par des portes cadenassées). Le nôtre était à La Rochelle, juste en face de la fontaine à gauche à l'entrée du village en venant de Molay après avoir passé l'arche des fortifications du château.

Les poules, quant à elles, étaient élevées pour leurs œufs et, un peu comme les vaches laitières plus suffisamment productives qui allaient à l'abattoir, elles finissaient dans nos assiettes lorsqu'elles ne pondaient plus. Pour avoir des poules, on achetait des poussins tout petits que l'on faisait grandir en couveuse jusqu'à ce qu'on puisse les mettre au poulailler. Les poules, privilégiées par rapport aux lapins, vivaient dans un grand parc avec de l'herbe et des arbres fruitiers situés derrière chez nous après le jardin, sur la pente, très raide, conduisant à la Montagnotte. Leur cabane, le poulailler proprement dit, était assez haute pour que l'on puisse y tenir debout et venir ramasser les œufs matin et soir. Tous les soirs, avant le coucher du soleil, les poules rentraient d'elles-mêmes à l'intérieur et s'installaient sur des perchoirs, un réflexe sans doute pour échapper aux prédateurs bien réels, qui avaient des petits à nourrir. Afin d'éviter qu'un renard ou une fouine ne vienne se servir dans la nuit, ce qui en général était un véritable carnage, il fallait absolument aller fermer les petites trappes d'entrée des poules. C'est le matin, lorsqu'on allait les ouvrir et qu'on leur apportait leur nourriture (des céréales et des épluchures, sachant qu'elles pouvaient également picorer tout ce qu'elles trouvaient dans le parc, des vers de terre et des herbes). En fin d'après-midi, on récoltait la ponte du jour en mettant les œufs dans la vieille casserole qui avait servi à apporter les graines. Parfois, on élevait aussi des coqs juste pour la viande et non pour la fécondation des œufs. La fin de vie des volailles était encore plus tragique que celle des lapins et c'est Anne-Marie qui exécutait la partie la plus sombre de la besogne sous nos yeux, sans précautions, car personne ne songeait à tenir les enfants à l'écart de cette boucherie… Le pauvre volatile était tenu par une paire de mains pendant qu'une autre tranchait sa carotide, la mort était sans doute rapide mais c'était vraiment barbare. Une fois que la bête s'était vidée de son sang, on la trempait intégralement dans un seau d'eau bouillante (l'eau avait été mise à chauffer en parallèle jusqu'à ébullition) ce qui facilitait son déplumage. En effet, après cet ébouillantage, les plumes partaient très aisément et l'animal était mis à nu, comme le lapin. Commençait alors immédiatement l'extraction des viscères, dont l'incroyable gésier rempli de sable, généralement quelques œufs en cours de formation et la coupe des extrémités des pattes. Après ce nettoyage, soit on procédait à une découpe par morceaux pour une cuisson en sauce, soit on remettait les organes à l'intérieur et on ficelait l'ensemble pour une cuisson au four de l'animal entier qui serait découpé ensuite.

En Français caricaturaux, nous aimions manger des cuisses de grenouille et des escargots et, dans les années 60-70, le terroir était propice, même si ces mets restaient exceptionnels. Concernant les grenouilles, la meilleure saison était celle où elles frayaient dans les zones humides au début du printemps. Nous y allions, à la nuit tombée, avec des lampes de poche (et des piles de rechange car les ampoules de l'époque étaient à incandescence et consommaient beaucoup) et bien sûr équipés de bottes. Les batraciens s'accouplaient et les mâles fécondaient les énormes paquets d'œufs accrochés aux femelles. Dans ces conditions, ils étaient très vulnérables et c'est sans doute pour cette raison que ce type de pêche était interdite… Nous le savions et au moindre véhicule suspect, nous éteignions nos lampes de poche, honte à nous ! En été, on se contentait de la pêche à la ligne dans les « trous d'eau », des petits étangs artificiels destinés à abreuver les animaux. C'était assez facile, on accrochait une sauterelle à l'hameçon, puis on l'approchait de la grenouille repérée. Sauf cas rare, elle se jetait dessus et on la sortait de son trou pour la mettre dans un récipient fermé. J'épargnerai mes lecteurs et lectrices des détails sur la façon de récupérer la seule partie qui était consommée, à savoir les cuisses… C'était absolument barbare. Parmi les autres espèces consommées par le Français typique, il y avait les escargots, de beaux spécimens de Bourgogne. On les trouvait dans les talus après les averses d'été. Ils étaient vraiment très nombreux, puis, soit à cause d'un excès de prédation, soit à cause des herbicides, leur population dégringola au point que plus personne n'allait aux escargots à la fin des années 70. Je me suis d'ailleurs toujours demandé si c'était vraiment ces pauvres escargots eux-mêmes qui étaient savoureux ou la sauce persillée qui les accompagnait…

Par rapport à ce que j'ai connu et sans avoir réalisé de comptage sérieux de toutes les espèces présentes sur ce petit territoire, je peux objectivement témoigner d'un très net effondrement de la biodiversité durant mes vingt premières années d'existence. Et, hélas, à ma petite échelle, sans en être conscient, j'y ai sans doute contribué en pêchant à outrance les poissons de la Rigotte ou les grenouilles alors que c'était interdit, ou encore en ramassant les escargots de Bourgogne … Cependant, si une grande partie de ces espèces ont disparu, ce n'est pas pour ces seules raisons, l'usage massif des biocides dans l'agriculture et dans l'entretien des bords de route, mais également le défrichage mécanique sauvage, y sont pour beaucoup. Quoi qu'il en soit, il s'agit de mon modeste témoignage de ce que je pense avoir perçu de l'influence des humains sur la catastrophe écologique de premier plan que représente l'effondrement de la biodiversité.

Parmi les délices de la nature sauvage, il y avait les branches en fleur des acacias[57] que l'on faisait frire et transformait en beignets d'acacia. Je me souviens que nous profitions de notre position en hauteur au-dessus des voitures de foin pour cueillir des branches et les rapporter à la maison. Papa, qui conduisait le tracteur, faisait une halte à hauteur des arbres qui bordaient le chemin, en particulier en haut du Sorbier, l'endroit de plus forte pente en descendant de la Roche. Maman s'occupait ensuite de les transformer et nous nous régalions.

Pieds violets, roussottes et rosés des prés.

Et pour qui apprécie particulièrement les champignons, Molay recélait de trésors comme les délicieux pieds violets, qui poussaient en « trèches » (nom que l'on donnait à ce que d'autres appelaient les « ronds de sorcières ») dans les prairies naturelles à l'automne, mais aussi les roussottes (nom vernaculaire des girolles) dans la forêt qui mène aux Essarts, et, plus banals mais également appréciables, les rosés des prés très fréquents à la fin de l'été dans les près occupés par les vaches laitières. Ces derniers étaient tellement courants qu'on les appelait champignons, tout court. Tous ces champignons, Maman savait les mettre en sauce, dans la digne tradition, pour agrémenter les plats de viande d'une façon subtile. On pouvait aussi en faire des omelettes.

[57] Il s'agit en réalité du « robinier faux acacia ». Comme beaucoup d'arbres que l'on pense à tort, présents en France de longue date, le faux acacia a été introduit en France au début du XVIIème siècle à partir de graines en provenance des Appalaches, montagnes de la côte Est d'Amérique du Nord.

Enfin, je mentionnerai les fruits et toutes les espèces anciennes dont, à l'époque, nous n'avions pas conscience de la rareté et de leurs incroyables qualités gustatives. C'était tout particulièrement le cas des pommes et des poires dont j'avais remarqué que plus laide était leur apparence plus subtil était leur goût. Nous les rangions dans des clayettes et les classions en fonction de leurs capacités de conservation afin d'en profiter le plus longtemps possible durant l'hiver. Molay était aussi un pays à prunes, telles que quetsches, mirabelles et les fameux cocos jaunes vraiment spécifiques à la Franche-Comté (nous avons réussi à implanter un mirabellier et un prunier cocos jaunes dans notre jardin à Rennes et, même si le climat est un peu moins favorable, nous pouvons en profiter !). Outre leur dégustation directe, on en faisait des tartes et des confitures, et plus marginalement, on les distillait pour faire la goutte (ou eau de vie, un alcool très fort). Et puis, nous avions, dans nos prés, quelques noyers et noisetiers qui avaient probablement poussé là naturellement. Aujourd'hui lorsque des arbres ou des buissons (haies) se trouvent parmi les champs et les prés, on parle d'agroforesterie et, après les avoir détruits, on en redécouvre leurs bienfaits écologiques…

Vers 1970 : Pépère Lucien (il manque son visage) en train de vider les restes de prunes fermentées. Bonbonnes avec tissage en osier.

La distillation des fruits se faisait à l'alambic (dans l'ancien four banal situé à côté du pont sur la Rigotte en face de chez nous) sous haute surveillance des « rats de cave[58] » qui pouvaient débarquer d'un instant à l'autre… Il fallait également que la personne responsable de l'opération possède le « droit de bouilleur de cru », un privilège accordé pour distiller, sans avoir à payer de lourdes taxes, jusqu'à 10 litres d'alcool pur (ou 20 litres à 50°) et transmissible par héritage jusqu'à la fin des années 50. Autrement dit, il n'y avait plus que nos grands-parents André et Lucien qui avaient ce droit. Je me souviens bien de mon grand-père Lucien qui venait à Molay pour distiller des quetsches au début des années 70 (voir image). L'eau de vie servait surtout à parfumer les gâteaux et autres pâtisseries plutôt qu'à être bue telle quelle. Dans le grenier de notre maison, se trouvaient encore des bonbonnes remplies de gouttes distillées par le « père Gauthier » (Charles Gauthier l'ancien propriétaire et consommateur averti !), il s'agissait de belles et grandes bouteilles de verre soufflé en forme de ballon et protégées par un tissage en osier (voir image ci-dessus).

Entre la maison et le poulailler, nous avions un grand jardin avec une terre bien noire, enrichie en fumier tous les ans. On y faisait pousser divers légumes, des haricots verts, des petits pois, des salades, des radis etc… et des baies telles que des groseilles, framboises et autres fruits comme les fraises. Les pommes de terre et les carottes étaient cultivées dans un champ un peu plus loin, dit le « champ de la tante » parce qu'il appartenait à la tante Eugénie. Dans les années 60, on n'utilisait pas de produits chimiques et je crois que l'on a commencé à s'empoisonner (à notre insu) dans les années 70… On plantait de nombreuses variétés de fleurs qui ornaient les jardins mais y jouaient sans doute un rôle écologique. Hélas, je ne saurais pas transmettre cette expérience. Le jardinage, qu'il s'agisse du désherbage (binage) ou des récoltes et mise en conserves, représentait un

Avril 1981 : Mémère Luce et Maman au jardin.

[58] « Rats de cave » était le surnom donné aux agents des douanes qui surveillaient le respect du droit en matière d'autorisations de distiller (droit de « bouilleur de cru ») et des quantités d'alcool produites.

travail physique difficile. Mémère Luce venait aider Maman quasiment tous les ans, et sans doute plusieurs fois par an, comme sur la photo de la page précédente, que j'ai prise au printemps 1981. Je me souviens très bien, au début des années 70, des séances de mise en conserve des haricots-verts, petits-pois et autres flageolets. Pour les travaux les plus durs, nous avions fini par nous équiper d'un motoculteur Honda F42[59] en juillet 1975, avec tous les acessoires, il a ensuite servi plus de 30 ans.

Les divertissements à Molay

J'accompagnais souvent Papa lorsqu'il allait travailler aux champs ou aux bois. Parfois, je restais assis sur l'aile du tracteur à côté de lui, mais je m'en lassais vite alors je trouvais de quoi m'occuper seul. Au bois, je me vois en train de construire des cabanes lilliputiennes avec des petits morceaux de bois et des échantillons de mousses de toutes sortes que je trouvais très belles. Je m'imaginais des personnages miniatures qui vivraient dans cet univers naturel… Au champ, je me promenais dans les alentours et c'est ainsi que je découvris, dans la terre mise à nu, sans doute avant l'âge de 7 ans, mon premier fossile (« Aux Fourches ») une gryphée arquée, puis des rostres de bélemnites. Lorsque je trouvai ce fossile, qui était pour moi un coquillage transformé en pierre, j'eus aussitôt l'intuition que cet endroit s'était un jour trouvé au fond de la mer et que ce mollusque s'était transformé en pierre avec le temps. Dans mon environnement familial immédiat, personne n'avait su me dire qu'il s'agissait d'un fossile, c'est Lucien Doussot, le petit-cousin de Papa, collectionneur de vieilles pierres, qui m'apprit le terme fossile. A partir de ce jour, je fus pris d'une envie dévorante de comprendre cette évolution du vivant dont on ne nous parlait pas au catéchisme ! Pendant les travaux des foins ou des moissons, lorsque nous étions plus nombreux, avec Régis et Patrick, nous allions construire des cabanes très éphémères, cette fois à notre échelle, dans les forêts qui bordaient nos champs, comme au Pré la Vieille. Nous cassions des branches bien touffues de charmilles et nous les enchevêtrions, sans ficelles, ni le moindre clou, pour en faire des abris capables de résister à une pluie d'orage.

La construction de cabanes plus ou moins évoluées constituait l'un de nos jeux favoris. Au village, c'était la bande des garçons de nos âges (Pascal, Jacques et son frère Marcel, Philippe, Régis, Patrick et moi) qui nous associions, comme à la Montagnotte, juste derrière chez nous pour des réalisations plus sophistiquées. Nous avions construit une baraque qui s'appuyait sur plusieurs arbustes avec même un poste de guet. On avait cloué des planches, isolées avec des grands sacs en papier (sacs d'engrais) et on avait décoré l'intérieur avec toutes sortes de trophées récupérés ici ou là, notamment au dépotoir situé pas très loin de là. Le plus emblématique était une buse empaillée que nous avions placée au-dessus de la porte d'entrée ! Cette cabane était difficilement accessible, pour nous, comme un château fort, grâce au marécage toujours très boueux qui la bordait et qui barrait le passage de la rue des Gougeons ou chemin des Essarts.

Papa avait toujours un couteau dans sa poche (un Opinel je crois avec sa virole de sécurité). Il lui servait en particulier à couper les ficelles des bottes de foin et de paille, une tâche quotidienne, due au fait qu'il fallait sans cesse mettre de la paille aux cochons et aux vaches pour absorber leurs excréments, c'était la litière. Je rêvais donc d'avoir mon propre couteau, en particulier pour la construction des cabanes, fabriquer des arcs et des flèches, mais aussi pour sculpter l'écorce des belles baguettes de noisetier, bien droites et propices à toutes sortes d'usages. Ce couteau, je l'eus vers l'âge de 10 ans, voir la photo ci-dessous (le tranchant de la lame mesure 9 cm). Je l'aiguisais régulièrement via la meule qui était disponible dans la grange (un disque de grès rose entraîné par un moteur électrique et un petit réservoir pour que le disque puisse tremper dans l'eau et améliorer l'abrasion). Je l'ai tellement affûté que la lame a perdu une bonne partie de son acier, mais il coupait comme un rasoir et était particulièrement dangereux… je me suis coupé plusieurs fois avec !

Mon premier couteau de « grand » (un simple Pradel avec une tête de cerf sur le manche) !

[59] Il avait coûté 5100 F, soit 4100 € actualisés au cours 2023.

La « guerre des boutons »

Les jeudis matins (le jeudi étant le mercredi d'aujourd'hui) à Laître, nous avions séance de catéchisme avec les autres enfants de la paroisse de Laître (Cintrey et La Rochelle) sous l'autorité de l'abbé Michaud. Quel que soit notre village de départ, nous y allions tous à pied et c'était l'occasion d'entretenir, semble-t-il, une vieille tradition de querelles gentillettes, genre guerre des boutons[60], entre nous. Comme, il y avait trois villages (trois clans), les alliances tournaient et c'était toujours 2 contre 1. Nos (en réalité rares) bagarres, dont nous ne connaissions même pas les raisons, du moins je n'en ai aucun souvenir, consistaient à mesurer nos rapports de force par des combats au corps à corps, la règle d'or tacite étant de ne jamais se donner de mauvais coup. Le perdant était celui qui terminait les épaules collées au sol par son adversaire. Je me souviens d'un combat avec Jacky B. de Cintrey, plus âgé et plus grand que moi et qui m'avait battu expéditivement… Avec du recul, je trouve que ces bagarres sans méchanceté et sans violence constituaient une bonne école de la vie car on apprenait à ne pas craindre le contact physique. Tout cela se passait bien sûr après le cours de catéchisme et souvent nous rentrions crottés à la maison ! Une fois, les « La Rochelle » étaient venus jusqu'à Molay pour tenter de détruire notre cabane, en représailles de je ne sais plus quoi, alors, le jeudi suivant, nous avions fait un crochet par le bois de la Rochelle pour essayer de repérer où se trouvait la leur. Il nous avait fallu quelques jeudis pour la découvrir et pour, à notre tour, accomplir notre vengeance. Ce jour-là, nous étions rentrés tard. Nous n'avions pas de montre (et encore moins de téléphone portable !) mais tout nous laissait penser que nous allions être en retard pour le repas de midi. Je me souviens de Pascal qui avait employé cette expression : « nos parents vont nous faire les gaufres », façon cynique de dire qu'on allait se faire disputer et, effectivement ce fut le cas. Maman, qui n'était pas au courant de ce qui se passait après nos séances de caté, se souvient juste que nous soyons parfois rentrés avec des vêtements sales, voire un peu déchirés, et pour cause, mais il n'y a jamais eu de violence, ni arrachage de boutons comme dans le roman de l'écrivain comtois Louis Pergaud !

Carnaval

Le jour de Carnaval, généralement en fin d'après-midi entre la fin de l'école et l'heure de la traite, les enfants se déguisaient puis allaient faire le tour des maisons du village. L'objectif était d'être démasqués le plus difficilement possible ! Maman nous sortait de vieux vêtements et autres chiffons et nous aidait à confectionner nos déguisements. Pour avoir une idée de ce à quoi nous pouvions ressembler, voir, ci-contre, la photo prise à Lavigney en 1966 avec notre cousin Etienne.

1966 : carnaval à Lavigney Etienne, moi et Régis.

La neige

En hiver, en ces temps-là, il y avait beaucoup de neige et des grands froids quasiment chaque année, le mois de février étant traditionnellement le plus glacial. Le village de Molay, situé près des contreforts du plateau de Langres, bien que relativement abrité des vents grâce aux collines alentours, subissait des gelées aux environs de -15°C et même jusqu'à -25°C en période de grand froid. On était équipé de cagoules et de moufles en laine ainsi que de plusieurs épaisseurs de vêtements et j'ai rarement souffert du froid, si ce n'est en vélo (à partir de 1972), et plus particulièrement au front qu'on ne protégeait pas.

L'arrivée de la neige était, pour nous enfants, une grande joie. Il est arrivé à plusieurs reprises qu'elle soit abondante le matin de Noël, alors quel symbole ! Au-delà de la beauté des paysages, la neige présentait l'avantage de rehausser une luminosité affaiblie par le manque de soleil, notamment durant les longues périodes de brouillard. Mais le summum de la décoration de la nature c'était le givre. Lorsque toute la nature en était recouverte d'une épaisse couleur et que le soleil brillait, le spectacle était féérique, toute la nature scintillait.

[60] La Guerre des Boutons est un savoureux roman de Louis Pergaud, publié en 1912, où les faits se déroulent en Franche-Comté. Ce roman a d'ailleurs été transcrit au cinéma en 1962 puis 2011.

Nous construisions des igloos comme sur la photo ci-contre prise devant notre maison en février 1970. Nous avions une luge en bois, fabriquée par le « père Kowalczyk » (orthographe non garantie), un émigré polonais qui savait bien travailler le bois et qui habitait en haut de Molay. Pour trouver de bonnes pentes, nous avions l'embarras du choix, le seul problème était d'avoir des pentes assez dégagées de clôtures en fils barbelés et de buissons, de ce point de vue le « Rond-Pré », situé en face de l'école, présentait les meilleures conditions. Ces obstacles nous ont valu quelques égratignures et souillures bien rouges dans la neige ! Je n'ai aucune archive photographique de nos exploits, mais deux à trois décennies plus tard, ce sont nos filles et leurs cousin.es qui sont venus faire de la luge à Molay, avec une luge en bois plus récente, des luges en plastiques et autres objets improvisés pour la glissade comme un capot de voiture récupéré par Régis !

1970 : moi, Pascal et Régis devant notre igloo, dans la cour de la maison à Molay.

A gauche, Noël 1993 : Pépé Charlot tire la luge en bois avec Cyrielle, Angéline et Lucile. Au milieu, le 30 décembre 1996 : la bande des cousin.es avec Aline et Thibaud en haut du Rond Pré. A droite, à la Petite Roche avec Florian et Clément.

Et encore, une génération plus tard, en décembre 2011, Maxandre, notre premier petit-fils, avait découvert, au petit matin, la neige à Molay et la beauté des paysages immaculés.

19 déc. 2011 : paysages enneigés à Molay et découverte de la neige pour Maxandre (2 ans ½).

Fêtes de Noël et du Nouvel An

Pour Noël, nous allions chercher un petit sapin dans nos bois à la Roche puis nous l'installions vers la cheminée (puis, dans les années 70, au fond de la salle à manger). Nous le décorions avec des guirlandes, des petits objets et des bougies (nous n'avions pas de guirlandes électriques). Au pied du sapin, nous mettions en place une crèche, constituée de papier épais marron donnant l'apparence de rochers, à l'intérieur de laquelle nous déposions les personnages. Le petit Jésus dans son berceau de paille, ses parents Marie (la Sainte Vierge) et Joseph, la vache et l'âne qui réchauffaient le petit Jésus avec leur souffle, deux bergers et quelques moutons. Un peu plus tard, pour l'épiphanie 6 janvier), on ajoutait les 3 rois mages (Melchior, Gaspar et Balthazar). La veille de Noël, nous allions à la messe de Minuit et en rentrant, nous allumions le sapin pour l'admirer toutes lumières électriques éteintes. C'est

ainsi qu'un soir de Noël, nous avons failli mettre le feu à la maison, une bougie ayant commencé à enflammer le sapin… Il faut avouer que mettre de vraies bougies dans un vrai sapin et laisser les enfants procéder à l'allumage était particulièrement dangereux ! Par chance, tout s'était bien terminé, nos parents étant sur place. Lorsque nous avons eu un électrophone ou tourne-disque (vers 1970), nous passions des chants de Noël et des valses de Strauss telles que « Le beau Danube bleu », la magie de Noël opérait au maximum et nous étions subjugués par ce moment extraordinaire. Il fallait attendre le lendemain matin pour découvrir les jouets que le petit Jésus (et non le père Noël) avait déposé, dans la nuit, sur nos chaussures, sous le sapin. Ce n'est que dans les années 70, alors que Marc était encore tout petit, que les cadeaux furent distribués le 24 décembre au soir et que le père Noël remplaça le petit Jésus !

Nous avions peu de cadeaux mais c'était toujours une immense joie. Au hasard, quelques-uns des cadeaux que j'ai eus pour Noël : un loto des oiseaux que j'ai conservé, il m'a permis de me familiariser avec les noms d'oiseaux les plus communs, un char d'assaut avec une télécommande par câble et un remontoir à ressort (donc aucune pile !), une boite de Lego, une boîte de mécano à la fin des années 60 et, au début des années 70, un vrai microscope avec un grossissement de 100 à 500, livré dans un coffret équipé de l'arsenal de base du parfait petit scientifique (voir photo). Mon oncle Michel m'avait fortement influencé car il avait une collection de plaquettes de verre sur lesquelles se trouvaient toutes sortes de choses à observer : pattes et antennes d'insectes, ailes de papillons… Je « cultivais » également des paramécies (petits êtres unicellulaires vivant dans l'eau), pour cela, il suffisait de prendre un peu d'eau douce, d'y ajouter des brindilles végétales et d'attendre quelques jours, se développaient alors ces étranges êtres ciliés aisément observables au microscope. Pour cela, il suffisait de déposer une goutte de cette eau croupie sur une plaquette de verre, de la recouvrir d'une contre plaque (petit carré de verre très fin et cassant, se trouvant dans la petite boite cubique rouge que l'on peut voir sur la photo). Après la mise au point optique, laborieuse au début, on pouvait les voir qui se déplaçaient à toute allure dans le film liquide très mince situé entre les deux plaques de verre. On éclairait l'ensemble par le dessous, soit via le miroir s'il y avait du soleil, soit avec la petite lampe située sous le miroir et alimentée par des piles logées dans le pied en fonte. Je me souviens d'avoir réalisé des expériences chimiques aléatoires et, sans doute absurdes, en notant soigneusement tout le protocole et les résultats d'observation… Malheureusement, j'ai égaré le cahier dans lequel je consignais mes « découvertes ».

Le tourne-disque familial (acquis vers 1970) et mon premier microscope (vers 1972).

Le 1er janvier, nous allions souhaiter nos vœux de « bonne année et bonne santé » aux membres de la famille, y compris ceux que l'on ne voyait qu'une fois par an ainsi qu'à quelques autres personnes du village. On nous donnait alors des étrennes[61], par exemple de délicieuses nonnettes, des paquets de cigarettes en chocolat, des mandarines, des dattes, des figues séchées et des pièces en chocolat emballées dans un papier d'aluminium leur donnant l'apparence de vraies pièces. C'était le seul moment de l'année où l'on recevait parfois aussi un peu d'argent (des sommes très modestes), sans doute des résidus de tradition qui nous échappaient.

[61] D'après Wikipédia : « Les étrennes sont des cadeaux offerts obligatoirement en début d'année. […] C'est de Rome que nous vient l'usage du premier jour de l'an et des étrennes. Tatius, roi des Sabins – qui par la suite régna sur les Romains conjointement avec Romulus – ayant, après la réunion des deux peuples, regardé comme un augure favorable qu'on lui eût fait présent, au premier jour de l'an, de quelques branches coupées dans un bois consacré à Strena, déesse de la force, convertit en coutume ce qui n'avait été que l'effet du hasard, et donna aux présents, qu'il reçut depuis au renouvellement de chaque année, le nom de Strena, dont nous avons fait les étrennes. »

Chapitre 7

L'école primaire (1964-70) et les extras

C'est à la rentrée de septembre 1964, à quatre ans, que j'ai été admis en section enfantine. On était tous en classe unique, de la section enfantine à la classe de fin d'études qui permettait de passer le fameux certificat d'études, ou « certif », qu'à cette époque, de moins en moins d'élèves passaient. Ceux qui rentraient au collège, après la fin du CM2, ne passaient généralement jamais le « certif » car ils préparaient alors le Brevet des collèges. C'est ainsi que je démarrai avec un an d'avance, avance dont je ne pris conscience qu'à mon arrivée au collège… Béatrice, qui était du 1er novembre 1960, suivait d'ailleurs la même scolarité que moi et tout semblait normal. Philippe était aussi de 60 (17 août), mais il avait, je crois, redoublé discrètement la classe unique ne nous permettant pas vraiment de comprendre en quelle classe nous étions !

Notre Institutrice (on disait la « maîtresse ») était Marie-Thérèse Jolliot (arrivée à Molay à la rentrée de 1962). Ainsi, je l'ai eue durant toute ma scolarité d'école primaire et j'en ai été très heureux car, outre un parfait professionnalisme pédagogique, elle était très patiente et attentionnée. Ainsi, ces années ont été pour moi celles de l'insouciance, les apprentissages étaient faciles et j'allais à l'école surtout pour jouer, les récréations constituant peut-être les meilleurs moments des journées d'école ! L'instituteur ou l'institutrice était l'un des notables du milieu rural et il n'était absolument pas question de le ou la contester, nous lui devions donc le plus grand respect et nos parents y veillaient. Parmi les autres notables ruraux, il y avait le curé qui, parfois était en opposition frontale avec l'instit'. A Molay, on vivait en harmonie, notre instit', bien qu'étant une pure laïque n'allant pas à l'église, était respectueuse des pratiques religieuses et participait même à la cérémonie du 11 novembre, mi-laïque mi-religieuse. Parmi les notables, il y avait le médecin de campagne dévoué au point d'être disponible nuit et jour 7 jours sur 7… Il y avait deux camps celui de Combeaufontaine avec le docteur Spitz (secondé puis remplacé à partir de la fin des années 70 par deux de ses fils) et celui de Vitrey ! Enfin, le dernier notable, auquel nous avions beaucoup moins à faire, mais néanmoins influent, était le notaire. Autrefois, il y avait eu des notaires dans presque tous les villages, même à Molay, mais désormais, le plus proche, Bernard Collin, exerçait à Vitrey-sur-Mance.

La salle de classe se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment de la mairie (aujourd'hui d'ailleurs exactement à l'emplacement de la salle de la mairie). On se mettait en file indienne pour rentrer dans un petit hall où l'on retirait ses chaussures ou ses bottes pour mettre des chaussons afin de ne pas salir le parquet ciré. On y pendait son manteau et on enfilait sa blouse. Dans la classe, se trouvaient les tables, ou pupitres à 2 places, avec encriers intégrés et casier de rangement sous le plan de travail ainsi qu'un banc solidaire de la table (on ne pouvait ni se balancer, ni faire de bruit en faisant reculer nos chaises !). En hiver, nous étions chauffés par un poêle à bois situé au milieu de la classe. En outre, une petite armoire bibliothèque contenait des livres que l'on pouvait emprunter. Nos accessoires scolaires étaient : un crayon de papier (jusqu'au CP inclus), des crayons de couleurs, une gomme, un porte-plume (à partir du CE1) avec deux types de plumes (Sergent-Major et Gauloises), de l'encre en bouteille pour remplir nos encriers, des buvards, une ardoise en véritable ardoise (donc très fragile et souvent cassée…) avec un cadre en bois et des craies pour écrire dessus, enfin une règle et une équerre, toutes deux en bois. Ce n'est qu'en 1965 que le Ministère de l'Education Nationale autorisa l'utilisation de stylos à billes ou de stylos plume pour l'apprentissage de l'écriture[62]. Voir ci-après à quoi ressemblaient les plumes, porte-plume et la bouteille d'encre pour le travail scolaire à l'école primaire.

Pupitre d'école primaire proche de celui que nous avions à Molay.

[62] Circulaire N° 65-338 du 3 septembre 1965 sur l'apprentissage de l'écriture : « *Il convient de constater que, de nos jours, on utilise couramment une écriture cursive qui ne nécessite à aucun moment une pression différenciée de la main. Les traits ont une largeur uniforme et sont tracés d'un mouvement continu. Il n'y a donc pas lieu d'interdire les instruments à réservoir d'encre, ni même les crayons à bille qui procurent des avantages de commodité pratique, à condition qu'ils soient bien choisis, et qu'ils*

Plumes Sergent-Major (haut) et Gauloise (bas) pour porte-plume années 60. Porte-plume et plumes des années 70 pour le dessin (différentes largeurs de traits). Bouteille d'encre noire.

Mais, il a fallu que j'arrive au collège pour avoir mon premier stylo-plume avec cartouches d'encre jetables. Le stylo-plume permettait une écriture plus fluide et précise avec un séchage plus rapide, mais, contrairement à l'écriture au stylo-bille, la moindre goutte d'eau, qui tombait sur la page écrite, venait tacher le travail…

Pour ranger nos affaires, nous avions un cartable, à l'époque en cuir véritable (et il était inutile de le préciser !). Lorsqu'il était abimé, on le faisait réparer chez le cordonnier qui se trouvait à Gourgeon. Bien sûr, ce dernier réparait également les chaussures.

Ci-dessous ma première photo de classe, prise le vendredi 26 mars 1965, l'année de ma section enfantine. Jusqu'au niveau de fin d'études, cela faisait un total de treize élèves ! On peut voir le tableau bien préparé, comme chaque jour, avec la leçon de morale, quotidienne il me semble, qui devint plus tard « Education civique ».

1965 : de gauche à droite, au 1er rang : Jacques, Bernard Multon, Marcel, Béatrice. 2ème rang : Armelle, Marie-Claude, Alain, Pascal. Dernier rang : Agnès, Elisabeth, Marie-Jeanne, Odile, René-Hubert, Marie-Thérèse Jolliot.

Même à cette époque, nous devions souscrire à une assurance scolaire. C'est Papa qui avait rempli le bulletin d'adhésion ci-dessous (page suivante) pour l'année 1964-65 et j'étais immatriculé sous son numéro de sécurité sociale. Le montant était modeste (3,5 F, soit environ 5,4 € de 2023), on était bien loin des tarifs d'assurance actuels !

---

permettent sans effort excessif des doigts, du poignet et de l'avant-bras, d'obtenir progressivement une écriture liée, régulière et assez rapide. Les maîtres veilleront toutefois au bon emploi de ces divers types d'instruments et feront apprendre les graphies correspondant à leur bon usage. ».

A détacher suivant le pointillé et à conserver dans les archives de l'école

Cotisation 1964-1965
Formule I ... 3,50 F
~~Formule II ... 5,50 F~~
~~Formule III ... 8,50 F~~

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné MULTON Charles reconnais avoir reçu de l'Association pour l'Assurance des Elèves des Etablissements d'Enseignement Public de la Haute-Saône et du Territoire de Belfort un exemplaire de l'Attestation d'Assurance et demande mon inscription comme membre adhérent à cette Association pour l'année 1964-1965, au titre de l'élève :

A. E. P. 70 № 066817

Nom et prénom usuel : MULTON Bernard né le 8 juillet 1960

Fréquentant l'Etablissement Scolaire : Ecole primaire de Molay Classe

Adresse complète : MOLAY par Vitrey-s-Mance (Haute-Saône)

Nº d'immatriculation à la Sécurité Sociale : 07/02/36/70/350/01/01/

Date 24 septembre 1964

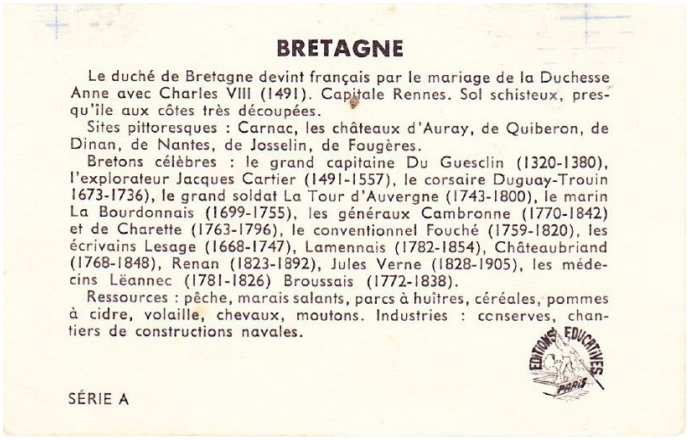
Signature,

Je joins le montant de la cotisation correspondant à la { Formule I, soit 3,50 Francs / ~~Formule II, soit 5,50 Francs~~ / ~~Formule III, soit 8,50 Francs~~ } Barrez les mentions inutiles

Assurance scolaire pour l'année 1964-1965.

Chaque journée commençait par une leçon de morale dont j'avoue ne pas avoir toujours bien compris le sens, sans doute par manque de maturité. Nous étions soumis à un système de punitions récompenses, de mon point de vue assez peu traumatisant dans le sens où ces dernières étaient beaucoup plus présentes que les premières. Pour celles et ceux qui n'étaient pas sages, il y avait le « piquet », lieu d'isolement où l'on tournait le dos à la classe. Dans d'autres écoles, on pratiquait encore le bonnet d'âne pour les cancres, mais il n'était plus en usage à Molay. Sans doute avait-on compris que cette stigmatisation n'était pas très efficace, voire contre-productive.

Côté encouragements, la maîtresse distribuait des bons-points, des petites images recto-verso éducatives concernant les régions françaises. J'en ai gardé quelques-unes comme celle, ci-dessous, de la Bretagne et je me souviens particulièrement de celle des bergers landais perchés sur leurs échasses pour illustrer la région des Landes. Lorsque nous avions obtenu dix bons-points, nous avions droit à une « grande image », format carte postale, dans mes souvenirs, il s'agissait de portraits de petites filles. On rendait alors les bons-points et la « grande image » était définitivement acquise.



BRETAGNE

Le duché de Bretagne devint français par le mariage de la Duchesse Anne avec Charles VIII (1491). Capitale Rennes. Sol schisteux, presqu'île aux côtes très découpées.

Sites pittoresques : Carnac, les châteaux d'Auray, de Quiberon, de Dinan, de Nantes, de Josselin, de Fougères.

Bretons célèbres : le grand capitaine Du Guesclin (1320-1380), l'explorateur Jacques Cartier (1491-1557), le corsaire Duguay-Trouin 1673-1736), le grand soldat La Tour d'Auvergne (1743-1800), le marin La Bourdonnais (1699-1755), les généraux Cambronne (1770-1842) et de Charette (1763-1796), le conventionnel Fouché (1759-1820), les écrivains Lesage (1668-1747), Lamennais (1782-1854), Châteaubriand (1768-1848), Renan (1823-1892), Jules Verne (1828-1905), les médecins Lëannec (1781-1826) Broussais (1772-1838).

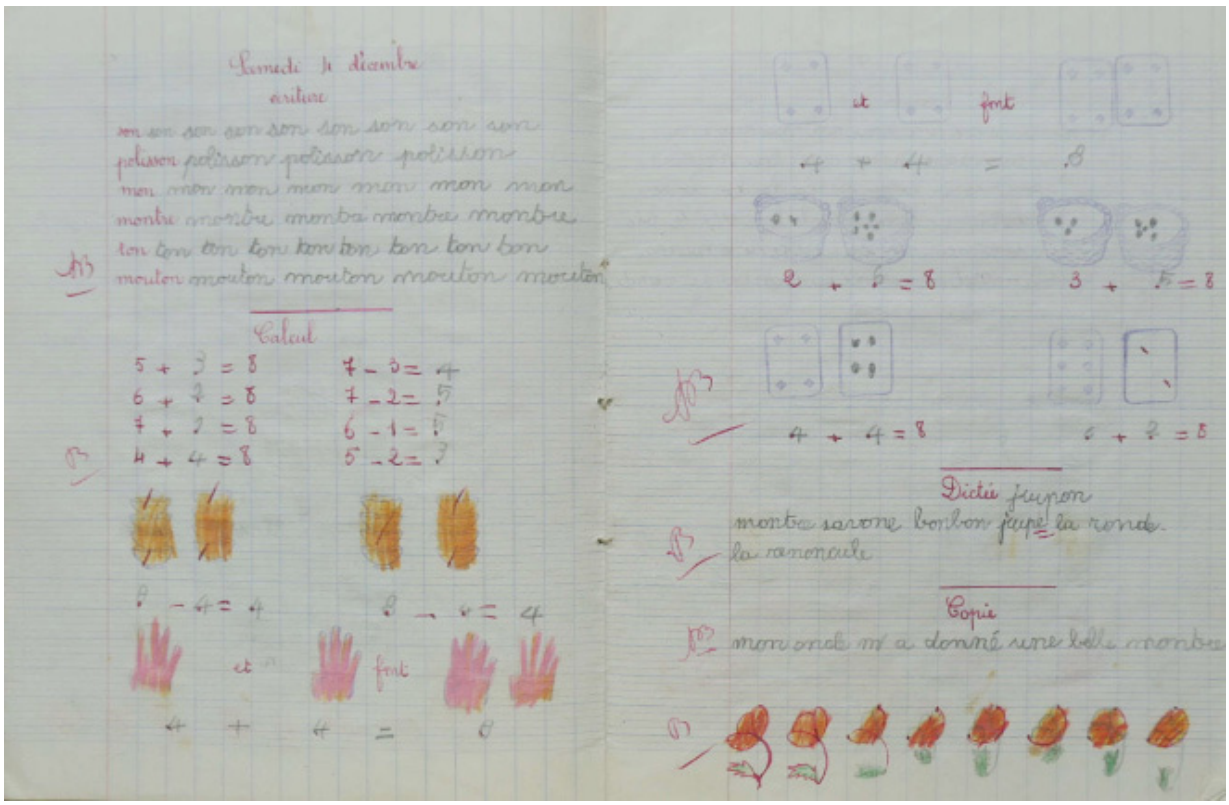
Ressources : pêche, marais salants, parcs à huîtres, céréales, pommes à cidre, volaille, chevaux, moutons. Industries : conserves, chantiers de constructions navales.

EDITIONS EDUCATIVES PARIS

SÉRIE A

Recto et verso d'un « bon-point » prémonitoire (la Bretagne !).

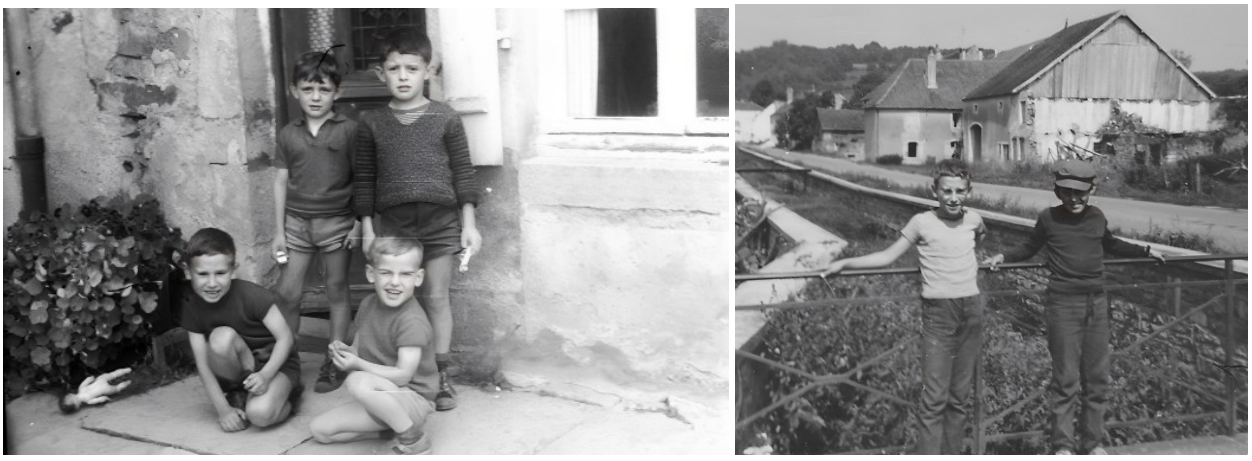
A partir du CP (pour moi 1965-66), commençait, comme aujourd'hui, l'apprentissage de la lecture. Pour cela, nous avions le livre de Rémi et Colette (voir une image de la couverture ci-contre). Nous utilisions deux catégories de cahiers, ceux du jour (travail quotidien, chaque nouvelle journée commençait par la date écrite par la maîtresse qui nous incitait à adopter la plus belle écriture possible…) et les cahiers mensuels (pour les contrôles notés). Les cahiers étaient systématiquement corrigés et il ne restait ni fautes d'orthographe, ni erreurs… Les appréciations allaient de « TB » (très bien) à « Très mal ! », en passant par « B », « AB », Vu, Passable et Mal… Voir ci-après un extrait de mon cahier du jour de début de CP (1965), la date confirme que l'on travaillait bien le samedi.



Extrait de mon cahier du jour de CP du samedi 4 décembre 1965.

Les vacances d'été

Les étés étaient largement marqués par les travaux des récoltes mais c'était aussi la venue de nos copains citadins, Claude et Michel, qui passaient quelques semaines à Molay chez leur grand-mère Joséphine Catel (maison actuelle d'Elke). Originaires d'Essert (agglomération de Belfort), ils étaient plus « dégourdis » que nous et nous dévergondaient ! L'un de mes souvenirs poignants concerne le passage d'une voiture immatriculée 75 (Paris) et qui cherchait sans doute sa route dans les rue de Molay. Voyant qu'il s'agissait de Parisiens, Claude et Michel avaient scandé « *Parigot mégot, l'allumette au cul, parigot foutu…* ». Lorsque la voiture s'était arrêtée, ils s'étaient enfuis et je m'étais retrouvé seul pour recevoir la réaction cinglante du chauffeur furieux… et manquant d'humour !

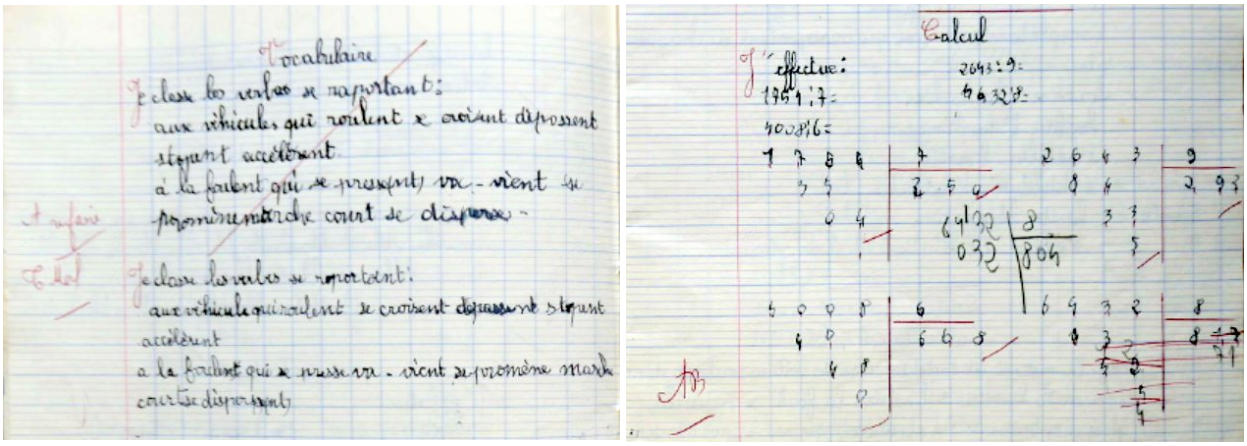

Eté 1966 : moi et Régis avec Michel et Claude (debout) devant notre porte d'entrée. Eté 1968 : moi et Claude sur le pont de la Rigotte.

Ils avaient une impressionnante collection de petites voitures et autres camions miniatures qui nous permettait de jouer des heures. Nous passions aussi beaucoup de temps avec les jeux de société, comme le Monopoly. Et puis, il y avait les goûters au Nutella chez la grand-mère Catel, le luxe suprême ! Régis était plus proche de Michel et moi de Claude. Nous avons continué à nous voir tous les étés jusqu'au début des années 70, puis nous avons correspondu par courrier mais nous avons fini par nous perdre de vue après l'adolescence.

Nous ne manquions pas d'idées pour jouer à des jeux simples. Au-delà du ballon rond, nous fabriquions des pièces de monnaies en décalquant les côtés pile et face de vraies pièces sur du papier fin (on frottait un crayon de papier sur le papier posé sur la pièce et, comme par magie, les motifs apparaissaient). Il y avait aussi le fameux téléphone avec deux boites de conserve reliées entre elles par une ficelle !

CE1 en 1966-67

D'après mon cahier du jour conservé (comme en CP), chaque jour, nous avions de l'écriture, du calcul et du français (tantôt orthographe, vocabulaire, conjugaison, dictée, grammaire). En calcul, nous avions déjà des petits problèmes à résoudre. Voir ci-dessous quelques extraits dans lesquels on peut mesurer les difficultés d'écrire proprement avec une plume (métallique) trempée dans l'encre !



Extraits de mon cahier du jour de CE1 des 17 mars et 12 avril 1967.

Les récréations occupaient une place importante. Il y en avait une en milieu de matinée et l'autre en milieu d'après-midi. Elles se passaient aussi bien dans la cour, sans clôture, devant l'école que derrière, ce qui nous donnait beaucoup de place, notamment pour pouvoir jouer à la cachette. Pour cela, le buisson de sureau situé derrière nous offrait un lieu de prédilection.

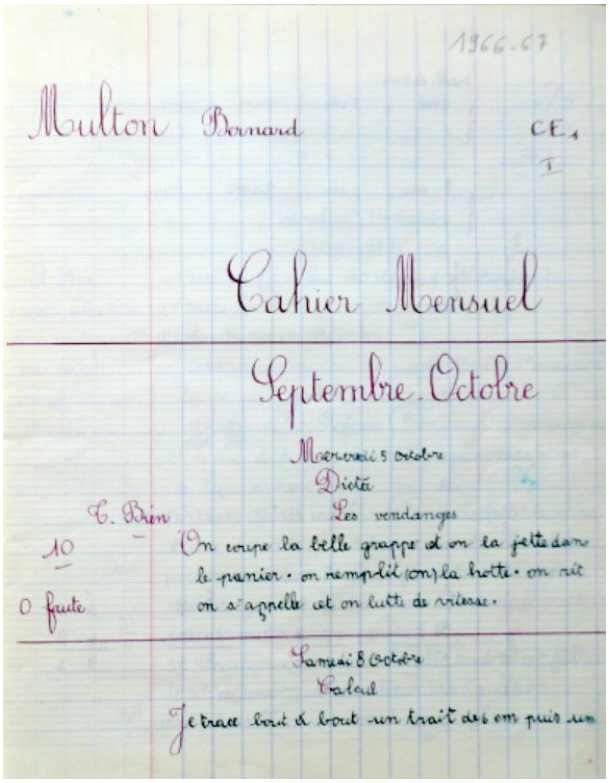
En mars 1976, alors que mon petit frère Marc et mon cousin David étaient, à leur tour à l'école primaire et que je devais déjà être en vacances (j'étais en 1ère), j'avais demandé l'autorisation à Madame Jolliot de venir filmer les enfants à l'école, voici 3 images extraites de ce film. La cour était désormais goudronnée mais on continuait à se ranger en file indienne pour le retour en classe !

En mars 1976 à l'école de Molay : la récréation (avec David), la fin et le retour en classe et Marc qui dessine.

Nous avions de nombreuses poésies à apprendre pour la matière « récitation ». Je me souviens tout particulièrement de l'une d'elle bien adaptée aux automnes-hivers de Molay : « Le brouillard » de Maurice Carême : « *Le brouillard a tout mis Dans son sac de coton ; Le brouillard a tout pris Autour de ma maison. Plus de fleurs au jardin, Plus d'arbres dans l'allée ; La serre du voisin Semble s'être envolée. Et je ne sais vraiment Où peut s'être posé Le moineau que j'entends Si tristement crier.* ». Nous devions illustrer chacune d'elle. Pour celle-ci, j'avais dessiné un petit oiseau dans la grisaille et j'avais trouvé bien difficile de représenter le brouillard…

La semaine de travail scolaire durait 5 jours, elle était entrecoupée du jeudi (comme je l'ai déjà écrit, on allait au catéchisme le matin) et du dimanche (pour la messe !). Nous allions à l'école le samedi toute la journée. Ce n'est que dans l'été 1969, qu'Edgar Faure, Ministre de l'Education Nationale, supprima le samedi après-midi et établit la semaine de 4,5 jours. Bien sûr, nous effectuions tous les trajets école-maison (matin, midi et soir) à pied et souvent en bottes car il n'y avait pas de trottoirs et les bords de rue étaient boueux lorsque le temps était humide… Je suis tombé plusieurs fois durant ces trajets. Une cicatrice à mon menton me le rappelle à chaque rasage !

Ci-dessous un extrait de mon cahier mensuel de CE1, en septembre et octobre 1966, qui montrait les évaluations dans dix rubriques, incluant la « Conduite ». Chaque mois, il était remis aux parents qui devaient le signer…



1966-67

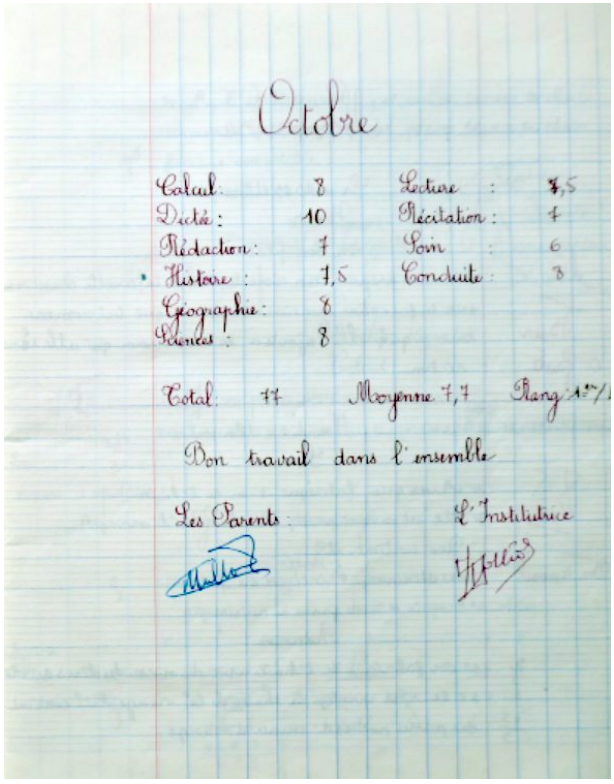
Moulton Bernard CE1

Cahier Mensuel

Septembre. Octobre

Mercredi 5 octobre
Dictée
Les vendanges
C. Bien
10
On coupe la belle grappe et on la jette dans le panier. on remplit (on) la hotte. on vit on s'appelle et on lutte de vitesse.
0 faute

Samedi 8 octobre
Calcul
Je trace bout à bout un trait de 1 cm puis un



Octobre

Calcul :	8	Lecture :	8,5
Dictée :	10	Récitation :	7
Rédaction :	7	Soin :	6
Histoire :	7,5	Conduite :	B
Géographie :	8		
Sciences :	8		

Total : 77 Moyenne 7,7 Rang 1er

Bon travail dans l'ensemble

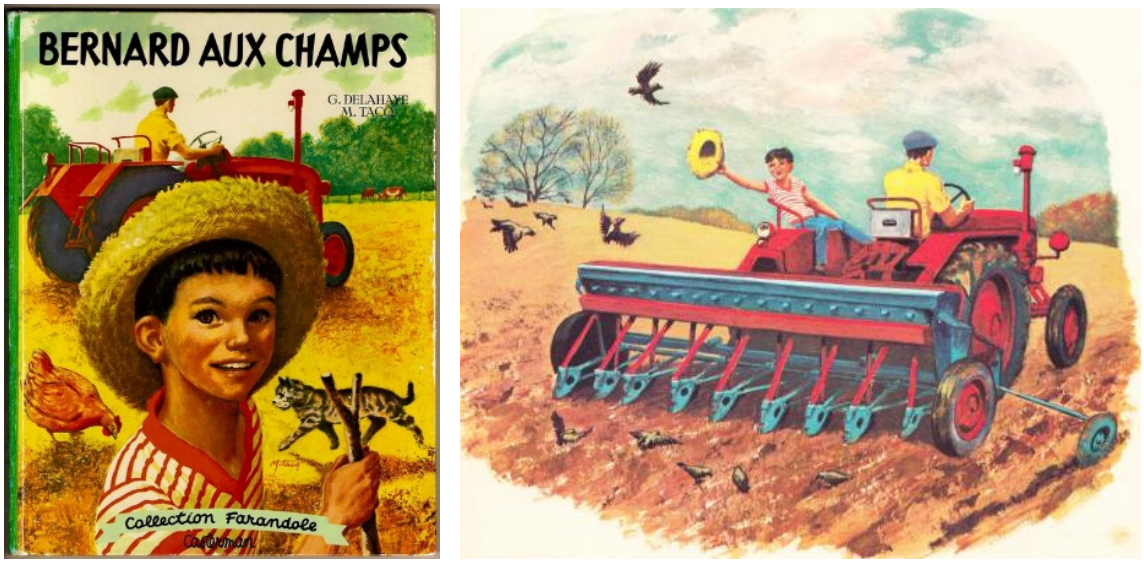
Les Parents : L'Institutrice

Le 11 novembre[63], il y avait une cérémonie religieuse à Laître. C'était le seul jour de l'année où nous voyions notre institutrice à l'église. Elle ne manifestait aucun comportement anticlérical mais n'était pas pratiquante. A la fin de cette messe en souvenir des nombreux morts de la première guerre mondiale et à laquelle participaient ceux qui avaient survécu, un monsieur âgé sonnait le clairon (une sorte de trompette) et nous attendions avec impatience ce moment de la « sonnerie aux morts ». Ensuite, nous nous rendions tous devant le monument aux morts et une personne (je me souviens de Lucien Royer de Cintrey, mais il a y dû en avoir d'autres avant lui) citait tous les morts[64] et, pour chacun d'eux, la foule disait « mort pour la France », je me souviens des larmes de celui qui lisait et de bien d'autres, c'était un moment très triste. Et puis, les enfants chantaient un chant patriotique avec l'institutrice, chant soigneusement répété à l'école. Celui dont je me souviens le mieux était le « chant des partisans » : « Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines… », mais il est probable que nous ayons aussi chanté la Marseillaise, également apprise à l'école républicaine.

[63] A l'époque, on ne fêtait pas encore l'armistice de la première guerre mondiale, mais la victoire… Les temps ont hélas peu changé puis que le 8 mai 1945 est toujours qualifié de fête de la Victoire de la seconde guerre mondiale.

[64] Ceux de la guerre de 1914-18 qui figuraient sur trois faces du monument aux morts, une pour chacun des trois villages regroupés autour de Laître, mais également ceux de la guerre de 1939-45 et tout particulièrement, les quatre jeunes de La Rochelle qui avaient été exécutés à l'occasion d'une des nombreuses représailles de l'armée allemande durant la débâcle en septembre 1944. Eux aussi avaient un monument commémoratif devant l'église.

A Noël, des adultes du village ramenaient un grand sapin, coupé dans une des forêts de la commune, et l'installaient dans la classe. Ce sapin était beaucoup plus grand que celui qu'on avait à la maison (dans mes souvenirs, il allait jusqu'au plafond, et c'était très haut !). Aidés de la maîtresse, nous le couvrions de décorations. Ensuite, on faisait le grand ménage de la classe, dont le cirage de nos tables. Cela se passait le dernier jour avant les vacances de Noël. Juste avant de partir, nous avions droit à des livres cadeaux. Je ne sais plus précisément en quelle année, j'avais eu « Bernard aux champs » (Editions Casterman, collection farandole, 1964). Ce livre abondamment illustré me parlait tout particulièrement (voir ci-après). Mis à part le fait que Papa ne portait pas de casquette, l'illustration des semailles avec le papa de Bernard au volant du tracteur (ressemblant au nôtre) et Bernard assis sur l'aile, était vraiment réaliste !



Cadeau de Noël (1965 ou 66) de l'école primaire.

La fête des mères constituait un autre évènement important, fin mai début juin. On préparait notre cadeau fait main durant la semaine précédant la fête. Et puis, le matin du dimanche concerné, un jour presque toujours ensoleillé, nous allions cueillir des fleurs avec la maîtresse pour que notre cadeau soit encore plus beau. Je me souviens de l'endroit, du côté du château d'eau (route de La Rochelle), où l'on trouvait de grandes quantités de marguerites.

A cette époque, le coiffeur, Robert Soffietti de Combeaufontaine, se rendait à Molay pour couper les cheveux sans rendez-vous. Il avait une Citroën 3CV à la forme si reconnaissable. Lorsqu'on la voyait stationnée en face du bistrot Vitrac (un lieu habituellement pour nous prohibé !), on savait que c'était jour de coupe (à la tondeuse…) et on s'y rendait en sortant de l'école (la prestation avait sans doute été prépayée par nos parents). Le coiffeur travaillait dans la salle de restauration. Le bar était dans une pièce attenante et on pouvait voir de loin les piliers de comptoir raconter leurs brèves devant la télé couleur ! Après la séance de coiffure, nous avions le droit de nous arrêter au distributeur (transparent) de bonbons à 20 centimes.

Année 1967-68 (CE2)

Un dimanche d'octobre 1967, au carrefour de la Folie[65], alors que nous roulions sur la nationale 19 (Paris-Bâle) en direction de Fayl-Billot, le conducteur d'une Dauphine n'a pas marqué le stop. Papa a freiné, bloqué les roues (pas d'ABS à l'époque) de notre 2 CV qui est allée percuter l'arrière de l'autre véhicule qui a fini sa course sur

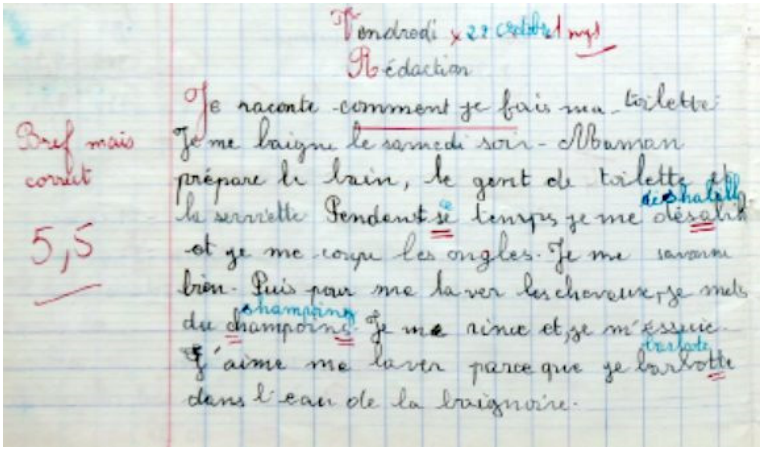
[65] Le carrefour de la Folie (c'est son vrai nom !) se trouve sur la commune de Broncourt à proximité de Fayl-Billot. Il y avait d'ailleurs un garage avec une magnifique éolienne Bollée, datant du XIXème siècle, appelée la « Rose des Vents » qui a été démontée et déplacée dans les années 2000 et qui sert aujourd'hui d'emblème au parc d'attraction de Nigloland vers Troyes. Le nom « La Folie », comme Fouvent (commune située au sud de la Roche), trouvait sans doute son origine dans les vents fous qui balayaient cet endroit aujourd'hui occupé par l'importante ferme éolienne des Hauts-Vanniers s'étendant de Fayl-Billot à Pressigny.

le toit. Je me souviens du conducteur, un monsieur âgé, sortant tant bien que mal de son véhicule retourné et commençant immédiatement à invectiver Papa parce que la 2 CV avait dévié lors du freinage, ce qui était probablement vrai car la mécanique très rudimentaire des freins ne garantissait pas leur équilibrage et aucun contrôle technique ne permettait de vérifier leur bon fonctionnement ! La tête de Maman, qui occupait la terrible « place du mort », avait percuté le pare-brise et sans doute avait-elle eu un « coup du lapin » car les sièges n'avaient évidemment pas d'appuie-tête… D'après les souvenirs de Maman, nous allions, avec Pépère André, rendre visite à nos cousins Pernot de Charmoy (à 17 km). C'était peu après le décès de Mémère Estelle. Mais je crois que la visite n'a jamais eu lieu car je n'ai aucun souvenir d'une rencontre postérieure. Voici un article de journal que j'avais conservé et mis sous scotch, ce qui n'était pas une bonne idée ! A l'époque, on nommait explicitement les occupants des véhicules et on ne se préoccupait pas de présomption d'innocence et autres contraintes juridiques ! On roulait sans ceinture de sécurité… et sans limitations de vitesse (hors agglomérations). L'expression « rouler à tombeau ouvert » prenait parfois tout son sens ! C'est seulement après le premier choc pétrolier de 1973 que les limitations de vitesse furent instaurées (90, 110 et 130 km/h respectivement sur routes, quatre voies et autoroutes) avant tout pour réduire la consommation de pétrole mais l'effet sur le nombre de morts fut immédiat (18 000 morts en 1972, contre 13 000 en1974 malgré un accroissement du trafic routier). Les ceintures de sécurité étaient devenues obligatoires en juillet 1973, seulement à l'avant et sur les voitures neuves. Au début, c'était juste sur les quatre voies et les autoroutes, je me souviens encore du panneau « Ceintures de sécurité obligatoires ». En agglomération, l'obligation fut instaurée en 1979 et il fallut attendre 1990 pour que cela concerne les passagers arrière ! Avant le choc de 1973, l'essence valait environ 1 F/L (franc par litre), ensuite, elle dépassa 2 F, puis monta à plus de 6 F lors du deuxième choc pétrolier de 1979 (révolution iranienne).

DE BRONCOURT
RIME CONTRE 2CV
tobre 1967 à 14 heures
Broncourt, au carrefour
Colle..., une dauphine con-
duite par M. Marcel Miel, 63 ans,
retraité à Cemboing (Hte-Saône)
roulant sur la RN 460 en direc-
tion de Champlitte, entra en colli-
sion avec une 2CV conduite par
M. Charles Multon, 31 ans, culti
vateur à Mol... (Hte-Saône), qu
de Langres.
Mme Charles Multon, née Gene-
viève Paulin, 33 ans, fut blessée.
M. Miel est poursuivi pour bles-
sures involontaires et pour refus
de priorité.
Défendu par Me Darmon, il est
condamné à 600 F. d'amende avec
sursis pour les blessures, à 100 F.
pour la contravention connexe, et
à deux mois de suspension du per-

On a alors dû apprendre à économiser l'énergie. Le slogan de l'époque étant : « En France, on n'a pas de pétrole, mais on a des idées ! ». Depuis 1970, date de la rénovation de notre maison, on se chauffait au fioul. Durant l'hiver 1973-74, on a appris à se chauffer moins fort (à part dans la cuisine où il y avait toujours une cuisinière à bois, on n'habitait pas en Franche-Comté pour rien !) et surtout on coupait les radiateurs dans les pièces inoccupées. C'est à cette époque que je révélai une de mes « tares » : je confondais vissage et dévissage des robinets défaut sans doute associé à ma mauvaise latéralisation (pas de réflexe pour distinguer ma gauche de ma droite, obligé de réfléchir !).

Mais revenons à l'école. En CE2, le niveau et les exigences montaient progressivement. Voici par exemple une rédaction très intéressante puisqu'elle décrit nos conditions d'hygiène domestique en l'occurrence le bain hebdomadaire ! Ce qui n'est pas écrit ici, c'est que la baignoire était une bassine remplie d'eau chaude car nous n'avions pas encore de salle de bain ! Quoi qu'il en soit, au quotidien, on se lavait au gant de toilette et au savon, une méthode particulièrement écologique, d'autant que c'était à l'eau froide !


Vendredi 27 octobre 1967
Rédaction
Je raconte comment je fais ma toilette
Je me baigne le samedi soir - Maman
prépare le bain, le gant de toilette et
la serviette Pendant ce temps je me déshabille
et je me coupe les ongles. Je me savonne
bien. Puis pour me laver les cheveux je mets
du shampoing je me rince et je m'essuie
J'aime me laver parce que je barbotte
dans l'eau de la baignoire.
Bref mais correct
5,5

Rédaction du 27 octobre 1967 (CE2).

En février 1968, nous avons eu notre première télévision. C'était une Schneider noir & blanc (sans télécommande) achetée chez M. Roger, vendeur et réparateur d'électroménager à Pressigny. Elle tombait souvent en panne car c'était une technologie à lampes (les ancêtres peu fiables des transistors), M. Roger venait alors faire le remplacement de la lampe grillée.

Je me souviens que nous avions pu voir les Jeux Olympiques d'hiver qui se déroulaient en France avec nos héros de l'époque, Jean-Claude Killy et les sœurs Goitschel ! La 2ème chaîne n'émettait que depuis 1 an, nous avions donc le luxe de 2 chaînes ! Ce n'est qu'en 1972 qu'apparu la 3ème chaîne à vocation régionale.

Les rares émissions, qui nous étaient autorisées (en noir et blanc, bien sûr), étaient la « Piste aux étoiles » (cirque), le mercredi soir (veille du jeudi) et, plus tard, les « Dossiers de l'écran », « Le petit rapporteur », quelques feuilletons positionnés juste avant le journal de 20h, donc regardés en famille (Par ex. « L'homme du Picardie », 40 épisodes de 13 min de déc. 1968 à fév. 1969, le plus grand succès de l'ORTF !), exceptionnellement (à partir des années lycées) le film du dimanche soir avec ce générique inoubliable « Les étoiles du cinéma » où l'on voyait s'enchainer les gros plans de regards d'actrices et d'acteurs accompagnés d'une musique envoutante (composition de Francis Lai, l'auteur de la célèbre musique du film « Un homme et une femme » avec chabadabada !).

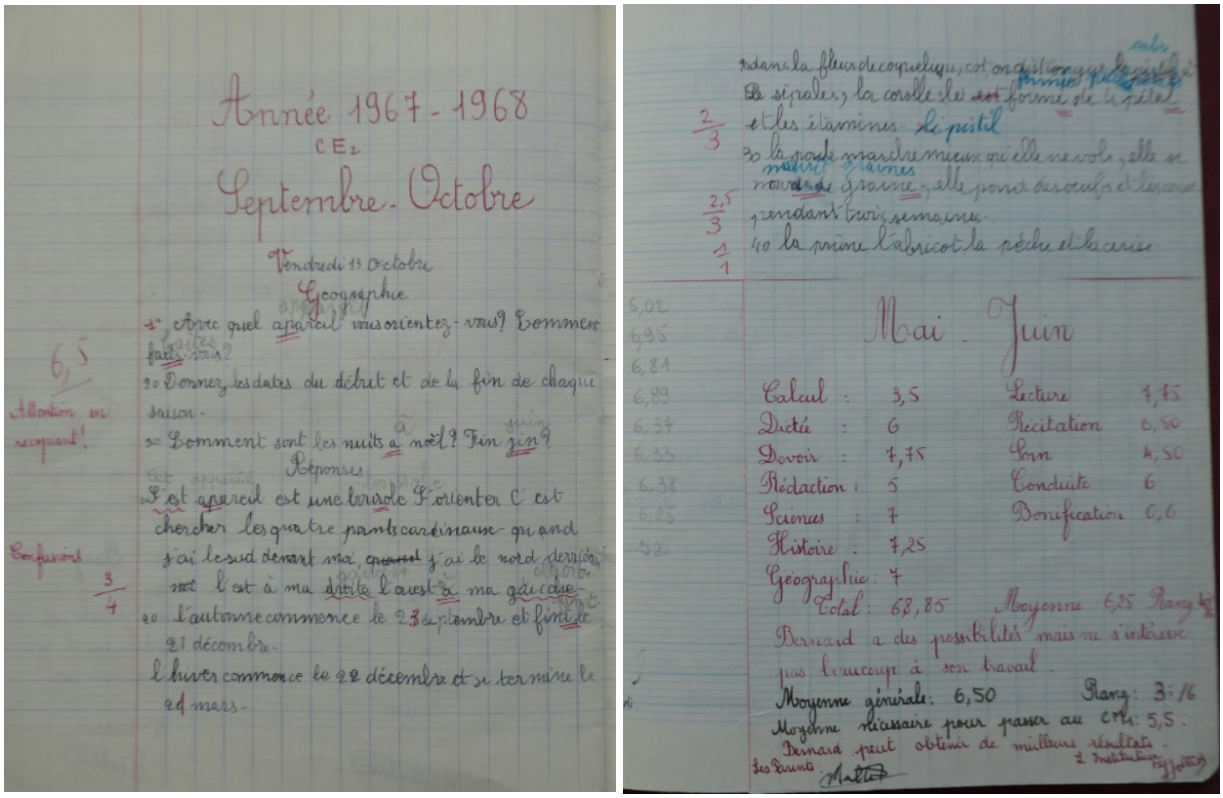
Nous regardions les feuilletons du jeudi (des épisodes indépendants) : Les Globe-Trotters (1966 à 1969), Flipper le dauphin, Zorro, de 1967 à 1970, Skippy le kangourou, les Chevaliers du Ciel avec Michel Tanguy et Laverdure, Thierry La Fronde… Durant ces années 1960, les marques, notamment de produits alimentaires ou d'hygiène, rivalisaient pour faire acheter leurs produits en y ajoutant ce que l'on appellerait aujourd'hui des « goodies ». Lanvin glissait dans ses tablettes de chocolat des fiches plastifiées sur les avions de chasse présentés par Michel Tanguy (voir ci-contre celle du Mirage IV). Antar (une marque d'essence) échangeait des disques 45 tours contre des points cumulés. Il n'y avait donc pas que Bonux qui mettait des cadeaux dans ses paquets de lessive ! On trouvait des personnages d'Astérix avec les bouteilles d'huile Huilor, des figurines chinoises dans des paquets de café, etc. Et il est clair que les enfants poussaient les achats pour compléter leurs collections ! La société de consommation rentrait dans l'âge mur !

C'est en janvier 1968 que j'ai appris à lire l'heure et je me souviens qu'Agnès, de deux ans plus âgée que moi, m'entrainait à cet apprentissage sur le chemin de l'école. Un peu plus tard, c'est elle qui m'appris à faire du vélo avec sa propre bicyclette (je me souviens d'une chute dans les orties du bord de route !).

A l'école, se déroulaient également les vaccinations publiques, comme la scarification BCG[66], c'est ce que précise mon carnet de santé, c'était le vendredi 3 mai 1968. Année riche en évènements, 1968 fut également l'année où mon grand-père André démissionna de son mandat de maire. Papa, qui était alors membre du Conseil Municipal, fut élu maire à son tour et y resta durant quarante ans.

Ci-dessous deux extraits de mon cahier mensuel, l'un en début de mon CE2, l'autre en fin d'année. Après mai 1968, dont nous avions à peine entendu parler à Molay, il semblerait que mes résultats scolaires se soient bien dégradés. A moins que ce soit un effet de l'arrivée de la télévision !

[66] Le BCG était le vaccin contre la tuberculose. A cette époque, il était inoculé par une sorte de plume, comme celles que l'on utilisait pour écrire. Le médecin effectuait une égratignure (scarification) et le vaccin était ainsi mis en contact avec l'organisme.



Année 1967 - 1968
CE2
Septembre - Octobre

Vendredi 13 Octobre
Géographie
1° Avec quel appareil vous orientez-vous? Comment fait-on?
2° Donnez les dates du début et de la fin de chaque saison.
3° Comment sont les nuits à Noël? Fin juin?
Réponses
L'est appareil est une boussole S'orienter C'est chercher les quatre points cardinaux quand j'ai le sud devant moi j'ai le nord derrière moi l'est à ma droite l'ouest à ma gauche
2° l'automne commence le 23 septembre et finit le 21 décembre.
L'hiver commence le 22 décembre et se termine le 24 mars.

Mai - Juin

Calcul	3,5	Lecture	7,75
Dictée	6	Récitation	6,50
Devoir	7,75	Soin	4,50
Rédaction	5	Conduite	6
Sciences	7	Bonification	0,6
Histoire	7,25		
Géographie	7		
Total	68,85	Moyenne 6,25	Rang

Bernard a des possibilités mais ne s'intéresse pas beaucoup à son travail.
Moyenne générale: 6,50 Rang: 3:16
Moyenne nécessaire pour passer au CM1: 5,5.
Bernard peut obtenir de meilleurs résultats.

Extraits de mon cahier mensuel de CE2 (sept.-oct 1967 puis mai-juin 1968).

C'est aussi en 1968 que j'ai eu mes premières lunettes, achetées à Vesoul, chez Combette. J'avais parait-il un léger astigmatisme mais j'ai toujours eu du mal à m'habituer aux lunettes. D'ailleurs, durant les premiers jours, j'éprouvais des difficultés à apprécier les distances lorsque je marchais ce qui m'a fait trébucher quelques fois… La photo suivante, prise par un photographe à l'école, me montre avec mes lunettes et avec Régis, sans doute peu de temps après être passé chez le coiffeur. Quant à la photo d'à côté, elle a été prise le 2 août 2014, à l'occasion de l'inauguration de la rue Charles Multon, 2 ans après le décès de Papa. Notre chère institutrice est entourée des trois frères Multon.

Régis et moi en 1969. Puis, le 2 août 2014 : notre « maitresse », entourée de Marc, Régis et moi… quelques années plus tard !

Premiers abonnements à des magazines

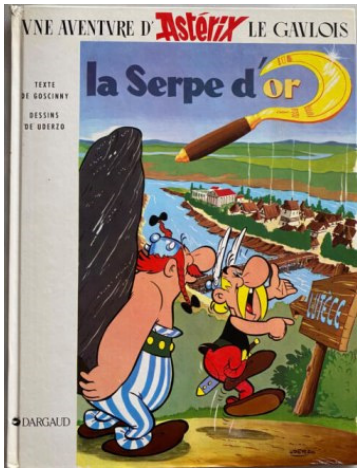
Je ne sais plus précisément quand j'ai été abonné pour la première fois à un magazine. Il s'agissait de Pomme d'Api, un mensuel de la presse catholique (Bayard) avec David et Marion ses petits héros. Le premier numéro était paru en mars 1966, peut-être ai-je été abonné depuis le début ? Dans le numéro d'août 1968, que j'ai retrouvé, se trouvait une histoire intitulée « Bernard fait les foins » qui me permettait, à nouveau, de me sentir pleinement concerné ! Dans chaque numéro, il y avait des travaux manuels faciles à réaliser. L'un d'eux ; qui m'a marqué,

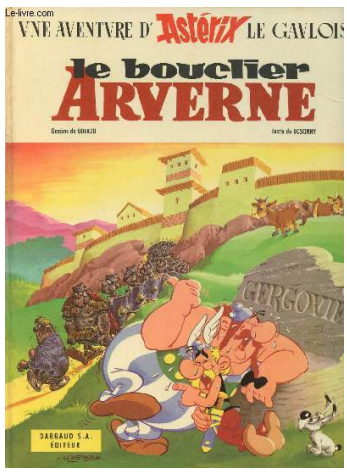
consistait à utiliser des coquilles d'œufs à la coque (donc au ¾ intactes) que l'on décorait pour faire un visage. Dans la coquille, on mettait du coton et des lentilles que l'on imbibait d'eau. En quelques jours, les graines germaient et nos petits personnages se retrouvaient avec des cheveux verts ! A partir de 1969, c'est à Fripounet que je fus abonné puis, lorsque j'étais au collège (vers 1971), à Formule 1 (avec le poster central d'une vedette à détacher).

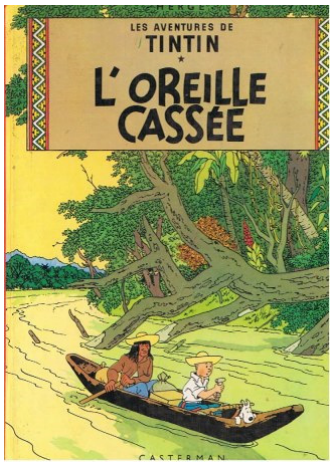
Les magazines (mensuels) auxquels j'ai été abonnés (1966 ou 67, puis 1969 et enfin 1971 ou 72).

Mes premières bandes dessinées

Les premiers Astérix m'ont été offerts à Noël par la famille d'Agnès, il s'agissait de « La serpe d'or » (le deuxième numéro paru dans Pilote de 1960 à 1961 et publié comme album en 1962) et du « Bouclier Arverne » (11ème album publié en 1968). Je me souviens d'avoir été émerveillé par le récit de la Serpe d'or, les druides de la forêt des Carnute, etc. Quant au bouclier Arverne, c'est celui qui m'a fait le plus rire, avec les cures, Obélix vidant la piscine lors de ses plongeons et les crises de foie ubuesques d'Abraracourcix (avec la chute fatale d'une feuille morte sur son abdomen). Et puis, le banquet final et les délicieux sangliers me faisaient saliver ! Parallèlement, nous n'avons pas échappé aux albums de Tintin. Le premier fut L'oreille cassée avec cet incroyable voyage en Amérique du Sud que j'ai lu et relu et qui me donnait l'occasion de m'évader.



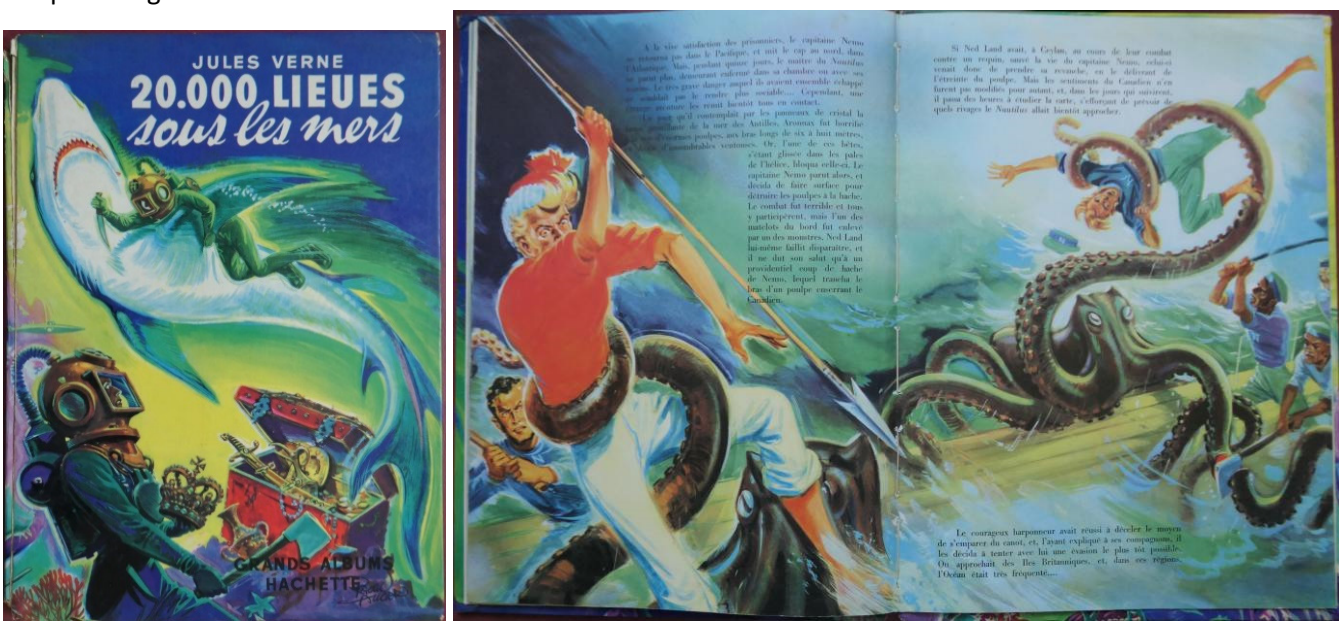




Il y avait aussi ces BD au format à l'italienne de « Sylvain et Sylvette » avec les fameux « compères » le sanglier et le renard, toujours prêts à commettre les pires méfaits ! Celui-ci, que j'ai conservé, a été édité en 1966 (voir ci-contre).

Les albums illustrés :

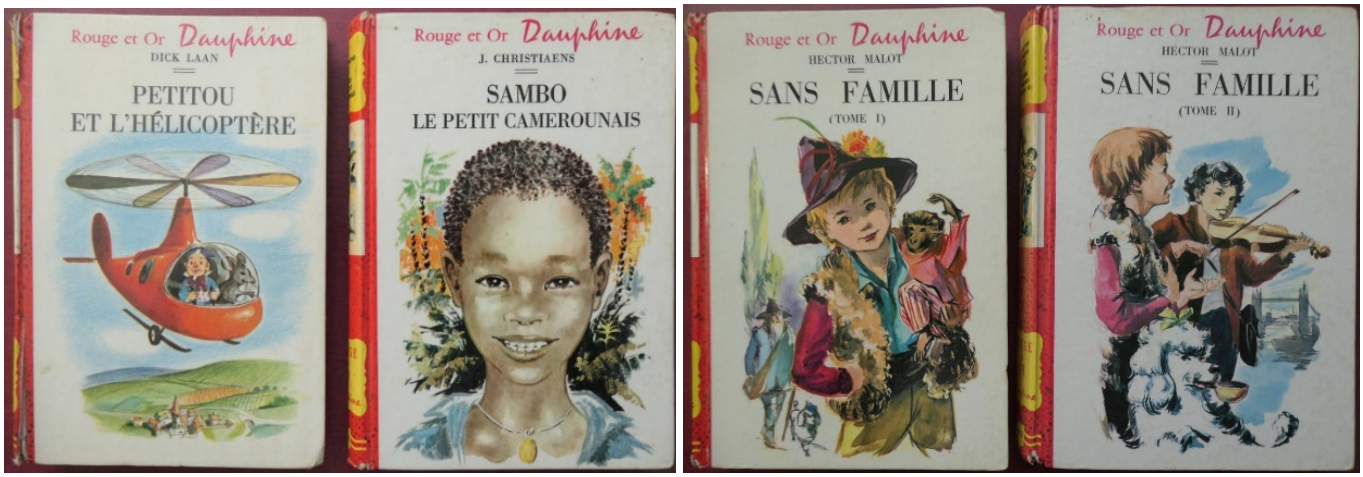
Et puis les « Martine » (je me souviens d'un « Martine au cirque »), constituaient les bases de la bien-pensance des années 60, les images étaient belles et les valeurs propagées correspondaient bien à celles que nous recevions dans notre éducation ! Outre les « Martine » et autres « Bernard aux champs », nous avions quelques albums que j'ai lus et relus d'autant que nous n'en avions pas beaucoup, en particulier « 20 000 lieues sous les mers » (édition 1955), adapté du roman de Jules Verne, avec un passage qui n'a cessé de m'impressionner, l'attaque de la pieuvre géante :



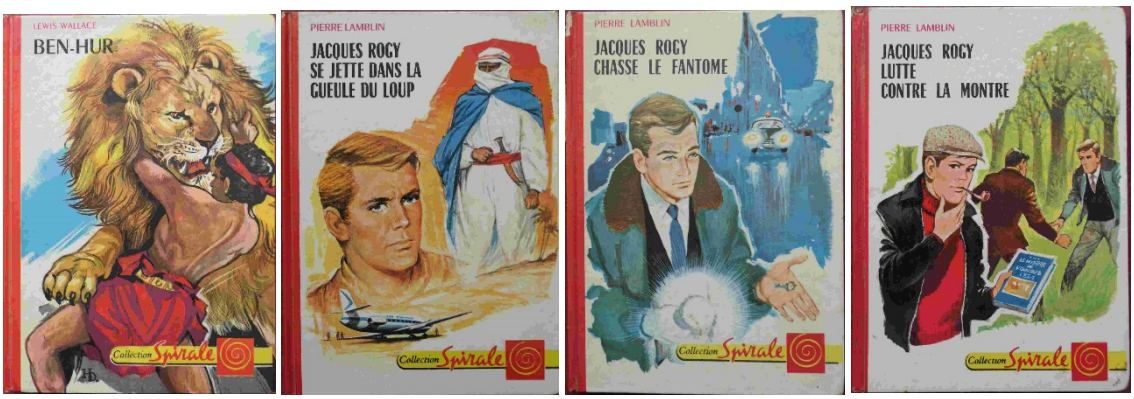
Les « vrais » livres (romans) :

Je n'étais pas un lecteur acharné car je passais, comme les autres enfants de mon milieu, beaucoup de temps à jouer à l'extérieur. Au milieu des années 60, les (vrais) livres que je lisais faisaient partie de la « Bibliothèque Rose » (6-10 ans), puis plus tard (fin des années 60) ceux de la collection « Rouge et Or Dauphine » (6 à 10 ans). Au début des années 70 (années collège), ce furent les collections « Bibliothèque Verte » (10-12 ans) ainsi que Spirale (10 à 15 ans). Voici quelques-uns des livres que j'ai lus durant ces années.

Les deux tomes de « Sans famille » ainsi que le livre « Ben Hur », avaient été édités en 1960. Les aventures de Jacques Rogy (1961 à 76), livres alors destinés aux filles comme aux garçons, traitaient des aventures d'un reporter. Il me semble que, contrairement à d'autres séries (club des 5, clan des 7, Fantômette …), ce héro a été relativement oublié alors qu'il avait remporté un important succès dans les années 60 et 70, avec 28 ouvrages édités entre 1960 et 1976.



Quelques livres de la bibliothèque « Rouge et Or Dauphine » qui ont marqué mon enfance.

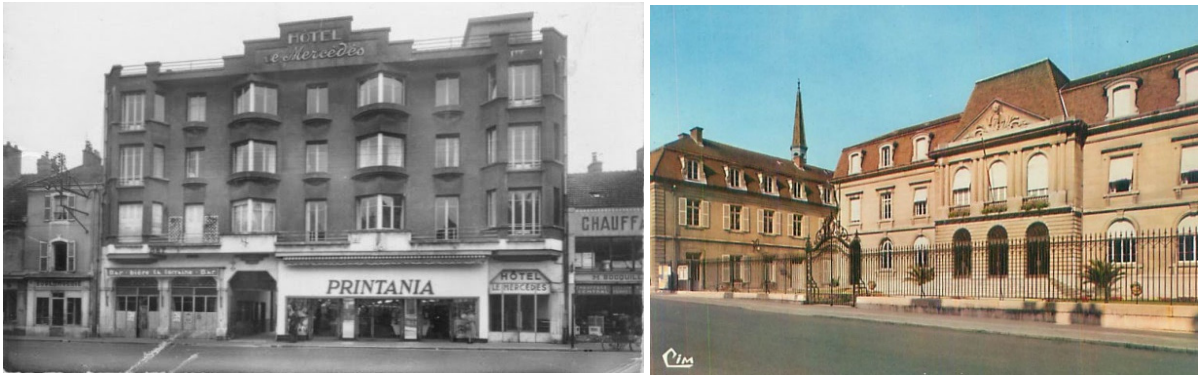


Quelques-uns de mes livres dans la collection Spirale, dont la série des « Jacques Rogy »

Deux livres (1964 et 1970), de la bibliothèque verte, que j'ai lus et l'une des illustrations qui m'ont fait rêver !

Les achats par correspondance et les sorties à Vesoul

Dans les années 1960-70, tout particulièrement pour les vêtements et les pelotes de laine (Maman tricotait dès qu'elle avait un peu de temps), on achetait beaucoup par correspondance (La Redoute, 3 Suisses, Bergères de France pour la laine). Comme je l'ai écrit plus haut, les produits alimentaires étaient, pour la plupart, issus de notre production ou achetés aux commerçants ambulants. Même l'électroménager était acheté dans les magasins locaux e !!!ncore nombreux à l'époque, comme chez Roger à Pressigny (lave-linge, réfrigérateur, télé…) qui assurait également leur maintenance. Mais il restait des services qui nécessitaient d'aller jusqu'à Vesoul, et même parfois à Besançon (ophtalmologie pour Régis, maternité pour Marc). Les « promenades » à Vesoul étaient suffisamment exceptionnelles pour que je m'en souvienne assez bien ! On se garait vers l'hôpital Paul Morel (rue Baron Bouvier, là où Papa est mort en 2008, ce site de l'hôpital de Vesoul a fermé en 2009) ou place du 11ème chasseur et on se déplaçait ensuite à pied, Vesoul c'est tout petit. Je me souviens du magasin de Combette l'opticien, au bord du Durgeon (la rivière qui traversait Vesoul, plus proche d'un égout à l'époque que d'un majestueux cours d'eau…), de la librairie Bon et du Printania (datant de 1954, devenu Prisunic en 1966 puis Monoprix en 2002) avec la mythique petite voiture articulée pour enfants située vers l'entrée.



L'unique supermarché (Printania) de Vesoul dans les années 60 et l'Hôtel de Ville qui abritait le musée Georges-Garret.

On passait devant cette attraction et on regardait les chanceux qui se balançaient à l'intérieur mais je crois ne jamais y être monté ! Le Printania était, dans ma campagne natale et à l'époque, le seul supermarché. Je me souviens aussi de la grande rue (Paul Morel) et des grilles du bâtiment imposant de la mairie. Plus tard, lorsque j'étais au lycée, un plus grand supermarché était apparu, le « Gro » qui devint Cora à la fin des années 80. C'est là que mon « petit frère » Marc exerça le métier de technicien électronique puis informatique durant une bonne partie de sa vie professionnelle.

Chaque année, Vesoul fêtait la Sainte-Catherine (25 novembre). Il y avait une foire importante et on y trouvait notamment un objet emblématique : le petit cochon en pain d'épice avec son sifflet en bois planté dans le derrière (voir ci-contre). C'est à la foire de 1968 que nous avions eu un autre cadeau : une tortue d'Hermann que nous avions nommée Pénélope (voir plus loin sur une photo le jour du baptême de Marc en août 1969).

Les sorties à Lyon chez nos amis Rochefort

En 1968 : à Lyon avec la famille Rochefort (Paul, Marie-Louise, Martine et Thierry). A droite : petit détour par Roanne pour voir la Loire au retour.

Durant son service militaire, Papa s'était fait un ami, Paul Rochefort (voir section 3.2). Papa et Maman étaient déjà allés leur rendre visite à Brignais au sud-ouest de Lyon, mais sans nous qui étions restés en vacances à Lavigney, comme en juin 1967[67]. Paul et sa femme Marie-Louise étaient également venus à Molay. Au printemps 1968, Régis et moi avions accompagné nos parents, ce qui était probablement notre premier grand voyage (environ 280 km et près de 5 h). Nous ne prenions pas l'autoroute, probablement pour des raisons économiques mais aussi parce que c'était l'occasion de faire du tourisme pendant les trajets. A l'aller, notre épopée était passée par le Jura (Dole, Lons-le-Saulnier…) et au retour via Roanne (voir photo ci-dessus), Autun (visite des ruines gallo-romaines dont le temple de Janus) …

A Lyon, nous avions visité le parc de la Tête d'Or puis, au Palais des Sports, nous avions assisté à une représentation de gymnastique de Martine la fille ainée de la famille Rochefort. C'était la première fois que nous allions dans une si grande ville, tout nous impressionnait… Dans les années 70, nous y sommes retournés à deux ou trois reprises et, à chaque fois, nous faisions de nouvelles découvertes tant durant le voyage que sur place.

Colonies de vacances à Cirey-les-Bellevaux

Je ne sais pas durant quel été, j'allai pour la première fois en colonie de vacances, peut-être en 1966, sachant que la dernière fois, c'était en juillet 1970 (voir carte postale envoyée par mes grands-parents en voyage au Puy-en-Velay le 15 juillet). Le lieu se trouvait dans l'ancienne abbaye de Bellevaux fondée en 1119 et qu'on appelait le château de Cirey-les-Bellevaux. Celui-ci avait été réhabilité et transformé en lieu de colonie de vacances par une équipe de la JAC pilotée par Jacqueline Grossetête à la fin des années 50 et à laquelle Maman avait participé (voir section 3.1). C'était à une soixantaine de kilomètres de la maison. Mes parents m'amenaient jusqu'à Vesoul d'où un car emmenait les enfants jusqu'à la colonie. Au retour, 3 semaines plus tard, c'était l'inverse. Une fête champêtre

[67] J'ai le souvenir précis souvenirs de la radio le matin au petit déjeuner avec les nouvelles de la guerre des 6 jours entre Israël et l'Egypte (5 au 10 juin 1967). Mais ce qui est curieux c'est qu'a priori, ce n'était pas encore les vacances.

était organisée un week-end (vers 1967, peut-être le 2ème) durant laquelle on avait la visite de nos parents. J'ai le souvenir précis de la très belle chanson « The Sound of Silence » de Simon & Garfunkel qui passait en boucle sur un tourne-disque situé en plein air près du porche de l'entrée du parc. Je me rappelle également de « Oh, Pretty Woman », sortie en 1964, de Roy Orbison, aujourd'hui connu comme un rocker de génie à part et que l'on peut qualifier de féministe (voir la chronique de Rebecca Manzoni du 15 juin 2018) !

Trois photos du « château » de Cirey-les-Bellevaux, de son porche et de son parc. A droite, les groupes de jeunes colons.

Pour ces colos, tout le linge devait être fourni et étiqueté au nom de l'enfant (draps, toilette, vêtements, mouchoirs…) et cela a continué ainsi lorsque j'ai été interne au collège et au lycée ainsi que durant mes cures (voir plus loin). C'est maman qui avait cousu ces étiquettes en tissu, ci-contre sur une serviette rose que j'ai conservée.

Etiquette du linge à mon nom.

Durant la colo, nous étions organisés en groupes avec chacun sa monitrice. Les activités étaient peu variées, la plus fréquente consistait à faire de longues marches dans les bois des environs en chantant inlassablement « 1 km à pied ça use… » ainsi que des chansons d'Hugues Aufray, telles que « Santiano » ! En outre, chaque jour, on faisait la sieste et j'avais bien du mal à trouver le sommeil. J'ai le souvenir également d'un immense feu de camp au milieu du parc, peut-être le soir du 14 juillet, et, lorsque je suis rentré à la maison de ma première colo, d'avoir eu la sensation que tout était plus petit qu'avant. Il faut dire que les pièces du château, dont les dortoirs collectifs et le réfectoire, étaient très grandes et qu'il y avait un monumental escalier en pierres qu'on dévalait plusieurs fois par jour. In fine, je conserve un souvenir assez mitigé de ces colonies de vacances, qui servaient avant tout à libérer du temps à nos parents et ne nous apportaient qu'une assez faible ouverture (enfants du même milieu et assez peu d'activités sortant de l'ordinaire).

Année 1968-69 (CM1)

En décembre 1968, en pleins préparatifs de Noël, nous devions rédiger une histoire. J'avais imaginé et écrit « Un merveilleux petit sapin ». Je crois que c'était la première fois que j'écrivais une histoire aussi longue… Elle tenait sur quatre pages au format cahier et en incluant les illustrations. On y reconnaissait d'ailleurs les « Compères » de Sylvain et Sylvette qui m'avaient semble-t-il inspirés, mais en version « gentils ».

Extrait de mon récit illustré « Un merveilleux petit sapin » de décembre 1968.

C'est début 1969 que notre super tonton Michel nous sortit pour quelques escapades. Il nous avait emmenés, Régis et moi, à la Moineaudière au-delà de Gérardmer dans les Vosges. C'était à 2h de route de Molay. Dans un grand parc, il y avait une belle maison vosgienne, transformée en centre de géologie et de minéralogie. Je me souviens de la magnifique collection de roches qui m'avait fait briller le regard et de l'expérience de lumière noire (ultra-violette) permettant de voir certains minéraux d'une autre façon et d'obtenir des effets de phosphorescence. Mes parents m'avaient donné un peu d'argent et j'avais pu m'acheter un joli cristal d'améthyste d'un violet profond (voir ci-contre) ainsi que le petit livre des pierres de la Moineaudière.

Une autre fois, Michel nous avait emmenés à la pêche en bord de Saône. C'était dans les premiers jours de l'été, nous étions partis au lever du jour. Je me souviens encore de la phase d'attente de notre oncle au bord de la Rigotte et des premiers bruits de Molay qui s'éveille. C'était ma première expérience de pêche sérieuse, hélas, pas un seul poisson n'avait mordu à l'hameçon et nous étions rentrés bredouilles en fin de matinée !

En avril 1969, nous avions déménagé provisoirement dans la maison de Pierrot Carteret (repère 5 sur la photo aérienne page 10), juste à côté de chez François et Anne-Marie et de nos cousins Patrick et Jean-Marie et de notre cousine Catherine. Il avait fallu vider intégralement notre maison pour qu'elle puisse être rénovée avec trois chambres ainsi qu'une salle de bain à l'étage et des WC à chaque niveau, mais aussi le chauffage central au fioul. Maman n'avait pas pu participer au déménagement car elle était enceinte de Marc et sa grossesse était difficile. D'ailleurs, elle était suivie à l'hôpital de Besançon contrairement à ses deux grossesses précédentes pour lesquelles elle avait accouché à Vesoul. Anne-Marie et François avaient aidé Papa à charger puis décharger mais aussi à faire du tri. C'est ainsi que beaucoup de choses avaient été jetées, en particulier des objets auxquels je tenais et dont j'ai appris plus tard qu'ils avaient disparu ce jour-là pour aller au dépotoir. Il y avait des cahiers d'école, des crânes d'animaux que je collectionnais, de vieux jouets en plus ou moins bon état, etc.

Ensuite, dans la maison de Pierrot, nous avions une cuisine et deux chambres, tout au rez-de-chaussée. Régis et moi dormions d'ailleurs dans le même lit. Il y avait, devant la maison, une magnifique treille de glycine qui embaumait durant ce printemps 69. Aujourd'hui, lorsque je sens l'odeur de la glycine, me reviennent ces souvenirs !

Environ un an après les évènements de mai 68, qui avaient mis le Général de Gaulle en difficulté, celui-ci avait lancé un référendum posant cette question techniquement complexe : « *Approuvez-vous le projet de loi soumis au peuple français par le président de la République et relatif à la création de régions et à la rénovation du Sénat ?* » et à laquelle il fallait répondre par oui ou par non. De Gaulle en avait fait une affaire personnelle, si le non devait l'emporter, il quitterait le pouvoir. Une campagne acharnée s'en est suivie avec des affichages sauvages partout de OUI et de NON dont je me souviens très bien. A notre niveau, on ne comprenait pas vraiment de quoi il s'agissait, sinon que le pouvoir du Général vacillait. Le 27 avril 1969, plus de 80% des inscrit.es sur les listes électorales se déplacèrent aux urnes et votèrent NON à 52,4%. A 78 ans, de Gaulle démissionna, puis, en juin, Georges Pompidou fut élu Président de la République.

Ma passion pour la conquête spatiale et l'observation du ciel

Je pense que ce sont des textes issus des manuels scolaires de français, sur spoutnik, Gagarine (1er homme à voler dans l'espace, en mai 1961), qui ont suscité mes premiers engouements pour l'espace. Après quatre essais manqués, la première sonde, qui allait quitter le système gravitationnel Terre-Lune, fut Pioneer 5. Elle a été envoyée par la NASA en 1960 et sa destination était Vénus.

Mais, c'est surtout le programme américain Apollo, très médiatisé et plus cohérent avec les capacités de compréhension de mon âge, qui me passionna. Les magazines pour enfants en parlaient ainsi que la plupart des médias. C'est à partir de la mission Apollo 8 (décembre 1968) que je me mis à coller des images, découpées dans les magazines, et leurs légendes dans un cahier consacré à la conquête spatiale. Je me souviens encore très bien du visage du commandant de cette mission Frank Borman, ce fut vraiment mon premier héros ! C'était la première fois que des humains quittaient l'orbite terrestre pour rejoindre celle de la lune, avec cette phase de silence total dans

les télécommunications lorsque leur vaisseau passait derrière la lune. C'est aussi la première fois que toute l'humanité put voir sa petite planète bleue depuis l'espace, moment clé pour le déclenchement d'une prise de conscience écologique planétaire.

Apollo 8 : équipage (Franck Borman à droite). Clair de Terre depuis la capsule le 24 décembre 1968.

Cette même année, le chef d'œuvre cinématographique de Kubrick « *2001 l'Odyssée de l'Espace* » était sorti dans les salles de cinéma. Bien sûr, vu mon âge et mon éloignement des centres urbains, je n'en avais pas entendu parler mais il est clair que cette histoire spatiale avant-gardiste a marqué également une bonne partie de l'humanité quant au rêve spatial.

Il fallut attendre la mission Apollo 11 pour qu'un humain fasse pour la première fois un pas sur la lune. C'était le 21 juillet 1969 (heure française ; chez les Américains, c'était encore le 20 juillet). L'alunissage du LEM puis le premier pas de Neil Armstrong et cette célèbre phrase : « Un petit pas pour l'Homme, un bond de géant pour l'Humanité » ont été retransmis en direct sur les télévisions du monde entier, ce fut sans doute le premier évènement aussi médiatisé à l'échelle planétaire. Nos parents nous avaient réveillés, un peu avant 4 h du matin, pour qu'on assiste à ce spectacle grandiose devant notre petit écran en noir et blanc avec une image de très médiocre qualité, mais ça on ne le remarquait pas. Moi qui suivais cette conquête spatiale depuis plusieurs années avec le plus grand intérêt, j'étais subjugué. On trouve sur internet la séquence télévisée de l'époque : https://www.youtube.com/watch?v=_SEGg68kWCE

Comme les images transmises étaient de piètre qualité, la NASA avait organisé (avant ou après la mission ?) des séances photo en studio. Ce sont sans doute ces photos, avec des « imperfections » telles que le reflet du photographe dans la visière d'un scaphandre, qui ont alimenté la théorie du complot qui a suivi et qui persiste encore aujourd'hui. En effet, j'ai souvenir, lorsque je suis rentré en 6ème, d'élèves (en particulier des frères Colnot, originaires de Pressigny) qui étaient persuadés que tout cela n'était qu'une machination supplémentaire des Américains. On peut voir cela de deux façons, il s'agissait, soit de citoyens qui avaient déjà l'esprit critique (et les complots en période de guerre froide, il y en avait déjà eu !), soit de personnes incrédules incapables de croire à un tel exploit scientifique et technologique… A l'époque, je ne pensais pas à cette dualité, je n'arrivais pas à comprendre que l'on puisse douter qu'un tel évènement ait vraiment eu lieu.

L'aventure Apollo se poursuivit à un rythme effréné jusqu'en 1972 avec Apollo 17. Mais avant, il y eu le très grave incident d'Apollo 13 (avril 1970, j'étais alors en CM2) dans lequel l'équipage faillit bien perdre la vie. Si la mission fut un échec en ce sens que personne ne se rendit sur la lune, elle fut plutôt un extraordinaire succès dans le sens où les trois astronautes purent rentrer sains et saufs après une incroyable odyssée qui, une fois de plus, attira l'attention des médias du monde entier. Chaque jour, je me renseignais pour connaître l'actualité la plus récente et je retenais mon souffle en pensant à la tragédie que vivaient ces trois hommes perdus dans l'espace, d'autant que nous disposions d'images en temps réel. Le film Apollo 13, sorti dans les salles de cinéma en 1995, retrace magnifiquement cette histoire. Le programme Apollo se poursuivit ensuite mais n'intéressait plus grand monde (à part moi et quelques mordus !). C'est à partir d'Apollo 15, qu'une jeep lunaire fut envoyée pour augmenter les possibilités de déplacement des astronautes et la quantité de roches collectées. Depuis Apollo 17, on n'est jamais

retourné sur la Lune et ce n'est que depuis les années 2020 que l'on songe à de nouvelles missions. On mesure mieux que jamais toutes les difficultés que représentent de telles expéditions et on s'interroge souvent pour savoir comment on a pu réaliser de tels exploits avec des moyens technologiques aussi peu avancés, notamment en matière d'informatique et de calculateurs embarqués. Ce fut vraiment une période hors norme !

Ensuite, vint le temps des stations spatiales russes et américaines habitées et en orbite autour de la Terre, précurseurs de la station spatiale internationale si bien médiatisée par l'astronaute français Thomas Pesquet. Les stations spatiales, Saliout côté russe en 1971 et Skylab côté américain en 1973, et les programmes de navettes américaines (les seules à avoir vu le jour jusqu'à leur abandon consécutif à leurs coûts prohibitifs ainsi qu'aux catastrophes de Challenger lors de son décollage en 1986 puis de Columbia lors de son retour en 2003) furent également une autre aventure extraordinaire. Si j'ai perdu mon cahier collectionnant les articles de l'aventure spatiale des années 60, j'ai retrouvé celui des années 70 avec les missions Apollo et leurs jeeps ainsi que les stations spatiales puis les programmes de navettes. A cette époque, le CNES[68] envisageait (dès 1975) aussi sa propre navette (Hermès) mais les moyens n'ont jamais suivi pour dépasser le stade de projet y compris au niveau de l'ESA[41] et le projet fut abandonné en 1992. Quant à l'URSS, elle aussi tenta sa chance dans la course avec sa navette Bourane, qui fut bel et bien construite et réalisa même un vol dans les années 80, mais ne survécut pas à l'effondrement de l'empire soviétique. Durant ces années, les programmes spatiaux, toujours plus ambitieux, faisaient régulièrement la une du mensuel Science & Vie auquel j'étais abonné depuis mon entrée en seconde.

En 2003, j'eus l'occasion d'assister au lancement d'une fusée Ariane V depuis la base de Kourou en Guyane. Je me trouvais alors en mission scientifique à Cayenne du 6 au 13 avril. Le soir du 9 avril, un collègue me téléphona dans ma chambre d'hôtel pour me demander si je serais intéressé pour assister à un lancement. Evidemment, je ne me fis pas prier ! Il s'agissait du vol V-160 Ariane 5G, pour la mise en orbite des satellites Insat 3A et Galaxy 12. Le lancement nocturne révélait la puissance colossale de la fusée tant par la lumière (En pleine nuit, il s'était mis à faire jour) que par le bruit et les bangs successifs de franchissement du mur du son. Il faut vraiment être sur place pour ressentir la démesure de cette technologie prométhéenne.

Kourou 9 avril 2003 : centre de commandement et, à droite, photo (à distance) du lancement d'Ariane V.

Malgré mon intérêt pour l'espace et les rêves d'enfant, puis d'adulte, qu'il a généré, je pense aujourd'hui que nous avons désormais suffisamment de problèmes à résoudre sur terre pour ne plus dépenser des sommes folles destinées à aller conquérir ce domaine inhospitalier et incompatible avec la vie humaine. En outre, laisser penser à une partie de l'humanité que coloniser d'autres planètes constitue une solution pour continuer à détruire notre planète mère est criminel. En effet, à la lumière des connaissances actuelles, il est inenvisageable de faire de tels voyages et surtout d'envoyer une grande partie des humains « ailleurs ». Eventuellement, expédier quelques colons, ou familles de colons, assez « fous », serait techniquement envisageable, mais avec de faibles chances de survie et encore moins de retour, en aucun cas, des milliers, millions ou milliards d'humains. Les seules missions, qui ont du sens, sont celles destinées à l'exploration scientifique, mais avec des sondes robotisées.

[68] Centre National d'Etudes Spatiales (français) fondateur majeur de l'ESA (European Space Agency)

Outre un éclairage nocturne peu intense dans les années 60, la pollution de l'air était également très faible. On pouvait donc observer le ciel très facilement et d'autant plus durant les nuits d'hiver où il gelait à pierre fendre, mais également en été. J'ai gardé le souvenir d'une promenade estivale nocturne et sans lune (nouvelle lune) sur le flanc Est de la Roche (côté Morey) vers 1975, c'est la première fois de ma vie que je découvrais que la Voie Lactée produisait assez de lumière pour l'œil humain et qu'il était possible, après plusieurs minutes d'adaptation de notre vue pour se promener aisément dans un environnement incertain. Notre système solaire se trouve sur le bord de sa galaxie en spirale, très plate, ce qui conduit à voir dans le ciel cette bande avec une grande densité d'étoiles. Celle-ci ressemblant à un chemin (une voie) blanc laiteux dans les cieux, nos ancêtres l'ont appelée Voie Lactée, sans savoir qu'il s'agissait d'une galaxie et encore moins de la nôtre. A l'œil nu, l'essentiel des étoiles que nous voyons, représente une infime partie des 100 à 200 milliards qui composent notre galaxie. Celle-ci est elle-même située dans un amas de galaxies dont les plus proches de nous sont les Petit et Grand Nuages de Magellan (situés à environ 200 000 années-lumière), visibles à l'œil nu, mais hélas seulement dans l'hémisphère sud, je ne les ai vus qu'en 2019, depuis l'Observatoire de l'ile de La Réunion. Dans l'hémisphère nord, la plus proche et visible est celle d'Andromède, mais située à plus de 2 millions d'années-lumière, elle est moins brillante que les Nuages de Magellan et c'est à peu près la seule que l'on pouvait voir à l'œil nu grâce à ses 300 milliards d'étoiles et au fait qu'elle forme, dans le ciel, une petite tache circulaire environ six fois plus grande que la pleine lune mais dont on ne perçoit que le noyau, quant à lui, hélas plus petit que la lune ! Lors de cette promenade nocturne dont je parlais plus haut, je me souviens que l'on voyait très bien ce petit nuage qu'est la galaxie d'Andromède et que l'on qualifiait encore à cette époque de nébuleuse. J'avais été très étonné par cet étonnant « nuage » lumineux et ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'il s'agissait d'Andromède, la seule galaxie, en dehors de la Voie Lactée, visible à l'œil nu depuis chez nous. Dès ces années, j'acquis l'intime conviction que la vie devait grouiller dans tout l'univers…

Ensuite, ce sont mes lectures, comme celle du livre « *Patience dans l'Azur* » d'Hubert Reeves[69], prêté par mon oncle Michel en 1982, qui m'ont émerveillé. Durant ma vie, je lus ensuite plusieurs de ses ouvrages qui accrurent ma sensibilité à la beauté du ciel et à la place du vivant dans le cosmos. Ils me permirent de mieux comprendre l'univers et de savoir regarder le ciel, à l'œil nu bien sûr (il y a déjà tant à voir avant d'utiliser des instruments optiques), avec encore plus de passion, notamment en étant couché le dos sur le sol. On éprouve alors la curieuse sensation d'être attiré par le vide intersidéral et on comprend plus que jamais la force d'attraction qu'exerce la terre sur notre corps, sans quoi on tomberait dans ce vide infini ! Parmi les phénomènes astronomiques exceptionnels, il y avait les comètes. Dans ma vie, j'ai eu la chance d'en voir trois (à l'œil nu). D'abord, depuis Molay, la magnifique Comète West visible tôt le matin en mars 1976 et dont on a bien peu parlé contrairement à celle de Halley, qui avait constitué un incroyable spectacle en France en 1910, mais qui a été très décevante lorsqu'elle est revenue en 1986.

Comètes : West (1976) Hale-Bopp (1996-97) Neowise (sortie tardive en famille 18 juillet 2020).

De la fin d'automne 1996 au printemps 1997, c'est la comète Hale-Bopp qui fit notre bonheur. Installés à Rennes depuis quelques mois, le soir du 28 mars 97, nous étions partis en famille en rase campagne pour nous protéger de la pollution lumineuse urbaine afin de pouvoir l'observer. Lorsque nous avons vu sa brillance très élevée, nous nous sommes rendu compte qu'elle devait être parfaitement visible en pleine ville. Et c'était bien le cas ! Le

[69] Lorsqu'il est décédé le 13 octobre 2023 à 91 ans, j'ai été frappé par une intense émotion, c'était un très grand Homme !

soir à la nuit tombée, on la voyait très bien à l'ouest. Quant à Neowise, elle a été également bien visible, mais sur une durée assez courte (2 semaines environ) en juillet 2020. Nous étions allés, à nouveau en famille, l'observer sur les hauteurs de Laillé le 18 juillet 2020. Pour nos petits-enfants Maxandre et Théotime ainsi que nos nièce et neveu Adèle et Arthur, c'était la première comète de leur vie (voir photo page précédente) !

1969, l'arrivée de notre petit-frère Marc

Lorsque nous avons su que nous allions avoir un petit frère ou une petite sœur, Maman et Papa demandèrent, Régis et moi, nos avis pour des prénoms. Nous avions proposé Valérie si c'était une fille et Marc pour un garçon ! Déjà bien intoxiqués par la télévision, Valérie était l'héroïne d'une série intitulée « Valérie et l'aventure » (treize épisodes de 1968 à 69), quant à Marc (mais avec un k…), c'était l'un des héros de la série australienne « Skippy le kangourou » (diffusée à partir de décembre 1968 tous les jeudis après-midi) et au générique inoubliable (à rechercher sur internet). Maman a accouché d'un beau gros garçon le 9 août 1969 à Besançon et il s'est appelé Marc !

24 août 1969, jour du baptême de Marc : à gauche à Molay (avec la tortue Pénélope). Au milieu à Lavigney devant le logement des grands-parents. A droite, en septembre 69 le bain avec Maman.

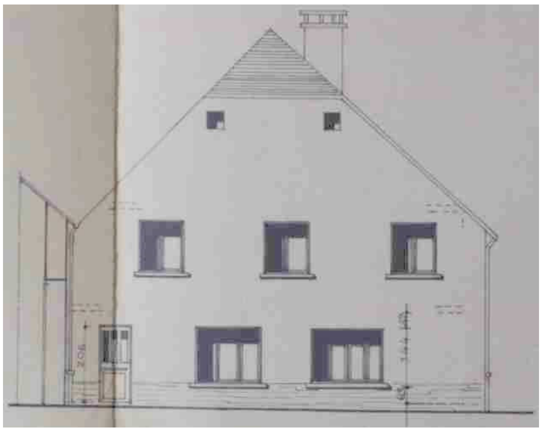
Ci-dessus des photos prises le 24 août, jour de son baptême puis dans son bain en septembre. Nous habitions encore notre maison provisoire. Sur la photo de gauche, Régis et moi avions nos tenues des jours de fête avec costume et cravate (une fausse avec un élastique autour du col de chemise ! A d'autres périodes, nous avons également porté des nœuds papillons… Je tenais dans mes mains Pénélope notre tortue qui nous avait suivis dans le déménagement. Au milieu, une photo de famille prise à Lavigney, Claude, le frère de Maman, était le parrain de Marc et Anne-Marie sa marraine. C'est mémère Luce qui porte Marc et Maman qui prenait la photo. On peut voir Pépère Lucien à l'arrière, Claude et Bernadette à gauche et les enfants : Régis, Etienne, Marie-Claire et moi en train de faire le guignol avec la cravate de Papa. Sur la photo de droite, Maman donne le bain à Marc dans la cuisine où l'on peut voir en arrière-plan le fourneau, la gazinière et les équipements culinaires (casserole, cafetière Moka et biberon).

Année 1969-70 (CM2)

Je ne le savais pas encore, mais mon année de CM2 allait être ma dernière année d'insouciance avant de rentrer dans la jungle de l'internat du collège. D'ailleurs, je crois que je ne savais même pas ce qu'était le collège, de même que j'ai, durant, toute ma scolarité, toujours navigué vers l'inconnu. J'étais l'ainé de la famille et même de tous mes cousins et étais le premier à aller au collège puis au lycée et au-delà.

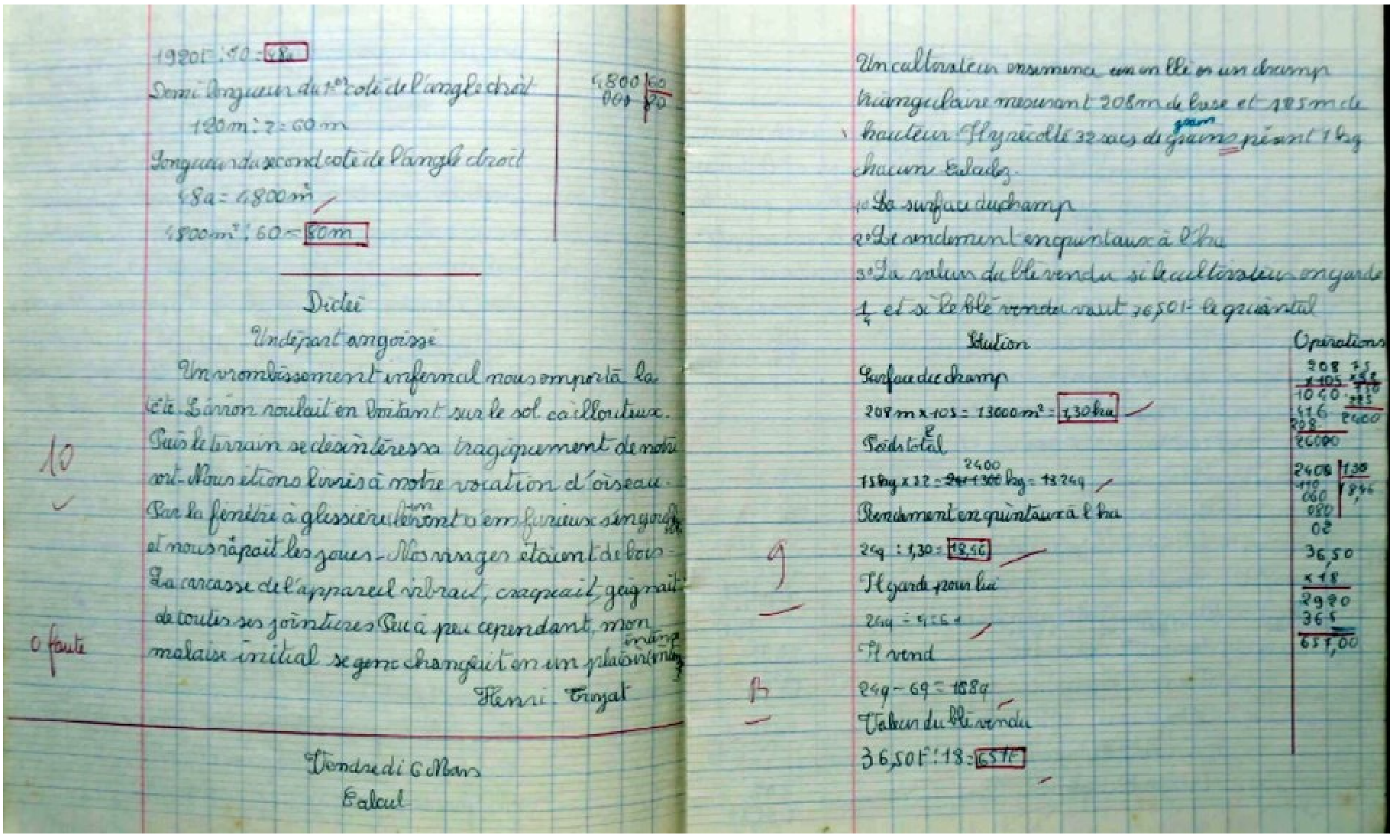
En novembre 1969, nous avons ré-emménagé dans notre maison rénovée, désormais aux normes de confort de l'époque. Quel bonheur de pouvoir s'allonger dans une grande baignoire, même si c'était toujours (sauf exception) une fois par semaine, le samedi ! Et puis, j'avais ma chambre, celle du milieu (avec la fenêtre au milieu

des trois, à l'étage) avec vue sur le Pain-de-Beurre. Nous avions conservé le pigeonnier sur la façade Est pour décorer. Je n'ai d'ailleurs jamais su depuis quand il n'était plus fonctionnel.



Plan de la façade de notre « nouvelle » maison (1969) et photo de 1973 (on peut voir le pigeonnier en haut de la façade de gauche.

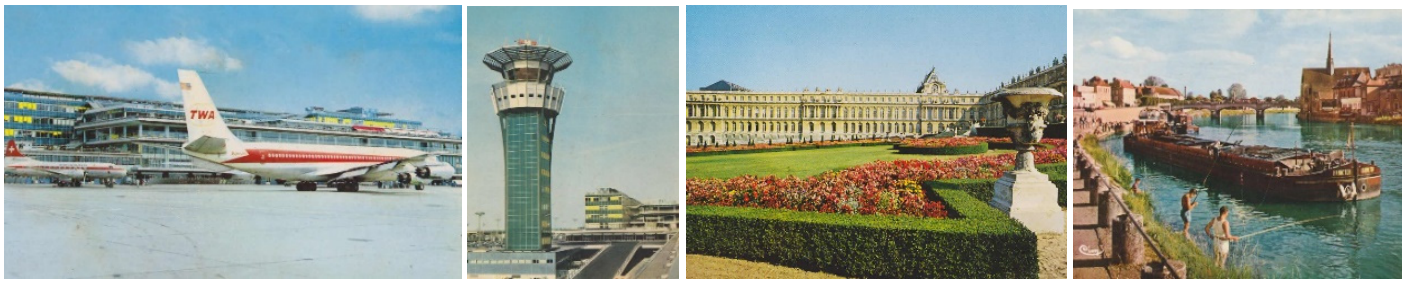
Côté école, l'année de CM2 était celle de la montée en complexité des problèmes de calcul et en exigences pour le français et les autres matières. Tous les jours un exercice de français et un de calcul !



Extrait de mon cahier du jour de CM2 (4 et 7 mars 1970).

Probablement en 1970, mais je n'en suis plus très sûr, nous avions fait un voyage scolaire en car vers la région parisienne. Le matin, nous avions fait une courte visite de l'aéroport d'Orly, qui avait subi une grande rénovation, notamment avec la mise en service de la nouvelle tour de contrôle en 1966. Mon souvenir le plus marquant, c'était les escalators qui permettaient d'accéder aux terrasses pour voir les avions, mais aussi cette fameuse tour de contrôle. Et puis nous étions allés au château de Versailles dont mon principal souvenir était la circulation dans la galerie des glaces avec ses innombrables miroirs. La débauche de luxe m'avait aussi fortement

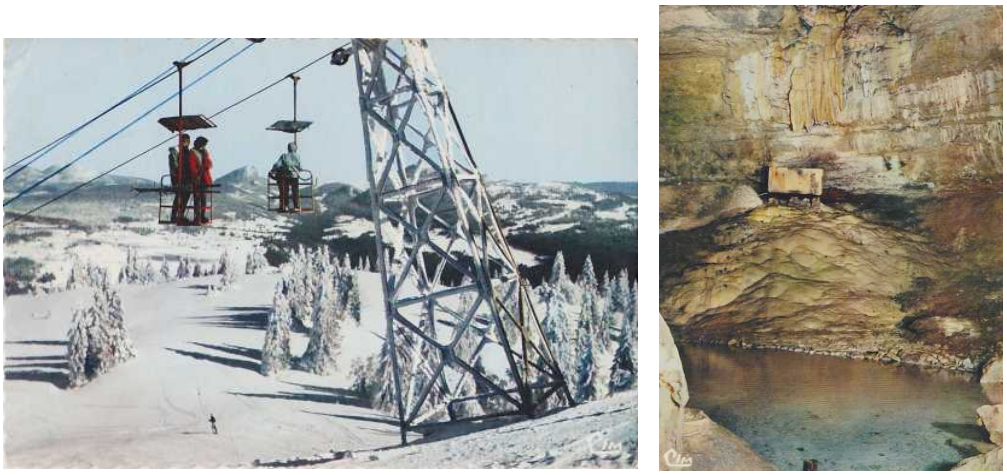
impressionné. J'avais acheté quelques cartes postales, dont les reproductions se trouvent ci-dessous. La dernière concerne les quais de Seine à Sens où nous avions fait une halte repas au retour.



Cartes postales achetées lors de ce voyage : Orly, Versailles, Sens.

Les autres sorties :

Les voyages nous marquaient d'autant plus qu'ils étaient rares ! Je me souviens d'une sortie au Mont d'Or, point culminant de la station de sports d'hiver de Métabief avec son « télébenne » datant de 1953 (c'est comme cela qu'on appelait à l'époque les télésièges) qui était également en service hors période enneigée. Nous étions également allés visiter le gouffre de Poudrey situé à l'est de Besançon et les grottes d'Osselle au sud et au bord du Doubs, et puis le barrage hydroélectrique de Vouglans (mis en service en 1968), avec son grand lac de retenue. Sur chaque site, j'achetais quelques cartes postales avec l'argent que mes parents m'avaient donné et parfois un bibelot pour touristes comme cette demi-sphère en plexiglass contenant un chalet, de l'eau et des flocons de neige, un thermomètre en bois…



La télébenne du Mont d'Or station de Métabief (1420 m d'altitude) et une vue sur le lac souterrain du gouffre de Poudrey.

Et puis il y avait les sorties en famille, comme celles au musée des traditions populaires du château de Champlitte fondé par Albert Demard qui le faisait visiter lui-même. C'était un lieu de mémoire extraordinaire qui a permis de sauver de l'oubli nombre de traditions et objets de la vie au début du 20ème siècle. En général, nous y emmenions des invités que nous avions reçus à la maison.

Autres occasions de voir du pays et d'autres têtes, les stagiaires de maison familiale accueillies par Maman à partir de 1966. Elles venaient de Haute-Saône ou de Côte d'Or et, après leur stage à la maison, nous étions généralement invités à venir les rencontrer dans leur famille. Chaque sortie de Molay était une occasion de faire un peu de tourisme. Par exemple, l'une d'elle venait de Lux un petit village situé vers Is-sur-Tille et, pour nous y rendre, on passait par Fontaine-Française où il y avait un mémorial remarquable. Une fontaine rappelle en effet une bataille en 1595 qui avait opposé les Français, commandés par Henri IV, aux Espagnols (prémices de la guerre de trente ans, et de celle de dix ans pour la Franche-Comté).

A cette époque, à l'école de Molay, il n'y avait plus ni classe de fin d'études ni préparation au certificat de fin d'études. La photo de groupe ci-dessous montre la dernière de la classe unique (1969-70), la grange, que l'on voit en arrière-plan à droite du tas de bois, est l'un des vestiges du « château de Jacques de Molay », une étable où se trouvait encore une cheminée monumentale sans doute d'origine (peut-être 15ème ou 16ème siècle). L'année

suivante, Régis qui rentrait en CM1, dut aller à Cintrey via le véhicule de ramassage scolaire de Victor Vauteny, le mari de l'institutrice de Cintrey. Les 3 communes s'étaient regroupées autour de 2 écoles, Cintrey pour les plus grands et Molay pour les plus petits. On venait d'entrer dans une nouvelle aire où l'exode rural allait se poursuivre et les villages se vider de leurs services publics et commerces. Plus tard (2002), un unique groupe scolaire fut construit à Morey pour un périmètre géographique encore plus étendu. Ce fut alors la fermeture de l'école primaire de Molay. Papa, qui, en tant que maire, avait longuement bataillé pour tenter de sauver l'école du village, organisa, le 1er septembre 2002, une festivité médiatisée (il existe une vidéo que j'ai numérisée) « La dernière dictée » où Mme Jolliot, en retraite, reprit du service pour faire une vraie dictée avec de nombreuses personnalités du secteur[70].

Classe de CM2 1969-70 (ma dernière année) les bottes aux pieds ! Au 1er rang : Guy, Bénédicte, Patrick, Joël, Jean-Marie. Au 2ème rang : Béatrice, Philippe, moi, Nicole, Pascal, Marcel, Jacques, Régis.

Nicole, sur la photo, était une jeune handicapée mentale. A l'époque, la tendance était de les écarter des autres, ce qui ne les aidait guère à s'épanouir. L'institutrice avait proposé à ses parents de la mettre à l'école. Elle ne parlait pas et n'avait pas l'air très heureuse mais il semble que cela lui ait permis de progresser.

Ci-dessous, l'extrait du registre matricule scolaire me concernant, complété par mon institutrice Marie-Thérèse Jolliot, retrouvé lors du grand déménagement de l'école pour faire place à la mairie :

REGISTRE MATRICULE

N° matric. d'ordre	NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES	DATE DE LA NAISSANCE	NOMS ET PRÉNOMS des PARENTS OU TUTEURS	PROFESSION ET DOMICILE des PARENTS OU TUTEURS	DATE DE L'ENTRÉE à l'école	DATE DE L'OBTENTION du certificat d'études primaires	DATE de la SORTIE DÉFINITIVE de l'école	OBSERVATIONS
	1	2	4	5	6	7	8	9
5	Multon Bernard	8 juillet 1960	Multon Charles Paulin Geneviève	cultivateurs à Molay	septembre 1964		2 juin 1970	Entre en 6ème à Morey Élève à l'intelligence supérieure

Ci-dessous deux photos de nous 5 avec le petit Marc dans notre « nouvelle » maison et notre canapé en skaï (imitation de cuir), peu après la naissance de notre cousin David (fils de Josette et Miche) né le 8 février 1970. Quelques années après, alors que j'étais très en colère, j'avais donné un coup de pied dans le canapé et j'avais

[70] Georges Lasne (Conseiller Général, Jussey), Michel Raison (Député et CG Saponcourt), Yolande Lambert (institutrice à Chauvirey-le-Châtel), Jean-Pierre et Michelle Broilliard (Imprimeur à Cintrey et Professeur à Jussey où elle eut Guillaume Meurice !), Charles Multon (CG Vitrey, Maire), Geneviève Multon, Pierre Cuchetet (Pdt du S.I Vitrey), Hélène Vautheny (Institutrice retraitée, Cintrey), Claude Paulin (Maire, Lavigney), etc. (Autres habitants de Molay et des villages alentours, ancien.nes instituteurs.rices)

provoqué un accroc bien visible dans le flanc de l'accoudoir gauche… Pendant des années, la honte m'envahissait à chaque fois que je le voyais …

Mars 1970 : Maman et Papa avec leurs trois garçons, dont le petit Marc adoré !

Première généalogie, le début de ma passion pour l'histoire

C'est durant cette année de CM2 que Madame Jolliot nous demanda d'établir une généalogie de nos familles. Comme j'avais le privilège d'avoir accès aux archives de l'Etat-Civil situées dans une armoire métallique fermée à clé dans la salle de la mairie, j'ai pu m'initier à mes premières recherches et aller bien au-delà de mes arrière-grands-parents dont nous avions évidemment encore la mémoire familiale. Bien sûr cela ne concernait que la branche Multon. Ce fut le début d'une passion, qui ne fit que s'amplifier, pour l'histoire de ma famille mais également pour l'histoire de mon village et de ma région dans laquelle elle s'insérait, ce qui la rendait beaucoup plus concrète. En 2020, Patrick Mathie, pilier de l'association des Amis de nos Vieux Villages Haut Saonois écrivit un bien sympathique article à mon sujet, sur son très riche blog « Chroniques de nos Villages Saônois » : « *Molay autrefois : quand un enfant attrape le virus de la recherche patrimoniale, dans les années 70* ! »[71]. En voici un extrait : « *Le village de Molay, au pied de la Montagne de la Roche est connu internationalement pour être le lieu de naissance de Jacques de Molay, dernier grand maître de l'ordre des Templiers. Non loin de là, sur le plateau se trouve un camp préhistorique qui a fait l'objet de fouilles jusqu'en 2004. Le petit musée de Bourguignon les Morey présente des silex et différents objets datant des périodes de la pierre taillée et de la pierre polie. Cet environnement préhistorique et historique est sans doute à l'origine de la passion d'un jeune habitant de Molay qui, dès l'école primaire, s'est intéressé à ce patrimoine. A l'époque des "yéyés" on écoutait "Salut les copains" sur son transistor et on jouait au babyfoot et au flipper dans les bistrots de Vesoul... Bernard Multon, car c'est de lui dont il s'agit, préférait effectuer des recherches sur le terrain et aux Archives Départementales ! Ce n'était pas courant à l'époque, mais cela préfigurait bien la future carrière de "chercheur scientifique" de l'adolescent, aujourd'hui soixantenaire*. ».

C'est en effet à cette époque que je pris conscience de la nécessité de sauver la mémoire de nombre de faits ou « objets » qui disparaissaient avec le temps. Par exemple, la « croix Multon » était en décrépitude, le fer forgé était profondément rouillé. En 1975, j'entrepris donc de la décaper à la brosse de fer (pas de machines à l'époque), de lui appliquer de l'antirouille (le Rustol existait déjà) et de la repeindre avec une peinture métallisée argentée. Ce fut une restauration, sans doute pas vraiment selon les règles appliquées aux monuments historiques, mais efficace car, 25 ans plus tard, à part des lichens, elle n'avait pas rouillé (la photo de juin 2010, page 22, montre son état). C'est François Multon, vers 2015 qui lui appliqua un nettoyage haute-pression et la fit reluire à nouveau. Dans les années qui suivirent, outre l'approfondissement de mes « recherches » généalogiques, j'entrepris de faire une sorte d'inventaire des rares « monuments » des environs, calvaires, vieilles pierres et, bien sûr, le « château de Jacques de Molay » !

[71] http://chroniquesdenosvillagessaonois.over-blog.com/2020/03/molay-autrefois-quand-un-enfant-attrape-le-virus-de-la-recherche-patrimoniale-dans-les-annees-70.html

Chapitre 8

Mon entrée dans la vraie vie, au collège Ste Marie de Morey (1970-74)

8.1- Le grand saut vers l'internat (années 1970-72) et mes cures thermales

J'étais le premier, parmi mes frères et cousins, à aller au collège. A cette époque, je crois que je ne savais même pas qu'au bout des années collèges, il y avait le BEPC (Brevet d'études du premier cycle) ! Alors, quant à imaginer ce qu'était le lycée et le Bac… C'est ainsi que je me suis retrouvé à suivre des études sans vraiment savoir où elles allaient me mener. Tout ce que je pensais avoir compris, sans doute largement sous l'influence de Maman, c'est ce que travailler à l'école me permettrait de me sortir des conditions modestes de ma famille et, plus particulièrement, de ce dur métier de paysan (métier en effet très pénible à cette époque de transition vers une agriculture intensive mais encore peu mécanisée) et, probablement de gagner ma future liberté de citoyen. J'avais de vagues idées de métiers que je pourrais exercer, de façon générale, en rapport avec ceux dont je pouvais voir quelques facettes dans mon environnement familial : vétérinaire (rural bien sûr !), géomètre… métiers qui m'auraient permis d'être souvent dehors, ce qui me plaisait, sans être agriculteur ! Mais à aucun moment (en tout cas, avant de passer le concours d'entrée à Cachan), pourtant au contact d'enseignants, je n'ai imaginé que je pourrais exercer ce magnifique métier d'enseignant-chercheur…

En cette année 1970 à Molay, d'après mes souvenirs, seul.es Béatrice et moi étions allés au CEG (Collège d'Enseignement Général), elle, à Jussey (public) et, moi, au collège (dit pensionnat) Sainte-Marie à Morey (privé). A priori, mes parents avaient choisi de me mettre au collège privé par idéologie, j'entendais alors dire beaucoup de mal sur la dépravation qui sévissait au collège de Jussey ! L'autre avantage de Morey était la proximité mais j'étais interne parce que mes parents n'auraient pas pu aller me chercher tous les jours aux heures de traite des vaches. Je restai ainsi interne durant les 2 premières années (6ème et 5ème) jusqu'à ce que mon frère Régis entre en 6ème à son tour. A partir de là, nous avons été demi-pensionnaires tous les deux et nous faisions le trajet tous les jours, sauf exception, en vélo. C'est d'ailleurs à ce moment-là que l'on m'a acheté mon premier vélo.

A cette époque, on ne disait pas école privée mais « école libre » par opposition aux écoles laïques (publiques) ! Curieuse appellation, libre signifiant sans doute « libre du joug de l'Etat ? ». D'ailleurs, nos amis belges wallons, ont un vocabulaire inversé puisque leurs écoles libres sont justement les écoles publiques, allez-y comprendre quelque chose ! En tout cas, dans les alentours de Morey, on disait le « Pensionnat » (naguère de jeunes-filles), même si on pouvait très bien être demi-pensionnaire. Peut-être qu'une large moitié des élèves étaient pensionnaires. Il y avait même les trois sœurs Rousselle qui venaient de Paris et qui ne rentraient chez elles qu'aux vacances, les pauvres !

Cartes postales : environ 1973 vue générale (chapelle néogothique tout à gauche) et années 1950/60 cour intérieure.

Pour moi, l'internat consistait à rentrer le lundi matin et repartir le samedi midi, le jeudi était consacré à un peu de travail scolaire et surtout à des activités extra-scolaires qui, la plupart du temps, se résumaient à des sorties

en pleine nature à La Roche, ce qui me convenait très bien ! J'avais tout juste 10 ans, lors de ma rentrée en 6ème et le choc fut particulièrement rude. Après 10 ans d'une relative insouciance et d'une grande liberté, je me retrouvais cloitré (au sens propre !), dans un univers très féminin mais où les garçons les plus costauds (ou les plus hardis) faisaient régner leur loi. Certes, j'étais déjà allé en colonie de vacances, mais je n'avais jamais ressenti cette impression de milieu carcéral. Ce fut donc, une sorte de rite de passage vers la vraie vie et cela ne se fit pas sans douleurs. Je découvris notamment le fameux cafard, une sorte de profonde tristesse et mélancolie associée à un manque de ma famille, de mes chats et de mon monde d'avant. Ce n'est que très tard dans ma vie d'adulte que j'ai pris conscience de ce changement brutal de vie et, en particulier, de la valeur de la relative liberté dont je jouissais durant mes années d'école primaire. Nos parents étant très occupés par les travaux agricoles et domestiques, je pouvais commettre toutes sortes d'aventures plus ou moins dangereuses et dont certaines auraient pu très mal se terminer, comme cette chute que j'ai faite, alors que j'avais peut-être 7 ou 8 ans, à l'heure de la traite du soir depuis les poutres de la grange. Je courais alors sur les poutres en bois, à plus de 4 mètres du sol, lorsque j'ai perdu l'équilibre et je me suis « écrasé » sur le sol de terre battue. Quand j'ai repris mes esprits et que j'ai vu que je n'avais rien de cassé, nous avons décidé, avec Régis qui faisait partie de la cavalcade, de ne rien dire à nos parents… Mais, c'est le lendemain matin que, totalement bloqué dans mon lit, j'ai dû avouer le « crime » et que j'ai été transporté en ambulance à l'hôpital de Vesoul. La suite, je ne m'en souviens pas, hormis le fait que j'ai des pathologies à mes vertèbres cervicales qui ne s'arrangent pas en vieillissant et qui me rappellent que cette extraordinaire liberté aurait pu conduire au pire, mais dont j'apprécie encore aujourd'hui les effets bénéfiques sur mon développement !

Les bâtiments du Pensionnat de Morey étaient en grande partie ceux du monastère bénédictin Saint-Servule bâti en 1684 et occupés à partir de 1699. Ce n'est qu'en 1844 que des religieuses transformèrent ce monastère en pensionnat de jeunes filles avec un effectif d'environ 250 pensionnaires en 1895, qui ne rentraient dans leurs familles qu'aux vacances. Ce sont des sœurs de la congrégation du Cœur Immaculé de Marie qui avaient la charge du fonctionnement du pensionnat (école primaire et collège), les enseignements étant assurés par des civils. En 1978, la faute à des effectifs insuffisants et à un coût prohibitif de mise aux normes de sécurité, c'est d'abord le collège qui cessa ses activités, puis un an plus tard, l'école primaire. Les bâtiments furent vendus plus tard à un particulier et aujourd'hui ce magnifique lieu historique appartient à un propriétaire privé. Durant cette période, qui fut celle de nos études de collégiens, tant pour Régis que pour moi, l'école était dirigée par la « Mère supérieure », une religieuse plus gradée que les autres, en l'occurrence la Mère Jean-Bosco. C'était une personne très posée, toujours à l'écoute, qui impressionnait par l'autorité qu'elle dégageait mais sans jamais exercer la moindre intimidation. Les autres Sœurs (je me souviens de seulement 5 d'entre elles) remplissaient toutes sortes de tâches de l'intendance. Voir ci-dessous les photos des deux religieuses, que je trouvais les plus sympathiques, et avec lesquelles j'ai continué à correspondre quelques années après ma sortie du collège.

A gauche, Mère Jean-Bosco à la maison à Molay (1975, extrait Super 8). Au milieu, Sœur Bénigne récolte le miel à Morey avec mon frère Marc (1979). A droite, une religieuse inconnue en tenue typique de la congrégation du Cœur Immaculé de Marie.

Sœur Bénigne, la plus douce et la plus gentille avec nous, faisait office d'infirmière, apicultrice et jardinière, et qui, sans doute, remplissait d'autres tâches que j'ignorais. La sœur Bénigne s'est beaucoup occupée de moi durant

ma première année de collège car mes jambes furent envahies de « lichen plan », une maladie inflammatoire très agressive qui me mettait les jambes en sang (plaies dont j'ai conservé les cicatrices) ce qui nécessitait des soins quotidiens, en particulier des bandages. Avec le recul, je pense que le stress d'une entrée sans transition dans ce monde inconnu, très jeune, a été largement à l'origine de cette maladie[72], et peut-être aussi de l'asthme que je déclarai dès l'hiver de cette année…

Il y avait également Sœur Anne, qui s'occupait d'un peu tous les travaux extérieurs, elle était toute petite et débordait d'énergie, on voyait qu'elle aimait beaucoup les enfants et qu'elle avait envie de nous apprendre un peu tout ce qu'elle savait sur la nature. Je me souviens que c'était elle qui avait en charge l'internat des garçons à la « Maison Rose », une petite maison annexe située en contre-bas et à l'extérieur des bâtiments principaux, à une centaine de mètres à pied. Je me rappelle les soirs d'hiver, alors qu'il gelait à pierres fendre et que le ciel était incroyablement étoilé (il n'y avait pas de pollution lumineuse à l'époque, en tout cas, dans ce quartier de Morey non équipé de réverbères). Pendant le court trajet pour nous rendre à la Maison Rose, elle nous faisait découvrir des constellations et nous émerveillait, et cela sans aucune connotation religieuse. Avec elle, la Grande Ourse et la Petite Ourse s'appelaient les Grand et Petit Chariots, appellations d'ailleurs beaucoup plus conformes à ce qu'on peut observer en regardant à l'œil nu les principales étoiles les composant !

J'ai moins de choses à dire sur les autres Sœurs. Il y avait Sœur Joseph aux cuisines (Maman l'avait connue lorsqu'elle était au Centre Ménager Rural de Pierrecourt, école qu'elle a fréquentée juste après son certificat d'études), Sœur Cécile, qui nous donnait les cours de musique (ça ne s'invente pas…) et Sœur Paul, une grande « pète-sec » qui nous surveillait durant les repas et que nous n'aimions guère !

Enfin, l'Abbé Desforêt était le prêtre de la paroisse de Morey, mais il était relativement présent au pensionnat. Il habitait la Cure, un grand bâtiment qui jouxtait, au sud, l'enclos du pensionnat, mais auquel on pouvait accéder directement par un petit porche fermé par une porte. C'était une personne très avenante et avec Sœur Bénigne, il s'agissait probablement des deux personnes les plus radieuses de cet environnement particulier.

On pourrait penser que cet environnement conduisait à un fort prosélytisme religieux, mais curieusement, en tout cas vu d'aujourd'hui (années 2020), les religieuses avaient surtout un rôle d'encadrement mais ne participaient pas aux enseignements (sauf celui de musique…) et n'intervenaient pas non plus pour un enseignement religieux qui se serait confondu avec l'enseignement des matières laïques. C'est quelque chose qui me frappe aujourd'hui car, progressivement, les écoles privées catholiques reconnues et financées par l'État se sont mises à disséminer insidieusement les enseignements religieux parmi les autres, ce qui génère une grave confusion dans l'esprit des élèves, les religions n'ayant rien à voir avec les disciplines rationnelles de l'enseignement public et laïc. Il ne faut donc pas s'étonner que les obscurantismes progressent dangereusement, même s'il y a d'autres raisons.

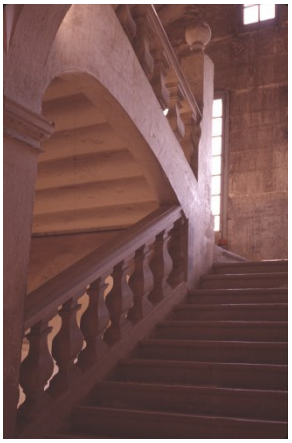
En voiture, on accédait au pensionnat par le grand portail ouest (côté Roche) qui donnait sur une grande cour intérieure (voir page 135 la photo des années 50, très semblable à ce qu'on pouvait voir dans les années 70). Le chemin nord-sud, qu'il fallait emprunter, s'appelait le Chemin des Vignes. Autrefois, avant l'arrivée du chemin de fer, il allait sans doute jusqu'à Molay et était bordé de quelques vieilles cabanes de vignerons avec des toitures en laves (des pierres plates extraites de « lavières » situées sur la Roche). A cette époque, certaines de ces cabanes étaient encore en état et fermées par une porte en bois, mais pour la plupart le déclin avait sonné et l'absence d'entretien allait conduire progressivement à leur ruine définitive.

La lourde porte d'entrée du pensionnat franchie, on accédait à un vaste couloir au rez-de-chaussée du bâtiment principal, en tout cas, principal pour nous, car nous n'allions pas ou peu dans le bâtiment transversal central. Au rez-de-chaussée, on trouvait, au fond à droite, des toilettes, et à gauche, les principaux lieux de vie[73].

[72] D'après le site Doctissimo au sujet du lichen plan : « La cause exacte est inconnue. L'affection survient fréquemment lors d'un choc psychoaffectif et le système immunitaire aurait une implication dans le développement de la maladie. »

[73] Pour avoir une description complète, on trouve des plans détaillés du rez-de-chaussée et du premier étage pages 13 et 14 du livre « Le pensionnat Sainte-Marie de Morey » d'André Machurey publié en 2009. André Machurey était un historien amateur très actif au sein de l'association des Amis du Vieux Morey et également ami de mes parents.

Donnant sur la façade est, se trouvaient une grande pièce qui faisait, entre autres, office d'infirmerie (j'y reviendrai plus loin), le réfectoire encadré par deux cheminées monumentales (voir photo page ci-dessous), une salle d'étude avec télévision. De l'autre côté du couloir se trouvaient le bâtiment central et les pièces réservées aux sœurs, notamment le bureau de la Mère Supérieure. Les plafonds étaient, quant à eux, constellés de splendides ogives. Tout au fond, côté nord, on accédait au cloître et à la cour de récréation (voir photo ci-dessous) ainsi qu'à la chapelle pour les rares offices religieux auxquels nous assistions. Je n'ai en effet aucun souvenir de messes durant la semaine normale, mais seulement de messes de minuit (Noël). A chaque extrémité du grand couloir, se trouvaient de magnifiques escaliers en pierre patinée par le temps, tout comme les dalles du sol. Ils permettaient d'accéder à l'étage supérieur où se trouvaient les dortoirs, des pièces inconnues (probablement des privés pour les Sœurs) et les salles de classes. La classe de 6ème était la première, les 3 suivantes se trouvaient, dans l'ordre, jusqu'à celle de 3ème et, celle de primaire (classe unique, je crois) était tout au fond d'un couloir. On ne changeait donc pas de salle en fonction du cours, c'étaient les enseignant.es qui se déplaçaient. Au dernier niveau, se trouvaient d'immenses greniers avec de magnifiques charpentes apparentes.



1979 : cheminée monumentale du réfectoire, au centre la cour du cloitre avec le puits (de 1657 !) et les escaliers de pierre.

Comme je l'ai écrit plus haut, durant l'année de 6ème, les garçons internes (minoritaires dans ce pensionnant, naguère de jeunes filles) dormaient à la Maison Rose. Le confort y était très spartiate et Il n'y avait pas de chauffage et bien sûr pas d'eau chaude. Heureusement, dans le petit dortoir, les lits étaient recouverts d'édredons bien épais. La salle de bain se résumait à une pièce avec un grand lavabo collectif central, évidemment pas de douche et aucune intimité. Dans mes souvenirs, il arrivait, en hiver, que la condensation, due à notre respiration nocturne, produise un givre épais sur les carreaux des fenêtres. Le plus dur était de sa laver à l'eau froide, je pense que, lors des périodes de grand froid, notre hygiène devait laisser à désirer !

Durant mon année de 6ème, mes premières crises d'asthme me valurent des absences répétées en février 1971 (notifiées en reproche sur mon bulletin de notes…). C'est par temps de brouillard qu'elles étaient les plus intenses, mais les batailles de polochons de plumes, dans le dortoir de la maison rose, semblaient un facteur aggravant (ils devaient contenir quantité d'acariens, auxquels je sais aujourd'hui que je suis allergique) ! Mes parents m'ont ramené quelquefois à la maison, mais, à Molay, ce n'était pas mieux. J'ai le souvenir d'effets d'étouffement pénibles dans ma chambre où je me tenais à la fenêtre grande ouverte pour tenter de capter un peu d'oxygène… Puis, le médecin m'a prescrit des cures de 3 semaines à Saint-Honoré-Les-Bains, station thermale de la Nièvre, dont je reparle plus loin dans cet ouvrage.

Pour ma rentrée en 6ème, on m'offrit ma première montre afin que je puisse respecter les horaires de la vie collective. De mémoire, elle était ronde avec un bracelet en cuir marron. Evidemment, elle était purement mécanique et donc il fallait remonter son ressort tous les jours, les montres à quartz (électriques et à piles) n'existaient pas encore[74]. Hélas, cette montre, que j'avais conservée dans mon tiroir de table nuit, a disparu. Mais j'ai conservé toutes les suivantes, je peux donc retracer une brève histoire des technologies des montres, objets qui

[74] La première montre à quartz commerciale aurait été présentée à un salon par le japonais Seiko en 1969.

ont toujours attisé ma curiosité et un certain émerveillement, révélant peut-être également mon âme comtoise ! Depuis, ma première montre, j'ai toujours eu l'affichage de la date (seulement le jour du mois sur les premières).

Quelques années plus tard, alors que j'étais au lycée (mai 1976), mes parents m'ont offert une montre Timex automatique fabriquée à Besançon. Il n'était alors plus nécessaire de la remonter grâce à un système de masselotte se trouvant à l'intérieur du boitier et qui se mettait en mouvement à chaque fois qu'on bougeait le poignet. En contrepartie, cette montre était relativement épaisse, lourde et peu précise, il fallait la remettre à l'heure environ une fois par semaine. Elle était initialement étanche et dotée d'un bracelet métallique. Actuellement, elle fonctionne toujours. Bien sûr, si on la retire de son poignet et qu'elle reste immobile plus de 2 jours environ, le ressort se décharge et elle cesse de fonctionner.

Je me suis offert ma première montre à quartz (une Monditime fabriquée à Hong-Kong et peu coûteuse) lorsque j'étais à l'ENSET et salarié, en mai 1981. Enfin, une montre précise avec une autonomie acceptable (changement de piles environ une fois par an) et esthétique (fond noir avec mécanisme à aiguilles car je n'ai jamais aimé les affichages numériques qui étaient à la mode fin des années 70 et début 80) ! Mais, elle est tombée en panne au bout de 5 ans… Ensuite, je me suis offert une nouvelle Timex, à quartz cette fois, mais de qualité médiocre également qui n'a duré que 4 ans (on était entré dans l'ère du jetable…). C'est une Casio, censée être une marque de meilleure qualité, qui l'a remplacée en 1992 (modèle 388 AQ-295) avec un fond noir et un double affichage offrant des fonctionnalités telles que chronomètre, alarme… Pour Noël 1996, Fabienne m'offrit une montre Yéma (modèle YE517 N945), marque franc-comtoise de qualité (pour la 1ère fois !), elle était dotée d'une alarme, d'un double affichage, boitier et d'un bracelet acier inox. Cette montre avait la particularité, pour réduire la consommation d'énergie, de ne faire avancer la grande aiguille que toutes les 20 secondes. Elle a duré 10 ans. Peut-être aurait-il fallu la faire entretenir pour augmenter sa durée de vie…

Les montres d'une vie (sauf ma 1ère qui a été perdue) : Timex automatique (1976-1981) initialement avec bracelet métallique, Monditime quartz fond noir (1981-1986), Timex carrée bracelet cuir (1987-1992), Casio multifonction (1992-1996), Yéma (1997-2006), 2 Casio solaires radiopilotées (2006-2013) et (depuis 2013).

En juin 2006, avec une Casio WVA420, je suis rentré dans l'ère des montres alimentées à l'énergie solaire et radio-pilotées, donc sans aucun changement de piles et avec une précision extrême due à leur synchronisation sur les horloges atomiques du monde. Bien sûr, elle était dotée de toutes les fonctionnalités utiles. Mais, si son verre était inrayable, son boitier et son bracelet étaient fabriqués dans un acier de basse qualité et les boutons poussoirs en plastique chromé se sont rapidement dégradés. Alors qu'elle fonctionnait toujours (et c'est encore le cas, à l'heure où j'écris ces lignes), à Noël 2013, j'ai eu comme cadeau un modèle de la même marque mais de meilleure qualité (LCW-M100DSE-2AER) avec un fond sombre et les mêmes fonctions et qui, après plus de 10 ans, est toujours en parfait état. L'évolution technologique montre que l'on peut faire des produits de plus en plus performants et qui durent également plus longtemps… à condition de ne pas céder aux sirènes de la société de consommation !

Bien qu'aujourd'hui, la plupart des gens lisent l'heure sur leur téléphone portable, je suis resté un inconditionnel de la montre bracelet ! A Morey, j'aurais peut-être pu me passer de montre puisqu'une sœur était chargée de nous réveiller le matin et une cloche de rappel rythmait les journées de travail (je ne me souviens plus de la personne qui était affectée à cette fonction totalement manuelle à l'époque !).

Avant de parler de ma scolarité de ces années d'internat de 6ème et 5ème, je vais terminer de décrire la vie extra-scolaire bien plus intéressante ! Nos journées étaient bien sûr rythmées par les repas. Les petits déjeuners se passaient dans une salle spéciale au 1er étage avec vue sur le soleil levant et parfois les Alpes et même le Mont-Blanc (à 230 km de là à vol d'oiseau), lorsque le soleil se levait juste derrière lui, en hiver (sud-est). Je garde de bons souvenirs de mes petits déjeuners avec le délicieux beurre de la coopérative laitière de Morey (et donc un peu de notre production familiale !), l'inégalable miel toutes fleurs des abeilles de la sœur Bénigne et les confitures maison. De quoi bien démarrer la journée. Les diners et soupers se déroulaient au réfectoire (rez-de-chaussée) souvent dans le chahut mais avec une nourriture maison (les sœurs cultivaient leur grand potager et récoltaient les fruits de leur verger). Sachant qu'elles passaient aussi une partie de leur temps à prier, elles ne devaient pas beaucoup chômer ! C'est la terrible Sœur Paul qui était chargée de faire régner l'ordre durant les repas et elle avait bien du fil à retordre. J'avoue ne pas me rappeler s'il y avait des punitions, mais sa haute stature et son visage sévère suffisaient généralement à nous calmer. Je me souviens que c'étaient surtout les demi-pensionnaires, qui ne mangeaient que le repas de midi, qui étaient les plus indisciplinés…

Les autres phases importantes de la journée étaient les récréations et autres moments de distraction. Les récréations se passaient, selon le temps (et les températures qui pouvaient être très basses en hiver) entre les grands couloirs du rez-de-chaussée, le cloître (pour s'abriter de la pluie) et la cour du cloître. Dans cette dernière, les jeux de balle au prisonnier (mixtes) se déroulaient dans la partie côté chapelle, alors que tout le reste de la cour, autour du puits, qui représentait un obstacle peu pratique, était consacré aux joueurs de foot avec seulement des garçons. J'ai appris récemment, via un article de Jean-Michel Meurice (le père du fameux Guillaume), que Maman a retrouvé, que ce puits datait de 1697 !

Le jeudi après-midi était consacré à des sorties sur la Roche et aux alentours si le temps le permettait. En fin d'après-midi, les sœurs organisaient une petite vente de friandises où je dépensais les maigres budgets que mes parents me donnaient chaque semaine (quelques francs). Pour avoir un ordre d'idée, un franc de ces années équivalait à un peu moins d'un euro d'aujourd'hui (années 2020). Pour moi, ces friandises (malabars, bâtons de bois de réglisse et autres colliers de bonbons colorés et sucrés) étaient une découverte. A cette époque, j'ai consommé de grandes quantités de bâtons de réglisse (voir photo ci-contre) que j'affectionnais tout particulièrement. Il était interdit de mâchouiller (chewing-gums ou bâtons) durant la classe et je me souviens d'avoir été puni quelques fois !

Le début des années 70 était celui des fameux jeux de tac-tac (voir ci-contre), très à la mode, dont les boules en plastique dur, reliées par des cordelettes, nous contusionnaient les poignets ! 30 ans plus tard, ceux avec lesquels ont joué nos filles, Lucile, Angéline et Cyrielle, étaient sans cordelettes mais avec des barres rigides qui prévenaient de toute collision douloureuse avec la main et les poignets.

Ma passion pour le ramassage de cailloux (surtout des fossiles) n'ayant pas été affectée par mon statut de collégien interne, je continuai, durant ces années, à arpenter les sols caillouteux, les yeux rivés sur le sol et j'ai trouvé quelques jolis fossiles, d'autant que les couches géologiques de cette partie du territoire étaient un peu plus jeunes que celles de Molay (Bajocien, vers – 170 millions d'années). Et je trouvais des rhynchonelles et autres térébratules (voir section 4.2.1). Pour accéder au sommet de la Roche, il y avait des variantes de trajet, notamment en passant par Saint-Julien, petit village situé au sud. A droite du chemin en pente, avant un virage à droite, il y avait une ancienne carrière dans laquelle on trouvait des petites étoiles en pierre considérées comme mystérieuses. En fait, il s'agissait d'encrines que l'on trouvait non pas sous forme de piles d'étoiles mais sous forme d'étoiles individuelles d'environ un millimètre d'épaisseur. Ce sont les premiers encrines (à l'époque, je croyais que ce nom était féminin) de ma vie de chercheurs de fossiles. Peu après, à Lavigney, j'en découvris de plus

beaux et surtout beaucoup plus abondants et, à Molay, des très gros et généralement de couleur noire ! C'est également sur ce trajet que l'on pouvait voir la « Pierre-qui-Vire » de Morey, un bloc de pierre assez difforme et n'ayant pas grand-chose à voir avec celle de Molay qui ressemblait beaucoup plus à une table mégalithique ancienne.

La promenade typique à la Roche démarrait de l'entrée principale du pensionnat pour attaquer directement la montée vers les bois qui masquaient les falaises encore visibles un siècle auparavant. Dans l'ordre, nous passions devant le monument Broilliard (voir, dans le chapitre 2, la partie consacrée à Charles Broilliard, notre ancien cousin, célèbre professeur forestier, dont « ses disciples fidèles et les amis des bois » ont célébré sa mémoire), puis la Vierge de 1873 (mémoire de la guerre de 1870) et enfin le « Point de vue » ou Tour Weck (datant de 1878 du nom du maire de Morey de l'époque), transformant le site en point culminant artificiel de la région à 451 m et offrant un panorama à 360 degrés. En montant, si on partait à droite (vers le nord), dans la partie forestière, on se rendait vers les maisons Pèlerin et Malais situées à flanc de falaise et toujours bien visibles aujourd'hui en hiver lorsque la végétation est défoliée.

Images anciennes des monuments situés sur le parcours entre le Pensionnat et le sommet de la Roche : monument Broilliard, le monument à la Vierge de 1870 et le « Point de vue », ici en 1966 avec Papa (en haut) et moi (sur le côté).

A l'intérieur du monument de la Vierge (chapelle Notre Dame du Perpétuel Secours, voir ma photo ci-contre), on peut voir la Vierge protégeant les soldats. C'est en remerciement pour sa protection des soldats de Morey que les habitants du village ont décidé de construire ce monument. Sur la plaque métallique se trouvant au-dessus de l'entrée de la chapelle, on peut lire : « A Notre Dame du Perpétuel Secours. En reconnaissance de la conservation des enfants de Morey partis 58 pour la terrible guerre de 1870 et revenus 58 sans aucune blessure » !

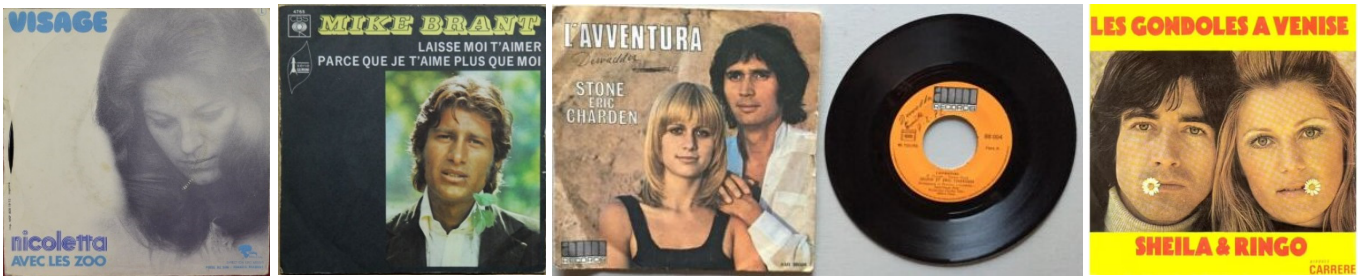
Depuis ce lieu, particulièrement agréable (nous y avons pique-niqué enfants), on surplombe le Pensionnat et tout le village de Morey avec une vue imprenable sur les environs. Par exemple, on voit très bien à l'œil nu, le restaurant « Le Soleil Levant » de Malvillers où nous avons fait notre repas de mariage.

Quant au fameux « Point de vue », il s'agit d'une tour en colimaçon de 8 m de haut construite avec des pierres sèches. Après que le plateau environnant a été converti en base de loisirs en 1973, il fut racheté par un propriétaire privé qui condamna l'accès à la tour, désormais inaccessible au tourisme. Le parc de loisir avait commencé avec des balançoires et un toboggan à usage gratuit. Puis, dans les années 1980, la famille Benoît de Morey entreprit un projet de plus grande ampleur autour d'un restaurant et d'attractions plus sophistiquées (petit train, kartings, bateaux électriques tamponneurs sur un plan d'eau, mini-golf, etc.) qui eurent un certain succès, notamment pendant la période estivale jusqu'à la fin des années 90, si bien que nos filles, Lucile, Angéline et Cyrielle,

en profitèrent joyeusement, souvent avec leurs cousin.es ainsi qu'avec des ami.es de passage. Cette partie du sommet de la Roche est relativement plate et l'un des champs voisins servait parfois de piste de décollage et d'atterrissage pour des vols touristiques en ULM d'où je pus faire, en août 1995, mon premier film aérien des environs de Molay.

En dehors de ces activités de plein air, de loin les plus fréquentes, même lorsqu'il faisait mauvais temps, nous avions quelques distractions typiquement d'intérieur. C'était le cas de la télévision qui se trouvait dans une salle commune et dont l'accès était extrêmement réglementé. Nous avions le droit de voir certaines émissions qui étaient diffusées le soir après l'étude (à cette époque, les programmes étaient beaucoup moins tardifs qu'aujourd'hui), comme les « Dossiers de l'écran » (émission qui a duré de 1967 à 1991) durant laquelle la projection d'un film réputé était suivie d'un débat. Sa musique de générique a dû rester dans la tête de toutes les personnes qui ont vécu cette époque[75]. Et puis, nous avions droit à quelques directs de matchs de foot de 1ère division…

Parmi nos distractions importantes, il y a eu quelques boums[76]. Je crois que ma première participation à une telle fête s'est produite durant mon année de 5ème. Les prémices des bouleversements hormonaux de l'adolescence étaient là et, dans un contexte d'interdits nombreux, je suis étonné que cet établissement religieux nous ait octroyé une salle pour que filles et garçons puisent écouter les tubes de l'époque et, pire, danser ensemble ! Voici quelques-uns des disques vinyles 45 tours que nous avions passés et dont je me souviens encore : Mamy Blue de Nicoletta, Laisse-moi t'aimer de Mike Brant (la coqueluche des filles !), Joe Dassin (Siffler sur la colline, Les champs Elysées, etc.), Gérard Palaprat (Fais-moi un signe, ses chansons me semblent d'ailleurs emblématiques de ces années !), etc. C'était aussi l'époque des duos avec Stone et Charden (l'Aventura), Sheila et Ringo (Les gondoles à Venise), Johnny Halliday et Sylvie Vartan, etc. Je ne me souviens pas que nous écoutions, à cette époque des chanteurs anglo-saxons, tels que les Beatles, pourtant très célèbres.



Quelques-unes des chansons à succès du début des années 70 qui ont animé nos boums.

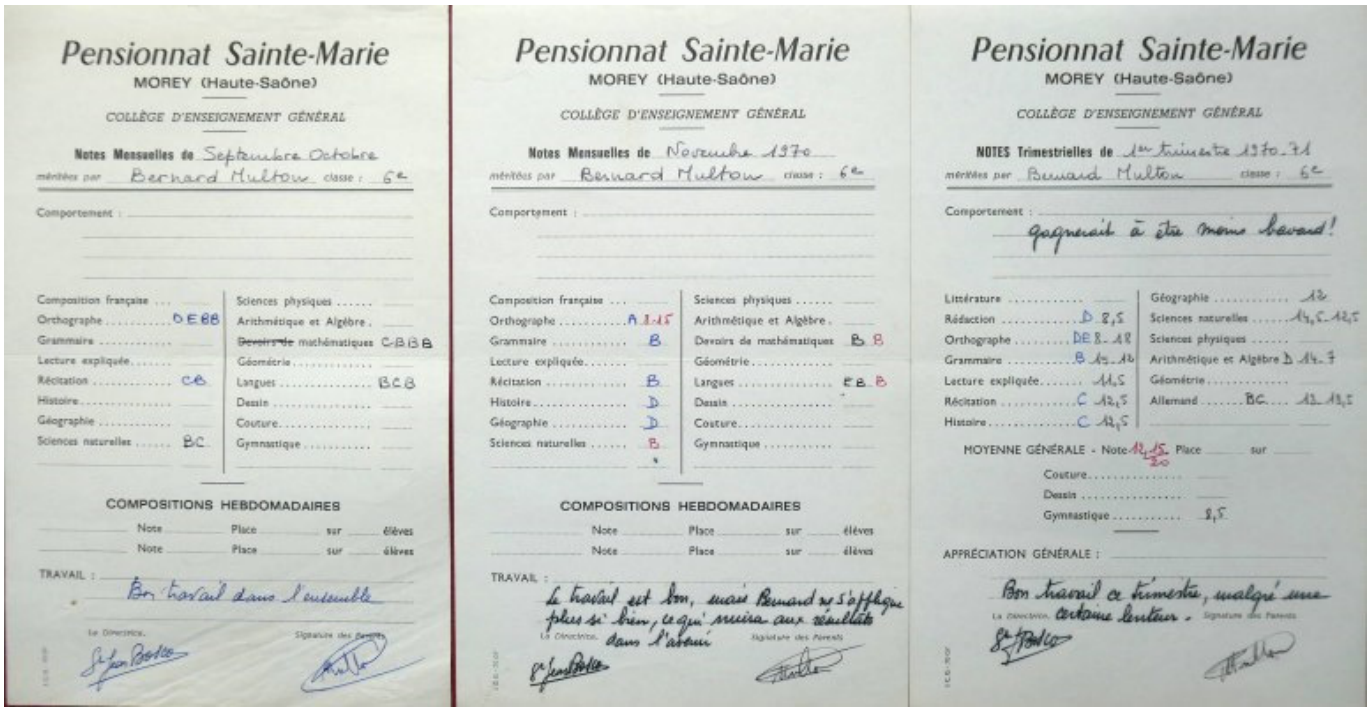
Je crois que c'est lors de cette première boum que j'ai ressenti mes premiers émois pour une fille, mais je doute que cela ait été réciproque d'autant que j'avais un immense manque de confiance en moi. En outre, je me trouvais moche et en plus on me prenait souvent pour une fille ce qui, en soit, ne m'a jamais semblé dévalorisant mais me laissait penser que je n'avais pas la virilité des autres garçons. Finalement, cela ne me tracassait pas outre mesure et je crois que j'en ai pris mon parti quasiment jusqu'à ma majorité même s'il m'est arrivé d'éprouver des sentiments envers quelques filles de mon entourage… En somme, ma traversée de l'adolescence s'est faite très lentement et je n'ai eu aucune histoire d'amour jusqu'à ce que je rencontre Fabienne l'année de mes 19 ans ! Cela a eu l'avantage de ne pas me distraire de mon travail scolaire et de me permettre d'avoir des loisirs bien remplis, sans oublier les travaux de la ferme. Autre fait marquant durant ces fameuses boums, il circulait des cigarettes et je ne crois même pas qu'il ait été interdit de fumer. En tout cas, c'est la première fois de ma vie que je goûtai à la fumée d'une cigarette, cela m'a rendu à moitié nauséeux. J'ai ainsi trouvé encore plus dégoûtant de fumer soi-même que de respirer la fumée des autres et je n'ai jamais recommencé !

[75] La musique générique des « Dossiers de l'écran » était issue du 4ème mouvement intitulé « Protest » de « Spirituals for string Choir and Orchestra » que l'on peut écouter ici : https://www.youtube.com/watch?v=qvoe-1sMuAs

[76] Selon Wikipédia, une boum est une fête musicale et dansante organisée par des adolescents, je ne sais pas si on utilise encore ce mot aujourd'hui. Le film « La Boum », projeté sur les écrans en 1980, avait eu un grand succès (plus de 4 millions d'entrées en France et 15 millions en Europe) !

Venons-en maintenant au travail scolaire proprement dit. L'arrivée en 6ème constituait, comme encore aujourd'hui d'ailleurs, un bouleversement important, ne serait-ce que parce nous avions des enseignants différents pour chaque matière. Au collège de Morey, il n'y avait d'ailleurs que des femmes enseignantes et l'encadrement, incluant les sœurs, était exclusivement féminin mis à part un instituteur qui intervenait en enseignement primaire. Réflexion faite, des années plus tard, j'ai réalisé que plusieurs des enseignantes n'étaient pas vraiment à la hauteur du métier qu'elles exerçaient (il faut cependant saluer les autres qui nous procuraient des cours de qualité) et que leur mode de fonctionnement, pas très honnête, m'avait souvent fortement perturbé. Par exemple, je me souviens de notes absolument incompréhensibles. A ce sujet, les évaluations n'étaient plus réalisées sur la base de notes chiffrées mais avec une échelle de lettre allant de A (très bien) à E (très mauvais), ce qui revenait à noter sur une échelle de 5 à 1 (voire 0, on ne savait pas très bien si le 0 avait disparu avec cette réforme[77] !). Ce mode de notation était encore en vigueur, bien qu'avec quelques notes chiffrées, comme le montrent mes relevés de notes mensuels et trimestriel de mon début de 6ème ci-après. Ceux-ci mettent en évidence des résultats assez médiocres, résultants sans doute de ma propre médiocrité et de celle d'une partie des membres de l'équipe enseignante !

1970 fut également l'année de la réforme du programme de mathématiques avec l'arrivée des « maths modernes » (incluant la théorie des ensembles). Je n'ai jamais très bien su si le programme qui nous avait été enseigné respectait parfaitement les consignes mais j'appréciais bien ces nouvelles théories et je pense même qu'elles avaient un réel intérêt pour l'apprentissage futur des mathématiques plus « normales ». En tout cas l'enseignante de maths était pédagogue, très investie et bienveillante.



Pensionnat Sainte-Marie
MOREY (Haute-Saône)
COLLÈGE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL

Notes Mensuelles de Septembre Octobre
notées par Bernard Multon classe : 6e

Comportement :

Composition française ...
Orthographe ..... D E 88
Grammaire .....
Lecture expliquée .....
Récitation ..... C B
Histoire .....
Géographie .....
Sciences naturelles ..... B C
Sciences physiques .....
Arithmétique et Algèbre .....
Devoirs de mathématiques C-B B B
Géométrie .....
Langues ..... B C B
Dessin .....
Couture .....
Gymnastique .....

COMPOSITIONS HEBDOMADAIRES
Note ... Place ... sur ... élèves
Note ... Place ... sur ... élèves

TRAVAIL : Bon travail dans l'ensemble

Le Directeur, Signature des Parents

Pensionnat Sainte-Marie
MOREY (Haute-Saône)
COLLÈGE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL

Notes Mensuelles de Novembre 1970
notées par Bernard Multon classe : 6e

Comportement :

Composition française ...
Orthographe ..... A 1-15
Grammaire ..... B
Lecture expliquée .....
Récitation ..... B
Histoire ..... D
Géographie ..... D
Sciences naturelles ..... B
Sciences physiques .....
Arithmétique et Algèbre .....
Devoirs de mathématiques B B
Géométrie .....
Langues ..... E B B
Dessin .....
Couture .....
Gymnastique .....

COMPOSITIONS HEBDOMADAIRES
Note ... Place ... sur ... élèves
Note ... Place ... sur ... élèves

TRAVAIL : Le travail est bon, mais Bernard ne s'applique plus si bien, ce qui nuira aux résultats dans l'avenir

Le Directeur, Signature des Parents

Pensionnat Sainte-Marie
MOREY (Haute-Saône)
COLLÈGE D'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL

NOTES Trimestrielles de 1er trimestre 1970-71
notées par Bernard Multon classe : 6e

Comportement : gagnerait à être moins bavard !

Littérature .....
Rédaction ..... D 8,5
Orthographe ..... D E 8 - 12
Grammaire ..... B 11 - 12
Lecture expliquée 11,5
Récitation ..... C 12,5
Histoire ..... C 12,5
Géographie 12
Sciences naturelles ..... 11,5 - 12,5
Sciences physiques .....
Arithmétique et Algèbre D 11 - 7
Géométrie .....
Allemand ..... B C ... 12 - 13,5

MOYENNE GÉNÉRALE - Note 12,15/20 Place ... sur ...
Couture .....
Dessin .....
Gymnastique 8,5

APPRÉCIATION GÉNÉRALE : Bon travail ce trimestre, malgré une certaine lenteur.

La Directrice, Signature des Parents

Bulletins de notes (mensuels et trimestriel) de mon début de 6ème à Morey.

Bien que la prof d'histoire-géo ait fait partie, de mon point de vue, des enseignants d'un niveau insuffisant, j'appréciais toujours autant ces matières et l'Antiquité, qui faisait partie du programme de 6ème, me fascinait tout particulièrement. En géographie, c'était l'étude de l'Afrique en pleine période de décolonisation, ce dont je n'étais pas vraiment conscient à l'époque. C'est en tant que collectionneur de timbres que je me rendis compte que les noms de plusieurs nations avaient changé durant ces années au rythme des révolutions anticoloniales et plus ou moins démocratiques, comme le Congo Belge (depuis 1908) devenu République du Congo en 1964, puis République Démocratique du Congo (RDC), ensuite Zaïre en 1971 jusqu'en 1997, année de retour à l'appellation RDC. Bref, les

[77] Cette méthode de notation a été en vigueur de janvier 1969 (comme la suppression du samedi après-midi des horaires scolaires) à juin 1971. Elle a fait suite à la révolution de mai 1968, Edgar Faure (célèbre et charismatique homme politique, entre autres, député du Doubs et président de la Région Franche-Comté) ayant été nommé Ministre de l'Education Nationale en vue d'apaiser l'agitation, sous la présidence de Georges Pompidou…

cartes d'Afrique avaient subi de profonds changements durant les 19ème et 20ème siècles et c'était très troublant si on faisait abstraction de la colonisation, sans doute encore un grand tabou si peu de temps après que l'empire français ait terminé son démantèlement dans un contexte de grande violence.

Au pensionnat Sainte-Marie, la seule langue étrangère était l'allemand et j'ai appris à aimer cette langue et cette culture dès la 6ème sans doute grâce à des professeur.es investi.es et passionné.es. A Morey, vu les faibles effectifs, il n'était pas possible de choisir sa langue étrangère et la proximité de l'Allemagne, grande puissance économique, ainsi que la construction de l'Europe en cours, justifiaient pleinement ce choix. A l'époque, nous n'avions pas vraiment conscience de l'importance de l'anglais qui n'occupait pas encore la place dominante actuelle. Non seulement, nous sortions à peine d'une ère ou la langue dominante au niveau international était le français (y compris dans le domaine des publications scientifiques) mais toute la culture anglo-saxonne, qui commençait à ébranler insidieusement la culture francophone, n'atteignait pas encore nos campagnes reculées ; les films et autres feuilletons en anglais étaient systématiquement doublés et les stations de radio accessibles diffusaient encore très peu de chansons en anglais au tournant des années 60/70. Même les célèbres et brillants groupes, tels que les Beatles et les Rolling-Stones, étaient peu relayés sur les ondes. Il fallait sans doute se rendre dans les grandes villes pour les découvrir et se procurer leurs disques !

Sur les bulletins de notes, il n'apparait pas de notes en « gymnastique » (ce qu'on appelle aujourd'hui Education Physique et Sportive) mais je me souviens que nous avions bien des cours de « gym ». Nous devions porter un survêtement (appelé aujourd'hui « jogging »). Il y avait des élastiques à passer sous la plante des pieds afin que les jambes de pantalon soient bien tendues ! Il ne me reste pas beaucoup de souvenirs des séances de gym, mis à part de complexes séquences de mouvements enchainés, le saut en hauteur en ciseaux et l'ennui… A propos de pantalons, ce début des années 70 fut celui de la mode des pattes d'éléphant et, bien que totalement insensible à la mode vestimentaire, je n'y échappai pas !

A l'école primaire, on écrivait encore avec des porte-plumes et des crayons de papier, mais désormais on avait droit au stylo-plume et aux cartouches d'encre. Mon tout premier stylo plume était celui qui avait appartenu à Papa, il fallait le recharger avec de l'encre en bouteille, hélas, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Je me souviens juste que l'écriture au stylo-plume était très agréable et que le fait de ne pas avoir à tremper sa plume dans l'encrier réduisait considérablement le nombre de taches ! C'était nouveau pour moi et j'ai continué à préférer ce moyen d'écriture jusqu'au début des années 90. Je n'ai conservé que mes derniers stylos-plume de la fin des années 70 aux années 80 (voir-ci-dessous) avec lesquels j'ai écrit jusqu'à la fin de mes études et sans doute quelques années après. Les stylos à billes n'étaient, pour je ne sais quelle raison, pas autorisés. Il y avait deux standards de stylos plumes (chacun avec deux tailles possibles de cartouches) Waterman et Pelikan. L'écriture était plus facile qu'avec un stylo-bille, mais il ne fallait pas qu'une goutte d'eau tombe sur la feuille sous peine de diluer l'encre, même sèche ! Ainsi, pour le si banal acte d'écrire, les évolutions technologiques nous avaient sournoisement fait entrer dans l'ère du jetable. Bien sûr, pour les brouillons, les dessins et sans doute d'autres choses, le crayon de papier et ses accessoires complémentaires (gomme, règle, équerre, rapporteur…) faisaient partie de la panoplie du petit collégien. Et, bien sûr, nous avions encore tous une trousse et un cartable, généralement en cuir (réparable par le cordonnier !).

Mes 3 stylos-plume (en haut Waterman 1977-81, Waterman 1982-85, et Parker fin années 80) et les cartouches associées.

Après le repas du soir, nous avions un temps consacré à l'étude (je ne sais plus quelle durée) et c'était bien de se retrouver à l'abri des tentations ou autres distractions de la maison telles que je les aurais subies si je n'avais pas été interne (sans doute le seul avantage !).

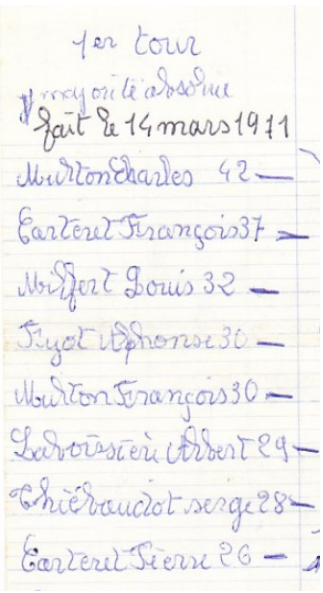
Mon année de 6ème fut riche en évènements, avec notamment la mort du général De Gaulle. Je me souviens encore de ce mardi 10 novembre (le lendemain de son décès), l'annonce s'était propagée comme une trainée de poudre, nous étions en récréation lorsqu'elle était arrivée au fin fond de la Haute-Saône ! Pour ses obsèques, le jeudi 12 avait été décrété jour de deuil national. Vu que j'étais interne et que le jeudi, il n'y avait pas classe, je n'avais pas gagné grand-chose ! Quelques jours avant, nous avions été marqués par la terrible nouvelle de l'incendie du 5-7, un dancing situé dans un village de l'Isère et qui avait pris feu dans la nuit de la Toussaint 1970, tuant 146 jeunes dans des conditions atroces.

En juin 1971, pour une raison que j'ai oubliée (peut-être un voyage scolaire), j'avais eu ma première carte d'identité. A cette époque, l'empreinte digitale de l'index de la main gauche était appliquée directement sur la carte. Cela n'a plus été exigé quelques années plus tard comme le montrent les cartes d'identité de mes parents datant de 1975 (voir ci-dessous).

Ma première carte d'identité (1971) et celles de mes parents à l'époque (1975).

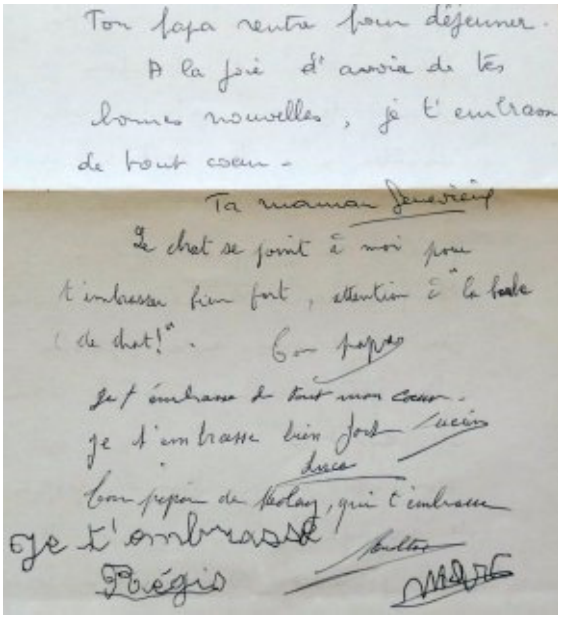
D'après mon carnet de santé (et de ma carte d'identité pour la taille), en mai 1971, je mesurais 1 m42 et je pesais 33 kg. Douze ans plus tard, à l'occasion de l'accueil de mon service militaire, je mesurais 1 m77 et pesais 64 kg... Je ne donnerai pas les chiffres actuels !

En mars 1971, s'étaient tenues les élections municipales, c'est la première fois que je m'intéressais à un scrutin, peut-être parce que Papa était maire et que je voulais savoir s'il serait réélu ! Ci-contre, mes notes manuscrites prises lors du dépouillement du premier tour à Molay le 14 mars 1971. Vu la petite taille de la commune, il y avait 9 conseillers municipaux à élire (depuis 2014, c'est 7 pour les communes de moins de 100 habitants). Il n'y avait pas de liste de candidats et les électeurs et électrices établissaient une liste manuscrite d'au plus 9 personnes faisant partie du corps électoral de la commune. A Molay, ces élections n'étaient pas politisées et les résultats montraient la popularité des citoyens qui ne s'étaient pas présentés et n'avaient pas spécialement demandé à être choisis ! Il fallait obtenir la majorité absolue pour être élu au 1er tour, c'était le cas de 7 d'entre eux (le 8ème qui apparaît sur ma liste manuscrite, était Pierre Carteret mais, avec 26 voix, il n'avait pas eu la majorité absolue). Au second tour, le 21 mars, Pierre Carteret (28 voix) et André Aillet (22 voix) avaient été élus, sachant qu'il suffisait alors de la majorité relative. Papa avait reçu 42 voix, ce qui en disait long sur sa popularité puis le nouveau Conseil Municipal l'avait naturellement ré-élu maire lors de sa première réunion. A l'époque, il commençait son deuxième mandat et on ne se doutait pas qu'il resterait maire jusqu'aux élections de 2001 (son dernier mandat a duré jusqu'en 2008, l'année de son décès).



A la suite de mes crises d'asthme apparues durant l'hiver 1970-71, le docteur Spitz avait proposé à mes parents que je fasse des cures de 3 semaines dans une station thermale. C'est ainsi que dès l'été 1971, je commençai la première de mes 3 cures à Saint-Honoré-les-Bains[78] une commune d'environ 1000 habitants, située dans le département de la Nièvre, dans le massif du Morvan. Ses eaux, riches en souffre et en oligo-éléments, avaient la réputation d'avoir des vertus thérapeutiques pour traiter les affections respiratoires (dont l'asthme) et les rhumatismes. A l'époque, se rendre dans cette bourgade depuis Molay représentait une petite expédition puisqu'il y avait environ 220 km (direction sud-ouest via Dijon et Autun), dont une partie de routes sinueuses, avec plus de 3 h de route hormis les pauses et autres visites touristiques que nous n'avions pas manqué de faire !

Lors de ma première cure, nous nous y étions pris trop tard pour que je puisse la faire durant les vacances scolaires d'été et cette cure s'était déroulée du 5 au 26 septembre 1971. Elle avait donc empiété sur la rentrée scolaire de 5ème planifiée le mardi 14 septembre. J'avais ainsi manqué presque 2 semaines. Afin que je ne prenne pas trop de retard, Maman m'avait envoyé quelques leçons et infos concernant le travail scolaire (à une époque où les photocopieurs n'existaient pas, c'était compliqué). Je recevais du courrier de mes parents mais également de mes grands-parents, en particulier de Pépère André qui montrait qu'il suivait bien tout ce qui se passait à Molay et qu'il n'était pas aussi déconnecté qu'on aurait pu le penser. Il mentionnait d'ailleurs la rentrée scolaire de Régis et celle des autres élèves de Molay. On était en pleine récolte des fruits (pêches, prunes, etc.), cette année-là, les vendanges avaient été faites le 19 septembre.


Fin du courrier envoyé le 8 septembre 1971 et signé par une bonne partie de la famille !

Résidence des Myosotis à Saint-Honoré les Bains. Pavillon des thermes (carte postale envoyée en juillet 1973). Au pied de la statue de Vercingétorix au retour de ma cure en juillet 1972, avec Papa et Régis (je suis à droite).

J'étais hébergé dans la résidence les Myosotis créée, en 1968, par le docteur Largier, que nous croisions à l'occasion et qui effectuait quelques consultations, entrée ou sortie, je ne me souviens plus précisément. Tout ce dont je me rappelle, c'est qu'il était un peu le « parrain » local, dans cette petite bourgade bien enrichie par ce commerce thermal ! Nous étions un petit groupe de curistes de mon âge et encadré par une monitrice qui faisait respecter les règles de base, notamment la durée de sieste particulièrement longue (3 h !). Lors de ma dernière cure, c'était Annie. J'ai assez peu de souvenir des soins médicaux qui nous étaient prodigués, juste les odeurs de soufre de certaines eaux et les séances de brumisation qui m'étouffaient et que je n'appréciais guère.

[78] Les sources d'eau chaude naturelle et supposées curatives de St-Honoré-les-Bains étaient connues et exploitées depuis l'occupation romaine de la Gaulle et probablement déjà précédemment. Leur exploitation commerciale semblait avoir repris au milieu du 19ème siècle avec la construction du pavillon.

Heureusement qu'il y avait les loisirs avec beaucoup de temps pour lire (j'avais consommé le peu d'argent de poche que j'avais pour acheter quelques livres supplémentaires) et pour apprendre à jouer au ping-pong. En effet, c'est là que j'ai fait mes débuts avant de me perfectionner au lycée quelques années plus tard ! Enfin, je me souviens plus particulièrement du tube de l'été 1971, « Siffler sur la colline » de Joe Dassin, diffusé quasiment tous les jours !

Les deux autres cures (toujours de 3 semaines), que j'ai faites, se sont déroulées durant les étés 1972 (25 juin au 16 juillet, cette fois je n'avais manqué que la dernière semaine d'école) et 1973 (1er au 22 juillet). A l'issue de cette dernière cure, j'ai continué à correspondre avec des copains (dont Philippe Huyghues des Etages, le fils d'un médecin de Cosne-sur-Loire et député socialiste de la Nièvre, une autre classe sociale à laquelle je n'étais pas habitué !) mais comme ils étaient éloignés et qu'il n'y avait pas de possibilité de se revoir, nos correspondances ont rapidement cessé. C'est avec Philippe que j'ai le plus progressé en ping-pong.

Nous profitions des trajets aller-retour pour faire un peu de tourisme. Par exemple, lors du retour de 1972, nous avions visité le site archéologique d'Alise-Sainte-Reine (voir photo plage précédente), où la célèbre bataille d'Alésia s'était déroulée plus de 2000 ans auparavant entre les armées gauloises conduites par Vercingétorix et celles de Jules César. Nous avions pu rencontrer des archéologues au travail et j'avais même trouvé, en marchant, un morceau d'amphore en terre cuite que j'avais été autorisé à garder ! Et, clou de la visite, nous avions fait connaissance avec l'imposante statue de Vercingétorix qui domine toute la région de ses 13 mètres de hauteur (socle en pierre de 7 m et statue en cuivre de 6,6 m). Installée en 1865 sous le règne de Napoléon III, grand amateur d'archéologie, cherchant à renforcer l'identité française (voire le nationalisme…), son sculpteur Millet se serait inspiré des traits de l'empereur pour le visage de Vercingétorix… En 1973, nous avions fait le voyage retour avec Pépère Lucien et Mémère Luce et nous avions fait une escale à Autun afin de visiter les ruines romaines (voir photo ci-contre sur laquelle je porte le blouson bleu-marine, sorte d'uniforme, avec l'insigne de la cure). A Autun, il y a un bel amphithéâtre et le fameux temple dédié à Janus, le dieu aux deux visages (ou deux faces) et représenté traditionnellement avec une face tournée vers le passé, l'autre sur l'avenir. Je ne sais pas si ces cures ont été efficaces sur le plan thérapeutique, toujours est-il que j'ai eu, par la suite, beaucoup moins d'asthme et quasiment plus aucune crise après l'âge de 20 ans environ.

Juil. 1973 : à Autun avec Luce, Papa et Lucien, moi en pantalon à pattes d'éléphant !

Ma rentrée en 5ème s'est donc faite avec presque deux semaines de retard, ce qui m'inquiétait beaucoup mais, in fine, n'a pas posé de problème. J'avais désormais avec moi avec deux nouveaux compères de Molay, Philippe et Jacques (voir plus haut mes copains d'école primaire), mais en classe de 6ème, car ils n'avaient pas bénéficié d'une année d'avance. Eux aussi étaient internes. Cette année-là, l'internat des garçons n'était plus à la maison rose mais dans un petit dortoir au 1er étage du bâtiment principal, dans des conditions un peu moins dures, notamment en terme de chauffage l'hiver. Mon année de 5ème s'est déroulée plus facilement que la précédente, sans doute que je m'étais enfin adapté et les enseignements me semblaient plus faciles, en tout cas, j'avais de meilleures notes et des appréciations moins critiques !

Les 3 frères en janvier 1971.

C'est durant mes premières années de collège que s'amplifièrent mes goûts et ma curiosité pour la nature. Entre autres, je me mis à chasser (reconnaître et observer) les papillons au filet et à les épingler sur des fiches cartonnées. Ce n'est qu'à la fin des années 70 que je me mis à pratiquer la chasse photographique, plus respectueuse des espèces vivantes. Mon engouement pour les fossiles et minéraux se développa encore durant cette période. C'est également durant mes séjours de vacances à Lavigney que je découvris de nouveaux fossiles et minéraux, en

particulier dans les champs de tabac si bien désherbés que les nombreux petits fossiles du jurassique inférieur (voir section 4.2.1) devenaient très faciles à repérer, de même que quelques rares géodes de quartz citrin ou de calcite (calcaire cristallisé)[79] et d'autres minéraux que je trouvais fantastiques. Enfin, en parcourant les champs, j'avais fini par trouver des objets préhistoriques (silex taillés, haches polies…) encore plus extraordinaires car ils témoignaient de la présence humaine sur ces territoires il y avait bien longtemps. Mais je reviendrai dans le chapitre 12 sonsacré à mes passions d'enfance.

C'est pendant mon année de 5ème que j'étais allé environ une semaine en vacances à Melin chez tante Nelly et oncle Raymond (famille Viennot). J'avais à ma disposition le piano sur lequel j'avais passé des heures à tenter de trouver les notes de quelques airs simples et bien connus, genre « Au clair de la lune » … Mais le peu d'éducation musicale, que j'avais reçue durant les cours de Sœur Cécile, s'était révélée bien insuffisante pour que je progresse. Malgré tout, cette expérience m'avait donné l'envie de jouer de la musique mais mon environnement familial et géographique ne m'avait pas permis d'aller plus loin. Plus tard, lors de mes études supérieures, je me retrouvai avec des copains qui jouaient presque tous d'un instrument et je compris alors que la pratique de la musique était largement une affaire de classes sociales. De ce point de vue, je n'étais pas né au bon endroit ! Pendant ce séjour à Melin, on m'avait également prêté une carabine à air comprimé, mais sans aucune balle, alors je n'avais rien trouvé de mieux que de tuer les mouches en approchant doucement l'extrémité du canon et en déclenchant le tir à blanc. L'arrivée brutale d'air sur la pauvre bête suffisait généralement à l'occire ! A Melin dans la famille Viennot, tous les hommes étaient chasseurs et les trophées de chasse régnaient dans la grande salle à manger, notamment une tête de sanglier qui me fascinait plus particulièrement. La date du crime était même indiquée sur le cadre en bois support, c'était le 13 novembre 1960. C'est sans doute à cette époque que j'eus envie de devenir chasseur, activité qui, de mon point de vue, permettait d'associer le plaisir de l'exercice de précision (pour lequel j'avais l'expérience des tirs à la carabine des fêtes foraines) et des promenades dans la nature. Mais bien avant d'atteindre l'âge d'avoir le droit de chasser, j'avais compris que la chasse n'était pas compatible avec mes valeurs en construction. A part avoir passé beaucoup de temps à discuter avec des chasseurs pour tenter de comprendre les raisons profondes de leur passion, je n'ai jamais ni chassé, ni même assisté à des séances de chasse.

Durant ces années, nous avions beaucoup de contacts avec nos cousin.es soit au quotidien dans le cas des enfants de François et Anne-Marie, puisqu'ils habitaient aussi à Molay, soit un peu moins souvent mais quand-même assez régulièrement avec ceux de Lavigney (les Paulin). Quant à ceux de Cintrey, les enfants de Michel et Josette, ils étaient beaucoup plus jeunes que moi et j'étais pour eux une sorte de grand tonton ! Voir ci-dessus les quelques photos de cette époque avec nos cousins (il ne manque que Fabien, né en 1974).

A Molay été 1970 : Elisabeth, Bernard, Marie-Claire, Etienne et Régis. Jean-Marie, Marc (avec Anne-Marie) et Catherine. En juin 1973 : Patrick, Bernard et David (sur mes épaules), puis Marie-Claire, Bernadette et Marie-Pascale.

Deux jours après mon retour de cure, le 18 juillet 1972, en fin d'après-midi alors que l'orage grondait au loin et que je regardais par la fenêtre de la salle à manger en direction de l'est, j'assistai à la descente d'un puissant coup de foudre. J'ai toujours été fasciné par les orages et j'ai en mémoire une jolie collection de souvenirs d'éclairs

[79] Parfois les cristaux de calcite (carbonate naturel de calcium) peuvent ressembler à ceux de quartz (silice) mais le premier est beaucoup plus tendre que le second et il suffit d'essayer de rayer du verre pour les différencier. Seul le quartz raie le verre.

incroyables ! Mais celui-ci allait se révéler d'une toute autre importance puisque la foudre était tombée à Lavigney sur la maison de Claude et Bernadette, plus précisément sur l'écurie où la traite des vaches était en cours. Chez eux, il n'y avait pas encore de stabulation libre et cet évènement fut le déclencheur de la « modernisation » de l'exploitation agricole. Pépère Lucien venait de commencer la traite dans l'étable lorsque la terrible décharge électrique céleste traversa la pièce et la grange juste à côté et mit le feu au bâtiment situé entre les deux logis (ceux de Claude et Bernadette et de mes grands-parents) où le foin fraichement récolté (la dernière récolte avait eu lieu la veille) constituait un combustible abondant. Mon grand-père fut projeté à terre et commotionné. Les pompiers sont intervenus rapidement ce qui a permis d'éviter que l'incendie se propage aux corps de logis. Les photos ci-dessous montrent la maison avant et après l'incendie. La porte de la salle de traite était située juste à droite de la grande porte de grange. Le logement de mes grands-parents n'apparaît pas sur les photos, il était situé dans la continuité à gauche. Dès janvier 1973, la construction d'un hangar fut lancée et les bâtiments agricoles s'éloignèrent des habitations. Aujourd'hui, ce hangar, qui a été agrandi tout comme la salle de traite, constitue le cœur du GAEC du Petit-Pont dont mon cousin Etienne et son cousin (du côté de Bernadette) Jean-Bernard sont aujourd'hui les exploitants. Nos filles et nos petits-enfants sont souvent allés voir et, ont même participé aux activités de la ferme et nous avons toujours gardé des contacts privilégiés avec la famille Paulin, dont 2 des 4 enfants (Etienne et Marie-Pascale) ont fondé leur famille et résident à Lavigney où ils ont développé une activité économique contribuant à dynamiser cette commune rurale qui résiste ainsi à un déclin qui semblait inéluctable.

La maison Paulin : en 1954 et 1981, avant et après l'incendie de 1972 (le logement, à droite, avait été rénové en 1968).

8.2- Mes dernières années de collégien (années 1972 à 74). Le Brevet des collèges (BEPC)

A partir de ma rentrée en 4ème, je n'ai plus été interne mais demi-pensionnaire, c'est-à-dire que je rentrais tous les jours à la maison et que je restais seulement pour les repas de midi. Cette amélioration de mon régime de collégien, je la dois sans doute au fait que Régis rentrait, cette année-là, en 6ème et que mes parents n'avaient pas envisagé de lui imposer l'internat, peut-être à cause de ses fragilités de santé (sa vue notamment). Nos horaires du matin et du soir coïncidant avec ceux de la traite des vaches, il était difficilement envisageable, sauf exception (verglas, neige, fortes pluies), que nos parents nous emmènent en voiture. C'est ainsi que l'on m'offrit un vélo juste avant la rentrée. C'était un Peugeot routier (plus lourd qu'un demi-course) vert-kaki, avec des roues de 650B (soit d'assez gros pneus résistant bien aux crevaisons mais offrant une plus grande résistance à l'avancement) et à 4 vitesses. Nous l'avions acheté chez un vieux marchand de vélos, situé à La Quarte, et ce vélo était lui-même un ancien modèle invendu et bien poussiéreux ! Il était un peu trop grand pour moi mais j'étais très heureux d'avoir enfin un vélo même s'il avait été acheté comme vélo collectif pour toute la famille. J'étais d'autant plus content que Régis possédait depuis plusieurs années son propre vélo que lui avaient offert Mémère Luce et Pépère Lucien vers 1970 (je ne sais plus pour quelle raison il avait eu ce privilège). Il s'agissait d'un vélo de jeune homme, avec barre horizontale reliant la selle au guidon, sans vitesses et donc assez fatigant à utiliser dans les côtes. Une ou deux années plus tard, on lui acheta un vélo demi-course orange, avec des vitesses, mieux adapté à ces trajets quotidiens et à son âge.

Porte à porte, le trajet faisait la modeste distance de 3,6 km avec une moyenne de 35 m de dénivelée montant à l'aller. L'essentiel du trajet se déroulait sur la Route Départementale n°1, en ligne absolument droite mais bien vallonnée. Il y avait en effet quelques côtes que l'on trouvait assez dures, mais la plus pénible était celle de l'arrivée au Pensionnat (32 m sur une distance de 400 m, soit une pente moyenne de 8%). Un samedi du printemps 74, alors que je dévalais la fameuse pente, pressé de rentrer pour le week-end, je commis l'erreur de regarder derrière moi et j'allai heurter la bordure de trottoir qui longeait la route. Lancé à pleine allure, je fis une terrible chute, je me vois encore en train de glisser interminablement à plat ventre sur la route. Des riverains, qui étaient sur place, sont rapidement venus me secourir car j'avais les 4 membres en sang, mon ventre ayant été protégé par ma ceinture ! Mes parents sont arrivés rapidement et m'ont emmené chez le médecin. Il m'a fallu ensuite rester alité plusieurs jours avec de la fièvre le temps que mes plaies cicatrisent. Je crois que, durant ma convalescence, ce fut la dernière fois que j'ai joué au Meccano.

Ci-dessous quelques photos de nos vélos. Sur celle du milieu, datant de 1974, Régis utilisait mon vélo kaki pour aller à la pêche avec Patrick qui avait un modèle demi-course depuis un an déjà. Peu de temps après, Régis puis moi (vers 1977) avons eu nos propres vélos demi-course (avec des roues de 700C, plus grandes et plus fines que celles de 650B), toujours des Peugeot (la célèbre marque comtoise !) mais, cette fois, achetés à Vesoul. La photo de droite montre mon vélo Peugeot bleu métallisé (prise à Rennes) que j'ai conservé et maintenu en parfait état ! Mon vélo routier a ensuite été utilisé par Papa pour les petits trajets dans Molay.

Juin 1973 : Régis et son vélo bleu. Eté 1974 : Régis sur notre vélo commun et Patrick partent à la pêche à Lavigney. A droite, mon vélo « demi-course » Peugeot datant de 1977 environ.

A l'époque, les vélos devaient obligatoirement être équipés d'une plaque nominative avec le nom du propriétaire ainsi que son adresse gravée, un peu comme une plaque d'immatriculation de voiture. Cette plaque était en aluminium et entourait le tube situé entre la selle et le pédalier. La mienne a fini par être perdue, peut-être s'est-elle détachée toute seule.

Durant les trajets de nuit, le modeste éclairage à incandescence de l'époque, qui permettait de voir tout juste à quelques mètres devant le vélo et avec un faisceau très étroit, représentait un autre handicap. Outre la très médiocre efficacité de l'éclairage, l'enclenchement de la dynamo, augmentait l'effort de pédalage de façon très significative, à tel point que l'on préférait souvent rouler tous feux éteints ce qui était particulièrement dangereux vis-à-vis des voitures, heureusement peu nombreuses. Technologiquement, le système d'éclairage de cette époque (il est d'ailleurs toujours en état de marche sur mon vieux demi-course) était constitué d'une dynamo entraînée en rotation par roulement/frottement sur le pneu arrière (voir photo ci-contre). Cette dynamo (modèle Soubitez), en contrepartie d'un prix très bas, avait un très mauvais rendement et consommait donc beaucoup d'énergie. Elle alimentait deux lampes à incandescence (avant et arrière) à très faible efficacité qui nécessitaient environ 20 fois plus d'énergie que la technologie LED d'aujourd'hui. Le rendement global, rapport de la puissance lumineuse produite, sur la surpuissance consommée au niveau du pédalier et fournie par le malheureux cycliste était de moins 10%. Avec les dynamos

moyeux intégrées dans une roue et les éclairages à LED modernes, ce rendement est au moins 10 fois meilleur, ce qui permet à la fois d'être mieux éclairé mais aussi de beaucoup moins se fatiguer.

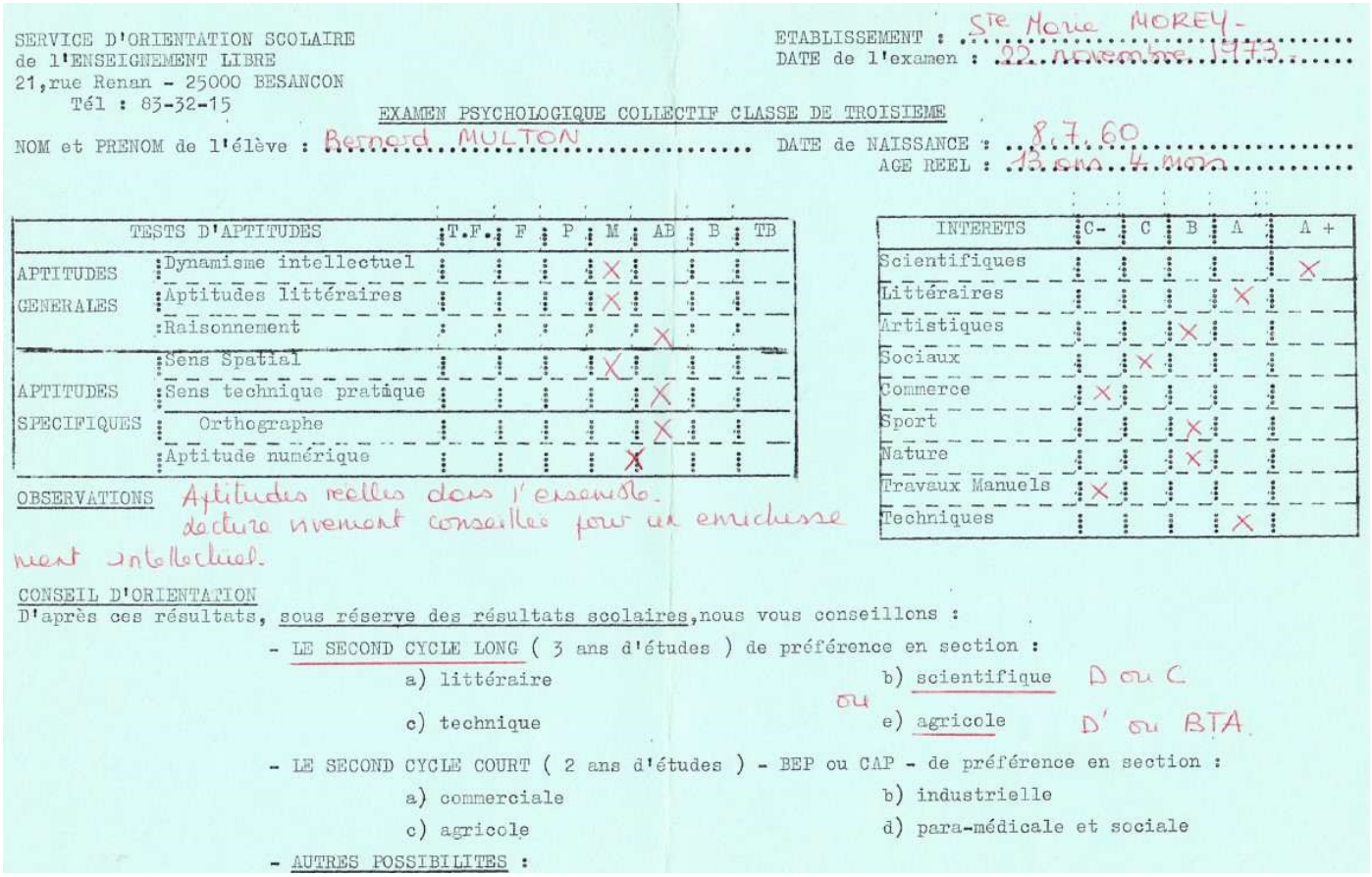
En cette rentrée de 1972, arriva une petite révolution dans l'organisation de la semaine scolaire : le mercredi remplaçait le jeudi. Dès lors, on ne pouvait plus employer l'expression « semaine des 4 jeudis » ! L'année de 4ème était aussi celle de la deuxième langue vivante, dans mon cas, c'était l'anglais, une vraie catastrophe avec une professeure pas vraiment au niveau et avec des méthodes pédagogiques rebutantes (contrairement à l'enseignement de l'allemand qui était beaucoup plus attractif). Comme, dans toute la suite de ma scolarité, je n'ai eu qu'une seule langue vivante dans mes programmes (et même plus du tout durant les dernières années), j'eus, toute ma vie, bien du mal avec l'anglais, surtout oral, pourtant absolument nécessaire dans le domaine scientifique. Mis à part, l'anglais, c'est peut-être en 4ème que je commençai vraiment à trouver les enseignements intéressants, notamment en mathématiques où je découvris un réel plaisir à « faire des maths ». A tel point que Maman m'achetait des livres de jeux mathématiques. En plus, l'année de 4ème était sans stress puisqu'il n'y avait pas d'examen et pas d'angoisse de changement d'établissement et de milieu social. Pour moi, ce fut mon année de collégien la plus agréable, sans doute aussi parce que je n'étais plus interne !

Le 31 décembre 1972, les communes de Morey, Betoncourt-les-Ménétriers, Saint-Julien, Suaucourt-et-Pisseloup fusionnèrent sous le nom de La Roche-Morey. Parmi les évènements festifs du pensionnat Sainte-Marie, il y avait la kermesse annuelle qui se déroulait en fin d'année scolaire, généralement par beau temps puisqu'en période où l'été s'installe. Cette fête attirait, outre les élèves collégiens et primaires de l'établissement et leurs parents, bien d'autres personnes qui y trouvaient une sorte de fête foraine, complémentaire de celles des villages, d'ailleurs en déclin à cette époque. Parmi les attractions, il y avait divers stands de jeux classiques mais surtout le fameux canard boiteux, une charrette avec un seul essieu déformé de telle façon que les deux roues ne soient pas sur le même axe. Tiré par un tracteur, il secouait ses occupants et produisait une ambiance particulièrement joyeuse, peut-être parce qu'il fallait s'accrocher les un.es aux autres ! Sur la photo, ci-dessous, prise lors de la kermesse de 1973 dans la cour principale du Pensionnat, on peut voir l'Abbé Desforêt, le prêtre charismatique de Morey en train de faire un salut. Atteint d'une maladie cardiaque, il décéda, à l'âge de 48 ans, le 29 septembre 1974 alors que j'étais rentré en seconde. C'est d'ailleurs Papa qui avait prononcé le discours, au nom des maires (celui de Morey étant absent ce jour-là), durant ses obsèques. Sa disparition m'avait causé une forte tristesse tellement ce personnage était attachant. Je ne sais pas si le principe du canard boiteux existait en dehors de notre petite région, mais je n'en ai jamais vu ailleurs. Nos trois filles avaient d'ailleurs eu l'occasion de faire un tour sur le canard boiteux le 4 août 1996 à l'occasion d'un « dimanche à la ferme » à Cornot, village voisin de Lavigney (voir dans notre collection de photos numérisées).

La fin de mon année de 4ème fut marquée par ma communion solennelle associée à celle de Régis. La cérémonie eut lieu à Laître le 10 juin 1973 (j'en ai parlé précédemment dans le chapitre 8 consacré aux questions religieuses). C'est à partir de ce moment-là que je commençai à essayer de me libérer de l'emprise religieuse mais ce fut le travail de plusieurs années pour avoir enfin d'obtenir le droit de revendiquer mon désintérêt pour la religion, et plus particulièrement d'échapper à la messe dominicale.

En septembre 1973, je rentrai en 3ème et les choses sérieuses allaient commencer ! En effet, pour moi, le Brevet des collèges (on disait le BEPC à mon époque, en 2022, il est devenu le Diplôme National du Brevet) constituait mon premier examen et un pas vers l'inconnu dont je me faisais toute une affaire.

Dès le premier trimestre, il fallait penser à la suite, à l'orientation. Pour cela, j'avais passé, comme les autres élèves de ma classe, un test le 22 novembre 1973. Le bilan de ce test avait été communiqué aux familles de façon à ce qu'elles puissent préparer la suite de la scolarité de leurs enfants, en gros une filière professionnelle (vers le BEP : Brevet d'études professionnelles en 2 ans, créé en 1967, sachant que les préparations au Bac professionnel n'ont démarré qu'en 1985) ou vers le lycée pour préparer un Bac technique, les bacs E, F et G (appelé aujourd'hui Bac technologique, à ne pas confondre avec les Bacs pro) ou un Bac général (A littéraire, B économie et gestion, D SVT et C scientifique. Voici la synthèse de ce test d'orientation :



SERVICE D'ORIENTATION SCOLAIRE
de l'ENSEIGNEMENT LIBRE
21, rue Renan - 25000 BESANCON
Tél : 83-32-15

ETABLISSEMENT : Ste Marie MOREY-
DATE de l'examen : 22 novembre 1973

EXAMEN PSYCHOLOGIQUE COLLECTIF CLASSE DE TROISIEME

NOM et PRENOM de l'élève : Bernard MULTON — DATE de NAISSANCE : 8.7.60
AGE REEL : 13 ans 4 mois

TESTS D'APTITUDES		T.F.	F	P	M	AB	B	TB
APTITUDES GENERALES	Dynamisme intellectuel				X			
	Aptitudes littéraires				X			
	Raisonnement					X		
APTITUDES SPECIFIQUES	Sens Spatial				X			
	Sens technique pratique					X		
	Orthographe					X		
	Aptitude numérique				X			

INTERETS	C-	C	B	A	A +
Scientifiques					X
Littéraires				X	
Artistiques			X		
Sociaux		X			
Commerce	X				
Sport			X		
Nature			X		
Travaux Manuels	X				
Techniques				X	

OBSERVATIONS : Aptitudes réelles dans l'ensemble. Lecture vivement conseillée pour un enrichissement intellectuel.

CONSEIL D'ORIENTATION
D'après ces résultats, sous réserve des résultats scolaires, nous vous conseillons :

- LE SECOND CYCLE LONG (3 ans d'études) de préférence en section :
  - a) littéraire
  - b) scientifique — D ou C
  - ou
  - c) technique
  - e) agricole — D' ou BTA
- LE SECOND CYCLE COURT (2 ans d'études) - BEP ou CAP - de préférence en section :
  - a) commerciale
  - b) industrielle
  - c) agricole
  - d) para-médicale et sociale
- AUTRES POSSIBILITES :

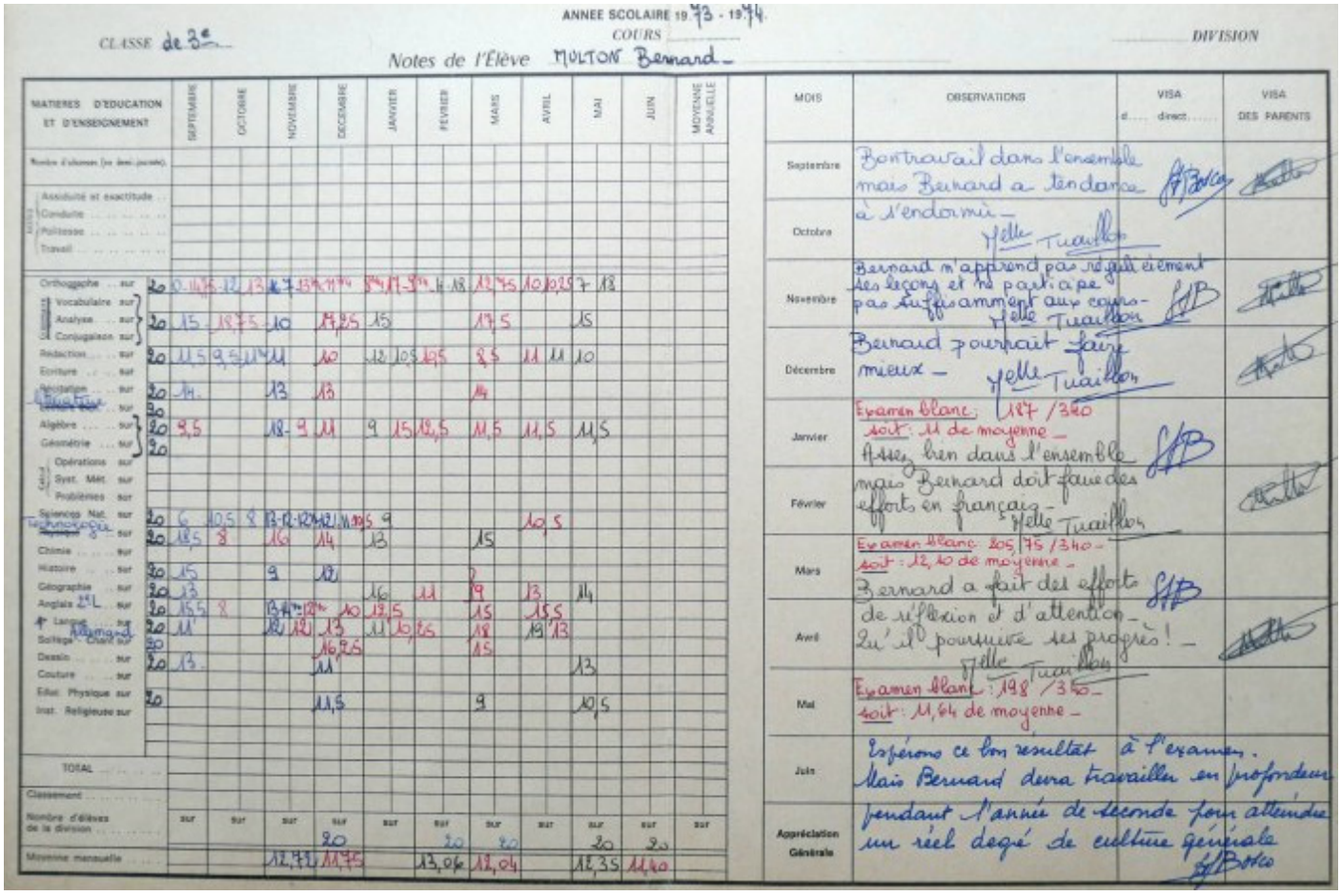
Test d'orientation réalisé au début de mon année de 3ème en vue de la poursuite d'études.

Je n'étais pas un aigle (aucune case Bien ou Très Bien), c'est vrai que j'étais plutôt moyen partout mais apparemment mes centres d'intérêt étaient plutôt scientifiques (seule case A+). Mon seul domaine d'aversion, tout à fait conscient, était le commerce, ce que le test a bien montré ! D'après maman, car je ne m'en souviens pas, c'est moi qui aurais souhaité entrer en seconde T (T comme technologique, filière créée en 1968) alors que j'aurais certainement été plus à l'aise en C ou D, comme la conclusion du test le suggérait. Ma seconde a d'ailleurs montré que les matières, où j'avais le plus de difficultés, étaient celles technologiques. A l'époque, c'était exclusivement de la mécanique, avec notamment beaucoup d'usinage en atelier où il n'y avait, de mon point de vue, rien à comprendre et tout) apprendre par cœur, avec des profs que je trouvais bien peu pédagogues. Le seul prof qui s'est d'ailleurs opposé à mon passage en 1ère E (voie la plus sélective à l'issue d'une seconde T) était celui de mécanique (comprendre usinage), il souhaitait mon redoublement considérant que j'étais trop jeune et que manquais de maturité. Mais, probablement pour ne plus entendre parler de ces matières que je détestais, j'ai préféré aller en 1ère F3 (Electrotechnique beaucoup plus proche de la physique) et j'ai finalement bien fait car il s'est avéré que le niveau en maths et en physique était très bon (mêmes profs qu'en E et C avec souvent les mêmes sujets d'examen).

Plus tard (à la fin des années 90), Bernard Descomps[80], alors « mon » directeur à l'ENS de Cachan et fin connaisseur du système éducatif français, m'avait expliqué que, dans les années 1970, les élèves étaient orientés en fonction de leur origine sociale, les enfants d'ouvriers et de paysans étaient préférentiellement poussés vers le « technique ». C'est peut-être ce qui m'est arrivé. Par chance, j'ai pu ensuite rejoindre la voie scientifique qui me convenait effectivement mieux. Quoi qu'il en soit, avec le recul, je trouve que ce test d'orientation était plutôt correct !

En outre, venant d'un collège privé (pourtant sous contrat avec l'État), j'avais dû passer un examen pour pouvoir accéder à un lycée public. En avril, mon orientation étant décidée, mes parents avaient constitué un dossier de demande d'entrée en seconde T. Je l'avais complètement oublié, mais les documents conservés montrent que j'ai dû passer cet examen, avant le Brevet, les 27 et 28 mai 1974 au collège (CES) Pontarcher à Vesoul (convocation à 7h45 chaque jour !). Les matières examinées étaient le Français, l'Allemand, l'Histoire-Géo et les Maths avec, pour chacune, une épreuve écrite de 2 h. Je fus reçu sans difficultés à cet examen que j'avais trouvé particulièrement facile. Comme quoi, le niveau scolaire de mon modeste collège n'était si mauvais !

Encore un évènement funeste, le 2 avril 1974, le président de la République en exercice, Georges Pompidou, était décédé. Cela avait conduit à l'élection de Valéry Giscard d'Estaing en mai, un jeune conservateur qui, un peu comme Macron aujourd'hui (Macron, qui avait un point commun avec Pompidou, puisqu'il avait exercé des responsabilités à la Banque Rothschild avant d'être élu…), laissait penser aux Français que l'on avait à faire à un progressiste du fait de son âge.


ANNEE SCOLAIRE 19 73 - 19 74

CLASSE de 3e COURS DIVISION

Notes de l'Élève MOLTON Bernard

MOIS	OBSERVATIONS	VISA d..... direct.....	VISA DES PARENTS
Septembre	Bon travail dans l'ensemble mais Bernard a tendance à s'endormir – Melle Tuaillon		
Octobre			
Novembre	Bernard n'apprend pas régulièrement ses leçons et ne participe pas suffisamment aux cours – Melle Tuaillon		
Décembre	Bernard pourrait faire mieux – Melle Tuaillon		
Janvier	Examen blanc : 187 / 320 soit : 11 de moyenne – Assez bien dans l'ensemble		
Février	mais Bernard doit faire des efforts en français – Melle Tuaillon		
Mars	Examen blanc 205,75 / 340 – soit : 12,10 de moyenne – Bernard a fait des efforts		
Avril	de réflexion et d'attention – Qu'il poursuive ses progrès ! – Melle Tuaillon		
Mai	Examen blanc : 198 / 340 – soit : 11,64 de moyenne –		
Juin	Espérons ce bon résultat à l'examen. Mais Bernard devra travailler en profondeur pendant l'année de seconde pour atteindre un réel degré de culture générale		
Appréciation Générale			

Bulletin scolaire de mon année de 3ème au collège Sainte-Marie de Morey.

[80] Bernard Descomps (1936-2016) ancien normalien, professeur de physique, a été directeur général de la recherche et de la technologie au ministère de la recherche (de 1991 à 1994) lorsque j'étais jeune maître de conférences puis est devenu directeur de l'ENS de Cachan de 1994 à 2000, donc mon supérieur hiérarchique lorsque j'étais professeur des universités à l'antenne de Bretagne de l'ENS de Cachan. J'étais très proche de lui et j'ai eu de nombreuses occasions d'échanger de façon privilégiée avec cet homme exceptionnel.

Sans doute conscients de notre infériorité, nous (les élèves de 3ème de Morey) avons préparé très sérieusement le Brevet (BEPC). Mon relevé de notes de l'année 1973-74 (voir ci-dessus) montre que nous avons passé 3 brevets blancs et que j'étais toujours un élève moyen… même médiocre comme dirait Guillaume Meurice dans son « Petit éloge de la médiocrité » publié en 2023 et dont je recommande vivement la lecture, un bijou d'intelligence ! Nous travaillions souvent collectivement en préparant des fiches à partir desquelles nous nous interrogions mutuellement. Dans cette classe, nous n'étions que deux garçons, Christian de Betoncourt et moi, et le fait qu'il y ait eu une majorité de filles contribuait sans doute à ce que le travail soit plus sérieux. Il y avait une très bonne ambiance entre filles et garçons et je regrette d'avoir perdu la trace de tous mes camarades. J'ai juste retrouvé Annie (de Vauconcourt) au lycée Belin à Vesoul et, à l'occasion de quelques jours passés en été à Molay, Christian, qui était sans doute mon meilleur copain de l'époque. Quant à Annie, j'ai appris plus tard qu'elle s'était mariée avec un agriculteur d'Equevilley en Haute-Saône.

Compte tenu de mon examen d'entrée au lycée, le BEPC fut donc mon deuxième examen. Les épreuves se déroulaient à Vesoul au collège Jean Macé, donc encore dans des locaux inconnus… Je me souviens des épreuves que j'avais à nouveau trouvées très faciles (je les ai conservées). Je n'ai jamais eu mes notes et il n'y avait pas de mention à cette époque, mais j'ai réussi mon « Brevet ». Les résultats des épreuves écrites, qui allaient me dispenser des oraux de rattrapage, ont été donnés par affichage le 19 juin 1974 en fin d'après-midi. J'étais donc en possession de mon passeport pour le lycée et je me retrouvais en vacances pour plus de 2 mois, heureux mais avec beaucoup de travail de force aux champs ! Durant les années de jeunesse de mes parents, les attestations de réussite aux examens étaient particulièrement élaborées (voir par exemple celle du certificat d'études de Maman (section 3.1), mais ce n'était plus le cas durant les miennes et celle du BEPC (voir ci-dessous) était une vulgaire bande de papier.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

BREVET D'ÉTUDES DU PREMIER CYCLE DU SECOND DEGRÉ

VU LES TEXTES EN VIGUEUR
VU LE PROCÈS-VERBAL D'EXAMEN EN DATE DU 19 juin 1974

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DÉLIVRE LE PRÉSENT DIPLÔME

A Monsieur MULTON Bernard

ACADÉMIE de BESANCON — NÉ(E) LE 08 juillet 1960 — A VESOUL (Haute-Saône)

DÉPARTEMENT HAUTE-SAONE — FAIT A VESOUL — LE 27 septembre 1974

signature du candidat

Pour le Recteur de l'Académie, l'Inspecteur d'Académie délégué

A. CAPREDON

INSPECTION ACADÉMIQUE DE LA H^TE-SAÔNE VESOUL

Mod. 5708. - Berger-Levrault, Nancy. EX. BEPC 11-67

Mon premier diplôme (BEPC) et une photo de la famille Fontaine avec Pépère André et Marc (19 sept. 1979).

C'est aussi la première et la dernière fois que je reçus un cadeau pour avoir réussi un examen ! En effet, Lucien et Eléonore Fontaine[81] m'avaient expédié un joli coupe-papier ainsi qu'un billet de 5 francs. Ils habitaient Nîmes et Pépère André était parrain de Lucien, quant à Eléonore, elle s'appelait en réalité Lucienne. Lucien était originaire de Molay et Eléonore de Nîmes, en témoignait son accent méridional bien trempé. Ils venaient de temps à autre à Molay nous rendre une petite visite (voir photo de 1979 ci-dessus). Ils nous ont également offert un joli plat en verre travaillé pour notre mariage et nous nous écrivions chaque année pour les vœux, ce qui permettait d'échanger quelques nouvelles. Je me souviens qu'à chaque de leur venue à Molay, ils se rendaient à Fayl-Billot car Lucien avait un frère qui y résidait. Lors d'une correspondance, Lucien avait parlé des terribles inondations d'octobre 1988, eux avaient été relativement épargnés (seulement 10 cm d'eau dans tout leur logement).

8.3- Evènements et loisirs dans les années 70

Les naissances de mes cousin.es constituèrent des évènements importants car nous avions des relations familiales fréquentes. Michel et Josette étaient installés à Cintrey, initialement dans l'ancienne chapelle de Cintrey

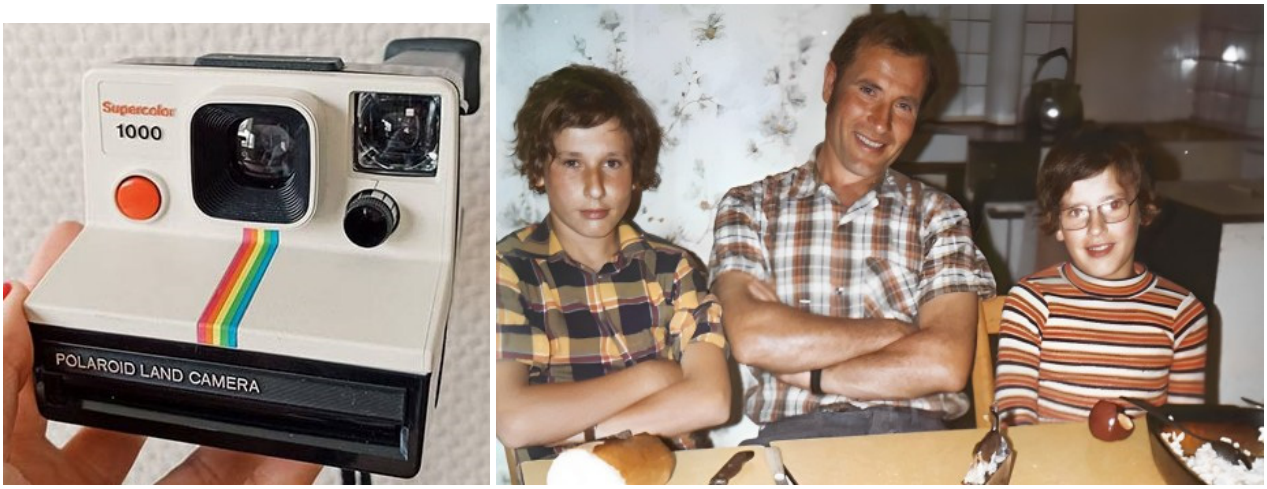
[81] Lucien Fontaine était né à Molay le 23 février 1912 d'Auguste Fontaine et Eugénie Moisson. Il s'est marié à Nîmes, le 1er octobre 1949, à Lucienne Saunier (née et décédée à Nîmes respectivement les 11 mai 1912 et 12 mai 1986) et il est décédé, toujours à Nîmes, le 28 novembre 2000.

(1ère maison à gauche en arrivant depuis Molay) rénovée en logement habitable. David est né le 8 février 1970, comme je l'ai écrit plus haut. Puis Fabien est arrivé le 6 juin 1974 alors que je terminais mon cycle du collège. Chez les Paulin à Lavigney, Marie-Pascale, la petite dernière, est arrivée le 10 avril 1971, très vite, elle devint la petite fille la plus espiègle de la famille !

29 mars 1970 : repas du baptème de David chez nous à Molay. 1975 : Fabien avec Josette à Cintrey. 1973 : Marie-Pascale, la petite dernière Paulin à Lavigney, déjà pétillante !

Autre évènement, que je ne sais pas dater précisément, mon premier vol en avion. C'était au début des années 1970 (je n'étais pas encore au lycée) peut-être en 1974. Le vétérinaire de Morey (également maire de 1959 à 1983), François Olivier, qui pilotait de petits avions, avait proposé à Papa un baptême de l'air. Je crois que Régis était également venu, ce qui fait que nous devions être 4 dans l'appareil. Nous nous étions rendus en voiture à l'aérodrome de Frotey-les-Vesoul où nous avions retrouvé notre pilote, puis nous avions fait un vol d'environ une heure. La piste de décollage et d'atterrissage n'était pas goudronnée et ça secouait pas mal durant le roulage. J'avais trouvé cela fantastique et il m'a fallu attendre novembre 1986 pour effectuer mon premier vol en avion de ligne (et même en classe affaire, ce fut d'ailleurs la première et la dernière fois !) afin de me rendre au salon Electronica à Münich en tant qu'exposant (j'étais alors professeur agrégé à l'Université de Paris-Sud à Orsay et nous autofinancions une partie de la formation grâce à des projets sous contrats avec des entreprises, c'est pourquoi nous exposions nos prestations dans ce salon international annuel qui se tenait en alternance à Paris et à Münich). J'eus par la suite de nombreuses autres occasions de me déplacer en avion, à une époque où l'on se préoccupait hélas bien peu de dérèglement climatique… Le 6 août 1995, j'ai eu l'occasion de réaliser un autre vol « champêtre », cette fois en ULM et survoler Molay. A l'occasion des activités festives qui se tenaient dans le parc de loisirs de la Roche-Morey, j'avais eu la possibilité de filmer les paysages de ma chère région d'en haut, ce dont je rêvais depuis longtemps ! Depuis que j'ai eu un drone en 2017, cela est devenu beaucoup plus simple et, qui plus est, avec des images de bien meilleure qualité !

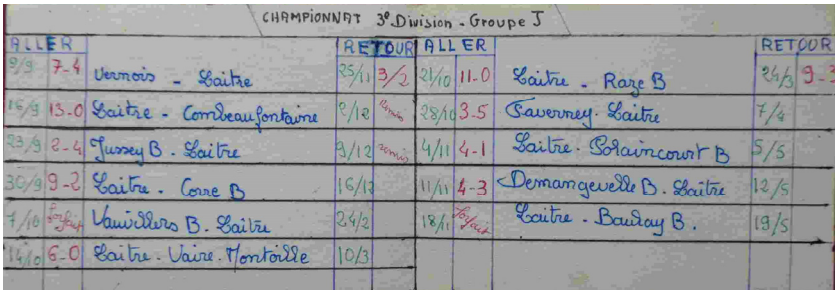
L'été 1974 fut, après plusieurs années consécutives de colonies et de cure, mon premier été de vacances que je qualifierais de moins contraintes ! Cela m'avait permis de participer encore un peu plus que d'habitude aux travaux des champs particulièrement intenses en été avec la récolte des foins et de la paille. Ci-dessous, une photo prise par le curé Michaud qui était passé à l'improviste un soir à la maison après une dure journée de travaux. Il venait d'acheter un Polaroïd (voir également ci-après une image du modèle Supercolor 1000 qui était je crois le sien), une technologie d'appareil photo, en pleine émergence, qui permettait d'imprimer la photo sur papier quelques minutes après la prise de vue. Sur cette photo, Papa est entouré de Régis (à droite) et moi (à gauche), nous venions juste de finir de souper et nous avions retiré les assiettes et les couverts pour dégager la table, mais il restait le pain et un plat, peut-être de riz ! Ce qui est étonnant c'est que cette photo soit, malgré ce procédé instantané, restée bien fixée avec les couleurs d'origine (plus de 40 ans avant d'être numérisée) et que la qualité de l'image soit aussi bonne. On peut remarquer que, depuis peu, j'avais gagné le droit d'avoir des cheveux plus long qu'à l'accoutumée !



Appareil photo Polaroid. Eté 1974 (photo Polaroid) : Papa entouré de moi et Régis.

Le curé faisait un peu partie de la famille, en tout cas vu son contexte catholique pratiquant. Il s'agissait d'une personne que nous voyions souvent, y compris en dehors de la messe. Durant mes années d'adolescence, je suis allé plusieurs fois (en vélo) lui donner des coups de main à Preigney, essentiellement afin de l'aider à rentrer son bois de chauffage pour l'hiver. Je faisais cela sans attendre de retour mais il ne pouvait s'empêcher de me faire des cadeaux. Lorsque j'étais plus petit, il m'avait d'ailleurs déjà donné des timbres ce qui m'avait incité à démarrer une collection. Il nous apportait (à mes frères et moi) également, de temps à autres, de beaux livres documentaires illustrés (préalablement, nous n'en avions aucun de cette qualité !). Plus tard, en 1976, je crois, il me fit cadeau d'une ancienne chaîne audio compacte, intégrant un tuner et un tourne-disque. C'est ainsi que je découvris la bande FM[82] et les seules radios que l'on captait à l'époque (même à Molay !) : France Culture, France Musique et France Inter. C'est surtout parce que la qualité sonore était incomparablement supérieure à celle de la classique bande AM (grandes ondes), que je me mis à les écouter, puis grâce à des contenus très intéressants, à devenir un inconditionnel auditeur de Radio-France. Durant une semaine d'août 1974, Etienne, Régis et moi étions parti en voyage avec nos grands-parents (j'en parle au chapitre suivant consacré aux trois séjours touristiques que nous avons eu la chance de vivre avec Luce et Lucien de 1974 à 1976).

Je voudrais terminer ce chapitre avec un volet sportif destiné à montrer (surtout à mes petits-enfants) que, sans jamais avoir été fanatique de sport, je m'y suis intéressé avec modération et que j'ai même été pratiquant ! Au collège, la « balle au prisonnier » était le jeu sportif le plus populaire et au moins il était mixte. J'aimais également beaucoup jouer au football et je passais d'ailleurs des heures à jongler et à améliorer ma maîtrise du ballon rond. J'avais en outre un gauche assez efficace, presque autant que mon droit et les gardiens de but ne l'appréciaient guère ! En tant que supporter, mon équipe phare était celle de Laître, j'ai conservé d'ailleurs la grille des matches de la saison 1973-74 où l'équipe de Laître jouait au niveau départemental et était plutôt une très bonne équipe (voir les résultats ci-contre, même si je n'ai pas achevé de compléter le tableau).


CHAMPIONNAT 3e Division - Groupe J

ALLER			RETOUR		ALLER			RETOUR	
9/9	7-4	Vernois - Laître	25/11	3/2	21/10	11-0	Laître - Raze B	24/3	9-3
16/9	13-0	Laître - Combeaufontaine	9/12	Annulé	28/10	3-5	Faverney - Laître	7/4	
23/9	2-4	Jussey B - Laître	9/12	Remis	4/11	4-1	Laître - Plaincourt B	5/5	
30/9	9-2	Laître - Corre B	16/12		11/11	4-3	Demangevelle B - Laître	12/5	
7/10	Forfait	Vauvillers B - Laître	24/2		18/11	Forfait	Laître - Bouday B.	19/5	
14/10	6-0	Laître - Vaire-Montoille	10/3						

Chaque année, se tenait, à l'Ascension, sur le « nouveau » terrain, en haut de la colline de Laître, côté Cintrey, pas très loin du chêne à la Vierge, le tournoi de football de Laître… Nouveau, car dans les années 1960, et je n'en ai que de vagues souvenirs, le terrain de l'équipe de Laître se trouvait à Molay en bas du « Rond Pré », juste en face de l'école de l'autre côté de la Rigotte. Le terrain n'était pas plat… il n'y avait pas de filets autour et le ballon

[82] Pour la transmission radiophonique, la bande FM (Frequency Modulation) apportait un gain de qualité extraordinaire. Elle fut déployée en France de 1954 à 1971 en tant que service public dédié au trois grande chaînes de Radio-France (l'ORTF à l'époque) : France Inter, France Culture et France Musique.

finissait parfois dans la rivière, c'est l'un des rares faits dont je me souviens, en dehors des cris des supporters ! L'organisation du tournoi était assez folklorique. Des équipes déjà formées venaient mais les personnes, sans équipe attitrée, dont je faisais partie, et qui avaient envie de jouer, pouvaient s'inscrire juste au début et former une équipe improvisée. J'ai dû y participer de cette façon deux fois aux alentours de 1973. La photo ci-contre, prise par je ne sais qui (maman peut-être ?), montre une de mes actions (j'ai le maillot bleu-vert et je suis en train de tirer en direction des buts). Je pense que c'est Ballus qui était notre gardien de but. La personne en noir avec une capuche verte et des cheveux roux était l'arbitre, Louis (dit Loulou) de Cintrey, il avait dix ans de plus que moi et fonda, en 1973, une entreprise de soudure et fabrication d'assemblages métalliques qui prit le nom de Sometal en 1991. La ferme Multon faisait souvent appel à ses compétences pour fabriquer des engins et, plus souvent, pour réparer à peu près tout. J'ai été très triste lorsque j'ai appris son décès, en 2014, à 64 ans. En outre, lorsque j'étais au lycée, j'ai joué pendant une saison dans l'équipe de foot du lycée, mais je n'en ai pas gardé de souvenir impérissable, ne sachant même plus si nous avions gagné des matchs…

Vers 1973, jour de l'Ascension, au tournoi de l'équipe de Laître. Le joueur en action c'est moi !

Et puis, concernant ma « carrière de supporter », je ne peux pas passer sous silence la période de collège où, parmi les rares diversions télévisées autorisées, il y avait quelques matchs de foot, notamment les débuts, en coupe d'Europe (UEFA), de la mythique équipe de Saint-Etienne. C'était durant les années 1970 à 72, puisque j'étais interne, que j'ai pu assister à quelques retransmissions en direct. Par la suite, je n'ai jamais été un fan des matchs à la télé, pas plus qu'en stade d'ailleurs. Les comportements de supporters de salon m'ont souvent énervé, celui des supporters de stade ne valant, à mes yeux, pas mieux, surtout lorsqu'il s'agissait des plus fanatiques… Le dernier match, que je me souviens d'avoir regardé (en pointillés) à la télé, était celui de la demi-finale (avec élimination) de la coupe du monde entre la France et l'Allemagne le 8 juillet 1982, le jour de mes 22 ans. Fabienne et moi étions allés à Lavigney rendre visite à ma grand-mère Luce et à la famille Paulin. La télé de la famille se trouvait dans la cuisine de mémère Luce et les quelques supporters locaux étaient scotchés devant l'écran lorsque nous étions arrivés. Je me souviens très bien de cet évènement historique où Battiston (joueur de l'équipe de France) s'était fait démolir par Schumacher le gardien de but allemand. Comme ce dernier n'avait pas été sanctionné par l'arbitre, cela avait bien faillit relancer une nouvelle guerre France-Allemagne ! La France avait perdu aux tirs aux buts à 1 but près… En 1998, pour la finale de la coupe du monde, entre la France et le Brésil, nous étions à Rennes et, par provocation pour les supporters chauvins présents à la maison, dont mon beau-père, je soutenais le Brésil ! C'est là que s'est définitivement arrêté mon intérêt pour le foot… mais voir des enfants taper dans un ballon m'a toujours donné envie de les rejoindre ! Aujourd'hui, nos petits-enfants, Maxandre et Théotime, ont largement pris la relève, bien qu'un peu trop à mon goût !

Notons que je m'étais un peu intéressé à l'équipe de Dampierre-sur-Salon qui avait atteint, de 1978 à 1980, le niveau exceptionnel, pour un si petit village, de la 3ème division nationale. Laurent Collin, l'un de mes anciens camarades de collège (excellent dribleur et fils du notaire de Vitrey) était un membre important de l'équipe. Le 4 juin 1979, j'étais allé assister à un match à Dampierre, l'équipe adverse était celle de Besançon mais je ne me souviens pas du résultat ! Sur la photo de l'équipe, que j'avais prise,

L'équipe de Dampierre-sur-Salon (3ème div. nationale) et Laurent Collin mon camarade de collège, en juin 1979.

j'ai entouré Laurent Collin en pointillés. Ci-contre, le ticket que j'avais conservé. En janvier 2018, l'Est Républicain, pour fêter les 50 ans de l'accès à la 3ème division de l'équipe de Dampierre-sur-Salon, avait publié un article (encore en ligne sur internet) : « Quand Dampierre jouait chez les grands », c'était donc une grande fierté départementale !

Avant d'avoir eu mon propre vélo, j'étais déjà fasciné par cet extraordinaire moyen de déplacement et bien sûr par les compétitions sportives très médiatisées comme le Tour de France. A partir de ma rentrée en 4ème (1972), j'ai pratiqué le vélo régulièrement avec environ 8 km aller-retour tous les jours pour aller au collège, parfois un peu plus pour aller à Lavigney (9 km aller) ou à Jussey (19 km), durant mon stage de BTS en 1978, mais je n'ai jamais fait de compétition. Donc c'est plutôt en tant que simple spectateur que je me suis intéressé aux évènements cyclistes. Les 29 juillet 1973 et 28 juillet 1974, il y avait eu respectivement les 1er et 2ème Grand-Prix de La Roche Morey (Epreuve Interrégionale de 3ème catégorie, sous les règlements de la FFC). J'ai conservé les affiches A4 recto-verso de ces deux courses avec leurs listes de participants, une centaine, venant de Bourgogne et de Franche-Comté (voir ci-dessous un extrait de l'affiche de la course de 1973 qui présentait un joli parcours de 120 km avec de belles côtes). Le gagnant de la course de 1973 était le n°61, un certain J.M. Membrey du Vélo-Club Luron (ville de Lure).

ENTENTE CYCLISTE GRAY-ARC

Dimanche 29 Juillet 73

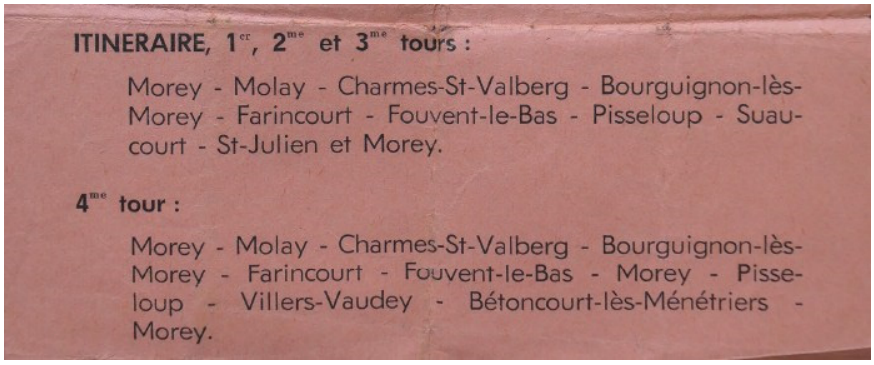
1er GRAND PRIX

de la Roche-Morey

COURSE CYCLISTE SUR ROUTE DE 120 KM

Epreuve Interrégionale de 3ème catégorie et de Juniors

sous les règlements de la F.F.C.


ITINERAIRE, 1er, 2me et 3me tours :

Morey - Molay - Charmes-St-Valberg - Bourguignon-lès-Morey - Farincourt - Fouvent-le-Bas - Pisseloup - Suaucourt - St-Julien et Morey.

4me tour :

Morey - Molay - Charmes-St-Valberg - Bourguignon-lès-Morey - Farincourt - Fouvent-le-Bas - Morey - Pisseloup - Villers-Vaudey - Bétoncourt-lès-Ménétriers - Morey.

Je me rappelle également le Tour de France qui était passé à Molay dans les années 60, le peloton se dirigeait vers Charmes et Champlitte. Mon souvenir le plus fort concerne la quantité de prospectus et de goodies (ce terme n'était pas employé à l'époque) qui avaient été jetés au sol par la caravane. Enfants, nous n'avions jamais vu une telle manne ! Il aura fallu attendre le 6 juillet 2017 pour que le Tour de France passe à Cintrey, sur la N19 (trajet Vesoul-Langres). Un an avant son décès, avec sa bouteille d'oxygène, Régis était allé supporter les coureurs. On le voit un court instant, avec son caméscope à la main, sur la vidéo transmise à la télévision. Il est perché sur le muret devant la mairie, à l'intersection de la N19 avec la D1 (lieu où Michel avait eu son accident mortel en 1989). Il avait fait une belle installation avec sa 205 cabriolet (voir photo ci-dessous avec Maxandre et Théotime fin juillet 2017 à Molay) visible d'hélicoptère dans l'espoir d'être filmé, mais en vain. Il est décédé environ un an plus tard.

Régis (suivre la flèche rouge) filme le Tour de France à Cintrey le 6 juillet 2017 (extrait de la vidéo officielle). Puis, quelques jours plus tard, le 28 juillet 2017, dans sa Peugeot 205 fétiche avec Maxandre et Théotime.

Chapitre 9
La religion catholique, ses pratiques, son emprise et ses conséquences

Compte tenu de l'importance de la religion catholique et de son emprise dans notre quotidien familial, j'ai trouvé utile de lui consacrer un chapitre spécifique. Il faut se souvenir que nous sortions à peine d'une longue tradition d'imbrication entre pouvoirs politique et religieux, théoriquement abolie avec la loi de 1905, dite de séparation de l'Église et de l'État ou loi sur la laïcité. De tout temps, les monarques se sont revendiqués de droit divin, c'est-à-dire, pour simplifier, que Dieu était de leur côté et qu'ils le représentaient. Le milieu rural, fortement dominé par la noblesse, a été plus longtemps sous l'emprise de la religion, en l'occurrence catholique, parce que largement dominante dans cette région.

Et puis, il y a sans doute une autre raison liée au fait que les populations qui vivent de la terre, de la météo et de ses caprices, sont plus enclines aux croyances et aux prières dans le sens où elles se sentent plus vulnérables aux caprices de la nature. La pauvreté venait encore ajouter à cette dépendance par un double effet, celui d'une culture moins ouverte sur le monde et sur les autres religions et d'une plus grande sensibilité aux aléas météorologiques. En outre, depuis la nuit des temps, bien avant que le Christianisme, puis la religion catholique, ne dominent la culture des Français, il existait des pratiques, dites païennes, permettant d'obtenir les faveurs du ou des dieux, pratiques que la religion officielle a ensuite intégrées à ses rites lorsqu'elle s'est imposée. Par exemple, dans nos campagnes, il existait encore, peu avant ma naissance, des processions religieuses associées à des prières, durant les trois jours précédant l'Ascension, appelées les Rogations, et destinées à implorer la protection divine (souvent via la Vierge Marie, Jésus ou autres Saints) pour les moissons, les vendanges, l'eau des fontaines, etc… D'après Ferdinand Demongeot et son histoire de la paroisse de Laître, l'église de Laître aurait été construite sur les ruines d'un « temple païen ». Il s'agit sans doute d'une pure tradition orale car je ne crois pas que des fouilles archéologiques aient jamais été menées, mais cette affirmation me semble doublement plausible, à la fois parce que les traditions orales sont particulièrement puissantes et que c'est le cas de beaucoup de lieux de culte qui ont pris la place des précédents afin de tenter de faire table rase du passé pour mieux s'imposer. Les photos ci-dessous montrent l'église de Laître, reconstruite la dernière fois entre 1778 et 1780, et telle qu'elle sera, deux siècles plus tard, dans les années 1970.

Vues de l'église de Laître : aérienne durant l'été 1976 et intérieure en février 1979 (on voit la chaire à gauche).

Sur la vue aérienne, on peut voir le cimetière qui entoure l'église avec son clocher comtois (à l'impériale), la maison familiale à gauche, à droite, la maison des œuvres démolie vers 1978 et, en contrebas à droite (coupé) le grand bâtiment de la cure. Comme les autres églises catholiques, elle est orientée est-ouest (le Cœur à l'est et le clocher à l'ouest). A l'intérieur (voir photo de droite), la chaire en bois sculpté, dans laquelle le curé montait pour prêcher, se trouve sur la gauche. Au fond du Cœur, on peut admirer les statues de Saint Pierre et Saint Paul, les patrons de la paroisse de Laître, statues offertes, en 1896, par la famille Jean-François Multon et Marie-Françoise Champonnois (mes arrière-arrière-grands-parents paternels). Les 3 grands tableaux, qui ornent le Cœur et les deux transepts, ont été peints à l'ère Hograindleur recouvrant le thème des toiles originelles, le curé lui-même avait servi de modèle pour celle de droite (Joseph en charpentier) …

Les deux cloches[83] de l'église de Laître sonnaient chaque jour l'Angélus[84], le matin à 7h, à midi et le soir à 19h. Pour d'autres évènements, il y avait des sons de cloches différents, comme le glas pour les obsèques avec ces battements lugubres, lents et graves mais aussi à la volée pour des évènements heureux, comme les mariages ou les baptêmes, des cadences dynamiques et évoquant la joie. Autrefois les cloches étaient actionnées manuellement chacune par une corde (je ne me souviens que de l'église de Malvillers qui en était encore pourvue) puis électrifiées avec moteurs et minuterie pour l'Angélus. A Laître, je ne sais pas en quelle année l'électrification est arrivée, sans doute au début des années 60, mais je sais, grâce aux souvenirs de Papa, que le recteur de l'école de Laître avait autrefois en charge d'assurer le balancement des cloches, notamment pour les messes.

Le christianisme est fondé sur la croyance que Jésus de Nazareth, devenu Jésus Christ, après qu'il ait été reconnu comme le Messie, est le fils de Dieu, ce que les Juifs n'ont jamais accepté. Ainsi le Christianisme est fondé sur deux ensembles de textes, l'Ancien Testament (la Bible) reconnu par les Juifs et le Nouveau Testament, constitué des quatre évangiles. La Bible est constituée d'un recueil de fragments de textes retrouvés à différents endroits du désert de Judée, datés entre le 6ème et le 1er siècle avant notre ère, relatant une histoire du Monde depuis sa création, vers - 4000, jusqu'en - 164. Quant au Nouveau Testament, il aurait été écrit approximativement entre 50 et 120 après JC par des disciples de Jésus (pour l'Évangile selon Matthieu et l'Évangile selon Jean) ou des proches de ses disciples (pour l'évangile selon Marc et l'évangile selon Luc). Ils retranscrivent l'histoire de Jésus et des valeurs du christianisme à travers sa vie.

Pour simplifier, le Christianisme est aujourd'hui réparti en trois branches : les Orthodoxes (les plus traditionnalistes que l'on trouve aujourd'hui essentiellement à l'est : Grèce, Moyen-Orient, Russie…), les Catholiques (religion largement dominante en France) et les Protestants (incluant les évangélistes) issus d'un schisme avec les Catholiques au début du XVIème siècle, et qui a conduit à de violentes guerres de religions. Les traces de ces querelles religieuses semblaient avoir persisté jusque dans les années 50 puisque j'ai retrouvé, dans un cahier de catéchisme de Papa, que les communistes et les protestants étaient relégués au même niveau d'ennemis de premier plan des catholiques... Que les communistes, qui ont combattu toutes formes de religions afin de libérer les humains de leur aliénation (comme les révolutionnaires et républicains de 1789 avaient également tenté de le faire), soient restés des ennemis absolus, je pouvais le comprendre mais que les protestants, si proches en termes de croyances et de valeurs, soient mis dans le même sac, cela m'avait beaucoup surpris. Au sujet des communistes fondamentalement anticléricaux, assimilés à toutes les formes de gauchisme, et sachant que les socialistes étaient à l'origine de la loi de 1905 sur la laïcité, on pouvait comprendre qu'il était difficile d'être de gauche lorsqu'on était catholique. Et pourtant les valeurs du catholicisme sont beaucoup plus proches de celles de la gauche politique que celles de droite fondées sur un libéralisme du chacun pour soi et de l'enrichissement personnel, inévitablement aux dépens des autres… C'est ainsi que dans nos campagnes profondes, les catholiques étaient généralement de droite et conservateurs et que les catholiques de gauche étaient rares (les « prêtres ouvriers » en étaient les représentants de l'église qui restait méfiante à leur égard).

Actuellement, la pratique de la religion catholique est en déclin et celui-ci se mesure tant par la baisse du nombre des pratiquants que par celle des ordinations de prêtres. Le manque de prêtres est désormais tel que l'Eglise fait appel à étrangers de nos anciennes colonies ainsi qu'à des laïcs pour animer différents offices religieux, tels que les obsèques, baptêmes et mariages et, depuis beaucoup plus longtemps, pour l'enseignement du catéchisme.

[83] Durant la révolution, comme dans quasiment toutes les églises de France, les cloches avaient été fondues pour réaliser des canons. L'église de Laître avait réussi à en conserver une sur les deux (la petite). C'est en 1827 que la grosse cloche actuelle (environ 1,4 m de diamètre) pesant 1 600 kg a été installée. Ses parrain et marraine étaient Etienne Baissey de Molay et Cécile Lambert, épouse Nicolas Pétiet maire et notaire à Cintrey. La petite cloche (environ 1,24 m de diamètre), qui était fêlée, a été refondue et installée en 1874. Elle a été baptisée « Clotilde Stanislas » en l'honneur de ses marraine et parrain, la comtesse de Terrier-Santans Clotilde du Metz de Rosnay et Stanislas Piétet, ancien notaire honoraire à Cintrey. C'est cette petite cloche qui est utilisée quotidiennement pour sonner l'Angélus.

[84] Il s'agissait d'une incitation à la prière. Autrefois, les croyants arrêtaient leurs travaux pour prier. L'appel à la prière du Muezzin dans les pays musulmans, encore pratiqué de nos jours, joue le même rôle. Lors de mes séjours dans les pays du Maghreb, j'ai toujours trouvé ces moments touchants et chargés d'une très longue histoire.

Depuis les années 1980, on a assisté à une très forte diminution de ceux qui se déclarent catholiques, de 70 % en 1981 à 32 % en 2018 selon une enquête Arval[85]. Mais l'appartenance à une religion (croyance ?) se distingue de la pratique religieuse, quant à elle, beaucoup plus restreinte. Selon des données de l'Ifop en 2021, 6,6 % des Français se disaient catholiques pratiquants (les messalisants, pour simplifier ceux qui vont à la messe une fois par semaine) alors qu'ils étaient 27% en 1952. Quant au taux de catéchisation catholique des élèves en classe de primaire, il avoisinait les 80% en 1960 et n'était plus que de 17% en 2016. Il faut dire que ce déclin semble avoir commencé il y a beaucoup plus longtemps puisque Ferdinand Demongeot, auteur de l'Histoire de la Paroisse de Laître que nous avons mentionné précédemment, écrivait ceci en 1867 (extrait du chapitre XXV) : « *Depuis une dizaine d'années le relâchement s'est introduit peu à peu dans la paroisse, de même que dans les autres paroisses des environs. L'année 1860, ayant été froide et pluvieuse, on commença à s'accoutumer pendant l'été à travailler sans nécessité les saints-jours de dimanches et de fêtes. Le grand fléau de notre époque est le matérialisme qui est venu établir sa domination sur la terre. Aujourd'hui la plupart des hommes oublient Dieu pour ne penser qu'à la terre et aux choses de la terre. De l'oubli de Dieu, ils passent à l'oubli d'eux-mêmes. Ils oublient que l'âme, qui est le souffle et l'image de Dieu, doit être la maitresse et commander en eux. Ils ne pensent plus qu'au corps, il faut qu'ils soient bien nourris, bien vêtus et bien logés. Le luxe, la vanité et l'orgueil sont à leur comble. Il n'y a plus de distinction dans les rangs de la société, chacun veut se surpasser, tout tombe dans le ridicule, la frivolité et la folie sont devenues la mode.* ». Il est donc intéressant de constater que le désintérêt pour la religion a commencé beaucoup plus tôt qu'on pourrait le penser !

Dans mes deux familles, maternelle et paternelle, on allait à la messe tous les dimanches (dans les années 70, il commença à y avoir des possibilités d'aller à la messe le samedi soir pour celles et ceux qui n'étaient pas disponibles le dimanche). Pour nous, elle se tenait normalement à l'église de Laître vers 10h30 ou 11h. Cela permettait donc aux paysans éleveurs d'accomplir préalablement leurs tâches professionnelles (surtout la traite des vaches). Pour la messe, on mettait nos plus beaux vêtements les « habits du dimanche », on cirait nos chaussures (c'était souvent moi qui effectuait cette tâche pour les quatre membres de la famille, Marc n'étant pas encore né ou ne mettant pas encore de chaussures cirées !) puis on se rendait, en voiture, à l'église au son des cloches qui appelaient les paroissiens avec un rythme particulier, dont un ralentissement des battements juste avant que la messe commence. Après la mort de Mémère Estelle, Pépère André se joignait à nous, sans doute parce que Papa était son fils ainé ou alors tout simplement parce que sa maison était plus proche de la nôtre que de celle de François, son autre fils. Chaque famille occupait son emplacement favori (tacitement réservé), le nôtre se trouvait au 3ème ou 4ème rang du côté droit de la nef, tout près de la chorale, ce qui nous permettait de profiter des chants religieux toujours entraînants et se renouvelant au rythme de l'évolution de la société ! Dans les années 60, l'église était relativement remplie pour les messes ordinaires et j'imagine que les places occupées par les différentes familles résultaient d'une longue histoire dont j'ignorais tout.

Au moment d'entrer dans l'église, on devait se signer (faire le signe de croix) et, pour les plus zélés, faire une génuflexion (poser un genou au sol). Les hommes, qui portaient un béret ou un chapeau, se décoiffaient, mais je crois que les femmes pouvaient garder leur couvre-chef. Il y avait aussi un bénitier à l'entrée des églises, celui-ci était rempli d'eau bénite (une eau quelconque que le prêtre avait bénie avec un cérémonial particulier). On pouvait y tremper sa main droite avant de faire son signe de croix. On rejoignait ensuite sa place. Les bancs étaient en bois et comprenaient un repose main muni d'une partie plane avec un rebord permettant de poser son missel (petit livre). Au sol, se trouvait un agenouilloir. Ainsi, tout était organisé pour que l'on puisse, selon les différentes phases de la messe, se tenir assis, debout ou à genoux. Les messes étaient généralement célébrées pour des morts dont les familles avaient versé de l'argent afin que des prières soient dites à leur attention mais aussi pour que l'on ne les oublie pas. Cela pouvait se passer à la date anniversaire du décès ou, plus prestigieux, à l'occasion de fêtes importantes. Je ne décrirai pas tout le déroulement de la messe, qui durait à peu près une heure, mais seulement quelques moments importants. Il y avait un cérémonial récurrent focalisé sur le sens fondamental de la messe, à savoir, rappeler que Jésus était mort pour sauver les humains de leurs péchés. Le moment central était l'eucharistie durant laquelle le prêtre mangeait le « corps du Christ » (une hostie particulière conservée dans un ostensoir) et buvait le « sang du Christ » (du vin blanc issu d'une bouteille soigneusement rangée dans la sacristie (une petite

[85] Arval = Association pour la recherche sur les systèmes de valeurs.

pièce située à droite du cœur). Après ce cérémonial très codifié et très sérieux durant lequel il fallait baisser les yeux (j'essayais de regarder discrètement ce qui se passait de spécifique à ce moment-là mais, à part tous les regards baissés, y compris celui du curé, je n'ai jamais rien observé !). Ensuite, arrivait la Communion durant laquelle celles et ceux qui avaient reçu le sacrement adéquat pour être autorisés, se mettaient en file dans l'allée principale pour se diriger vers le curé qui leur donnait une hostie en leur disant « Le corps du Christ », ce à quoi il fallait répondre « Amen » puis les communinant.es reprenaient l'une des petites allées à droite ou à gauche selon le banc à rejoindre. Ce défilé durait relativement longtemps d'autant plus s'il y avait beaucoup de monde dans l'église. Les premiers à aller communier étaient les membres de la chorale qui pouvaient ensuite retourner à leur place et chanter au son de l'harmonium (il n'y avait pas d'orgues à Laître à cette époque). Notre musicien était Lucien Barbier de La Rochelle et les chanteuses et chanteurs étaient tous de Cintrey et de La Rochelle. Ce sont d'ailleurs eux qui nous avaient fait l'honneur de chanter pour notre messe de mariage le 31 juillet 1982. Les chants religieux sont, dans toutes les religions (mais aussi dans les sectes…), composés avec beaucoup de soin de façon à être attractifs et sans doute à contribuer à la ferveur. Autre moment important de la messe, le prêche du curé. L'abbé Michaud montait dans la magnifique chaire en bois sculpté et faisait un discours en lien avec les évènements religieux et l'actualité et c'est un moment que j'aimais bien car notre curé savait être intéressant, drôle et, même parfois, cynique. Durant la messe, un des paroissiens lisait en public, un extrait de l'Évangile et j'appréciais aussi ce moment qui apportait de la variété car il nous racontait une nouvelle histoire, souvent fantastique (au premier degré d'ailleurs). Il y avait aussi la distribution du pain béni. Il s'agissait d'une miche de pain frais apportée le matin même par une famille de la paroisse. Les familles offraient le pain chaque dimanche, suivant une rotation organisée de la façon suivante : la famille qui avait offert le pain béni rapportait le crouton à ses voisins qui devaient, à leur tour, apporter le pain pour le dimanche suivant. Le pain était découpé en petits morceaux dans la sacristie durant le début de la messe par les deux sacristains (ou servants, je reparlerai un peu plus loin de ce rôle que j'ai joué souvent), forcément des garçons… A la fin de la messe, il était distribué par les deux mêmes sacristains qui circulaient des deux côtés de la nef. On mangeait alors notre petit morceau après avoir fait un signe de croix avec. Je ne sais plus si la quête avait lieu avant ou après le pain bénit, probablement avant. Les sacristains circulaient alors pour recueillir les dons qui revenaient au Curé ou au Diocèse qui les redistribuait. Les dernières paroles du prêtre étaient « Allez dans la Paix du Christ » auxquelles les paroissiens répondaient en chœur « Nous rendons grâce à Dieu », le tout avec des intonations chantantes que je n'ai pas oubliées 50 ans après ! Puis, les cloches se mettaient à sonner à la volée et c'était le meilleur moment, celui de la libération ! Les adultes discutaient entre eux sur le parvis puis se rendaient sur les tombes de leurs aïeux. Je me souviens que nous passions toujours nous recueillir devant la tombe de Mémère Estelle et celle de nos arrière-grands-parents Aurélie et Hippolyte, juste à côté. S'il faisait beau, nous, les enfants, avions le droit de rentrer à pied jusqu'au village.

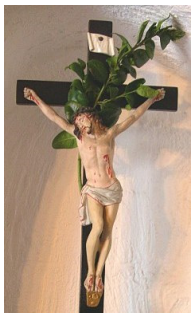
Précédemment, il y avait encore des offices religieux tous les jours, en général tôt le matin. Cette pratique a disparu progressivement au début des années 60. Le dimanche, un office était également célébré l'après-midi, il s'agissait des vêpres. Je n'en ai pas souvenir à Laître, sauf peut-être pour des jours de fêtes religieuses importantes. Mais à Lavigney, sans être sûr qu'elles avaient lieu tous les dimanches, je me souviens d'y être allé d'autant plus qu'elles étaient dites en latin par un curé apparemment beaucoup plus traditionnaliste que celui de Laître. Il y avait aussi des messes exceptionnelles pour les fêtes religieuses importantes. A commencer par Noël avec, d'abord, la fameuse messe de Minuit, qui démarrait aux alentours de 22 h le 24 décembre, j'ai enregistré celle de 1975 avec mon magnétophone à cassette[86] posé sur le banc à côté de moi. Je l'ai, depuis, numérisée et, si la qualité est médiocre, on entend très bien l'ensemble de la cérémonie avec les chants, la voix du Père Michaud et autres rituels. Le gros fourneau à bois, situé dans le bas-côté droit, fonctionnait à plein régime mais il avait bien du mal à réchauffer toute l'église[87] Je pense que c'était la seule messe à laquelle il ne me déplaisait pas d'aller d'une part parce qu'elle était synonyme de veillée tardive et d'autre part parce qu'elle était plus festive que les autres. Noël commémorait

[86] Les cassettes, sous-entendues à bande magnétique, constituaient la dernière évolution technologique de stockage de l'information audio et surtout rendaient accessible l'enregistrement de séquences originales mais également la copie de chansons et autres œuvres musicales, mais avec une qualité que l'on considérerait aujourd'hui comme très médiocre.

[87] En 1999, un système de chauffage au sol a été installé avec un réseau d'eau chaude caché sous les planchers sous les bancs et alimenté par une chaudière à fioul.

la naissance de Jésus et, sous le sapin décoré de la maison, nous avions placé une crèche avec le petit Jésus (j'en ai parlé précédemment au chapitre 6). Le 25 décembre, jour de Noël à proprement parler, il y avait de nouveau une messe, et pour nous les enfants, c'était un peu comme un dimanche supplémentaire !

Et puis, il y avait la semaine sainte qui célébrait la passion du Christ (sa crucifixion et sa mort). Autrefois elle était censée être une semaine de jeune (relative abstinence en termes de nourriture), point culminant des 40 jours de la période de Carême, alternant jours de jeune et jours d'abstinence (je n'ai jamais connu cette pratique). C'était un peu comme le Ramadan des Musulmans (il y a tellement de similitudes entre ces deux religions !). Nous n'avions conservé qu'une abstinence relative pour le Vendredi Saint, ce jour-là, on ne consommait pas de viande mais seulement du poisson. Moi qui préférais le poisson, je me suis toujours demandé en quoi cela pouvait constituer un sacrifice ! La semaine sainte commençait par le dimanche des Rameaux. Ce jour-là, les paroissiens apportaient leurs rameaux de buis (petits morceaux de branche d'une dizaine de centimètres) à la messe pour qu'ils soient bénis puis les rapportaient à la maison afin qu'ils nous protègent ensuite toute l'année (du moins il me semble). La plupart des familles accrochaient leur rameau dans un crucifix. Dans les régions plus méridionales, le rameau était une petite branche d'olivier, mais sous nos latitudes froides, un des rares arbustes à feuilles persistantes était le buis, en outre les feuilles restaient vertes en séchant et résistaient sans problème durant une année. Je crois qu'il y avait des messes durant certains jours de la semaine sainte, notamment le Jeudi Saint, mais je ne crois pas y être allé, tout simplement parce que cette semaine n'était pas fériée. Durant le Vendredi Saint, les pratiquants parcouraient le chemin de croix, succession de quatorze icônes ou bas-reliefs retraçant les épisodes de la passion du Christ, de sa condamnation jusqu'à sa mise au tombeau. Les fidèles s'arrêtaient à chaque station pour prier. Un tel chemin de croix (avec des bas-reliefs octogonaux) existait à l'intérieur de l'église de Laître et se trouvait sur les murs des bas-côtés, il fallait donc faire tout le tour de l'église pour le parcourir intégralement. La semaine sainte s'achevait le dimanche de Pâques célébrant la résurection[88] du Christ. La veille de cete fête, l'une des plus importantes du catholicisme, on allait se confesser. La confession conisitait à se rendre à l'église et, chacun son tour, à entrer dans le confessional (voir ci-contre où il manque les rideaux d'occultation, on voit au fond les planches de séparation du mur de l'église). Il s'agissait d'une petite construction en bois au centre de laquelle était assis le Curé et avec de chaque côté un compartiment pour les paroissiens agenouillés et tournés vers le premier. Lorsque le Curé ouvrait une petite trappe à hauteur de visage, on savait que c'était à notre tour et que l'autre personne avait terminé et allait être remplacée par une autre qui se mettrait en situation d'attente. Le Prêtre nous demandait alors, à voix basse avec une formulation que j'ai oubliée, de raconter nos péchés, c'est-à-dire les fautes que nous avions commises au sens de la religion chrétienne. Je me souviens que, durant la phase d'attente, je me demandais bien ce que j'allais pouvoir raconter, en général que je m'étais bagarré avec mon frère ! A l'issue de ce déballage à voix basse, pour que personne n'entende (surtout le voisin !), on recevait l'absolution, c'est-à-dire, le pardon officiel de Dieu à condition de réciter des prières comme pénitences. Depuis le début, j'ai toujours trouvé ce cérémonial complètement absurde. Au milieu des années 70, il s'est transformé, passant de la confession individuelle à une « Célébration pénitentielle » collec associée à une absolution collective. En lien avec la fête de Pâques, il y avait les œufs en chocolats apportés par les cloches de Rome (c'est ce que l'on racontait aux enfants). Ce jour-là, nous mangions généralement de l'agneau, le fameux agneau pascal, qui n'est pas sans rappeler (encore) le mouton de l'Aïd el-Fitr pour la fin du Ramadan.



Rameau de buis ornant un crucifix.

Vue sur le bas-côté droit avec 3 bas-reliefs du Chemin de Croix.

Confessionnal de Laître.

[88] La résurrection est le fait de revenir à la vie après la mort. C'est bien sûr une croyance dénuée de tout fondement scientifique.

Quarante jours après Pâques, on fête l'Ascension, un jeudi également férié (encore une fête religieuse dans le calendrier républicain !). Cette fête marque la fin des apparitions des manifestations du Christ à ses douze apôtres sous la forme de l'Esprit Saint et la montée au ciel de Jésus vers Dieu son père. Puis dix jours plus tard (cinquante jours après la résurrection), c'est la Pentecôte qui vient clore la mort et la résurrection de Jésus. On fête cette fois la révélation de l'Esprit-Saint à Marie et à environ 120 disciples, dont les 12 apôtres. L'Esprit-Saint ou Saint-Esprit est l'agent de communication de Dieu auprès des humains. C'est pourquoi, les 3 entités vénérées par les catholiques sont Dieu (le Père), Jésus (le Fils) et le Saint-Esprit et que le signe de croix s'effectue en disant « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

Marie, la Sainte Vierge, mère de Jésus, bien que ne faisant pas partie de la Trinité, a toujours fait l'objet d'un culte très important, trouvant probablement ses origines bien avant celles de la chrétienté. La Vierge est en effet très présente dans les miracles et c'est à elle que l'on fait appel le plus souvent dans les prières (« Je vous salue Marie »), tout particulièrement dans ce milieu rural soumis, en première ligne, aux aléas climatiques. L'Assomption (le 15 août) commémore la montée au Ciel de Marie, mais c'est dans les faits une fête consacrée à sa mémoire et à sa dévotion. Lorsque j'étais enfant, il y avait une messe le matin de ce jour et encore des vêpres l'après-midi avec une procession que je n'ai pas connue car elle dut disparaître au début des années 60.

En France, on trouve de nombreux « Chênes à la Vierge » associés à un culte qui remonte très probablement à une tradition celtique. Un tel chêne se trouve à proximité de l'église de Laître à droite de la route départementale n°1 en direction de Cintrey. Les photos ci-dessous montrent le chêne en 1979 ainsi que des extraits de la procession du 15 août 1962 (filmée en super 8 par Jacqueline Grossetête) se rendant en chantant de l'église au chêne situé à environ 300 m, à droite de la route (en ligne droite) de Morey à Cintrey. Devant, se tenaient les enfants, habillés en servants de messe ou communiants dont celui du milieu tenait une grande croix, ensuite arrivait la statue de la Vierge Marie portée par quatre jeunes femmes vêtues de blanc et coiffées d'un foulard blanc, suivies des autres femmes de la paroisse. Enfin la procession était fermée par le curé (ici l'Abbé Hograindleur) suivi des hommes. Pour une fois, les femmes avaient une place importante, ce qui révèle la position ambiguë de la Vierge Marie dans cette religion.

Le Chêne à la Vierge de Laître en août 79.

Procession du 15 août 1962 (extraits Super 8 Jacqueline Grossetête).

Les dernières grandes fêtes religieuses de l'année (avant Noël) étaient la Toussaint (1er novembre), fête célébrant tous les Saints puis, le lendemain, le Jour des Morts destiné aux morts « ordinaires », c'est-à-dire les membres décédées de nos famille ainsi que nos amis. La messe du Jour des Morts était également l'occasion de prier collectivement pour tous les morts de la paroisse disparus durant l'année écoulée.

Les statues et tableaux de plusieurs Saints ornaient l'église de Laître, à commencer par St Pierre et St Paul, les patrons de la paroisse, avec deux grandes statues de plâtre placées dans le Cœur. Etaient représentés sur des tableaux St Vincent (patron des Vignerons) et St Isidore (patron des laboureurs et autres travailleurs de la terre), des personnages vénérés dans ce contexte paysan. Sur la chaire à prêcher, en bas-reliefs figuraient les quatre évangélistes St Luc, St Marc, St Matthieu et St Jean. Parmi les statues de plâtre polychrome placées en hauteur contre les colonnes et les murs de l'église, se trouvaient celles de St François-Xavier, St Curé d'Ars, Ste Jeanne d'Arc, Ste Madeleine, St François d'Assise et St Nicolas. Un St Sébastien, transpercé de flèches, en bois polychrome du 16ème siècle surplombait la gauche du Cœur. Les vitraux étaient également richement décorés, évoquant parfois des scènes religieuses de la vie de Saints (Archange St Michel, St Victor). Le vitrail représentant de St Michel terrassant le dragon (figure allégorique du mal, évoquée dans l'Apocalypse[89] de St Jean) avait fait l'objet d'un don des familles Multon (Jean-François) et Champonnois (Marie-Françoise son épouse originaire de La Rochelle), nos ancêtres directs.

Vitrail St Michel et détail.

Enfin, il y avait les messes associées aux grands évènements de la vie que sont les baptêmes, les mariages et les obsèques (et enterrements). Chacune avait ses rituels avec l'onction du nouveau-né consistant à verser de l'eau sur sa tête (ablutions) en prononçant « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Quant aux obsèques, le cercueil était amené par des porteurs, généralement des amis ou des parents du défunt, et déposé dans l'allée centrale juste devant le Cœur. A un moment de la cérémonie, les participants passaient à tour de rôle pour bénir le cercueil en trempant un goupillon[90] dans un récipient d'eau bénite puis en effectuant le signe de croix au-dessus du cercueil, projetant ainsi des gouttelettes de cette eau sacrée sur le défunt. Les jours d'enterrement, le prêtre brûlait de l'encens dans l'église en signe de respect pour le défunt. Cela symbolisait la prière de l'assemblée, qui monte vers Dieu, concrétisée par l'encens qui monte vers le ciel. Mais je crois qu'il y avait une autre raison moins avouable consistant à masquer d'éventuelles odeurs désagréables de décomposition organique. Je me souviens très bien de l'odeur dégagée par les encensoirs fumants et situés aux abords du cercueil. Après l'office religieux, le cercueil était repris par quatre porteurs, suivis des personnes présentes, et était amené aux abords de la fosse creusée préalablement par le fossoyeur pour l'y descendre délicatement avec des cordes. Une dernière prière était prononcée puis le fossoyeur recouvrait de terre le cercueil qui, à l'époque, était déposé à même la terre (aujourd'hui, on réalise des caveaux en béton). Un autre souvenir que je conserve en mémoire est celui de ce travailleur de force en train de creuser une tombe dans le cimetière entourant l'église et mettant au jour des ossements anciens, parfois un crâne humain. Jusque dans les années 60, il y avait encore un vieux corbillard conçu pour être tiré par des chevaux et rangé

L'église de Laître entourée de son cimetière (en 2017).

Corbillard de Laître en 2016.

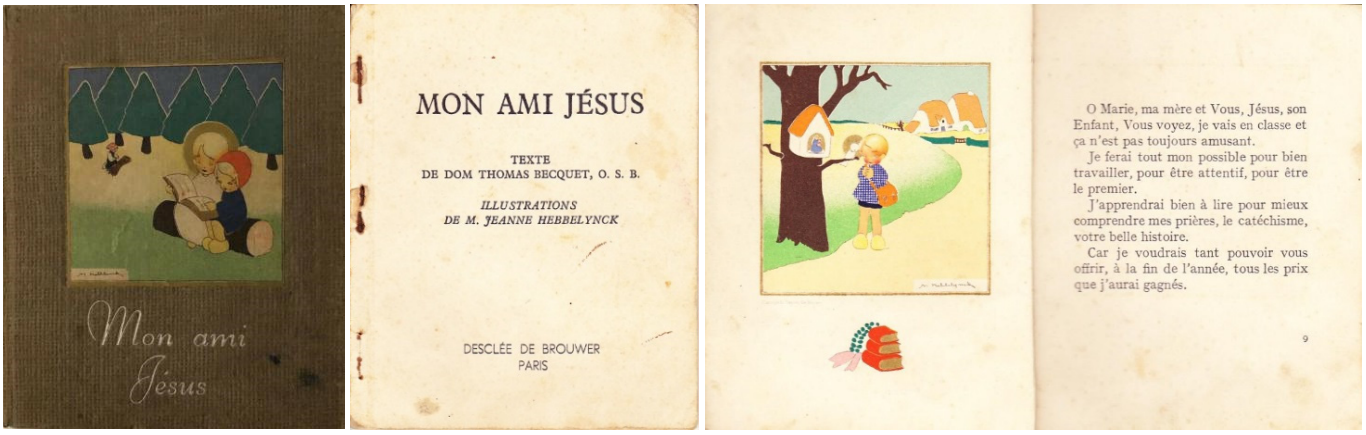
[89] L'apocalypse de Jean est une œuvre écrite probablement au 1er siècle de notre ère par un dénommé Jean. Ce livre fait partie du Nouveau Testament. Il décrit des révélations ou visions prophétiques dans lesquelles on peut interpréter qu'il s'agit de la fin du monde.

[90] Le goupillon est un manche de bois ou de métal, muni à son extrémité, d'une boule trouée qui sert à l'église pour prendre de l'eau bénite et la projeter.

dans la grange de la Cure, mais je ne l'ai jamais vu en service. Mon frère Régis était allé le photographier en 2016, au même endroit (voir image ci-contre).

Les catholiques pratiquants recevaient, tout au long de leur vie, des « sacrements », le premier étant le baptême dont j'ai parlé plus haut. Mais pour accéder au statut de « bon » chrétien, il fallait apprendre les fondements de la religion, notamment les grands évènements des Ancien et Nouveau Testaments ainsi que les valeurs chrétiennes et catholiques. C'était le rôle du catéchisme professé par le Curé, à partir du moment où nous avions l'âge d'aller à l'école primaire. Les cours se déroulaient le jeudi matin, jour où nous n'avions pas d'école à cette époque. C'était l'abbé Michaud (1922-2005) qui avait succédé, en 1962, à l'Abbé Hograindleur alors exclusivement curé de Laître et résidant à la cure. L'Abbé Michaud résidait, quant à lui, à la cure de Preigney (à côté de Cintrey), au cœur du village, et était également curé de Preigney. Au début, on nous demandait d'apprendre nos prières par cœur sans rien y comprendre, d'une façon purement mécanique ce qui conduisait les adultes à réciter ces mêmes prières aussi automatiquement. Le comble était l'usage du chapelet, une sorte de collier avec des petites boules en bois que les plus pieux (souvent des femmes) égrenaient durant des heures en récitant les différentes prières associées au boules. J'avoue que je n'ai jamais très bien su comme cela fonctionnait et encore moins pratiqué son usage. L'année 1962 fut celle des premiers travaux du Concile Vatican II[91] qui ont duré jusqu'en 1965, année de son entrée en vigueur. Autrement dit, c'est sous l'ère Vatican II que j'ai reçu mon éducation religieuse !

Ci-dessous voici un extrait de « Mon ami Jésus », mon premier livre de chevet et sans doute mon premier livre tout court. Je regardais les images et mes parents me lisaient le texte, ce qui signifie que j'ai eu ce livre avant de savoir lire. L'extrait ci-dessous (p. 9) donne une idée de l'état d'esprit assez sidérant. Ce n'est qu'en relisant près de 60 ans plus tard ce livre que je me suis rendu compte que l'on inculquait déjà l'esprit de compétition au nom de Dieu, peut-être s'agissait-il déjà d'une mise en accord des valeurs du libéralisme et du catholicisme…



Mon premier livre religieux.

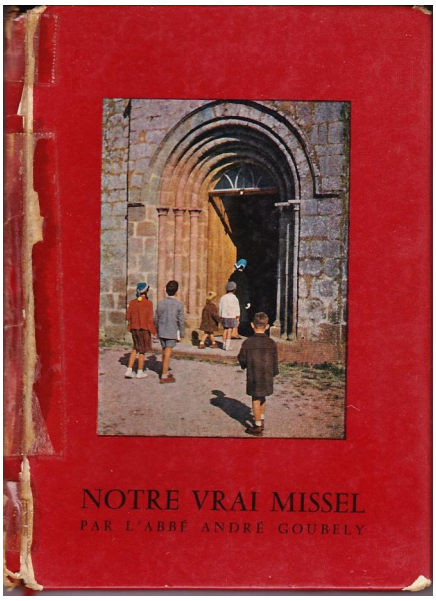
C'est ainsi que je commençai très tôt à me poser des questions existentielles, notamment le soir dans mon lit après des séances de lectures concernant la vie de Jésus, le Paradis et autres mythes religieux. Tout petit, ce bourrage de crâne m'amena assez rapidement à me torturer l'esprit sur le plan métaphysique[92] (mot que je ne connaissais évidemment pas à l'époque), avec mes premières interrogations sur le sens de ma propre vie, est-ce que j'étais moi-même une personne à part, etc. Je faisais très souvent des rêves bizarres (voir chapitre 6).

Vers l'âge de sept ans (dit l'âge de raison) que nous recevions notre deuxième sacrement avec la « première communion ». Elle nous donnait accès à la confession et au droit de communier (manger l'hostie comme les grands

[91] Les conciles du Vatican sont des évènements assez rares, ils consistent à redéfinir les grandes règles de la religion afin de s'adapter aux évolutions du monde. Le concile Vatican 2 est le 21ème concile dans l'histoire de l'Eglise Catholique et, parait-il, le plus important du 20ème siècle.

[92] Métaphysique signifie au-delà de la physique, soit tout ce qui touche à l'irrationnel (esprit, âme et autres croyances). Je dirais « au-delà du réel » pour parodier le nom d'une série télé sur le paranormal diffusée en France dans les années 70.

durant la messe !). Voir ci-dessous quelques images du missel[93] qui m'avait été remis à l'issue de ma première communion avec un extrait des prières majeures (le « Notre Père », le « Je vous salue Marie » et le « Je crois en Dieu ») que nous étions censés connaître par cœur !



Notre Père qui êtes aux Cieux, • que votre nom soit sanctifié; • que votre règne arrive; • que votre volonté soit faite • sur la terre comme au Ciel. • Donnez-nous aujourd'hui • notre pain de chaque jour; • pardonnez-nous nos offenses • comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; • et ne nous laissez pas succomber à la tentation; • mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, • le Seigneur est avec vous; • vous êtes bénie entre toutes les femmes, • et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

14

Sainte Marie, Mère de Dieu, • priez pour nous, pauvres pécheurs, • maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu, le Père tout puissant, • Créateur du Ciel et de la terre; • et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur; • qui a été conçu du Saint-Esprit, • est né de la Vierge Marie; • a souffert sous Ponce Pilate, • a été crucifié, est mort • et a été enseveli; • est descendu aux enfers, • le troisième jour est ressuscité des morts; • est monté aux cieux, • est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant; • d'où il viendra juger les vivants et les morts.

15

Mon missel (pour ma 1ère communion en 1967) avec les principales prières que je devais connaitre (à droite).

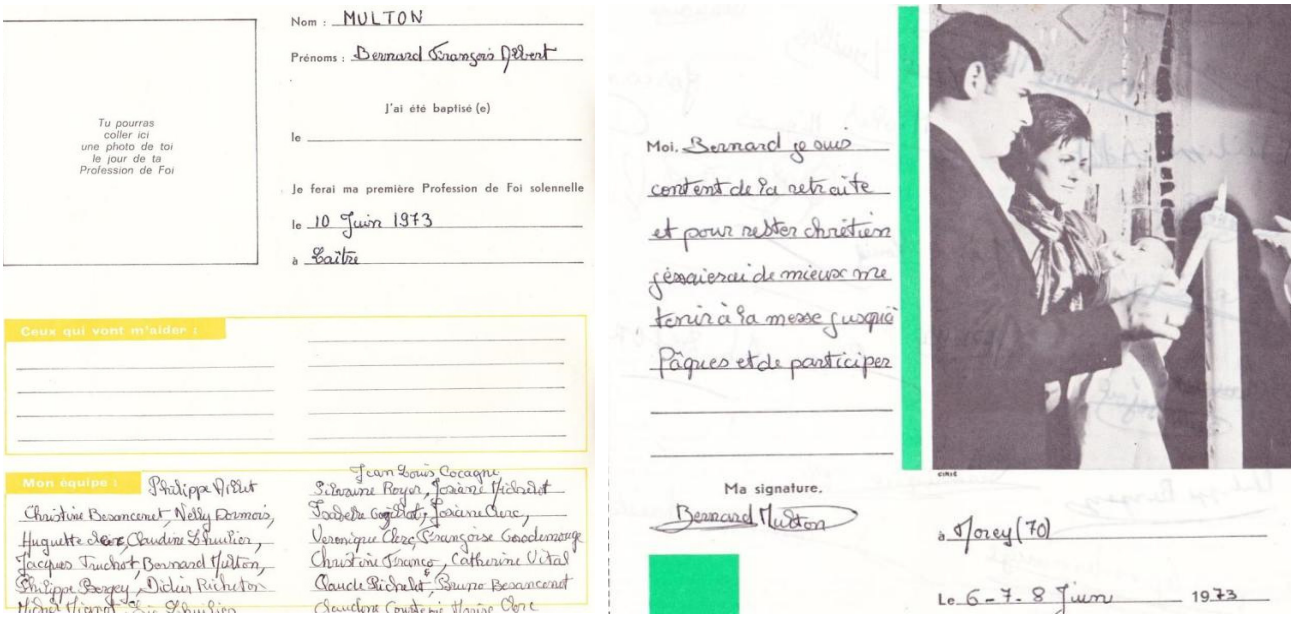
Puis à 11 ans environ, nous recevions, de la part de l'archevêque du diocèse de Besançon lui-même, le sacrement de Confirmation. Il s'agissait d'une confirmation du baptême avec, à nouveau, une onction, mais cette fois, à l'huile sainte et non à l'eau bénite. Le prêtre dessinait, sur nos fronts, une petite croix avec son pouce trempé préalablement dans l'huile sainte (sans doute une huile bénie). Cet évènement avait eu lieu, pour moi et les autres jeunes de mon âge des paroisses voisines, à Preigney ou/et Malvillers (j'ai un doute), le mercredi 5 mai 1971.

Enfin, dernière étape vers le statut de catholique pleinement confirmé, venait la Communion Solennelle, vers l'âge de treize ans. C'est le 10 juin 1973 qu'avec mon frère Régis j'ai « fait » cette communion. Dans notre milieu, elle constituait un évènement aussi important qu'un mariage ou un baptême. C'était donc l'une des grandes occasions pour inviter la majeure partie de la famille et faire un festin, midi et soir ! Elle nécessitait cependant une préparation sérieuse qui durait trois jours et que l'on appelait la « retraite de communion ». J'aurai donc reçu tous les premiers sacrements de l'Eglise Catholique mais le dernier, l'Extrême Onction, délivré juste avant de mourir ne sera pas pour moi car, depuis ma première communion, j'ai acquis ma pleine liberté de choix !

Je ne me souviens plus très précisément de ma « retraite de communion », mais j'avais conservé le livret « Tous unis dans la joie du Seigneur » qui m'a permis de vérifier que cette préparation avait bien été effectuée à Morey sous la tutelle de l'Abbé Desforêt (voir le chapitre 9 concernant mes années de collégien) et avec mes camarades collégiens du même âge dont on retrouve la trace des noms. En revanche, je me souviens très bien qu'arrivé à l'adolescence, je n'avais plus envie de persister dans, ce que je voyais comme une hypocrisie) et car je ne croyais plus aux dogmes de cette religion. D'ailleurs, les prêtres, avec lesquels j'échangeais, étaient bien ennuyés par mes questions et c'est aussi durant cette période que je me demandai si eux-mêmes croyaient vraiment à ce qu'ils prêchaient. Cette préparation constituait une affreuse manipulation et nous obligeait à prendre des engagements, à la fois pour nous-mêmes mais également pour effectuer du prosélytisme[94] auprès des autres non croyants. Ci-dessous deux extraits du fameux livret dans lequel nous devions prendre position. L'un fournit la liste des participants à cette « retraite », collégiens à Morey avec moi, et l'autre montre bien le type d'engagement que j'avais pris car j'avais horreur de mentir (voir mon engagement ci-dessous à droite).

[93] Un missel est un livre permettant de suivre la messe.

[94] D'après Wikipédia, le prosélytisme est l'attitude de personnes cherchant à convertir d'autres personnes à leur foi.



Tu pourras coller ici une photo de toi le jour de ta Profession de Foi

Nom : MULTON

Prénoms : Bernard François Albert

J'ai été baptisé (e)

le

Je ferai ma première Profession de Foi solennelle

le 10 Juin 1973

à Laître

Ceux qui vont m'aider :

Mon équipe : Philippe Millet, Christine Besancenet, Nelly Dormois, Huguette Clerc, Claudine Lhuilier, Jacques Truchot, Bernard Multon, Philippe Bergey, Didier Richeton, Jean Louis Cocagne, Pilarine Royer, Josiane Michelet, Isabelle Gogillot, Josiane Clerc, Veronique Clerc, Françoise Goodemouge, Christine Franco, Catherine Vital, Claude Richelet, Bruno Besancenet, Claudine Courtenie, Marie Clerc

Moi, Bernard je suis content de la retraite et pour rester chrétien j'essaierai de mieux me tenir à la messe jusqu'à Pâques et de participer

Ma signature, Bernard Multon

à Morey (70)

Le 6-7-8 Juin 1973

Extraits de mon livret de retraite de préparation à la Communion Solennelle.

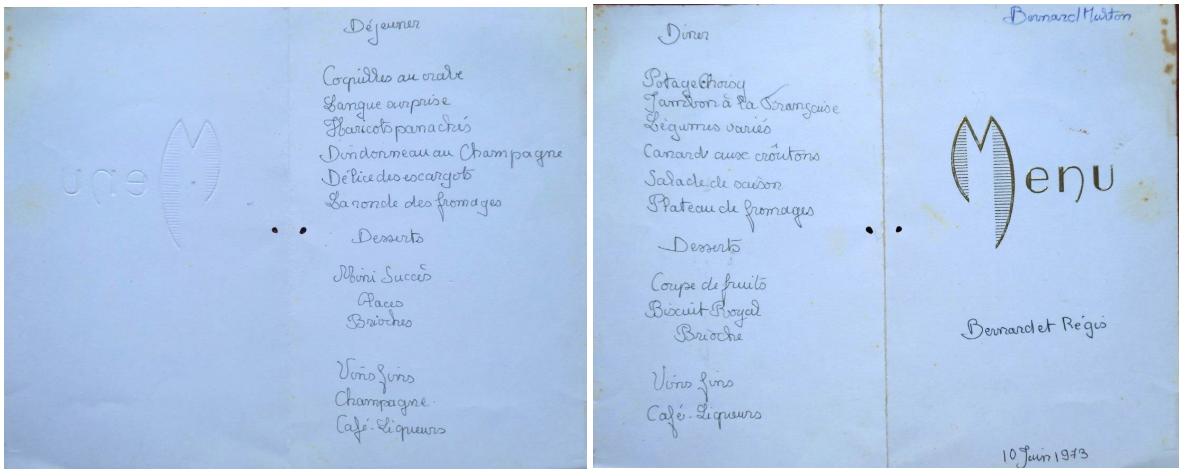
La cérémonie religieuse (messe spéciale) a eu lieu le 10 juin 1973. Tous les communiants étaient en tenue blanche avec une croix en bois autour du coup et un cierge (grosse bougie) à la main. J'avais dû aller me faire couper les cheveux chez la coiffeuse de Cintrey chez laquelle on n'allait jamais habituellement et elle m'avait fait une tête horrible. La photo de groupe ci-dessous en atteste mais je pense que cet évènement me contrariait déjà fortement.

Au 1er rang : Béatrice (2ème), au milieu le curé Michaud et, tout à droite, Alain (Cintrey.) Au 2ème rang : Jacques (Molay) et quelques filles de la paroisse. Au dernier rang : Philippe, Régis, Marcel, xx (Cintrey), Martial (Cintrey), moi et xx (Bouguignon).

Mis à part Béatrice, ma conscrite de Molay, je ne me souviens plus du nom des filles que je connaissais peu car elles étaient de La Rochelle ou de Cintrey et que je n'étais allé ni à l'école ni au catéchisme avec elles, et enfin

qu'elles ne participaient pas à notre « guerre des boutons ». Martial, que j'appréciais bien mais avec lequel je n'ai pas entretenu de relation par la, est devenu agriculteur bio dans les années 1980, sans doute l'un des tout-premiers de la région. Alain de Cintrey, dit Ballus, était notre super gardien de but au foot, mes petits-enfants, Maxandre et Théotime, le connaissent comme le plus grand goal de tous les temps !

J'avais dû écrire à la main les menus de tous les invités et ils étaient nombreux ! Pour donner une idée des repas pantagruéliques (déjeuner et diner, alors qu'on disait, dans le langage courant, diner et souper !) de cette époque, voici mon menu :



Ci-dessous des images extraites du film 8 mm réalisé par Michel, la qualité est médiocre mais elles permettent de voir les principaux invités.

L'arrivée des invités à la maison. A gauche : André, Anne-Marie, Germaine et Maurice (Noroy). Au milieu : Patrick, Bernard, Marie-Claire, Jean-Marie, Claude, Charles et Gérard Amiot. A droite : Luce, Françoise Viennot-Amiot, Geneviève.

A gauche : Claude, Etienne et Bernadette. Milieu : curé Michaud, Germaine, Lucien. A droite : Maman, Michel.

A gauche : Maurice et Germaine. Milieu : Noël Parisot, Jeanne, André. Droite : Luce, serveuse avec la brioche.

A cette occasion, les parrain et marraine offraient des cadeaux à leur filleul. Régis avait eu un appareil photo (Kodak Instamatic Camera x56 avec un format des photos carré) et moi une paire de jumelles (Telstar 8x25) de la part de Bernadette qui m'avait donné le choix entre une gourmette en argent et cet instrument d'observation. Je n'avais pas hésité une seconde ! Ces jumelles, que j'ai encore, servent à nos petits-enfants (voir ci-dessous Maxandre et Théotime, mais Léanne y a eu droit aussi !) lorsque nous allons faire des séances d'observation des oiseaux. Les photos ci-dessous montrent mes premières jumelles à côté des suivantes.

Jumelles Telstar (8x25, 1973) – Tasco 108-BRZ (zoom 8 à 20 x 50, 1990) – Nikon Monarch M511 (8 x 42, 2019).
Théotime et Maxandre en février 2020 à l'occasion d'une promenade ornithologique.

Il me reste encore à décrire mes implications lors des messes puisque j'ai été souvent sacristain (jusqu'à ma Communion Solennelle). Le rôle des deux sacristains ou servants de messe consistait à assister le curé durant les offices religieux. Le principal avantage était que l'on échappait au début de la messe en restant dans la sacristie pour couper le pain bénit en petits morceaux. Parfois, on parlait un peu trop fort et le curé quittait l'Autel, d'où il s'adressait aux fidèles, pour venir, sévère, nous demander de nous taire car on nous entendait, semble-t-il, dans l'église ! Une fois notre travail terminé, nous rejoignions l'Autel et nous nous placions de chaque côté du prêtre. C'est pendant l'Eucharistie (voir explication précédente) que nous avions un autre rôle à jouer et qui était, cette fois, beaucoup plus délicat car il s'agissait de faire tinter une petite cloche à des moments clés, par exemple pour indiquer aux paroissiens qu'ils devaient baisser le regard puis qu'ils pouvaient le lever à nouveau. Lorsque j'étais le préposé à la clochette, j'avais toujours peur d'être distrait et d'oublier… A la fin de la messe, ce sont les deux sacristains qui distribuaient le pain bénit chacun sur un côté de l'église. Il s'agissait de remettre la corbeille à la personne se trouvant en début de rangée et elle circulait d'un voisin à l'autre. En dehors de la fonction de sacristain, que j'ai dû remplir quelques dizaines de fois, il y avait celle de lecteur d'un passage de l'évangile. Après ma communion, j'ai été sollicité quelques fois et j'avoue que je n'étais jamais à l'aise pour parler en public, j'avais un trac monstrueux.

Après ma Communion, aller aux offices religieux (juste à la messe du dimanche et parfois à d'autres messes, mariages, décès, rares vêpres…) était devenu une corvée et surtout j'osais le dire, même si c'était compliqué à le faire admettre dans mon milieu familial. Petit à petit, je n'allai plus qu'épisodiquement à la messe du dimanche jusqu'à ce qu'aux environs de ma majorité je n'y assiste plus du tout.

Malgré tout, je n'ai pas complètement rompu avec les traditions, puisqu'en 1982, c'est l'abbé Michaud qui nous maria religieusement (en ayant fait preuve d'une très grande tolérance vis-à-vis des préparatifs théoriquement exigés) puis, plus tard, c'est encore lui qui baptisa nos trois filles. C'est par égard pour nos familles respectives et tout particulièrement pour Mémère Luce, qui aurait été sans doute très affectée, que nous nous sommes conformés à ces rituels religieux faisant d'ailleurs partie de notre culture ancestrale, et donc sans grande réticence…

Nous avons ensuite entretenu des contacts avec ce curé affable et sa servante, tout aussi charmante, Madame Raillard, au moins par courrier, jusqu'en 2006. Il prit sa retraite en 2001 (à 81 ans) puis décéda en 2005. Originaire de Villers-Les-Luxeuil, il avait demandé à être enterré auprès des personnes avec lesquelles il avait passé la majeure partie de sa vie. La cérémonie de ses obsèques eut lieu à Laître le 28 février 2005, c'est Papa qui fit le discours au nom des maires des communes concernées, puis il fut inhumé à Preigney, à proximité de la cure où il

avait continué à être hébergé, aux frais de la commune de Preigney, en remerciement de ses services, après sa retraite.

La religion catholique plaçait l'Homme (aujourd'hui, on dirait l'humain) au-dessus de toutes les espèces vivantes et préconisait même de les exploiter, les dominer sans ménagement, tout en prônant la multiplication sans limite de l'espèce humaine. Un jour, alors que je discutais avec Papa (j'étais un jeune adulte), la conversation dériva sur la place de l'humain et de l'animal au sein du règne vivant. Lorsque je lui ai dit que je pensais que l'Homme était un animal presque comme les autres, il se mit en colère, ce qui lui arrivait rarement, mais j'avais touché là un point très sensible et ce que je venais de dire relevait de l'hérésie absolue. Et encore, je ne lui avais pas dit cette maxime (attribuée à l'anthropologue Pascal Picq), dont j'ai déjà parlé à propos des vaches, que j'aime beaucoup et qui l'aurait sans doute choqué encore plus : « L'Homme est le seul animal qui pense qu'il n'est pas un animal » ! Avec Papa, il était interdit de proférer des jurons utilisant des mots divins genre « nom de dieu ! », sans doute s'agissait-il de blasphèmes. Le juron exceptionnel de Papa (dans ces cas-là, on savait qu'il était très fâché) était « vingt diou », sans doute une variante de « vingt dieux » voire du fameux « rogntudju » dans Gaston Lagaffe !

Ce qui me troublait également c'étaient les relations entre la religion et la guerre ou plus généralement l'exploitation qu'en faisaient les dominants (monarques et autres seigneurs). Comment une religion qui prône la paix et la non-violence peut-elle se mettre au service de boucheries guerrières et surtout pourquoi notre Dieu unique prendrait-il parti pour un protagoniste en particulier alors que tous le priaient dans chaque camp adverse ? Bref, cette alliance, si fréquente durant toute l'histoire, du sabre et du goupillon[95] me semblait étrangement contre nature. Et cela perdure aujourd'hui à travers les commémorations d'armistice ou de victoire très souvent célébrées par des messes.

Mais là où j'ai peut-être trouvé le plus d'incohérence, c'était dans les relations avec la science. Après avoir été longtemps dominante, l'Eglise tentait, tant bien que mal, d'adapter ses dogmes aux découvertes scientifiques devenues trop difficiles à contester. Auparavant l'Eglise excommuniait ou, pire, envoyait au bûcher, les « savants » qui avaient osé avancer des thèses trop révolutionnaires, les plus emblématiques ont concerné l'âge de la terre (- 4000 ans versus 4,5 milliards d'années, juste un facteur 1 million !), l'origine de l'univers (création divine versus big-bang) et l'héliocentrisme (le fait que le soleil devienne le centre de notre système planétaire détrônant la Terre). Et bien sûr la « théorie créationiste » avait de plus en plus de mal à se maintenir depuis que Darwin avait si magistralement établi sa théorie de l'évolution et, plus récemment, avec les grandes découvertes de la génétique. Alors bien sûr, il pouvait toujours rester une place pour un être supérieur créateur de l'origine du monde mais à la fois rien n'était moins sûr et, surtout, pourquoi imposerait-ils aux humains tous ces rituels, leur demanderait-il de se battre en son nom ou encore pourquoi accepterait-il qu'il y ait tant d'injustice et de misère parmi les humains. Enfin, pourquoi l'humain, dont la science nous montre qu'il est si proche des autres animaux et de l'ensemble du vivant, serait-il au-dessus de tout et aurait-il le droit de dominer et détruire une nature dont il s'avère qu'il fait bel et bien partie ?? Le Pape François (depuis 2013), plus progressif, semble, à son tour, vouloir faire évoluer les choses.

Il me semblait aussi avoir compris très tôt que l'enfer, comme le paradis, étaient des inventions humaines permettant de faire accepter aux dominés de se faire exploiter et de souffrir durant toute leur vie sachant que leur récompense serait le paradis durant toute leur mort (beaucoup plus longue que leur vie !). Aujourd'hui, si peu de monde croit encore au paradis, c'est le néolibéralisme qui a pris le relais : faire accepter les inégalités sociales et les souffrances d'une vie d'exploité par des dominants sans scrupules sous prétexte que ce monde libéral n'interdit, à aucun moment, aux exploités, d'accéder aux classes supérieures et devenir à leur tour dominant. C'est ce que l'on appelait naguère le « rêve américain ». Dans ce cas, autant ne pas attendre la mort pour tenter sa chance de devenir l'exploiteur et le gagneur. Encore mieux que les religions monothéistes, non ?!

Puisque la crainte de mourir ou à minima le besoin de chercher une explication ou de se rassurer vis-à-vis de la mort constitue une obsession des humains, je vais donner ici mon point de vue. Tout d'abord, la vie éternelle

[95] Alliance entre la religion (représentée par le goupillon dont j'ai parlé en note de bas de page, page 165) et l'armée avec le sabre, arme de guerre symbolique.

existe déjà dans le sens où la reproduction des êtres vivants est la meilleure solution la trouvée contre la mort. Et dans le cas des êtres sociaux que nous sommes, si nous ne nous ne reproduisons pas sur le plan biologique, la transmission culturelle constituera une autre façon de transmettre quelque chose et d'une certaine façon de survivre. Mais plus précisément au sujet de la mort biologique, voici ce que je pense depuis déjà longtemps. Je vais le résumer en une phrase simple : « la nature m'a prêté généreusement un petit sac d'atomes et je lui rendrai lors que la vie m'abandonnera », autrement dit, sur les plans philosophique et métaphysique, je suis un matérialiste. Mais, j'ai lu récemment « *En été : une saison d'abondance* »[96] excellent ouvrage de Bernd Heinrich (écologue américain) que m'a offert mon beau-frère. Dans l'un des chapitres, l'auteur aborde le cycle de la vie à travers ses observations sur le "recyclage" par les nécrophages (charognards divers, arthropodes spécialisés et autres vers) d'un animal mort et la lettre que lui avait envoyé un ami. Dans cette lettre, son ami lui annonçait qu'il était atteint d'un cancer en phase terminale et qu'il souhaiterait que sa dépouille soit livrée aux nécrophages et demandait à Bernd Heinrich s'il accepterait de l'accueillir dans sa vaste propriété du Vermont. S'en suit une passionnante analyse écologique et philosophique du retour de notre matière organique au domaine du vivant et je me suis alors dit que c'était encore bien mieux que de se contenter de rendre ses atomes à la nature. Lui rendre des molécules organiques à haute valeur ajoutée (par rapport à des atomes primitifs) serait beaucoup plus pertinent. Mais une telle pratique est interdite par la loi. La solution légale actuelle s'en approchant le plus est le cercueil en carton enterré à même le sol (inhumation en pleine terre), mais cela reste beaucoup moins écologique que de laisser le cadavre en surface et de l'offrir à l'ensemble des êtres vivants capables de s'en nourrir pour le recycler complètement. Une fois de plus la législation est en complet décalage avec la sauvegarde du vivant et cela nous montre comment l'espèce humaine accomplit son œuvre de destruction de tout le vivant, œuvre qu'elle a entamée depuis le paléolithique comme l'a si bien expliqué Yuval Noah Harari dans son livre « *Sapiens - Une brève histoire de l'humanité* »[97].

In fine, cet environnement religieux extrêmement invasif polluait les mentalités et les comportements, cela était sans doute dû aux curés d'après-guerre soit autoritaires (tel que l'Abbé Hograindleur), soit conservateurs, voire intégristes (tels que celui qui officiait à Lavigney, en tout cas c'est ainsi que je le percevais). C'est probablement durant certains offices religieux que les écarts de comportement entre la théorie (Jésus qui incite à faire le bien, on dirait aujourd'hui à promouvoir la justice sociale) et la pratique, que ma suspicion a commencé à être attisée. Je me souviens d'une fois où une vielle bigote de La Rochelle était venue dénoncer à mes parents un acte de malveillance que je n'avais pas commis. Je l'avais regardée en face et j'avais vu dans son regard qu'elle savait très bien qu'elle mentait. Mes parents m'avaient ensuite expliqué qu'ils me faisaient confiance et qu'ils ne l'avaient pas crue. En outre, cette imprégnation religieuse générait des comportements d'une pudeur excessive qui a sans doute conduit mes parents, bien qu'ils aient été aimants, à garder une certaine distance avec leurs enfants que je ne ressentais heureusement pas avec mes grands-parents maternels, très chaleureux et affectueux avec nous. Quant à tout ce qui concernait l'amour et la sexualité, on atteignait le summum des tabous. Les enfants ne naissaient plus dans les choux, mais le papa déposait une petite graine dans le ventre de la maman, on ne savait trop comment. Le pénis s'appelait le « petit bout », je n'ai jamais su comment s'appelait le zizi des filles ! En tant que garçons, nous n'avions reçu strictement aucune éducation sexuelle. Je me souviens d'avoir eu (un peu avant 10 ans) l'intuition que le « petit bout » devait être fait pour entrer dans le zizi des filles, mais cela ne me travaillait pas plus que ça, cela relevait purement des sciences naturelles ! Les séances de confession me semblaient également malsaines et complètement absurdes, même si l'Abbé Michaud était un bon curé, pas sadique pour un sou et encore moins pédocriminel. Il m'apparaissait également de plus en plus flagrant que les rendez-vous dominicaux à l'église relevaient de l'affichage social, les habits du dimanche et les chaussures bien cirées étaient censés montrer les statuts sociaux des familles. Donc, il me semblait qu'il y avait deux catégories d'humains, ceux qui se retrouvaient au bistrot et ceux qui allaient à la messe, c'était évidemment caricatural, certains se rendant aux deux endroits et d'autres dans aucun !

Adolescent, cet environnement et tous les questionnements associés m'ont amené à m'intéresser à l'ésotérisme. Parmi les mythes locaux, il y avait le miracle de Faverney (village situé à une trentaine de km de Molay).

[96] Publié aux Editions Corti dans la collection Biophilia en 2019

[97] Publié en français chez Albin Michel en 2015 puis au format BD (plus accessible) en trois tomes : en 2020 (Sapiens : la naissance de l'humanité), en 2021 (Les piliers de la civilisation) et 2023 (Les Maîtres de l'Histoire).

En mai 1608, juste après un incendie dans l'abbaye de Faverney, il s'avère qu'un ostensoir (objet religieux d'orfèvrerie) contenant deux hosties était resté en lévitation (suspendu dans les airs) durant 33 heures devant des centaines de témoins. Dans notre région, ce miracle était connu d'à peu près tout le monde et considéré comme une des preuves de la puissance divine… C'est Maman qui nous a raconté cette histoire avec force détails, comme les bâtons que les curieux incrédules passaient autour de l'ostensoir pour s'assurer qu'il n'y avait pas de fils invisibles permettant de le suspendre. Et puis, bien sûr il y avait le miracle de Lourdes où mes parents et grands-parents s'étaient rendus en pèlerinage (il semble que c'était un lieu incontournable pour un catholique du 20ème siècle). Molay ne se trouvant pas très loin de Domrémy (dans les Vosges), le village natal de Jeanne d'Arc[98], tous les bons Chrétiens y étaient allés et je me souviens également d'avoir fait le pèlerinage mais je ne sais plus très bien quand. Enfin, il y avait le miracle de Notre-Dame de La Salette (dans les Alpes) sur lequel je reviendrai dans une partie consacrée aux voyages avec mes grands-parents (§ 10.1). Et, en dehors de la religion, mais pas si éloignée que cela, il y avait la légende du spectre de Jacques de Molay qui errait dans les environs du village aux alentours du 18 mars (date anniversaire de sa mort sur le bûcher). La légende disait qu'une forme humaine vêtue d'une tunique blanche avec une grande croix rouge (la tenue des Templiers) avait déjà été vue par les anciens…

En milieu rural, il y avait de nombreuses histoires étranges de spiritisme comme les tables tournantes qu'on faisait parler. D'après Mémère Luce, cela s'était pratiqué autrefois pour faire parler des morts, mais c'était quelque chose d'interdit par la religion et cela lui faisait peur. Dans la famille de Bernadette, il y avait son beau-frère Robert qui en maîtrisait la pratique. Cependant lorsque j'ai émis le souhait d'assister à une séance, il ne s'est rien passé et il m'a été « reproché » d'être perturbateur des esprits en n'y croyant pas suffisamment. Bref, il fallait d'abord le croire pour le voir ! Les radiesthésistes, qui utilisaient un pendule, voire d'autres objets comme les baguettes de sourcier, me fascinaient également, d'autant que l'on faisait appel à leur don fréquemment pour trouver des sources ou encore retrouver une vache égarée et que la croyance dans leurs capacités était bien établie. Enfin, les guérisseurs de toute nature, barreurs de brûlures et rebouteux étaient encore nombreux (il en existe d'ailleurs toujours actuellement, les magnétiseurs). On faisait appel à eux dès que l'on pensait que la médecine officielle risquait de ne pas être à la hauteur. C'était tout particulièrement le cas pour les brûlures où des exemples de cas graves avaient, parait-il, été miraculeusement soignées.

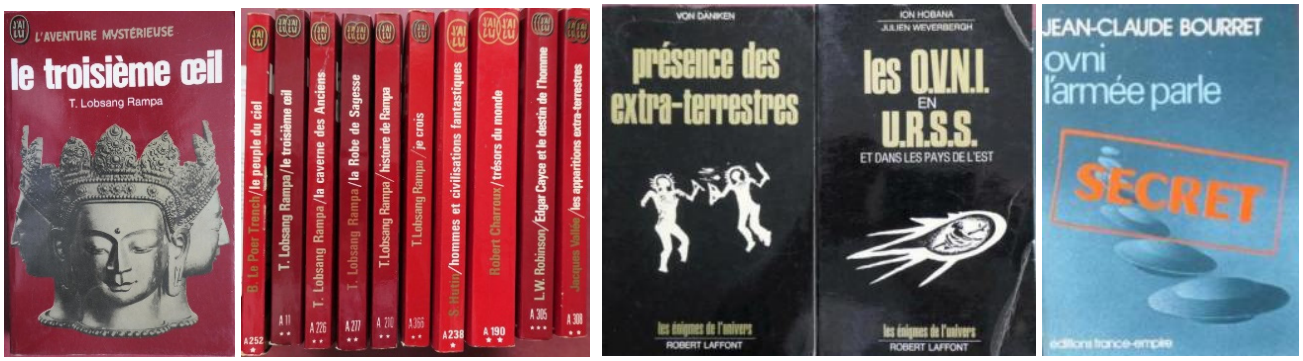
Parallèlement, influencé par des discussions avec des adultes, notamment notre amie Jacqueline Grossetête et mon oncle Michel, et par envie de comprendre et de tenter de trouver des explications rationnelles, je me mis à lire des ouvrages d'ésotérisme de la collection « *L'aventure Mystérieuse* » (éditeur « J'ai lu », couverture noire dans les années 60 puis rouge dans les années 70), avec la série des Lobsang Rampa (le « *3ème œil* » et les volumes suivants) censée faire découvrir la culture tibétaine et le bouddhisme. Plus tard, Rampa fut dénoncé par le Dalaï-lama[99] lui-même comme un pur imposteur qui n'était d'ailleurs jamais allé au Tibet ! Le premier livre d'ésotérisme que j'ai lu était lié aux Templiers, bien sûr en relation avec ma curiosité sur Jacques de Molay mais également sur le fameux trésor des Templiers qui aurait pu se trouver caché, évidemment, dans le « château » de Molay ! Ce livre était « *Les Templiers sont parmi nous* » de Gérard de Sède (1961) dont la valeur historique était douteuse. Il y avait aussi la collection « *Les énigmes de l'univers* » chez Robert Laffont, dont je sais aujourd'hui que leurs auteurs étaient de fieffés imposteurs… Et puis, les années 70 ont été celles des OVNIs[100], sujet dont Jean-Claude Bourret, le présentateur du journal de 20h, s'était emparé ! Donc, tout ce qui était mystérieux y passait. Cela ne m'empêchait

[98] Jeanne d'Arc aurait entendu, au début du 15ème siècle, des voix célestes (divines) l'incitant à s'impliquer dans la guerre de 100 ans pour libérer la France des Anglais en allant soutenir Charles VII à Orléans. Encore un bel exemple de l'alliance du sabre et du goupillon !

[99] Le Dalaï-lama est le chef religieux bouddhiste tibétain, mais également chef politique du Tibet sous contrôle chinois, donc en exil. Lorsqu'il décède, le Dalaï-lama est remplacé par un enfant repéré par des moines bouddhistes et censé être la réincarnation de son prédécesseur. Ce rite religieux perdure depuis le 14ème siècle et le Dalaï-lama actuel est le 14ème !

[100] OVNIs = Objets Volants Non Identifiés (UFO en anglais), autrement dit les soucoupes volantes. Le mythique film « Rencontre du 3ème type », produit par Steven Spielberg, était lui-même inspiré d'une « rencontre » française (Valensole en 1965). Pour être plus en phase avec la démarche scientifique, on parle aujourd'hui de Phénomènes Volants Non Identifiés et la plupart d'entre eux ont fini par être compris. Il s'agissait soit de phénomènes atmosphériques rares, mais tout à fait naturels, soit d'apparitions d'engins militaires avant-gardistes ultraconfidentiels. Ce qui explique leur prolifération durant la « guerre froide ».

pas de lire également des magazines scientifiques comme Science et Vie, j'y reviendrai plus loin. La plupart de ces ouvrages, je les ai achetés dans la librairie Moulhade (l'autre librairie de Vesoul !) dont le fils était élève du lycée Belin en même temps que moi.



Quelques livres d'ésotérisme (seconde moitié des années 1970) dans les collections « L'aventure mystérieuse » et « Les énigmes de l'Univers », dont les affaires d'OVNIs.

Cet intérêt pour les Templiers et pour l'ésotérisme me valut, aux alentours de 1977, de faire la connaissance d'Yvon R., un personnage énigmatique, qui, compte tenu de ma faible expérience et donc d'une certaine naïveté, me racontait un peu n'importe quoi sur les Templiers et la « maison de Jacques de Molay ». Un linteau, situé au-dessous d'une porte murée sur la façade ouest (donnant sur la route de La Rochelle), portait une mystérieuse inscription, qui ne sera peut-être jamais déchiffrée, mais dont le décodage m'obsédait. Eh bien, Yvon R. en avait eu une lecture immédiate, il s'agit de « Molay hic locum » soit le lieu de Molay, traduction totalement farfelue mais dans laquelle je crus un certain temps. Ce mystérieux personnage, que je revoyais de temps à autre, je ne sais pas très bien ce qu'il venait faire à Molay, continuait à se faire passer pour un érudit des Templiers et, tenu par le secret, ne pouvait révéler tout ce qu'il savait. Un jour, en 1979, je crois, il me proposa de participer à une réunion (cérémonie ?) que je trouvai très curieuse. Il me semble qu'il m'avait parlé de l'ordre des Rose-Croix et/ou de l'Ordre du Temple Solaire (OTS). Hélas, mes souvenirs sont très flous, mais je me rappelle que Maman m'avait mis en garde contre le risque qu'il s'agisse d'une secte, ce qui se révéla bien être le cas. En effet, en 1991, un petit garçon, pourtant soumis à la loi du silence de la secte, révéla la réalité des pratiques de l'escroc/gourou. Puis en 1992, après avoir été jugé par un étrange tribunal ecclésiastique (sans doute appartenant à une secte supérieure car la hiérarchie catholique n'était pas au courant), il fut inculpé de pédophilie et mis en prison. Il avait effectivement fondé une secte templière (OMS = Observentis Militum Christi) dans laquelle il initiait notamment des enfants à des rites peu catholiques dans l'ancienne Commanderie de Bures-Les-Templiers qu'il avait restaurée… D'ailleurs, à sa sortie de prison, il tenta de s'implanter à la cure de Laître mais fut démasqué à temps (voir courrier en 1997 de Bernard, le frère l'institutrice de Molay, adressé à Papa maire de Molay pour le mettre en garde).

In fine toutes ces années de pratiques religieuses puis d'intérêt pour l'ésotérisme m'ont permis de réfléchir et à devenir très rationnel, et ainsi d'échapper à la toxicité de ce que j'appelle aujourd'hui les obscurantistes dont les méthodes sont aux antipodes de la démarche scientifique. Cette dernière, si elle a bien sûr ses imperfections, reste sans aucun doute l'approche la plus fiable pour comprendre les rouages de notre univers et des sociétés humaines. Enfin, mes réflexions et mon matérialisme[101] (au sens philosophique) m'ont conduit à ne pas craindre la mort qui fait partie intégrante de la vie, hormis l'immense tristesse de quitter celles et ceux que j'aime. Rechercher la vie éternelle, notamment avec le transhumanisme[102], est, de mon point de vue, totalement vain, car, comme je l'ai dit plus haut, elle existe déjà dès l'instant que l'on peut transmettre une part de soi, aussi bien par ses gènes (reproduction) que par la culture, à ses proches, à ses élèves, etc…

[101] D'après Wikipédia, Le matérialisme est un système philosophique qui soutient non seulement que toute chose est composée de matière mais que, fondamentalement, tout phénomène résulte d'interactions matérielles, y compris l'esprit et la conscience.

[102] D'après Wikipédia encore, Le transhumanisme est un mouvement culturel et intellectuel international prônant l'usage des sciences et des techniques afin d'améliorer la condition humaine par l'augmentation des capacités physiques et mentales des êtres humains et de supprimer le vieillissement et la mort (et quelques maladies) 1,2.

Chapitre 10

Voyages d'été (1974-76) et émancipation du lycéen à Vesoul (1974-77)

10.1- Les voyages avec nos grands-parents

Depuis la fin des années 60, nos grands-parents de Lavigney effectuaient chaque année un pèlerinage ou voyage organisé en car avec un objectif plus ou moins religieux. Ces excursions de quelques jours étaient portées par l'association des « Pèlerinages de Haute-Saône » dont le siège se trouvait au 22 rue Baron Bouvier à Vesoul et, dont j'ai découvert (en lisant les mémoires de Maman) que c'était également le lieu du siège du MRJC (Mouvement Rural de la Jeunesse Chrétienne) ! De ces voyages, nous recevions des cartes postales et, à leur retour, Mémère Luce et Pépère Lucien nous rapportaient des bibelots souvenirs. A la fin des années 60, ils étaient allés dans l'Ouest, notamment à Lisieux, haut lieu des pèlerinages catholiques, grâce à l'histoire de Sainte Thérèse de Lisieux, puis au Mont-Saint-Michel, mais également à Pleumeur-Bodou en Bretagne, site historique des télécommunications modernes. Je ne sais pas quelles avaient été les autres étapes de ce voyage mais tous les petits-enfants de Luce et Lucien s'étaient vus offrir en cadeau un magnifique coquillage (Cypraea tigris ou Porcelaine tigrée) dont je sais aujourd'hui qu'il provenait du voisinage de barrières de corail donc de mers chaudes comme les océans Pacifique ou Indien ! Le mien (voir photo ci-contre) faisait environ 8 cm de longueur et, bien sûr, en le collant à son oreille, on entendait la mer ! De la préhistoire à l'antiquité romaine, ce coquillage a circulé dans le monde entier et on le retrouve souvent à l'occasion de fouilles archéologiques. En 1970, Luce et Lucien s'étaient rendus dans le massif central (Le Puy en Velay, Saint-Flour et ses orgues basaltiques, Rocamadour…), je me souviens d'avoir été impressionné par ces paysages extraordinaires façonnés par une activité volcanique qui a commencé il y a environ 65 millions d'années et qui s'est terminée il y a seulement 7000 ans, au néolithique. C'est durant l'été 1986 que nous sommes allés en vacances dans cette région, avec Lucile toute petite et Angéline encore dans le ventre de sa maman et que nous avons pu découvrir ses merveilles. Puis en 1988, avec Angéline sur ses jambes, nous avons vu Rocamadour, ce village perché à flanc de montagne. En 1973, dernière année avant que leurs petits-enfants ne fassent partie des voyages, la destination de nos grands-parents était le sud avec Avignon, la Camargue et Aigues-Mortes. Cette fois, c'est une belle étoile de mer de couleur bordeaux, qui nous avait été offerte, peut-être pêchée en Méditerranée…

Du 13 au 16 août 1974, Régis, Etienne et moi, les plus âgés des petits-enfants furent du voyage. La destination était clairement religieuse, puisque l'objectif était le petit village de La Salette, dans les Alpes. Pour nous adolescents, il s'agissait avant tout d'escapades touristiques (un voyage, pas un pèlerinage !), d'ailleurs nous n'étions pas tenus d'assister à tous les offices religieux. Nous étions accompagnés d'un curé (Abbé Jean Christin en 1974 et 75, puis Louis Roussel curé d'Autet en 1976) ainsi que d'une hôtesse qui avait en charge la logistique dans le car et ailleurs. Le transporteur était l'entreprise André Deschanel de Jussey et nous n'avions qu'un chauffeur, autrement dit, les contraintes de temps de pause des conducteurs n'étaient sans doute pas celles d'aujourd'hui ! Un exemple, pour aller à la Salette en 1974, il fallait 15h pour parcourir les 484 km (sans autoroute), avec plusieurs arrêts. Le prix par personne (hors frais de visite et extras) allait de 275 F (équivalents à 250 € 2023) en 1974 (4 jours, incluant 2 jours de trajet) à 450 F en 1975 (5 jours) puis 540 F (soit 400 €) en 1976 (6 jours). A partir de 1976, notre cousine Marie-Claire (13 ans) fit partie des heureux élus parmi les petits-enfants, les autres, Elisabeth (8 ans), Marc (7 ans) et Marie-Pascale (5 ans) étant encore un peu trop jeunes. Le coût de ces voyages représentait une somme importante pour nos grands-parents, mais d'une part, ils vivaient très sobrement (pas de voiture, très peu de sorties…) et, d'autre part, ils considéraient, à juste titre, que leurs petits-enfants étaient l'aboutissement de leur vie et leur priorité. Le voyage de 1976 fut d'ailleurs le dernier puisque Pépère Lucien, déjà malade et fatigué durant cet été (mais nous ne le savions pas), mourut en août 1977. Par conséquent les 3 derniers de leurs petits-enfants ne connurent pas cette chance. Afin de nous reconnaître, entre voyageurs du même groupe, nous portions des broches ou insignes, une petite coquille Saint-Jacques en métal gris décorée de l'archange St-Michel, symbole des pèlerins, à fixer avec une épingle sur nos vêtements.

Le 13 août 1974, nous étions partis de Jussey à 4h30, ensuite nous étions passé par Combeaufontaine à 4h40 puis, après un circuit de ramassage des autres pèlerins, nous avions finalement quitté Vesoul vers 5h30. Un petit déjeuner avait été prévu à Poligny (Jura) vers 7h. Notre trajet passait par Lyon avec une visite de la colline et de Notre-Dame de Fourvière (premier objectif religieux). Ensuite, nous étions entrés dans les Alpes par Grenoble et là je me souviens de la traversée de la ville via un long boulevard en ligne droite. C'est aussi la première fois que je voyais des tramways, Grenoble étant l'une des rares villes française à ne jamais les avoir abandonnés depuis la fin du 19ème siècle. Ensuite, nous avons suivi la « Route Napoléon »[103] et emprunté la fameuse côte de Laffrey avec 600 m de dénivelée et une pente moyenne de 12%. Cette côte était célèbre pour sa dangerosité durant la descente avec 3 accidents très graves entre 1973 et 75, dont deux de car (comme nous, des pèlerins de retour de la Salette !) et un de camion, à cause de la défaillance des freins traditionnels à friction. Ces accidents ont largement contribué à l'obligation, pour les poids lourds, en compléments des freins classiques, de l'installation de ralentisseurs électromagnétiques (appelés Telma du nom de la marque ou, si l'on considère le phénomène physique, freins à courants de Foucault). Depuis Grenoble, il restait 70 km à parcourir pour rejoindre le hameau de La Salette situé, à 1800 m d'altitude, dans le pays de Corps, département de l'Isère (comme Grenoble). Pour nous, la circulation sur des routes de montagne extrêmement sinueuses avec des ravins profonds, constituait une première et nous applaudissions le chauffeur de notre car à chaque exploit de conduite (de nombreux virages en épingle à cheveux ne pouvaient pas être franchis sans manœuvres délicates).

Sur le site de la Salette se trouvait une basilique destinée aux cérémonies religieuses, un mémorial du miracle à l'origine du culte religieux et dont je parlerai juste après, des bâtiments pour l'accueil des pèlerins (chambres, dortoirs et réfectoire). Cet ensemble se trouvait au pied du Mont Gargas (2200 m d'altitude) dont l'ascension fut notre premier objectif. Nos grands-parents, confiants, nous avaient laissés totalement libres de grimper là-haut, sachant que si la pente était raide (430 m de dénivelée), sur l'autre face, il y avait une falaise à pic sans aucune barrière de protection. Nous vivions une magnifique période d'insouciance… Ci-contre la photo que j'avais prise durant la montée vers le sommet du Gargas, on voit tout en bas les bâtiments du lieu de pèlerinage.

Venons-en maintenant à l'histoire du miracle qui conduit, chaque année, environ 300 000 pèlerins catholiques venus de France et de bien autres pays à se rendre à La Salette pour prier la Vierge Marie, pour la plupart, sans attendre de guérisons et autres miracles contemporains comme à Lourdes (avec une fréquentation dix fois plus grande). D'après l'histoire, en 1846, la Vierge Marie était apparue à deux jeunes et modestes bergers (Mélanie 15 ans et Maximin 11 ans), elle avait l'apparence d'une « belle dame dans une lumière resplendissante et en pleurs ». Elle s'adressa aux enfants d'abord en français, puis en patois voyant qu'ils ne maîtrisaient pas le français, elle leur adressa un message, ainsi qu'un secret à chacun, puis s'éleva dans le ciel avant de disparaître. La Vierge se plaignait de l'effondrement des pratiques chrétiennes et prédisait des châtiments épouvantables concernant les récoltes agricoles que son fils Jésus répandrait sur l'humanité si les humains de ne se réconciliaient pas avec la religion catholique. Les enfants en parlèrent aussitôt à leurs maîtres puis au curé du village. Ce n'est qu'en 1851 que les secrets furent transmis de façon confidentielle au Pape et que l'apparition « mariale » (de Marie) fut reconnue officiellement par les autorités religieuses. Les révélations secrètes furent perdues puis retrouvées en 1999, elles apparaissent aujourd'hui comme très politiques, avec la prédiction d'un attentat contre le pape, un retour de la monarchie en France, la venue de l'Antéchrist et la fin des temps. Comment rester sérieux devant de telles révélations ! Peu après l'apparition, les premiers pèlerins se rendirent sur place, découvrirent qu'une source, qui n'existait pas avant, coulait désormais et des miracles commencèrent à se produire. A partir de là, les récits fusèrent,

[103] La Route Napoléon est le chemin que l'empereur Napoléon, destitué une première fois et exilé à l'Ile d'Elbe (entre l'Italie et la Corse), emprunta après s'en être échappé et pour reprendre le pouvoir. Le 1er mars 1815, Napoléon, débarqué à Golfe Juan, parcouru plus de 300 km à travers les Alpes de Haute Provence jusqu'à Grenoble. Sur tout le trajet, il fut acclamé et sa popularité de fit que s'amplifier… De nombreux lieux de mémoire de son passage se trouvent le long de cette route. On connaît la suite !

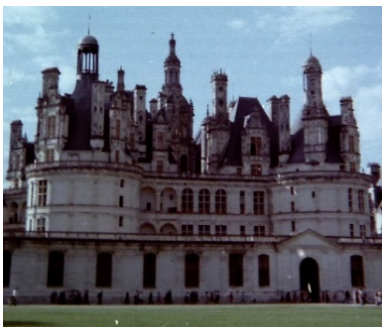
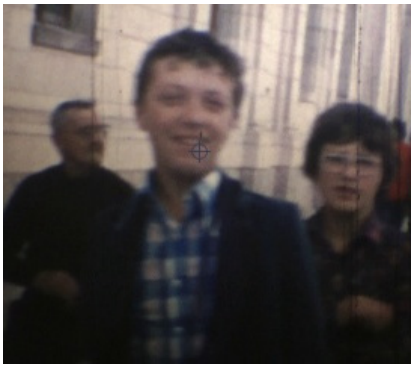
tout s'emballa et les pèlerins affluèrent par milliers. Les premiers bâtiments furent construits dès 1852 sur des terres achetées par l'évêché en 1849 (avant la reconnaissance officielle de l'Eglise !) avec, en 1864, un mémorial sur le lieu même de l'apparition, constitué des statues en bronze de la Vierge en pleurs et des deux enfants bergers (voir photo ci-contre prise lors de notre second voyage à la Salette en 1976, je me trouve entre mes deux grands-parents) à droite.

Devant le sanctuaire de la Salette en 1976.

Le « schéma » des miracles de la religion catholique me semble souvent le même. Au début des années 2000, dans « La fabrique de l'histoire » excellente émission de France Culture, j'avais écouté l'histoire du miracle de Lourdes vue non pas du point de vue des religieux mais de celui des historiens scientifiques et l'imposture politico-religieuse apparaissait clairement. Malgré tout, cela n'a jamais entamé la foi des pèlerins toujours aussi nombreux dont une grande partie de mes ancêtres ont fait partie. Plus récemment, lorsque notre fille Lucile fit connaissance de son futur mari, nous découvrîmes qu'à Plounevez-Lochrist, son petit village d'origine dans le Finistère, se trouvait un autre lieu saint sur le site de Kerizinen. La sainte locale, Jeanne-Louise Ramonet, aurait également eu une première apparition de la Vierge en 1938 à 18 ans (et d'autres, y compris de Jésus, jusqu'en 1965) et une source aurait jailli en 1952, etc… Après quelques petits édifices, une chapelle oratoire a été construite en 1978 et accueille chaque année des fidèles dont une partie viennent chercher une guérison miraculeuse. Les béquilles stockées dans la chapelle sont censées témoigner des nombreux miracles qui se sont produits. Cependant, le Vatican n'a pas reconnu officiellement le lieu saint, mais, si l'afflux de fidèles se poursuit, je parie que le miracle de Kerizinen finira par être ajouté à la liste ! Dans cette histoire ce qui est assez cocasse, c'est que Jeanne-Louise Ramonet était une contemporaine et, même mieux, parente, des grands-parents de Benoit. En particulier, Eugène, le frère de sa grand-mère maternelle, connaît les lieux et a bien connu Jeanne-Louise. Le sanctuaire se trouve d'ailleurs à quelques centaines de mètres de sa maison. Il sait notamment que la source préexistait et que toute cette affaire est une supercherie. Cependant, Eugène et son épouse sont des catholiques fervents qui croient au miracle de Lourdes. Lorsqu'un jour, nous avons parlé de celui de Kerizinen et que je leur ai fait un parallèle avec celui de Lourdes, ils ont été très troublés. Finalement, les miracles sont beaucoup plus crédibles lorsqu'ils se sont produits à distance et qu'ils ont été bien colportés mais dès que l'on creuse un peu, les mythes résistent rarement !

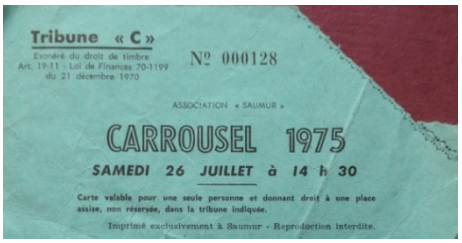
Mais revenons à la Salette à une époque où je commençais à avoir de sérieux doutes au sujet de ces histoires religieuses. Les dates de notre voyage avaient été choisies pour que nous puissions être présents à la cérémonie du 15 août, la plus importante de l'année pour rendre hommage à la Vierge Marie. La cérémonie religieuse était exceptionnelle et la soirée aux flambeaux à flanc de montagne était grandiose, de quoi renforcer les croyances, notamment celles encore en construction. J'avais acheté une cassette audio dont une face racontait l'histoire du miracle et l'autre permettait d'écouter des chants religieux sur des airs entraînants. Je me souviens enfin de notre départ le matin du 16 août, le soleil se levait et éclairait l'Obiou, pic culminant à 2790 m au sud-ouest, en direction duquel on se dirigeait avec le car. C'est mon grand-père Lucien, féru de géographie, qui nous avait indiqué le nom de ce pic, en réalité la « Grande Tête de l'Obiou » point culminant du massif du Dévoluy. Pour le retour, nous n'étions pas repassés par Grenoble, mais nous avions fait une traversée des Alpes, sans doute pour des raisons touristiques, avec deux cols mythiques du Tour de France, ceux du Lautaret et du Galibier et une pause déjeuner à Saint-Jean-de-Maurienne vers 13h. La fin du trajet s'était effectuée via Chambéry, Belley, Ambérieu, Bourg-en-Bresse, avec un casse-croûte en guise de diner à Poligny et une arrivée vers 23h30 à Jussey. Au débarquement, nous, les petits-enfants, étions en pleine forme, heureux et surexcités par cette épopée mais nos chers grands-parents semblaient bien éreintés ! Quelques semaines après, je faisais ma première rentrée au lycée (voir section suivante).

L'année suivante, du **25 au 29 juillet 1975**, nous étions allés, toujours la même équipe, **en direction de l'ouest jusqu'en Vendée**, avec un beau car Van Hool tout neuf climatisé et dont on nous avait même fourni les caractéristiques (comme en avion !). Avec un départ, toujours de Combeaufontaine à 4h15 du matin, nous avions fait notre première halte sur la « colline éternelle » de Vézelay en Bourgogne et avions visité sa grandiose abbatiale construite au moyen âge à la fin du 10ème siècle. De ce haut lieu de la chrétienté ont été prêchées les deux premières croisades, par le Pape Urbain en 1095 puis par Saint-Bernard en 1146. Cette fois, je disposais de ma caméra Super 8 et j'avais fait, pour l'ensemble de ce voyage, 3 films de 3 min que j'avais ensuite assemblés sur une bobine de 60 m, aujourd'hui numérisée et dont j'ai extrait quelques images pour illustrer mon récit. Nous avions repris la route, en direction des châteaux de la Loire et nous avions fait une halte à Chambord, juste le temps de se dégourdir les jambes et d'admirer ce bijou de la Renaissance construit par ordre de François 1er de 1519 à 1566 (près de 20 ans après la mort du roi). J'y suis retourné, cette fois pour le visiter vraiment, 35 ans plus tard par une belle journée d'automne, avec Fabienne et nous avons pu pleinement apprécier ce chef d'œuvre unique au monde.

25 juillet 1975 (extraits Super 8) : à Vézelay (Luce et Lucien), puis à Chambord (Lucien Etienne et Régis, Bernard).

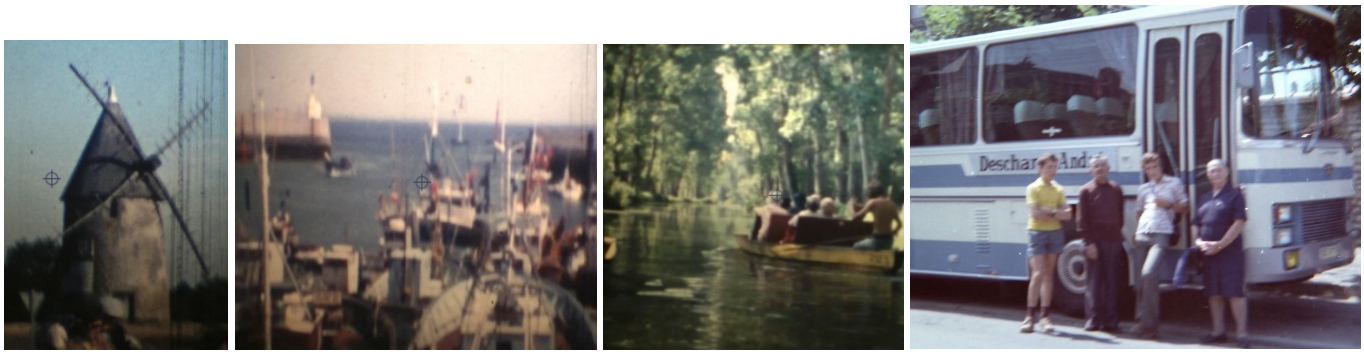
Le lendemain, durant la matinée, nous avions visité le château de Langeais, à mi-chemin entre Moyen-Âge et Renaissance, construit sous Louis XI vers 1465. Ensuite, nous avions passé l'après-midi au Carrousel de Saumur, un spectacle associé à un défilé militaire de blindés et de motos et une représentation équestre du « Cadre Noir », centre de formation de l'élite de l'équitation française. Cette manifestation annuelle est apparemment très ancienne et trouve ses origines au moyen âge à l'époque des tournois. Après le spectacle, nous avions pris la direction de la Vendée avec passage par Cholet et Mortagne-sur-Sèvres pour arriver à Saint-Laurent-sur-Sèvres où nous avions dormi dans la « maison Saint Gabriel », une sorte de monastère de la congrégation des frères de Saint-Gabriel.



26 juillet 1975 (extraits Super 8, pellicule rayée…) : Château de Langeais, Luce et Lucien à Langeais, Carrousel de Saumur.

Le dimanche 27 juillet était entièrement destiné à la visite de la Vendée. Peu après le petit-déjeuner, nous avions fait une escale au Mont des Alouettes, c'était la première fois que je voyais un vrai moulin à vent. Il y avait d'ailleurs du vent mais il n'était pas opérationnel. Ensuite nous nous étions dirigés vers la Roche-sur-Yon et nous avions fait une halte à la Chabotterie pour une visite du musée des guerres de Vendée où j'avais découvert que le

héros local était le Général Charrette, un fameux royaliste contre-révolutionnaire qui avait donné bien du fil à retordre aux armées républicaines. Charrette était resté très populaire comme la Chouannerie[104] et cela m'avait beaucoup troublé que, près de 200 ans après la Révolution française, il existe encore tant d'enthousiasme pour l'ancien régime (le succès de Philippe de Villiers et de ses idées politiques, dans la région, s'explique donc…). En fin de matinée, nous étions partis vers Challans pour rejoindre le pont de Noirmoutiers fraîchement construit (en service depuis 1971) et déjeuner au restaurant du Bois de la Chaise-sur-l'Ile. Après avoir fait trempette dans la mer, nous étions revenus par le passage du Gois, donc à marée basse. Je me souviens que Pépère Lucien m'avait expliqué qu'avant la construction du pont, on n'avait pas le choix et qu'il fallait faire très attention de ne pas se faire engloutir par la marée, peut-être y était-il déjà allé. J'avais trouvé ces phénomènes de marées fascinants sachant que la première fois que j'en avais entendu parler, c'était à l'occasion du voyage de mes grands-parents au Mont-Saint-Michel. Puis nous étions allés aux Sables d'Olonne, au fort Saint-Nicolas, à la Chaume (côte sauvage) puis à Luçon où nous avions dormi au collège Ste-Ursule.



27 au 29 juillet 1975 (extraits Super 8) : Moulin du Mont des Alouettes, Port de Noirmoutier, Marais Poitevin, Nevers (Etienne, Lucien, Bernard et Luce devant notre autocar Deschanel).

Après le petit déjeuner du 28 juillet, nous avions pris la direction de Fontenay-le-Comte (sud Vendée) puis de Niort pour une promenade dans le marais Poitevin au départ de Coulon (juste à côté de Niort). Durant près d'1h30 sur une barque à fond plat propulsée par la perche de notre bateleur, nous avions pu découvrir cet ancien réseau de canaux boisés avec des prés, des vaches, une nature très préservée. Puis, toujours à Coulon, nous avions déjeuné au restaurant « La Venise verte », le nom donné au marais Poitevin en référence à la ville de Venise, bâtie sur l'eau, et à la luxuriante nature verte de ce milieu. L'après-midi, nous avions entamé notre retour vers l'est, direction Poitiers, Châteauroux puis Issoudun où nous étions arrivés le soir pour diner et dormir dans le centre d'accueil des pèlerinages de Notre-Dame du Sacré-Cœur (la même représentation de la Vierge que celle dont j'ai hérité de mes ancêtres Viennot, voir chapitre 2). La fiche de description de quatre pages de ce voyage, qui nous avait été remise avant le départ et qui m'a permis de donner plus de précision à mon récit, fournissait le numéro de téléphone de chacun de nos lieux d'hébergement au cas où nous aurions eu besoin d'être joints, l'ère des communications modernes était donc bien commencée ! Pour les plus fervents catholiques, presque tous les matins, il y avait possibilité d'assister à une messe avant le petit-déjeuner. Je ne sais même pas si nos grands-parents ont assisté à quelques-unes, en tout cas ils ne nous en ont imposé aucune.

Le dernier jour de notre voyage, le 29 juillet, nous avions quitté Issoudun vers 9h en direction de Nevers où nous étions arrivés vers 11h pour une visite du couvent Saint-Gildard et la châsse de Sainte-Bernadette. En effet, le corps de Bernadette Soubirous, la Sainte du miracle de Lourdes, se trouve à Nevers[105] où elle a terminé sa vie comme religieuse de la Congrégation de la Charité de Nevers à Saint-Gildard. En 1884, une reconstitution de la grotte des

[104] La Chouannerie fut à l'origine d'une guerre civile très sanglante qui opposa Républicains et Royalistes dans l'ouest de la France, tout particulièrement en Vendée, entre 1793 et 1801. Le mot vient du terme Chouan. Il s'agissait pour l'essentiel de paysans très pauvres qui, sous la coupe de la noblesse locale, constituaient les guerriers du camp royaliste. Pour se signaler dans la nuit, ils imitaient le hululement de la chouette hulotte, appelée également chat huant dans leur patois, en soufflant dans leurs mains pour produire le son caractéristique que même les enfants non vendéens connaissent !

[105] D'après la légende, lors de l'exhumation du corps de Bernadette en 1909 en vue de sa béatification, il aurait été retrouvé intact (non décomposé) 30 ans après son décès.

apparitions miraculeuses de Lourdes avait été réalisée dans le couvent et nous l'avions bien sûr visitée. Pour les croyants, c'était un peu comme se rendre à Lourdes mais pour nous, qui ne connaissions pas l'histoire, cela avait eu un sens plus limité. Après une matinée consacrée aux affaires religieuses, nous avions passé l'après-midi de ce dernier jour sur la route, via Autun, Beaune, Dole, Vesoul et, un peu avant 21h, à Combeaufontaine où nos parents étaient venus nous récupérer.

Notre dernier voyage/pèlerinage avec nos grands-parents Luce et Lucien se déroula du **2 au 7 août 1976** (l'année de la grande sécheresse) à nouveau en direction de La Salette, puis de l'Italie. Cette fois, Marie-Claire faisait partie de l'équipe ainsi que Pépère Louis (le papa de ma tante Bernadette et grand-père maternel d'Étienne et Marie-Claire). Nous ne savions pas encore que notre pépère Lucien était gravement malade et que ses jours étaient comptés mais Mémère Luce était au courant et leurs visages, souvent tristes et soucieux, durant ce voyage révélaient Leurs soucis. Quant à Pépère Louis, il était venu seul car sa femme, Jeanne, était très malade, elle mourra d'ailleurs deux jours après Lucien, le 24 août 1977. Dans notre groupe se trouvaient également Eugène et Jeanne, de Charmes-Saint-Valbert (village voisin de Molay). Le frère et la sœur, célibataires, vivaient un peu comme un vieux couple, ils avaient un niveau de vie plutôt supérieur à la moyenne des paysans de la région et furent d'ailleurs parmi les premiers à posséder une voiturette sans permis à la fin des années 70. Jeanne était également secrétaire de mairie, notamment pour Molay. Ils furent également sans doute parmi les premiers à adopter le PACS (pacte civil de solidarité, instauré en 1999), une sorte de mariage, prévu, entre autres pour des situations comme la leur (frère et sœur) ou encore pour des couples hétéro ou homosexuels.

Le premier objectif de notre voyage était le sanctuaire de La Salette, que nous avions découvert en 1974, mais ce n'était pas le 15 août et l'ambiance était moins festive. Nous avions refait une ascension du Gargas et quelques petites excursions entre jeunes. Pour accéder à La Salette, nous avions emprunté la Route Napoléon comme la première fois (voir la série de photos ci-dessous avec tous les pèlerins de la famille).

Août 1976 (extraits films Super 8) : Route Napoléon à Laffrey, Lucien (mon grand-père), Régis et Luce (ma grand-mère), Marie-Claire, Luce et Bernard.

Après notre séjour sur le lieu des apparitions de la Vierge Marie, nous avions pris la direction de l'Italie via le lac de Serre-Ponçon (la première fois que je comprenais qu'on avait englouti des villages en réalisant des barrages hydroélectriques) puis nous avions passé la frontière à Montgenèvre, juste après Briançon. Arrivés au poste frontière, les douaniers avaient vérifié nos identités et avaient découvert que Régis et moi n'avions pas d'autorisation de sortie du territoire. En tant que mineurs accompagnés, il était obligatoire d'être en possession de ces documents précisant que nos grands-parents étaient nos accompagnateurs et que nous n'étions pas en train de quitter la France à l'insu de nos parents ! Luce et Lucien étaient dans tous leurs états et c'est grâce au téléphone que le problème avait pu être résolu, je ne sais pas précisément comment. Je sais juste que le fait que Papa avait pu être joint au téléphone mais également qu'il ait été maire avait permis d'arranger les choses. Cette affaire avait retardé tout le groupe (sans doute au moins 1h) et avait même failli compromettre le voyage des membres de la famille. Je me souviens que nous, enfants, étions restés dans l'autocar et que nous voyons à l'extérieur, nos grands-parents ainsi que le curé accompagnateur, très soucieux et en discussion avec les douaniers. A ce moment-là, nous ne savions absolument pas que nous étions la source du blocage. Une fois le problème résolu, il nous restait plus de 100 km (sans autoroute à l'époque car le tunnel du Fréjus, sous les Alpes, n'a été mis en service qu'en 1980) à parcourir, direction plein est, pour nous rendre à Turin.

La suite du voyage se déroulait donc à Turin où l'on allait visiter le « Saint Suaire » dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste. Le Saint Suaire est un mystérieux drap de 4,4 m sur 1,1 m, qui aurait servi à envelopper le corps de Jésus après sa crucifixion mais surtout qui porte l'empreinte (de face et de dos) du mort avec un niveau de détails incroyable allant jusqu'au visage et à la couronne d'épines ainsi qu'aux blessures décrites dans les récits évangéliques. Pour les chrétiens, il s'agit d'une des reliques les plus précieuses et il n'était pas nécessaire d'avoir à prouver son origine. Cependant, plusieurs analyses scientifiques ont été menées pour tenter d'authentifier ou d'invalider la thèse du linceul du Christ. Après bien des controverses, les dernières datations correspondraient bien avec la mort de Jésus mais rien ne permet de prouver l'identité du défunt qui a été recouvert par ce tissu. Donc l'énigme reste entière… Durant la visite de la cathédrale et des alentours, nous étions accompagnés par un guide italien, qui parlait dans sa langue natale, et j'avais trouvé que cette langue était incroyablement proche du français (ce qui est factuellement vrai !). Ainsi, j'avais, à de nombreuses reprises, eu l'impression de comprendre ! Nous avions aussi une guide française qui effectuait la traduction pour le groupe mais dont la voix ne portait hélas pas assez loin. Turin était une grande ville (plus d'un million d'habitants) et la circulation y était assez difficile voir anarchique, j'avais été marqué par la quantité de scooters et petites voitures FIAT, dont l'emblématique Fiat 500, appelée « pot de yaourt » en France, l'équivalent de la 2 CV française ou de la coccinelle Volkswagen en Allemagne. Turin était également une ville industrielle, notamment grande productrice d'automobiles avec la marque FIAT (Fabrique Italienne d'Automobiles de Turin).

Août 1976 (extraits Super 8) : La Salette, au sommet du Mont Gargas (Etienne, xx, Régis), Turin, Val d'Aoste (Grand Paradis).

Après Turin, nous sommes partis plein nord vers la ville d'Aoste (environ 35 000 habitants), une très vieille cité dont la fondation remonterait à plus de 1000 ans avant notre ère et que les Romains fortifièrent très tôt dans leur histoire (voir la photo de l'Arc d'Auguste ci-dessous), considérant sa position stratégique à la jonction de deux vallées importantes pour les communications au pied des plus hauts sommets des Alpes. Depuis la ville, on pouvait admirer les neiges éternelles de quelques grands sommets et c'était grandiose. Nous résidions dans un petit hôtel, situé juste à côté de l'Arc d'Auguste, et depuis là, nous avions fait une excursion avec le car. Je me souviens que la nourriture était excellente et que le patron était très gentil. Le dernier jour, lors de notre départ, il nous avait salué depuis la porte d'entrée et j'avais filmé cette scène depuis l'intérieur du car. Nous étions allés en excursion dans le Val d'Aoste et durant tout le temps passé dans le car, je n'avais cessé d'admirer les paysages, avec le majestueux Grand Paradis (4061 m) au sommet enneigé ainsi qu'un impressionnant nuage lenticulaire sur lequel j'ai « brûlé » quelques mètres de pellicule super 8 ! Nous avions fait une halte avec promenade vers une cascade (probablement celles de Lillaz), on s'était quasiment tous (les enfants) mouillé les pieds, en sautant par-dessus la multitude de petits ruisseaux !

Août 1976 (extraits Super 8) : et arc d'Auguste à Aoste, nuage lenticulaire, cascades, col du Grand Saint-Bernard et Martigny.

Après Aoste, nous avions pris la direction la Suisse pour un retour dans la journée. Peu après la frontière Italie-Suisse, nous sommes arrivés au Col du Grand Saint Bernard (2600 m) pour une escale avec visite du Monastère et de ses chiens de sauvetage en montagne, les fameux Saint-Bernard. Le monastère (initialement un hospice) a été fondé par un Saint-Bernard (dit parfois d'Aoste ou des Alpes) différent de celui plus connu en France (Bernard de

Clairvaux) pour avoir prêché la 2ème croisade et pour son influence politique. Après cette visite, nous nous sommes rendus à Martigny (toujours en Suisse) où nous avons fait une pause repas. Nous étions dans un petit bistrot en terrasse sous un beau soleil tout près d'une rivière (la Dranse suisse ou le Rhône ?). De là, nous avions terminé notre périple en passant aux environs de Lausanne par la frontière franco-suisse de Vallorbe et enfin par Pontarlier, Besançon, Vesoul et Combeaufontaine (pour nous).

10.2- Une nouvelle aventure : ma rentrée au lycée Belin et mon année de seconde (1974-75)

Après un été 1974 occupé par ce voyage et par les travaux des champs, ce fut ma rentrée, dans un tout nouvel univers, le lycée, avec retour à l'internat mais cette fois à Vesoul, un peu plus loin que Morey. Parallèlement, pour mon petit frère Marc, c'était la rentrée à l'école maternelle de Molay avec, comme institutrice toujours Madame Jolliot. Régis, quant à lui, retournait au collège, en classe de 4ème (voir 1ère photo ci-dessous). Ma photo d'identité avait été faite pour ma rentrée au lycée, j'avais été autorisé à laisser pousser mes cheveux qui bouclaient et mémère Luce disait que j'avais les « sept crans » de la chevelure de sa maman ! En n'étant plus contraint de porter les cheveux courts, j'allais pouvoir mieux m'intégrer dans cette nouvelle jungle qu'était le lycée mais dont je ne soupçonnais pas encore toutes les capacités ! Pour ma communion, mes grands-parents m'avaient offert une médaille en argent à l'effigie de la Sainte Vierge de Lourdes que j'ai portée autour de mon cou durant mon année de seconde, Sainte Vierge que j'ai souvent suppliée de m'épargner les bizutages des meneurs !

Sept. 1974 : Marc le jour de sa rentrée avec sa cousine Catherine. Ma photo d'identité à la rentrée 1974 et la médaille de la Sainte Vierge destinée à me protéger des tracasseries de l'internat !

Carte postale du lycée Technique Belin avant 1974.

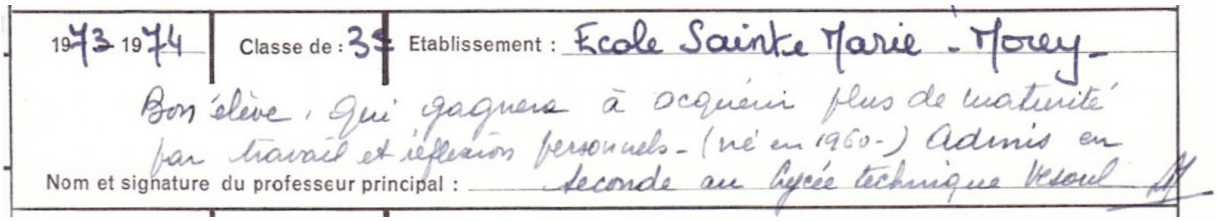
Entrée principale.

Préau et cour.

Vue générale Google Maps 2019 (idem à 1974). Mon dortoir (flèche).

Ma rentrée s'était déroulée le dimanche 15 septembre 1974 à 15h30, mais cela ne concernait que les internes. J'étais très stressé par ce nouveau saut dans l'inconnu et dès le 16 septembre, Maman m'avait envoyé une lettre m'encourageant à me détendre ! Il faut dire que, même si j'avais réussi l'examen d'entrée en seconde pour

les collégiens du privé, mes appréciations étaient assez moyennes et on m'avait bien fait comprendre que le saut risquait d'être haut et difficile (voir ci-dessous l'appréciation qui figurait dans le dossier transmis au lycée et signé de la Mère Jean-Bosco).


1973 1974 Classe de : 3e Etablissement : Ecole Sainte Marie - Morey -
Bon élève, qui gagnera à acquérir plus de maturité par travail et réflexion personnels - (né en 1960 -) Admis en seconde au lycée technique Vesoul
Nom et signature du professeur principal :

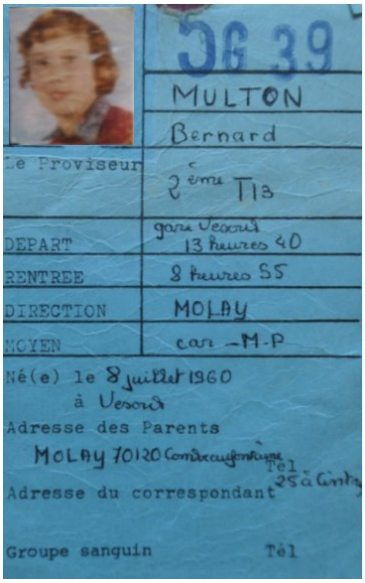
La dernière appréciation de mon dossier d'admission en seconde était assez moyenne…

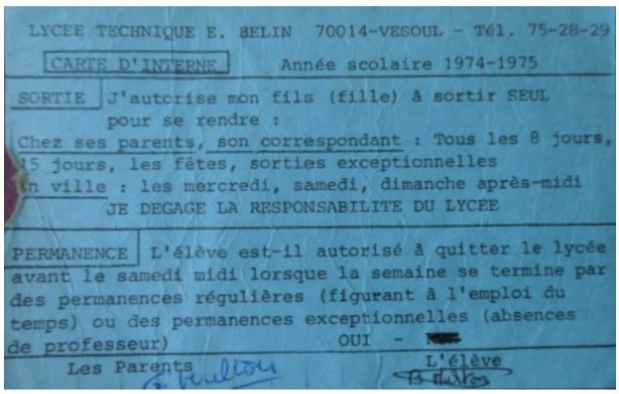
Les images de la page précédente montrent comment était organisé le lycée, qui était encore, mais pour la dernière année, le lycée technique Edouard Belin[106] de Vesoul (il avait ouvert en 1963). Il n'est devenu Lycée Polyvalent Edouard Belin (on disait « le Belin ») qu'à la rentrée suivante (1975) lors de la fusion avec le lycée général Gérôme. Il était construit dans le quartier du Montmarin, deuxième quartier avec des immeubles et des tours à Vesoul après les Rêpes, et considéré comme populaire voire malfamé dans cette petite ville bourgeoise. Dans ce quartier, au début, le lycée était à peu près la seule construction car les immeubles ont été construits entre 1967 et 1973. En décembre 2023, il y eut une grande fête pour les 60 ans du Belin et à laquelle j'aurais volontiers participé si mon état de santé avait été meilleur (mais le décès de la maman de Fabienne, hélas survenu dans cette période, aurait de toute façon modifié le programme). Sur la carte postale (page précédente), on voit, en arrière-plan des bâtiments du lycée, les immeubles du quartier du Montmarin et, plus loin encore, les collines des Vosges. Le lycée se trouvait également au pied de la Motte de Vesoul, butte emblématique de la ville surmontée par un oratoire à la vierge Marie. Enfin, le lycée se trouvait au bord de la Route Nationale 19 (Paris-Bâle), à une vingtaine de minutes (à pied) du centre-ville, à une dizaine de minute (1,2 km) du grand supermarché de l'époque le « Gro » (devenu Cora dans les années 80) et surtout à moins de 10 min (750 m) des Archives Départementales (j'y reviendrai plus loin) ! Seule la gare (routière et ferroviaire) se trouvait un peu loin (30 min de marche). Autrement dit, on pouvait aisément se rendre en ville le mercredi pour changer d'air.

La vue aérienne (Google Maps), prise à la verticale, permet de montrer l'ensemble des bâtiments situé en bordure de la RN19. Les trois immeubles à gauche étaient destinés aux internes, en 1974, ils étaient fraîchement construits (depuis 1 ou 2 ans). Ils comprenaient les dortoirs et les salles d'étude. Le dortoir, dans lequel je dormais, était situé dans le bâtiment G et comprenait huit lits, leurs armoires métalliques individuelles fermant avec un cadenas dont il ne fallait ni perdre, ni oublier les clés… et des lavabos et douches collectifs. Nos fenêtres donnaient sur la RN19 et la campagne derrière la Motte. Ensuite, le long bâtiment parallèle aux trois précédents contenait d'autre salles d'études, de loisir (dont celle de ping-pong, la télé, etc.) et le réfectoire qui n'était pas encore en libre-service et où l'on nous servait même de la bière sans alcool ! Ce dernier bordait la cour de récréation où la foule des élèves se retrouvait aux heures de pause. En contrebas de cette cour, se trouvait le stade et les infrastructures sportives ainsi que le gymnase (tout en bas à droite, au bord de la route nationale). En haut de la cour et du stade, le long bâtiment, perpendiculaire aux autres, comprenait un grand couloir de circulation et le préau (pour les récrés les jours de pluie) au-dessus desquels se trouvaient les salles de cours des matières générales. Quant au toit industriel, il recouvrait la zone des ateliers de mécanique et autres salles de cours de technologie (dessin industriel) mais également l'ordinateur et le laboratoire de langues. Enfin, tout à droite, côté rue Edouard Belin, se trouvait le bâtiment administratif incluant l'entrée principale avec son avancée de toit caractéristique. Etant interne et mineur, je ne pouvais pas quitter le lycée sans autorisation et un pion (surveillant) filtrait les entrées-sorties. Les élèves devaient montrer leur carte de lycéen sur laquelle l'autorisation de sortie des parents était mentionnée (voir ma

[106] Édouard Belin (1876-1963) était, entre autre, un inventeur vésulien dont l'invention majeure (1907) était l'ancêtre du fax (ou télécopieur) permettant d'envoyer à distance (y compris au-delà des océans) des pages de documents avec texte et/ou image. Sa machine s'appelait le bélinogrpahe et eu un très grand succès.

carte de l'année de seconde) ci-dessous. Les élèves du lycée technique étaient équipés d'un maillot orange floqué d'un dessin dont je ne connais pas (ou j'ai oublié) la signification (voir ci-dessous la photo).


5G 39
MULTON
Bernard
Le Proviseur
2ème T13
DEPART gare Vesoul 13 heures 40
RENTREE 8 heures 55
DIRECTION MOLAY
MOYEN car - M-P
Né(e) le 8 juillet 1960
à Vesoul
Adresse des Parents
MOLAY 70120 Combeaufontaine Tél 25 à Cintrey
Adresse du correspondant
Groupe sanguin Tél


LYCEE TECHNIQUE E. BELIN 70014-VESOUL - Tél. 75-28-29
CARTE D'INTERNE Année scolaire 1974-1975
SORTIE J'autorise mon fils (fille) à sortir SEUL pour se rendre :
Chez ses parents, son correspondant : Tous les 8 jours, 15 jours, les fêtes, sorties exceptionnelles
en ville : les mercredi, samedi, dimanche après-midi
JE DEGAGE LA RESPONSABILITE DU LYCEE
PERMANENCE L'élève est-il autorisé à quitter le lycée avant le samedi midi lorsque la semaine se termine par des permanences régulières (figurant à l'emploi du temps) ou des permanences exceptionnelles (absences de professeur) OUI - [redacted]
Les Parents L'élève

Ma carte de lycéen en seconde (74-75) et mon maillot du lycée technique avec l'étiquette à mon nom dans l'encolure.

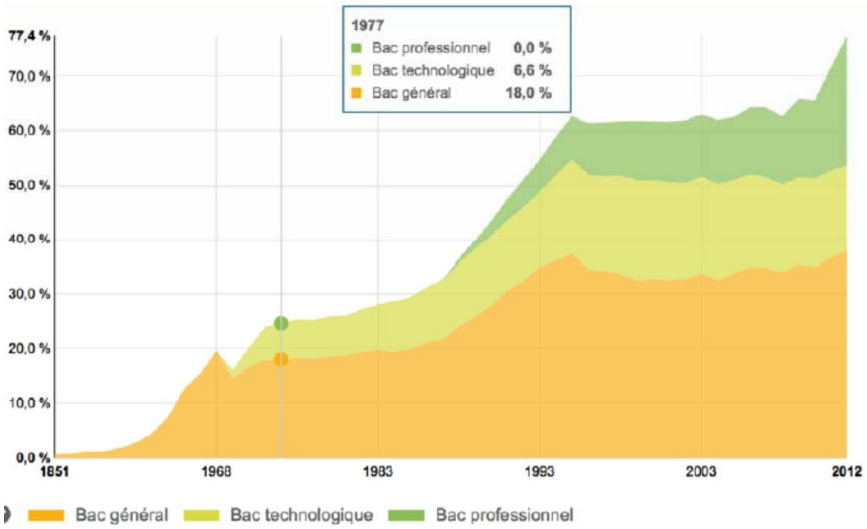
Pour cette rentrée, j'avais eu mon premier portefeuille que je rangeais dans ma poche de pantalon. J'y mettais ma carte de lycéen (ce qui explique son état froissé), ma carte d'identité, mes photos de chats… et quelques pièces de monnaie. A partir de la seconde, mes parents me donnaient un peu plus d'argent de poche (5 F par semaine, soit un peu plus de 4,5 € 2023). Il suffisait que j'aille prendre un pot le mercredi avec mes camarades et ou que j'achète un livre de temps à autre pour ne pas accumuler d'économies, d'autant que les occasions de « consommer » étaient beaucoup plus nombreuses que lorsque j'étais collégien !

Je sais que, même si j'étais boursier, pour ma famille, faire des études représentait un coût non négligeable. Par exemple, à chaque rentrée, il fallait acheter de nouveaux livres (une dizaine) et même s'il était possible de revendre les anciens et d'acheter les nouveaux en occasion, cela représentait plus de 100 F chaque année (près de 10% d'un mois de salaire).

J'avais été admis en seconde T1 qui conduisait vers les bacs techniques E (équivalent de SI) et F1 (mécanique), F2 (électronique, pas disponible à Vesoul) et F3 (électrotechnique). Nous étions près de 40 élèves par classe de seconde T1 et il y en avait trois (T11 à T13), la mienne était la T13. On nous attribuait des numéros de dortoir, de lit (pour moi 5G et 39, comme indiqué sur ma carte) et de table d'étude (située au rez-de-chaussée dans le bâtiment des dortoirs). En lycée technique, il y avait également les filières G (économique et social), plus féminines que les T. Quant aux bacs généraux, ils s'appelaient A (littéraire), B (économie, équivalent ES), C (sciences, équivalent S) et D (sciences du vivant). Cette organisation des filières du Bac avait fait suite aux « évènements » de mai 1968 et avait été mise en place en 1969, elle en était donc à sa 5ème édition. Le graphique de la page suivante montre l'évolution, en fonction du temps, de la proportion de bacheliers dans une génération. C'est notre amie (et mon ancienne élève devenue Inspectrice Générale) Pascale[107], qui l'avait présenté à l'occasion d'une conférence, intitulée « Bernard Multon, un enseignant-chercheur engagé et pédagogue au service de l'éducation », qu'elle avait donnée à l'occasion de la journée organisée pour mon départ en retraite anticipé (25 octobre 2018). Cela donne une idée de la sélectivité du Bac dans les années 70 (en incluant les bacs techniques, dits technologiques aujourd'hui,

[107] Pascale a été mon élève à l'ENS de Cachan à la fin des années 1980. Elle fut ensuite la femme de François Costa, collègue et ami normalien de ma promotion. Après avoir exercé comme professeur en classes préparatoires aux grandes écoles, elle devint inspectrice générale de l'Education Nationale. Parallèlement, nous avons conservé des relations amicales d'autant plus que, me rendant souvent à Cachan, lorsque j'avais été affecté à Rennes, j'ai souvent été invité chez eux.

moins d'un quart des adolescents étaient titulaires du Bac, contre environ 80%[108] depuis 2020, les bacheliers scientifiques représentant à eux seuls le quart. A l'époque de mes parents (vers 1950), ce taux n'était que de 5%. Et, si on regardait dans les détails, on verrait que ces proportions, pour les filles, sont supérieures à celles des garçons de 5 à 7 points selon les années. En quelque sorte et en exagérant un peu, le Baccalauréat est devenu l'équivalent du Certificat d'études primaires des années 60. Heureusement, les épreuves du Bac comprennent bien d'autres disciplines et, à titre personnel, je pense que, malgré tout le mal que l'on peut en dire ici et là, le niveau moyen d'éducation des jeunes Français.es a augmenté.



Proportions de bacheliers dans une classe d'âge en fonction du temps (encart pour 1977 année de mon Bac).

Pour me rendre au lycée, je prenais un autobus le lundi matin vers 6h30 (je me souviens des dimanches soir où j'avais du mal à m'endormir et je regardais défiler l'heure en me disant qu'il ne me restait plus que x heures pour dormir !). L'arrêt de car de Molay se situait vers le café en haut du village (aujourd'hui place Jean Valnet), le véhicule arrivait déjà généralement bien rempli et je devais aller vers l'arrière pour trouver une place assise. A cette époque, les fumeurs étaient nombreux, du chauffeur aux passagers adolescents. Depuis l'arrière, il y avait tellement de fumée qu'on ne voyait pas l'avant. L'air était irrespirable, ajouté aux balancements du véhicule dans les virages, cela me rendait malade… Ce bus faisait halte dans un grand nombre de villages avant d'atteindre la gare routière de Vesoul. On arrivait presque toujours en retard ce qui fait que je manquais la correspondance avec le bus urbain pour aller au lycée (heure limite de rentrée 8h55, comme indiqué sur ma carte). Je n'ai pas oublié les chansons qui passaient dans l'autoradio du car et dans les juke-boxes des bistrots, comme « Waterloo » d'Abba ou « 14 ans les gauloises[109] » d'Eric Charden, cette dernière prenait tout son sens dans le car enfumé ! Cette année de seconde, le premier cours du lundi matin était celui de physique et pas de chance, nous avions un prof très peu bienveillant (euphémisme…) qui me terrorisait et était sans pitié vis-à-vis des retardataires non responsables de la situation. En outre, c'était un réactionnaire qui, même en physique, n'avait pas adopté les évolutions récentes du système international des unités, pour lui le poids s'exprimait toujours en kilogrammes-force et non en newtons… (unités pourtant en vigueur depuis 1948 avec le système MKSA fondé sur le mètre, le Kelvin, la seconde et l'ampère, toutes les autres unités en découlant). Le samedi, je faisais le trajet dans l'autre sens avec un départ de la gare à 13h40. J'imagine que je devais arriver à près de 16h à la maison, le week-end était donc bref ! Mais en cours d'année, mes parents ont dû avoir pitié de moi et sont venus me chercher, sauf exception, après la fin des cours vers midi, j'arrivais

[108] Ce taux de 80% était un objectif fixé en 1985 par Jean-Pierre Chevènement, le ministre de l'Éducation nationale, suite à l'arrivée de la gauche au pouvoir avec Mitterrand en 1981.

[109] Les Gauloises : c'était une marque de cigarettes dont les bénéfices revenaient essentiellement à l'État qui en faisait abondamment et honteusement la promotion pendant le service militaire où les cartouches (paquets de paquets de cigarettes) étaient vendues très bon marché, histoire de rendre addicts ses consommateurs. Cyniquement, il a fallu attendre la fin des années 1990 pour prendre conscience que la consommation de tabac coûtait plus cher en dépenses de santé qu'elle ne rapportait en taxes et prendre enfin des mesures de lutte contre le tabagisme.

alors à la maison pour le repas. Mais pour le lundi matin, il n'était pas possible de me transporter en voiture à cause de la traite des vaches. Je me souviens de ces samedis où après avoir passé le filtrage de la sortie du lycée, je voyais la voiture et Papa (c'était souvent lui) ou Maman qui m'attendait, quelle joie de quitter cet internat, même pour un court week-end !

Durant cette année de seconde, la principale différence avec les filières générales résidait dans la présence de matières technologiques en plus des matières générales ce qui occasionnait un emploi du temps extrêmement chargé avec environ 40 h d'enseignement répartis du lundi au samedi matin, seul le mercredi après-midi était libéré pour des activités extra-scolaires (sport et autres loisirs). Après chaque récréation, une sonnerie nous rappelait que nous devions nous mettre en rangs par classe puis notre enseignant venait nous chercher et nous conduisait en salle de cours. Les cours dédiés à l'enseignement technologique étaient complètement orientés vers la fabrication mécanique avec notamment du dessin industriel, donné par un certain Yves Krattinger[110], fraichement arrivé au lycée Belin ! Les séances d'atelier représentaient le plus gros morceau, il s'agissait d'apprendre à se servir de machines-outils les plus courantes (tours, fraiseuses et autres rectifieuses) et pour cela, nous étions en binômes. J'étais associé à Vincent, redoublant, plus âgé que moi et surtout beaucoup plus mature et à l'aise avec ces machines, ce qui a contribué à m'éloigner encore un peu plus d'une matière pour laquelle je manquais déjà d'affinités. Quoi qu'il en soit, le programme de la seconde T1, censé permettre l'orientation vers les trois bacs E, F1 (mécanique), F2 (électronique) et F3 (électrotechnique), était honteusement centré sur la mécanique, domaine avec lequel je me sentais bien peu d'atomes crochus, surtout tel qu'il était traité.

Le lycée Belin était relativement avant-gardiste. En particulier, il était équipé d'un des tout premiers ordinateurs de l'enseignement secondaire français. Grâce aux cours que j'ai conservés, j'ai pu retrouver que j'avais fait mes premiers pas en informatique et en programmation sur un IBM 1130[111] en 1974, mais l'enseignement de la programmation en langage OBE (sensé être plus simple que le FORTRAN) ne m'a pas laissé de très bons souvenirs… Pour communiquer avec l'ordinateur, notamment écrire nos programmes, il n'y avait pas de clavier ni d'écran, mais juste des cartes perforées que l'on perforait à la main avec un bâtonnet. Ensuite, on plaçait sa pile de cartes dans une liseuse qui les avalait les unes après les autres pour les interpréter et exécuter le programme. C'était vraiment laborieux voire décourageant (la moindre erreur de perforation nécessitait de tout recommencer)… Cet ordinateur était, à l'époque classé dans la catégorie « mini ordinateurs », voir la photo ci-dessous ! La capacité de la mémoire vive était, je crois, de 16 ko (kilo-octets), une valeur absolument ridicule devant la capacité de stockage de n'importe quel smartphone des années 2020, et le stockage de masse se faisait sur des bandes magnétiques (on voit, à droite de l'image de gauche ci-dessous, le dispositif d'enregistrement-lecture avec sa bobine).

1974 : l'IBM 1130 du lycée Belin, le laboratoire de langues et le terrain de sport.

[110] Membre actif du parti socialiste au début des années 80, en 1988, Yves Krattinger a été élu Conseiller Général de la Haute-Saône puis, en 2001 Président du Conseil Général (désormais conseil départemental). Dans ce contexte, il a côtoyé Papa, également élu, depuis 1994 et jusqu'à sa mort en 2008. Je l'ai revu au funérarium de Combeaufontaine à l'occasion des hommages qu'il souhaitait lui rendre et c'est à cette occasion qu'il m'a confié que Papa avait des valeurs qui le rapprochaient plus de la gauche que de la droite, parti auquel il s'était affilié lorsqu'il avait été élu et dont il a pu mesurer à plusieurs reprises la violence. D'ailleurs, dans son discours en hommage à Papa, lors de la séance du 24 octobre 2008, Yves Krattinger avait salué les qualités humaines de son collègue dont son respect pour les humains quels que soient leur rang et leur bord politique.

[111] L'IBM 1130 a été produit, de 1965 à 1973 avec des versions de plus en plus évoluées, à environ 10 000 exemplaires au niveau mondial.

Nous disposions également d'un laboratoire pour l'apprentissage des langues vivantes (il avait fait l'objet d'un reportage audio-visuel aux actualités de Franche Comté du 15 novembre 1968 que l'on peut retrouver sur le site de l'INA). L'enseignant se trouvait, comme dans une salle de cours classique, sur une estrade mais il était équipé d'un casque et d'un micro lui permettant de communiquer collectivement ou individuellement avec les élèves situés dans des box individuels avec le même accoutrement. En ce qui me concernait, c'était pour l'apprentissage de l'allemand que j'avais pu tester ce nouvel outil pédagogique, mais je crois que c'est surtout durant mon année de seconde qu'il a été utilisé. Ensuite, était-il en panne ou alors y avait-il trop de contraintes de partage entre toutes les classes ?

Dernières infrastructures nouvelles pour moi, celles destinées au sport avec un grand gymnase et un terrain de sport extérieur, incluant une piste de 400 m, situé à côté de la cour de récréation et permettant aux plus mordus d'aller fréquemment s'entrainer dès qu'ils disposaient d'un peu de temps, c'était le cas de quelques camarades coureurs de fond qui y passaient des heures chaque jour.

Les classes de seconde étaient relativement surchargées (entre 35 et 40 élèves). Je faisais partie des plus petits (en âge et en taille) et mon manque de maturité m'était fréquemment reproché, ce qui était sans doute justifié. En pleine agitation de l'adolescence, cette année a été particulièrement dure pour moi car je n'avais pas les capacités physiques pour résister à un rythme aussi intense, avec bien peu de surveillance dans les dortoirs et des nuits souvent bien trop courtes eu égard à mes besoins de sommeil. J'avais quelques bons copains qui, bien qu'ils n'aient plus été dans ma classe durant les années de 1ère et de terminale, sont restés fidèles. C'était le cas de Philippe (originaire de La Longine, à l'autre bout de la Haute-Saône) et de Denis (de Membrey, pas très loin de Molay), dit Dinitz. Dans ma classe, il y avait un certain Patrick le fils de la cousine Monique Garnier de Papa (branche de sa maman à Noroy-les-Jussey). En bon citadin (il habitait Vesoul), il était très beau et toujours impeccablement habillé si bien qu'il ne passait pas inaperçu aux yeux des filles !

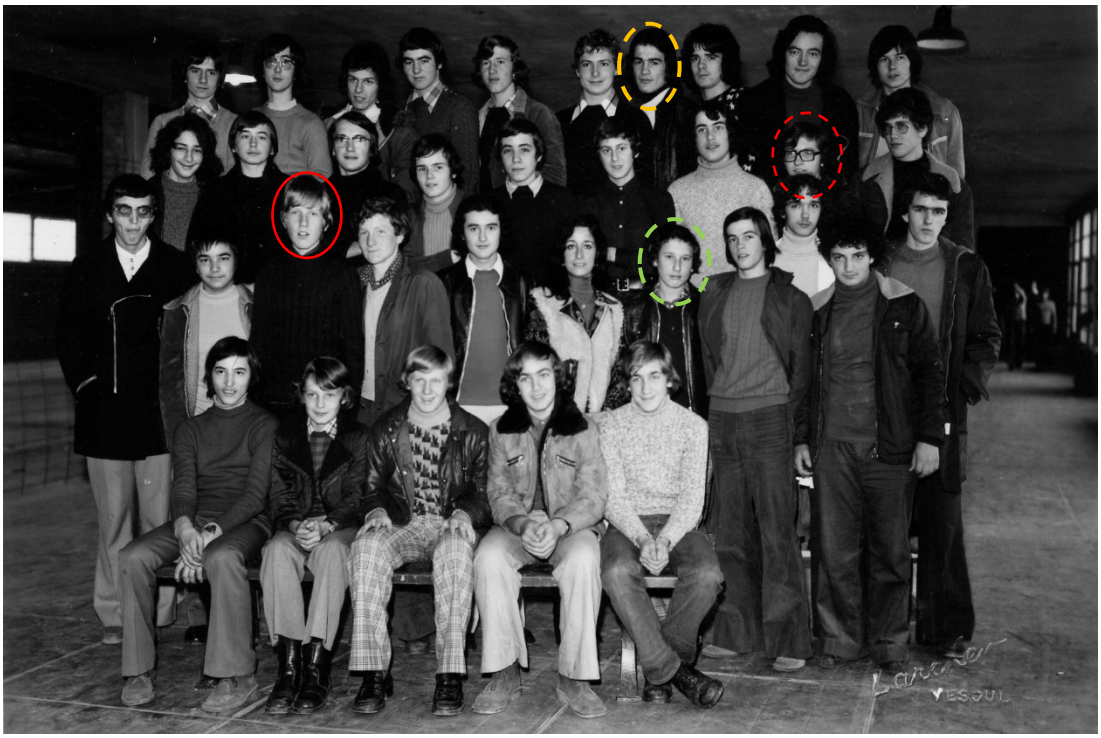


Photo de la classe de seconde T13, avec mes amis Philippe (à gauche, entouré de rouge) et Denis (à droite, pointillés rouges). De gauche à droite, au 1er rang (devant) : Eric, René, Alain M., Jean-Michel et Pascal. Au 2ème rang : Jean-Louis M., xx, Philippe P. (trait rouge), Jean-Louis T., Pierre, Mme Caput (prof. De Français), moi (pointillés verts), Philippe A., Pascal M. Au 3ème rang : José, Pascal C., Philippe C., Serge D., Didier B., Pascal P., Pascal G., Denis G. (pointillés rouges), Guyot. Au dernier rang : Denis T., Marc C, Jean-François G, Jean-François D., Dominique, Vincent, Patrick (pointillés jaunes), Dario, Jean-Louis B., Erich.

En maths et en physique, durant les années lycées, puis pour les épreuves du Baccalauréat en particulier, seules la règle à calcul ainsi que les tables de logarithmes (incluant une partie trigonométrique) étaient autorisées,

même nlors de l'arrivée des calculatrices électroniques. La règle à calcul était une merveille technologique, mais elle nécessitait un apprentissage laborieux pour sa maîtrise. On pouvait réaliser, avec au moins deux chiffres significatifs, des multiplications, divisions, inverses, mises au carré et au cube, racines carrées et cubiques, les fonctions trigonométriques, calculer les exponentielles et les logarithmes népériens… Bref, on pouvait faire, avec un peu moins de précision, mais sans le moindre besoin d'électricité, quasiment toutes les opérations permises par une calculatrice scientifique ! Voir ci-dessous une photo de la mienne (modèle Graphoplex, en parfait état grâce à son usage méticuleux qui nous était imposé) posée sur son mode d'emploi avec son étui en cuir ainsi que le livret règlementaire (autorisé aux examens) des tables de logarithmes.

Ma règle à calcul règlementaire, sa notice et son étui en cuir. Livret des tables de logarithmes (et de trigonométrie).

Au lycée, l'Education Physique et Sportive devenait une discipline à part entière. Alors qu'au collège, elle se limitait à la gymnastique (épreuve du Brevet) et à quelques spécialités d'athlétisme comme le saut en hauteur (en ciseaux), le saut en longueur, le lancer du poids et le 60 m, j'en découvris bien d'autres facettes. La gymnastique se pratiquait toujours, mais cette fois à l'abri, puisque nous avions un gymnase d'ailleurs équipé de toutes sortes d'instruments de torture et permettant les sports collectifs en salle comme le handball et le basketball que je découvris au Belin. Quant à l'athlétisme, nous avions désormais accès à un plus large éventail d'exercices avec le saut en fosbury (il était apparu au Jeux Olympiques de 1968) qui permettait de sauter bien plus haut à condition de disposer d'un matelas pour amortir la chute, la course de vitesse (100 à 400 m) et de demi-fond (1500 et 3000 m), le lancer du javelot. Si la gym n'a jamais été mon fort, j'aimais beaucoup l'athlétisme, je ne saurais pas dire pourquoi, peut-être parce que l'on pouvait aisément quantifier sa performance et chercher à se surpasser ou alors par attrait pour ces rituels antiques pratiqués depuis plus de 2000 ans. Enfin, il y avait la natation dont l'apprentissage se déroulait à la piscine municipale du quartier du Montmarin où l'on se rendait à pied. Je n'avais jamais nagé de ma vie et encore moins été dans l'eau sans avoir pied. Les seuls (mauvais) souvenirs que j'avais de ma relation avec l'eau remontaient à mes cures mais cela n'avait rien à voir. Toujours est-il que mes premières séances de piscine ne m'ont pas laissé que de bons souvenirs. Tout d'abord, le prof de sport faisait comme si tous les élèves savaient déjà nager, ce qui était le cas d'une large majorité, et nous demandait de sauter dans l'eau dans un endroit de la piscine où l'on avait pas pied, de quoi accroître mon appréhension et ne pas me faire progresser. En tout cas, ce n'est pas au lycée que j'ai appris à nager mais dans l'eau de mer, offrant d'ailleurs une meilleure portance, et surtout lorsque je compris que si on restait calme, on ne coulait pas.

J'ai même joué au rugby le mercredi après-midi, durant quelques mois de mon année de seconde. Le terrain se trouvait à Frotey-les-Vesoul. C'était notre prof d'allemand qui en était à l'initiative et qui avait réussi à m'enrôler. Mon engouement a été de courte durée car je n'appréciais pas vraiment ce sport de brutes épaisses qui permettait aux plus forts d'écraser les plus faibles (dont je faisais partie !). J'avais réalisé un film super 8, le 12 mars 1975 un jour pluvieux et bien gris, ce qui n'avait pas arrangé la qualité des prises de vue, mais qui permet de se faire une idée de notre pratique. J'ai également joué au foot dans l'équipe de mon lycée et durant une saison J'ai eu mes premières chaussures à crampons en septembre 1974 (on les avait achetées au magasin « La Hutte » de Vesoul). Enfin, j'ai également fait du cross-country, durant mon année de 1ère. Ce sport était très dur car la saison se déroulait

en hiver, on courrait sur des terrains avec beaucoup de difficultés (dénivelés, boue…) et bien sûr dans le froid comtois. J'ai gardé le souvenir d'une compétition importante qui partait du stade de Vesoul un jour de froid intense. Ma transpiration gelait sur ma peau et, à l'arrivée, il m'avait fallu de très longues minutes pour que mes doigts se désengourdissent afin de délier mes lacets eux-mêmes gelés… Pour preuve que j'ai bien fait du sport amateur, hors du cadre scolaire, voici mes cartes sportives :

Mes cartes sportives d'adhérent à l'ASSU (Association du sport scolaire et universitaire) durant mes trois années de lycée.

La vie de lycéen interne autorisait un peu plus de liberté que celle du collège, même si on était mineur (ce qui était mon cas). Durant la nuit, entre 22h, l'horaire d'extinction des lumières et 7h, celui du réveil, un pion était chargé de faire respecter les règles nocturnes mais il y avait un certain laxisme, tout particulièrement en début d'année avec une période de bizutage assez intense. Et puis lorsqu'il y avait des fêtes ou les veilles de vacances scolaires, l'alcool circulait et de nombreux élèves se retrouvaient ivres. Afin de ne pas attirer l'attention, les bouteilles vides étaient stockées dans les faux-plafonds (j'ai appris que, quelques années plus tard, ils s'étaient écroulés sous l'effet de la surcharge…). Les activités les plus paisibles et auxquelles je participais étaient le Tarot[112] mais parfois il fallait jouer de l'argent (1 centimes de franc par point) et, même si cela n'entraînait pas des dépenses très importantes, mes capacités financières ne me permettaient pas de jouer, alors je me contentais de regarder. C'est aussi durant les heures théoriques de sommeil que circulaient les magazines interdits, comme Playboy (avec des femmes très dénudées), et qui permettaient d'en voir un peu plus que dans les pages des sous-vêtements des catalogues de La Redoute et des 3 Suisses disponibles à la maison ! Sachant que les semaines étaient également bien chargées en heures de cours et heures d'études (obligatoires et surveillées pour les internes : matin, midi et soir), tout cela représentait un rythme que j'avais bien du mal à suivre et que le court week-end ne permettait pas de compenser. Ainsi, je manquais très sérieusement de sommeil et, avec du recul, cela devait expliquer largement mes médiocres performances scolaires de cette année de seconde.

Toujours à l'intérieur du lycée, il y avait d'autres loisirs un peu plus « légaux ». Nous disposions d'une table de ping-pong qui était très sollicitée et pour pouvoir jouer, il fallait gagner car c'est le gagnant qui restait en place après chaque match et le perdant laissait sa place au suivant (par ordre d'arrivée dans la salle). Le niveau était très élevé car il y avait plusieurs élèves classés au niveau national et nous avions même Bruno Parietti, le champion de France junior (il l'a été plusieurs années et a ensuite fait une longue carrière à très haut niveau). Le seul fait de pouvoir le regarder jouer nous faisait tous progresser. La salle de ping-pong était moins remplie durant les heures d'études, c'est pourquoi, lorsque j'avais fini mon travail, j'allais tenter ma chance sur une table moins sollicitée et désertée des champions qui étaient externes et donc absents durant ces tranches horaires. Mais, quitter l'étude pour aller jouer était interdit ! Et, même si mon travail était fait (hélas, ce n'était pas de la responsabilité des pions de faire cette vérification), je devais rester en salle d'étude et m'occuper en silence. Ces effractions au règlement me valurent mes seules heures de colle[113]. Le fait d'avoir ce champion parmi mes copains m'avait permis d'aller assister à quelques grands matchs de tennis de table, dont un mémorable avec le grand champion Jacques Secrétin,

[112] Le Tarot français est un jeu de 78 cartes, comprenant en plus du classique jeu de 52 cartes, 21 atouts (du « Petit », le 1 au « 21 » le plus fort), l'Excuse (3ème « bout », les deux autres bouts, ou oudlers, étant le Petit et le 21) et, en complément des valets, dames, rois, les cavaliers. On pouvait y jouer à 3, 4 ou 5 joueurs. Selon les configurations, les équipes se formaient après la procédure un peu aléatoire de l'appel au roi. J'aimais beaucoup ce jeu qui mélangeait avec un bon dosage hasard et réflexion.

[113] Une heure de colle était une heure de punition durant laquelle on ne pouvait pas quitter le lycée par exemple le mercredi, ou pire, le samedi après-midi.

qui été numéro 2 mondial en 1976, et a récolté plusieurs fois des médailles aux championnats du Monde, d'Europe et de France. A cette occasion, Bruno Parietti avait joué contre lui et avait pu révéler son grand potentiel.

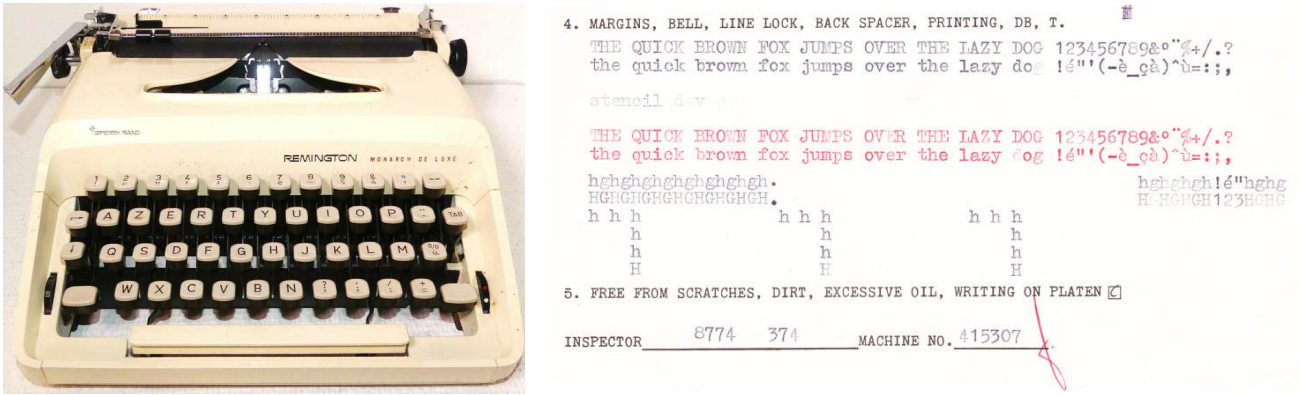
Parmi les loisirs autorisés, la musique avait une belle place et nous disposions d'une salle dédiée et équipée d'une batterie et de quelques instruments et amplificateurs pour guitares électriques. C'était la grande époque du Rock et il y avait, parmi les élèves, quelques musiciens amateurs qui nous fascinaient. La salle étant suffisamment grande pour accueillir une bonne douzaine de spectateurs, j'en ai souvent profité. Nos guitaristes en herbe jouaient et rejouaient à l'infini les mêmes morceaux. Le riff de guitare, qui revenait le plus souvent, était celui de « Smoke On The Water » du groupe Deep Purple (sorti en 1972 et que je n'ai jamais oublié !). C'était aussi les débuts du Hard-Rock (qui deviendrait plus tard le « Heavy Metal ») et certains élèves étaient vraiment fêlés. Un élève de ma classe se faisait appeler Alice, en référence à Alice Cooper, chanteur mythique avec son maquillage et ses tenues de style gothique, revenu plusieurs fois dans le festival du Hellfest à Clisson à près de 70 ans, comme Deep Purple d'ailleurs ! Et puis, il y avait les guimbardes (voir ci-contre) qui étaient un peu l'équivalent des tacs-tacs des années 70. Elles nous permettaient de produire des sons psychédéliques particulièrement appréciés par les ados de cette époque. Pour se rendre compte du son produit par cet instrument d'une grande simplicité, qui exploitait la vibration d'une lame métallique dans la bouche et dont on modulait la fréquence en déformant cette dernière à la façon d'une caisse de résonnance, il suffit de rechercher des vidéos sur internet.

Le mercredi après-midi, en dehors des activités encadrées, comme celles sportives, nous étions autorisés à sortir en ville et même à fréquenter les bistrots. C'était l'occasion pour certains lycéens de boire jusqu'à être complètement ivres et j'avoue que je n'avais ni l'envie, ni les moyens financiers de les suivre. Mais les besoins de rester socialisé m'ont conduit à me rendre quelquefois dans les cafés vésuliens, d'y boire un panaché et de mettre une pièce dans le juke-box… La création musicale était particulièrement riche avec, pour l'année 1975, quelques chansons mythiques comme « Radoactivity » de Kraftwerk, un groupe allemand pionnier de la musique électronique et qui rencontra un grand succès y compris en France, pays de l'atome ! Cette année-là, on entendait « L'été indien », le plus grand succès de Joe Dassin, la très belle chanson « Le Sud » de Nino Ferrer. J'ai aussi découvert Alain Souchon avec « J'ai dix ans », cet auteur, interprète et compositeur qui restera toute ma vie l'un de mes préférés. Je ne chantais pas souvent (celles et ceux qui m'ont entendu chanter savent pourquoi…), mais il m'arrivait de fredonner des airs entraînants et/ou aux paroles drôles, c'était le cas avec « La bonne du curé » d'Annie Cordy que je chantais un dimanche matin dans ma chambre. Régis m'avait enregistré à mon insu (avec mon magnétophone mais je ne sais pas ce qu'est devenu cet enregistrement) ! Parmi les buts de sortie du mercredi, il y avait aussi le Jardin Anglais (parc public), les magasins (plus pour regarder que pour acheter) comme le supermarché Gro, première grande surface que je découvrais. Deux fois par an, la ville de Vesoul s'animait avec la fête foraine au printemps et la foire de la Sainte-Catherine (j'en ai parlé plus haut) en automne. En tant que lycéens, nous avions droit à des tarifs réduits alors j'en ai profité, je me souviens que la chanson « Amoureux de ma femme » de Richard Anthony passait en boucle sur le site de la foire ! Je me souviens également d'une invitation pour fêter l'anniversaire de Vincent, mon camarade de classe, binôme en atelier et compagnon de Rugby, qui habitait Vesoul et était donc externe. C'était sans doute la première fois de ma vie que j'entrais dans la maison d'une famille avec un tel décalage de niveau social par rapport au mien. En effet, le père de Vincent était directeur de Peugeot Vesoul mais son fils n'avait jamais laissé apparaître son rang social dans notre quotidien de lycéens. Le luxe (de mon point de vue) brillait partout et notamment lors du goûter festif. Nous avions eu droit à toutes sortes de boissons que je ne connaissais pas mais surtout à des toasts de caviar (ou d'un ersatz mais, de toute façon, je ne faisais pas la différence). Enfin, dernier objet de distraction, les archives départementales dont les bâtiments tout neufs se trouvaient tout près du lycée. Elles devinrent rapidement l'un de mes lieux récréatifs favoris, surtout pour étendre les recherches généalogiques que j'avais commencées depuis plusieurs années mais également pour obtenir des documents historiques, voire des preuves juridiques destinées à argumenter dans le cadre d'un conflit opposant la municipalité de Molay à celle de La Rochelle au sujet des sources d'eau potable. Il n'y avait, semble-t-il, aucune limite d'âge pour pouvoir consulter les archives et vu que les photocopies n'étaient pas accessibles à cette époque et que les photos coûtaient trop cher, eh bien, la seule façon de récolter les données était de les copier à la main.

Un souvenir qui m'a profondément marqué est le très grave accident de Noël, le mari de notre chère institutrice de Molay, en décembre 1974. Un soir, alors que j'avais regagné mon dortoir et que je regardais, comme souvent, par la fenêtre, je vis passer une ambulance toutes sirènes hurlantes. Une fois rentré à la maison pour le week-end, j'appris que Noël Jolliot, garagiste à Cintrey, avait eu, ce soir-là, un accident alors qu'il allait faire un dépannage sur la nationale 19. Il y avait du verglas et il avait quitté la route en faisant des tonneaux puis avait été éjecté par la vitre arrière. Le port de la ceinture de sécurité n'était obligatoire que depuis 1 an et de nombreuses personnes jugeaient encore inutile de la mettre, Noël en faisait partie. Il a failli perdre la vie et sa colonne vertébrale fut gravement atteinte ce qui lui valut d'être paraplégique et de poursuivre sa vie en fauteuil roulant.

A Noël 1974, j'ai reçu un magnifique cadeau (qui était d'ailleurs plus largement destiné à un usage familial). Il s'agissait d'un magnétophone portatif à cassettes (Philips N2221) acheté chez Roger (nom de famille), notre vendeur et dépanneur d'électroménager et télévisions à Pressigny. Moi qui avait une manie pour la production d'archives, j'enregistrais tout : les cloches, les hirondelles, mes parents et grands-parents, et même la messe de Noël 75 à Laître. Bien sûr, j'ai numérisé tous ces enregistrements et on peut les écouter aujourd'hui encore sans qu'ils aient subi trop de dégradation. Ci-dessous, deux photos, l'une de mon magnétophone Philips et l'autre de celui de ma future femme Fabienne (Sony TC-66 avec micro intégré et plus portable avec housse et bandoulière) qu'elle avait aussi utilisé pour faire un enregistrement clandestin de Papa, en février 1979, à la suite duquel nous allions nous rencontrer ! Quelques années plus tard, le principe des cassettes et du stockage magnétique fut transposé à la vidéo et permis de sortir du monde des technologies argentiques. Enfin, à partir des années 2000, l'enregistrement numérique direct se généralisa pour l'ensemble des médias (du son à la vidéo en passant par la photo) avec une qualité, une compacité et une facilité d'emploi incroyables.

Magnétophones à cassette pour l'enregistrement audio (le mien et celui de Fabienne). Cassette audio.



Ma machine à écrire Remington (1975) et son certificat de typographie.

Puis, en février 1975, grâce aux soldes (chez Radio JS à Paris, pour 430 F, ce qui était cher pour mes parents…), je reçu un autre cadeau exceptionnel qui allait me permettre de continuer les archivages de toute nature (ce qui devenait une manie !), une machine à écrire. Il s'agissait d'une Remington Monarch de Luxe avec ruban d'impression 2 couleurs (noir et rouge), livrée avec un certificat montrant sa typographie et donc ses défauts spécifiques à un système mécanique inévitablement imparfait (c'est à cela que l'on pouvait, dans les enquêtes policières, identifier la source d'un document dactylographié !).

En avril 1975, Maman avait fait une cure de 3 semaines à Bourbonne-les-Bains afin de pouvoir se reposer et se remettre de douleurs (peut-être consécutives à notre accident de 1967). Mémère Luce et pépère Lucien étaient venus pour s'occuper de l'intendance, notamment de Marc et Régis. Maman rentrait chaque week-end et la surcharge de travail qu'elle trouvait à son retour, notamment avec moi qui revenait de ma semaine de lycée, ne lui avait pas vraiment permis de récupérer. Pépère André était, semble-t-il, content d'avoir de la compagnie (Luce et Lucien) et Papa raconte, dans un de ses courriers, une partie de cartes (Tarot) de mes 3 grands-parents dans laquelle André sifflotait parce qu'il avait un bon jeu, une attitude à laquelle nous n'étions pas habitués ! La photo de gauche, ci-dessous, date sans doute de cette période. Derrière mes grands-parents, on peut voir notre mobilier de cuisine en formica rouge et jaune ainsi que notre télévision noir et blanc. Sur la photo du milieu (extraite d'un film Super 8), on peut voir Pépère André souriant, ce qui n'était pas très fréquent au quotidien sauf lorsque je le photographiais ou que je le filmais. Je suis sûr qu'il aimait bien ses petits-enfants mais qu'il avait été élevé dans un contexte où l'on ne montrait pas ses sentiments… et, surtout, sa surdité l'isolait probablement car, à cette époque, il n'y avait pas de prothèses auditives. La 3ème photo a été prise par moi à l'occasion d'une visite estivale de nos amis Rochefort de Lyon (devant : Marie-Louise, Thierry et Paul puis Régis Papa et Marc, derrière : Martine et Maman).

1975 : Papa, Luce, Lucien et André. Pépère André souriant. Avec la famille Rochefort (été).

Les repas de famille festifs étaient toujours fréquents. Ci-dessous, des extraits du film que j'avais fait à l'occasion de deux repas à l'occasion de l'anniversaire de Régis (ses 14 ans), le premier avec notre famille de Lavigney et le second avec la famille Michel et Josette de Cintrey.

Novembre 1975 : Luce et Lucien. Claude et Bernadette. Marie-Claire, Marie-Pascale et Elisabeth. Etienne et Marc.

Novembre 1975 : Papa, Régis et moi. Papa et Maman. Josette et Fabien. Michel. David.

10.3- En première, spécialisation vers le bac (1975-76)

Mes médiocres résultats scolaires dans les disciplines technologiques (surtout en atelier de mécanique) m'avaient interdit une admission de 1ère E (sciences de l'ingénieur), ce qui était in fine assez objectif (ma moyenne

annuelle était de 10,54/20, à peine au-dessus de la moyenne de la classe à 10,42 !). Mais j'étais convaincu que les profs de ces matières, qui ne m'intéressaient pas, voulaient me faire redoubler à cause de « mon manque de maturité » et j'ai préféré, largement par opposition à ces profs, rentrer en 1ère F3 (applications énergétiques de l'électricité), filière considérée comme moins prestigieuse que celle du bac E, et qui ne me permettrait peut-être pas de faire des études longues au cas où je le souhaiterais. Lors d'une réunion parents-profs, qui avait eu lieu au printemps, M. Bruchon, le professeur de maths, avait cependant rassuré mes parents en leur disant que, malgré mes résultats modestes en atelier de mécanique, je serais sans doute admis en E, cela m'avait, en outre, probablement conduit à un certain relâchement et à ne pas faire d'efforts pour m'investir plus dans les matières qui ne me plaisaient pas. Avec le recul, je pense que j'ai vraiment bien fait de choisir cette voie d'un Bac F3 qui correspondait mieux à mes aptitudes et où je me suis épanoui (même si j'aurais été bien mieux en filière générale, bac C par exemple) car en filière E, la mécanique restait très dominante. A cette époque, le niveau, notamment en maths et en physique, était très bon et je n'ai eu aucune difficulté par la suite à poursuivre des études supérieures. Lorsque je regarde ce que sont devenus mes copains passés par le Bac E, outre Denis, l'un de mes meilleurs copains, qui n'a pas réussi son Bac même après un redoublement, les autres n'ont pas pu être admis en BTS mais seulement en IUT (c'était le cas de mon autre ami Philippe P. qui était pourtant un excellent élève) dont le niveau, à l'époque, était moins élevé que celui du BTS (en tout cas en électrotechnique ou génie électrique). Nous avons correspondu régulièrement et puis l'éloignement nous a conduits à perdre le contact. Aux dernières nouvelles, il était rentré à la fac à Besançon et serait devenu instituteur. Les seuls, dont j'ai perdu la trace, sont ceux qui étaient rentrés en classe prépa et dont je ne sais pas s'ils ont poursuivi en école d'ingénieurs ou autre filière équivalente.

A la rentrée 1975, le lycée technique Belin devenait lycée polyvalent Belin, accueillant désormais toutes les sections de préparation au Bac général. Ainsi, je me souviens d'avoir retrouvé Annie, qui était au collège à Morey avec moi. Elle avait fait sa seconde au lycée Gérôme pour préparer un Bac D (devenu plus tard SVT). Grâce à elle, j'avais pu rencontrer des élèves de sa filière et je m'étais fait un bon copain, Patrick, dont j'ai également hélas perdu la trace. Le jour de la rentrée en 1ère, nous avions fait une promenade à la chapelle de la Motte de Vesoul avec mes parents et mes grands-parents Luce et Lucien (voir photo ci-dessous, aux pieds de la Vierge). Mémère Luce était très fatiguée ce qui ne lui ressemblait guère, elle qui débordait toujours d'énergie et ne se plaignait jamais.

1975 : avec mes grands-parents, Luce et Lucien, à la Motte de Vesoul puis au centre de convalescence d'Arguel avec Maman.

A la fin de l'année 75, une artérite cérébrale lui avait été diagnostiquée à Besançon. Elle n'avait pas été malade depuis bien longtemps (son goitre dans les années 40 et dont j'ai parlé précédemment). C'est à partir de ce moment-là qu'elle dut prendre un traitement contre l'hypertension et qu'elle a conservé toute sa vie. Il lui fut prescrit un séjour de repos ou de convalescence de quelques semaines au centre d'Arguel, à côté de Besançon (voir photo précédente, à droite, prise à l'occasion d'une visite de mes parents avec Pépère Lucien). L'un des risques associés à cette maladie est l'accident vasculaire cérébral (AVC) et c'est probablement ce qui l'a emportée dans son sommeil dans la nuit du 24 au 25 août 1995. Aux alentours du 15 au 20 août, Lucile et Angéline étaient en vacances à Molay chez Pépé et Mémé puis avaient passé quelques jours à Lavigney chez Claude et Bernadette. A cette occasion, elles avaient eu le bonheur de se retrouver avec Luce, très heureuse, elle aussi, d'avoir auprès d'elle ses arrière-petites filles qu'elle adorait comme ses petits-enfants (voir photo à gauche ci-dessous). Elles avaient, entre

autres, assisté à la confection de son chignon par Bernadette sa belle-fille (voir photo de droite) et avaient découvert la longue tresse de ses cheveux que l'on ne pouvait pas deviner en temps normal. Lorsque nous l'avons quittée mi-août, nous ne savions pas que c'était la dernière fois que nous l'embrassions. Elle avait déjà fait une chute en avril, il s'agissait sans doute de signes précurseurs. Quelle chance j'ai eu d'avoir une telle grand-mère, si aimante mais aussi si courageuse !

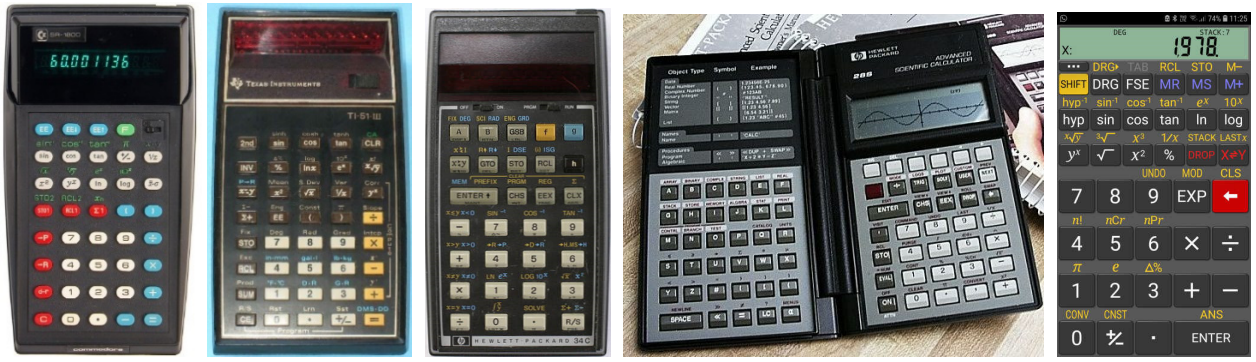
Août 1995, dernières photos de ma grand-mère Luce : le 10 août avec 4 de ses arrière-petits-enfants (Benjamin, Cyrielle, Lucile et Angéline) et le matin du 14 août 1995 où Bernadette confectionnait son chignon.

Cette année de 1ère était moins dense que celle de seconde et surtout, nous terminions le samedi à 10 h. Afin de mutualiser le transport, nous nous étions entendus avec trois autres famille de Malvillers et de Morey, qui avaient leurs filles également au lycée à Vesoul. Et même si je devais parfois attendre midi pour que mes covoitureuses aient terminé leur semaine, je rentrais plus tôt qu'avec le car ! En tant que lycéen interne, on m'avait attribué le lit n°25 dans le dortoir D14 ainsi que le numéro E14 pour la salle d'étude.

Les premières calculatrices électroniques avaient fait leur apparition en 1971 avec la marque Sanyo, mais elles étaient destinées aux 4 opérations classiques et c'est Hewlett-Packard qui avait introduit en 1972 les premières calculatrices scientifiques incluant les fonctions trigonométriques, les logarithmes et exponentielles ainsi que les notations en puissance de 10. Mais cette marque était très chère et utilisait un mode de calcul très particulier, la notation polonaise inverse dont je ne devins un adepte que plus tard. Au printemps 1976, mes parents purent m'offrir ma première calculatrice scientifique, à un prix abordable, une Commodore SR1800 (voir image ci-dessous) avec affichage vert et accumulateurs rechargeables. J'avais beaucoup de chance car nous n'étions pas nombreux à cette époque à disposer d'un tel outil, infiniment plus pratique que la règle à calcul. L'un de mes profs était même passé un samedi à la maison pour venir voir la machine !

Vint ensuite l'ère des calculatrices programmables qui étaient à la fois scientifiques avec des fonctions encore plus évoluées mais surtout de petits ordinateurs permettant de réaliser des programmes élémentaires, par exemple pour tracer des courbes (mais il n'y avait pas d'écran graphique, la sortie restant purement numérique avec un afficheur digital) ou pour effectuer des simulations de phénomènes physiques. C'est lorsque je rentrai en BTS, en 1977, que j'eus besoin d'une telle machine, ce fut une Texas Instrument TI-51-III, modèle à la fois performant et assez économique. En décembre 1981, alors que j'étais élève normalien et rémunéré, je pus m'offrir une Hewlett Packard HP34C (pour 988 F) également programmable (mais avec un autre langage de programmation que celui de TI !), je passai ainsi définitivement à la « notation polonaise inverse ». Cette façon de calculer, qui n'a hélas pas conquis beaucoup de monde, était pourtant absolument géniale sans aucun besoin de parenthèses et une logique implacable. J'ai utilisé cette machine jusqu'en 1988, année où j'ai investi dans un modèle très haut de gamme, la HP28S avec un écran graphique mais qui, n'était hélas pas compatible avec les micro-ordinateurs de l'époque et qui devint vite obsolète… Je me suis servi de ces deux machines pour écrire de petits programmes, notamment avec la 34C, au tout début de ma thèse de doctorat lorsque j'étais à la maison et que je n'avais pas (encore) accès à un ordinateur depuis chez nous. Aujourd'hui, lorsque j'ai besoin de faire des calculs, j'utilise l'application RealCalc sur

mon smartphone sous Android (depuis 2012) et qui propose une calculatrice scientifique utilisant ce principe génial, et pour les calculs élémentaires, une petite Canon LS-39E solaire inusable.

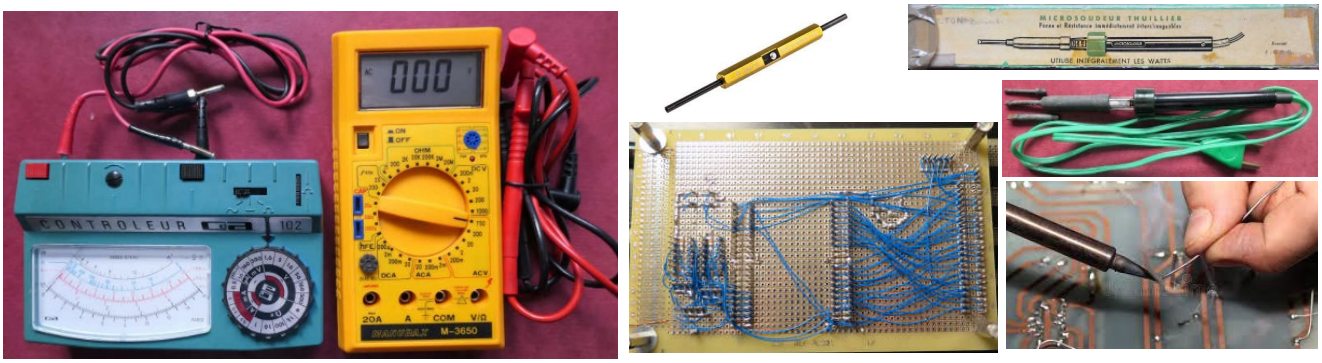


Commodore SR1800 (1975) - Texas Instrument TI-51-III (1977) programmable – Hewlett Packard HP34C (1981) – Hewlett Packard HP28S (1988) – RealCal application pour smartphone Android (2012).

Mon année de seconde avait été pénible, sans doute largement à cause de mes difficultés d'adaptation à cet internat et à des camarades issus de milieux sociaux très différents de ce que j'avais connu jusqu'alors mais également à mon manque de résistance physique dans cette nouvelle vie. Mais cette deuxième année de lycée, probablement pour la première fois de ma scolarité post école primaire, fut celle de mon épanouissement. La voie que j'avais choisie, de façon relativement forcée il faut l'avouer, se révélait finalement parfaitement adaptée à mes aptitudes et mes centres d'intérêt et je me sentais très bien au sein de ma classe, avec des relations beaucoup plus épanouies avec mes copains, y compris dans d'autres classes (surtout en E, mais aussi en D, et C). J'avais globalement de très bons enseignants, tout particulièrement dans les matières scientifiques et techniques et je prenais un réel plaisir à apprendre. Le professeur, qui m'a le plus marqué, était Jacques Laroche, celui de physique. Outre des compétences scientifiques sans failles, il était très exigeant et nous obligeait à travailler de façon très intelligente. Sa méthode reposait sur une interrogation aléatoire, à chaque séance, d'un.e élève qui devait se lever et éventuellement se rendre au tableau pour répondre à une question concernant le cours de la séance précédente. Cette méthode pédagogique était très efficace pour nous obliger à travailler, en particulier à réviser systématiquement le cours de la séance précédente. Par rapport aux « méthodes » pédagogiques fondées sur une terreur aveugle, telle que celle de notre prof de physique de seconde, la différence en termes d'efficacité était de taille et je pris un plaisir croissant à apprendre la physique et plus particulièrement l'électromagnétisme et l'électricité (électrotechnique). J'ai remercié explicitement Jacques Laroche, avec quelques autres enseignants qui m'ont marqué, dans mon mémoire d'habilitation à diriger des recherches en 1994 et je lui en avais fait parvenir un exemplaire. Lors de mon départ en retraite anticipée en 2018, Pascale Costa, qui avait fait une intervention dont j'ai parlé précédemment (que l'on peut visionner dans les vidéos de l'évènement), avait préalablement téléphoné à Jacques Laroche qui lui avait dit, outre des compliments dont je pourrais rougir, qu'il n'avait qu'un seul regret, celui de n'avoir pu me garder, parmi ses élèves, 2 années supplémentaires. En effet, le BTS électrotechnique du lycée Belin n'a ouvert que lorsque j'avais fini de le préparer à Épinal ! Sinon, je serais sans doute resté à Vesoul, mais je ne suis pas sûr que le niveau aurait été aussi élevé qu'à Épinal, qui bénéficiait déjà d'une longue expérience, et que j'aurais pu ensuite intégrer l'ENSET à Cachan…

En complément des enseignements plus théoriques (maths, physique, électrotechnique), ceux plus pratiques, comme les séances de travaux pratiques d'électrotechnique, conduits notamment par un autre Jacques, en l'occurrence Arnould, ont également été une révélation et j'ai rapidement pris un grand plaisir à maîtriser cette forme si abstraite de l'énergie qu'est l'électricité. Durant, toutes les années d'études qui ont suivi, je n'ai fait que progresser dans cette compréhension si bien qu'arrivé au terme de mes études (hors doctorat), avec l'électricité, je me sentais comme un poisson dans l'eau à tel point que, lorsque je me trouvais en situation expérimentale, parfois sur des systèmes complexes (imbriquant électronique et automatique), j'avais une très grande aisance, un peu comme si mes propres sens percevaient les courants, tensions électriques et autres champs magnétiques ! J'avais donc bel et bien trouvé ma voie, il ne me restait plus qu'à y associer un métier pour en vivre. C'est ce qui s'est produit, largement par le fait du hasard et un peu par des décisions personnelles.

Dans ce domaine de l'électricité, si on peut parfois malencontreusement prendre des « châtaignes[114] » et qu'il faut être extrêmement prudent, on ne peut pas se servir de ses sens pour étudier ou réaliser des dispositifs électriques. Des appareils de mesure sont nécessaires, le plus basique d'entre eux est le « multimètre », qu'on appelait plutôt « contrôleur » lorsque j'étais au lycée. Il permet de mesurer prioritairement le courant (le débit d'électricité, en ampères), la tension (en volts, en quelque sorte la pression électrique), que ce soit en courant alternatif ou continu, ou encore la résistance d'un circuit électrique (en ohms) hors tension. Durant notre formation, il était de bon ton d'être aussi un bricoleur en dehors des séances d'enseignement afin de développer un peu plus ses compétences. C'est dans ce contexte que nos enseignants d'atelier d'électrotechnique (les séances pratiques où l'on réalisait des systèmes électriques) nous ont encouragés à acquérir notre propre contrôleur, sachant que, bien entendu, au lycée, nous disposions de tous les équipements nécessaires, dont certains beaucoup plus performants comme les oscilloscopes qui permettent de visualiser, sur un écran, l'évolution des grandeurs électriques en fonction du temps. Comme ces contrôleurs étaient relativement coûteux, il nous fût proposé un achat groupé d'un kit de contrôleur (pièces détachées, incluant la coque, l'afficheur à aiguille, les composants électroniques à souder, etc…). C'est ainsi que début 1976, durant mon année de 1ère, après l'avoir assemblé, je devins l'heureux possesseur d'un CDA 102 (de la marque française Chauvin Arnoux). A l'époque, les appareils de mesure étaient analogiques (avec un affichage à aiguilles comme les montres) et ce n'est que plus tard (en août 1983), que j'achetai mon premier multimètre numérique (Manudax M3650), un excellent appareil qui, 40 ans plus tard, fonctionne toujours parfaitement et qui m'a déjà rendu beaucoup de services. Mais pour devenir un vrai bricoleur en électricité (électrotechnique et électronique), il fallait un fer à souder, un appareil qui permet de chauffer à une température suffisamment élevée (autour de 200°C, attention aux brûlures !) un alliage d'étain pour effectuer les indispensables soudures, à commencer celles pour réaliser mon premier contrôleur (soudure des composants électroniques sur le circuit imprimé).



Contrôleurs analogique (1976) et numérique (1983).Circuits électroniques en wraping (à gauche) et imprimé avec soudures à l'étain (à droite). Au-dessus : outil à wraper et mon premier fer à souder.

C'est mon oncle Michel, autodidacte en électronique, mais qui se débrouillait très bien (il faisait d'ailleurs du dépannage électronique en plus de son travail de mécanicien), qui m'a offert mon premier fer à souder, un Thuillier de qualité professionnelle qui, lui aussi, a duré très longtemps (jusqu'en 2017, en effet, la durée de vie de ce type d'outil, qui chauffe, est plus limitée). Ma première réalisation fut un détecteur de métaux avec lequel je ne trouvai pas grand-chose, bien qu'à cette époque on rêvait de trouver le trésor des Templiers ! Un peu plus tard, lorsque j'étais en BTS, j'avais fabriqué, pour ma première voiture, un « cadenceur d'essuie-glace ». À cette époque, il n'y avait pas de balayage intermittent et encore moins réglable en fréquence, j'avais ainsi, bien avant l'heure, un équipement de pointe dans ma Renault 5 de base. A cette époque, j'étais abonné au journal mensuel Elektor qui permettait d'être au courant des innovations électroniques, et elles étaient très nombreuses depuis l'avènement du transistor dans les années 50. Le journal contenait notamment des plans de circuits électroniques permettant de réaliser toutes sortes de gadgets plus ou moins utiles pourvu que l'on puisse se procurer les composants

[114] Prendre des châtaignes est une expression imagée qui fait référence aux picotements (piquants du fruit comestible), voire plus, associés aux sensations dues aux effets indésirables de l'électricité sur la peau en cas de contact avec des parties sous tension en courant alternatif. Bien sûr, cela peut être très dangereux, c'est pour cela qu'il est déconseillé de travailler sous tension et que des normes très précises et sévères régissent les pratiques professionnelles dans ce domaine.

électroniques et réaliser un circuit imprimé. Sur ce dernier point, on pouvait avec assez peu de moyens les fabriquer soi-même à condition de ne pas craindre la pollution associée au perchlorure de fer utilisé pour ronger les parties cuivrées à faire disparaître afin d'obtenir la circuiterie souhaitée. Enfin, juste après avoir soutenu ma thèse de doctorat, en juillet 1985, il y eut un cambriolage dans un appartement de la résidence où nous habitions à Fresnes. Or, nous avions prévu de partir en vacances et nous ne tenions pas à ce qu'il nous arrive la même chose durant l'été. En quelques jours, je conçus un système d'alarme original et je le réalisai. Il s'agissait de protéger juste la porte d'entrée, seule voie d'accès, la principale innovation résidait dans l'annulation temporisée de la protection grâce à un aimant qu'il fallait passer au bon endroit devant la porte. Ensuite, un léger beep avertissait que l'alarme avait bien été désinhibée et on disposait d'une vingtaine de secondes pour ouvrir et aller la désactiver, sans quoi une puissante sirène hurlait. Notre appartement était un duplex à 3 niveaux et la porte était au niveau le plus bas et donnait sur un cellier dans lequel se trouvait le système. Il était sur secteur, mais il était secouru grâce à une batterie. Pour faire vite, toute la partie logique (numérique en logique combinatoire et séquentielle) avait été wrapée (sans soudures, les circuits intégrés sur la face recto sont montés sur des « supports à wraper » et au verso les supports présentent des pattes de section carrée sur lesquelles on enroule, avec un outil spécial, les fils qui relient une patte à une autre, voir la photo, page précédente, à côté des contrôleurs et la comparaison avec un circuit imprimé<soudé). J'utilisais le matériel du laboratoire de recherche où je travaillais… C'est ainsi qu'un jour, où je « travaillais » à la réalisation de cette alarme, le directeur du laboratoire était passé et m'avait demandé si je faisais de la « perruque[115] », ne connaissant pas l'expression, j'avais senti que j'étais sans doute en situation quelque peu illégale ! Ce système d'alarme resta opérationnel jusqu'à notre déménagement en janvier 1988. Le seul inconvénient était dû à l'aimant puissant qu'il fallait avoir avec soi en permanence et qui avait une fâcheuse tendance à démagnétiser les tickets de métro.

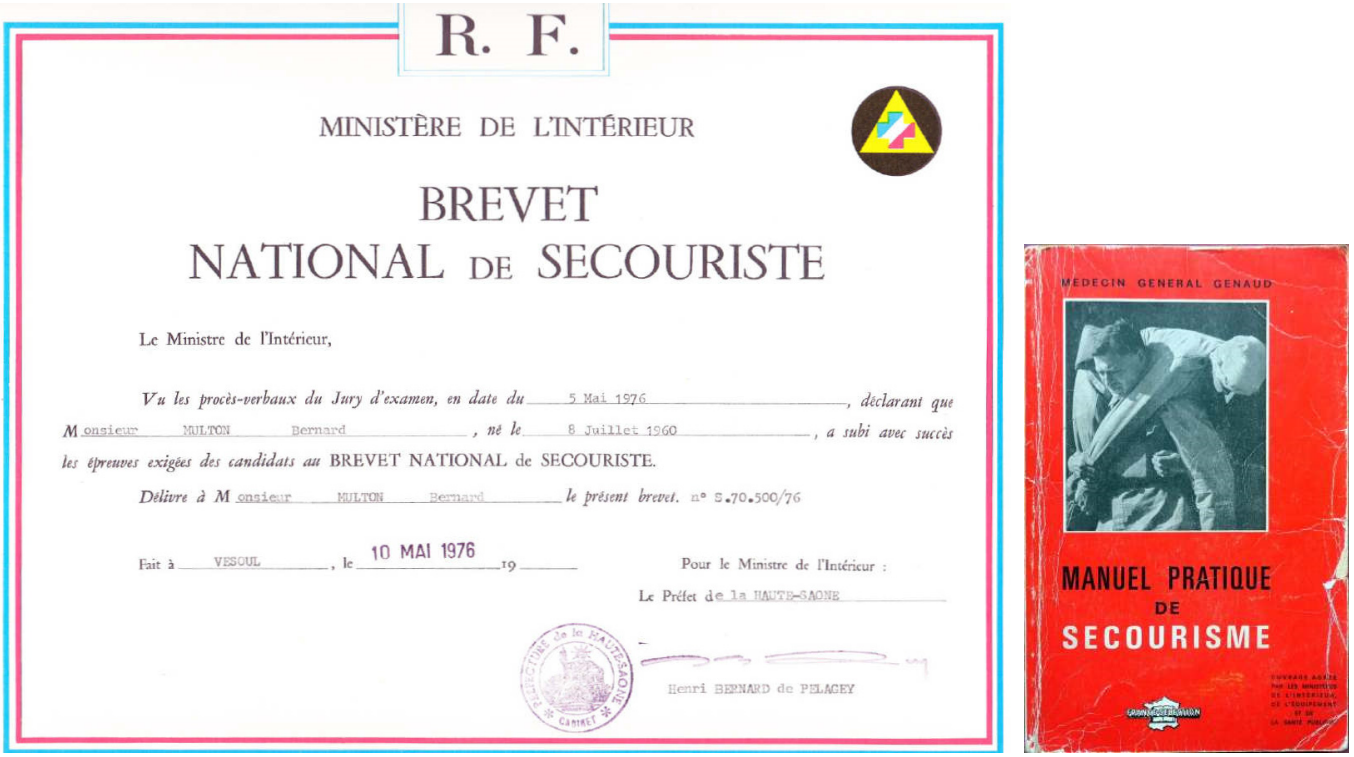
Concernant les matières générales, c'est sans doute le professeur d'Allemand, M. Seebert, qui m'a le plus marqué, c'était un enseignant passionnant et bienveillant. D'ailleurs, je peux dire qu'en Allemand (de ma 6ème à dernière année de BTS), j'ai eu beaucoup de très bons profs et j'en garde un excellent souvenir. Je pense que j'avais atteint un bon niveau, hélas, j'ai eu bien peu d'occasions d'exploiter mes connaissances durant ma vie et, hormis une partie de la culture germanique, il ne m'est pas resté grand-chose de toutes ces heures de cours. Monsieur Seebert (j'ai oublié son prénom) avait organisé un voyage en Allemagne, dans le pays du Bade-Wurtemberg, le 2 juin 1976, en fin d'année scolaire. J'avais fait, à l'occasion, un film super 8 dont j'ai extrait l'image ci-contre. L'un de mes camarades m'avait pris la caméra… on voit, de gauche à droite, Philippe H., Laurent M., Pascal M., Alain G. (avec lequel je me retrouvai en BTS à Épinal) et moi-même. Nous étions allés à Freiburg, avions visité une cave viticole dans le massif de Kaiserstuhl, une centrale hydroélectrique en caverne (probablement la centrale de pompage turbinage de Säckingen avec 4 turbines de 18 MW, qui permet de faire du stockage d'électricité), un voyage en car de plus de 400 km A/R dans la journée (8h-21h).

En Maths aussi, je prenais un grand plaisir à découvrir de nouveaux concepts comme les espaces vectoriels et les nombres complexes. Parmi les rares cahiers que j'ai conservés de ma période de lycée, il y a celui de maths (cahier à spirales) de cette année de 1ère et le grand soin que je mettais dans mes prises de notes est révélateur à la fois des qualités pédagogiques de notre prof (je n'ai eu que de bons profs de maths durant toute ma scolarité, du collège à l'ENSET) et de mon intérêt pour cette discipline.

[115] D'après Wikipédia : Le travail en perruque ou encore faire la perruque est l'utilisation par un employé du temps de travail ou des outils de travail de l'entreprise pour effectuer des travaux qui ne correspondent pas à ceux pour lesquels il est payé. L'activité répond généralement à des objectifs personnels, et elle est parfois connue et acceptée par l'employeur.

Enfin, en Français, j'étais plutôt moyen (bien que très au-dessus de la moyenne de la classe !), largement par manque de maturité et de culture littéraire (les lectures, qui m'intéressaient, étaient bien éloignées des classiques auxquels les enseignants tentaient de nous intéresser). En seconde, j'avais dû lire « Le rouge et le noir » de Stendhal et j'étais bien trop immature pour comprendre et apprécier ce monument de la littérature française… Mais l'année de première était celle du « Bac de Français » (on dit aujourd'hui les « épreuves anticipées du Bac ») avec une épreuve orale et une épreuve écrite. Hélas, je ne brillai pas avec un 8/20 à l'écrit (bien en-dessous de ce que j'avais obtenu en cours d'année, jusqu'à 15/20 au dernier trimestre) et un 12/20 à l'oral. Je n'ai aucun souvenir des sujets, en tout cas, je pouvais aborder ma préparation du Bac l'esprit tranquille avec une note de Français, la matière où j'avais le plus de difficultés, finalement neutre.

Durant le printemps 76, j'avais préparé, via une formation qui se déroulait certains mercredis après-midi, un brevet de secouriste que j'ai obtenu le 5 mai 1976 et dont les diplômes furent remis aux lauréats par le préfet de Haute-Saône Henri Bernard De Pelagey. Et comme j'avais été classé 2ème, j'ai eu l'honneur de recevoir ses félicitations personnelles ! C'est peut-être le diplôme dont je suis le plus fier (et pas seulement parce que c'est le plus coloré de tous !) et je trouve bien dommage que cette formation ne soit pas systématisée pour tous les adolescents.



R. F.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

BREVET
NATIONAL DE SECOURISTE

Le Ministre de l'Intérieur,

Vu les procès-verbaux du Jury d'examen, en date du 5 Mai 1976, *déclarant que* Monsieur MULTON Bernard, *né le* 8 Juillet 1960, *a subi avec succès les épreuves exigées des candidats au* BREVET NATIONAL de SECOURISTE.

Délivre à Monsieur MULTON Bernard *le présent brevet.* n° S.70.500/76

Fait à VESOUL, le 10 MAI 1976 19

Pour le Ministre de l'Intérieur :
Le Préfet de la HAUTE-SAONE

Henri BERNARD de PELAGEY

Mon brevet de secouriste et la couverture du manuel avec lequel je l'ai préparé.

Autre anecdote, c'est durant cette année, probablement à l'automne 1975, que je mis les pieds pour la première fois, dans un « appartement moderne ». Il était occupé par la sœur de Laurent M., l'un de mes bons camarades de classe, dans une des tours du quartier du Montmarin à côté du lycée. J'avais été très impressionné par le modernisme de ce que nous appelions, avec dédain, les cages à lapins (les clapiers des lapins ressemblaient en effet à ces logements collectifs, mais il n'y avait ni escaliers, ni ascenseurs !). La sœur de Laurent nous avait offert un jus d'orange issu d'une étrange machine (qui devait presser les oranges puis conserver le jus durant la journée en le brassant) mais surtout ce fut ma découverte du coca-cola ! J'en garde le souvenir d'un goût chimique et pharmaceutique qui, malgré d'autres tentatives, m'a toujours déplu.

Durant les congés de février 1976 à Molay, j'avais réalisé un autre film super 8, j'étais notamment allé dans la classe de Madame Jolliot, mon ancienne institutrice, pour effectuer un petit reportage. On pouvait y voir mon petit frère Marc au travail ainsi que notre cousin David. J'avais également fait quelques séquences dans la nature et pour terminer les derniers mètres de pellicule, j'avais pris des images de ma chambre à la maison : ma table de nuit

avec mon premier Radio-Réveil digital mais électromécanique (encore un produit en solde de La redoute, je l'ai gardé et il fonctionne toujours, mais la radio n'accédait qu'aux grandes ondes et pas à la FM). On peut voir aussi la niche pour ranger mes livres, avec en bas, la collection complète de l'« Histoire ecclésiastique » (36 volumes du 18ème siècle, par l'Abbé Fleury), un trésor que j'avais trouvé dans les greniers de Lavigney dans des conditions de conservation désastreuses et que j'avais restauré. C'est mon grand-père Lucien qui, sachant tout l'intérêt que j'y portais, m'en avait fait cadeau. Sur la photo d'à côté, on voit le dessus de mon secrétaire, meuble de bureau sur lequel j'ai passé des centaines d'heures à travailler et m'amuser (le plan de travail était rabattable, caractéristique essentielle du secrétaire). Trônaient au-dessus la statue de la Vierge des Viennot (dont j'ai déjà parlé au chapitre 2.2) ainsi que quelques-uns de mes plus beaux cailloux (fossiles et minéraux). Enfin, à droite, posée sur une chaise à assise paillée, une pile de magazines « Science & Vie » à laquelle j'étais abonné depuis au moins 1 an et qui a largement contribué à l'élargissement de ma culture scientifique. A l'époque, on disait beaucoup de mal de cette revue de vulgarisation, je pense que cela était propagé par une « élite » pointilleuse dédaignant la vulgarisation. En tout cas, j'ai dévoré avec passion tous les numéros que j'ai reçus.

Dans ma chambre en février 1976 (extrait de film Super 8).

Comme tous les adolescents de mon époque, j'aimais écouter de la musique et des chansons et la seule voie dont je disposais était la radio avec la médiocre qualité des grandes ondes (mais tant qu'on n'a pas connu mieux, on s'en satisfait pleinement !). Comme je l'ai déjà écrit précédemment, la radio de la maison, c'était RTL qui diffusait beaucoup de chansons, surtout françaises. Il y avait notamment le hit-parade et une émission intitulée « Stop ou encore » dans laquelle les appels téléphoniques des auditeurs permettaient de continuer à écouter le répertoire d'un chanteur ou une chanteuse (« encore ») ou de le faire cesser (« stop »). Avant d'avoir mon radio-réveil, il m'arrivait d'emprunter le poste de radio familial et de le monter dans ma chambre mais ce n'était pas bien vu. L'arrivée de ce radio-réveil, en 1976, me permis d'avoir mon autonomie et même de m'endormir le soir avec la radio qui s'arrêtait automatiquement via une temporisation réglable. L'émission du soir était consacrée aux routiers et s'appelait « Les routiers sont sympas », elle durait de 20h30 à minuit et fut animée par un certain Max Meynier (tout aussi sympa que ses routiers préférés !) de 1972 à 1983. L'année 1976 fut également riche en chansons à succès, avec parmi beaucoup d'autres, Dalida (J'attendrai), Joe Dassin (Il était une fois nous deux), Gérard Lenorman (Michèle), Sardou (Le France), Jeane Manson (Avant de nous dire adieu), Sylvie Vartan (Qu'est-ce qui fait pleurer les blondes ?), Enrico Macias (Malheur à celui qui blesse un enfant) et les débuts des grands succès internationaux du disco avec Boney M. (Daddy Cool, plus intéressant encore à regarder qu'à écouter !), Abba (Dancing Queen)… Ce n'est que quelques années plus tard que je découvris, via les disques vinyles, des chansons au succès international mais qui n'avaient pas été diffusées (ou alors très peu) sur la radio que j'écoutais ! La langue anglaise était loin d'occuper la place qu'elle a désormais.

L'été 1976 fut celui d'une exceptionnelle sécheresse restée dans la mémoire collective. A Molay, c'était la première année de mise en œuvre du remembrement et, comme nous avions « perdu » de nombreux arbres fruitiers à l'occasion des échanges de parcelles, nous avions décidé d'en planter de nouveaux. Il fallut d'abord les arroser puis les restrictions d'eau nous empêchèrent de continuer. Le bilan fut un désastre avec une grande proportion des arbustes décimée et des survivants qui sont restés fragiles et peu productifs. En plus de ce qui est bien connu (notamment le manque de fourrage pour les animaux et une forte baisse de la production laitière), je pense que cette sécheresse aura fait de grands dégâts dans la production fruitière mais celle-ci n'était pas

commerciale (les habitants produisaient pour eux-mêmes en réalisant encore beaucoup de provisions et autres conserves pour l'hiver), on en fit moins de cas. Enfin, je me souviens aussi très bien de mon anniversaire des 16 ans où l'adolescent que j'étais, commençait enfin à me sentir bien dans sa peau (voir photo ci-contre) !

1976 fut aussi l'année de la mise en service commercial du Concorde (le 21 janvier), un avion exceptionnel mais, dès le départ, irréaliste, avec une consommation de kérosène démesurée… Avec seulement 14 exemplaires volant sur 2 compagnies (British Airways et Air-France), sa carrière s'acheva tragiquement le 25 juillet 2000 sur un terrible crash dans la banlieue parisienne. La catastrophe avait été provoquée par un débris perdu sur la piste par un autre avion, et qui a percé un réservoir au décollage. C'est depuis nos premières et seules vacances outre-mer en famille, en Guadeloupe, que nous avons appris ce terrible drame.

10.4- L'année de préparation au Bac (1976-77)

A la rentrée de septembre 1976, le lycée Belin comptait 1136 élèves (654 filles et 480 garçons), répartis en 601 internes, 280 demi-pensionnaires et 255 externes. Nous étions 19 élèves dans ma classe de Terminale F3, dont seulement 3 filles, cela changeait des classes de seconde surchargées et la qualité de l'encadrement n'en était que bien meilleure. Comme durant toutes les années précédentes des 1er cycle (collège) et 2ème cycle (lycée) de l'enseignement secondaire, les faibles revenus de mes parents me permettaient d'être boursier. Je ne sais pas à quel niveau (nombre de parts) je me trouvais mais j'ai retrouvé ce tableau des frais de pension (à ne pas confondre avec ceux de scolarité dont je ne connais pas le montant) selon que l'on était boursier ou non et pensionnaire (interne) ou demi-pensionnaire. Parmi les autres frais, il y avait les achats de livres ainsi que l'outillage pour les élèves des filières techniques.

	PENSIONNAIRE	1/2 PENSIONNAIRE	
Un non boursier paie	690,00 F	276,00 F	Sommes versées à la famille
Un boursier 3 parts paie	535,50 F	121,50 F	
" 4 parts "	484,00 F	70,00 F	
" 5 parts "	432,50 F	18,50 F	
" 6 parts "	381,00 F		33,00 F
" 7 parts "	329,00 F		84,50 F
" 8 parts "	278,00 F		136,00 F
" 9 parts "	226,50 F		187,50 F
" 10 parts "	175,00 F		239,00 F
" 11 parts "	123,50 F		290,50 F
" 12 parts "	72,00 F		342,00 F
" 13 parts "	20,50 F		393,50 F

Frais de pension au lycée Belin pour l'année 1976-77 (tableau trouvé dans un bulletin de la fédération des parents d'élèves Cornec du nom du président de la FCPE à l'époque).

En 1975-76 (je n'ai pas les chiffres pour l'année suivante), pour le seul second cycle long (sur les 3 années de préparation au Bac), il y avait, en France, environ 960 000 élèves lycéens dont 230 000 boursiers, soit moins d'1/4, ce qui est assez révélateur de l'origine sociale des lycéens : les classes modestes (ouvriers et paysans) étaient largement sous-représentées. Le nombre de parts, critère déterminant le niveau de la bourse accordée, était d'autant plus élevé que le revenu des familles était modeste. Je pense que je faisais partie des élèves boursiers avec plus de 10 parts (ils représentaient eux-mêmes près de 20% de l'ensemble des lycéens boursiers). Ce système d'aides était un formidable moyen de lutter contre les inégalités sociales et, si je ressentais fortement ne pas appartenir

aux classes aisées, je n'ai jamais vraiment souffert de ma toute relative précarité, sans doute grâce à ce dispositif qui contribuait, malgré tout bien modestement, au fonctionnement de l'ascenseur social[116].

En tant qu'interne, comme durant les deux années précédentes, on nous affectait, dès la rentrée, nos numéros de lit et de table d'études. Ci-dessous, on peut voir ma carte de lycéen, rose pour cette année de Terminale et bien usée d'avoir passé un an dans mon portefeuille et la poche arrière de mon pantalon. Comme durant ma précédente année, je ne prenais plus le car pour les trajets Molay-Vesoul (indication MP = moyens personnels) et les cours s'étalaient du lundi 9h au samedi midi.

Sur la photo de classe, je me trouve à gauche dans le rang du milieu, le 3ème dans cette rangée était Alain G. Dans la rangée du haut, le 5ème était Laurent M., dont j'ai parlé dans le sous-chapitre précédent et le suivant, mon cousin éloigné (côté Garnier) Patrick H., puis, à moitié caché, Pascal M. qui était, avec moi, dans le peloton de tête de la classe. Également fils de paysan, c'était un bricoleur de génie qui, dans l'exploitation agricole de ses parents, participait aux réparations d'un peu tous les matériels agricoles. Du coup, il était particulièrement brillant en Dessin Industriel car, pour lui, les pièces et mécanismes, que l'on nous demandait de représenter graphiquement, n'avaient pas de secret alors que, de mon côté, mes plus grandes aventures en matière de bricolage mécanique s'arrêtaient à l'entretien de mon vélo ! J'ai découvert avec stupeur qu'il était mort en 2014 à 55 ans.

Carte de pensionnaire et photo de classe de terminale (année 1976-77).

Je n'aborderai pas les enseignements de la classe de Terminale puisqu'ils s'inscrivaient (hormis l'histoire-géographie qui n'était plus au programme et dans laquelle j'avais d'ailleurs toujours eu de bons résultats) dans la continuité de ceux de la classe de 1ère et je poursuivis mon épanouissement, toujours plus à l'aise dans cette voie qui me convenait parfaitement. Malgré l'absence d'épreuve de Français (puisque le bac de français s'était déroulé à la fin de l'année de 1ère) durant cette année de Terminale, nous avions toujours des cours et ce fut sans doute ma meilleure année, sur les trois de lycée ! Je continuai à m'améliorer en électrotechnique (physique de l'électricité), avec une moyenne d'environ le double de celle de la classe ainsi qu'en maths.

Cette année-là, il fallait également se préparer à l'avenir. Peut-être sous l'influence de certains enseignants du lycée ou pour faire comme mes meilleurs copains (Philippe P. et Denis G., qui étaient en Terminale E), j'avais passé le concours d'entrée à l'Ecole Nationale d'Ingénieurs (ENI) de Belfort, sans aucune préparation et sans même

[116] On appelle ascenseur social tout moyen qui, dans une société donnée, permet à une personne d'une certaine catégorie sociale d'accéder à une catégorie considérée comme supérieure

savoir quelles épreuves nous attendaient. Je n'ai même pas été admissible, tout comme mes camarades ! En tout cas, c'était une école très mécanicienne, qui ne m'aurait pas convenu du tout. Le hasard a donc finalement, une fois de plus, bien fait les choses ! Ce concours se déroulant sur 2 jours, j'étais allé dormir à la cure de Cravanche dans la banlieue de Belfort où l'Abbé Hograindleur, l'ex-curé de Laître dont j'ai abondamment parlé précédemment, m'avait reçu (en réalité, c'était sa servante qui avait assuré l'accueil). Pour rejoindre mes hôtes, ne connaissant pas Belfort, j'avais comme seul plan, celui du calendrier des postes. Il y avait un peu plus de 2 km entre le site de l'ENI et mon lieu d'hébergement et tout s'était bien passé ! Pour un bachelier technicien, la suite logique des études était le Brevet de Technicien Supérieur (ou BTS), voire le Diplôme Universitaire de Technologie (DUT), deux voies à bac + 2, donc de l'enseignement supérieur, la première rattachée au secondaire puisqu'elle se préparait dans des lycées et la seconde rattachée au système universitaire (les IUT avaient été créés en 1966). Les BTS avaient à cette époque une meilleure réputation que les DUT et offraient une possibilité plus sure de poursuivre en école d'ingénieurs, à condition de faire partie de la tête de promotion. Pour un titulaire de Bac F3, le mieux adapté était le BTS électrotechnique, mais il n'y en avait aucun dans l'Académie de Besançon et il fallait aller à Épinal (dans les Vosges). La sélectivité étant très élevée (dans ma promotion, nous n'étions que deux élèves issus d'un lycée extérieur) et, afin de ne pas prendre de risque, je m'étais aussi inscrit dans un BTS de mon académie (au lycée Jules Haag de Besançon) dont la spécialité était « Contrôle industriel et régulation automatique ». Ayant été admis aux deux, j'avais choisi Épinal. Par chance, mon copain de classe, Alain G., avait également été admis dans cette filière. En outre, il était titulaire du permis de conduire et possédait une voiture (j'y reviendrai plus loin). Sans cela, je doute que j'aurais pu rentrer à la maison chaque semaine. Les BTS étaient fermés aux titulaires des bacs E et généraux alors que les IUT leur étaient ouverts, c'est ainsi que mon très bon copain Philippe P. (bac E) poursuivit ses études à l'IUT de Belfort (sa candidature à Épinal ayant été refusée). En IUT, les exigences de travail n'avaient pas grand-chose à voir avec celles de mon BTS et, dès la première année, Philippe se plaignait d'une trop grande liberté et d'un manque d'encadrement, s'inquiétant de la valeur de ses études, notamment dans l'hypothèse de continuer en école d'ingénieurs. D'ailleurs, lorsque je réussis, 2 ans plus tard, le concours d'entrée à l'ENSET, les lauréats du concours BTS-DUT étaient presque tous des élèves de BTS. Depuis, la situation s'est inversée et le DUT est désormais un meilleur passeport vers le supérieur, les choses peuvent donc changer !

Revenons maintenant à la préparation de mon Bac. En juin 1977, juste avant les épreuves de sport, j'avais contracté la rougeole. La maladie avait pu être stoppée grâce à une injection de gammaglobulines (anticorps pour renforcer le système immunitaire) par le docteur Spitz… J'avais ainsi pu passer mes épreuves sportives un peu ankylosé au niveau de la fesse piquée mais sans fièvre ! La seule maladie infantile, que j'avais contractée enfant, était la rubéole (en août 1963). Un procédé de vaccination, couramment utilisé l'époque, consistait à mettre les enfants sains d'une famille donnée dans le même lit que les enfants malades afin qu'ils attrapent la maladie en question et restent ainsi immunisés pour le reste de leurs jours. Mais avec moi, ça ne marchait pas ! Même la vaccination BCG (contre la tuberculose), qui faisait l'objet de contrôles afin de s'assurer que le vaccin avait bien fait son effet, ne marchait pas sur moi. Jusqu'au service militaire, où je craignais le pire, j'avais dû tricher en me frottant intensément la peau à l'endroit du test afin de simuler une réaction positive… Quoi qu'il en soit, la note des épreuves d'éducation physique et sportive ne comptait que pour les candidats non reçus au premier tour, ce qui n'était pas mon cas. Comme j'avais un an d'avance, j'avais même bénéficié d'un point supplémentaire ce qui, au moins en athlétisme, constituait une juste compensation du handicap d'une plus petite taille.

Les épreuves écrites (du 1er tour) m'avaient semblées plutôt faciles et j'ai eu globalement de très bonnes notes, avec un 15 en maths, en Allemand et en « Etudes d'équipement » (une épreuve technique dans laquelle il s'agissait de réaliser un schéma électrique et de choisir les matériels répondant à un cahier des charges), un 17 en électrotechnique (physique appliquée) et un 10,5 en « Etude ou projet » (matière dont je n'ai conservé aucun souvenir). En somme, mes notes étaient largement suffisantes pour me libérer, dès le jury du 1er tour, le 22 juin 1977. Le 23 juin, je rendis, à la lingerie du lycée Belin, ma literie (2 couvertures, 1 polochon, 1 taie, 1 couvre-lit) et je me retrouvai en vacances très tôt ! Et voici la belle attestation de diplôme (les Bacs techniques étaient dépourvus de mention…) que j'ai obtenue, à l'esthétique digne du Certificat d'Etudes Primaires de mes parents !

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION ET SECRÉTARIAT D'ÉTAT AUX UNIVERSITÉS

ACADÉMIE DE BESANCON

DIPLÔME DE BACHELIER TECHNICIEN

Vu le procès-verbal de l'examen du Baccalauréat de Technicien établi le 22 Juin 1977
par le Président du Jury, enseignant à BESANCON,

Le Diplôme de Bachelier Technicien en ELECTROTECHNIQUE - F3
est conféré à Monsieur MULTON Bernard, François
né le 8 Juillet 1960, à VESOUL
pour en jouir avec les droits et prérogatives qui y sont attachés.

Le candidat a satisfait aux épreuves d'enseignement général à la session de JUIN 1977
et aux épreuves à caractère professionnel à la session de JUIN 1977.

Fait à BESANCON le 30 Novembre 1978

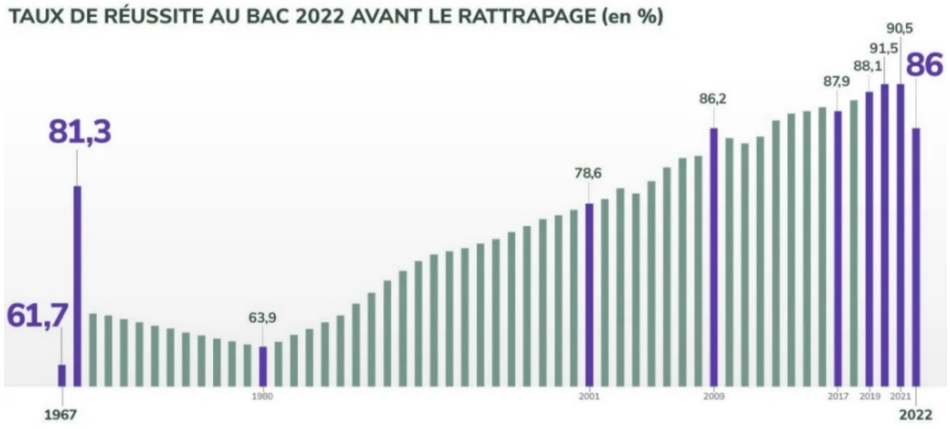
Pour expédition conforme :
Secrétaire général de l'Académie P.I.
J.C. PILATO

Signature du titulaire :

Pour le Ministre de l'Éducation et par délégation,
Pour le Secrétaire d'État aux Universités et par délégation,
Le Recteur de l'Académie de BESANCON
Signé :
H. LEGOHEREL

N° 25.944.77

Avant de clore l'aventure Baccalauréat, j'aimerais mettre en évidence les grandes évolutions qui se sont produites durant les années 60, en plus de celles que j'ai déjà mentionnées précédemment. Cette fois, il ne s'agit plus de la proportion d'une classe d'âge mais du taux de réussite au Bac depuis 1967 (voir figure suivante). Ces chiffres concernent les résultats avant les épreuves de rattrapage, les chiffres définitifs sont donc encore plus élevés. En 1977, l'année de mon Bac, le taux de réussite était d'environ 66% (et même seulement de 57% pour les bacs F). Durant les années 2020, il est passé au-dessus de la barre des 90% et puis il est un peu redescendu ensuite. Donc, pour être accessible à plus de 80% d'une classe d'âge, il est devenu beaucoup moins sélectif. Autrement dit, le Bac à lui seul ne constitue plus une forme de garantie pour la suite de la formation des jeunes, il nécessite d'avoir une mention aussi bonne que possible pour être vraiment valorisé. Cela n'est pas suffisamment dit et c'est, de mon point de vue, une forme de trahison populiste. Sur ce graphique, on remarquera deux années exceptionnelles : 1968 avec les fameux « évènements » et 2020 à cause du confinement sanitaire associé à la pandémie de Covid-19 (le taux, après rattrapage, a été de 95% toutes filières confondues !). On peut aisément en déduire que lorsqu'une année scolaire a été fortement perturbée, les jurys sont contraints à plus d'indulgence… !



Mais l'année 1977 fut également celle du décès de mon cher grand-père Lucien dont j'ai été très affecté. Pépère Lucien, fumeur invétéré, avait contracté un cancer de l'œsophage dont il avait commencé à ressentir les premiers symptômes en août 1976, durant le dernier voyage/pèlerinage que nous avions fait ensemble. C'est en octobre que le diagnostic était tombé mais nous, ses petits-enfants, n'étions pas encore au courant. Après des séances de radiothérapie, il dû être alimenté par une sonde gastrique au printemps. C'est ainsi qu'un samedi de mai peu après midi, durant le trajet Vesoul-Molay après ma semaine au lycée, maman m'annonça que son papa (mon grand-père maternel) allait bientôt mourir. Je me souviens de n'avoir dit aucun mot et de m'être effondré en larmes. Rien qu'en l'écrivant aujourd'hui, la tristesse m'envahit encore. Lorsque nous rendions visite à nos chers grands-parents maternels, je le vois encore assis dans son fauteuil en osier, à côté de la grande horloge comtoise, dans la cuisine. Il ne pouvait quasiment plus parler, souffrait et nous souriait pour nous apaiser. Durant l'été, son état de santé se dégrada rapidement, il fallut lui administrer de fortes doses d'antalgiques pour lui éviter de souffrir et son esprit commença à s'éteindre doucement. Maman partait souvent à Lavigney sans qu'elle ne nous dise précisément pourquoi. Quelques jours avant sa mort, le 22 août, en pleine nuit, j'ai entendu la voiture qui démarrait et partait. Je me suis rendormi difficilement puis j'ai fait un affreux cauchemar : je venais d'entrer dans la cuisine (la pièce de vie) de mes grands-parents, j'étais allé directement embrasser Pépère Lucien assis dans son fauteuil, comme d'habitude, et au moment où nos joues s'étaient touchées, j'avais reçu une terrible décharge électrique. Je m'étais alors réveillé en sursaut en pensant qu'il venait sans doute de mourir. Je ne pus me rendormir et ce n'est qu'au petit matin que Maman fut de retour et qu'elle nous révéla que Pépère allait très mal et que ses jours étaient comptés, mais il n'était pas mort cette nuit-là. Ses obsèques me semblèrent étranges. Ce fut d'abord très douloureux (mais le pire, pour moi, s'était produit lors de l'annonce de sa grave maladie), puis, après l'inhumation, il y eut un curieux défoulement, presque indécent, de ses petits-enfants, sans doute dû au relâchement du stress accumulé. Lors des obsèques, une tradition veut, qu'après la cérémonie religieuse, on organise une réception avec boissons et gâteaux pour les personnes présentes. Pour Pépère Lucien, cela se passait chez Claude et Bernadette. Ce moment festif est souvent une occasion de revoir une grande partie des membres de la famille, en particulier ceux que l'on ne fréquentait pas régulièrement. C'est d'ailleurs bien regrettable d'attendre le décès d'une personne aimée pour se retrouver sans elle.

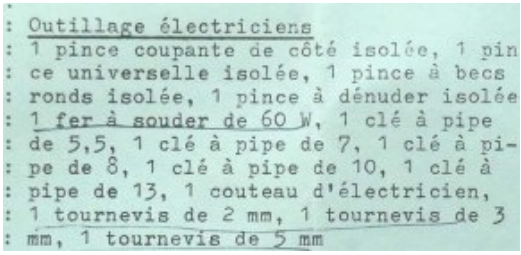
Chapitre 11

Mes années de jeune adulte (BTS à Épinal 1977-79 et rencontre de ma future femme)

A partir de l'enseignement supérieur (post-bac), que l'on se trouve en lycée (cas des BTS et classes préparatoires aux grandes écoles) ou dans le système universitaire (IUT ou fac), il n'y avait plus d'internat mais au mieux des cités universitaires situées sur des campus rattachés aux universités. À Épinal, ville peu étudiante, il n'y avait pas de campus, mais il existait quelques résidences, dédiées aux étudiants, malheureusement en trop faible capacité pour tous les accueillir. C'est pourquoi, elles étaient réservées exclusivement à ceux de 1ère année. Mon lycée était situé sur le « Plateau de la Justice », que l'on qualifiait encore à l'époque de ZUP (zone à urbaniser en priorité). Il surplombait d'environ 70 m le centre-ville d'Épinal traversé par la Moselle et la route, qui serpentait pour y accéder, était particulièrement pentue, mieux valait être équipé de bon pneus en hiver lorsqu'il y avait de la neige ! Mon lycée s'appelait le LTE (Lycée Technique d'État), il s'agissait d'un établissement ancien avec une longue et prestigieuse histoire. Il s'était installé, quelques années auparavant (en 1970), sur le plateau au n°2 de la rue du Haut des Etages (plus tard, en 1986, il est devenu le Lycée Mendès France). La résidence la plus proche était celle du Clair-Matin (au 38 Rue du Clair-Matin, juste en bordure du cimetière militaire) à une douzaine de minutes de marche à pied du lycée. Il s'agissait d'un petit immeuble sur 2 niveaux, situé en zone pavillonnaire, comprenant une quarantaine de petites chambres (13 m²) avec lit, bureau et coin toilette. Les douches, une pièce loisirs avec TV, ainsi qu'une salle à manger, étaient collectives. Dans cette dernière, on prenait les petits-déjeuners que nous préparions nous-mêmes. La résidence était gérée par la ville d'Épinal pour un loyer mensuel de 180 F (environ 120 € 2022). J'étais d'ailleurs toujours boursier mais avec un montant annuel adapté à l'enseignement supérieur (environ 7000 F/an soit 4700 € 2023), ce qui permettait de couvrir une large partie de mes frais, incluant les trajets hebdomadaires Molay-Épinal. Je me souviens de m'être chargé de mon dossier de demande de bourses, mais ce sont toujours mes parents qui assuraient ma gestion financière (je n'ai eu un compte bancaire qu'à partir de ma 2ème année lorsque j'ai eu 18 ans). Les images ci-dessous montrent une vue générale de la résidence Clair Matin (la fenêtre de ma chambre donnait sur la pelouse, à droite sur cette photo de 2012), l'intérieur de nos chambres (avec Alain G., mon copain de Vesoul, assis sur son lit et moi-même installé à mon bureau) ainsi qu'une vue du paysage que je pouvais contempler depuis ma fenêtre un jour de neige.

Résidence du Clair Matin (image Street View 2012) et photos de mars 1978 : Alain G. et moi en train de « bosser » dans nos « piaules » ainsi que le rude climat vosgien (vue depuis ma chambre) …

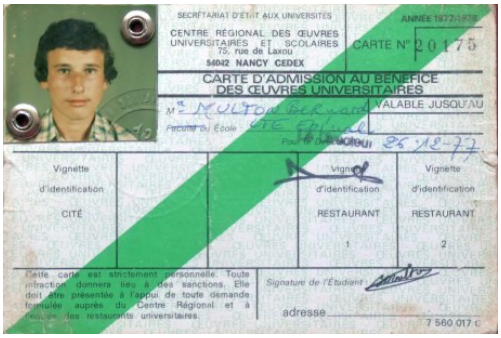
Dès mon admission, fin juin 1977, dans ce BTS, j'avais reçu la liste des équipements scolaires à acquérir dont une grosse collection de livres, notamment en maths, en électrotechnique et électronique, incluant quelques ouvrages de référence que j'ai parfois utilisés par ma suite. J'avais également dû m'équiper de l'outillage de base que nous utilisions durant nos séances d'atelier (pinces coupante, à dénuder, plate…, tournevis, clés… voir la liste ci-contre), maman m'avait cousu une pochette en tissu (velours kaki) que j'ai conservée et qui sert toujours de trousse de base à outils pour la voiture.

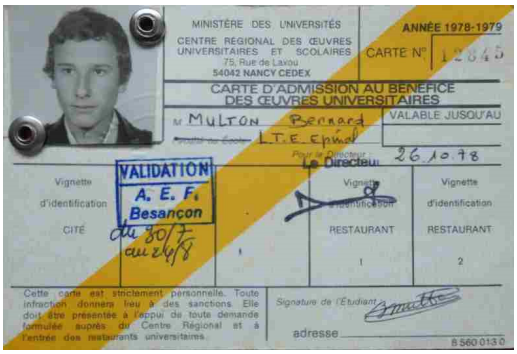


: Outillage électriciens
: 1 pince coupante de côté isolée, 1 pin
: ce universelle isolée, 1 pince à becs
: ronds isolée, 1 pince à dénuder isolée
: 1 fer à souder de 60 W, 1 clé à pipe
: de 5,5, 1 clé à pipe de 7, 1 clé à pi-
: pe de 8, 1 clé à pipe de 10, 1 clé à
: pipe de 13, 1 couteau d'électricien,
: 1 tournevis de 2 mm, 1 tournevis de 3
: mm, 1 tournevis de 5 mm

Pour cette première année, la rentrée avait eu lieu le jeudi 16 septembre à 7h45 mais, Alain et moi étions arrivés au moins un jour plus tôt afin d'assurer les démarches administratives, notamment pour disposer d'un endroit où dormir !

Durant l'année, nous prenions les repas de midi dans la cantine du lycée et ceux du soir au restaurant universitaire, situé au centre d'Épinal et géré par le CROUS. Il fallait prendre la voiture pour s'y rendre. Chaque semaine, Maman, en plus de préparer mon linge, mettait, dans mon sac (je n'avais pas de valise à l'époque), des paquets de biscuits Saint-Michel. Je consommais avec plaisir ces petits gâteaux bretons le soir durant mes longues heures d'études et ils m'apportaient sans doute le surplus d'énergie nécessaire ! Pour le petit déjeuner, pris à la résidence Clair Matin, comme nous n'avions pas de moyens de conservation, je me faisais du lait à partir de poudre concentrée, le comble pour un fils d'éleveur de vaches laitières ! Ci-dessous les copies recto de mes cartes de CROUS de 1ère et 2ème année, avec lesquelles j'achetais mes tickets de restaurant (image du milieu). Ma carte de CROUS 78-79 m'avait même servi dans l'académie de Besançon durant le mois d'août 1979 (voir plus loin au sujet de mon stage intensif d'anglais et le tampon ci-dessous, carte de droite).





Cartes de CROUS de l'Université de Loraine pour les années 1977-78 et 78-79 et ticket de restaurant (au milieu).

En 2ème année (1978-79), nous étions hébergés, Alain et moi, chez des habitants, dans une maison individuelle. La propriétaire était Madame Mourat et la maison était située au n°20 place de l'église à Chantraine (voir ci-contre une photo Google Steet-View de 2016), dans la zone urbaine d'Épinal à environ 4 km du lycée, soit 10 à 20 min en voiture selon la circulation et avec des pentes bien raides ! Nous étions logés chacun dans une chambre de leurs enfants devenus adultes, nous disposions d'un bureau et des espaces de rangements nécessaires ainsi que du cabinet de toilette commun à toute la maison. Chaque matin, Madame Mourat nous préparait notre petit-déjeuner. Hormis le fait que nous étions un peu éloignés du lycée (heureusement qu'Alain avait une voiture), nos conditions de vie étaient encore plus faciles qu'en résidence universitaire.

Durant cette année, compte-tenu de notre plus grande proximité du centre-ville, nous avions plus d'opportunité d'aller quelquefois au cinéma (nos moyens ne nous permettaient pas de faire des folies et d'y aller régulièrement !). Il y avait même une salle à Chantraine (voir ticket ci-contre), ce qui nous permettait d'y aller à pied (1 min). Cette salle modeste était hébergée dans une salle paroissiale. Elle fut transformée en un « vrai » cinéma pour la ville d'Épinal en 1989. Les années 1978 et 1979 ont donné naissance à quelques films cultes comme :

- *Les bronzés* (le 1er d'une série…) ;
- *Le Gendarme et les extra-terrestres*, avec Louis de Funès ;
- *La cage aux folles*, sur l'homosexualité (on a bien évolué depuis !) ;
- *Pair et impair*, film comique « spaghetti » avec le fameux duo Bud Spencer et Terence Hill (également héro d'un autre excellent « western spaghetti » « *Mon nom est Personne* », sorti en 1973) et que nous avons visionné avec Maxandre et Théotime en juillet 2023 !
- *Alien le 8ème passager* (un film culte de SF, en salle à partir de septembre) mais que je n'ai vu que quelques années plus tard.

Et côté chansons, cette période a vraiment été exceptionnelle avec entre bien d'autres créations : *Le Chanteur* (Balavoine), *Je l'aime à mourir* (Cabrel), *Rock-Collection* (Voulzy), *Le Cœur Grenadine* (Voulzy), *Quand t'es dans le désert* (Capdevielle), *La bombe humaine* (Téléphone, Jean-Louis Aubert), *The logical song* (Supertramp), *Frederick* (Patti Smith), *I was made for lovin' you* (Kiss), *Honesty* (Billy Joel), *Sultans of Swing* (Dire Straits) ... C'était également une période d'apogée du disco avec des titres comme *Rasputin* (Bonney M), *Hot Stuff* (Donna Summer), *Tragedy* (Bee Gees), *We will rock you* (Queen), *I will survive* (Gloria Gaynor), *Gloria* (Humberto Tozzi), les chansons du film Grease (Olivia Newton-John et John Travolta) … !

C'est à partir de l'été 1978 (j'étais devenu majeur) que j'ai fait mes premières sorties au bal du samedi soir avec Pascal D. de Molay et quelques autres copains. La folie du disco nous donnait des ailes pour danser sur les pistes (Les Eagles venaient de sortir le fameux slow « Hotel California », mais je n'osais pas aborder les filles !). Avant que j'aie une voiture (début 1979), c'est Pascal qui nous emmenait dans la luxueuse Citroën DS de son père (voir ci-dessous les photos d'un modèle équivalent). Pascal était le petit dernier d'une famille de 5 enfants et bénéficiait probablement de privilèges dont n'avaient pas profité ses ainé.es ! Il appuyait plutôt fort sur le champignon (surnom de la pédale d'accélérateur) et je ne me rendais pas bien compte à l'époque du danger de sa conduite, mais le gros bateau, que constituait cette voiture ultraconfortable, atténuait sournoisement les effets de la vitesse.

Citroën DS, le grand luxe (vues extérieure et intérieure) et la Simca 1100 (à Épinal à côté d'une 2CV) de mon collègue Alain G.

A l'opposé de la conduite « sportive » de Pascal, Alain, mon « chauffeur scolaire », était un précurseur de l'écoconduite ! Il avait une vieille Simca 1100 bleu clair (voir la photo de droite ci-dessus alors qu'elle était stationnée sur le parking extérieur du lycée d'Épinal). Alain habitait à Larret, un petit village situé à 17 km de Molay en direction de Champlitte. Molay se trouvait ainsi sur sa route pour Épinal et ce covoiturage (terme que l'on ne connaissait pas à l'époque) avec moi lui permettait de réduire ses frais sachant que mes parents lui donnaient une participation financière. Le trajet Molay-Épinal faisait un peu plus de 90 km, mais il s'agissait de routes secondaires et il fallait plus d'1h30 pour ce déplacement. Nous partions le lundi matin, vers 6h30 et rentrions le samedi après-midi, ce qui nous donnait, à nouveau, des week-ends très courts, en particulier pour Maman qui « faisait » toujours mon linge. Alain avait adopté une conduite particulièrement sobre, à la fois parce qu'il avait bien compris que sa consommation de carburant était d'autant plus faible qu'il avait le pied léger sur la pédale d'accélérateur mais aussi qu'il ménageait sa mécanique en ne la brutalisant pas. A l'époque, il faut reconnaître qu'il était un peu à part ! Durant ces années, nous avions encore des hivers rigoureux avec de la neige et des températures très basses. Je me souviens d'un trajet particulièrement épique d'un lundi matin d'hiver alors qu'il faisait nuit, qu'il y avait un brouillard à couper au couteau et que la neige recouvrait tout, rendant indistincte la route du reste de son environnement. Bref, on ne voyait quasiment rien et la conduite était d'autant plus pénible que personne n'avait encore laissé de traces sur la route que nous empruntions. Entre Cintrey et Preigney, nous roulions à très faible vitesse et, à plusieurs reprises, nous avions dû nous arrêter pour tâter le sol afin de savoir si nous étions sur la route ou sur l'accotement ! Je ne sais plus si nous étions arrivés à l'heure au lycée (j'en doute !), mais, en tout cas, nous avions fait le trajet sans nous retrouver au fossé et sans la moindre casse.

C'est probablement durant ces années de BTS que je pris conscience que j'avais la chance de faire des études qui me convenaient parfaitement. Je réussissais avec facilité et je découvris les mentions honorifiques que seule la Lorraine (et peut-être l'Alsace) avait conservées (Le « Tableau d'honneur » pour le 1er trimestre de ma 1ère année, puis les « Félicitations », le top des distinctions, pour tous les trimestres suivants), voir ci-dessous un extrait de mon bulletin scolaire de 2ème année (1978-79).

LYCÉE TECHNIQUE D'ÉTAT D'ÉPINAL — NOM : MULTON — Prénom : Bernard — né le 08-07-1960 — Inter : — Inter. Exter : — Demi Pension : X — Exter : — Boursier : oui -

Année Scolaire : 1978 - 1979 — Classe TS2ET — Effectif : 20 — Établissement d'origine : L.T.E. EPINAL — Classe suivie en 1977 - 1978 : TS1 ET

	1er TRIMESTRE notes	observations	2e TRIMESTRE notes	observations	3e TRIMESTRE notes	observations
Français oral / écrit	14-15 ; 11-5	Ensemble satisfaisant. L'effort doit être [illegible]. Vous devez bien réussir.	12 ; 12 ; 12	[illegible] ensemble	13 ; 14-12	Très sérieux. Bon ensemble. Très bon élève.
Anglais ou Allemand oral / écrit	12 - 14 / 15	Travail sérieux. Résultats satisfaisants	17 - 16 - 16 / 16	Excellent élève	16 - 16 16	
Législation - Hygiène / Histoire - Géographie	18 . 20 .	Excellent travail.	18 . 18 .	Très bon trimestre.	17 . 18 .	Excellent élève.
Mathématiques oral / écrit	I.E. 7 . 10 . 8 . 15 . 16 / DS. 11 . 20 .	Moyenne : 14 Classement : 1er excellent élève	I.E. [illegible] / D.S. 14 . 18 .	Moyenne : 15 Classement : 2e Excellent élève.	I.E. 12 . 16 . 3 . / D.S. 14	Moyenne : 14 Classement : 1e Excellent élève
Électricité - Électronique	14 - 18 - 12 - 18 / 14 [illegible] 15,74	Très bon travail	19	Excellent.	18 - 17 - 12	Excellent travail
Optique - Chimie / Mesures et Essais de Laboratoire	15 . 13 . 15 / 16	élève sérieux . Continuez	13 - 16 / 16	Bon travail élève très sérieux	16 .	Excellent élève
Mécanique / Dessin de construction / Techno. de construction	19 . 16 . 11 . 17 . / 12 . 13 . 16 .	Excellents résultat.	15 . 15 . 08 . 17 . 16 . / 14 . 13 . 13 .	Très bons résultat.	15 . 10 . 15 . / 15,5 . 14 . 15,5 .	Excelent travail.

Mais si ces études m'ont semblé relativement faciles, elles se sont accompagnées d'une grande quantité de travail sous la pression d'enseignants globalement très compétents mais également très exigeants, avec des semaines très longues et encore beaucoup à faire hors temps scolaire (les semaines de travail ne faisaient pas 40 h, loin de là !). C'est sans doute grâce à eux que j'ai pu atteindre un niveau scientifique comparable à celui des classes préparatoires aux grandes écoles (math-sup et math-spé) et qui me valut de réussir le concours d'entrée à l'ENSET, puis de poursuivre avec une relative aisance ces études supérieures sans avoir à souffrir d'un écart de niveau par rapport à mes camarades venant des filières plus élistes. D'ailleurs, lorsque je suis rentré à l'ENSET à l'automne 1979, persuadé d'être en décalage de niveau par rapport à la majorité des élèves de ma promo venant de « classes prépa », de crainte de me retrouver en difficulté, j'ai travaillé avec plus d'ardeur que nécessaire et j'avais terminé l'année de licence (année bac + 3 comme aujourd'hui) classé 1er et avec mention « très bien » sur le certificat de formation générale, concernant les matières fondamentales (maths et physique). A cette époque, la licence était obtenue avec deux certificats, le second, consacré aux matières de spécialité, était intitulé « génie électrique » … C'est durant cette année-là que j'ai acquis la réputation d'être un gros « bosseur », ce qui était de toute façon assez vrai !

Au lycée d'Epinal : en mars 1978 (séance de dessin industriel) puis en janvier 1979 (TP essais et mesures avec notre professeur Jean Filippini).

Quelques excellents enseignants m'ont marqué et ont probablement contribué à développer mon goût pour l'enseignement à une époque où je n'envisageais pas du tout une telle voie. Quasiment tous étaient très investis et très compétents, à la fois en maîtrise de leurs disciplines et en qualités pédagogiques. A commencer par notre professeur de Français (je n'ai pas son nom) qui déployait toute son énergie pour nous tirer vers le haut. Etant passé par un bac technique, je n'avais pas eu la chance de faire de la philosophie, eh bien, grâce à lui, cette lacune a pu

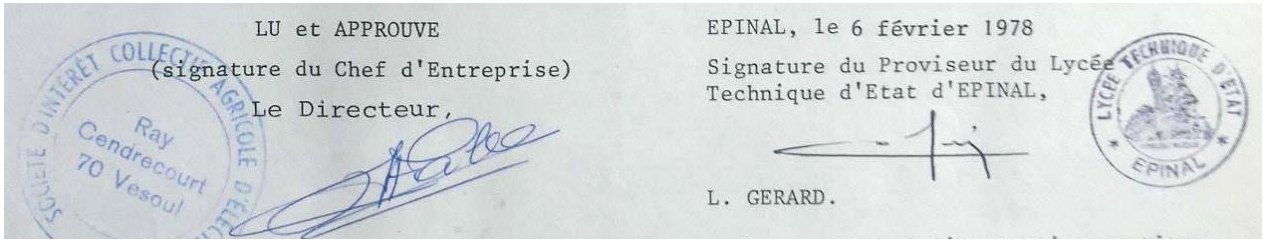
être compensée et il a largement contribué à me faire progresser, moi qui était issu d'un milieu culturellement modeste (mais loin d'être inculte), à tel point que, par la suite, je n'ai jamais éprouvé de complexe, y compris en rhétorique, puisque je disposais des bases pour continuer à me cultiver et à progresser. En mathématique, notre professeure Mireille Narelli, était une femme célibataire se consacrant à son activité professionnelle avec une ferveur hors du commun. C'est grâce à son très haut niveau d'exigence et à son travail acharné que j'ai pu atteindre l'excellent niveau qui m'a permis d'être à l'aise sur les volets théoriques exigeant des mathématiques parfois complexes. Outre, des cours particulièrement soignés, chaque semaine, nous devions faire un « devoir maison » qu'elle corrigeait et notait dans la foulée, ce qui nous obligeait à un travail du soir soutenu permettant de parfaitement assimiler les cours. Petit détail de sa personnalité, un caractère bien trempé avec des envolées de voix mémorables et une phrase culte prononcée avec son accent méridional (je crois qu'elle était d'origine corse) et une voix très aigue : « Je ne le répéterai pas ! ». A vrai dire, elle nous terrorisait légèrement ! Je ne parlerai pas de tous les enseignants mais un autre m'a marqué, il s'agit de Jean Fillipini, le professeur de Mesures et Essais (volet expérimental de l'électricité) également très investi et gros travailleur. Il exigeait que nous remettions, avant chaque séance de travaux pratiques, notre document de préparation dupliqué sur carbone (l'autre partie servait de support à la rédaction du compte-rendu). Pour lui aussi, cela occasionnait un travail de correction supplémentaire non négligeable mais dont l'effet, sur notre assimilation des connaissances, était très efficace. Il n'hésitait pas non plus à venir hors temps scolaire, le soir, pour proposer des « extras » aux élèves motivés. C'est ainsi, qu'il avait initié quelques-uns d'entre nous à la programmation (simulation sur ordinateur) d'expériences pratiques. A l'époque, c'était très original car les méthodes numériques destinées à la modélisation de phénomènes physiques ne faisaient pas encore l'objet d'un enseignement reconnu et codifié.

Le 13 mai 2006, alors que j'avais été invité par le GPGE (Groupement des Professeurs de Génie Electrique de Lorraine) pour donner une conférence à Lunéville (« Les énergies renouvelables et leurs applications ») suivie d'une visite du Parc éolien du Haut des Ailes (l'un des tout premiers parcs éoliens français avec financement participatif), j'avais eu le plaisir de retrouver, parmi les participants (petit cadeau des organisateurs !), deux de mes vieux profs de BTS (27 ans après !), Mireille Narelli et Jean Filippini (comme par hasard !). Durant le déjeuner, j'étais d'ailleurs assis entre eux (voir photo ci-contre, je suis tourné en direction de J. Fillipini) ! Quant à Mireille (voir photo), eh bien, je trouve qu'elle avait bien peu changé !

A la fin de notre première année de BTS, nous devions effectuer un stage d'un mois en entreprise. Dès le premier trimestre de la 1ère année, je m'étais adressé aux Tréfileries de Conflandey mais je n'ai jamais eu de réponse. J'ai ensuite fait une demande à la SICAÉ de Ray-Cendrecourt (Société d'Intérêt Collectif Agricole d'Electricité)[117], l'une des Régies d'électricité qui assure sa distribution en complément d'EdF pour des raisons historiques. En l'occurrence, cette entreprise, datant de 1920, avait réalisé l'électrification d'une grande partie de l'Est de la Haute-Saône, de l'Ouest de la Haute-Marne et du sud des Vosges sur la base de deux usines hydroélectriques situées sur la Saône à Ray-sur-Saône et à Cendrecourt et de l'impulsion de plusieurs agriculteurs désireux d'électrifier leurs villages. Pour Molay, ce fut en 1922 comme je l'ai écrit dans le chapitre 4. En 1978, nous étions en période de croissance quasi-exponentielle de la consommation d'électricité. J'avais d'ailleurs tracé la courbe de son évolution depuis 1960 (année de ma naissance) dans mon rapport de stage et on pouvait observer une augmentation d'un facteur 5 en seulement 17 ans ! L'électrification des services énergétiques était enclenchée et elle est loin d'être terminée car l'électricité, à condition qu'elle soit produite le plus proprement possible, est le vecteur énergétique le plus efficace. Mais revenons à ma recherche de stage. Inquiet de ne pas avoir de réponse

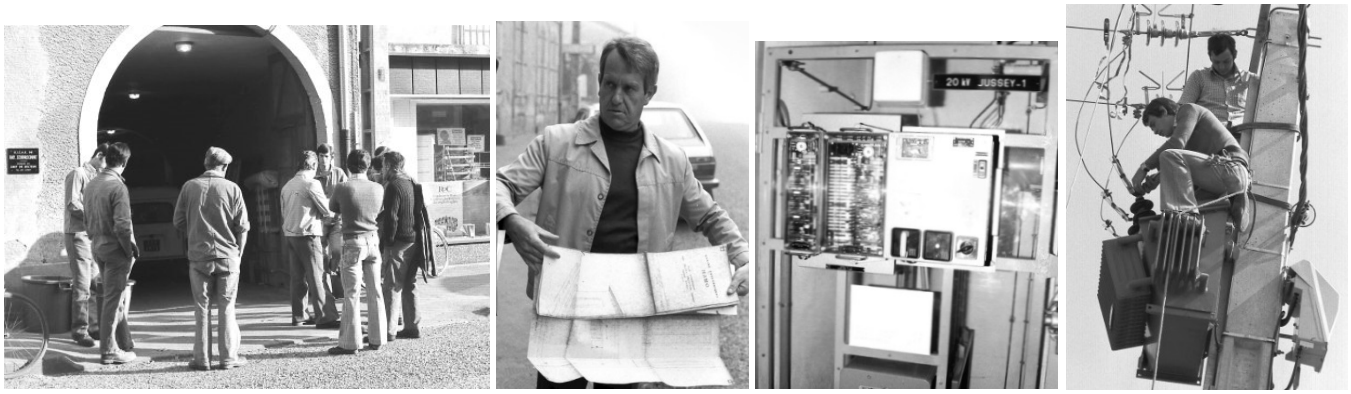
[117] Voir son histoire sur internet, elle est devenue SICAÉ Est en 2013 et a fêté ses 100 ans en 2020.

aux vacances de Noël, Papa, qui connaissait Georges Lasne[118] le directeur du secteur de Jussey de la SICAÉ, l'avait directement sollicité et c'est ainsi que j'obtenu l'accord pour un stage à Jussey du 1er au 30 juin 1978 avec une convention de stage en bonne et due forme signée dès le 6 février, voir ci-dessous les signatures :


LU et APPROUVE
(signature du Chef d'Entreprise)
Le Directeur,
EPINAL, le 6 février 1978
Signature du Proviseur du Lycée Technique d'Etat d'EPINAL,
L. GERARD.

Compte tenu de la distance depuis Molay (20 km) et sachant que je faisais les trajets Molay-Jussey à vélo, je restais toute la semaine et j'étais logé à l'hôtel de la Gare avec seulement 1,6 km pour me rendre dans les locaux de la SICAÉ (à l'époque au 17 rue de l'Hôtel de Ville, aujourd'hui, ce n'est plus au même endroit).

Dès le démarrage de mon stage, dans la nuit du samedi 3 au dimanche 4 juin, un orage avait occasionné la destruction d'un disjoncteur et, par suite, l'incendie d'une sous-station 30 kV (connexion au réseau EDF) sur le site de Vesoul de la SICAÉ, avec 180 communes privées d'électricité dont Molay (au total, la SICAÉ fournissait l'électricité à 20 000 clients abonnés). Je m'étais rendu sur place le lendemain (lundi) après que les équipes de techniciens aient travaillé avec acharnement depuis le dimanche matin afin de rétablir le courant. J'étais ainsi rentré dans le vif du métier avec de fortes valeurs de service public et un professionnalisme sans faille qui m'a sans doute marqué pour la vie. Les employés étaient de tous âges, de très jeunes à proches de la retraite, mais tous travaillaient avec le même entrain et dans la bonne humeur. Je fus accueilli dans ce contexte et l'expérience a été riche tant sur les plans techniques que pour les aspects humains si importants. Ci-dessous quelques photos que j'avais prises :



Juin 1978 stage à la SICAE : réunion matinale de préparation de la journée devant le porche d'entrée des locaux de Jussey. Georges Lasne le patron. Poste de départ 20 kV de Jussey. Ouvriers au travail pour l'installation d'un transformateur.

Bien sûr mes compétences ne me permettaient pas de faire des travaux dangereux nécessitant des « habilitations électriques » avancées mais cela ne m'a pas empêché de rendre de nombreux services, jusqu'aux creusements de tranchées ou au débarrassage d'un grenier rempli de vieux compteurs électriques ! En somme, tout en étant observateur et largement bénéficiaire des explications aimablement fournies par les professionnels, j'ai eu l'impression de faire ma part de travail, ce qui me semblait important. Parmi les nombreux et variés chantiers auxquels j'ai participé, il y a eu la finalisation de l'installation d'un poste de transformation pour les carrières de Melin, exploitées par l'entreprise Royer, qui allait employer Papa cinq ans plus tard lorsqu'il quitta l'exploitation agricole. Lors du déjeuner, nous mangions généralement dans des petits restaurants de village aux menux copieux et bon marché. Parfois j'apportais un casse-croûte. Pour la fin d'année, avant les congés d'été, toute l'équipe de la SICAE faisait un repas convivial en soirée et, cette année-là, il se déroulait dans la maison d'un des plus jeunes (j'ai oublié son nom) et j'avais été gentiment invité. Je me souviens d'une soirée sympa en terrasse de la maison et plutôt

[118] Georges Lasne a également été maire de Jussey et conseiller général du canton de Jussey (1982-2004) et collègue de Papa durant ses mandats de conseiller général du canton voisin de Vitrey (1994-2009).

bien arrosée, sous un ciel d'été. J'avais fait le trajet de quelques kms à vélo, la nuit avait été courte et le lendemain matin, je me souviens d'avoir un peu de mal à me lever !

Ma résidence se trouvait à l'Hôtel de la Gare, une première pour moi car je n'étais jamais allé seul dans un hôtel. Celui-ci était situé juste en face de la gare SNCF et de la voie ferrée de la ligne Paris-Bâle (desservant notamment Culmont-Chalindrey, Vesoul et Belfort et que j'emprunterai souvent dans les années qui suivirent). La gare de Jussey était positionnée à l'intersection de cette ligne importante et d'une ligne secondaire ancienne (1886) qui conduisait en direction des Vosges (Monthureux-sur-Saône et Darney, initialement prévue jusqu'à Épinal). A cette époque, peu de trains de voyageurs (sauf peut-être quelques TER que l'on n'appelait pas ainsi à cette époque) et quelques trains de marchandises s'y arrêtaient. La petite ligne fut progressivement fermée avec, en 1994, l'arrêt définitif du trafic qui allait encore jusqu'à Passavant-la-Rochère et sa fameuse et célèbre verrerie. L'Hôtel de la Gare (ainsi que son restaurant) était un très modeste hôtel, situé dans un bâtiment rose (voir la photo ci-contre, récente mais où peu de choses ont changé en 45 ans !) et dont la majeure partie de la clientèle était constituée de travailleurs mobiles (probablement des travaux publics ou du bâtiment) et notamment de nombreux maghrébins. En ce mois de juin 1978, je n'avais pas encore 18 ans et j'étais mineur, je pense que, pour cette raison, on m'avait attribué une chambre isolée qui assurait ma tranquillité. Durant les repas du soir, j'ai rapidement été adopté à une table de ces jeunes travailleurs qui me faisaient marcher, profitant de ma naïveté. En particulier, il m'a fallu plusieurs jours pour comprendre qui était une certaine « Madame Jussey » … Il s'agissait en fait des effets de l'alcool qu'à l'époque leur religion (probablement musulmane) ne semblait pas leur interdire la consommation mais dont j'étais épargné en dehors du verre de vin rouge qui était servi avec mon repas… tradition oblige ! Autant que je me souvienne, les repas (diners et petits-déjeuners) étaient bons et copieux et je disposais de toute l'énergie nécessaire aux travaux parfois très physiques. Ma chambre était très calme et lorsque je rentrais le soir, je me mettais, fenêtre ouverte (car ce mois fut très beau) à la rédaction du brouillon de mon rapport si bien qu'à la fin de mon stage, il était quasiment terminé et, surtout, le fait de rédiger au fur et à mesure me permettait de poser les questions utiles car, à cette époque, il n'y avait pas internet et encore moins de messagerie pour correspondre aisément par la suite ou rechercher des informations. J'avais emporté avec moi mon radio-réveil, qui me servait donc de poste de radio et je me souviens du passage en boucle de la chanson « *Ma préférence* » de Julien Clerc qui fut un tube de cet été 1978 !

Au retour de mon stage, je me mis immédiatement à la saisie de mon brouillon pour la rédaction de mon rapport à la machine à écrire qu'il fallait produire en deux exemplaires. Pour cela, j'utilisais un système carbone (deux feuilles superposées, celle du dessous étant imprimée grâce à une fine feuille imprégnée de carbone et qui transférait la frappe des touches). C'est donc avec ma Remington, dont j'ai parlé précédemment, que je réalisai ce laborieux ouvrage (la première fois). Mon rapport illustré avec les photos, que j'avais prises et tirées moi-même avec mon petit labo photo, devait être préalablement relu par le patron de l'entreprise. Une seule erreur me fut signalée, elle concernait la longueur totale des lignes électriques exploitées par la SICAÉ au sujet de la longueur totale des lignes électriques, 1350 km et non 13 500 (voir ci-dessous) !

La SICAE (Société d'Intérêt Collectif Agricole d'Electricité) de Ray-Cendrecourt a été fondée comme toutes les autres SICAE de France pendant la période de 1920 à 1929, à cette époque, elles étaient les seules entreprises d'électrification rurale.

La SICAE de Ray-Cendrecourt est divisée en quatre secteurs couvrant 192 communes, toutes rurales, soit environ 20 000 abonnés et 1 350 km de ligne électrique. Ces secteurs sont : celui de Hortes en Haute-Marne (48 communes), celui de Vesoul où se trouve le siège administratif (41 communes), celui de Ray-sur-Saône où fonctionne encore une ancienne centrale électrique sur la Saône (41 communes), enfin le secteur de Jussey où j'ai réalisé ce stage (62 communes dont une dans les Vosges).

Peu après, je reçu un courrier de satisfaction de Georges Lasne, le directeur, avec un sympathique petit cadeau de 900 F (environ 550 € de 2023) officiellement pour « participation à mes frais d'hébergement ».

Durant la seconde année de BTS (1978-79), nous devions concevoir intégralement et réaliser un dispositif électrique commercialisable. Pour moi et mon binôme (qui était très en retrait), ce fut un « chargeur démarreur de 150 A » (pour recharger des batteries de voiture ou assurer leur démarrage en cas de panne) destiné à un garage qui avait passé commande au lycée. Ce fut, pour moi, une extraordinaire expérience allant de la conception électrique complète (dimensionnement et réalisation d'un transformateur électromagnétique et de l'électronique de puissance et de commande associée) incluant l'affichage des grandeurs électriques et une grosse caisse sur roulettes car le système complet pesait pas loin de 100 kg. Je regrette de ne pas avoir fait de photos, notamment du produit final avec sa coque en métal peinte avec une couleur bleu métallisé. Je ne sais pas si la formation dans les autres BTS électrotechnique incluait une telle expérience mais j'avoue que c'était vraiment très pertinent. J'avais déjà fait quelques réalisations électroniques, mais je m'étais alors contenté de partir d'une conception toute prête incluant même le « typon » (masque de fabrication du circuit imprimé sur lequel on soudait à l'étain les composants électroniques). Cela m'a donné confiance dans la possibilité de faire quasiment un travail d'ingénieur (conception) et de technicien (fabrication), avec un côté un peu artisanal, il faut l'avouer.

Ci-dessous la photo de classe 1978-79 prise à l'occasion d'une pause. Nous étions sortis sans mettre nos manteaux et je me souviens qu'il faisait frisquet, ce que montrent les postures de plusieurs élèves (dans la légende, j'ai ajouté leurs futurs métiers lorsque j'en avais connaissance) :

1er rang (accroupis) : xx, Philippe P. (France Télécom Paris puis Nancy), Eric G., Christian G.
2ème rang (assis) : Jean-Louis D. (prof lycée Tahiti), Alain G. (Michelin), Francis H., André Barbaux (prof), xx, Jean-Paul C.
3ème rang (debout) : Jean Filippini (prof), Hervé V., Francis G. (EDF nucléaire région parisienne puis Cattenom), Francis A., xx, Didier M. (SNCF puis NSG papeterie de Golbey), Philippe P. (senior project manager chez Dietsmann), Dominique J., Bernard Multon, Pascal B. (formateur APAVE)
4ème rang : Gérard A. (responsable BE Trane, climatisation), xx.

L'hiver 1978-79 fut celui de la plus grande panne du système électrique qu'ait connu la France à ce jour : le blackout du mardi 19 décembre 1978 vers 8h30. A cause d'une surcharge sur la ligne 400 kV Bezaumont-Troyes (pas très loin au nord-ouest d'Épinal) associée à un épisode de froid intense et une insuffisance de production à l'ouest mais surtout à cause d'une marge de sécurité insuffisante, une disjonction s'est produite dans la station de Bezaumont, près de Nancy. La panne s'est propagée vers l'ouest et le sud. Seule une partie du nord-est (à l'est d'une ligne passant, du nord au sud, par Charleville-Mézières, Nancy, Vesoul et Pontarlier) n'a pas été touchée, essentiellement grâce au soutien de l'Allemagne. À Épinal, nous avons donc été épargnés et nous n'avons appris l'évènement que le soir. Ailleurs, cela a provoqué une pagaille incroyable et ce jour-là, une grande partie des Français

ont découvert leur dangereuse dépendance à une production centralisée de l'électricité. L'absence de feux de signalisation a provoqué des embouteillages exceptionnels en Ile de France, des centaines de personnes ont été bloquées dans des ascenseurs, etc. Déjà à l'époque, les uns accusaient les écologistes d'avoir retardé le programme d'électrification nucléaire et les autres reprochaient à EDF de trop promouvoir le chauffage électrique…

Dans la suite de ce chapitre, je vais évoquer de façon disparate quelques faits marquants de ces années-là et que j'ai eu envie de partager.

Tout d'abord, pour un garçon, le rasage doit, semble-t-il, faire partie des rites de passage dans le monde des adultes. Je n'ai jamais été ni très poilu ni très barbu et c'est vers l'âge de 17 ans qu'il fallut toutefois que je commence à me raser. Mes parents m'ont offert à cette époque mon premier rasoir électrique. Mais les rasoirs électriques m'ont toujours irrité la peau et, je ne sais plus très bien quand, je finis par opter pour le rasage mécanique… avec des rasoirs jetables. Une preuve supplémentaire, s'il ne fallait, que nous étions bel et bien entrés dans l'ère du jetable dont l'absurdité sauterait plus tard aux yeux de l'humanité. Voici le rasoir électrique que j'ai conservé :

Mon premier rasoir électrique : un Philipshave (de Philips) à 2 têtes.

L'atteinte de la majorité civique à 18 ans constituait également un marqueur important. Avant juillet 1974, la majorité, donnant notamment le droit de vote, était à 21 ans. Elle fut abaissée à 18 ans par Giscard d'Estaing, juste après son élection, suite à sa promesse de campagne. Ainsi, pour les élections municipales de mars 1977, je n'avais pas encore le droit de vote mais je m'intéressais déjà au processus électoral, d'autant que Papa était déjà maire depuis 1968. A Molay, il n'y avait pas de listes de candidats. Il fallait élire 9 conseillers municipaux comme je l'ai déjà expliqué pour l'élection de 1971. Cette année 1977, il y avait 71 inscrits sur la liste électorale mais seulement 58 votants). Papa avait obtenu 48 voix (sur 58) puis avait été élu maire par le Conseil Municipal.

Ci-dessous deux des nombreuses photos que j'avais prises le 12 mars 1978, cette fois à l'occasion du dépouillement du 1er tour des élections législatives auxquelles je n'avais pas encore eu le droit de participer, n'ayant pas encore mes 18 ans.

Avant le dépouillement : de gauche à droite, Lucien Doussot, Serge Thiébaudot, Georges Vitrac, Guy Laboissière, Alphonse Fyot, Charles Multon, Albert Laboissière et François Carteret.

Lors du dépouillement : François Carteret, Lucien D., Serge T, Georges V., Alphonse F., Charles M.

Ce n'est que le 10 juin 1979, à l'occasion des toutes premières élections législatives européennes (donc pour le parlement européen naissant), que j'ai voté pour la première fois de ma vie. Durant les années qui ont suivi, je n'ai jamais manqué une seule élection qu'elle soit locale ou européenne et je reste très attaché à la démocratie même si les élections sont désormais souvent dangereusement manipulées. J'avais voté à Molay et déposé un bulletin pour le groupe écologiste, d'après mes souvenirs, le seul vote écologiste de Molay… La tête de liste était Solange Fernex, quasiment oubliée aujourd'hui, une femme pacifiste et bien sûr écologiste, alsacienne dont la liste avait obtenu 4,4% des suffrages au niveau national.

La majorité me donnait également droit à l'ouverture d'un compte bancaire. Même si je ne gagnais pas encore ma vie, mes parents m'avaient ouvert un compte au Crédit Agricole de Haute-Saône (agence de Jussey) dès mes 18 ans. Je disposai ainsi d'un chéquier qui me permettait d'effectuer les principaux règlements associés à mes études supérieures, les loyers, achats de tickets de restaurant etc. et, summum de la modernité, un an plus tard, une carte bancaire gratuite (la carte verte[119]), juste pour effectuer des retraits en espèces et seulement dans les distributeurs automatiques de billets du Crédit Agricole. Ce n'est qu'à la rentrée 1979, lorsque je devins élève normalien, que je perçu mon premier salaire et que j'acquis une réelle indépendance. Pour les voyages à l'étranger, il fallait acheter de la monnaie locale et/ou des « traveler chèques » que l'on pouvait ensuite échanger sur place, cela réduisait les risques de vol, pertes d'espèces et, je crois, les frais de change. En 1984, l'arrivée des cartes bancaires internationales simplifia considérablement l'ensemble des paiements et l'usage des chèques diminua progressivement. Cependant quelques professions restèrent longtemps « attachées » au paiement par chèque, comme les médecins. N'ayant plus de chéquier sur moi à partir des années 2000, je me retrouvai à plusieurs reprises sans moyen de paiement chez le médecin !

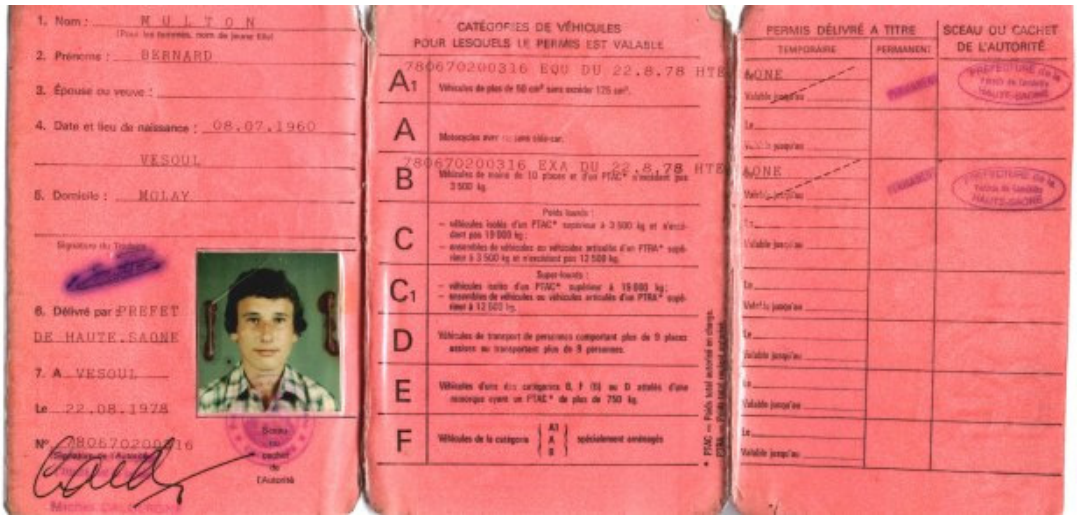
Par tradition familiale sans doute, je conservai un compte au Crédit Agricole jusqu'en 1989 (avec transferts de la Haute-Saône vers la Côte-d'Or, puis vers les Hauts-de-Seine, puisque notre dernière agence fut celle d'Antony). Fabienne, quant à elle, en bonne enseignante, avait un compte à la Banque Populaire (de Franche-Comté puis de Bourgogne). En 1985, nous avons ouvert un compte commun à la Banque Populaire Industrielle et Commerciale du Sud de Paris (BICS), à l'agence d'Antony, qui était la plus proche de chez nous. Comme nous y avons contracté l'emprunt d'achat de notre maison à Rennes, nous avons conservé ce compte jusqu'à maintenant malgré notre déménagement et la BICS est devenue Banque Populaire des Rives de Paris en 2004. Depuis 1990, année où nous avons eu notre première carte bancaire (Visa) à la Banque Populaire, les cartes bancaires sont restées sensiblement les mêmes avec, depuis ces années-là, une puce d'identification et un code à 4 chiffres, la principale évolution fut le paiement sans contact, apparu en 2011, pour les petites sommes.

A Molay, pouvoir conduire était considéré comme vital car il n'y avait évidemment pas de transports en commun, tout au plus de rares cars scolaires, d'ailleurs en déclin à cette époque et le vélo avait ses limites ! J'eus la chance que mes parents m'offrent le permis de conduire et, qui plus est, rapidement durant l'été 1978. C'était le début des stages d'apprentissage accéléré et je pus ainsi obtenir mon « sésame » en une seule semaine d'apprentissage de la conduite. L'autoécole Viennot, située à Vesoul (je crois me souvenir que c'est Maman qui nous y conduisait chaque jour, mon copain et conscrit Philippe et moi), était précurseure dans ce domaine et c'est donc là que je fis mon apprentissage. Le patron était Jean, dit Jeannot, le fils ainé de tante Paulette et oncle Roger (tante et oncle de Maman), et parmi les moniteurs, il y avait Pierre, dit Pierrot, frère de Jeannot. Leurs véhicules étaient des Peugeot 104 berlines et 104 ZS (coupé), des petites voitures faciles à conduire, même sans direction assistée (très rare à l'époque !). On était en Franche-Comté et Peugeot était la marque locale quasi incontournable ! Ci-après des photos de la 104 ZS, de la R5 TL (Renault) en version 3 portes, celle que mes parents m'avaient achetée au printemps 1979, et de la Fiat 127 identique (jaune moutarde) à celle de Fabienne.

[119] En 1979, trois cartes bancaires coexistaient (la Carte Verte du Crédit Agricole, l'Intercarte des Banques Populaires et la Carte Bleue de 5 autres banques) mais elles étaient incompatibles. En outre, très peu de commerçants les acceptaient. Ce n'est qu'en 1984 que les Banques Populaires et le Crédit Agricole ont rejoint le système Carte Bleue. Un Système national de paiement par carte (SNPC) fut alors créé, une première mondiale. Enfin, en 1989, la CB fut équipée d'une puce pour améliorer la sécurité.

Voitures 3 portes autour de 1978 : 104 ZS (auto-école), Renault 5 TL (ma voiture), Fiat 127 (Fabienne).

Cet apprentissage accéléré constituait un pari important et je me souviens que, parmi le groupe d'apprentis, à peu près la moitié avait été reçue du premier coup et j'avais la chance d'en faire partie. Philippe A., mon copain de Molay, qui était avec moi, n'avait pas eu cette chance mais il n'avait pas la rentrée scolaire qui l'attendait peu après. A vrai dire, je crois que je n'avais pas beaucoup de marge et ne pas être reçu m'aurait posé quelques problèmes d'organisation. Durant cette semaine intensive de conduite, au début en alternance avec les cours de code (je crois qu'on passait le code au bout de 2 ou 3 jours), nous avions acquis une expérience non négligeable contrairement à ce que cette courte durée pourrait laisser penser. Nous avions même fait de la conduite sur autoroute et de nuit en allant manger un soir à Belfort. Je passai et réussis mon permis le mardi 22 août, jour du premier anniversaire de la mort de mon cher grand-père Lucien. Durant l'épreuve, je me souviens que l'Inspecteur m'avait demandé de prendre la première à gauche (il souhaitait sans doute me piéger car la toute première rue était en sens interdit), mais je pris la première à droite (ma pathologique « mauvaise latéralisation » avait frappé !). Sans doute habitué à ce genre d'erreur, il m'avait fait revenir au même endroit afin de réaliser son test et je ne m'étais pas fait avoir. Je ne sais pas si je l'avais mérité mais toujours est-il que mon permis me fut accordé et, à l'époque, la nouvelle, qu'elle soit bonne ou mauvaise, était annoncée dès la fin de l'épreuve par l'Inspecteur lui-même. A noter que, sans jamais avoir conduit une moto, on nous accordait automatiquement le permis pour des deux roues motorisés jusqu'à 125 cm^3, ce qui était particulièrement téméraire et dangereux. Heureusement, ce n'est plus le cas aujourd'hui, mais j'ai quand-même conservé ce droit. Je rassure immédiatement mes lecteurs et lectrices : je n'ai jamais conduit un deux roues à moteur de ma vie et je n'en ai aucune envie ! Au retour, Maman, confiante, m'avait laissé le volant de l'Ami 8 familiale, malheureusement la joie n'était pas totale avec notre pauvre Philippe qui rentrait bredouille. Ci-dessous la vue intérieure de mon permis de conduire, après quelques années d'usage et d'usure (je l'ai renouvelé en 2005 pour une version plus petite,mais malgré tout encore plus grande que la petite carte actuelle) :



Mon permis de conduire obtenu le 22 août 1978.

Mon premier « grand » trajet seul, avec l'Ami 8 de mes parents, fut celui de Molay-La Longine[120] fin août ou début septembre (avant la rentrée) pour aller rendre visite à Philippe P., mon ami du lycée Belin, alors étudiant à l'IUT de Belfort, et dont j'ai parlé en section 10.4.

[120] Village des Vosges Saônoises situé au-delà de Luxeuil-les-Bains à environ 90 km de Molay.

C'est au printemps 1979 que mes parents achetèrent, ce qui allait devenir ma première voiture, une R5 TL d'occasion (de 1976, immatriculée 5964 JW 70) à la famille Robert Métris, le boucher de Morey. C'était une dépense assez importante pour eux (11 300 F soit environ 6300 € actualisés 2022) et j'ai pu leur rembourser progressivement lorsque j'ai commencé à être payé comme normalien (sans qu'ils ne me le demandent ou qu'ils ne fassent la moindre allusion à l'effort que représentait cet achat). La R5 me rendit bien des services puisqu'elle me permit de me rendre au lycée Poincaré de Nancy, les 17 et 18 mai 1979, pour passer les épreuves écrites d'admissibilité du concours d'entrée à l'ENSET et que cet épisode allait marquer profondément toute la suite de ma vie. Comme j'avais de bons résultats scolaires, un prof du lycée d'Épinal m'avait vivement conseillé de passer ce concours. Il était lui-même passé par le CFPET, centre de formation des professeurs de l'enseignement technique situé, comme l'ENSET, sur le campus du CNET (Centre National de l'Enseignement Technique) à Cachan dans le Val-de-Marne.

Après mon BTS, j'aurais pu aller directement travailler, comme la plupart de mes camarades de promotion. Avec une telle formation et à cette époque encore relativement prospère, nous n'avions aucune difficulté à trouver un emploi intéressant et bien payé. Vu de Molay, l'employeur naturel était Alsthom à Belfort où j'aurais pu aller travailler avec un salaire mensuel de débutant de 5000 F (salaire probablement brut, équivalent à 2650 € de 2023), ce qui était vraiment beaucoup à l'époque. Mon copain Alain G. avait, quant à lui, été embauché chez Michelin à Clermont-Ferrand avec 4800 F nets. Cette année-là, mes parents gagnaient, à eux deux, 2500 F par mois. Bien sûr, une partie de la nourriture était autoproduite, mais il faut avouer que c'était vraiment indécent pour un couple travaillant 7 jours sur 7 et avec trois enfants dont un (moi) faisant des études supérieures. Lorsque je rentrai, en octobre 1979, à l'ENSET, mon salaire mensuel brut était de 4000 F (environ 3500 F nets) et je pense que cela a conduit à accroitre leur prise de conscience qu'ils vivaient dans une forme d'esclavage. Cela fut peut-être partiellement à l'origine de la dissolution du GAEC Multon, actée officiellement le 1er octobre 1982, malgré une augmentation à 4000 F en 1982 (en cette période de forte inflation, mon salaire brut de normalien était alors de 5700 F). Fin 1981, Maman s'était mise au secrétariat de marie, suite à la cessation d'activité de Jeanne Aubert de Charmes-Saint-Valbert, pour un revenu de 230 F par mois (hors charges sociales, avec 3 h par semaine…). Notons qu'au recensement de 1982, j'étais toujours comptabilisé parmi les habitants de Molay, n'ayant jamais fait mon changement d'adresse pour Cachan où je ne me sentais pas vraiment résident !

Après avoir passé ces épreuves d'admissibilité, que j'avais trouvées assez difficiles, j'avais presque oublié que j'avais passé ce concours d'autant que j'avais assuré en postulant à l'INSA de Lyon (école d'ingénieurs) sur dossier et que j'avais été accepté. Il ne me manquait qu'une formation à l'Anglais (je n'avais en effet qu'un niveau ridicule avec une piètre formation en 2ème langue durant mes deux dernières années de collège). Afin de pallier cette lacune, mes parents m'avaient offert un stage intensif d'anglais au Centre de Linguistique Appliquée de la faculté des Lettres et Sciences Humaines de Besançon durant l'été 79 (30 juillet au 24 août). La seule attestation de participation à ce stage évalué me permettait d'être admis au département de Génie Electrique de l'INSA de Lyon qui m'aurait sans doute conduit au métier d'ingénieur. Pour ce stage, durant trois semaines, j'étais hébergé en cité universitaire dans le bâtiment F du campus de la Bouloie à Besançon et je prenais les transports en commun bisontins pour me rendre rue Mégevand ou place Granvelle selon que les séances se déroulaient en intérieur ou en plein air. C'est durant les séances d'anglais en plein air que Fabienne et Michèle, dont je vais parler plus loin, venaient me retrouver ! C'est durant cet été que j'ai commencé à me dire que Fabienne me plaisait vraiment et que j'ai eu envie de la revoir lors de mes retours à Molay depuis Cachan.

Alors que je n'y pensais presque plus, le 30 juin, j'avais reçu un courrier daté du 27 juin et signé Pierre Thureau, le directeur de l'ENSET, m'annonçant mon admissibilité et me convoquant aux épreuves d'admission à Cachan pour le mardi 3 juillet à 7h45, sans indication de durée du concours, il était juste stipulé qu'il fallait s'informer des dates et horaires des épreuves via l'affichage sur les portes du grand hall, une autre époque ! J'avoue que, sur le coup, je n'ai pas eu envie de faire l'effort de me rendre à Cachan d'autant qu'à vrai dire, je ne savais pas très bien ce que l'ENSET m'offrait comme débouchés. C'est assez difficile à croire, mais je ne m'étais pas interrogé plus que ça et ma seule motivation d'aller passer les épreuves écrites avait été provoquée par ce professeur d'Épinal… C'est Maman (je devrais dire grâce à…) qui insista et je pense qu'elle s'était mieux renseignée que moi, même sans internet, à l'époque, elle savait déjà rechercher les informations comme personne ! Il fallait que je prenne le train

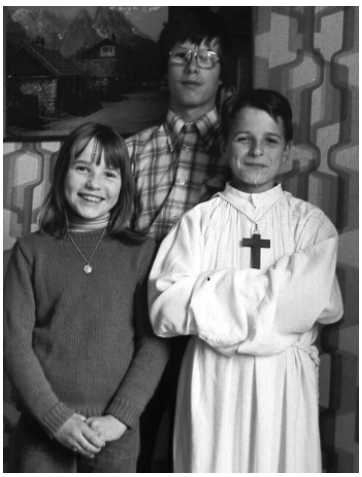
dès la veille, le lundi 2 juillet. Je n'avais jamais pris le train de ma vie, encore moins le métro et je ne savais même pas où je serais hébergé. J'avoue que ce voyage et ce séjour ne m'a pas laissé beaucoup de souvenirs précis sauf la panique lors de mon arrivée à la Gare de l'Est et le fait d'être allé me promener avec d'autres candidats, plus dégourdis que moi ou connaissant déjà les lieux, aux alentours de Cachan et surtout à Paris. Malgré tout, j'ai réussi à me rendre au 61 avenue du Président Wilson à Cachan et à obtenir une chambre pour ne pas dormir dans la rue ! Je me souviens un peu plus des épreuves d'admissibilité et surtout de, probablement, la plus critique, celle d'entretien. C'est dans les couloirs des sous-sols de Cachan, où se déroulait cette épreuve, que j'ai pu assez longuement discuter avec d'autres candidats qui connaissaient très bien le « système » et cette école très spéciale (bien que « normale »), puisqu'on y était payé pour faire ses études en contrepartie d'un engagement décennal (10 ans) qui ne m'inquiétait pas du tout et, a priori, pour devenir professeur (on ne parlait pas encore de recherche à ce moment-là). Ma motivation est immédiatement montée et je pense que le niveau de ma prestation à l'épreuve d'entretien s'en est largement ressenti ! Charles Sol, le directeur du « Département d'électricité », faisait partie du jury accompagné d'une professeure de Français que je n'ai jamais revue. Charles Sol, avec lequel je suis devenu plus tard collègue puis ami, m'a dit un jour qu'il avait été très impressionné par ma culture scientifique (d'après lui, je lisais des magazines tels que « La Recherche », en fait c'était juste Science & Avenir, comme je l'explique en section 12.5 !) et qu'il avait immédiatement pensé que je pourrais devenir chercheur en venant enrichir les activités de recherche naissantes dans son département. Cela se confirma puisque 6 ans plus tard, j'obtenais mon doctorat (probablement le 3ème chronologiquement depuis les débuts des activités de ce laboratoire qui n'avait pas encore de nom et pour lequel, je donnai une conférence en 2013 sur son histoire, à l'occasion de ses 35 ans, conférence intitulée « Du laboratoire d'électricité de l'ENSET au laboratoire SATIE. 1975-2013, les acteurs, les évènements »....
Par courrier daté du 10 juillet, je fus informé de mon admission. Il ne restait plus qu'à démissionner de ma candidature à l'INSA et à me préparer (psychologiquement) à cette nouvelle aventure.

Pour terminer ce chapitre concernant deux années charnières de ma vie, je vais parler de quelques évènements familiaux.

Côté religion, si ma foi avait été bien entamée et que je n'allais plus beaucoup à la messe durant ces années, j'assistais quand-même aux grands évènements religieux comme les communions. En 1978, eut lieu la première communion de Marc (voir les photos ci-dessous que j'avais faites durant la messe à l'église de Laître puis avec notre curé l'Abbé Michaud entouré de Papa et de son « petit » frère Michel, dans la cour de notre maison).

1978 : à l'occasion de la 1ère communion de Marc dans l'église puis dans la cour de notre maison avec l'abbé Michaud, Papa et son frère Michel.

Et puis, le 31 mai 1978, c'était au tour de mon cousin Jean-Marie de « faire », cette fois, sa communion solennelle. La famille d'Anne-Marie, sa maman, étant importante, cela avait occasionné un banquet particulièrement impressionnant. J'étais alors le « photographe officiel » de l'évènement et j'avais fait une quarantaine de photos noir et blanc avec mon réflex. Voir ci-dessous quelques-unes des photos prises ce jour-là.



Mai 1978 : communion solennelle de Jean-Marie Multon, avec Catherine et Patrick (sa sœur et son frère). Une partie de la tablée des jeunes (ici la fratrie Royer de Lavigney).

La photo du milieu montre que les jeunes buvaient du vin, comme les adultes, et ce repas festif et mémorable me conduit à ma première « cuite ». Ce jour-là (dimanche), c'était mes parents qui devaient assurer la traite du soir des vaches et j'étais chargé d'aller les chercher au champ pour les ramener au hangar à proximité de la salle de traite. Les vaches avaient passé la journée dans un pré en direction de la Roche et j'avais pris mon vélo pour aller les chercher, je me souviens que j'avais bien du mal à conserver l'équilibre, mais surtout le retour fut folklorique. J'avais ouvert la porte de la pâture et par chance les vaches connaissaient le chemin car j'en avais laissé environ la moitié sur place et, c'est en arrivant au hangar que je m'aperçus qu'une partie du troupeau se trouvait derrière moi…

Le 8 juillet 1978, j'ai fêté mes 18 ans avec les copains de Molay dans le premier bâtiment de la gare que nous avions décoré et restauré pour nos petites fêtes entre ados (copains et cousins). Nous y avions installé un vieux fourneau (pour l'hiver), décoré les murs avec des posters (je me souviens qu'il y avait celui de la belle blonde Joëlle du groupe « Il était une fois » à l'origine de l'immense succès « J'ai encore rêvé d'elle » !) et réparé les carreaux cassés avec des feuilles en plastique transparent. Mes parents nous avaient préparé le repas et fourni tous les ingrédients pour une fête réussie, y compris du vin, comme on peut le voir ci-dessous ! Par rapport à d'autres fêtes, il manquait notamment Pascal et Béatrice (mais ils étaient tous les deux présents à une autre soirée à la gare le 9 septembre). La première photo ci-dessous, que j'ai prise, montre mon cousin Jean-Marie, Joël, Philippe, Patrick et Régis. Après le diner, nous avions fait une promenade nocturne autour de la Roche sous un magnifique ciel étoilé ! Quant à la photo couleur, elle a été prise devant notre maison un an plus tard (fin octobre 1979 alors que je venais de rentrer à Cachan) et montre la même bande (cette fois, je suis sur la photo, sur le vélo avec Jean-Marie), étendue à Catherine et Patrick L., un stagiaire de la ferme originaire de Vellemoz en Haute-Saône et qui y est resté agriculteur par la suite.

8 juillet 1978 : diner d'anniversaire de mes 18 ans avec les copains et cousins dans l'ancienne gare de Molay. A droite, en octobre 1979 : la joyeuse équipe de cousins et copains de Molay devant la maison.

Autre évènement de cette riche année 1978, le 3 septembre, j'avais participé à un voyage en Alsace organisé par l'association « Cintrey rencontres et loisirs », pilotée par des paroissiens de Laître. Nous étions allés dans les Vosges, au Thillot puis à Mulhouse pour visiter le musée des frères Schlumpf, aujourd'hui dénommé musée national de l'automobile. Nous avions terminé notre périple à la Moineaudière, spécialisée dans les belles pierres (j'en ai déjà parlé plus haut car mon oncle Michel m'y avait emmené en 1969). J'ai d'ailleurs conservé le livre dédicacé que j'avais acheté à cette occasion. Sur la photo, que j'ai prise lors de la visite du musée de l'automobile, on peut voir Denis (partiellement caché, dernier fils de l'entreprise de travaux publics de Cintrey), mon oncle Michel, Hubert L. (maire de La Rochelle), Martial G. (mon copain conscrit de Cintrey, devenu agriculteur bio), xx, Louis B. (créateur et patron de l'entreprise Sométal de Cintrey), Lucien B. (de La Rochelle, organiste de la paroisse de Laître), Lucien (le fondateur de l'entreprise Royer) et Brigitte (épouse de Denis). J'avais pris de nombreuses photos des voitures d'époque, dont de mythiques Bugatti, parmi les 450 automobiles rassemblées dans cette collection unique au monde.

Septembre 1979 : visite du musée Schlumpf avec des membres de l'association « Cintrey rencontres et loisirs ».

Dans cette période 78-79, un évènement majeur s'était produit le dimanche 1er avril 1979, lors de la fête organisée pour les 20 ans de mariage de mes parents à Molay, il s'agit de ma première rencontre avec Fabienne qui deviendra ma femme.

Dans le cadre de leur formation à l'école normale (EN) d'instituteurs de Besançon, Fabienne et Michèle, 2 copines inséparables (qui se connaissaient avant l'EN, ayant été monitrices de colo ensemble depuis 1978), menaient des recherches historiques en Haute-Saône. Le choix géographique était lié au fait que Michèle avait une grand-mère à Vanne (à 20 km de Molay, à côté de Ray-sur-Saône) ainsi qu'un oncle et une tante à la ferme d'Heurcourt (commune de Francourt), encore plus près de Molay, vers Pisseloup. De fil en aiguille et en se perdant dans le coin entre Morey et Molay qui, avec les roulements de R locaux, se prononçaient sensiblement de la même façon si on n'avait pas l'oreille préparée, elles convergèrent vers Molay, village natal du célèbre dernier Grand-Maître des Templiers Jacques de Molay. Et à Molay, il y avait, parait-il, un jeune historien en herbe qui avait collecté des informations et dont les « recherches » étaient susceptibles de leur simplifier le travail… En février 1979, elles étaient ainsi passées à la maison et avaient discuté avec Papa. Fabienne avait même discrètement enregistré la conversation avec un magnétophone à cassette. Récemment, j'ai retrouvé et numérisé cet enregistrement collector que mon petit frère Marc, présent à cette occasion et observateur, avait repéré ! A l'heure de la traite des vaches, Maman leur avait prêté mes documents et était partie accomplir son travail en les laissant à la maison en toute confiance ! Avec les courts week-ends dont j'ai parlé, il ne restait que le samedi en deuxième partie d'après-midi ainsi que le dimanche et puis nous n'étions pas dans la même zone pour les vacances scolaires. C'est ainsi qu'elles finirent par prendre rendez-vous avec moi pour le dimanche 1er avril 1979, jour de la fête des vingt ans de mariage de mes parents. Espiègles, les deux copines s'attendaient à trouver un petit polar à lunettes, ou une sorte de rat de cave, c'est ce que j'ai appris plus tard, mais apparemment, je n'étais pas le stéréotype attendu !

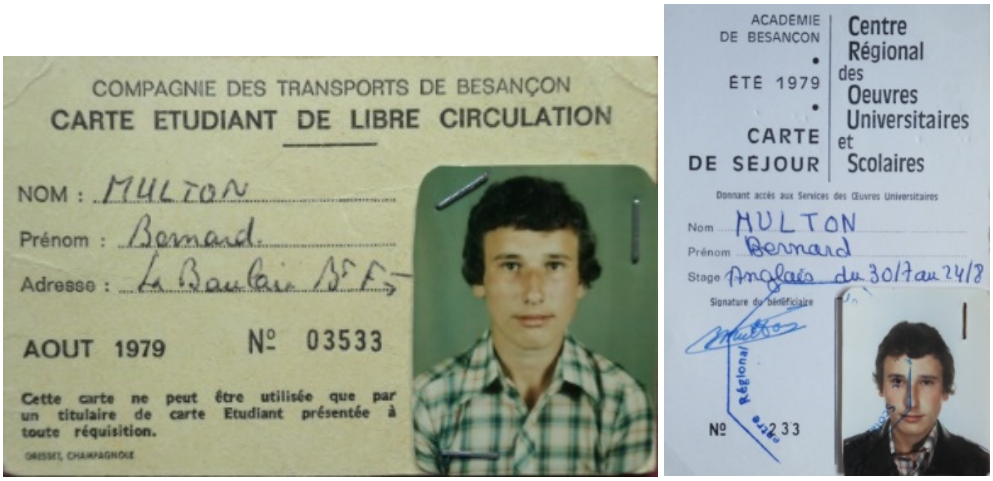
C'est ainsi que, dans l'après-midi du 1er avril 1979, en pleine réunion de famille (voir photo de mes parents ci-dessous), je reçus la visite de deux charmantes jeunes filles, Fabienne et Michèle à Molay. Nous avons

évidemment parlé histoire, à vrai dire je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ce jour précis, mis à part le fait que j'avais trouvé Fabienne très jolie (voir ci-dessous nos trombines, et celles de mes parents, à cette époque) !

1er avril 1979 : Papa et Maman lors de leur 20ème anniversaire de mariage. Ma trombine le 16 avril. Ruines de l'abbaye de Cherlieu visitées avec Fabienne le 22 avril. Photo de Fabienne datant de cette époque.

Fabienne, à qui j'avais, semble-t-il, aussi plu, était revenue à Molay quelques semaines plus tard, le 22 avril, mais sans Michèle, afin de poursuivre son enquête… et nous étions allés voir ensemble les ruines de l'abbaye de Cherlieu (en tout bien tout honneur !). J'avais fait quelques photos ce jour-là, les arbres fruitiers étaient en fleurs et j'avais dû esquiver les abeilles des ruches que l'on voit sur la photo… ce qui avait conduit à Fabienne à me trouver bien trouillard pour un gars de la campagne ! C'était donc très romantique, mais je n'avais pas osé photographier la belle. Nous avions eu une ou deux occasions de nous promener en juin lors de mes passages à Molay et ces moments ne m'avaient pas laissé indifférent. En tout cas, avant ma rencontre avec Fabienne et Michèle, mes parents ne s'étaient jamais doutés de rien puisqu'ils étaient même inquiets que « je ne m'intéresse pas aux filles », contrairement à Régis qui semblait nettement plus dévergondé que son frère ainé !

Comment ai-je fait pour retrouver Fabienne à Besançon durant cet été 1979, où je faisais ce fameux stage d'anglais dont j'ai parlé précédemment ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. Je crois que j'avais trouvé le numéro de téléphone de ses parents dans l'annuaire et/ou que je lui avais donné mes dates de stage. Toujours est-il que je me souviens d'une séance d'anglais en plein air, probablement dans le square Granvelle situé vers le palais du même nom, et que les deux copines étaient passées à proximité en me faisant des signes, autant dire que les conditions d'apprentissage étaient optimales ! Je me souviens également d'une soirée où nous étions allés chez Michèle et ses parents à Chalèze. Dommage que je n'aie pas emporté mon appareil photo cet été-là car je n'ai aucune image, juste mes cartes prouvant ma présence à Besançon !



Mes cartes d'étudiant et de transport de l'été 1979 à Besançon.

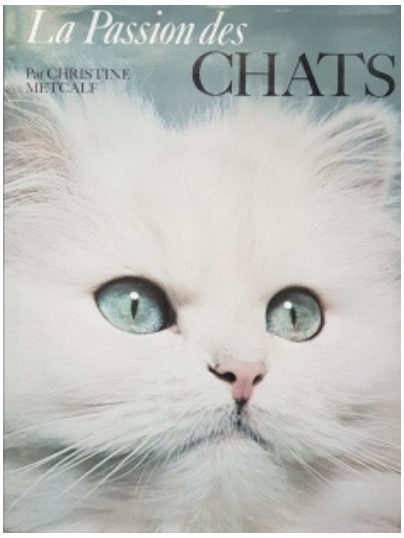
Enfin, c'est durant cet été 1979 que j'avais rencontré Jean-François Piningre, archéologue et responsable des fouilles du camp préhistorique néolithique de la Roche (Bourguigon-les-Morey). Je lui avais alors donné une partie de ma collection de silex taillés récoltés dans les environs. Plus tard, j'avais envisagé de participer à une campagne de fouilles archéologiques durant l'été 80 mais j'ai été embarqué dans d'autres aventures ! Début 1980, j'avais été admis en tant que membre de la Société Préhistorique Française et destinataire d'une abondante littérature scientifique que je n'avais pas le temps de lire et qui s'est vite accumulée.

Chapitre 12

Quelques passions et hobbies d'enfance puis d'adolescence

12.1- Ma passion pour les chats mais aussi pour les autres animaux

J'ai toujours aimé les chats et l'environnement rural était favorable à leur présence. Ceux-ci étaient souvent semi-errants et disponibles à l'adoption ! Depuis le néolithique, les chats étaient devenus des collaborateurs des agriculteurs, mais non asservis, car ils les débarrassaient des vermines qui détruisaient leurs récoltes. C'est d'ailleurs encore largement pour ces qualités qu'ils étaient perçus et nourris par les paysans et, durant les premières années de ma jeunesse, la majeure partie de la population féline des campagnes était encore semi-sauvage. Cela explique d'ailleurs que leur patrimoine génétique, hormis pour les quelques races sélectionnées (hélas, comme chez les chiens où c'est quasiment devenu la règle…), soit resté si proche de celui du chat sauvage ou chat sylvestre avec lequel les chats, dits domestiques, continuent à échanger leurs gènes. Dans le monde paysan, les chats étaient nourris, généralement avec un peu de lait directement prélevé sur la traite des vaches en contrepartie de leur chasse aux rongeurs, mais les relations n'allaient souvent pas au-delà. Une minorité d'entre eux étaient devenus de véritables amis des humains et avaient droit à plus qu'une écuelle de lait à l'heure de la traite. A Lavigney, dans ma jeunesse, les chats ne rentraient pas dans la maison, car ma chère grand-mère Luce, ne les appréciant pas tellement, ils n'étaient pas les bienvenus à l'intérieur, ils le savaient et ne s'y aventuraient pas ! A Molay, on était plus indifférents, Maman les tolérait, mais sans plus, notamment parce que ses enfants les appréciaient, surtout moi et, plus tard, Marc. Quant à Régis, il aurait plutôt « été chien ». Lorsque Patrick, notre cousin de Molay, eu sa Betty (vers 1974), je me souviens qu'il ait dit à mes parents qu'il souhaiterait aussi un chien. La photo de la première de couverture du livre « La passion des chats », offert par Fabienne pour mes 21 ans, illustre bien ce qui transparaissait de moi à la fin des années 70 lorsque nous avons fait connaissance et que nous sommes tombés amoureux !



Livre que m'avait offert Fabienne pour mes 21 ans…

Je ne sais pas exactement à quel âge, j'eus mon premier chat, c'est-à-dire un chat qui rentrait dans ma chambre, au début d'ailleurs, contre l'autorisation de mes parents… Probablement un peu avant mes 7 ans, nous avions déjà ces chattes noires, avec une petite tache blanche sur le poitrail et une autre sous le ventre, qui furent mes préférées et dont je parle un peu plus bas. Ces chattes se sont toujours appelées Moumoute, elles avaient toutes un caractère très doux, si bien qu'on ne changeait pas leur nom. Dans un contexte de relativement faible espérance de vie des chats, ma Moumoute avait ainsi acquis une vie (presque) éternelle….

A Molay, la vie des chats était en effet bien brève. Une circulation automobile peu respectueuse des limitations de vitesses et des êtres vivants[121] ainsi que la présence de braconniers et de chasseurs conduisaient, à de rares exceptions près, à une espérance de vie maximale de trois ans. J'ai un souvenir assez terrible de mon chat qui venait de se faire heurter par une voiture sur le pont qui traverse la Rigotte devant la maison (en 1967 ou 68). J'étais allé à son secours et j'avais vu la vie disparaître de ses yeux devenus progressivement « vitreux ». Je crois que c'est la première fois que je voyais la mort de si près, j'avais pleuré toutes les larmes de mon corps.

[121] C'est en avril 2003, à l'occasion d'un séjour professionnel en Tunisie, que j'ai pris conscience de ce phénomène culturel relatif à l'usage de l'automobile. J'étais en voiture avec mon collègue et ami Mohamed E. qui conduisait. Alors que nous circulions dans un endroit où des enfants jouaient et que nous passions un peu trop près d'eux, j'eus le réflexe inutile (j'étais passager) de freiner. Alors, Mohamed me dit : « Ne t'inquiète pas, ma voiture ne risque rien ! ». Or, ce Tunisien de ma génération était très ouvert et humaniste mais il baignait dans une culture légèrement décalée par rapport à celle en vigueur en France. C'est ainsi que je compris que la relation à la voiture était sans doute sensiblement la même, dans notre pays, 30 ou 40 ans plus tôt, lorsque j'étais enfant.

A la suite de cet accident, nous n'avions plus de chat à Molay et nous étions allés nous en « adopter » à Lavigney, chez nos grands-parents et cousins, où les chats semi-sauvages pullulaient dans les greniers du bâtiment agricole attenant à leur habitation (celui qui a brûlé en 1972). Il fallait juste les capturer puis les apprivoiser. J'ai le souvenir assez précis de deux petits chats que nous étions allés chercher sur les tas de foin, c'était au printemps. La technique consistait à imiter le miaulement de la mère appelant ses petits (c'est pourquoi je sais très bien le faire !). Les chatons sortaient alors de leur cachette et il « suffisait » de les prendre par surprise (ils étaient très méfiants), à la seule condition de ne pas craindre de se faire griffer car nous ne mettions pas de gants. Je dis « nous », car il me semble que nous avions opéré à plusieurs enfants, sans doute Etienne, Régis et moi, mais c'est bien moi qui y mettais les mains et qui me retrouvais avec quelques égratignures car leurs petites griffes étaient déjà bien acérées ! Ensuite, on les mettait dans un panier à lapins (panier en osier fermé avec une porte) et on les ramenait à la maison où on les enfermait. Je me souviens de leur affolement au moment de l'ouverture de la cage, ils grimpaient aux murs et aux rideaux, ce qui ne plaisait guère à Maman ! Puis au bout de quelques heures, donc très rapidement, ils se laissaient caresser et prenaient très vite goût aux câlins. Il suffisait de les garder un ou deux jours à l'intérieur pour qu'ils soient domestiqués car bien sûr, on leur donnait à manger, du lait d'abord lorsqu'ils étaient encore petits. En 1968, nous avions ainsi domestiqué deux chatons originaires de Lavigney, une femelle (rousse tigrée) et un mâle (noir et blanc) que nous avions baptisés respectivement Minijupe (nous venions d'avoir la télé et il y avait un dessin animé pour enfants avec des chats et intitulée *Minijupe et Matouvu*…) et Pompidou (le nom du 1er ministre de De Gaulle, devenu président de la République à son tour en 1969) !

Revenons à nos Moumoutes, comme je l'ai écrit plus haut il s'agissait de chattes noires très affectueuses avec une tache blanche sous le cou et une autre sous le ventre. C'étaient toujours des femelles, peut-être comme les tricolores. Sur les photos suivantes, on me voit avec une Moumoute lors de la communion en juin 1973. La photo suivante montre cette même Moumoute avec sa fille sur mon lit, on peut aisément apprécier son regard doux et paisible. Fin 1974, alors que j'étais interne au lycée en 2nde et que je vivais une période difficile, j'appris, lors de mon retour un samedi, que Moumoute avait été tuée par un chasseur (très probablement Daniel A. qui, comme la plupart des chasseurs, détestait les chats, ceux-ci détruisant, d'après eux, le « gibier ». C'est LuLu qui l'avait gentiment ramassée puis l'avait remise à Régis. Régis l'avait ensuite déposée dans un cageot et photographiée pour que je garde un souvenir. Mon chagrin fut immense, aussi fort que si j'avais perdu un proche aimé, d'ailleurs j'ai eu très longtemps, dans mon portefeuille, cette photo ainsi que d'autres prises lorsqu'elle était encore vivante… Cinquante ans plus tard, alors que j'étais à Molay, j'eus le bonheur de découvrir que cette lignée n'avait pas disparu (voir ci-dessous).

Mes chats : 1973 lors de ma communion, 1974 Moumoute et son petit sur mon lit, Moumoute tuée par un chasseur. 2024 : une Moumoute inconnue devant la fenêtre de l'écurie de la maison.

Ensuite, nous avons eu Mystère, un matou donné par Jeanine Liot (Paul de son nom de jeune fille, originaire de Molay, sœur de Jocelyne dont j'ai parlé précédemment et habitant Grenoble) en 1975. Il a disparu puis il est revenu blessé après plusieurs semaines. Peut-être parce que j'étais interne et pas assez présent, il avait dû retourner partiellement à l'état sauvage et se battre avec un autre animal. Puis, il est reparti une seconde fois et revenu à nouveau mais cette fois avec une plaie béante sous la gorge. Le vétérinaire avait dit qu'il s'agissait probablement des effets d'une morsure de rat, il l'avait soigné de façon rudimentaire et Mystère s'était remis mais un jour, il disparut définitivement. Après 1977, l'internat et la distance m'éloignèrent de Molay et conduisirent à ce que je

n'aie plus de chat attitré ! Ce fut alors Marc qui prit le relais avec quelques autres bons chats comme la Douce, Poucinette ou Azor que Maman continuait à entretenir durant son absence au collège puis au lycée.

Outre leur affection, que je ne retrouvais peut-être pas assez chez les humains, les chats me fascinaient pour de nombreuses raisons, leur beauté, leur intelligence, leur indépendance (dont une incroyable capacité à se passer des humains !), etc… Ils étaient sans doute dotés d'un langage que je ne comprenais que partiellement, en témoigne la grande variété des vocalises émises, de la mère qui appelle ses petits aux feulements des matous imitant à s'y méprendre les pleurs de bébés durant les nuits de printemps et d'été… En outre, j'ai toujours trouvé les chats extrêmement photogéniques et, toute ma vie, je les ai photographiés sans me lasser. Je me souviens d'une mise en scène que j'avais organisée pour saisir l'instant de surprise des chatons découvrant, pour la première fois, leur image dans un miroir, un phénomène de très courte durée… preuve de leur intelligence puisqu'ils comprenaient très vite qu'il s'agissait d'eux-mêmes ! En somme, je dirais qu'ils ont été pour moi source d'apaisement et de sérénité, qualités qui me manquaient sans doute et leur douce compagnie a constitué, malgré mon internat et ma trop faible durée de présence à la maison, un indéniable facilitateur de ma traversée de l'adolescence.

Si Mémère Luce semblait ne guère apprécier les chats (mais elle aimait, plus que tout, ses petits-enfants !), sans doute les associait-elle à une perte de temps (elle était très active), ce n'était pas le cas de mes deux grands-pères. Pépère Lucien les aimait beaucoup et, même Pépère André, pourtant si réservé dans ses marques d'affection, les acceptait comme compagnons. La photo ci-contre, que j'ai prise durant l'été 1977 en fin d'après-midi, en témoigne : Pépère André, lorsque le soleil ne chauffait plus directement notre cour exposée plein sud, s'installait sur une chaise pour se reposer, alors les chats s'installaient sur lui, ici plusieurs chatons gris cendré qui venaient jouer ou dormir sur lui.

Alors que Marc assurait la continuité de la présence des chats à la maison de Molay et que nous avions encore la possibilité de les caresser à l'occasion de nos venues en famille, notamment avec la Douce (petite chatte tricolore qui ne portait pas toujours très bien son nom, mais il faut dire qu'elle vivait dans un contexte très ambigu, où les chats étaient plus ou moins tolérés une fois Marc parti de la maison à son tour.

Si je suis resté un inconditionnel des chats car ils correspondent sans doute bien à mon caractère, j'éprouve un moindre intérêt pour les chiens même si je reconnais leurs qualités. Les raisons sont très simples, je n'apprécie pas la relation de domination humaine, sur leur espèce, ancrée depuis la nuit des temps (des millénaires de cohabitation et de sélection) pas plus que leur « pathologique » dépendance à l'humain. J'aime bien dire que si le propriétaire d'un chien le maltraite, son animal ne lui en voudra même pas et continuera à le vénérer. Et puis, mais c'est du second ordre, j'ai beaucoup de mal avec l'hygiène du chien, incapable de se laver soigneusement et surtout qui mange n'importe quoi, de préférence les crottes de ses congénères et qui ensuite vous lèche le visage. Sans parler des odeurs fortes. Bref, à peu près le contraire du chat auquel on ne donne pas d'ordre, qui peut, s'il le désire, changer de foyer à sa guise, qui passe une grande partie de son temps à se laver soigneusement et enfin qui sent bon, d'ailleurs, encore plus, s'il fréquente une ferme avec du foin ! En outre, le chien peut être dangereux à travers les morsures qu'il est capable d'infliger. Mon principal souvenir d'enfance concernant les chiens réside dans le danger qu'ils représentaient. En effet, à tout moment, un chien pouvait surgir d'une cour et, sachant que poursuivre quelqu'un qui s'enfuit est instinctif pour lui (réflexe ancestral de loup), il arrivait fréquemment que des enfants ainsi que des adultes se fassent mordre. Maman avait d'ailleurs conservé une vive crainte des chiens car elle avait été mordue lorsqu'elle était jeune. Bien qu'une loi, datant de 1955, interdisait que les chiens soient en liberté, à la campagne, il a fallu attendre la fin des années 60, voire le début des années 70, pour qu'elle soit respectée…

Malgré tout, je suis parfaitement capable de succomber aux charmes et qualités de certains chiens moins soumis et/ou plus affectueux que d'autres. Vers 1974, mon cousin Patrick a eu Betty, une chienne bâtarde et gentille, qui faisait office de chien de la ferme et qui était très énergique (même un peu trop) lorsqu'il s'agissait de ramener les vaches (voir photos ci-dessous). J'avoue que je l'aimais bien et que je l'ai, à plusieurs reprises, emmenée avec moi chercher les vaches.

Betty en 1976 bisous avec Patrick (le grand amour !), puis couchée dans l'herbe bien calme, enfin, en 1978, en pleine action, terreur des génisses (en La Prêle, derrière nos hangars) …

Bien des années plus tard, en plein confinement de la pandémie de Covid-19, le 23 avril 2020, Lucile, qui aimait beaucoup les chiens (elle disait, depuis longtemps, qu'elle aimerait avoir un Cavalier King Charles), et Benoit achetèrent Roxie une mignonne petite chienne de race Petit Spitz. Maxandre et Théotime se retrouvèrent donc avec une petite sœur ! Un peu plus d'un an plus tard, le 11 octobre 2021, ils lui trouvèrent un petit copain, également Petit Spitz, qu'ils baptisèrent Stan ! Ce sont deux sympathiques canidés, que j'ai surnommé Comtesse au dents de sabre, pour la première, et Bouboulichon pour le second. Il faut reconnaître que Roxie a la classe (d'où son titre de noblesse) mais aussi un fichu caractère qui la conduit à grogner et montrer les dents à la moindre contrariété… pour le plus grand bonheur de Maxandre et Théotime qui, pour s'amuser, ont largement contribué à forger ce caractère ! Quant à Bouboulichon, c'est une grosse boule de poil, qui pense surtout à manger (bien sûr, n'importe quoi !), et une bonne pâte qui ne ferait de mal à personne. On dirait qu'il est toujours content et qu'il sourit avec sa langue pendante en permanence (comme sur la photo ci-dessous). En outre, ce sont, tous les deux, de sacrés aboyeurs mais aussi deux bonnes petites bêtes avec des caractères très différents, bien que de la même race !

23 avril 2020 : arrivée de Roxie et le 11 octobre 2021 : Stan rejoint la famille. A droite : sortie dans les dunes du Finistère le 27 mars 2022.

Enfants, j'aimais la plupart des animaux de mon entourage et, bien que je n'en aie hélas quasiment pas de souvenir, cela a sans doute commencé avec les chevaux. Comme je l'ai écrit plus haut, ma première peluche portait le nom de notre dernière jument, Fanchon. Je me sentais également très proche des petits veaux, que j'allais souvent caresser, mais aussi des vaches adultes dont certaines étaient très douces et aimaient le contact. À cette époque, elles avaient toutes des noms (chapitre 5), ainsi que leurs cornes, et pas d'horribles pinces en plastique et métal à l'oreille (et même désormais aux deux) portant leurs numéros d'immatriculation. La plus douce était sans doute Boule de Neige que j'aimais caresser et tapoter et dont je voyais bien que quelque chose passait entre nous lorsque je ramenais le troupeau, peut-être dès l'âge de 7 ou 8 ans. Un autre souvenir est celui de ma première visite du zoo de Besançon (je n'avais pas 10 ans), j'avais été très ému par le regard profond et rempli d'intelligence d'un éléphant, seul dans son enclos et cela m'avait amené à m'interroger sur la vie en captivité de ces animaux sauvages.

Et puis il y avait les animaux qu'on élevait pour les manger. Avec eux, c'était évidemment plus compliqué et les adultes faisaient en sorte qu'on ne s'y attache pas. J'aimais beaucoup apporter aux lapins de la nourriture appréciée comme les panais. Sinon, j'aidais mes parents, comme dans bien d'autres activités domestiques et agricoles, en l'occurrence à nourrir au quotidien les lapins et les poules pondeuses. Un jour, je découvris qu'une mère lapin, qui avait été fécondée avec un mâle prêté par une autre famille du village (c'est ainsi que l'on procédait

pour éviter la consanguinité), avait eu un fils unique, fait très rare chez les lapins où les portées sont généralement nombreuses. Je me pris d'affection pour ce petit lapin tout noir que j'appelai Doudou et qui, sans doute parce qu'il était seul, grandit anormalement vite. Je le sortais souvent du clapier pour le caresser puis je me mis à m'y attacher un peu comme à un chat. On peut voir Doudou, sur un film Super 8 que j'avais tourné, en train de chahuter avec le chat (voir photo ci-dessous). Mais à la différence des chats, il n'avait qu'une liberté très restreinte et retournait dans son clapier dès que la séance de jeu était terminée. Toujours est-il que n'étant pas très présent (j'étais interne au lycée, en 1975-76), la décision fut prise de transformer le géant Doudou en civet et, d'après Maman, c'est ma tante Anne-Marie qui fit la sale besogne, étant moins sensible à mes enfantillages… Je n'ai jamais su si je l'avais mangé.

En 1973, Marie-Rose, habitante du « château » de Jacques de Molay et maman de Joël, dont j'ai déjà parlé au sujet des habitants de Molay, élevait des cochons d'Inde (des cobayes) destinés à la recherche médicale. Les portées étaient très nombreuses et comme elle savait que j'avais un faible pour les animaux, elle me fit le cadeau d'un couple. Je leur avais aménagé la cabane située à gauche en sortant à l'arrière de la grange et qui, autrefois, servait pour les « besoins » de la famille… et je les sortais de temps à autre pour les faire jouer. L'un de leurs jeux favoris consistait à grimper dans mes jambes de pantalons, à l'époque des pantalons pattes d'éléphant, il y avait donc de la place ! Je les faisais souvent jouer avec Doudou lapin (voir la photo ci-dessous prise avec moi allongé dans l'herbe) et ils semblaient s'apprécier. Je me souviens qu'un matin, où j'allais les nourrir comme d'habitude, mais un jour pas comme les autres, celui de la naissance de Fabien, notre dernier cousin (le 6 juin 1974), je découvris que maman cobaye avait fait cinq petits. D'un seul coup, cela commençait à faire beaucoup d'autant que j'allais bientôt rentrer en seconde et que je serais interne. Mais un beau matin, Maman découvrit tous les cobayes morts, ils avaient été tués, semble-t-il, par une fouine. C'est ainsi que s'acheva ma « période rongeurs ».

En 1974 avec Doudou lapin et mes cobayes. En 1975 avec Doudou géant puis, en 1978, avec un petit veau (films Super8).

Même les poules retenaient mon intérêt et j'aimais bien en prendre une dans mes bras. Rares étaient celles qui appréciaient mais je savais reconnaître les quelques volatiles dociles ou qui me toléraient ! Mon jeu favori (et stupide…) consistait, alors que je la tenais dans mes bras, à lui mettre la tête sous une de ses ailes pendant quelques minutes puis à la reposer au sol. Elle se mettait alors à tituber comme si elle était ivre et je trouvais ça drôle…

A l'occasion de la foire de Vesoul de 1968, nos parents nous avaient acheté une tortue d'Hermann, nous l'avions baptisée Pénélope, sans doute parce que, quelques années plus tôt, un livre intitulé « Pénélope la tortue » avait rencontré un certain succès. Côté relations affectives, il faut avouer que c'était très sommaire et je n'ai jamais su si elle nous reconnaissait. C'était moi qui était chargé de la norrir (feuilles de salade) sachant qu'elle se débrouillait relativement bien toute seule. En hiver, elle hibernait dans notre cave. Je me souviens de son réveil au printemps 69 et de ma joie de la retrouver vivante après une longue période de sommeil. En août 1969, à l'occasion du baptême de Marc, Maman nous avait pris en photo, Régis et moi, qui tenait Pénélope dans mes mains (voir à la fin du chapitre 7 concernant mes années d'école primaire). Elle disparut à la fin de l'année. En effet, nous n'avions pas pu la rentrer pour son hibernation et nous ne la revîmes jamais. L'hiver 1969-70 avait été assez rude et je me suis toujours demandé si elle y avait survécu. La tortue d'Hermann étant une espèce vivant naturellement dans le pourtour méditerranéen, elle n'était sans doute pas vraiment adaptée au climat franc-comtois et sa commercialisation était une absurdité écologique. Ce n'est qu'à partir de 1985 que cette espèce fut interdite à la vente pour faire cesser son braconnage et son risque d'extinction.

A vrai dire, toutes les espèces vivantes, hormis les serpents, qui m'ont toujours provoqué une certaine répulsion, m'intéressaient et c'est grâce aux petits guides Hachette (j'en possédais sur un peu tous les sujets de sciences naturelles), que j'appris à connaître oiseaux et papillons autour de moi. Pour commencer avec les papillons, en bon humain prédateur et pas encore possesseur d'un appareil photo (c'était avant mes 9 ans), je ne trouvai pas mieux que de les collectionner. Je partais donc avec mon filet à papillons dans les prés et je capturais ces pauvres insectes volants (ainsi que d'autres comme les sauterelles, criquets et libellules) pour ensuite les faire mourir en les enfermant dans un bocal avec un coton imbibé d'éther. Puis, je les épinglais sur des planchettes après les avoir identifiés. C'est ainsi que je me familiarisai avec les lépidoptères (nom scientifique des papillons) et de leurs incroyables beauté et variété. Une autre de mes manies, à la même époque, consistait à collectionner les crânes de petits mammifères. Il y avait ceux que j'avais trouvés moi-même en arpentant le territoire de la commune mais aussi ceux qu'on m'avait donné ou que j'avais troqués contre d'autres trésors. Je me souviens par exemple d'avoir échangé un crâne de renard contre une pièce de 5 francs en argent du 19ème siècle dont je ne connaissais pas la valeur monétaire… mais qui valait bien trop cher pour un tel échange ! D'autant qu'au printemps 1969, lorsque nous avons déménagé pour aller dans la maison de Pierrot C. (devenue, en 2023, la maison de la famille Morat, mitoyenne, au nord de celle de François et Anne-Marie), tous mes trésors ont été jetés au dépotoir, évidemment à mon insu. Ce n'est que plus tard, lorsque nous avons ré-emménagé que j'essayai en vain de savoir ce qu'il était advenu de mes collections. Il a fallu une dizaine d'années pour que l'on m'avoue la vérité…

12.2- Mon intérêt pour la préhistoire et l'histoire

Comme je l'ai écrit précédemment, depuis l'âge de 10 ans environ, je passai des centaines d'heures à parcourir les champs labourés, de préférence après le gel et le lessivage de la fin de l'hiver, à la recherche de « beaux cailloux » (fossiles, minéraux et outils préhistoriques). Mon premier outil ou « silex taillé », comme je disais, (en fait une authentique chaille[122] taillée) fut trouvé aux « Grands-Champs », près du « Bois de Gallié » (lieu où fut, paraît-il, brûlée une sorcière au Moyen-Âge[123]). Quelques années plus tard, je trouvai un magnifique couteau, cette fois taillé dans un beau silex, au « Pré-la-Vieille », sans doute à proximité du passage du pipeline… et à quelques centaines de mètres de ma première découverte.

Ma première découverte d'un outil préhistorique (chaille) vers 1970 et le magnifique couteau (L 72 mm) en silex trouvé peu après dans les environs du Bois de Gallié à Molay.

Fasciné par l'ancienneté de ces outils, difficiles à dater car trouvés en dehors de tout contexte archéologique vierge, je fus pris d'une frénésie de recherche qui dura jusqu'à ma majorité au-delà de laquelle je fus accaparé par de nouvelles occupations ! La plus grande partie de mes trouvailles étaient de simples éclats (des centaines), parfois des outils endommagés. Sur le territoire de la paroisse de Laître, on trouvait également des haches polies en pierre dure (chailles ou autres) dont Demongeot, notre historien local du 19ème siècle, avait déjà largement fait mention

[122] La chaille est une roche proche du silex mais de moindre qualité, on l'appelle parfois silex du pauvre. Son nom vient de la forêt de Chailluz à côté de Besançon que j'ai fréquentée avec Fabienne au début de notre relation en 1979 !

[123] D'après le livre de Demongeot (chapitre XVI), dont j'ai parlé précédemment, cette sorcière, nommée Brelinguette, aurait commis de nombreux méfaits dans la paroisse de Laître, au 16ème ou 17ème siècle. Pour se venger elle aurait fait venir un nuage de grêle sur les récoltes. Dans de telles situations, on faisait sonner les cloches de l'église de Laître pour arrêter le nuage destructeur. Le nuage se serait arrêté au-dessus du bois de Pressigny, qui aurait été détruit et serait resté 7 ans sans repousser (eh oui, forcément 7 !). Sa punition aurait été le bûcher, près du « buisson Gaillé » (les noms de lieux-dits n'ont cessé de se déformer, y compris durant les quelques décennies que j'ai traversées) sur le territoire de Molay.

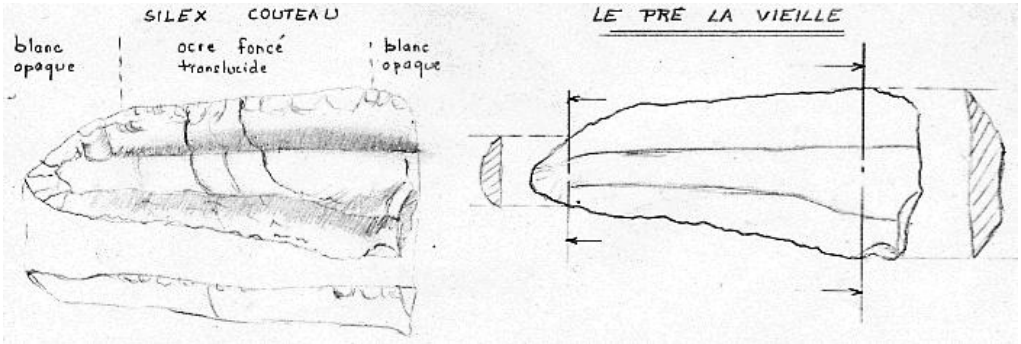
dans son ouvrage. Quant à moi, j'en ai trouvé plusieurs surtout sur le plateau des Essarts (à proximité de Pressigny, frontière de la Champagne), voir la première photo ci-dessous. Je ne sais pas comment elle était associée à son manche mais l'extrémité, gauche sur la photo, est bien tranchante. Lors de la construction de notre second hangar en 1977, nous avions fait des terrassements et mis à nu des centaines de mètres carrés de terre. C'est ainsi que je découvris un magnifique racloir (du moins je pense que c'était sa fonction) en os taillé, durci par le temps et même quasiment pétrifié (voir ci-dessous).

Hache en pierre polie (environ 110 mm), racloir en os taillé (1977 au village), hachette en silex (96 mm, Laître).

Parmi les plus belles pièces de ma collection, il y a une hachette en silex bleuté, (voir ci-dessus), deux pointes de flèches, une noire sans pédoncule (31 mm) trouvée à la Partie Franche (sommet de la colline de Laître) et une blanche avec pédoncule (27 mm) trouvée à la Petite Roche tout près du bois d'acacias, dont j'ai hérité de mes parents, ainsi qu'un poinçon recueilli à Laître (fabriqué avec certitude dans le même morceau de silex que le couteau précédent à 1,4 km de là à vol d'oiseau et 60 m de plus en altitude, voir la photo ci-contre : mêmes couleurs, mêmes veines) et quelques jolies lames ainsi qu'un superbe outil très tranchant en silex gris foncé et à l'usage indéterminé (poinçon ?).

Pointes de flèche et poinçon. Lames en silex et outil à la fonction indéterminée (L 60 mm).

Vers 1978, j'avais dessiné les plus beaux de ces outils et j'avais fait des « planches » que Maman a retrouvées et dont elle avait transmis les copies à notre historien haut-saônois Patrick Mathie, dont j'ai parlé précédemment au sujet de l'article qu'il avait écrit sur moi. Voici un exemple de dessin du couteau précédemment présenté :



Ces « objets préhistoriques » étaient rares, mais une fois l'œil exercé, j'avais considérablement accru mon efficacité de repérage. Pour parcourir les champs labourés lessivés par la pluie, il fallait juste de bonnes bottes, souvent un imperméable, et de la patience ! C'est ainsi que j'ai arpenté tous les champs labourés des environs, parfois au-delà de la commune de Molay, notamment sur Bourguignon-les-Morey et Cintrey. J'eu quelque fois des émotions très fortes, comme ce jour, à la « Partie Franche », au-dessus de la colline de Laître, côté Cintrey, où, pour la première fois, Régis m'avait accompagné. Il ne s'intéressait ni aux fossiles, ni aux outils préhistoriques, mais il

s'ennuyait. Ce jour-là, donc, nous sommes tombés sur un champ nouvellement cultivé et où les silex taillés abondaient comme jamais je ne l'avais vu. En quelques heures, nous en avons trouvé une bonne centaine, dont certains très beaux. Régis crût alors que cette abondance était la norme et il se mit à se passionner pour ces recherches, mais sa motivation retomba très vite lorsqu'il comprit que l'on pouvait passer des journées entières sans en trouver un seul ! Vers 1979, lorsque le « Camp Romain », voire « Camp de César »[124], fut de nouveau investigué par Jean-François Piningre et ses équipes (avant des fouilles approfondies qui durèrent de 1992 à 2004), j'eus l'occasion de lui montrer les nombreux silex que j'avais trouvés dans les environs. S'il est impossible de dater ces objets, certains ont probablement été utilisés dès le paléolithique (avant la sédentarisation des humains), mais, compte tenu des fouilles menées, il est probable qu'une partie d'entre eux soit contemporaine (5ème millénaire avant notre ère) à ce camp qui servait probablement de lieu de retranchement en cas de situation critique (invasions par exemple) mais le reste du temps, les humains vivaient dans les alentours et peut-être même s'étaient-ils déjà implantés dans les petits villages actuels, dont Molay, lieu si bien abrité entre les collines de la Roche et de Laître.

Si j'ai fait seul mes premières découvertes et sans incitation ou motivation particulière, il y avait à Molay un autre passionné de vieilles pierres et autres antiquités avec lequel j'eus rapidement l'occasion d'échanger sur ces sujets. Il s'agissait de Lulu, né en 1921, le père de mon copain d'école Pascal et petit-cousin éloigné de mon grand-père André. Il collectionnait de nombreuses vieilles pierres. Dans les années 76-78, souvent le dimanche, j'allais avec lui visiter des lieux historiques qu'il connaissait, je me souviens par exemple d'être allé sur le site gallo-romain de Jonvelle. C'était un homme avenant et gentil avec lequel j'aimais bien faire des sorties. Il est mort le 26 octobre 1996 le lendemain de sa chute d'un arbre, dont il retirait du gui, sous les yeux de Gisèle sa femme.

Lulu sur son tracteur devant l'ancienne gare du tram (extrait d'un film super 8) en août 1978.

12.3- Les fossiles, minéraux et autres « cailloux » …

Dans la section 4.2.1, j'ai déjà abondamment parlé de la richesse géologique de mon petit paradis naturel et de ses environs ainsi que des récoltes de fossiles et de minéraux que j'ai pu y pratiquer. Une grande partie de mes « cailloux » a été perdue car ils prenaient beaucoup de place et pesaient très lourds. J'ai déjà montré (§4.2.1) quelques-uns des fossiles typiques de la fin du Trias et du début du Jurassique (autour de -200 millions d'années) que l'on pouvait trouver à Molay, Lavigney et leurs environs. J'étais équipé d'un Petit-Guide des fossiles et d'un autre sur les Minéraux (voir plus loin dans ce chapitre), qui me permettaient d'identifier la plupart de mes découvertes, mais il est, malgré tout, resté des cailloux non identifiés, parfois très beaux, probablement des arthropodes marins, voir ci-contre un « nodule septaria », une concrétion formée sur la base d'un être vivant au Jurassique que je n'ai pu nommer que tardivement. J'ai même trouvé à quelques reprises, lors du creusement de « trous d'eau » destinés à abreuver les bovins dans leurs pâtures, de magnifiques micro-fossiles, tellement fins qu'il fallait une loupe pour les observer. Je les ai conservés dans de petits récipients en verre qui contenaient initialement de l'Ultra-Levure dont Maman était grande consommatrice ! Enfin, au pied du Pain-de-Beurre, j'avais même trouvé du bois pétrifié (fossilisé) en grande quantité, parfois même associé à la pyrite de fer aux reflets d'or (voir l'image ci-contre).

[124] C'était les deux noms que les habitants des environs donnaient à ce camp fortifié qui avait déjà été fouillé sous Napoléon III, par Achille Bouillerot. En réalité, il s'agissait d'un exceptionnel camp préhistorique du Néolithique, appelé désormais « camp préhistorique de Bourguignon-les-Morey ». D'après une publication de Jean-François Piningre, archéologue qui a dirigé de nouvelles fouilles de la fin des années 70 au début des années 2000, il s'agit d'un des 3 camps préhistoriques les plus importants de l'Est de la France. Il fut occupé de -4200 à -400 environ (Néolithique Moyen, Âge du Bronze et 1er Âge du Fer).

Parmi les nombreux minéraux, il y avait de belles géodes de calcite et même une fois j'avais trouvé, à l'entrée d'un terrier de renard à la Roche, un fragment de stalactite ou stalagmite. J'ai aussi récolté des géodes de quartz, en particulier de quartz citrin, ou encore de la calcédoine, ces deux dernières à Lavigney au sud du village aux environs du lieu-dit la Combe des Maréchaux. Dans la même zone, j'ai découvert ce que je pense être une belle météorite ferreuse que j'ai cassée en deux (voir ci-dessous). J'ai trouvé quelques autres météorites beaucoup plus petites sur le territoire de Molay, assez aisément identifiables à leur surface boursouflée par la montée en température associée à leur entrée dans l'atmosphère et qui avaient sans doute été de belles étoiles filantes lors de ces évènements ! Et, puis, il y avait, à Molay, des minerais métalliques, fer aux Terres-Rouges, aluminium (bauxite) aux Fourches et autres nodules polymétalliques non identifiés et même (« En placeul ») des schistes pétrolifères (ça sentait très fort les hydrocarbures lorsque je les cassais).

Trouvailles de Lavigney : calcédoine, quartz citrin, probable météorite (cassée en deux).

12.4- Résumé de mes autres passions

Durant mon enfance puis mon adolescence, je me passionnai pour de nombreuses choses que je vais brièvement résumer ici. Tout d'abord, la généalogie, donc mon histoire familiale, ainsi que j'en ai déjà parlé au chapitre 2. C'est sans doute par cette voie que je m'intéressai à la « grande histoire » et même que je découvris la démarche scientifique, en parfait autodidacte. En effet, je pris rapidement conscience, notamment lors de mes recherches aux archives départementales, qu'il était indispensable de prendre notes de ses sources afin de s'y retrouver (il ne s'agissait pas encore de publier) et j'avoue que, dès ma thèse de doctorat (1983-85), cette expérience me rendit bien service car mon encadrant, peu présent, ne m'avait pas transmis ces bases essentielles de ce qui forge la science, c'est à dire une démarche rigoureuse fondée sur la citation des sources, leur éventuelle critique et l'émergence de consensus devenant progressivement des quasi-certitudes. Autrement dit, la démarche scientifique s'applique absolument à tous les domaines et pas seulement aux « sciences dures » comme la physique !

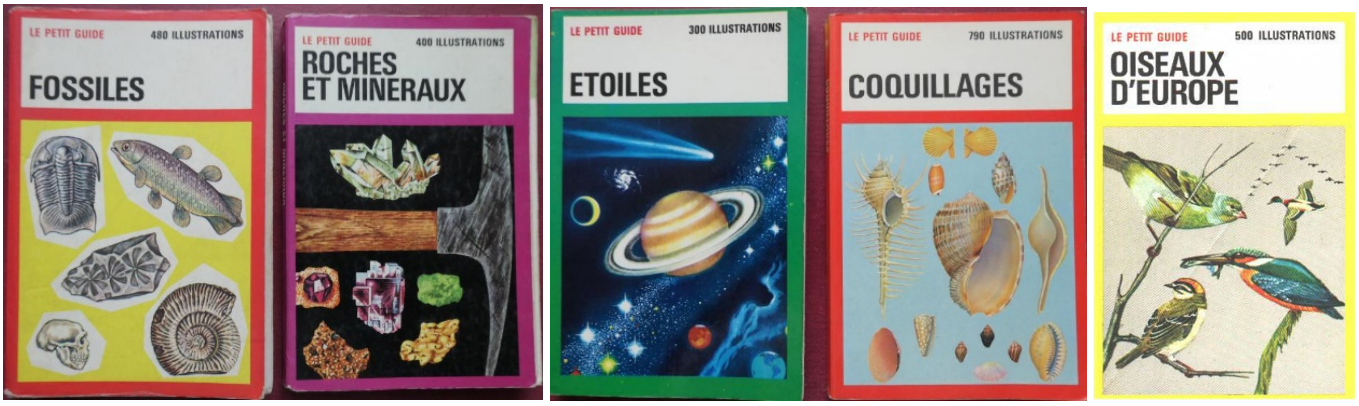
Les timbres postaux ainsi que les cartes postales constituèrent également une voie d'entrée dans une certaine culture dont mon origine sociale modeste avait tendance à me tenir à l'écart bien involontairement. Avant d'entrer au collège, je me mis à collectionner timbres et cartes postales et c'est un véritable afflux de toute part qui me conduit d'ailleurs rapidement à être débordé par la quantité. Toujours est-il que, dans cette période historique tout à fait particulière (après-guerre, décolonisation) me permit de prendre conscience de plusieurs phénomènes historiques et sociaux que je n'avais pas aussi bien intégré via les enseignements scolaires traditionnels. Je citerai deux exemples. Tout d'abord, à partir des timbres allemands postérieurs à la crise économique de 1929, qui conduit à la montée du nazisme et cette terrible guerre mondiale. Grâce à ceux du simple tarif lettre, je découvris la folle inflation, avec des timbres de 500 millions de Marks, puis, un peu plus tard, l'apparition des deux Allemagnes sous domination de l'ouest et de l'est. Ces timbres étaient estampillés respectivement de la DDR (Allemagne de l'Est ou RDA) et de la Deutsche Bundespost (Allemagne de l'Ouest ou RFA). L'autre exemple concernait la décolonisation, ainsi, je découvrais des pays africains dont les noms n'existaient plus, et n'est qu'en 6ème que j'ai compris que le Zaïre était l'ex Congo Belge (le changement s'était effectué en 1964). Bref, les timbres postaux constituaient un moyen supplémentaire pour se cultiver sur à peu près tout à condition d'être juste curieux. Je collectionnais également les cartes postales qui, en plus des timbres, contenaient un message personnel que je ne comprenais pas toujours mais que je trouvais la plupart du temps intéressant, voire émouvant. Comme pour les timbres, beaucoup de personnes me donnèrent leurs cartes, dont des très anciennes. Par exemple, Germaine Aubry, notre postière

dont j'ai parlé dans l'histoire de Molay et de ses habitants (chapitre 4), me donna tout un album qui contenait, entre autres, de nombreuses cartes illustrant la grande crue de la Seine à Paris en 1910. C'était la première fois que j'entendais parler de cet évènement qui avait pourtant marqué (traumatisé) la capitale et toute la France.

Les livres et la lecture (sujet commencé au chapitre 7) me donnèrent accès à la fois à une culture étendue et à beaucoup de rêve ! En dehors des livres, j'ai toujours été abonné à des revues, surtout scientifiques (Science & Vie durant les années lycée, puis Science & Avenir, La Recherche puis Pour la Science. Quelques années plus tard, lorsque je devins à mon tour chercheur, j'eus l'honneur d'être interviewé ou cité dans des magazines scientifiques, par exemple La Recherche au sujet d'activités scientifiques que j'avais initiées.

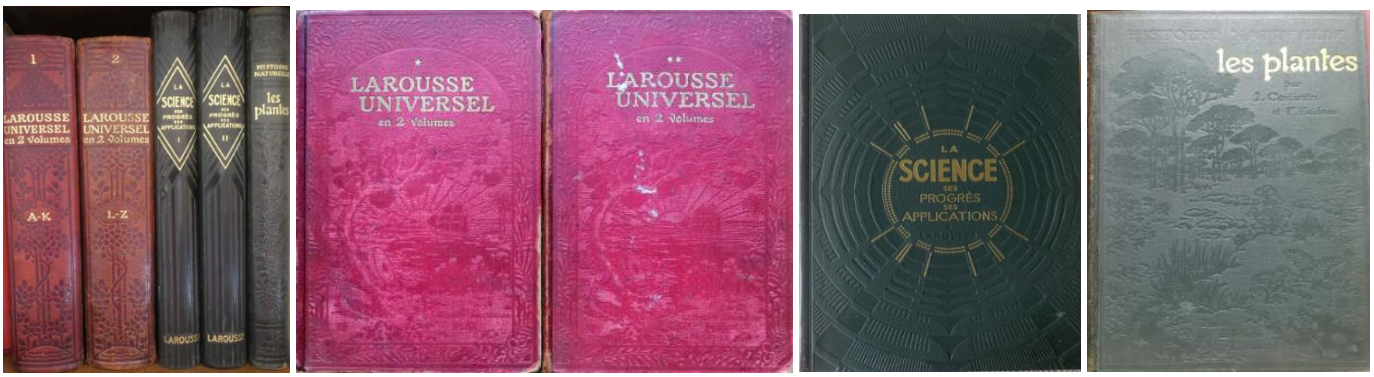
Science & Vie (1974-1977) : mensuel de septembre 1975 et Hors-Série de 1975. Science & Avenir (1978-1981) : mensuel d'août 1981 et hors-série de 1978.

Pour la culture générale ainsi que pour les romans, notre librairie de prédilection était « Chez Bon » à Vesoul (rue d'Alsace Lorraine, dans le très vieux Vesoul), j'aimais beaucoup y aller. Pour moi, vu que j'avais suffisamment de romans à la maison, il s'agissait souvent de livres documentaires (oiseaux, fossiles, minéraux…) tels que ceux de la collection « Le petit guide » dont j'ai déjà précédemment (voir ci-dessous quelques-uns de ceux que j'ai conservés jusqu'à maintenant).



Les « Petits Guides » Hachette (début des années 1970).

Parmi mes lectures généralistes, il y avait « L'Album des Jeunes » édité par le Reader Digest (éditeur réputé pour ses sélections littéraires et leur qualité), publié chaque année sous forme d'un livre relié, grand format et épais, largement en couleur, et destiné à la jeunesse dans la tranche 8-15 ans. Il y avait également les indispensables dictionnaires et les ouvrages encyclopédiques dont nous étions bien dotés à la maison, grâce à Maman qui avait « hérité » de plusieurs gros et luxueux ouvrages de son oncle Albert curé d'Ouge, voir page suivante), dont un riche dictionnaire Larousse en deux volumes.

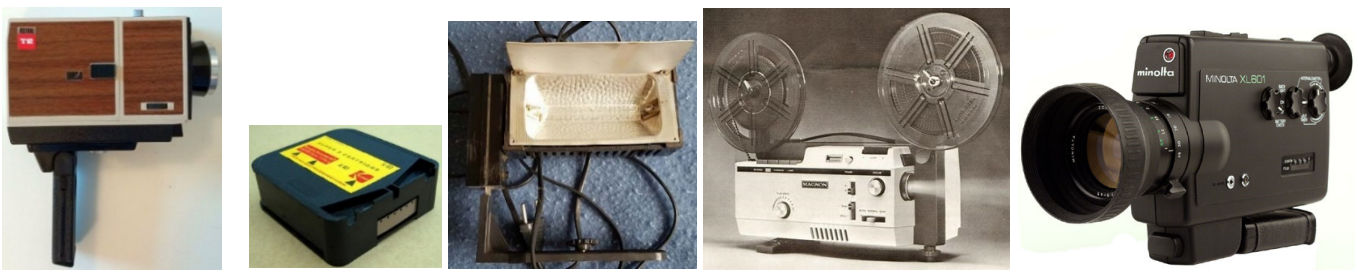


Les dictionnaires et autres encyclopédies Larousse provenant de l'oncle Albert Paulin (curé d'Ouge).

Enfin, je fus un passionné de Science-fiction (et autres romans d'anticipation, fantastique…), dès le début des années 70, sans doute à la suite de l'incroyable épopée spatiale russe et américaine. Après avoir commencé, peu après mes 10 ans, par des petits livres de Joseph Greene (auteur américain, 1914-1990), qui m'avaient largement initié au vocabulaire et au contexte des voyages dans l'espace, je découvris d'autres auteurs au moment d'entrer dans l'adolescence. Mes premiers auteurs fétiches furent notamment les Français Pierre Pelot, un auteur presque local puisque vosgien et très prolifique (plus de 200 livres édités) et Maurice Limat (1914-2002). Puis, durant mes années lycées, mes auteurs préférés furent surtout les très grands Clifford D. Simak et Isaac Asimov. Ce n'est que plus tard, au début des années 80, que je découvris Frank Herbert (génial auteur de Dune), J.R.R. Tolkien (Le Seigneur des Anneaux…), Pierre Boulle (La Planète des Singes …), René Barjavel, sans doute mon préféré pour l'immense sensibilité de son écriture et sa vision du futur vraiment prémonitrice. En dehors de la SF, beaucoup d'auteurs classiques m'ont ému et éveillé au monde, comme Albert Camus.

Quelques livres d'Anticipation pour la jeunesse au début des années 1970.

Enfin, je terminerai par quelques mots concernant ma passion d'une vie pour la photo en témoigne la photo ci-contre !) et les films animés. Étonnamment, c'est par le cinéma que je commençai à saisir des images avec la caméra super 8 dont j'ai déjà.



Mon équipement Super 8 de l'époque : caméra Astral T2 (vue côté chargement), cassette Super8, torche halogène 1 kW. Mon second projecteur Magnon (1978) et ma seconde caméra Super 8 Minolta achetée en 1984.

Un peu plus tard, j'eus droit un appareil photo réflex Voitgländer VSL1 (totalement manuel, il fallait faire tous les réglages manuellement) qui accrût encore mon engouement Je trouvais tout photogénique : les gens, les paysages, les plantes et les animaux… Je commençai donc en noir et blanc car c'était moins cher que la couleur… et, grâce à un agrandisseur offert par le curé Michaud, je pus faire moi-même les tirages papier N&B. Armé de ce bon matériel, mon goût pour la photo ne fit que s'amplifier durant tout le reste de ma vie et je ne me lassai jamais de photographier ! Fabienne, que je ne connaissais pas encore, était équipée d'un autre grand classique de l'époque (le meilleur venait d'Allemagne de l'Est !), un Praktica LTL. Un peu plus tard, je m'équipai d'un Canon AE1 associé à un zoom (une première à l'époque), avec un automatisme de priorité à la vitesse. Bien que le zoom était très pratique, faisant gagner beaucoup de temps par rapport aux changements d'objectifs (surtout qu'ils étaient à vis), je ne gardai pas longtemps car il avait quelques gros défauts. Voir ci-dessous ces différents appareils.

Les appareils photo réflex 24x36 argentique de l'époque : mon Voigtländer de 1978, le Praktica de Fabienne au milieu, et mon Canon AE1 de 1980 avec zoom 35-105.

Maman, lors de l'une de ses commandes à La Redoute en 1976, avait « gagné » un livre d'initiation à la photographie (édité gratuitement par La Redoute), sachant que nous y faisions développer nos diapositives. Ce livre, dont la 1ère et la 4ème de couverture sont reproduites ci-contre. C'est grâce à lui que je pus m'initier aux complexités de la photographie avec un réflex manuel aux objectifs interchangeables ainsi qu'aux tirages papier. J'y découvris toutes les notions utiles et, avec un petit carnet sur lequel je notais les conditions et les paramètres lors des prises de vue, j'ai rapidement pu maîtriser les notions importantes (profondeur de champ, flou de mouvement, contre-jour…), particulièrement importantes pour la macro-photo que j'appréciais particulièrement.

Durant ma vie, j'aurai connu toutes les évolutions technologiques, de l'argentique au numérique qui, quoi on en dise, a atteint un excellent niveau de qualité. Même les smartphones, sans rivaliser dans les « vrais » appareils photos, ont fait d'énormes progrès ! Enfin, en 2017, j'ai accédé à une technologie absolument incroyable, le drone photographique qui me permit d'étendre encore mon spectre de possibilités, tout particulièrement pour les paysages. Ceux de Molay et de ses environs en furent de grands bénéficiaires. La photo ci-contre, prise par un de mes camarades de classe, constitue un petit clin d'œil à ma « photomania » !

A Paris à l'automne 1980, bardé de mes Canon, Voitlgländer ainsi que des appareils des copains !

Épilogue : suite de mon émancipation et bilan des crises écologiques et sociales

Je souhaiterais ici conclure quant à la fameuse crise écologique et sociale, que j'ai évoquée dans le titre et dès le début de cet ouvrage, et dont les manifestations ne sont peut-être pas apparues clairement dans les chapitres qui précèdent cet épilogue. Mais, je vais commencer par effectuer un bref résumé de la suite, avec mes vies familiale et professionnelle, ce qui éclairera peut-être les lectrices et lecteurs, qui ont eu le courage d'arriver jusque-là, sur ma prise de conscience et, je l'espère, sur la crédibilité de mes propos.

Voici d'abord un résumé de mon parcours familial. Fabienne et moi nous sommes mariés, civilement à la mairie de Molay (avec Papa père et maire !) et religieusement (par respect pour les croyances familiales) à l'église de Laître (témoignant un attachement fort à mon environnement natal en rompant avec la tradition consistant à ce que le mariage se déroule normalement dans le lieu de résidence de la mariée). C'était le 31 juillet 1982, quelques jours avant mon service militaire d'un an effectué à Dijon. Dès la fin de l'été 1983, nous sommes allés vivre au sud de Paris (résidence à Fresnes et lieu de travail à Cachan) pour raisons professionnelles. Nous avons eu ensuite trois filles (1984, 1986 et 1991) qui ont toutes opté pour des professions de santé pour mon plus grand bonheur (des métiers utiles et non nuisibles…). Nous avons ensuite quitté l'Ile France en 1996 (moi dès 1995), à nouveau pour raisons professionnelles, vers la Bretagne (Rennes). Aujourd'hui, nous sommes les grands-parents de quatre petits-enfants (Maxandre, Théotime, Léanne et Simon), bientôt d'un cinquième, et nous sommes retraités.

Côté professionnel, j'ai d'abord effectué un passage par l'école normale supérieure (ENS) de Cachan (qui s'appelait encore ENSET lorsque j'y suis entré en 1979, devenue plus tard, en 2019, ENS de Paris-Saclay) où j'ai obtenu l'agrégation de Génie Electrique en 1982, puis soutenu une thèse de doctorat ès sciences physiques option électrotechnique en 1985. Ensuite, j'ai obtenu un poste d'agrégé à la faculté des sciences d'Orsay (aujourd'hui Université de Paris Saclay) dans le DEUST d'Electronique et Micro-Informatique qui venait tout juste de démarrer (j'y ai enseigné essentiellement de l'électronique). En 1988, j'ai été recruté sur un emploi de Maître de Conférences (enseignant-chercheur) à l'ENS de Cachan où j'ai démarré une activité de conception de nouveaux moteurs électriques et, comme la fonction m'y incitait, j'ai encadré plusieurs thèses de doctorat et collaboré avec de nombreux industriels, notamment afin d'obtenir les financements nécessaires à ces activités mais également pour être à l'écoute des besoins sociétaux et pour travailler sur des applications concrètes. Parmi les entreprises, hasard ou pas (!), deux étaient proches de Molay (SIMU à Gray et Parvex à Dijon). C'est durant cette période que j'ai compris que, dans ce métier, l'on pouvait choisir pleinement ses orientations sous condition de trouver ses financements. Compte tenu de mon appétence pour la « chose militaire » et contrairement à ce que faisaient à l'époque la plupart de mes collègues, je n'ai jamais fait appel à l'argent de l'armée (à l'époque la DGA et la DRET, respectivement Direction Générale de l'Armement et Direction des Recherches et Études Techniques, pourtant très généreuses avec le milieu universitaire).

En 1994, j'ai soutenu une habilitation à diriger des recherches (HDR), le sésame pour pouvoir candidater sur des emplois de professeurs des universités. Je dois peut-être préciser que les postes de l'enseignement supérieur sont tous obtenus via des concours, sous conditions de réunir les diplômes adéquats. C'est ainsi qu'à la rentrée 1995, j'intégrai l'antenne de Bretagne de l'ENS de Cachan qui venait d'être créée dans la banlieue sud de Rennes. Cette antenne devint, en 2013, l'école normale supérieure de Rennes, ENS de plein exercice et la 4ème ENS (après celles de Paris, Cachan et Lyon) dans le système d'enseignement supérieur français. Durant ces années, je fus directeur du département de Génie Electrique jusqu'en 1999, année de la création du département de Mécatronique (fusion du précédent avec celui de Génie Mécanique) et dont je fus à nouveau le directeur durant deux mandats jusqu'en 2007. En 2006, j'ai été frappé par un cancer très agressif contre lequel je me bats toujours aujourd'hui, et qui m'a inévitablement freiné dans mes activités. En 1995, j'ai profité de l'opportunité de ce changement pour développer un nouvel axe de recherche orienté vers la conversion des ressources renouvelables en électricité avec un volet très important sur le traitement de leur variabilité et les aspects cycle de vie. J'ai pu ainsi acquérir la conviction, fondée sur la démarche scientifique, que les énergies renouvelables constituaient la seule solution soutenable, tant sur les plans économiques et qu'écologiques, pour approvisionner l'humanité en énergie dans un contexte de ressources limitées, notamment en espace et en matières premières. C'est l'une des raisons

qui me conduit à m'attrister profondément lorsque je vois certains mouvements d'opposition au développement de l'éolien et du photovoltaïque qui, malgré leurs impacts indéniables, sont beaucoup moins nocifs que les solutions actuelles. En outre, dans le monde entier, ils constituent un véritable raz de marée, surtout grâce à des coûts de revient désormais très compétitifs. Je suis donc heureux, une fois de plus, d'avoir pu choisir mes orientations de recherche et d'avoir impulsé des axes nouveaux et utiles. Avec plus de 200 publications (articles de revue, de conférences et ouvrages) ainsi qu'une participation à près de 200 jurys de thèses de doctorat et d'HDR, j'ai obtenu une forte reconnaissance de la part de mes pairs mais également de la société civile. J'ai notamment donné de nombreuses conférences grand public (toujours gratuites), dont une à Combeaufontaine en juin 2011 (mes collègues universitaires de Belfort m'avaient fait l'honneur d'y assister). J'ai aussi été interviewé par de nombreux médias, dont France Inter et France Culture. Le volet enseignement de mes activités m'a aussi apporté beaucoup de satisfaction, en témoignent les relations que j'ai conservées avec un grand nombre de mes anciens élèves (dont, à l'heure où je termine ce livre, la ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche). Je ne vais pas m'étendre plus longuement sur cette carrière qui a pris fin en 2018, plus tôt que prévu pour cause d'invalidité (après 12 ans de traitements lourds et d'interventions chirurgicales très mutilantes). A cette occasion, mes collègues ont organisé une journée spéciale et très émouvante intitulée « Les défis de la soutenabilité énergétique » qui a réuni environ 200 personnes (collègues, partenaires du monde économique, anciens élèves…) et dont on peut encore trouver diverses traces sur internet (notamment un site web dédié et des vidéos des conférences). Ensuite, j'ai pu rester dans le « système » en continuant à aider quelques collègues, à écrire des articles pédagogiques (par exemple pour la plateforme Eduscol) et à donner des conférences jusqu'en 2022, année à partir de laquelle mon état de santé s'est encore dégradé. Les quelques photos ci-dessous montrent quelques évènements typiques de ma vie de scientifique.

2012 : sur France Inter. 2011 : conférence grand-public à Combeaufontaine. 2013 : conférence sur l'histoire de mon laboratoire de recherche. Puis en juillet 2018 : mon dernier jury de thèse, en tant que président.

Finalement, cette vie bien remplie m'a permis d'acquérir une ouverture internationale, sur des cultures variées. Elle m'a également amené à prendre conscience de l'immense valeur de la démarche scientifique qui, si elle est imparfaite, reste la meilleure approche pour comprendre le monde et proposer des solutions afin de le rendre plus vivable et plus équitable, en somme plus soutenable. Toutes ces expériences m'ont fait encore mieux réaliser la chance que j'ai eue d'être né dans une période particulièrement avantageuse (fin des guerres concernant la France, progrès et relative insouciance) et dans un environnement naturel encore peu endommagé par les activités humaines même si elles l'avaient déjà façonné depuis des millénaires. Durant ma jeunesse, hormis pendant la période de guerre froide (avec le risque nucléaire), je n'avais pas encore été frappé d'angoisses associées à la folie destructrice des humains. En somme, j'ai eu, comme je l'ai déjà écrit, une enfance très heureuse avec une grande liberté puis une adolescence tout aussi heureuse mais naturellement plus compliquée.

Dès mon enfance, j'ai appris à m'émerveiller devant la beauté de la nature mais aussi celle de l'univers (le ciel vu de la Terre et toutes les découvertes de l'astrophysique), de la diversité du vivant en passant par l'esthétique des paysages de notre belle planète. A ce sujet, je profite de l'occasion pour dire à nouveau que, pour moi, l'arrivée de parcs éoliens est bien loin d'être un désastre écologique et paysager comme le pensent leurs détracteurs mais au contraire une participation citoyenne à l'indispensable transition énergétique. Plusieurs parcs éoliens occupent déjà des espaces autour de Molay et je trouve qu'ils sont loin de défigurer les paysages comme le montrent les photos ci-dessous que j'ai prises moi-même récemment et qui mettent en évidence un environnement autour de Molay encore relativement préservé.

Vue sur la vallée de la Rigotte (ligne rouge), vue du dessus du sud de la Roche-Morey en août 2019 : à droite Molay et Laître, au milieu le camp préhistorique puis Charmes Saint-Valbert…

Vue sur la partie nord du parc éolien de la Roche Quatre Rivières (vue de drone au-dessus de Molay, 14 mai 2021).

Pour bien comprendre la gravité de la crise écologique, dont le dérèglement climatique, il faut savoir que quinze espèces vivantes disparaissent chaque jour sous l'effet des activités humaines[125] à tel point que l'on parle désormais de la sixième extinction de masse que notre planète ait connue depuis l'apparition de la vie, il y a environ 3,8 milliards d'années. A notre échelle, on peut mesurer l'effondrement des populations d'insectes en observant l'évolution de la quantité de « cadavres » sur nos parebrises et calendres de voiture durant un trajet estival. Les oiseaux insectivores sont directement affectés et leur population s'est également effondrée même si cela est souvent moins perceptible. Enfin, un dernier chiffre : 95% de la masse des mammifères (incluant les humains) est représentée par le cheptel domestique, seule 5% de cette masse est constituée d'animaux vivant à l'état sauvage.

Quant à la crise sociale, elle est peut-être moins mesurable. La pauvreté, qui conduit à la déstabilisation sociale, constitue un problème qui s'aggrave à toutes les échelles géographiques, que ce soit dans les pays riches ou dans les plus pauvres. Plus que la pauvreté, l'accroissement des inégalités sociales (voir les analyses de l'Observatoire des inégalités) apparaît désormais comme un facteur de dégradation du climat social. Et le pire est probablement que ces inégalités sont rendues acceptables par le fait que, dans ce monde, tout humain, même très pauvre, rêve d'accéder (avec une probabilité digne du loto) au statut des plus riches. Cela s'appelle le néolibéralisme, à ne pas confondre avec le libéralisme du 19ème siècle censé libérer les humains du joug des élites monarchiques et bourgeoises. Si j'ai vécu dans une famille modeste (je ne dirais pas pauvre car nous avions la chance d'avoir à manger et d'être propriétaires), j'ai côtoyé des personnes faisant partie des élites sociales (j'en ai peu parlé car cela s'est surtout produit plus tard dans ma vie) et c'est ainsi que je me suis rendu compte de la fracture qui existait au sein d'une société républicaine se voulant égalitaire (Liberté, égalité, fraternité…). Dans mon environnement rural, j'ai pu voir des personnes sensiblement issues du même milieu que le mien, sombrer dans la déchéance et la misère et

[125] D'après Ceballos et al. « Accelareted modern human-induced species losses: entering the sixth mass extinction », Science Advance, vol. 1, n°5, 2015. Article en anglais: juste pour justifier que les chiffres que je donne ne sont pas tombés d'un chapeau.

parfois se donner la mort parce que leur vie était devenue insupportable. Tout cela m'a vivement ému et j'ai acquis la conviction, cette fois juste en tant qu'humain et collègue de scientifiques en sciences sociales, que les inégalités sociales constituaient un moteur majeur de la violence conduisant jusqu'aux conflits armés de grande ampleur. La crise économique de 1929, qui a fait émerger le nazisme, en est un excellent exemple. Même si l'histoire ne se répète jamais exactement, il y a beaucoup de similitudes entre l'époque actuelle (2024) et ce passé.

J'ai ainsi pris conscience de l'imbrication des crises écologique et sociale et leur extrême gravité. En effet, l'altération des écosystèmes est un facteur d'accroissement de la pauvreté, avec par exemple, la perte d'habitat dans les zones d'extraction minière, les difficultés d'accès à une nourriture saine (ou même à la nourriture tout court). Désormais, je pense avoir compris que le moteur de ces crises était le néolibéralisme favorisant l'individualisme et le profit et, pire, donnant envie aux plus pauvres, non pas de critiquer ce système délétère mais de rejoindre les classes dominantes. J'avoue que cela me désespère et je pense que, si rien ne change, l'issue la plus probable est une nouvelle guerre à grande échelle.

Nous serons bientôt dix milliards d'habitants sur cette planète et si nous voulons cesser de détruire la nature qui nous permet de subsister et surtout de vivre en paix, il est indispensable d'adopter un mode de vie plus sobre, plus équitable et plus coopératif[126]. Dans ce contexte, les incroyables technologies que nous avons mises au point durant l'histoire de l'humanité, avec une vive accélération durant ces dernières décennies, peuvent à la fois le pire et le meilleur. Mais, nous sommes désormais trop nombreux sur notre planète pour pouvoir nous en passer. Revenir à un mode de vie ancestral n'est plus possible. Dans ce contexte, la question majeure qui émerge est : comment réguler leurs usages et sur quels fondements faire accepter démocratiquement ces régulations ?

En conclusion, ce n'est pas la planète qui doit être sauvée mais bel et bien l'humanité. En effet, la Terre, notre planète, en a vu bien d'autre au cours des temps géologiques. Si les activités humaines atteignent probablement l'ampleur du cataclysme associé à la chute d'une météorite tombée il y a 65 millions d'années (mentionnée page 58 dans la section consacrée à la géologie du territoire de Molay et ses environs) et qui a rayé de la carte une grande partie des espèces vivantes en faisant disparaître les dinosaures et probablement apparaître les ancêtres d'homo-sapiens[127], notre planète s'en remettra sans aucun doute !

Pour achever cet ouvrage et montrer une fois de plus, si cela était encore nécessaire, mon attachement à ma région natale, j'ai souhaité « rejoindre » symboliquement la terre de mes ancêtres avec une modeste stèle dans le cimetière de Laître où j'ai déjà réservé une place (115bis) à proximité des tombes traditionnelles de mes parents et de mes grands et arrière-grands-parents paternels. Si on observe d'en haut e terrain occupé par l'église et le cimetière, il forme un cœur dans un écrin de verdure (voir photo de l'été 2017), sans doute un symbole fort !

--- FIN ---

[126] Éloi Laurent « Coopérer et se faire confiance par tous les temps », Rue de l'Echiquier, 2024.

[127] A ce sujet, pour comprendre comment nous en sommes arrivés là, je recommande vivement la lecture de la BD (en 3 volumes publiés en français de 2020 à 2023, j'en ai parlé au chap. 8) de Yuval Noah Harari « Sapiens: Une brève histoire de l'humanité ».

9 791041 550913

Cet ouvrage est celui d'un adulte originaire du petit village de Molay, un écrin de nature du nord-ouest de la Haute-Saône. Il a souhaité partager son émerveillement pour la nature et l'histoire de son village mais également montrer, à travers une courte tranche de sa vie (de sa naissance en 1960 à ses 19 ans), comment le monde avait changé et comment était apparue cette crise écologique et sociale dont on parle tant, souvent sans la comprendre, voire sans y croire.

Après une première partie décrivant la situation de la France en 1960, en plein milieu des trente glorieuses, il raconte l'histoire de sa famille, représentative de beaucoup d'autres dans cette région. Ensuite, il effectue, sans prétention, une description historique et naturelle de son village et des alentours, territoire d'ailleurs classé ZNIEF (Zone naturelle d'intérêt écologique, faunistique et floristique). Le fait d'être issu d'un famille d'agriculteurs a été l'occasion de mettre en évidence la rapide transformation des pratiques agricoles, qui s'est produite durant ces années, à travers le prisme de l'exploitation de sa propre famille et de quelques autres des environs.

Viennent ensuite ses aventures plus personnelles (enfance à Molay, années d'école primaire, de collège et de lycée…) avec un chapitre spécialement dédié à son regard sur la religion catholique témoignant des pratiques de ces années mais aussi de ses effets sociaux et sociétaux. C'est également l'occasion de parler des extras (voyages et autres évasions) et, en somme, de ce qui a permis l'émancipation de cet enfant d'origine rurale et modeste qui a eu la chance de poursuivre des études supérieures puis de réaliser une carrière scientifique. Cette dernière l'a amené à poursuivre cette émancipation et à élargir son regard sur le fonctionnement de ce monde et sur les dangers qui menacent l'humanité ou plutôt la civilisation actuelle. C'est ce qu'il explique de façon plus synthétique dans l'épilogue.

Cet ouvrage est distribué gratuitement au format numérique, il peut être librement imprimé mais sa modification est interdite. Le numéro d'ISBN ci-dessous représente juste son dépôt et son identification à la Bibliothèque Nationale de France.

ISBN
979-10-415-5091-3

9 791041 550913

Édition : juillet 2024